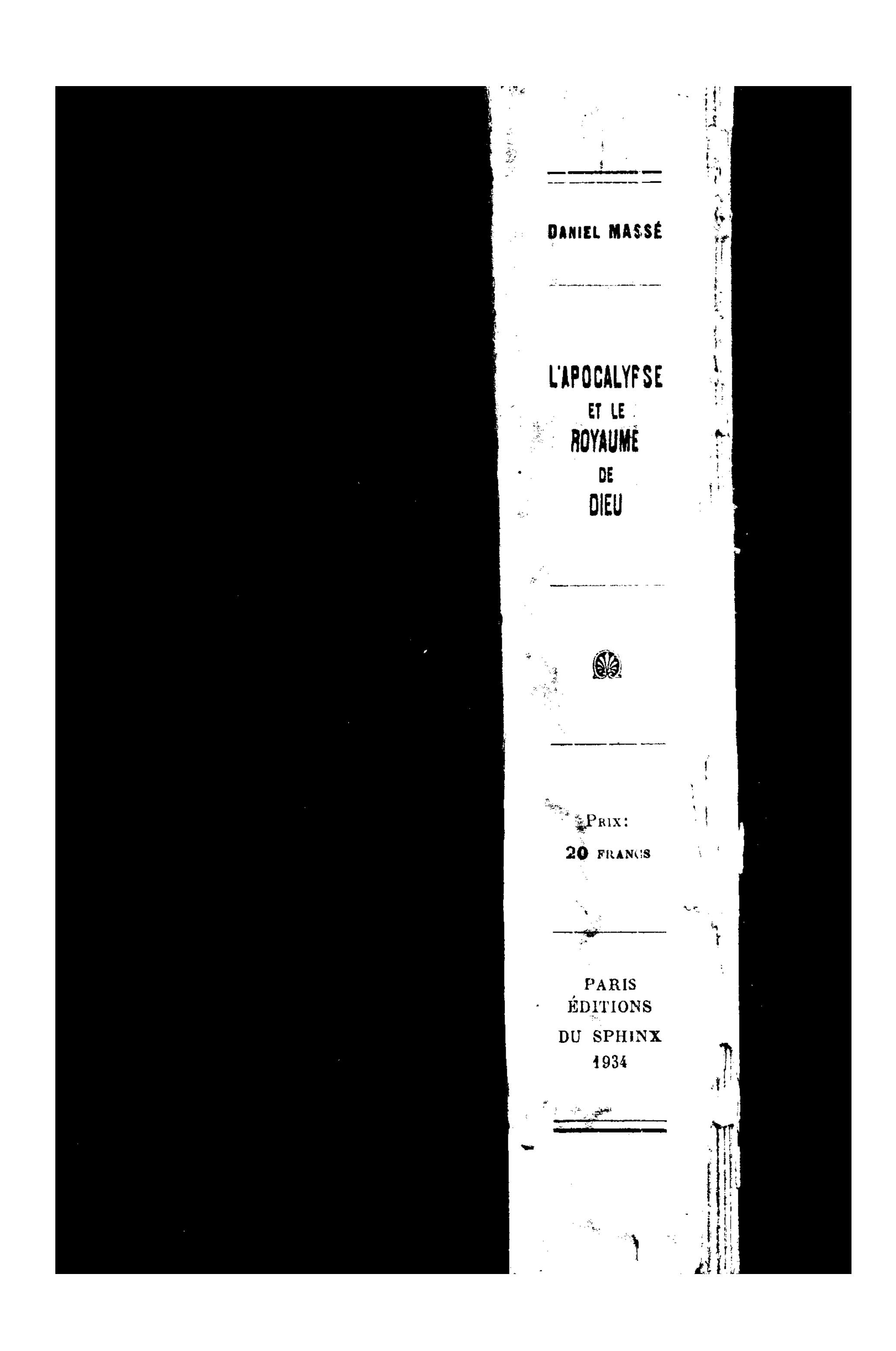
DANIEL MASSÉ

LES ORIGINES DU CHRISTIANISME
ET L'ÉNIGME DE JÉSUS-CHRIST.

L'APOCALYPSE
ET LE ROYAUME DE DIEU



LES ÉDITIONS DU SPHINX
16bis, AVENUE DE CHATILLON, 16bis
PARIS (XIVe)


DANIEL MASSÉ
L'APOCALYPSE
ET LE
ROYAUME
DE
DIEU
PRIX:
20 FRANCS
PARIS
ÉDITIONS
DU SPHINX
1934

L'APOCALYPSE

ET LE ROYAUME DE DIEU

DU MÊME AUTEUR

Législation du travail et lois ouvrières: Classification, commentaire, jurisprudence, législation comparée; projets et propositions de lois (Paris, Berger-Levrault et Cie éditeurs, rue des Beaux-Arts, 5). Un vol. grand in-8 de 960 pages.

Prix broché .... 35 fr.

Entre locataires et propriétaires. Guide pratique de droit usuel en matière de location. Un volume de la Bibliothèque Larousse (20e mille). .... Epuisé

Pour choisir une carrière. Guide pratique pour l'accès à toutes les professions: fonctions, traitements, recrutement, avancement; — école: but, admission, programme. Un vol. in-8 (10e mille). .... Epuisé

Les retraites ouvrières et paysannes. Commentaire de la loi du 5 avril 1910, et de la loi du 27 février 1912 .... Epuisé.

Les accidents du travail. Ce que tous patrons, ouvriers et employés devraient savoir .... Epuisé

Droit commercial et Introduction à la Pratique des affaires. Règles juridiques et notions de gestion industrielle et commerciale; sociétés; contrats commerciaux, etc.). Un volume grand in-8 de 218 pages. Librairie de l'Enseignement technique, rue Thénard, 3 bis. Prix broché .... 24 fr.

Initiation juridique. (A. B. C. du Droit). Un volume de la Librairie Hachette (10e mille). Prix broché.............. 9 fr.

Législation du Travail et Prévoyance sociale (10e édition). Un volume grand in-8 carré de 393 pages, de la Librairie de l'Enseignement technique. Prix broché .... 24 fr.

Initiation économique. Un volume de la librairie Hachette (5e mille). Prix broché .... 15 fr.

L'Enigme de Jésus-Christ. (In-16 jésus. Editions du Sphinx, 16 bis Avenue de Châtillon, 16 bis, Paris XIVe. Prix.......... 18 fr.

Jean-Baptiste et Jean, le Disciple aimé et l'Apôtre. (In-16 jésus Editions du Sphinx, 16 bis, Avenue de Châtillon, 16 bis, Paris XIVe. Prix .... 15 fr.

DANIEL MASSÉ

LES ORIGINES DU CHRISTIANISME
ET L'ÉNIGME DE JÉSUS-CHRIST.

L'APOCALYPSE
ET LE ROYAUME DE DIEU



LES EDITIONS DU SPHINX
16bis, AVENUE DE CHATILLON, 16bis
(PARIS XIVe)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE « L'APOCALYPSE ET LE ROYAUME DE DIEU » VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 A 25, REVÊTUS DE LA SIGNATURE DE L'AUTEUR, ET CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

PRÉFACE

Des droits de la conscience,

de la liberté de penser, de parler et d'écrire

et du respect des convictions d'autrui.

Mes deux premiers ouvrages sur les Origines du christianisme : L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST et JEAN, LE DISCIPLE AIMÉ ET L'APÔTRE, m'ont valu, de la part des lecteurs et des critiques, un certain nombre de lettres et d'articles, de qualité, de valeur et d'esprit très différents, dont la substance va, par gamme descendante, de l'approbation élogieuse à la vitupération offensante du fanatisme sectaire.

J'ai mieux compris ainsi, car je m'en doutais un peu, combien le libéralisme intelligent est une mentalité rare, en notre vingtième siècle, décidément bien retardataire philosophiquement, même chez les batteurs d'estrade politiques, même chez les affiliés de sociétés, diverses de titres, prônant en principe et en paroles l'affranchissement de la raison et de la conscience humaines, dont, se prétendant indépendants et « avancés », ils méconnaissent les droits, en fait, par l'exemple de leur vie et de leurs actes, qui les affichent comme esclaves des fétichismes et des préjugés religiosâtres judéo-chrétiens.

Contradiction que je relève pour la franchise, sans autre étonnement ni blâme, car elle participe misérablement des infirmités humaines.

Mais, parmi le flot de lettres reçues et d'articles parus, il en est tout de même qui m'ont apporté le réconfort éminent de leurs jugements éclairés. Leurs auteurs se sont donné la peine de lire mes livres. Ils les ont compris. Ils en ont compris l'esprit, « qui n'est pas de chercher à renverser ou à défendre des dogmes, à édifier ou à scandaliser », comme je l'annonçais dans la préface de L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, mais, « dans un esprit laïque et profane, de cultiver les études critiques sur les origines du christianisme selon la méthode des hellénistes, des arabisants, des sanscritistes, étranger à toute théologie, me livrant sans faveur et sans colère à la recherche de la vérité, qui est digne, elle aussi, de vivre. »

Des lettres et articles dont il s'agit ici, j'en détacherai trois seulement, — trois extraits, — qui portent des signatures dont un auteur peut se targuer, sans vanité, qu'on l'ait trouvé digne de lui en faire l'hommage, au nom de la liberté de penser, de parler et d'écrire.

Les voici, émanant de MAURICE MÆTERLINCK, de GASTON DE PAWLOWSKI, de J.-H. ROSNY AÎNÉ.

MAURICE MÆTERLINCK. — « L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST est un livre que j'ai souvent rêvé d'écrire. Mais il aurait fallu y consacrer vingt ou trente ans et savoir tout ce que je n'ai pas eu le temps ni le courage d'apprendre. Maintenant, c'est fait. Je n'ai plus besoin d'y penser. *C'est une mise au point définitive*, que corrobore et complète admirablement JEAN-BAPTISTE ET JEAN LE DISCIPLE AIMÉ ET L'APÔTRE, et nous savons maintenant à quoi nous en tenir. J'enrage de voir que ce magnifique travail n'ait pas le retentissement qu'il mérite. »

G. DE PAWLOWSKI. — « Avez-vous lu les bien remarquables études de l'érudit M. Daniel Massé, sur L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST ? Pour tout esprit sérieux, résolument objectif, ses démonstrations minutieuses ne peuvent laisser aucun doute.

« Si ces ouvrages nous venaient d'Allemagne, toute la science officielle, critiques et exégètes, d'Eglise, d'Académie ou

d'Université, s'empresseraient de les discuter. Mais l'auteur est un Français cent pour cnt. Conspiration du silence entre ces Messieurs.

« La critique historique est assez difficile, et, après deux mille ans, personne (si j'en excepte un certain DANIEL MASSÉ, qui écrivit L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, le livre le plus puissant de ce temps) n'a osé appliquer à l'histoire évangélique la pure méthode critique que l'on emploie pour reconstituer l'histoire d'Alexandre ou de Jules César. »

J.-H. ROSNY AÎNÉ. — « D'un puissant intérêt L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST ! Ça se lit comme une captivante épopée ! Et que c'est surprenant ! Votre érudition m'apparaît étonnante. Et vous y joignez le don de vivifier, qui charme et retient l'attention. Votre JEAN-BAPTISTE me conquiert. *Vous êtes pour moi le plus profond, le plus pénétrant des exégètes de l'énigmatique Jésus-Christ.* Ce sentiment date de votre premier livre. Il se « solidifie » avec le second. »



De tels témoignages consoleraient, s'il était besoin, des appréciations, déplaisantes ou incompréhensives, de folliculaires obscurs, de culture intellectuelle nulle, qui s'improvisent « critiques littéraires » comme d'autres « qui se disent espagnols et ne le sont pas », — comme aussi des injures et des menaces (si je ne les dédaignais et ne les flagellais d'un immortel mépris) de personnages d'Eglise dont mes études troublent les intérêts matériels, plus encore que spirituels.



La vérité historique sur les Origines du christianisme n'est donc pas goûtée de tout le monde. On lui préfère les erreurs « pieuses » — mot galvaudé — comme si, dite pieuse, l'erreur n'en restait pas moins l'erreur.

Les anciens Hellènes souriaient avec grâce, celle de leur ciel,

quand on leur racontait que Léda, femme de Tyndare, roi de Sparte, avait été aimée de Zeus, père des dieux et des hommes, qui, sous la blanché robe d'un cygne, pour lui plaire et la séduire, l'avait rendue mère des Dioscures (Castor et Pollux), et de Clytemnestre et d'Hélène. L'Eglise chrétienne et ses augures, eux, vouent au diable, à l'étang de feu et de soufre, en fronçant les sourcils, ceux qui cherchent à voir clair dans les « fables judaïques », selon le mot profond du pape Léon XIII. Anathème et tous les malheurs de l'*Apocalypse* sur ceux qu'offense le récit évangélique, d'un goût douteux, d'un matérialisme grossier, où l'on voit le dieu des Juifs, Jéhowah, aimant une vierge israëlite du pays de Galil, en Palestine, au temps de l'empereur romain Auguste, et qui « faisant descendre sur elle un souffle saint » (*pneuma hagion*, en grec, qu'on traduit, ne sçay pourquoi, par l'Esprit saint, généralement figuré sous la forme d'une colombe, plus roucoulante, mais pas plus blanche que le cygne Zeus), puis, « la couvrant de la puissance de l'ombre du Très-Haut, (*Luc* 1,35), lui fait «porter dans le ventre (*ekhousa* et *ekhei en gastri*)», comme le précisent et l'*Apocalypse* (XII, 2) et le *Selon-Matthieu* (I, 18 et 22), avec une élégance et une délicatesse toute spirituelle et apostolique, et la rend mère, ladite vierge d'Israël, d'un fils, d'un « mâle » qui devait paître (bon Berger) ou gouverner (Christ-Messie, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs) toutes les nations, — doux Jésus ! — avec un sceptre de fer et les mettre sous ses pieds pour lui servir de marche-pieds, comme on le lit dans ces livres d'édification éminemment chrétiens, les Psaumes (II, 9), le prophète Isaïe (un peu partout), l'*Apocalypse* (XII, 5).

Quelle aventure, croyable, cette maternité de Marie qui, elle-même, n'en revient pas, se sachant vierge et « ne connaissant point d'homme ». Voir le Selon-Luc, I, 26-38. Mais puisque ce garçon, ce mâle, « sera grand, fils du Très-Haut », et que Iahweh-Ælohim (le Seigneur Dieu des Juifs) « doit lui donner le trône de David son père, pour qu'il règne éternellement sur la maison de Jacob », — comment voir en lui le Jésus, rédempteur des hom-

mes ? — Marie consent à devenir fille-mère. « Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon ta parole ! » dit-elle à l'ange Gabriel.

Pour moi, je connais assez Dieu pour affirmer, outre ce que j'ai dit de cette grossesse, dans L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, qu'il n'a pas autorisé l'Eglise à mettre à son compte, non plus qu'à celui de Jéhowah, de pareilles infractions à ses lois éternelles.



Je me suis souvent demandé pourquoi F. Nietzsche a écrit : « Malheur ! malheur !... jamais le monde n'est tombé si bas !... Dieu lui-même s'est fait Juif ! » Sinon par ironie.

Ce n'est pas Dieu, le Dieu universel des philosophes, qui s'est fait Juif. Ce sont les Juifs et les Chrétiens, fils du dieu Juif, leur Père, ils sont Bar-Abbas, — qui ont fait avaler au monde leur dieu Jéhowah, comme étant le même que le Dieu universel, le seul vrai, le seul grand Dieu, « qu'ils n'ont pas connu », disait Celse, au IV[e] siècle. — Et Nietzsche s'y est trompé, prenant le Dieu universel pour le père du Christ-Jésus. Tout le christianisme est sorti de là, pourtant ! Et tous nos maux en viennent, par voie de conséquence, comme de « l'ânerie », a dit Montaigne.



Pour avoir démontré dans mes livres que ces fantaisies et tout ce qui s'ensuit ne sont pas de l'Histoire, mais une broderie mystagogique, rêves dans les étoiles, anthropomorphiquement matérialisés, de scribes Juifs experts en thargoums, allégories et paraboles, appliqués à un pauvre héros, jadis, de l'indépendance juive, — beau en ceci ! — prétendant davidique au trône d'Israël, et dont on a fait un dieu imaginaire, par un travail de littérature qui a duré au moins quatre ou cinq ou six siècles, alors qu'il fut crucifié comme fomentateur de rébellions, révoltes, troubles, émeutes, et pour crimes de droit commun, par les Ro-

mains, — pour avoir, en somme, avec probité, dégagé « Jésus-Christ » du camouflage dont on l'a recouvert et l'avoir fait rentrer dans sa vérité historique, j'ai mérité l'anathème de tous les exploiteurs et profiteurs du mensonge jésus-chrétien. C'est naturel et très honorable.

L'un de mes plus illustres correspondants, qui est un fin connaisseur et un philosophe averti, — je me garderai de livrer son nom, par convenance, — m'écrivait :

— « Je serais curieux de savoir quelles seront les réactions dans l'autre camp et comment ils tenteront de vous réfuter. Mais je pense que selon leur tactique habituelle ils ne l'entreprendront pas et se contenteront de vous couvrir d'injures. »

Il a dit vrai.

Passons donc de l'autre côté de la barricade.



L'esprit dans lequel mes études sur les origines, foncièrement judaïques, du Christianisme ont été accueillies, si l'on peut dire, dans « l'autre camp », est symbolisé, caractérisé par un article du chanoine Desgranges, député du Morbihan, répandu dans de multiples feuilles de province, les *Croix* et leurs *ersatz* ou succédamnés, dans lesquelles il sévit, et qui prouvent ainsi, par leur unanimité, qu'elles subissent le joug de la même direction et obéissent au même impérieux mot d'ordre.

Prenant texte d'un article paru dans un journal, la *France radicale*, qui faisait connaître mes ouvrages à ses lecteurs « laïques » et en indiquait le prix, M. l'abbé ou chanoine Desgranges, ironisant, comme c'est son droit, intitule son attaque : « Laïque pour 22 fr. 50 ! » Il raille « cette prétention, — qu'il nous prête, car nul ne l'a jamais émise, — d'anéantir la philosophie religieuse catholique pour 22 fr. 50. » C'est aussi spirituel que si les libres-penseurs lui reprochaient de vouloir les convertir pour les 3 fr. 75 que peut coûter un paroissien ou un catéchisme.

Ce qui est plus grave, c'est que, sous prétexte d'apaisement religieux, l'abbé Desgranges, *au nom du respect sincère des croyances*, et j'en reparlerai, entend nous enlever la liberté de penser, de parler et d'écrire, et, assimilant mes études historiques à « une offensive virulente contre la religion catholique », écrit qu'« il faudrait empêcher, — l'Inquisition, sans doute ! — le libre cours de ces équivoques perfides. »

Equivoques perfides ! Je ramasse l'expression et je la lui renvoie, car c'est lui qui la mérite, et non pas moi.

Ce qui est plus grave encore, c'est que dans les mêmes journaux qui accueillent la prose de l'abbé Desgranges, — dont le ton est correct, courtois, convenable, je le souligne avec plaisir, — des scribes anonymes, qui sont moins maîtres que lui de leur plume, interprétant sa pensée sous une forme moins parlementaire, mais montrant qu'ils la comprennent, donnent à l'attaque son vrai caractère, avec une franchise dont je les loue, car, avec eux, on comprend mieux qu'avec le chanoine Desgranges ce que parler veut dire.

Voici comment ils s'expriment :

— « La *France radicale* contient une demi-page de réclame en faveur de livres *infâmes* (c'est moi qui souligne) consacrés à la négation de la divinité du Christ et de la religion chrétienne. Que penser de la *tartuferie* (je souligne encore) avec laquelle les chefs du parti radical-socialiste prétendent respecter toutes les convictions. »

Je n'ai pas à prendre la défense d'un journal, ni d'un parti politique auquel je n'appartiens pas, auquel je n'ai jamais appartenu, à tort ou à raison, comme ont fait Gaston Doumergue, Edouard Herriot et autres Excellences.

Mais j'ai le droit de défendre, à l'occasion de mes livres insultés, la liberté de penser, de parler et d'écrire. Et je comprends ce droit comme mon devoir.

⁂

Donc, d'après ces catholiques qui se font les champions de la divinité du Christ, un livre est « infâme » parce qu'il est en contradiction, preuves à l'appui, avec leurs convictions d'ecclésiastiques.

Ont-ils pensé, ces hommes va-t-en-guerre, qu'on peut leur répliquer du tac au tac, et avec le même tact, qu'ils nous donnent le droit de traiter aussi d'infâmes tous les livres qui blessent notre raison, qui sont hostiles à nos idées, et, en particulier, ceux qui, contrairement à notre conscience, affirment et prêchent la divinité du Christ ?

Car enfin si ceux qui croient à cette divinité, sur quoi ils fondent leur religion, et qui la proclament et la prêchent, — très librement, il me semble, — se mettent à qualifier d'infâmes les livres de ceux qui la discutent et, après examen critique et désintéressé, du point de vue de la Science et de l'Histoire, la repoussent et la nient, on ne comprend pas bien au nom de quel principe admissible, au nom de qui et de quoi, nous obligeant à nous incliner d'autorité, on empêcherait ceux qui n'y croient pas de traiter de même les livres de ceux qui y croient.

Répondez à cette question.

C'est la guerre civile. La religion a causé beaucoup de guerres civiles, et même beaucoup de guerres internationales.

Car la religion est un agent de discorde. Elle est, par destination, antipacifiste. Toute religion positive et dogmatique est intolérante. Elle croit détenir la vérité unique et érige en esprit universel (catholique) son esprit particulier, philosophique, moral, social ou ethnique. Rien ne divise plus que les dogmes religieux. Voir, aujourd'hui encore, Allemagne, Pologne, Balkans, Russie, Espagne, Palestine. L'Histoire est pleine des querelles, des haines, des guerres causées par la religion. Il n'est pas une religion positive et dogmatique, judaïsme, christianisme (catholique ou protestant), islamisme, qui, comme lady Macbeth, n'ait aux mains « des taches de sang que tout l'océan ne saurait laver. »

⁂

Laissons l'injure à qui l'aime et en use. Elle n'a jamais rien prouvé. Je la repousse, comme je repousse, — et nous ne sommes plus au Moyen-âge, ni sous Louis XIV, ni sous le régime de terreur de l'Inquisition, objet des regrets, sans doute, du chanoine, — les bûchers, les estrapades, les croix, les persécutions physiques et morales, y compris les pressions politiques et l'appareil de la force, tous moyens inhumains, — divins et sacro-saints, si l'on y tient, — employés jusqu'à l'abus et la nausée par le fanatisme religieux; et si le catholicisme y a renoncé ce n'est pas sa faute, ni de gaieté de cœur, ô Galilée ! et il en redeviendrait coutumier, si les circonstances s'en offraient à lui derechef, pour sa plus grande gloire, qu'il confond avec celle de Dieu, à qui il fait toujours injure.

Les valeurs spirituelles n'ont rien à attendre des procédés de violence.

La question qui me meut est donc bien plus haute que n'est capable de comprendre le chanoine-politicien Desgranges.



Pour ses journaux, on est un « Tartufe » — toujours des gros mots, — lorsque, tout en prétendant « respecter toutes les convictions », on n'étouffe pas, et quand on leur fait même de la publicité, les convictions et les livres, qui en contestent une autre et la nient.

Ce raisonnement tel qu'il est émis, à ce qu'il m'apparaît, porte en lui-même la contradiction et sa condamnation. Faut-il, en effet, pour « respecter toutes les convictions » ne s'incliner que devant celles du chanoine Desgranges ? Et sera-t-on un Tartufe, parce qu'on respectera les autres qui ne sont pas les siennes, et qu'il plaira de les mettre en lumière, et même de les proclamer conformes à la raison et à la conscience, bien qu'opposées à celles dudit chanoine ? Il n'y aurait donc que ses convictions, même sincères, que l'on n'aurait pas le droit de discuter ?

Si c'est son avis, ce n'est pas le nôtre, voilà tout, et, à ce compte, il ne respecte donc pas plus nos idées que nous ne respectons les siennes. Nous sommes quittes.

L'appel du chanoine Desgranges au « sincère respect des croyances, gage de l'apaisement religieux qu'il veut durable », — nous aussi, et plus que durable, éternel, — est, au surplus, tout aussi pitoyable, — *qui fait pitié !*

Je vais raisonner comme lui.

— « Ainsi, dirais-je, quand j'émets l'opinion, qui est la mienne, que le Christ n'est pas dieu, je ne respecte pas toutes les convictions, d'après vous, je risque de troubler l'apaisement religieux, — c'est-à-dire votre propagande continuelle, ajouterai-je, — et, d'après vos journaux, je suis un Tartufe, si je prétends respecter toutes les convictions, bien que je ne les partage pas et que je le dise, et que je dise pourquoi ?

Oh ! oh ! mais vous, alors ? Et vos semblables ? et vos fidèles fanatisés ? Faisons votre examen de conscience.

Depuis deux mille ans bientôt, vous proclamez, vous prêchez la divinité du Christ. Vous avez commencé cette prédication contre toutes les convictions du monde et de la Sagesse antiques. Vous les respectiez donc, alors, les convictions des autres ? Vous ne troubliez pas la paix religieuse ?

Et quand vous n'avez fait que prêcher, passe encore ! C'était et c'est votre droit !

Mais lorsque, devenus une force, et ouvrant les routes aux Barbares d'abord, qui vous ont prêté leurs armes parce que vous les avez aidés à se fixer après la destruction de la civilisation gréco-romaine, vous avez, iconoclastes et persécuteurs, détruit ensuite les temples des anciens dieux, puis converti en masse des malheureux sans défense, par le fer, par le sang et par le feu, outre les sectes, chrétiennes pourtant, que votre orthodoxie, d'ailleurs changeante au cours des siècles, laissait sceptiques, et que vous vouez à l'hérésie; quand Charlemagne,

plus tard, votre champion, offrait aux Saxons et aux Lombards, le baptême ou le massacre en tas, sous votre férule, vous les respectiez donc toutes les convictions ! Et vous faisiez aussi, déjà, de l'apaisement religieux ?

Et les Catharres et les Albigeois et Jean Huss et les Huguenots, qui vous le rendaient bien toutes les fois qu'ils le pouvaient en vrais chrétiens aussi, vous les avez donc respectées, leurs convictions, par le meurtre, par les croisades saintes, par les dragonnades et les galères ! Apaisement religieux !

Et tous ces peuples d'Amérique, Aztèques au Mexique, Indiens du sud, Incas au Pérou, que vous avez anéantis, sous le signe de la Croix, parce qu'ils n'étaient pas chrétiens, vous les avez donc aussi respectées, leurs convictions ! Et vous apaisiez sans doute aussi leurs sentiments religieux !

Avouez donc, c'est l'évidence, que toute votre histoire n'est qu'une inapaisée violence contre les convictions des autres. Quel exemple, pour parler aujourd'hui du respect des convictions et mettre en avant les vôtres ? Elles sont de celles, par leur intolérance, qui ont le moins de droit à ce respect, tel, du moins, que vous l'entendez. Car je l'entends autrement que vous, ce respect, et je vous dirai comment je le comprends, tout à l'heure.

On a beau se contenir et s'entraîner à la modération, on éprouve tout de même quelque chose, comme une révolte de tout son être, — à moins qu'on ne s'esclaffe et que l'on méprise, et c'est mieux ainsi ! — devant l'impudence et l'impudeur de certaines insultes sous la plume de certaines gens, traitant de Tartufes, — ils savent pourtant ce que c'est, quand ils se considèrent, — ceux qui n'ont pas, sur la divinité du Christ les mêmes idées que les leurs, et qui s'autorisent à le proclamer, et qu'ils accusent de troubler « la paix des consciences ! »



Et maintenant, discutons un peu sur ce qu'il faut entendre

par « le respect des convictions des *autres* », qu'affirme ce dicton qui court les rues :

— Toutes les idées ou convictions (sincères) sont respectables !

Que signifie-t-il ?

Signifie-t-il qu'on n'a pas le droit de discuter les idées des autres, sincères ou non ?

Mais depuis que le monde est monde, dans le domaine de l'art, de la philosophie, de l'histoire, de la science, de la médecine, de la religion, dans tout le champ de la pensée humaine, les doctrines, dogmes, théories s'affrontent, s'opposent, et leur discussion est la condition même de tout progrès. Le christianisme, lui-même, son histoire, sa fabrication ne sont que l'histoire de continuelles controverses, souvent sanglantes ! Au point que pour y mettre fin dans le sein de l'Eglise catholique, il a fallu décréter cette fiction : l'infaillibilité du pape. A-t-on jamais prétendu que ces discussions, ces controverses qui s'étalent, se contredisent, s'attaquent mutuellement en se défendant, manquent, chacune, de respect, pour celle d'à-côté ou d'en-face ? J'attends que le chanoine Desgranges me réponde.

Ainsi donc, parce que toutes les idées sont respectables, et j'y souscris, comment oser dire que je ne les respecte pas, que je leur manque de respect, lorsque et parce que, ayant des convictions, même diamétralement opposées à celles des chrétiens, et, surtout sur le plan historique, je les exprime librement par la parole et par la plume, noir sur blanc ?

Le chanoine Desgranges me le reproche. Hélas ! C'est donc que, bien qu'ayant des lettres, il ignore le sens des mots dont il se sert ou le fausse à dessein, et je le crois, pour tromper ses lecteurs ordinaires, incapables de la moindre réaction contre les erreurs dont on les bourre.

⁂

Enfin, dans l'article où il fulmine contre mes livres « infâ-

mes » le chanoine Desgranges, revenu aux temps du christianisme iconoclaste, et tel ce Firmicus Maternus de la fin du IVe siècle faisant appel au Sénat romain et aux consuls et à leurs édits contre le paganisme qui résistait à la judéo-christolâtrie, — c'est l'ancêtre des persécuteurs, — adjure nos Pouvoirs publics d'interdire mes livres et sous menace et quasi chantage, s'il vous plaît.

Est-ce que je le calomnie ? Voici son texte :

— « Les catholiques de France désirent ardemment la paix sous toutes ses formes; ils sont prêts à toutes les collaborations propres à assurer la grandeur de la France et de la République, mais ils ont droit au respect loyal de leurs convictions et sur ce point essentiel, on sait bien, je suppose, qu'ils ne capituleront jamais. »

Qu'est-ce à dire ? Sinon ceci que, pour l'abbé Desgranges, le respect loyal des convictions des catholiques, — au nom desquels tous il s'arroge, d'ailleurs, sans mandat, le droit de parler. — exige que les Pouvoirs publics interdisent des ouvrages comme les miens : L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, et autres. Sinon, gare ! Car il paraît bien, d'après le texte que j'ai reproduit, que cette exigence de l'abbé Desgranges soit la condition *sine quâ non,* — ou alors, on ne comprend plus, — de toutes collaborations éventuelles, — « ils y sont prêts », dit-il; donc ce n'est pas encore fait, — propres à assurer la grandeur de la France et de la République.

Il s'ensuit donc, logiquement, il s'ensuivra que si les Pouvoirs publics, — comme une simple Congrégation de l'Index, — n'interdisent pas mes livres, « qui n'ont pas le respect des convictions catholiques », au sens où l'entend notre abbé, — et ils ne l'ont pas, je l'affirme loyalement, en ce sens, car, pour l'abbé Desgranges, le respect des convictions qu'il a consiste, pour ceux qui ne les ont pas, à cacher hypocritement les leurs, voire même, sans doute, à chanter les louanges de sa sainte mère l'Eglise et à proclamer que « Jésus » est la vérité historique, — il s'en-

suivra, dis-je, que M. l'abbé Desgranges et les catholiques, à ce qu'il dit, sans se douter qu'il leur fait sûrement injure, refuseront de collaborer à la grandeur de la France et de la République. Voilà de nos patriotes !

Dont acte à M. l'abbé Desgranges, afin de conclure que, représentant de la Nation, pour la part d'un petit arrondissement breton, il n'aime la France et la République, — mais sait-il ce que c'est seulement que la République ? Et sa formation intellectuelle dans un séminaire lui permet-elle d'en avoir la notion ? — il n'aime la France et la République, où la liberté de penser, de parler et d'écrire est tout de même un « dogme » intangible, autrement sérieux, étant un droit naturel, que les dogmes ecclésiastiques : péché originel, Rédemption, immaculée conception, qu'à la condition qu'on supprime ce droit naturel, la liberté de penser, de parler et d'écrire, en faveur de ses croyances.

Menace et quasi chantage, ai-je écrit ? Si ce n'est pas, que l'abbé Desgranges explique et précise sa pensée, pour me convaincre d'erreur dans mon interprétation.

Que je me trompe ou non, je tiens à proclamer que, pour moi, — mobilisé cinquante-sept mois, dont quarante-huit dans l'infanterie, aux tranchées et au front, et pour d'autres exercices que de dire ou écouter des messes, (et quand il s'agit de pousser à la roue, je n'ai que faire des diseurs de prières et des donneurs d'eau bénite), blessé et gazé, ayant décliné toute pension, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, sans avoir rien demandé, et modeste titulaire de la carte du combattant, — mon amour pour le pays, avec le dévouement que je lui dois, je ne le conditionne (j'en aurais honte) à aucune protection en faveur de mes idées philosophiques, comme fait l'abbé Desgranges, et il ne saurait être influencé par les croyances des autres dans la divinité du Christ et la propagande qu'ils leur font, contre mes propres convictions, traitées d'infâmes. Et je collaborerai toujours, sans conditions, sans leur demander compte de leurs opinions politiques ou religieuses, comme je l'ai fait pen-

dant la guerre, et avant et après, avec tous les Français, quels qu'ils soient ou puissent être, du moment qu'il s'agira de la France et de la République. Seule attitude que je comprenne. Ceci dit, pour suivre le chanoine Desgranges sur le terrain où il me mène. — et qui reste celui où je me place, de la liberté de conscience, du droit de penser, de parler et d'écrire.



— Toutes les idées sont respectables.

D'accord. Mais pour les respecter, est-il interdit d'en discuter ?

Vous avez bien compris que non ?

Est-il interdit d'en avoir qui ne sont pas celles du chanoine Desgranges ? Non plus.

Et si l'on a des convictions autres que celles du chanoine Desgranges, n'a-t-on pas le droit de les exposer et de les défendre, même si cet exposé et cette défense contredisent les idées du chanoine ou lui portent ombrage ?

Voilà la question.

Toutes les idées sont respectables, cela veut dire, et rien de plus, que chacun a le droit de professer librement celles qu'il croit justes et vraies, de les répandre, s'il lui plaît, par la parole et l'écrit, sans qu'il puisse être inquiété, pour si peu, dans sa personne et dans ses biens, lorsqu'elles ne portent pas atteinte à l'ordre public et à la statique sociale.

Le respect des convictions se résout en une obligation unique : reconnaître à autrui, comme à soi, le droit de penser ce qu'il veut, — ou ce qu'il peut, — et respecter sa liberté d'exprimer sa pensée par la parole et par la plume, avec les moyens en son pouvoir, dût-elle, cette pensée, contredire et nier d'autres convictions, en les soumettant à la critique de la discussion, et dût-on, ce faisant, chagriner les esprits intolérants et les sectaires fanatiques, qui n'ont de convictions, aveuglément, que d'autorité. Est-ce que, ne les sentant pas solides, ils ont peur qu'elles s'écroulent au feu de la discussion ?

C'est bien possible. Ils ont peur que la lumière ne luise dans les ténèbres.

Les Chrétiens ont donc leurs opinions. C'est leur droit. Elles sont pour eux la vérité. Libre à eux.

Est-ce que quelqu'un les gêne dans l'expression de leurs convictions, même si, dépassées par la raison et la conscience humaines, elles tendent à maintenir les hommes dans l'indigence et la pauvreté d'esprit ?

Ils ont des Eglises, des Temples, et les Juifs, leurs demi-frères, des Synagogues. Ils ont leurs livres, leurs journaux, leurs « tracts », toutes tribunes à eux. Le gouvernement de la République laïque, démocratique et sociale, où comptent pour quelque chose ces radicaux-socialistes dont certains journaux disent qu'ils sont des Tartufes, parce qu'ils prétendent, à juste titre, respecter toutes les convictions en n'en baillonnant aucune, ni les chrétiennes, ni les rationalistes, — le gouvernement de la République, dis-je, laïque, démocratique et sociale, voire maçonnique et radicale-socialiste, met à la disposition de toutes les confessions religieuses des sanctuaires, qui se voient, où tout fidèle peut librement aller pratiquer son culte et écouter ses « pasteurs », qui prêchent sans discussion des opinions contraires à celles de ceux qui nient la divinité du Christ.

Où sont, en revanche, les édifices que la République offre à la pensée libre ? Nulle part.

Il n'y a plus qu'au *Club du Faubourg*, de Léo Poldès, que la vraie pensée libre et rationaliste ait audience publique.

Bien plus. Les postes de T. S. F. du réseau de l'Etat, sans compter les postes privés, réservent, aux chrétiens (catholiques et protestants) et aux israélites, *et à l'exclusion des critiques et historiens rationalistes*, des séances où leurs ministres peuvent, devant le micro, faire, les uns leur propagande mythomane sur la divinité du Christ, les autres sur la Loi de Moïse et les Prophètes.

Il y a, d'ailleurs, aux yeux du sociologue, comme aux yeux du philosophe, une atteinte manifeste au droit et à la liberté de conscience, et un attentat permanent contre l'intelligence libé-

rale, dans cette propagande organisée et envahissante, sans contre-partie, et qui s'efforce de substituer aux valeurs spirituelles et morales fondées sur la nature des hommes et des choses, sur la raison et la science, éminemment humaines et universelles, exprimant les conditions de la statique et de la dynamique modernes, et de tous les temps, des dogmatismes sans contrôle, fanatiques, hors et contre nature, qui s'abritent derrière des mystères soit-disant pieux, saints ou sacrés, pour frapper l'imagination, et dont les symbolismes maladifs, s'érigeant en vérités révélées, de par une autorité sans mandat, n'ont pas fait faire, au surplus, un pas au problème de la destinée, à l'énigme de la vie, sans même l'excuse d'avoir amélioré ou perfectionné, par la morale, l'âme des hommes, aussi imparfaits, sinon plus, au XX[e] siècle qu'au temps de Platon et de Solon.

***

La République fait ainsi preuve d'une partialité évidente, par le privilège exorbitant qu'elle leur consent, en faveur des doctrines religieuses seules, trahissant du même coup par ses dirigeants, — vais-je les traiter de Tartufes ? — les doctrines et l'idéal humain de ceux qui l'ont fondée, qui ont été et restent ses plus fermes et plus sûrs soutiens.

Nous avons le droit de constater cette iniquité, que nous pourrions légitimement qualifier de révoltante.

Allons-nous prêcher la Saint-Barthélémy, pour si peu ? Ce n'est pas dans notre ligne.

Que les Eglises et leurs gens fassent donc leur propagande sur la divinité du Christ judéo-chrétien, par la chaire, par l'imprimerie, ne pouvant plus, malgré eux, s'y complaire par le sang et le feu ! Nous n'y mettons nul empêchement de violence.

Mais, malgré le chanoine Desgranges, à mon tour je revendique pour moi, et pour d'autres, le droit de me livrer aux études scientifiques et critiques sur les origines historiques du christianisme, même si elles prouvent que ces origines plongent,

comme il est certain, dans un judaïsme de haine, que des siècles de fraudes littéraires n'ont pas pu effacer. Et mon présent ouvrage L'APOCALYPSE ET LE ROYAUME DE DIEU en fournit la preuve éclatante.

Et si j'ai la conviction que, parmi toutes les entreprises dirigées contre Dieu, — non pas celui des Chrétiens qui n'est que le Iéhovah camouflé des Juifs, mais contre le Dieu universel, celui des philosophes, — il n'en est pas de plus effrontée et mensongère que la prétention des Juifs d'abord, adorateurs de Iéhovah, puis des prêtres chrétiens ensuite, râflant l'héritage de la promesse (Saint-Paul), à se proclamer les représentants de ce Dieu universel sur la terre, j'entends que ma conviction soit respectée, comme toute autre, qui ne la vaut pas, et, respectable, j'entends pouvoir exprimer librement cette conviction. Les injures de qui que ce soit ne sont pas de force à la détruire.

***

L'ouvrage que je donne aujourd'hui au public : L'APOCALYPSE ET LE ROYAUME DE DIEU, a pour but de prouver que l'*Apocalypse* du nouveau Testament a pour auteur originaire et authentique, le Christ historique, crucifié par Ponce-Pilate; qu'elle a été l'unique Evangile ou Bonne nouvelle « chrétienne » jusqu'au milieu du IIe siècle, au moins; qu'elle contient la seule et unique doctrine orthodoxe du « christianisme » jusqu'à cette époque, à laquelle aucun des quatre Evangiles canoniques n'existait encore. Le Christ de l'*Apocalypse* est un horrible et méchant Juif écumant de haine et de rage contre les nations qu'il ne rêvait et voulait que détruire sous les plus atroces fléaux. Il ne ressemble pas au « Jésus », conventionnel, le prétendu doux Jésus imaginé et romancé par la suite. Ce n'est pas ma faute, c'est la faute de la vérité de l'Histoire.

Mes lecteurs apprécieront et jugeront mon livre. Ils ont ce droit comme celui de le discuter, de le réfuter, s'ils le peuvent.

Quant à m'insulter, halte là ! « Ne m'insulte pas qui veut ! »

D. M.

L'APOCALYPSE ET LE ROYAUME DE DIEU.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

« L'EXECRABLE SUPERSTITION »

L'*Apocalypse* et les questions qu'elle pose. — On désigne tout particulièrement sous le nom d'*Apocalypse*, le dernier des vingt-sept petits écrits, soi-disant inspirés par Dieu, et contenus dans le Canon ecclésiastique des Chrétiens, dit « Nouveau Testament » ou « Nouvelle Alliance », par opposition aux Ecritures, d'abord et toujours purement juives, mais restées chrétiennes de plein droit, et qui composent la Bible hébraïque, devenue, chrétiennement parlant, « l'Ancien Testament » ou « l'Ancienne Alliance ».

Le mot *apocalypse* est grec. Il signifie: révélation, prophétie. Si l'Eglise l'applique, sans autre précision, à l'Apocalypse du Nouveau Testament, c'est que cette Apocalypse est, en effet, on le verra dans cet ouvrage, la Révélation par excellence, la Prophétie des Prophéties, la véritable Bonne Nouvelle juive, le premier et le seul vraiment historique Evangile, proclamé en son temps par le Christ crucifié de Ponce-Pilate, d'où sortira peu à peu, après un, deux, trois siècles de travaux et d'efforts littéraires, d'écrits continuellement controversés, faits et refaits, mal mis au point, par des successions de scribes presque tous inconnus, le christianisme de Jésus-Christ (1).

(1) D'autres Apocalypses, qui s'inspirent plus ou moins absolument des sentiments de l'Apocalypse judéo-chrétienne, portent des noms de grands personnages de l'histoire juive : Hénoch, Esdras, Baruch, Daniel, les 12 Patriarches, Moïse (celle-ci dite *l'Assomption de Moïse*),

Le problème de l'*Apocalypse* est un gros problème, à en juger par tous les grands hommes qu'il a fait extravaguer et tant d'érudits qu'il a fait ânonner.

Il est posé devant la conscience universelle, devant la critique et devant l'Histoire, comme celui de toutes les Ecritures chrétiennes, depuis des siècles, une vingtaine bientôt, et il est logique qu'il continue à se poser, jusqu'à sa solution rationnelle, puisqu'il touche au Christianisme, c'est-à-dire à cette religion, aux diverses sectes, dont l'une au moins, sous les espèces de l'Eglise catholique, prétend représenter Dieu sur la terre et détenir le secret de notre destinée humaine, qu'elle a le mandat, dit-elle, de régir dans le présent de notre vie, et dont elle disposerait même dans l'au-delà de la mort.

Nous avons le droit de nous renseigner sur le fondement d'aussi autoritaires prétentions aboutissant à la main-mise, par institution d'hommes, sur notre personne, sur notre conscience, sur notre destin actuel et futur.

Le gros problème de l'*Apocalypse*, ou soi-disant tel, nous nous proposons de le tirer au clair et de le résoudre en répondant dans cet ouvrage aux quatre questions essentielles qui le décomposent, et qu'il est très simple de formuler.

I. — Puisque l'*Apocalypse* est un document écrit, elle a un auteur, c'est évident. Quel est-il ?

II. — Ce document écrit a paru à une date: quelle est-elle ?

III. — Il contient une matière : quelle est sa substance, son objet, son but et sa signification ?

surnom qui cache le père du Christ, Joseph-Juda des Evangiles et de l'Histoire, époux de Marie. (Voir l'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, p. 279). Il y eut aussi des *Apocalypses* sibyllines, des *Apocalypses* de Pierre, de Paul, de Simon le Magicien, etc.

L'Eglise, les exégètes, les dictionnaires, les classent en *Apocalypses juives* et en *Apocalypses chrétiennes*. Pure convention, où entre le dessein de faire des distinctions sur le véritable et même caractère, spécifiquement judaïque, de toutes ces *Apocalypses*. Leurs auteurs, faux ou supposés, inondaient l'empire romain de leurs prédictions, prophétisaient tous, unanimement, la destruction de l'humanité non-juive. S'ils différaient sur les voies et moyens, ils étaient en plein accord sur le résultat désiré et sur le triomphe du Christ juif ou Messie sur les nations.

IV. — Enfin, pourquoi ce document apparaît-il dans un langage grec, et classé bon dernier dans les écrits du Nouveau-Testament ?

Voilà le problème posé. Nous allons en discuter.

Auteur et date : réponses ou « erreurs pieuses » de l'Eglise. — En ce qui concerne l'auteur, l'Eglise, sans en être très sûre, paraît admettre que l'*Apocalypse* a été écrite ou dictée en grec par le Juif Jean (en grec Iôannès, en syriaque Iohanan ou Iochanan), le propre disciple bien-aimé de « Jésus », qui se donne comme tel dans le IVe Evangile dont, toujours d'après l'Eglise, il serait aussi l'auteur, et plus tard apôtre, d'après les *Actes*, et assez falot au surplus, et d'après d'autres écritures diverses. Il aurait dicté ou écrit l'*Apocalypse* après bien des aventures, notamment après avoir subi à Rome le supplice de l'huile bouillante, dans une cuve où il aurait été plongé vivant, sans être frit, bien que, ou parce que, *poisson*, on le verra, par symbole. Ayant donc miraculeusement survécu, il aurait quitté Rome par la porte Latine, pour l'île de Pathmos où, « pour avoir rendu témoignage au Verbe divin », l'aurait relégué Domitien, alors César romain. C'est à Pathmos qu'il aurait écrit, ou dicté, l'*Apocalypse*, n'ayant pas loin de cent ans d'âge, vers la fin du 1er Siècle: 95-96 ou environ (1). Domitien mort, Jean se serait rendu à Ephèse, où il aurait vécu encore jusque sous le règne de Trajan, vers 117, et serait mort. Voilà le roman de l'Eglise.

Si vous lui demandez, ainsi qu'à ses exégètes, sur quoi elle l'appuie, elle vous répondra que, dans l'*Apocalypse*, Iôannès, qui se donne comme auteur du livre, déclare lui-même qu'il est dans l'île qu'on appelle Pathmos, quand il a ses visions. Elle ajoutera qu'elle a pris aussi ses informations dans l'*Histoire*

(1) Toutes ces fables permettent de supposer ou d'admettre, si l'on y tient, et je n'y vois nul empêchement, que c'est de Pathmos, en effet, que nous est venue la traduction-adaptation en grec, d'un auteur inconnu, de l'Apocalypse originale araméenne « enseignée » en Palestine de 782 à 788 (ère romaine) par le Christ (28-35, ère de l'erreur chrétienne).

ecclésiastique d'Eusèbe, œuvre à laquelle, outre Eusèbe, des scribes successifs après lui ont collaboré de toutes mains (1).

Voici, en effet, ce qu'on lit *aujourd'hui* dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (Liv. III, 17) :

« On raconte qu'en ce temps-là (sous Domitien, mort en 96), l'apôtre et évangéliste Iôannès vivait encore. A cause du témoignage qu'il avait rendu au Verbe divin, il avait été condamné à habiter l'île de Pathmos. Irénée, à propos du nombre produit par l'addition des lettres qui forment le nom de l'Antéchrist (2). d'après l'*Apocalypse* attribuée à Iôannès, dit en propres termes de Jean, dans le Vᵉ livre des *Hérésies:* « S'il eût fallu proclamer ouvertement à notre époque le nom de l'Antéchrist, il l'aurait fait celui-là (Iôannès) qui a VU (ou contemplé) la Révélation (*Apocalypse*). Car IL L'A VUE (ou contemplée), il n'y a pas long-

(1) Eusèbe, évêque de Césarée, fut l'ami et le conseiller, paraît-il, de ce Clovis oriental, massacrant toute sa famille, sous l'inspiration de Dieu, l'empereur Constantin. L'Eglise produit sous son nom une *Histoire ecclésiastique* de sa façon, l'un des plus jolis titres qu'elle s'est créée à elle-même pour plaider sa cause, où tant de scribes ont apporté leurs tripatouillages, qu'elle n'est que fraudes, « bourdes », — le mot est de M. Charles Guignebert, professeur d'Histoire du Christianisme au Collège de France, — de contradictions et d'incohérences. L'arianisme, doctrine d'Arius, un autre évêque, qui affirmait qu'en Jésus-Christ il y a deux personnes, — la vérité, quoi ! — soit le Christ crucifié par Ponce-Pilate, au Iᵉʳ siècle, en qui les Gnostiques ont fait, avec Cérinthe, descendre au IIᵉ siècle le Dieu-Jésus imaginaire, être double, hybride, devenu par l'incarnation littéraire au IIIᵉ siècle, on ne sait sous quelles plumes anonymes, Jésus-Christ, l'arianisme donc, qui est la doctrine chrétienne dominante au IVᵉ siècle et qui n'a cédé qu'à la persécution sous toutes ses formes, imprègne si fort, dès le début, l'Histoire d'Eusèbe, que tous les efforts tentés par les scribes successifs postérieurs pour lui enlever cette odeur fondamentale, à grands coups de fraudes et de sophistications destinées à la réconcilier avec l'orthodoxie catholique, y ont été impuissants. Au reste, l'Eglise n'a pas réussi à cacher qu'Eusèbe fut arien. Et bien qu'elle prétende qu'il ait voté, ainsi que Constantin, contre la doctrine d'Arius, au concile de Nicée, elle reconnaît que le même Eusèbe plaida ensuite, auprès de Constantin, en faveur de l'hérétique Arius condamné, qu'il se rallia même à sa doctrine, presque avec autant d'ardeur qu'un autre évêque arien, son homonyme, Eusèbe de Nicomédie. Conciliez tout cela, si vous pouvez.

(1) Nous en parlerons page 190, avec toutes les précisions utiles.

temps, presque sous notre génération, vers la fin du règne de Domitien (1) ».

Voilà le témoignage d'Eusèbe, au nom duquel l'Eglise a établi ses certitudes sur l'auteur et la date de l'*Apocalypse* : Jean le disciple aimé et l'apôtre de « Jésus » est l'auteur de l'*Apocalypse*, qu'il a écrite ou dictée à Pathmos, vers 95-96, sous Domitien (2).

Dont acte.

L'opinion des savants (3). — Voici les critiques laïques, professeurs agrégés ou docteurs ès-lettres, voici les dictionnaires, qu'ils s'intitulent du XIX[e] ou même du XX[e] siècle (où d'ailleurs les articles sur le christianisme sont dus à la collaboration provoquée d'ecclésiastiques, ce qui suffit à juger la haute valeur objective et scientifique de ces encyclopédies primaires).

(1) Presque sous notre génération ? A plus de 200 ans près. Excusez du peu. C'est Eusèbe (H. E. III, XXIII, 1) qui fait quitter à Iôannès l'île de Pathmos après la mort de Domitien, et l'envoie mourir à Ephèse, sous Trajan. Voir sur le texte : JEAN-BAPTISTE ET JEAN L'APÔTRE, p. 253.

(2) Elle se garde au surplus d'évoquer les autres passages de l'*Histoire* d'Eusèbe où le texte est moins catégorique, mentionnant d'après Papias, l'existence de deux Jean, l'un *évangéliste*, l'autre *presbytre*. Est-ce le premier, est-ce le second qui a contemplé l'*Apocalypse* ? Il ne conclut pas. Voir encore dans JEAN-BAPTISTE ET JEAN, L'APÔTRE, p. 255. Il s'en lave les mains, comme le Ponce-Pilate enjuivé des Evangiles pour le sort du Christ. Ainsi fera-t-il encore, et nous en dirons un mot tout à l'heure, quand il discute sur l'autorité de l'*Apocalypse*.

L'Eglise, au sujet de l'auteur et de la date de l'*Apocalypse*, ne paraît tenir aucun compte (voir JEAN-BAPTISTE, etc., p. 255) de la tradition grecque de Prochorus qui raconte qu'il a passé dix ans à Pathmos, de 86 à 96, avec Iôannès, Verbe de Dieu, *Theoulogos*, en grec, sans nous informer qu'il y ait écrit, ou dicté, l'*Apocalypse*. Mais il nous apprend qu'il a suivi Iôannès à Ephèse, où Prochorus écrit le IV[e] évangile sous sa dictée.

(3) Je ne nie pas la haute culture littéraire de ces Messieurs. Je rends hommage à leur vaste érudition. C'est leur métier de s'instruire. Ils n'ont pas autre chose à faire dans la vie pour gagner leur pain, comme tant d'autres, qui ne peuvent s'instruire qu'après l'exercice accaparant et épuisant de la profession. Ce que je leur refuse, c'est l'esprit critique, la moyenne raison intuitive. Ils ont des dossiers, ils ne savent pas s'en servir. Personne ne le leur a appris, comme on leur a appris le grec et la littérature.

Sur l'auteur de l'*Apocalypse*, tous sont d'accord unanimement avec l'Eglise. C'est Iôannès, le Jean, disciple bien-aimé et Apôtre. Quant à la date, il en est, comme Renan et ceux qui le suivent, tel Réville, qui la fixent vers l'an 69, sous Vespasien, qui venait de succéder à Néron, mort en 68, et ceci, sans doute, d'après le chiffre de la Bête, 666, figurant actuellement dans l'*Apocalypse*, qui désignerait Néron, ce qui est impossible (1).

Renan opine, en plus, malgré ce que dit Eusèbe et ce qu'on lit dans l'*Apocalypse* elle-même, (« Moi, Iôannès, étant dans l'île qu'on appelle Pathmos »), que l'*Apocalypse* pourrait bien avoir vu le jour à Ephèse. Et ce n'est pas impossible, mais ni vers 69, ni vers 96.

Je dirai, — il faudra bien —, en quoi et pourquoi toutes ces opinions de l'Eglise, malgré l'autorité qu'elle tient de Dieu, et des savants, malgré l'autorité qu'ils tiennent de leurs diplômes, sont également erronées. Mais il convient d'abord, pour les effondrer d'un seul coup de la raison, de dire ce qu'est le contenu de l'Apocalypse, son but et sa signification, d'où résultera l'impossibilité qu'elle soit de Jean disciple bien-aimé, et de l'an 69 ou 96, même dans son texte grec actuel.

Les « révélations » de l'*Apocalypse*. — L'Eglise ne tient guère à appeler l'attention des fidèles sur l'*Apocalypse*, qu'elle n'a admise au Canon, à la fin du IVe siècle, dit-on, que sous la pression évidente des fanatiques juifs qui formaient la majorité à ses Conciles. Si saint-Jean-Bouche-d'Or (Chrysostome), Père de l'Eglise grecque, ne prêchait jamais sur l'*Apocalypse*, nous le savons, bien qu'elle fut au Canon de son temps, c'est qu'il n'ignorait pas comment elle y était entrée, c'est qu'il connaissait la vérité sur ce livre. Il en avait honte. Il savait qu'il marque les origines du Christianisme de leur vrai caractère historique, qu'il les date, qu'il y appose une signature authentique et qu'il met le sceau de l'imposture sur toute la littérature du Nouveau Testament et sur Jésus-Christ, rédempteur du monde.

(1) Nous dirons ce qui se doit de ce chiffre 666, à propos de l'Antéchrist, p. 190, au cours de la traduction de l'*Apocalypse*.

Les docteurs chrétiens de tous les temps ont cherché et cherchent à dénaturer la portée et le sens de ce livre abominable, après la fraude sur la date et l'auteur. On croit rêver, lorsqu'on lit que ces visions du millénarisme matérialiste juif, projetées sur toile de fond sanglante, avec tous les transports de la haine contre le monde, hors les Juifs, sont comme le symbole de la lutte du bien contre le mal, de la protestation de victimes contre des persécuteurs, comme un sujet ou une source d'édification morale.

C'est d'une indécence diabolique.

Et d'abord, d'un grand air condescendant et d'un ton détaché, ces bons docteurs nous donnent l'*Apocalypse* comme un spécimen d'un genre de composition religieuse, — retenez l'épithète ! — assez fréquent pendant les siècles qui ont immédiatement précédé et suivi l'apparition du Christianisme. Rien d'exceptionnel dans son cas, à leur avis. Pour un peu, ce serait un thème banal de dissertation proposé aux élèves des écoles. Le livre de Daniel dans l'Ancien Testament n'est-il pas une *Apocalypse ?* Le dernier livre du Nouveau Testament en est une autre, voilà tout. Son auteur s'est d'ailleurs constamment inspiré du livre de Daniel. Vous voyez comme c'est simple ! Passez muscade (1).

(1) Telle qu'elle est, dit un auteur protestant (Paul Stapfer, *Traduction du Nouveau Testament*), et malgré des obscurités, l'*Apocalypse* de Jean est un des plus beaux livres du Nouveau Testament. Quand on place cet ouvrage dans son milieu historique (qu'il n'a pas vu), quand on y voit un tableau des persécutions subies par l'Eglise du Ier siècle (aucunes persécutions contre l'Eglise dans l'*Apocalypse*, ni dans l'Histoire du Ier siècle, car il n'y a pas d'Eglise chrétienne au Ier siècle), et de sa lutte contre l'Empire romain (la lutte des Juifs messianistes en révolte contre les Hérodes et Rome, d'accord), une protestation de la vérité contre le mensonge (verbiage), la victoire du bien sur le mal (généralisation inadmissible), l'affirmation sereine (sereine, vous verrez) du triomphe final de Dieu (le Dieu juif, Iahweh), qui ne peut être vaincu, on y trouve ce que les Chrétiens y ont toujours trouvé (ils ont de la chance) : une source d'édification pour l'âme croyante, (vous en jugerez, car je vous donnerai la traduction littérale de l'ouvrage sur manuscrit grec) *et l'écho suprême des antiques prophéties d'Israël.* Enfin ! on a plaisir à trouver, pour finir, dans ce fatras où tout est historiquement faux, vu sous le préjugé chrétien, une vérité historique, qu'on s'étonne au surplus d'entendre ainsi

Eh bien ! non. Mille regrets ! Malgré ces suggestions patelines et homélistiques pour catéchumènes, l'*Apocalypse* du Nouveau-Testament n'est pas une *Apocalypse* ordinaire, bien que reproduisant, et non pas s'en inspirant, des phrases et des images du livre de Daniel, comme elle reproduit des textes d'Esaïe, de Zacharie, de la Genèse, des Psaumes, des Juges, d'Ezéchiel, de Jérémie, de l'Exode, d'Osée. Elle n'est pas un « lieu commun », un poncif, le devoir de rhétorique, fait de « chic », d'un auteur en mal d'imagination et cherchant à briller par de la littérature de son crû comme écrivain, sur un sujet ressassé dans le monde juif : la destruction du monde. Elle prend place à un moment déterminé de l'Histoire, avec ses événements précis, auxquels elle fait non seulement des allusions directes, mais dans lesquels elle saute à pieds joints. Elle ne peut pas se concevoir en dehors des faits, qu'elle vise expressément, les rapports entre Rome et la Judée et l'histoire Judaïque aux temps d'Auguste et surtout de Tibère et des Hérodes, qui particularisent spécifiquement sa substance, de 739 à 788, ni plus ni moins (1).

claironnée, car elle détruit tout le morceau dont elle apparaît comme la conclusion.

M. Paul Stapfer aurait pu ne pas oublier le Livre d'Esther, comme autre *Apocalypse*, aux temps où Israël était sous le joug *super flumina Babylonis*.

(1) Le prophète Daniel vécut, paraît-il, au VII[e] siècle avant l'ère vulgaire, du temps de Nabuchodonosor. Les Juifs et les Chrétiens produisent sous son nom un livre de prophéties dont partie, genre historique, est en langue hébraïque, partie en araméen, partie en langue grecque (prophéties).

Inutile de dire que tout ce qui est « prophétique », est en langue grecque, écrit par conséquent bien après les évènements « prophétisés ». Et je suis bien certain que ce qui concerne les allusions à la mort sanglante du « Fils de l'Homme » est postérieur à l'invention de Jésus-Christ. D'ailleurs, peu importe ! La « tradition » juive et l'Eglise proclament que le livre est authentique, c'est-à-dire a bien pour auteur Daniel. On aurait simplement traduit en araméen et en grec certaines parties du Livre. Qui peut croire, sans la foi aveugle, si c'était vrai, que les Juifs, qui ont gardé en hébreu tous leurs livres sacrés, auraient laissé perdre le texte hébreu, presque tout entier, d'un livre tel que celui de Daniel, pour ne le garder que dans des traductions en langues de goïm ? Il faudrait, pour l'admettre, ne pas se

Pour moi, j'en donne plus loin — constituant la IIe Partie essentielle de cette étude, — la traduction *in-extenso* sur le texte grec que l'Eglise nous offre, avec les commentaires pour l'expliquer, en préciser tout le sens et en extraire tout le suc.

Les lecteurs apprécieront si je sollicite les textes; et ils apprécieront si je dis vrai, ici, en précisant les points suivants:

1° L'*Apocalypse* est la Révélation des Destinées du Monde, la réalisation du triomphe des Juifs sur l'humanité non-juive;

2° Elle est l'accomplissement de la Loi ou Thora;

3° Elle est le premier et le seul évangile authentique;

4° Elle a pour auteur le Christ, crucifié par Ponce-Pilate;

5° Elle est un long cri de haine féroce contre tout ce qui n'est pas juif;

6° Si Jean l'Apôtre en était l'auteur, jamais disciple bien-aimé n'aurait aussi abjectement trahi son maître, celui dont l'Église nous suggère le portrait.

Les destinées du monde. — L'*Apocalypse du Christ*, même dans sa forme canonique, a pour objet comme toutes les autres qui en procèdent, de « révéler », conformément au sens du mot. les choses qui doivent arriver bientôt (*Apoc.* I, 1). Elle est la Révélation des Destinées du Monde pour l'avenir.

Car sur le commencement des Destinées du Monde, « l'œuvre des Six Jours », toutes les *Apocalypses*, et celle de Pathmos, comme les autres, sont muettes. Leurs auteurs, tous Juifs, — et il n'en est pas de meilleure preuve, — ont admis que la Génèse hébraïque (*Bereschit :* au commencement, tel est, en effet, son premier mot) s'en était suffisamment expliqué. Du moins, sur l'avenir prochain, sur « ce qui doit arriver bientôt », l'*Apocalypse* canonique, qui nous intéresse par dessus toutes, et avant tout, nous en instruit, malgré les coupures et interpolations qu'elle a subies et que nous signalerons et expli-

souvenir de l'indignation fanatique qui souleva les Juifs de Palestine, au IVe siècle avant notre ère, lors de la translation de la Thora en langue grecque par les Judéo-Hellènes d'Alexandrie, « les Septante ». Les Juifs n'en ont pas moins conservé, avec une piété jalouse, le texte en hébreu, la langue même de Jéhovah.

querons, avec une précision qui nous suffit, au point de vue de notre ouvrage (1).

Elle prédit, sur le seul papier heureusement, au milieu de visions d'un lyrisme plus ou moins échevelé, qui va chercher la plupart de ses expressions et de ses images dans les anciens prophètes d'Israël, Ezéchiel, Esaïe, Daniel, Zacharie entre autres, et dans un enthousiasme éperdu de haine qui déchaîne tous les fléaux, avec une complaisance délirante, elle prédit, surtout dans ses révélations sur les Destinées du monde qu'elle intègre dans le rythme des révolutions solaires, à travers les signes du Zodiaque, la disparition de l'œuvre des six jours de la création, par l'anéantissement des peuples et races, hors le peuple juif et la race juive; elle prédit le triomphe et le règne du Christ pendant mille ans, — il devait « paître les nations avec une verge de fer et mettre ses ennemis sous ses pieds pour lui servir de marche-pied », — pour aboutir, après les mille ans de règne révolus, au renouvellement de toutes choses, à une « palingénésie » merveilleuse, enchanteresse, au seul profit des Juifs qui, sous un ciel nouveau, sur une terre nou-

(1) L'*Apocalypse*, dans la mesure où elle l'a pu, soit par son auteur, le Christ, soit par les scribes d'Eglise qui l'ont traduite, adaptée, « tripatouillée » ensuite visiblement, a essayé de cacher qu'elle a été mathématiquement construite dans son plan, d'après ce dogme, venu des Hindous, passé par la Chaldée, l'Assyrie, la Perse, l'Egypte et adopté par les Juifs pendant la captivité de Babylone, que le Créateur, Iahweh-Ælohim en Israël, avait fixé une durée de douze périodes ou années (de Mille ans ou de douzaine de mille ans) au monde par lui créé, les six premières périodes (des *Jours* dans la Genèse) lui ayant appartenu pour sa création.

Ces douze périodes sont chacune sous le Signe des Signes du Zodiaque. J'expliquerai, dans le chapitre suivant, — c'est nécessaire et, au surplus, très curieux, — et avant d'aborder la traduction même du texte grec de l'*Apocalypse*, telle qu'elle nous est parvenue, grandement mutilée et interpolée çà et là, cette cosmogonie orientale sur les Destinées du monde, intégrée dans la révolution zodiacale du Soleil, passée de l'Inde ancienne dans la Thora ou Loi mosaïque et même chez les prophètes ou Nabis d'Israël, à travers toutes les *Apocalypses orientales*, et dont l'*Apocalypse* de Pathmos emprunte l'essentiel.

L'*Apocalypse de Pathmos* ouvre ses visions ou prophéties au septième Jour du monde, au septième millénaire, au septième Signe du Zodiaque.

velle en descendant, — à eux l'Univers ! — s'installent pour l'Eternité, le premier ciel et la première terre ayant « fui ». La Cité sainte, la Jérusalem nouvelle, descend aussi du ciel, comme capitale du « Royaume de Dieu », comme on dira plus tard, et bâtie, à défaut d'arbres et de verdures, toute en or et en pierreries, naturellement (1).

En définitive, l'*Apocalypse* johannique, juive-chrétienne, n'est que la réalisation littéraire de la vieille espérance d'Israël, vociférée par tous ses prophètes, soit la souveraineté juive sur le monde.

Si les savants, exégètes du Christianisme, se pénétraient bien de l'esprit des livres qu'ils étudient et interprètent, ils ne commettraient pas les énormes bévues qui leur font transposer en conceptions générales universelles: « le Royaume de Dieu », les idées juives particularistes, étriquées, étroitement applicables au seul peuple juif, « le royaume de David », le règne d'Israël. Ils ne confondraient pas le salut des Juifs par leur Messie-Christ, vainqueur des Nations, avec le salut de l'humanité soi-disant condamnée par la faute d'Adam et rédimée par le Fils de Dieu.

(1) On croit communément que les *Apocalypses*, en général, et l'*Apocalypse* juive-chrétienne en particulier, annoncent la fin du monde, au sens absolu. Grave erreur ou confusion ! Comment croire que les Juifs se seraient intéressés à une destruction dans laquelle ils auraient eux-mêmes disparu ? Prêcher la fin du monde et la leur propre ? Ce n'aurait pas été là *la Bonne Nouvelle*, l'Evangile. L'expression : *la fin du monde*, doit s'entendre : la fin du monde présent qui n'est pas aux Juifs. La fin du monde, c'est et ce n'est que la terre purgée de tous les incirconcis ou goïm, de toutes les Bêtes, ennemies d'Israël, et qui tenaient Israël sous leur domination. Ainsi l'humanité à venir, devenue par la destruction des autres hommes, une humanité purement juive, la Terre Sainte englobait toute la terre enjuivée pour l'Eternité, avec la nouvelle Jérusalem comme Capitale.

La destruction envisagée par l'*Apocalypse* est celle de la première création râtée, l'Œuvre des Six jours, parce que, sur cette terre créée par Iahweh, dans la Genèse, les Juifs pendant des millénaires, sauf quelques temps heureux, n'ont connu que tribulation, servitudes, exils, captivités et dispersions. L'*Apocalypse* leur sert de revanche attendue, et elle s'en donne à cœur joie, comme représailles.

L'accomplissement de la Loi ou Thora. — Ernest Renan a parfaitement vu et dit, trop brièvement il est vrai, et sans vouloir en tirer les conséquences logiques et inévitables, selon sa manière ordinaire, que l'*Apocalypse* est l'aboutissement de toutes les prophéties juives. Elles est la Prophétie des prophéties, celle qui les réalise toutes (1).

Le monde n'a été créé par Iahweh, leur dieu, que pour les Juifs, son peuple; et le Talmud le proclame expressément (2). Par suite, rien de plus naturel, en dépit de tous les contretemps, que leur espérance d'en devenir un jour les maîtres souverains. Iahweh, n'a-t-il pas, d'abord avec Noé, plus tard par l'intermédiaire de Moïse au Sinaï, passé avec eux un Pacte d'alliance où le dieu leur promet l'empire du monde (3).

Entrevue sous David et Salomon, la réalisation de cette espérance juive et de cette promesse d'Iaweh, alors en marche, semblait-il, n'avait pas tardé à sombrer avec les malheurs de la nation : schisme entre Israël et Juda, destruction des deux

(1) « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi (Thora) ou les prophètes, dira Jésus, mis en ce temps (III[e] siècle) dans la peau de Jean. Je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir. Car je vous le dis, en vérité, avant que le ciel et la terre aient passé (c'est-à-dire quand je serai « entré dans mon règne » de mille ans, comme Messie ayant vaincu le monde) il ne passera de la Loi ni un iod (l'*i* hébreu, iota en grec, la plus petite lettre), ni un trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit accompli (les douze cycles millénaires et le règne de mille ans). C'est, en deux phrases, la confirmation de toute l'*Apocalypse*, y compris le renouvellement du monde, après quoi, tout étant accompli, car il est le Plérôme, la Thora, les Prophètes n'ont plus d'objet. Les Juifs sont maîtres. Et tout le monde sait pourquoi Dieu a créé le monde. Voir le texte *Matt.* V, 17-19. Et dans *Luc* (XVI, 16) : « La loi-Thora et les Prophètes ont duré jusqu'à Jean », c'est-à-dire jusqu'à l'*Apocalypse*, pour rendre clair ce langage hermétique d'augure.

(2) Voir la traduction d'Esaïe par M. Cahen, p. 69, note, et relire dans L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, pp. 291 et ss., LA THORA ET L'ESPÉRANCE MESSIANISTE, LE PACTE D'ALLIANCE.

(3) Voir L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, MESSIE JUIF SOUS TIBÈRE, p. 81 ; LE IOHANNÈS CHRIST ET L'APOCALYPSE, p. 83 et surtout LE PACTE D'ALLIANCE, p. 291.

Et dans *Amidah* ou les Dix-huit Bénédictions : « Adonaï, tu nous a choisis entre tous les peuples. Tu nous a aimés, tu as agréé nos hommages, et *tu nous a élevés au-dessus de toutes les nations* ».

royaumes, captivité de Babylone et, ensuite, après des vicissitudes diverses, arrivée des Romains, règne d'Hérode-le-Grand, usurpant, iduméen sacrilège, le trône de David, et s'y maintenant grâce à la protection de Rome. Mais, de plus en plus lancinante, au fur et à mesure que le peuple juif a subi les défaites, servitudes et jougs de l'étranger, l'espérance juive dans le salut, la délivrance, la libération est devenue une foi ardente, visionnaire. A l'époque d'Auguste, elle est à son comble, parce que « les temps sont proches » (1).

Chauffés à blanc par les vociférations de leurs Prophètes, qui, depuis six ou sept cents ans, leur promettaient que Iahweh leur susciterait au jour marqué un Messie (*Christ*, en grec), son Oint, descendant de David et de la tribu de Juda, porteuse du sceptre symbolique jusqu'à la venue du Sciloh ou Messie, lequel affranchirait Israël et lui donnerait le monde, — en attachant l'Ane de Juda au meilleur cep de la Vigne, — tous les Juifs messianistes, fanatiques, Zélotes, Kanaïtes, hassidistes, au temps d'Auguste, à Rome, et d'Hérode-le-Grand, en Judée interrogent le ciel, où ils s'attendent, conformément aux données astrologiques, mathématiques de la durée du monde, à voir apparaître le « Signe » (signe du Zodiaque, *les Poissons*)

(1) Que les Juifs aient désiré reconquérir leur indépendance, posséder à nouveau leur autonomie perdue, qu'ils y aient besogné de tout leur pouvoir, avec leur mystique spéciale même, rien de plus digne de louange et de respect. Je tiens à le proclamer hautement. Au nom de qui et de quoi admettrait-on et forcerait-on le peuple juif à consentir qu'il n'existe que pour servir d'otage aux nations conquérantes, déportant ses ressortissants comme un vil bétail et les traînant en captivité dans les diverses Babylones. Cette obstination d'un peuple qui ne veut pas mourir, et qui garde, en son cœur vivant, contre le Destin, l'immortelle espérance de sa revanche, cette constance héroïque sont dignes d'admiration. Malheureusement il s'y mêle, pour la rendre moins sacrée, l'exclusivisme sans merci, le fanatisme xénophobe, l'horreur des choses étrangères, l'hypertrophie judaïque, la jalousie féroce et la haine implacable du genre humain tout entier, à qui l'on souhaite les plus épouvantables catastrophes, les plus raffinées tortures, au nom et avec l'appui de leur dieu ethnique Iahweh, qui est pour les Juifs la patrie elle-même.

Voilà la cause, pour partie, de l'exécration qu'Israël a soulevée dans le monde, et qui l'explique, si elle ne la justifie.

de ce libérateur, Messie-Christ, promis par Iahweh et les Prophètes, de ce « Sauveur », ou Jésus, si l'on y tient, — les deux mots ont le même sens, — qui devait délivrer Israël du joug des Hérodes et de Rome, délivrance qui ne serait que le prélude à la victoire sur le monde asservi à son tour par les Juifs, peuple d'Iahweh, constituant « le royaume de Dieu », et vengés enfin des injures des nations.

Et c'est bien, en effet, cette réalisation de la promesse d'Iahweh et de l'espérance d'Israël, qui est le fond même, toute la substance de l'*Apocalypse*, et rien que cela, par l'intermédiaire du Christ, vainqueur des nations, Roi des rois et Seigneur des seigneurs (*Apoc.* XIX, 16), « ce pourquoi il est né et ce pourquoi il est venu au monde », comme on le lui fera dire devant Ponce-Pilate, et « pour rendre témoignage à la vérité (Jean XVIII, 37) ».

Malgré le camouflage que les Evangiles ont fait subir au Christ historique, pour le transfigurer, — si peu et si mal, — en un prince de la paix, en un prédicateur de morale, sous son masque de Rédempteur du monde, c'est bien son vrai visage de Messie, Réalisateur de l'Espérance d'Israël, qui reste l'ossature de sa physionomie, même dans les Evangiles (1).

L'*Apocalypse*, premier et seul « Evangile » authentique. — L'*Apocalypse*, bien que classée dans le nouveau Testament comme la dernière des écritures canoniques, est, au point de vue de l'Histoire, la plus ancienne de toutes, antérieure aux autres d'un siècle au moins, et de plusieurs siècles pour certaines.

(1) *Matthieu* (II, 2): « Le Roi des Juifs qui vient de naître », et, citant d'anciens prophètes : « c'est de toi Bethléhem que sortira un chef qui paîtra Israël, mon peuple ». *Luc* (I-54 et 55, 68-74) : *Magnificat* de Marie et *Cantique* de Zacharie: « Le Tout-Puissant a pris en main la cause d'Istraël... Béni soit le Dieu d'Istraël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple et nous a suscité un puissant libérateur (ou Sauveur) dans la maison de David. Comme il en a parlé par ses saints prophètes, il nous délivre de la main de nos ennemis; il se souvient de sa Sainte Alliance... », etc. *Luc*, encore (XXIV, 21), dans la bouche de Cléopas : « Pour nous, nous espérions que c'est lui qui délivrerait Israël ». J'ai déjà marqué tout cela et plus en détail dans L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, p. 308, §§ *Le Messie* et suivants.

Elle ferme le cycle des Prophéties de l'Ancien Testament qu'elle réalise, qu'elle « accomplit », dont elle est l'aboutissement. Elle est la pierre fondamentale sur laquelle tout le christianisme a été construit. Il n'y aurait ni christianisme, ni Evangiles, ni Epitres d'Apôtres, sans l'*Apocalypse*, d'où est sorti tout cet assortiment. Elle est le trait d'union, impossible à biffer, entre les livres juifs-chrétiens de l'Ancien Testament ou ancienne Alliance (des Juifs avec Iahweh, leur dieu) et les livres chrétiens du Nouveau Testament ou Nouvelle Alliance (Juifs jusqu'au IVe siècle et Chrétiens ensuite) avec Iahweh, devenu le Dieu universel (1).

L'*Apocalypse* ouvre l'ère chrétienne et devrait figurer en tête du Nouveau Testament. Quand les Evangiles (*Matt.* XI, 11-13 et *Luc* VII, 28) font proclamer par le dieu Jésus de leur invention, qu'ils donnent comme incarné dans le Christ : « Entre tous ceux qui sont nés de la femme, il n'a pas été suscité de plus grand prophète que Jean; mais, depuis les jours de Jean, le royaume des Cieux est forcé et ce sont les violents qui le ravissent, car tous les prophètes et la Loi ont prophétisé jusqu'à Jean... » (la phrase reste en suspens pour ne pas ajouter que Jean, par l'*Apocalypse*, a accompli, réalisé l'espérance d'Israël), ils avouent (2) :

1° que Jean ferme bien le cycle des prophéties, qui n'ont fait qu'annoncer le Messie et le triomphe de l'espérance d'Israël et que l'*Apocalypse* qui les « accomplit » est nécessairement le premier livre « chrétien » (3);

(1) Pour transfigurer le Messie Juif de l'*Apocalypse*, crucifié par Ponce-Pilate, comme prétendu roi des Juifs, libérateur de son peuple vainqueur du monde, en Jésus-Christ, le héros des évangiles, les scribes, n'ont fait, par des touches successives, pendant trois à quatre cent ans, et par simple jeu de littérature, que modeler ses traits, peindre son visage, changer son cœur pour qu'il ait l'air d'un Rédempteur, Sauveur des hommes, mis à mort pour racheter leurs péchés. L'Histoire muée en théologie. Mais la transfusion du sang n'a pas réussi. Nous le démontrerons un jour à fond.

(2) Revoir aussi page 11, note 1 et se reporter à mon ouvrage : JEAN-BAPTISTE ET JEAN, L'APÔTRE, LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST SUR JEAN, p. 56.

(3) Je suis obligé, car tous mes lecteurs n'ont pas lu mes deux précédents ouvrages, de répéter ici ce que j'ai déjà souligné, au sujet du

2° que c'est par la violence que s'établira « le royaume de Dieu », au sens juif, le règne du Messie après la destruction des nations, conformément à son *Apocalypse* qui réalise les prophéties des Prophètes qui l'ont précédé, ainsi que la Loi ou Thora, et c'est pourquoi il est dit par le dieu Jésus qu'il a incarné le plus grand de tous les prophètes *qui sont nés de la femme* (1).

Plus clairement, l'*Apocalypse*, œuvre du Christ lui-même, sous le surnom kabbalistique de Jean, Révélation ou prophétie de Jean, qui « accomplit » la Loi (Thora) et les Prophètes, est le premier Evangile ou *Bonne Nouvelle* et, si elle doit

cantique de Siméon (le Signe) penché sur le berceau, à la naissance du Christ, devenu « l'Enfant Jésus »: Maître (Iahweh), tu laisses aller maintenant ton serviteur en paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu le salut qui vient de toi (c'est le Christ, petit enfant), que tu as tenu prêt, à la face de tous les peuples, *lumière*, dans l'Apocalypse, *des nations*, et gloire de ton peuple, Israël. »

Traduction absolument littérale du texte grec, sur le sens bien précis de laquelle tous les traducteurs, par une interprétation qui ajoute et déforme, donnent le change et trompent. Voir *Luc*, II, 31-32... *o hitoimasas* (que tu as préparé),... *phôs* (lumière), *eis* (dans), *apocalypsin* (l'apocalypse), *ethnôn* (des nations). *Ethnôn*, grec, traduit goïm, hébreu: les nations autres que la juive, les païens ou gentils, comme on dira (quand la Juive n'y est pas comprise). La nation juive c'est « Laos » le peuple, sous-entendu ou non de Dieu (Iahweh), parmi tous les autres peuples. L'enfant « Jésus », dans la peau du Christ, soit le Ioannès, sous son nom de Kabbale ou de Révélation (voir à la page 112 sur ce nom de Iôannès), c'est bien l'auteur de l'*Apocalypse*, et dès sa naissance, d'après les Evangiles eux-mêmes.

(1) Pour les lecteurs qui ont lu mes deux précédents ouvrages, L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST et JEAN-BAPTISTE ET JEAN, où, dans ce dernier, par des preuves massives, j'ai démontré l'identité historique du Christ et des deux Jean, dont on a fait trois personnages distincts, alors qu'il n'y en a qu'un historiquement : le Iôannès-Christ, crucifié de Ponce-Pilate, ce que je dis est facile à comprendre. Pour ceux que des difficultés arrêteraient, je ne puis que les renvoyer à JEAN-BAPTISTE ET JEAN, notamment au titre : TÉMOIGNAGE DE JÉSUS SUR JEAN, pp. 54. Voir aussi pp. 32 et 33.

Et Saint-Paul dit aussi de Jésus, Fils de Dieu, qu'*il est né de la femme.*

prendre place dans le Canon des livres chrétiens inspirés, c'est la première (1).

L'*Apocalypse* a pour auteur le Christ historique lui-même, qui la produisit et « l'enseigna » en araméen. — Peut-être commence-t-on à se rendre compte que l'*Apocalypse* canonique, dite de

(1) De vrai, on ne sait quels principes, ou quelles intentions, ont présidé au classement des écrits du Nouveau Testament. Du moins, c'est ce que déclarent très justement les savants, qui affirment qu'il est arbitraire à tous points de vue. On n'a pas suivi l'ordre chronologique ni l'ordre d'importance apparente pour le dogme ou la doctrine. On s'explique, ou on peut s'expliquer que les Evangiles viennent en tête du Canon. Pensez donc ! Ils contiennent la vie, les enseignements de Jésus-Christ. Il faut bien leur donner l'air, auprès des fidèles incultes et ignorants, d'être les plus anciens écrits. Mais pourquoi l'ordre : Matthieu, Marc, Luc, Jean, et non pas un autre, alors qu'on prétend que Marc, par exemple, est le premier en date ? Mystère. Quant aux Epitres, celles de Paul notamment, elles se suivent d'après l'ordre de longueur. Voilà qui donne une fière idée de l'intelligence des Conciles.

Rien n'est fait en matière de christianisme pour projeter la lumière sur les écrits qui en sont la base. Et c'est très bien ainsi pour les croyants. Moins ils comprennent, plus ils adorent.

Je pense, moi, que le Christianisme ayant été fait par des Juifs et pour les Juifs, jusqu'au IV[e] siècle tout au moins, les écrits du Nouveau-Testament, provenant de documents judaïques, de langue araméenne, ont été classés à la manière des Orientaux, qui écrivent et lisent et classent de droite à gauche, comme sont classés les livres de la Bible hébraïque : la Génèse, premier écrit, est à la fin des Bibles juives, alors qu'elle est en tête dans les traductions en langues qui se lisent et s'écrivent de gauche à droite. On ne se trompe pas de beaucoup, au point de vue chronologique, sur les vingt-sept livres du Nouveau Testament, en les classant dans l'ordre inverse où ils apparaissent dans les traductions occidentales. En tout cas, on est sûr ainsi de remettre l'*Apocalypse*, tout au moins, à sa vraie place chronologique et historique : la première.

Les savants, hellénistes et hébraïsants, dont le sens critique au point de vue historique est si douteux, auraient pu du moins, car c'est là qu'est leur supérorité, spécialistes de ce genre d'études, proclamer, comme il est vrai, que le grec des livres du Nouveau Testament sent terriblement le génie de la langue juive (hébreu et araméen) : façons de penser, tours de style, idiotismes, syntaxe, etc..., y dénoncent des auteurs juifs pensant en hébreu ou traduisant et utilisant des textes juifs. Et l'*Apocalypse* tout spécialement a cette odeur bien caractéristique de la littérature juive.

Pathmos, attribuée à un Jean, quel qu'il soit, qui l'aurait écrite en grec, sous Vespasien ou sous Domitien, n'est pas et ne peut pas être un texte littéraire original, en ce sens qu'elle n'est et ne peut être qu'une traduction-adaptation tardive d'un ouvrage ou document juif, bien antérieur à 69 ou 96, de langue araméenne ou syro-chaldaïque, parlée par les Juifs de Palestine à l'époque du Christ de Ponce-Pilate. L'original araméen de l'*Apocalypse,* sous ce titre que, pendant trois siècles, on a tenu secret, s'il est vrai, comme tout le prouve, que c'est de l'*Apocalypse,* sous le nom plus vague et imprécis de *Paroles du Seigneur* (Logia Kyriaka) que lui donne Eusèbe au IVe siècle, c'est-à-dire à une époque où le Christ est devenu le dieu Jésus, « Paroles » dont Papias fit, au début du 1er siècle, un commentaire en cinq livres — l'original araméen de l'*Apocalypse,* dis-je, est l'œuvre du Christ lui-même, du Messie-Christ historique, crucifié par Ponce-Pilate, pour avoir, entre autres chefs d'accusation, et le plus sérieux, prêché, « enseigné l'*Apocalypse* au peuple », comme le disent les Juifs à Pilate, dans l'Evangile, ou comme ils le laissent entendre (1).

Réalisation de l'Espérance d'Israël et de la promesse d'Iahweh, conformément aux Destinées du monde, suivant la Kabbale juive, par la destruction des Romains, victoire du Christ, pour un règne de mille ans, aboutissement de toutes les prophéties anciennes, l'*Apocalypse* ou *Paroles du Seigneur* (ou du *Rabbi*). est le manifeste de Prétendant royal au trône davidique en Judée et à la souveraineté juive sur le monde, du Christ-Messie, sa proclamation, sa profession de foi, lancée par lui, apparue en Palestine, en Galilée d'abord, en l'an 782 de Rome, sept ans avant la crucifixion, — un sabbat d'années, — soit en l'an quinzième du règne de Tibère, 28 de l'ère dite chrétienne (2).

(1) Voir L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, p. 319 et 320: LE CHRIST BAR-ABBAS, ROI DES JUIFS.

(2) C'est ce qu'exprime admirablement l'Evangile *selon Luc* (III, 1) : « En l'an quinzième du règne de Tibère-César, Ponce-Pilate étant procurateur de la Judée (Archélaüs ethnarque ayant été déposé sous Auguste en 760), Hérode (Antipas) tétrarque de la Galilée, Philippe,

Que c'est l'*Apocalypse* qu'a prêchée et « enseignée » le Christ, jusqu'à sa crucifixion, les Evangiles, malgré, les refontes et remaniements dont ils ont été successivement l'objet, ont été obligés de le proclamer, par un biais, qui atténue et voile, mais qui n'en reste pas moins l'aveu éclatant de la vérité historique.

Quel est, en effet, l'acte d'accusation contre le Christ, mis dans la bouche des Juifs, devant Pilate (*Luc* XXIII, 2-5) : « Nous l'avons trouvé pervertissant (au point de vue politique) notre nation, s'opposant au paiement des impôts à César (on n'avait pas encore sophistiqué le mot : Rendez à César ce qui est à César) et se disant être Christ-Roi... Il soulève le peuple, enseignant (on ne dit pas quoi) par toute la Judée. Il a commencé par la Galilée pour venir jusqu'ici ».

Qu'enseignait-il ? que prêchait-il ? C'est clair : la révolte contre l'impôt, comme Juda le Galiléen au Recensement de 760. Il pervertit l'esprit de la nation en qui il réveille la vieille espérance juive. Il fait, comme les Kanaïtes, les Messianistes, dont il fut le chef en son temps, comme avait fait son père, comme feront ses frères, « séducteurs du peuple, perturbateurs de la paix publique, promettant que Iahweh les délivrerait de la servitude des Romains », ainsi que le dit Flavius-Josèphe,

son frère (de père seulement), tétrarque de l'Iturée et de la Trachonite, Lysanias (frère de Philippe et frère de père d'Hérode Antipas), tétrarque de l'Abilène, sous le Pontificat de Hannas et de Kaïaphas, la parole ou le Verbe de Dieu (Iahweh) fut adressée à Jean (Ioannès) dans le désert ».

Et le IV[e] Evangile : « Au commencement était la Parole (ou le Verbe). Il y eut un homme, envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean (Iôannès), pour être témoin... et la parole (ou Verbe) est devenue chair, etc. »

Jean-Iôannès est si bien le même personnage historique que le Christ crucifié par Ponce-Pilate, dont on l'a dédoublé par le moyen très simple de multitudes de fraudes littéraires, que Marcion, dans l'unique phrase de son Evangile que l'Eglise a supprimé (l'Evangile), mais qu'elle nous a conservée (l'unique phrase), avait déjà dit : « En l'an quinzième de Tibère, Jésus descendit » (du ciel, pour s'incarner momentanément dans le Ioannès-Jean).

des « Christiens » en rébellion sous le Procurateur Félix, en 52. C'est toute l'*Apocalypse* en action (1).

J'ai prouvé, par des preuves irréfutables, dans mon précédent ouvrage JEAN-BAPTISTE ET JEAN, LE DISCIPLE AIMÉ ET L'APÔTRE, l'identité absolue, *historiquement*, du Christ et de Jean-Baptiste et de Jean, disciple et Apôtre. Trois personnages, tous tirés d'un individu unique, par des procédés purement littéraires, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils constituent des impostures, et si manifestement volontaires, qu'elles ont élevé l'imposture en général à la hauteur d'une institution jésus-chrétienne. J'ai dit comment et pourquoi, par quelles fraudes successives, l'Eglise a, du Christ historique, tiré Jean-Baptiste et Jean l'Apôtre, disciple bien-aimé; et même, se noyant elle-même dans l'océan de faux qu'elle a perpétrés, comment elle a essayé, pendant un moment, de tirer un Jochanan, distinct du Ioannès-Jean, afin de se dégager du réseau de ses innombrables mensonges, pour se résigner à en revenir à Iôannès, le Jochanan finissant par se résoudre dans le Iôannès. Au surplus, elle sait bien qu'il lui était inutile de s'expliquer, avec

(1) Le IVe Evangile (XI, 47-50), après la résurrection de Lazare par le Christ, met dans la bouche des Sacrificateurs et des Pharisiens le propos suivant : « Si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui. Il opère beaucoup de miracles. *Les Romains viendront détruire et ce lieu et notre nation.* » Comme si les Romains auraient détruit un peuple parce qu'un des sujets de ce peuple aurait accompli des miracles et même ressuscité un mort. Le IVe Evangile veut cacher la propagande du Christ contre Rome, et qu'il ne prêchait que l'*Apocalypse.* Si les Romains ont détruit le temple, Jérusalem, et dispersé la nation juive, ce n'est pas à cause des miracles de « Jésus », c'est à cause des révoltes qu'a suscitée l'espérance cristallisée dans l'*Apocalypse* : le triomphe des Juifs sur le monde par la destruction des Romains. C'est d'ailleurs en histoire ce qu'aurait dit, lors de la révolte de Ménahem, le rabbi Ben Zakaï, exhortant les Kanaïtes à remettre la ville de Jérusalem assiégée aux Romains, — et que le scribe évangélique ne fait que commenter : « Pourquoi voulez-vous la destruction de Jérusalem et l'incendie du temple ? » Voir Derenbourg, *Essai*, pp. 202 et suivantes. Et c'est la même idée et la même crainte que, dans de plus longs discours, qui sentent un peu la rhétorique, expriment à l'envi et le roi Agrippa et le grand Sacrificateur Ananas, dans Flavius-Josèphe (*Guerres*, Liv. III et IV).

des fidèles à qui appartient le royaume de Dieu, comme simples d'esprit (1).

Je puis donc affirmer, sans prétention, qu'en faisant du Iôannès-Jean, apôtre, malgré la carrière fantaisiste qu'elle lui a tissé, broderie sur la trame historique, l'Eglise ne réussit pas à contredire que le Christ est bien l'auteur de l'*Apocalypse.* Au contraire. Cette vérité, cette certitude que le Christ est bien l'auteur de l'*Apocalypse*, que l'*Apocalypse* est son « manifeste », sa proclamation aux Juifs, lors de sa candidature au trône de David, comme Messie, cette vérité, qui résulte de l'identité historique du Christ et de Jean, et qui commence à apparaître, elle ne fera que se confirmer et se renforcer de preuves au fur et à mesure que nous avancerons dans cette étude. Et les lecteurs apprécieront.

Mais qu'on me permette, à cette place, de présenter à la bonne foi et à la raison, en suivant l'Eglise sur le terrain où elle me mène, un argument très simple, que je vais consacrer dans le paragraphe suivant, et qui, à lui tout seul, suffirait à détruire, je crois, le mensonge qui fait du Iôannès évangélique et ecclésiastique, ou disciple bien-aimé, l'auteur possible de l'*Apocalypse*. Ecoutez bien.

Si l'*Apocalypse* est de Jean, ce disciple bien-aimé est le traître le plus abject de la pensée de son Maître. — L'*Apocalypse*, d'après les exégètes d'Eglise et les savants critiques, est donc de Jean, le disciple bien-aimé et l'apôtre, qui l'aurait produite en 69 sous Vespasien ou en 96 sous Domitien et à Pathmos (2).

(1) Il faut lire dans JEAN-BAPTISTE ET JEAN, LE DISCIPLE AIMÉ ET L'APÔTRE, le chapitre IV, tout particulièrement, pour être édifié sur ce beau travail d'aigrefins, — cynique défi à Dieu et à la conscience humaine, — sur les Jean-Iôannès, Jochanan, Jean, disciple aimé, Jean Apôtre. Le reste de l'ouvrage est consacré à Jean-Baptiste tout aussi diaboliquement inventé, dans son rôle d'Eglise.

(2) Je pense que sur la date de 96 ou environ, l'Eglise et les savants voient juste, non pas en ce qui concerne l'original araméen, mais s'agissant d'une traduction et adaptation grecque première. Par la suite, cette adaptation-traduction a d'ailleurs été l'objet de retouches et de mises au point, ainsi que d'additions à diverses époques jusqu'au IVe siècle, au fur et à mesure que le Messie-Christ, libéra-

Eh bien ! voici cette *Apocalypse*, telle qu'elle figure en grec au Canon du Nouveau Testament, sans nous préoccuper des altérations qu'elle a subies du fait prémédité des scribes. Prenez son texte, que vous pouvez lire traduit en français plus loin, *in-extenso*. Que contient-il ? que dit-il ? quelle en est la substance, l'objet, la signification ?

Vous vous convaincrez, comme moi, — il n'y a qu'à lire, — que ce n'est, de la part de son auteur, quel qu'il soit, vous entendez bien, et, puisque l'Eglise et les savants veulent que ce soit Jean, le disciple aimé et l'apôtre, ce sera Jean, ce n'est donc, cette *Apocalypse* de Jean, qu'une imprécation forcenée, qu'une longue malédiction prophétique et frénétique vociférée contre l'humanité incirconcise; ce n'est qu'une clameur d'anathème délirant, qui fait rouler contre l'Occident, contre Rome et tout le monde non juif tous les tonnerres des vengances d'Iahweh, accumulant tous les malheurs, toutes les catastrophes, toutes les calamités, toutes les plaies, tous les fléaux, que l'esprit le plus malfaisant peut imaginer et souhaiter à des ennemis, — et tout ce qui n'est pas juif est l'ennemi; au point qu'on se demande, ce Dieu Iahweh, si l'assouvira la

teur des Juifs, se transformait, par la plume des scribes, en rédempteur de l'humanité pêcheresse, ayant versé pour elles son sang, par immolation préméditée, lequel n'a été répandu, à son cœur défendant, que pour la cause juive, à quoi d'ailleurs il a eu quelque mérite. Certaines de ces additions ont eu pour but, s'appliquant ou pouvant s'appliquer à divers empereurs romains successivement, de permettre d'en déplacer la date d'apparition sous Tibère. Immense sujet de controverses pour « noyer le poisson », c'est le cas de le dire, les Poissons du douzième millénaire, sous le signe zodiacal duquel s'intègre tout le Christianisme. Au surplus, malgré les graves suppressions, transpositions de textes, additions, pour authentifier le camouflage du Christ-Messie en Dieu Sauveur des hommes, toutes les fraudes sont emportées, comme fétus de paille, dans le grand courant de xénophobie cruelle qui roule à travers l'œuvre, même adaptée, pour la destruction des hommes incirconcis et le triomphe d'Israël. Pour que, telle qu'elle, l'Eglise ait classé l'*Apocalypse* parmi les livres chrétiens inspirés, il faut que les « évêques » qui ont imposé son admission, aient été une majorité de Juifs d'origine ou de judaïsants, associés à l'entreprise chrétienne, au IV[e] siècle. On n'insistera jamais trop sur ce point.

destruction totale de ce qu'il a créé, pour que le Juif règne seul, sur une terre nouvelle, sous un ciel nouveau, qui n'ait pas été souillé, comme la première création, par les « goïm », les races et les nations autres que la juive. Sous son allégorie astrologique qui lui donne un peu l'air d'un livre d'initiation, liant les Destinées du monde au triomphe d'Israël, il recèle, affirmées par les plus ardentes invectives, les plus odieuses espérances : annonce du grand jour (la Grande Pâque) de la colère d'Iaweh et des suprêmes représailles des Juifs, de ce peuple qui n'a fait que passer par les verges au cours de l'Histoire (le mot est de Léon Halévy, Israëlite qui savait ce qu'il disait); ce n'est qu'un mélange de cruauté impitoyable, de douleur en révolte, de rage inextinguible et d'envie même commerciale (1), où les souvenirs bibliques chevauchent avec le lyrisme, devenu aujourd'hui poncif et « patois de Chanaan », d'une certaine poésie hébraïque, qui veut donner une apparence de grandeur et de sublime aux pires horreurs, supplices et catastrophes sur le monde, que puisse concevoir un cerveau asiatique. Voilà bien, dans son esprit, l'*Apocalypse*, poche de fiel, corrosif comme l'acide le plus violent, hymne de haine le plus abominable qui soit jamais sorti de l'âme, de la bouche, de la plume les plus diaboliques.

Rien d'obscur vraiment, à ce point de vue tout au moins, dans cette charte fantastique de l'Espérance d'Israël.

Si l'*Apocalypse* est autre chose, qu'on le prouve, que l'Eglise autorise ses fidèles à la lire et à la méditer.

Et vous prétendez qu'elle est l'œuvre d'un apôtre, l'apôtre Jean, disciple bien-aimé par surcroît du Jésus-Christ évangélique, ce fils unique du Dieu de bonté et donné en holocauste par Dieu aux hommes qu'il a tant aimés, pour qu'il les sauve par son sang répandu sur la croix; l'œuvre de Jean, dis-je, disciple et apôtre de l'Agneau qui, par son immolation, a racheté les pécheurs, et tous les hommes sont des pécheurs; disciple

(1) J'exagère ? Je veux rire ? Vous lirez au chap. XVIII de l'*Apocalypse*, versets 11 à 19, avec quelle joie sauvage et quels transports jaloux le Iôannès enregistre la ruine du commerce et des marines des Occidentaux.

et apôtre donc de Jésus-Christ, ce Jean, du doux et bon Jésus, Prince de la paix, qui aurait dit : « Aimez-vous les uns les autres », qui aurait commandé de tendre la joue droite quand on soufflette la gauche, de donner son manteau à qui vous vole la veste, et j'en passe. Et ce Jean, disciple et apôtre de Jésus, est, affirmez-vous, son disciple préféré, le plus cher de tous, qui se penchait sur son sein, pendant les repas, et reposait sur son cœur.

Précisons et suivons l'Eglise.

L'*Apocalypse* paraît en 96, sous Domitien.

Le Jésus-Christ des Evangiles a vécu, prêché et vous connaissez sa divine doctrine. Il est mort pour sauver les hommes du péché. Ses apôtres, Pierre, Jean, Jacques, Etienne, Jude, ont illuminé le monde, jusqu'alors plongé dans les ténèbres du mal, des éclairs foudroyants de la doctrine chrétienne qui a révélé le bien et le dieu unique aux hommes. Et Saint Paul ? Allons-nous l'oublier ? De 40 à 66, vingt-six ans, il pérégrine de Judée à Rome pour prêcher Christ crucifié pour la rédemption humaine et ressuscité pour la gloire de Dieu. Saint Pierre, pendant le même temps, assis à Rome, comme Pape, tandis que Paul vagabonde, prêche, baptise, catéchise. Tous ces Apôtres convertissent les goïm. Puis, voici les Evangiles, les trois Synoptisés, paraissant, heu ! entre 50, qui sait ? et 70 ou 71. Jean lui-même, le disciple bien-aimé et l'apôtre, a déjà écrit ou s'apprête à écrire, l'Eglise elle-même n'en sait rien, son admirable Evangile, le quatrième. Est-ce que j'invente ? Répondez.

Alors ? si c'est vrai, ce que vous dites, si cet apôtre ou disciple bien aimé, si ce Jean, que Jésus aimait, avait en 96 sous Domitien, produit cette œuvre effroyable, l'*Apocalypse*, même dans son adaptation grecque, comme révélée à lui par son maître, ce soi-disant Jésus, Seigneur ou Rabbi, et quelque trente-trois ou cinquante ans après sa mort, après l'expansion du Christianisme de douceur, de bonté, de paix, de salut du monde, eh bien ! je dis, et répondez autrement si vous pouvez, que jamais disciple, en aucun temps, dans aucun pays, n'aurait aussi manifestement trahi son Maître, aussi ignominieusement profané sa pensée, fait mentir aussi impudemment son rôle

d'amour, sa mission de Rédempteur, et n'aurait aussi vilainement souillé, insulté, terni sa mémoire. Il l'aurait crucifié une deuxième fois, si j'ose dire. Il vaudrait moins que le Simon-Pierre aux trois reniements : une belle âme encore ! Il serait plus abject que le Judas Iscariote des Evangiles. Et l'Eglise, au lieu de le donner comme disciple bien-aimé, devrait, aurait dû le vouer à l'exécration des hommes et à la damnation éternelle. Et elle aurait bien raison. Ou bien c'est « Jésus », envoyant son ange au Iôannès, pour lui révéler les choses qui doivent arriver bientôt, qui aurait abjuré et renié les Evangiles, les convainquant d'avoir menti.

Que votre conscience s'explique, si elle le peut, à défaut de votre science, et se libère, ô ces Messieurs de l'Eglise et de la Science. Mais ils ne répondront rien. Je les connais (1).

Et quel moment le malheureux aurait-il choisi pour commettre son infâme trahison ? Ah ! c'est encore ici que je vous attends, exégètes d'Eglise et d'Université. Vous êtes-vous posé la question ?

Lisez donc l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (III, XVIII). Il s'agit justement des temps de Domitien.

« L'enseignement de notre foi brillait à cette époque d'un tel éclat que les écrivains étrangers à notre croyance n'hésitent pas à rapporter dans leurs histoires la persécution et les martyres qu'elle provoqua ». Où sont les écrivains étrangers à la foi ? où sont les persécutions, où les martyres, qu'ils n'hésitent pas à rapporter dans leurs histoires. N'importe ! Je ne retiens de ces impostures que le « tel éclat » dont l'enseignement de la foi chrétienne brillait à cette époque, et qui prépare les temps d'Hadrien où, « déjà, comme des astres étincelants, les Eglises brillent dans l'Univers », et où, « sur le genre humain,

(1) En revanche, que n'entendrions-nous pas sur Platon et sur Xénophon, disciples de Socrate, — tous vils païens, dont les œuvres morales et philosophiques ne sont sans doute que ténèbres, erreurs, maléfices, puisqu'il a fallu le Christ pour apporter au monde la lumière, — s'ils avaient sali aussi odieusement les doctrines de leur maître que ce Iôannès de l'*Apocalypse* l'a fait, — je table sur les impostures de l'Eglise, — de celles de ce Jésus, qui tant l'aimait ?

s'épanouit la foi en notre Sauveur et Maître Jésus-Christ (*H. E.*, IV, III) ».

Et c'est en ces temps et dans cette atmosphère que le disciple bien-aimé lance son *Apocalypse* de haine contre le genre humain en faveur du règne de mille ans ? Mais, s'il fallait y croire, j'affirme que pas plus que Judas l'Iscariote, pas plus qu'Ananias et Saphira, ce Iôannès n'aurait survécu vingt-quatre heures à son infâmie. On l'aurait trouvé, le jour même, le ventre ouvert, à moins qu'on ne l'ait plongé encore une fois, — qui, on ? oh ! pas Domitien, je vous jure, — dans quelque cuve bouillante, dont je vous garantis qu'il ne serait pas sorti tout seul et vivant.

Les savants se taisent ?

Eh bien ! je vais répondre pour eux. Puisque l'*Apocalypse* est au Canon, puisqu'elle est un livre chrétien, c'est que la vérité historique n'est pas dans un Iôannès, disciple bien-aimé, auteur de l'*Apocalypse* qui aurait trahi la pensée de son Maître. L'auteur de l'*Apocalypse* n'a commis aucune trahison, parce qu'à l'époque où il écrit, où il se manifeste à Israël, tout le Christianisme tient dans cette *Apocalypse* qu'il proclame, et pour que l'Eglise l'admette à son Canon comme vociférée en 96, — imposture d'ailleurs, — il est impossible que, comme elle le prétend, les Evangiles aient paru, que le Jésus-Christ de la fable soit inventé, que Pierre et Paul aient joué les rôles qu'elle leur prête, car tout ce Christianisme, l'*Apocalypse* le dément. A la fin du Ier siècle, et pendant la moitié du second, la seule Ecriture en qui tienne le Christianisme, la seule qui existe de toutes celles qui sont aujourd'hui au Canon, c'est l'*Apocalypse*.

L'*Apocalypse*, le Canon, les « variations » de l'Eglise. — On comprend aussi, dans ces conditions, et on s'explique, que l'*Apocalypse* johannique, comme il est vrai, ne soit pas entrée dans le Canon de l'Eglise, et n'ait pas été admise à l'honneur de figurer dans les Ecritures chrétiennes, émises au cours des IIe, IIIe, IVe siècles et qui ont fabriqué le Christianisme à côté de l'Histoire vraie, sans de vives controverses, des oppositions marquées et des hésitations certaines. Et nous ne savons pas au prix de quelles controverses sanglantes. Il ne nous reste que

les témoignages livresques des Origène, des Epiphane, des Clément d'Alexandrie, entre autres, qui sont partisans de la Canonicité d'une part, et, d'autre part, des tenants de l'Eglise grecque, au IVe siècle, tels les deux Grégoire (de Nysse et de Nazianze), les Basile, qui la rejettent, ainsi que Saint Jérôme. Littérature tardive pour frauder l'Histoire (1). Quant à Eusèbe, dans son *Histoire de l'Eglise*, où des multitudes de fraudes ont été perpétrées par des scribes divers postérieurs au IVe siècle, — ils y ont laissé leurs empreintes digitales, — on lit ceci : « L'autorité de l'*Apocalypse* est mise en doute par beaucoup aujourd'hui. Mais cette question sera résolue également en son lieu, à l'aide du témoignage des anciens (*liv.* III : XXIV, 18) ». Inutile de faire observer qu'il ne résout rien ensuite. On a fait disparaître ce qu'il disait, qui devait être contraire à la doctrine ecclésiastique actuelle, et qu'on a remplacé par des déclarations équivoques. Peu après (XXV, 2), suivie d'une promesse qui n'est pas tenue davantage, autre boniment sans portée: « On ajoutera aux Ecritures reconnues par tous, si on le juge bon, — le faussaire qui écrit est las d'inventer des explications impossibles, et il sait qu'il les invente, des « bourdes », dit Charles Guignebert, qui faussent la vérité et l'histoire, — on ajoutera donc l'*Apocalypse* de Jean, au sujet de laquelle nous exposerons en son temps les diverses opinions » (2).

(1) D'après les auteurs ecclésiastiques, les « Eglises » d'occident ont toujours tenu l'*Apocalypse* comme un livre « inspiré ». Disons mieux : de toutes les Ecritures, il n'en est qu'une d' « inspirée », ou d'authentique, c'est l'*Apocalypse*.

(2) Se rappeler aussi le passage d'Eusèbe, dans lequel faisant état de racontars sur la vie de Jean, sous Domitien, à Pathmos, il cite Irénée (*Hér.* v, xxx, 3), où Jean est donné comme ayant « vu » ou « contemplé » la Révélation, autrement dit l'*Apocalypse*, vers la fin du règne de Domitien. L'évêque Népos, savant et honoré (2e moitié du IIIe siècle en Egypte), recevait l'*Apocalypse*. Saint-Denis, évêque d'Alexandrie du IIIe siècle aussi, convoqua les ecclésiastiques d'Egypte pour délibérer trois jours durant sur l'authenticité de l'*Apocalypse*. Il soutient « que plusieurs de ses prédécesseurs l'on rejetée et réfutée, parce qu'il n'y a ni raisonnement ni bon sens, que son titre est faux, puisqu'on n'y trouve aucune révélation, mais les ténèbres de l'igno-

L'admission de l'*Apocalypse* au Canon, comme livre divinement inspiré, date, dit l'Eglise, du quatrième concile de Carthage (397). Elle figure dans les manuscrits en lettres onciales (Vaticanus, Sinaïticus, Alexandrinus), qui passent pour les plus anciens manuscrits du Nouveau Testament (1).

Pour que l'*Apocalypse* appartienne au Christianisme, il faut qu'elle ait précédé les Evangiles, et de beaucoup. Et puisqu'elle a été admise au Canon, elle appartient au Christianisme. Par suite elle a précédé les Evangiles. Ce qui serait inexplicable, bien plus que les miracles de Jésus, c'est que l'Eglise ait consenti à garder ce livre, s'il n'était pas chrétien. Or, il ne peut l'être, après les Evangiles; il ne l'est pas, si les Evangiles l'ont précédé. Que vient-il donc faire dans le Canon ?

Pour comprendre, il faut se rappeler encore et toujours qu'au IVe siècle, tirant même vers sa fin, le Christianisme est toujours une affaire juive, et s'il y a des Chrétiens judéo-hellènes, grecs et romains, ils sont une minorité. Les Puissances, les Gloires y sont juives. Ce sont les Juifs qui ont imposé aux Chrétiens l'*Apocalypse*, ce chant du cygne de leur triomphe manqué. Et c'est un boulet pour les Chrétiens d'aujourd'hui.

L'*Apocalypse* et les Commentaires de Papias. — C'est l'*Apocalypse* dans sa forme araméenne, prêchée et enseignée par le Christ en Judée, en commençant par les régions alentour du Jourdain, lac de Génézareth ou mer de Tibériade, puis en

rance et des rêveries ». Pas de révélation ? Erreur voulue, mensonge prémédité.

C'est depuis Saint-Denis que l'*Apocalypse* a fait extravaguer tant de grands hommes et ânonner tant de génies.

(1) Au surplus, il est à remarquer que cette *Apocalypse*, Révélation du Christ, mise sous le nom de Jean, parue à la fin du Ier siècle, aucun auteur du IIe siècle n'en parle, du moins sous ce titre, et elle a l'air de sortir tout à coup d'une trappe au IVe siècle, comme si elle n'avait pas existé auparavant.

Mais on la connaît sous l'appellation : « Paroles du Seigneur ou du Rabbi ». Iôannès est le Rabbi. C'est le nom de Rabbi que les Pharisiens, — maudits soient-ils ! — donnent à « Jésus » quand il s'incarne en Iôannès-Christ. Le Rabbi devient le Seigneur, quand il est divinisé en Jésus-Christ.

Judée et à Jérusalem, colportée ensuite sous le manteau longtemps, dans le secret des assemblées (*ekklisia*, en grec, d'où l'on a fait église), ou des synagogues de Palestine et celles des colonies juives dispersées sur tout le pourtour méditerranéen: Egypte (Alexandrie), Cyrénaïque ou Tripolitaine, Grèce (Thessalie, Corinthe, Thessalonique, Dalmatie, etc.), Italie (Rome), c'est l'*Apocalypse*, toujours dans son texte araméen original, qui a été l'Evangile primitif, depuis l'an quinzième du règne de Tibère, 782 de Rome, où le Christ l'a « manifestée » à Israël, 28-29 de l'ère vulgaire, jusqu'à la chute de Jérusalem, sous Vespasien et Titus, en 70 ère vulgaire = 805 ère romaine, et au-delà jusque sous Hadrien, et jusqu'à la dispersion des Juifs, rayés de la carte du monde comme nation, la charrue passée sur Jérusalem (135 E. V.; 816-817 E. R.), soit jusqu'au delà, et bien au delà, de ce qu'on appelle « l'âge apostolique ». Tous les écrits du Nouveau Testament s'échelonnent à la suite, depuis le IV[e] Evangile, dit Selon-Jean (150 environ de notre ère), jusqu'aux III[e] et IV[e] siècles (Evangiles synoptisés), en passant par les *Lettres* de Paul (les unes, aux *Galates*, de la fin du II[e] siècle; les autres s'étalant sur le III[e]) et par les *Actes des Apôtres* (fin du II[e], début du III[e] siècle, avec arrangements à des dates diverses). C'est l'*Apocalypse*, ou Paroles du Rabbi, que Papias a commentée en cinq livres. C'est, le doigt sur l'*Apocalypse* que Cérinthe, Valentin, les Gnostiques, ont composé leurs œuvres, au milieu du II[e] siècle.

C'est l'*Apocalypse* du Jourdain, qui, durant tout le I[er] siècle, a été commentée jusqu'à Rome par les Juifs, qui avaient accès dans quelques familles romaines, et grands prêcheurs surtout auprès des femmes et des enfants, faisant des prosélytes, très rares au surplus, parmi les personnalités connues, tels cette Flavia Domitilla et son mari, ce Flavius ou Fabius Clemens, consul, tels cet Acilius Glabrion, sénateur romain (1).

(1) Voir Suétone : *Domitien* et JEAN-BAPTISTE ET JEAN, pp. 223 et ss. Au V[e] siècle encore, un gaulois de la plus haute société, poète à ses heures, écrira dans *Itinéraire de Rome en Gaule* : « Oh ! ces Juifs ! — ce sont les chrétiens qu'il vise, car de son temps le christianisme est tout juif; les Juifs mosaïstes se cachent, se taisent, se gardent de faire parler d'eux, — ces Juifs (chrétiens), avec leur triste religion et

C'est l'*Apocalypse,* Evangile du Royaume pendant cent ans, qui a causé les effervescences juives à Rome, et ailleurs, notamment sous Tibère, sous Claude, sous Néron, sous Domitien, sous Trajan, sous Hadrien.

Les « croisés » de l'*Apocalypse* ont eu dans leur apostolat, on peut l'affirmer conformément à l'Histoire, un certain succès dans les Synagogues de Rome et de la Diaspora, durant un certain temps, agitant les Juifs, — *assidue tumultuantes,* — en leur faisant entrevoir, ainsi qu'aux quelques romains qu'ils arrivaient à convertir et à convaincre, le prochain avènement du « royaume de Dieu », le règne du Christ qui, assumé au ciel après la crucifixion, devait revenir incessamment, pour donner le bonheur à ses élus.

Mais, après la première faillite, en 789, et malgré les promesses d'un prochain retour du Christ, sans cesse ajournée, après toutes les révoltes juives en Judée, aboutissant à la défaite, après la guerre de Ménahem vaincu et le triomphe de Vespasien et Titus, célébré à Rome avec un éclatant retentissement, les convertis ne pouvaient plus croire aux Révélations de l'*Apocalypse* ? Des sabbats d'années, un jubilé avait passé, un autre avançait; et le Christ ne revenait pas, soit qu'il fut vivant, se cachant quelque part, soit qu'il fut mort charnellement ou ressuscité, étant monté au ciel. La foi se refroidissait, le zèle se mourait.

C'est alors, fin du Ier siècle, début du second, qu'apparut Papias, juif fanatique, parent ou allié, allié, je pense, à une génération près, des fils et petits-fils de Juda le Gaulonite, Philippe ou Bar-Thomas ou Matthieu. Pour raviver la foi au Christ dans les communautés juives, il reprit l'*Apocalypse* et en fit un commentaire en cinq livres qu'il adressa aux « Eglises ».

Je consacre à Papias — son cas le mérite — un chapitre

leurs âmes fourbes, avec leurs rites farouches et leurs mœurs insociables, ils nous envahissent, ils nous dominent. Plût au ciel que jamais la Judée n'ait été subjuguée ! La nation vaincue opprime ses vainqueurs ! » — Ce poète gaulois, versifiant en latin, s'appelait Rutilius Namatianus (vers 416).

spécial. L'Eglise a fait disparaître son œuvre. Mais ce qu'elle nous en dit, par quelques lignes dans les auteurs de son crû, et par Eusèbe, prouve que les Paroles du Seigneur ou Rabbi qu'il a commentées sont l'*Apocalypse*, car ses commentaires étaient consacrés, d'après le peu que l'on nous en apprend, à de longs développements sur le Règne de Mille ans, sur l'Arbre aux douze récoltes dans la Jérusalem nouvelle, et autres « révélations » de l'*Apocalypse*, qui ne se trouvent que dans l'*Apocalypse* et nulle part ailleurs dans les Evangiles, comme soi-disant Paroles du Seigneur.

Comment et pourquoi, si le Christ historique a été ce que les Evangiles et l'Eglise prétendent, si les Epitres, dites apostoliques, et les Actes des Apôtres ont paru avant Papias, au Ier siècle, comment et pourquoi Papias, qui est donné comme un des premiers « évêques » chrétiens, à Hiérapolis en Phrygie, ignore-t-il tous ces ouvrages « chrétiens » et, commentant en cinq livres les Paroles du Seigneur, comment et pourquoi ne s'explique-t-il que sur les prophéties de l'*Apocalypse* ?

Encore une question à laquelle ni l'Eglise, on le comprend, ni les savants, ce qui est moins admissible, ne répondent.

Au surplus, aucun auteur ni juif, ni non-juif, pendant tout le premier siècle, n'a l'air de se douter que le Christ a sauvé le monde, que Saint Pierre le proclame à Rome, et Saint Paul dans tout l'empire, que les évangiles sont entre toutes les mains, que des morts ont ressuscité, le Christ après Lazare, après la fille de Jaïrus, après le fils de la veuve de Naïm, et que des maladies incurables ont été vaincues et guéries, bref, qu'une révolution vient de bouleverser la science et l'Histoire.

Ce silence universel est aussi extraordinaire que si, à la fin du XVIIIe siècle et après, durant soixante ou quatre vingts ans, personne n'avait écrit ou parlé sur la Révolution française et, à notre époque, sur la grande guerre et sur la Révolution russe.

L'*Apocalypse* et les auteurs romains, latins et grecs. — Ainsi, outre le silence des auteurs « chrétiens », tant que l'*Apocalypse* araméenne, à cause de son dialecte, n'a pas forcé l'attention du monde romain, aucun auteur grec ou latin, bien que le

supplice du Christ, en l'an 35-36 de notre ère ou 788-789 de Rome, ne soit point passé inaperçu, puisque Tacite nous en dit un mot dans ses *Histoires* (début du IIe siècle), et bien que, d'après les impostures ecclésiastiques, l'apôtre Paul parcoure le monde, de l'an 36 à l'an 66, prêchant « l'Evangile du Christ » et « Christ ressuscité », vulgarisant le nom de « Jésus devant qui tout le monde doit fléchir le genou », inondant les communautés de ses Epitres; bien que Saint Pierre (le Simon juif, disciple) soit pape à Rome, depuis l'an 40 ou 41 jusqu'à l'an 66 ou environ, prêchant, catéchisant, baptisant, et chez un Sénateur romain, s'il vous plaît, au nom de Jésus, et ne manquant pas, sans doute, de divulguer ses miracles; bref, bien que le Christianisme ait éclaté comme un coup de tonnerre, coupant en deux l'histoire du monde, et que les Apôtres aient converti les masses un peu partout, aucun auteur nulle part, ni à Rome, ni en Asie, ne parle de Jésus, ou du Christ, de sa résurrection, de sa carrière, de l'Evangile du Christ, des quatre Evangiles canoniques, ni de Paul, de Pierre, de Jacques, de Jean, de Jude, des Chrétiens tels qu'apparaissant aujourd'hui (1).

(1) Dans cette période obscure du prosélytisme judéo-messianiste, ne croyez pas que Rome ignore la Judée, ni les Juifs. Depuis Pompée on peut les suivre à la trace, à Rome, ainsi que leur genre de vie et leurs mœurs. Cicéron (*Flaccus*, VIII) : « braver la foule des Juifs, si menaçante quelquefois dans nos assemblées, pour le service de la République, était d'un grand caractère. Quand Jérusalem était debout (avant sa prise par Pompée) et la Judée en paix, déjà un culte comme le leur offensait la majesté de l'empire, la grandeur de notre nom, la tradition de nos ancêtres. Mais, aujourd'hui, nous savons les sentiments de ces peuples à l'égard de notre autorité. Il nous les ont fait voir en prenant les armes. Et nous savons aussi le cas que les dieux font de leur race, puisqu'elle est vaincue, puisqu'elle est tributaire ». La dernière phrase est un argument pitoyable, indigne de Cicéron. « Peuple fait pour servir », ajoutera-t-il dans « *de provinciis consularibus*, 5 ». Le morceau prouve que le mépris et la méfiance des Romains pour les Juifs ne date pas du Christianisme et que, à Rome, on n'ignorait pas, — du moins les grands esprits ou les esprits cultivés, — la grande espérance des Juifs à dominer le monde.

Suétone, — fin du Ier siècle, début du second — au chapitre *Vespasien*, IV, écrit : « C'était une vieille tradition reçue dans tout l'Orient que les maîtres du monde sortiraient de la Judée précisément vers ce

Silence impressionnant qui n'est explicable que parce que rien n'existe de ce qui sera, aux IVe et Ve siècles, le Christianisme.

Mais du jour où l'*Apocalypse*, par la traduction-adaptation qui en fut faite, pénétra dans le monde occidental, des précisions accourent. L'espérance d'Israël, qui n'avait valu aux Juifs que mépris, quand elle ne rasait que la terre, comme un bruit qui court, comme une vague chose dont on parle sans la bien connaître, dès qu'elle s'afficha ouvertement, « cristallisée » dans des textes grecs, comme celui de Pathmos, et latins aussi sans doute, que tout le monde d'alors pouvait

temps là. Cet oracle, qui regardait Vespasien, comme l'évènement le vérifia dans la suite (Vespasien ayant vaincu les Juifs révoltés avec Ménanem revint, en effet, empereur à Rome) fut interprété autrement par les Juifs. Ils se l'appliquèrent, et, ayant secoué le joug, etc. » Que les Juifs aient cru qu'ils deviendraient les maîtres du monde, ce n'est certes pas à propos des évènements que narre Suétone. L'Eglise a refait son texte. L'Espérance d'Israël remonte pour le moins à Moïse. Tacite est mieux renseigné, dans ses *Histoires* (liv. V bien qu'entièrement refait du point de vue chrétien, judéo-chrétien, par quelque scribe d'Eglise, en un temps où l'on a honte de l'*Apocalypse*), quand, au § 13, il dit des Juifs « qu'ils avaient foi à une prédiction contenue selon eux dans les anciens livres de leurs prêtres (et reprise par le Christ pour son compte, il le disait), que l'Orient prévaudrait et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde ». De l'*Apocalypse* pas un mot. Et cependant, il ne peut pas n'avoir pas connu l'adaptation de Pathmos. Tacite ajoute : « Paroles mystérieuses qui désignaient Vespasien et Titus. Mais la nation juive, par une illusion de la vanité humaine, s'appliquait ces hautes destinées et le malheur même ne la ramenait pas à la vérité. » Je conclurai en disant : Au contraire ! Mais, annoncée simplement par les Prophètes, la réalisation n'en avait pas été « cristallisée », comme elle devait l'être plus tard par l'*Apocalypse* du Christ-Messie. Les Juifs, sans montrer de livres, font leur prosélytisme clandestinement. Les auteurs latins nous renseignent sur l'indiscrétion de cette propagande qui va de la circoncision recommandée à la promesse d'hériter de la terre, juive essentiellement, fanatique, « chrétienne » avant le christianisme. Ils nous parlent de ces Juifs, assiégeant les foyers, entrant quand le *paterfamilias* sort, intarissables avec les femmes et les enfants. Ovide fut exilé, je le pense, pour avoir donné dans les rêveries judaïques.

Sous Domitien l'audace s'accroît (Voir JEAN-BAPTISTE ET JEAN, p. 223). Et puis la traduction de l'*Apocalypse* en langue grecque et en langue latine aussi, a paru, sans doute.

lire, elle souleva, elle fit exploser, dirai-je, la nausée de l'Orient et de l'Occident non-Juifs, et non point contre tous les Juifs, mais contre une certaine sorte de Juifs seulement (1). Et en même temps que l'*Apocalypse* de Pathmos, ou peu après, sous Domitien, Trajan, Hadrien et au delà, les auteurs vont commencer à nous apprendre qu'il y eut un Christ-Messie, livré au supplice en Judée sous la procurature de Ponce-Pilate, d'où sont sortis, d'après son nom même, les « Christiani », que l'on traduit à tort par les Chrétiens, car ils diffèrent tout de même un peu des Chrétiens de plus tard et d'aujourd'hui, ces christiani. C'est ce dont nous informe Tacite, bon premier je crois, vers l'an 110, — en tout cas sous Trajan, — dans ses *Annales* (postérieures à ses *Histoires*), mêlant, et peut-être pas sans raison, les Juifs-chrétiens à l'incendie de Rome. Mais si ce qu'il dit est, sans aucun doute, un témoignage que le Christ-Juif est un personnage historique et pas un mythe, — comme des érudits le prétendent, en affectant de l'appeler Jésus, — et le dieu-Jésus que l'on a incarné en lui, s'il est une invention métaphysique ne saurait être, à proprement parler, un mythe, — si ce que dit Tacite nous apprend que le Christ (traduisant l'hébreu Messie) a eu des partisans de son temps, appelés, d'après lui, Christiani ou Christiens (traduction de Messianistes), chrétien est un change; — de ce que fut ce Christ, de sa carrière, sauf sa mort, de son enseignement, de ses miracles, de sa résurrection, pas un mot. Il faudrait une certaine impertinence et une envie caractérisée de se moquer du monde pour oser conclure de Tacite que le Christ qu'il nomme est le Jésus-Christ des actuels Evangiles, tout conventionnel et camouflé qu'il y soit. Comment Tacite décrit-il les « Chrétiens » (*Ann.* XV, 74) ? « Une classe d'hommes détestés pour leurs abominations, et que le vulgaire appelle « christiani », nom qui leur vient de Christ qui, sous Tibère, fut livré au supplice par le procurateur Pontius Pilatus ». Et

(1) Nous n'avons comme premier texte latin de l'*Apocalypse* que celui qui se trouve dans le manuscrit *M* des Evangiles, de la version italique, et qui date du VIe ou VIIe siècle.

il ajoute : « Réprimée un instant (1), cette exécrable superstition se débordait de nouveau, non seulement dans la Judée où elle avait sa source (allusion certaine à la révolte de Ménahem), mais dans Rome même, où tout ce que le monde enferme d'infâmie et d'horreurs afflue et trouve des partisans ». Et pour finir: « On saisit d'abord ceux qui avouaient leur secte, puis, sur leurs dénonciations, une infinité d'autres, qui furent bien moins convaincus d'incendie que de *haine pour le genre humain* ».

Haine pour le genre humain ! C'est, en cinq mots, toute la substance, toute l'essence de l'*Apocalypse*, que caractérise et marque au fer rouge ce constat : « l'exécrable superstition ».

(1) « Un instant », ou une première fois, ou pour l'instant, pour l'instant présent. L'expression latine est *in praesens*. Mais le sens n'est pas douteux, opposé à : « se débordait à *nouveau* » : reversus dans Tacite. Elle s'était donc *débordée* une première fois avant l'an 66, sous Néron. Quand ? Tacite fait-il allusion à ce qu'on lit dans ses *Annales*, sous Tibère (*Liv.* 11, § 85) : « On s'occupa de bannir les superstitions égyptiennes et judaïques... Transfert en Sardaigne de 4000 hommes de la classe des affranchis, infectés de ces erreurs et en âge de porter les armes. » Donc capables de jouer un rôle dans des troubles ou émeutes. « Ils devaient y réprimer le brigandage et, s'ils succombaient à l'insalubrité du climat, la perte serait peu regrettable. » Suétone (*Tibère*, § 36) confirme : « Tibère interdit les cérémonies étrangères, les rites juifs et égyptiens... Il distribua la jeunesse juive dans des provinces où l'air était malsain et l'y retint par une espèce de serment militaire. » Suétone ajoute aujourd'hui : « Il bannit de Rome le reste de cette race et ses sectateurs, sous peine d'esclavage, s'ils reparaissaient. » Addition frauduleuse, ou du moins substitution frauduleuse du mot race, nation, à quelque mot plus restrictif, spécial aux Juifs christiens. De même est frauduleuse la substitution de « hommes » chez Tacite et « jeunesse juive » chez Suétone. Il y avait à Rome, sous Auguste, une colonie juive de plus de 8.000 âmes (Flavius-Jos, *Antiqu.* XVII, 12). Sous Tibère, elle ne pouvait qu'avoir augmenté. En bannissant 4.000 hommes, d'après Tacite, on n'a pas banni *tous* les Juifs. On n'a banni que ceux qui y fomentaient des troubles « christiens », messianistes, comme il arrivera une fois de plus, sous Claude. Toutes les fois que « l'exécrable superstition » cause des troubles dans l'Empire, les Pouvoirs publics réagissent par une répression énergique. Ce sont ces répressions qui sont à la base de ce que l'Eglise appelle les persécutions contre les Chrétiens et qui constituent le martyrologe chrétien. Tous les évènements historiques, interprétés catholiquement, lui servent à donner le change et à tromper.

Et alors, encore une question. Voici un illustre historien latin de la belle époque de Trajan. Il a tout de même une certaine « race » et est d'une très grande classe. Il est « païen », c'est entendu, incirconcis et non baptisé. Va-t-on le prendre, à cause de cela, pour un idiot, comme le Papias eusébien, et pour un malhonnête homme, capable, si le Christianisme, à son époque, est la doctrine d'amour dont on l'a camouflé par le pillage de la morale et de la sagesse antique, toute aryenne, de calomnier les « chrétiens », disciples du Christ, et de les qualifier d'hommes abominables ?

Ces « chrétiens » du temps de Néron, du temps de Tacite, que l'Eglise revendique comme des martyrs à elle, sont-ce des disciples du Jésus-Christ inventé aux IIIe et IVe siècles, à qui l'on prête des discours humanitaires et quasiment divins sur l'amour du prochain, la paix, le bien et la perfection ? Ou bien ne sont-ils pas, ces « chrétiens », les disciples du Christ de l'*Apocalypse*, haïsseurs de tout ce qui est humain ? Comment expliquer autrement l'indignation de Tacite ? La vérité est là. S'il y a eu un christianisme au Ier siècle, et même au second, longtemps, c'est et ce n'est que celui de l'*Apocalypse* et du Iôannès.

C'est une certitude si éclatante, d'après l'Histoire, qu'on en arrive à douter de la probité critique de ces savants ergotant toujours sur les origines du christianisme, qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point. S'ils sont de bonne foi, c'est plus effrayant encore pour la raison humaine !

C'est au nom de « l'exécrable superstition », toujours, que Suétone nous informe que l'empereur Claude, en l'an 51, je pense, expulsa encore les Juifs de Rome, les Juifs « christiens » seuls, bien entendu (1). La phrase de Suétone est trop dans

(1) Un historien chrétien, Paul Orose, du IVe siècle, a écrit : « En cette même année de Claude, Josèphe (Flavius-Josèphe) rapporte que les Juifs furent expulsés de Rome ». On ne trouve plus, dans Flavius-Josèphe, cette mention. Preuve nouvelle, parmi tant d'autres, des « cambriolages » auxquels l'Eglise s'est livrée dans les ouvrages de cet historien juif. J'en ai indiqué quelques-uns dans L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST et dans JEAN-BAPTISTE. C'est, pour une part, ce que j'appelle « les empreintes digitales », flagrantes, des scribes ecclésiasti-

la ligne de l'Histoire pour laisser aucun doute : « *Judaeos, impulsore Chresto, assidue tumultuantes, Româ expulit* ». Ce sont les Juifs qui, sous l'influence du Christ, de sa doctrine (l'*Apocalypse*), car l'homme est mort depuis une quinzaine d'années, causent des désordres assidûment. La phrase de Suétone, dans sa concision, éclate, tant elle est pleine de sens: « *Impulsore Chresto assidue tumultuantes* ».

En relatant cette expulsion, Suétone dénonce que le Christ a existé et que sa doctrine est une cause de trouble, ce qui est incompréhensible de sa doctrine évangélique, mais s'explique et s'accorde fort bien, conformément à l'histoire, avec les Révélations de l'*Apocalypse* sur la destruction férocement annoncée et attendue de l'empire romain (1).

ques, qui ont « tripatouillé » les textes pour faire mentir l'histoire.

Dire qu'il se trouve encore des savants pour ânonner sur la phrase de Suétone, et se demander si ce Chrestus, qui a le pouvoir d'agiter en tumulte les Juifs de Rome, n'est pas quelque individu inconnu, Dupont, Durand, Dubois, Dumont ! Est-ce que ce n'est pas toujours le Christ, quoique mort, qui « agit » sur les chrétiens ? Saint-Paul, qu'est-ce qui le pousse ? Le Christ crucifié.

(1) Ce qu'il y a de curieux, dans le cas de Suétone, historien mentionnnant, et seul avec Paul Orose, l'expulsion des Juifs — il s'agit des seuls messianistes — sous Claude, c'est qu'il reste muet sur les troubles. Muet de même sur toutes les autres affaires juives à travers l'Empire. Et elles sont d'importance.

Troubles entre Grecs et Juifs à Alexandrie (dans Flavius-Josèphe). Et Claude en veut si peu aux Juifs en général qu'il rend, à cette occasion, un édit, qu'appliquera Pétrone, en Asie-Mineure, pour qu'on laisse les Juifs en paix, même s'ils refusent le culte à l'Empereur Caïus (Caligula). Tacite qui ne mentionne pas, ou plus, non plus que Flavius-Josèphe (malgré Paul Orose), l'expulsion de Rome des Juifs, ne connaît pas davantage les troubles d'Alexandrie.

Troubles sans discontinuer en Judée, où « tout va de mal en pis », dit Flavius-Josèphe. Querelles et émeutes à cause de l'hostilité des Galiléens et des Samaritains. Galiléens ? Traduisez « Christiens ». Et, des trois récits que nous en avons, deux de Flavius-Josèphe et un de Tacite (rien dans Suétone), il semble que ce soit Tacite qui ait eu la vue la plus nette sur les causes profondes de ces querelles. Les deux récits de Flavius-Josèphe soulèvent des questions qui prouvent qu'on l'a « retouché », comme toujours, quand il s'agit d'évènements concernant les origines du christianisme.

Troubles, pillages, brigandages, *impulsore Chresto*, avec des chefs d'émeutes dont les noms ont été déformés : Annibas, Tholomée, Dosithée (voir L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, pp. 106) et Eléazar, Theudas-

Encore une observation. Voulez-vous expliquer, si le Simon juif, disciple, mué en Saint Pierre, est pape à Rome de 41 à 66, comment, célèbre comme on le présente, haute personnalité d'Israël, il a échappé à la proscription de l'an 51, sous Claude ?

« ***Odiosum humani genus*** ». — La vérité, qu'on s'acharne à cacher, c'est que les Romains n'ont pas persécuté tous les Juifs sans distinction (1). Et justement Claude, d'après Flavius-Josèphe (*Hist.* Liv. XIX, ch. IV), à l'occasion de conflits entre Grecs et Juifs à Alexandrie, donne raison aux Juifs et publie un Edit pour confirmer les Juifs dans leurs privilèges, les protéger dans l'application de leurs lois et l'exercice de leur religion, sans qu'on puisse les y troubler, estimant que la fidélité qu'ils témoignent au peuple romain les rend dignes de cette grâce. Mais, pesez bien la fin de l'Edit. Il leur donne cette preuve de bonté « pour les obliger à ne point mépriser la religion des autres peuples ». Vous comprenez ainsi quels sont les Juifs que l'on bannit. Et Pétrone, Gouverneur de Syrie, à cette époque même, interdit qu'on ait l'insolence de profaner une de leurs synagogues, notamment en y mettant une statue de l'empereur (2).

Thaddée, etc. Et c'est en ce temps, 802 = 48, que le roi Hérode Agrippa fit crucifier Simon-Pierre, donné comme Pape à Rome jusqu'en 820 = 66, et un Jacob-Jacques. Les *Actes des Apôtres* n'ignorent pas Theudas (v, 36), ni les évènements, une famine notamment, où est mêlé un Agabus (?), dont on peut être sûr que c'est Iacobus qu'on cache en déformant son nom (xi, 28). Les *Actes* (xviii, 2) mentionnent aussi l'expulsion des Juifs de Rome, sous Claude, mais sans nous dire que Pierre y est pape, et est passé à travers le filet de la proscription.

(1) Ils ont parfaitement distingué, contrairement aux assertions des érudits de toutes robes, dont la critique est toujours superficielle, entre les Juifs mosaïstes, ceux du Temple, sujets loyaux de Rome, et les Juifs davidistes, messianistes, christiens qui n'espéraient que la destruction de l'Empire romain, à laquelle ils ont travaillé *assidûment*. Pour les « Chrétiens » d'aujourd'hui, comment les distinguer alors ? Ils n'existeront que vers les IVe et Ve siècle, et encore !

(2) Auguste, il est vrai, d'après Suétone (*Auguste*, 93), qui avait beaucoup de dévotion pour les cultes étrangers, félicita son petit-fils Caïus de n'avoir pas sacrifié au Dieu des Juifs en passant près de Jérusalem. Certes ! mais à chacun ses Dieux. Y a-t-il persécution à ne pas sacrifier à une autre foi que la sienne ?

C'est se moquer du monde que de prétendre que les Romains ont persécuté les Chrétiens, genre évangélique, qui n'ont existé qu'à partir des IV[e] et V[e] siècles, au plus tôt ! Quant aux Juifs dont l'*Apocalypse, impulsore Chresto,* faisait des rebelles, ennemis de l'Empire, c'était le droit de César de les traiter en ennemis.

Voici Quintilien, un orateur, âme douce s'il en fut, précepteur des enfants de Domitien, qui, dans son *Institution oratoire,* livre III, « *quod constat laude et vituperatione* », ce qui est durable par la louange et par le blâme, s'écrie : « Il n'est pas jusqu'aux villes dont les fondateurs encourent l'infâmie, *parce qu'elles sont le centre d'une nation qui veut la perte de toutes les autres : tel est, premièrement, l'auteur de la superstition judaïque* ». Quel coup de boutoir contre le Iôannès. Car c'est bien le Iôannès, fils de David, le Christ de l'*Apocalypse* qui est là visé et marqué d'infâmie (1).

Quand le poète latin Juvénal (40-120), dans sa fameuse « Satire sur les femmes », représente à Rome, où la colonie juive comptait de son temps près de cent mille individus, — il s'en faut qu'on les ait jamais chassés tous, — une vieille Israëlite, qu'il qualifie d'interprète des lois de Jérusalem et

(1) J'ai traduit : qui-veut-la-perte. Le texte latin porte : *perniciosam.* S'agit-il de David, fondateur de Hiérouschalaim, ou du Christ, — mais il descend de David — annonçant la Jérusalem nouvelle ? Le texte a peut-être été « remanié » par des copistes chrétiens. S'il est resté tel qu'écrit par Quintilien, il faut admirer la concision avec laquelle, en une phrase, l'orateur romain fait entrer toute la promesse d'Iahweh, depuis le roi David jusqu'à son descendant, entre les deux Jérusalem qu'ils « fondent » comme capitales des deux royaumes, et rois de cette nation *qui veut la destruction des autres.*

« Soit que ce passage s'applique au législateur des Hébreux (ce serait alors Moïse), opine Panckouke, dans les classiques Firmin-Didot, soit qu'il regarde, comme quelques-uns le croient, le divin fondateur de notre religion, il prouve à quel point les ténèbres du polythéïsme obscurcissaient encore, au temps de Quintilien, les plus nobles intelligences. » Il paraît que le préjugé jésus-chrétien les éclaire, comme on s'en aperçoit. Les savants me déridEnt toujours quand ils s'occupent de christianisme. C'est à ce point. Panckouke confond Moïse avec David. Pitié, mon dieu ! pour les savants. Et laissons-leur « le divin fondateur de notre religion », l'horrible Iôannès de l'*Apocalypse.*

grande prêtresse de l'Arbre (*Interpres legum Solymarum et magna sacerdos arboris*), concluant à son propos : « *Qualiacumque voles, Judaei somnia vendunt* » : des chimères de songes, en veux-tu ? en voilà ! les Juifs en vendent, — ce n'est pas aux doctrines évangéliques qu'il fait allusion, alors qu'à la fin du Ier siècle, il n'y a pas d'évangiles chrétiens, combien de fois faudra-t-il le répéter et en donner des preuves ? — c'est à la Bonne Nouvelle juive, la Bonne Nouvelle de l'*Apocalypse*, la bonne aventure pour lui, c'est à l'Evangile du Jourdain, aux Paroles du Rabbi. Allusion directe. *Magna sacerdos Arboris !* Juvénal vise l'*Apocalypse* et son arbre de Vie, venu de l'Eden, en passant par Esaïe (1).

Et Dion Cassius (155-240), né à Nicée, en Bithynie, qui fut un haut fonctionnaire romain à Pergame, à Smyrne et en Afrique, écrira au IIIe siècle (*Hist.* LXXII, 14), « que le christianisme est une impiété qui s'est glissée dans la religion des Juifs » (2).

(1) Quant à l'Arbre, nous en reparlerons. « Les jours de mon peuple, lit-on dans *Esaïe*, égaleront les jours de l'Arbre ». C'est l'Arbre du Paradis terrestre, et les jours sont des jours de mille ans. La vieille Juive de Juvénal, à la porte Capène, enseigne, comme le Christ l'*Apocalypse :* interprète de l'Arbre (*Apoc.* XXII, 2).

(2) Dion Cassius, était tout particulièrement informé sur les Juifs et le Christianisme. Il avait écrit divers ouvrages qui ont disparu, sur Arrien, notamment, où il devait en dire long sur les origines du christianisme. Et c'est pourquoi ils ont disparu. Il était l'auteur aussi d'une Histoire des Romains, à laquelle l'Eglise a substitué un « Résumé », dû au moine Xiphilin (au XIe siècle), où l'on peut être sûr que le talent de Dion Cassius a été « minimisé » à souhait. Notons qu'à propos de l'incendie de Rome, alors que Tacite fait ou laisse, non sans raison, peser le soupçon sur les Chrétiens (seul de tous les historiens), le résumé de Xiphilin ne parle en rien des Chrétiens au sujet de cet évènement. Tacite aurait-il, sur ce point encore, été interpolé ? Avec les scribes d'Eglise on peut tout supposer. Mais, sur ce fait, j'en doute. Je crois au contraire qu'on l'a quelque peu « circonsis ». J'ai nommé Arrien. Encore une victime du christianisme ! Historien, philosophe, homme d'Etat, originaire de Nicomédie, il fut gouverneur de la Cappadoce de 131 à 137, juste sous Hadrien, au temps de la destruction de la nation juive. Il avait écrit, entre autres, une *Histoire de la Bithynie*, qui, avec d'autres sur les Parthes, sur l'Inde, devait tout de même ne pas être muette sur le Christianisme, puisque, déjà, l'Eglise a cru devoir, dans des intentions suspectes, fabriquer

Il y a plus. Voici un poète, si l'on peut dire, tant son latin est hébraïco-barbare, qui, né Juif sûrement à Gaza, s'est dissimulé sous le nom romain de Commodianus, et s'est fait chrétien. Il a écrit vers 250 un *Carmen apologeticum* qui ne s'inspire que de l'*Apocalypse :* anéantissement du monde présent par toutes les catastrophes qui en marqueront la fin : guerres, meurtres, fléaux naturels, déluges, pestes, tremblements de terre, incendies, chutes d'étoiles, bouleversements cosmiques, avec des images et injures qui valent celles de l'Epitre II de Pierre : les non-chrétiens n'ont que des superstitions de paysans; « ce sont des sots, des imbéciles, des bêtes brutes, des porcs engraissés qui vivent dans la fange ». Il voit les ruines fumantes de Rome qui pleure éternellement cette ville éternelle. Il traduit avec plus de grossièreté les plus violents sentiments de haine contre le monde antique, contre tout ce qui est humain.

J'arrête ici, pour le moment, ces considérations d'ordre général, qui prouvent, par l'examen critique des textes de quelques auteurs, que, pour le monde romain, et, tout au moins, jusqu'à la fin du règne de Trajan, le christianisme est et n'est que l'*Apocalypse*, et les Christiens, ce ne sont que les Juifs qui attendent la réalisation de la promesse d'Iahweh, la domination d'Israël sur la terre, par le Messie-Christ, auteur de l'*Apocalypse*, après la destruction du monde. Jusqu'ici, cette *Apocalypse* ne provoque chez les auteurs latins que des grincements de dents, une révolte de la conscience. Ils ne se donnent même pas la peine de la discuter, d'en produire des extraits, de l'analyser, de la citer expressément. Elle ne produit pas en eux d'autre réaction que la colère et le mépris. Ils ne s'imaginent pas qu'elle puisse empoisonner et détruire l'empire. Aussi, ne nous renseignent-ils pas autrement sur elle, à moins qu'on ne les ait censurés (1).

des lettres à Trajan, de Pline, qui fut gouverneur, lui aussi, de Bithynie, sur la conduite à tenir à l'égard des Chrétiens, quelque vingt ans avant Arrien.

(1) Du moins, cela nous suffit pour nous persuader que le Christ, — appelez-le Jésus, si vous voulez, — n'a pas été celui qu'imaginent les Evangiles ou qu'on imagine d'après eux : Prince de la Paix qui, par l'amour qu'il sut inspirer, comme dit Renan, fonda une religion

Mais les années vont venir, au cours du IIe siècle, où, s'agissant de christianisme et de « chrétiens », des auteurs latins et grecs, tels Apulée, Lucien de Samosate entre autres, en disserteront et en discuteront, non pas d'une façon vague, mais en connaissance de cause, en critiques qui ont les textes en main et sous les yeux. Et ces textes, ce ne sont ni les Evangiles, ni les Actes des Apôtres, ni les Epitres apostoliques contenues dans le Nouveau Testament, qu'ils ignorent parce qu'ils n'existent pas. Les chrétiens sur le plan religieux, politico-religieux deviennent de plus en plus agressifs. Et ce sont encore et toujours les prophéties de l'*Apocalypse*, contre lesquelles les auteurs vont partir en guerre, en précisant. Leurs œuvres, reflet de ce qu'ils savent du Christianisme et des Chrétiens, ne connaissent que l'*Apocalypse*. J'analyserai et commenterai quelques unes de ces œuvres (1).

Ainsi se confirmera, plus encore, ce qui ressort à l'évidence déjà des exposés de ce premier Chapitre, que l'*Apocalypse* est l'Evangile premier, seul authentique, le fondement originaire du Christianisme, le Manifeste-Révélation du Christ historique, crucifié de Ponce-Plate, prétendant au trône de David et, Oint d'Iahweh, à la souveraineté du monde, par la destruction de l'humanité non-juive.

Mais, puisque l'*Apocalypse* n'est que la réalisation, sur le papier heureusement, de cette Espérance, dont nous avons dit qu'elle s'encadre dans le vieux mythe des Destinées du Monde, venu des antiques Hindous, intégrées elles-mêmes dans la Révolution solaire sous les signes du Zodiaque, il importe pour porter la lumière dans les coins les plus secrets de cette *Apocalypse* chrétienne, afin qu'une fois pour toutes on s'en explique à fond et qu'on ne puisse plus raconter, tout au moins

divine, pour la Rédemption du monde et le Salut des âmes, par la mort sur la croix. Ceci c'est de la théologie, ce n'est plus, ni pas de l'histoire. Et quelle théologie, ô mon âme !

(1) Telles : *l'Ane d'or* d'Apulée, évidente parodie allégorique de l'*Apocalypse* que l'on a voulu faire passer pour un grossier conte milésien, et son *Apologie*; *Pérégrinus*, de Lucien, et d'autres libelles de cet auteur; *Philopatris* (d'un auteur inconnu), que l'on a mis dans les Œuvres de Lucien, etc.

aux lecteurs de ce livre, que l'*Apocalypse* est un obscur mystère incompréhensible. Je leur fais cette confiance qu'après avoir lu, ils comprendront. L'*Apocalypse* n'est un infernal rébus que pour qui a des yeux et ne veut point voir, des oreilles et ne veut point entendre.



Voici donc un Chapitre nécessaire sur les Mythes antiques et les Destinées du Monde sous les Signes du Zodiaque et sur l'Œuvre des Six Jours, et même du septième, dans la Genèse juive-chrétienne.

Après quoi, nos lecteurs pourront lire l'*Apocalypse*, traduite in-extenso sur le texte grec dit de Pathmos, avec tous les commentaires explicatifs, et se délecter aux œuvres d'Apulée et de Lucien.

Ils sauront alors ce que le Christ entendait par « le Royaume de Dieu ».

CHAPITRE II

LES MYTHES ANTIQUES SUR LES DESTINEES DU MONDE ET LES DOUZES CYCLES MILLENAIRES SOUS LES SIGNES DU ZODIAQUE

I. — Les signes du Zodiaque : le Bon et le Mauvais principe.

Les yeux vers les astres. — Dès que l'homme, il y a des milliers d'années, — des cycles millénaires, — a pris conscience de lui-même, dès qu'il a réfléchi sur sa destinée, il a cherché à comprendre et à s'expliquer ce qu'est l'Univers, comment et quand il a commencé, quand et comment il doit finir, supposant qu'il ait une fin.

Il a voulu savoir ce qu'est la vie, ce qu'il est lui-même, pour quelle raison il est au monde, dans quel but et pour quel objet. Il a été curieux, et c'est tout naturel, du pourquoi et du comment de toutes choses : ce qu'il voit, plus durable ou moins que lui, ce qui est, stable ou éphémère, qui nait, existe, se perpétue, meurt ou subsiste. Bref, apercevant les effets, il a tenu à connaître, si possible, les causes.

Ne trouvant pas en lui-même de réponse, non plus que sur la terre immédiate, il a levé les yeux au ciel, — certains, qui passent pour inspirés, diront qu'ils y ont été ravis, à diverses hauteurs, tel le Christ, — avec la prétention d'y déchiffrer

l'énigme de l'Univers et de la Vie, voire de la vie humaine. Il y a découvert les astres : les étoiles (ou ciel des Fixes), et les Planètes, entrainées dans les révolutions du Soleil.

Le dieu Soleil et le Zodiaque. — A contempler le ciel, l'homme a tout de suite compris que le Soleil est visiblement, pour la terre, à l'origine de toute production, de tout ce qui est nécessaire à la satisfaction vitale des besoins, alimentaires et autres, et que toute production naturelle dans ses phases, naissance, accroissement, dépérissement et mort, est intimement liée, chaque année, à l'apparition, à l'exaltation et au déclin de cet astre, suivant sa course apparente ou révolution autour de la terre, à travers le ciel, parmi les archipels d'étoiles.

Alors interviennent les augures : prêtres, hiérophantes, prophètes et autres Révélateurs.

Ils partagèrent le firmament ou sphère céleste en deux moitiés et chaque moitié en six parties, soit douze en tout, qui devinrent les douze mansions ou maisons du Soleil, à qui ils donnèrent les noms, par eux choisis, d'une des constellations situées dans chaque douzième de la sphère, qu'il parcourt en douze mois. « Il y a plusieurs maisons (douze exactement, une par tribu d'Israël), dira Jésus, dans la demeure de mon Père ! ».

L'ensemble des douze mansions solaires mensuelles constitue ce qu'on appelle le Zodiaque, d'un nom grec, — Zôon, signifiant animal, — les constellations zodiacales ayant été désignées presque toutes par des noms d'animaux. De ce que c'est à partir du mois symbolisé par le Bêlier ou l'Agneau, à l'équinoxe de printemps, que le Soleil, né pâle enfant au solstice d'hiver, à la Noël ou nouvel an solaire, organise, devenu adulte, la vie, prend force, chaleur et lumière qui vont aller croissant, sème la terre de fleurs, gonfle la sève des végétaux, fait éclater les bourgeons, mûrit les moissons, les vignes et les fruits, père nourricier du genre humain qui lui doit vraiment son pain quotidien, l'homme vit dans les six premières constellations du printemps et de l'été, *Agneau, Taureau, Gémeaux, Cancer, Lion, Vierge,* des SIGNES favorables, bienfaisants, tandis qu'à partir de l'équinoxe d'automne, durant les mois symbolisés par la *Balance* (ou *Serpentaire*), le *Scorpion*, le *Sagittaire*, le *Capri-*

corne, le *Verseau* et les *Poissons*, l'ombre et le froid vont prendre leur revanche. Le soleil décline, devient vieillard, perd peu à peu sa force fécondante; la vie s'assoupit, semble s'en aller mourir, mourir vraiment. Frimas et ténèbres règnent. La terre se dépouille de sa parure, devient stérile. Les six constellations des mansions solaires de l'automne et de l'hiver ne pouvaient être que des signes néfastes, malfaisants.

Les douze constellations du Zodiaque prirent ainsi le caractère, dont l'appellation générale leur est restée, de SIGNES. Et leurs effets contraires furent expliqués par l'existence de deux principes ennemis, l'un dont l'action est bienfaisante, le Bon principe, ou principe du bien, de la prospérité, du bonheur, qui habite la partie supérieure du monde, l'autre, le Mauvais principe ou principe du mal, de l'adversité, des calamités, dont l'action est malfaisante et qui habite l'hémisphère inférieur.

Tous les systèmes conçus pour expliquer les Destinées du Monde, toutes les cosmogonies vont sortir, par application parallèle et parabolique au monde physique et aux aspirations religieuses, de cette constatation naturelle, faite sur la révolution annuelle du Soleil, qui oppose l'été à l'hiver, le bien au mal, le Bon principe au Mauvais (1).

(1) L'Eglise, avec cette bonne foi apparente qui la caractérise, n'a fait qu'appliquer ce phénomène à la prétention qu'elle a émise que le Christ, à son apparition, tel le Soleil, a renouvelé la face du Monde. Avant le Christ, mal et ténèbres sur la terre, au point de vue moral et spirituel. Avec le Christ, lumière éclatante du bien, de l'amour. Le Christ a, paraît-il, coupé l'histoire du monde en deux. Hiver avant lui, Eté après lui. Toutes les forces conjuguées de l'imposture perpétuent auprès des foules ignorantes, bornées et faibles d'esprit, ce mensonge soi-disant pieux que contredit tout ce que l'examen de l'Histoire permet de conclure. Ouvrages litttéraires à l'eau bénite, peinture, sculpture, musique même, viennent à la rescousse de ce défi à la raison et à la conscience humaine. Haendel, dans son Messie, prêtera le concours de l'harmonie divine à cette mystification inégalée.

Ainsi, Homère, les grands tragiques grecs, Platon, Socrate, les Stoïciens, Aristote, Virgile, Cicéron, Sénèque, et tous les autres génies de l'Antiquité (Egypte, Chaldée, Grèce, Rome), dont le Christianisme a cyniquement plagié les hautes conceptions spirituelles, participent, antérieurs au Christ, des ténèbres de Satan.

Depuis le Christ, fanatismes religieux et sanguinaires, même entre

Depuis les Hindous, les initiateurs originaires, jusqu'aux Hébreux, Juifs et Chrétiens, ceux-ci derniers venus qui intéressent plus particulièrement notre étude, en passant par les Egyptiens, les Chaldéens et les Perses, à travers des variantes de détail, provenant de multitudes de causes propres à la diversité des races, à leur mentalité spécifique, imagination et mystagogie, aux contingences d'habitat, aux évènements de leur histoire, aux tendances religieuses, et suivant qu'ils voient plus ou moins grand, tous les peuples de l'Antiquité ont abouti, dans leurs systèmes sur les destinées du monde et de l'humanité, qui prouvent, par leur étroite parenté, une source commune, à un thème d'ensemble, basé sur les mêmes données astrologiques et concluant aux mêmes principes. De civilisations en civilisations, se suivant comme les anneaux d'une chaine, ou le même flambeau se transmettant de l'une à l'autre, ce thème cristallisé, « standardisé », a fini par constituer une tradition, — la Kabbale, — qui s'est perpétuée, malgré tous les écroulements d'Empires et les mélanges de races, dont la structure interne, dont la substance essentielle, ne s'est pour ainsi dire, pas modifiée. On peut l'appeler le Thème des Destinées du Monde, issu des Mythes antiques sur ses origines et sa consommation ou fin (1).

Le Thème universel. — Il peut être résumé brièvement, qu'il s'agisse des Hindous, des Egyptiens, des Chaldéens ou des

sectes chrétiennes, Clovis et ses fils, Charlemagne et les Saxons et Lombards, les Albigeois, le Moyen-Age crasseux dans son ignorance d'Eglise, les guerres de Religions, l'Inquisition, les Jésuites et l'Espagne ultra-catholique, au Pérou, au Mexique, avec leur morale et leur avidité pour l'or, la révoltante opulence du Vatican, etc., etc. : lumière, règne du Bien, Bonheur universel, n'est-ce pas ?

On s'indigne ou l'on s'esclaffe, — c'est affaire de tempérament, — devant cette solennelle et sacro-sainte pitrerie. Toutes les actions de l'Eglise sont inscrites aux pages de l'Histoire du Progrès humain, — mais au verso, comme l'a dit très justement Victor Hugo.

(1) Pour les lecteurs désireux d'étudier à fond cette question, je ne puis que renvoyer au magnifique ouvrage de Dupuis : *Origine de tous les cultes*, paru au XVIIIe siècle. Quelle chute de la science officielle depuis, et combien le sens critique de nos Universitaires a baissé !

Perses, des Juifs et des Chrétiens, unanimement d'accord sur les traits essentiels.

L'Univers visible, pour qui ne le conçoit point éternel, a eu un commencement. Il a donc été créé dans l'espace sans bornes, à un certain moment de l'éternité. Son créateur, personnifiant le Bon principe, l'Etre existant par lui-même, qu'on a appelé Dieu, Dieu éternel pour lequel il n'y a ni Temps, ni Espace, et qui restait inactif, absorbé dans sa propre contemplation ou la contemplation de ses perfections, se décida tout-à-coup à se manifester hors de lui-même, dans l'Espace et dans le Temps; et sa manifestation a abouti à l'Univers : création, évolution, consommation.

Cet Univers, par analogie avec la course du Soleil, devait être créé, durer, finir, s'étendre en un mot, tranche infinitésimale dans l'Infini de l'Eternité, sur un Temps partagé en douze périodes égales correspondant chacune à l'une des douze mansions solaires ou signes du Zodiaque. Périodes dénommées jours, mois, années, siècles, cycles ou millénaires, douzaines de millénaires même, suivant les cosmogonies, mais ayant pour attributs toujours les douze signes du Zodiaque.

Les six premières périodes, placées sous les Signes favorables sont celles de la création; elles appartiennent donc à Dieu, dont la manifestation a fait ainsi commencer le monde sous le signe du Bélier ou de l'Agneau, à l'équinoxe de printemps, comme le soleil lorsqu'il commence son action féconde (1).

Après avoir séparé le ciel de la terre, le jour de la nuit, Dieu sous les signes successifs Taureau, Gémeaux, Cancer, Lion,

(1) Le Bélier ou Agneau est donc le *Signe de l'équinoxe* de printemps. *L'astronomicôn* d'Hygin (Ch. 20) dit que Jupiter a placé dans le ciel le Bélier pour y présider à la renaissance, et pour y tenir le premier rang parmi les douze signes.

Le mot grec « arneios », qu'on traduit par *Agneau* dans les Ecritures, dont l'*Apocalypse*, signifie Bélier dans Homère. Il traduit le mot hébreu *car*, qui signifie bélier, animal et machine de guerre. Le signe s'appelle Agneau chez les Perses. Dans ses épigrammes, le latin Martial (x. 51) dit l'Agneau de Phryxus : *Sidera jam Tyrius Phryxei respicit Agni Taurus* : déjà le Taureau Syrien s'oppose aux astres de l'Agneau de Phryxus.

Vierge, crée le firmament, la mer, le soleil et la lune, les végétaux et animaux, et enfin l'être humain (1).

Cette conception de la Création est anthropocentrique, imaginée au seul profit de l'homme. Elle aboutit pour lui à l'Age d'Or, à l'Eden, au Paradis terrestre, au règne du Bonheur, du Bien, au « Royaume de Dieu », comme diront plus tard les Juifs et les Chrétiens.

Conclusion logique, conforme aux lois éternelles de la Nature, interprêtées allégoriquement.

Seulement, au moment où les faiseurs de mythes, de paraboles, d'allégories tentent d'expliquer les Destinées du Monde, ce n'est pas l'Age d'Or, ni le Paradis, ni le « Royaume de

(1) Le mythe d'après lequel le Monde a commencé sous l'Agneau, à l'équinoxe du printemps, est fondé sur une situation astrologique momentanée, celle où le soleil s'est trouvé passer — faire sa pâque —, dans le signe de l'*Agneau*, à l'équinoxe du printemps. Mais le soleil traverse chaque année l'équateur de la sphère céleste et le ciel des Fixes, en un point légèrement en arrière, — de 52"2 par an exactement, — du point de l'année précédente. C'est ce phénomène que l'on appelle la Précession des Equinoxes. Il en résulte qu'au bout d'un certain nombre d'années le Soleil, à l'équinoxe de printemps, rétrograde d'un Signe. Chaque rétrogradation d'un signe est parfaite en 2.166 ans environ. Parti de l'Agneau, à l'équinoxe de Printemps, le Soleil le quitte donc en 2.166 ans et s'y retrouvera en 25.992 ans. Il s'ensuit que les signes du Zodiaque ne coïncident plus avec les constellations qui les nomment. Au temps d'Hipparque, le soleil passait dans la constellation de l'Agneau à l'équinoxe de printemps. Et c'est cette situation dont le thème astrologique juif des Destinées du monde fait état, avec ses conséquences. Actuellement, le point équinoxial du Soleil, au Printemps, a rétrogradé dans les *Poissons*, le signe qui précède l'Agneau.

On dit que ce point équinoxial du Printemps, s'il est resté *zodiacalement*, c'est-à-dire d'après le Zodiaque, dans le signe de l'Agneau, se trouve maintenant *héliaquemnt*, c'est-à-dire, d'après la place réelle du Soleil, dans les Poissons. Tous les signes du Zodiaque, depuis Hipparque, ont rétrogradé d'un douzième sur la sphère, héliaquement.

C'est parce que le Soleil, considéré comme Père de la Vie sur la terre, effectue le tour du ciel en 26.000 ans environ et change de signe tous les 2.166 ans, qu'on a imaginé que l'équilibre du Monde et sa durée étaient fonction de sa course dans la sphère céleste, et que ces changements plaçaient le monde dans des condition changeantes et le faisaient entrer dans des ères ou cycles nouveaux.

Dieu », qu'ils constatent ici-bas. C'est plutôt le contraire : le règne du Mauvais principe, à l'action malfaisante.

Comment et pourquoi l'œuvre de la Création, l'œuvre de Dieu a-t-elle si mal tourné ?

C'est bien simple. A peine Dieu avait-il créé l'Homme et la Femme, les six périodes de l'Eden écoulées, que le Monde, avec l'Humanité, entre dans les six périodes du Mauvais principe. Dieu, à ce moment, cesse d'être actif. Ayant trouvé, à chacun des soirs des six jours de sa création, que « son œuvre était bon », comme il est dit dans la Genèse juive-chrétienne, il crut, bien que tout-puissant, devoir se reposer. S'endormit-il ? On ne sait pas. Il est en catalepsie. Et cependant, le chef et le père des Mauvais principes, l'Adversaire, — c'est ce que signifient les termes Diable et Satan, — vint, sinon détruire, du moins chercher à détruire, et, en tout cas, considérablement troubler l'œuvre de Dieu. Il introduisit le Mal, la Mort, le « péché » dans le monde. Il corrompit le bien qu'a fait Dieu.

C'était fatal. Et pourquoi ? Parce que le monde est, à ce moment, comme le Soleil, dans le signe de la *Balance*, le premier signe malfaisant du Zodiaque, à l'équinoxe d'automne.

Regardez le ciel. Le « *Serpent* », dont le lever héliaque annonce l'hiver, étend ses étoiles comme autant d'anneaux dans la *Balance*, avec son frère *Ophiucus*, ou Serpent d'Eve, comme disent les Chaldéens et les Perses, qui darde sa tête, menaçant Hercule, autre personnification du Soleil, chez les Grecs anciens (1).

(1) C'est la cosmogonie des Chaldéens et des Perses qui a le mieux précisé, pour nous, l'allégorie de l'apparition du mal dans le Monde par l'entrée en scène astrologique, sous les Signes de la Balance et du Scorpion, du Serpent d'Eve, ou grande Couleuvre, et d'Ophiucus, prenant possession du ciel à l'automne pour livrer le monde à l'hiver, tandis que le Soleil, déclinant sous l'horizon, de l'autre côté de la Sphère, va laisser la nature en deuil, ténèbres triomphant de la lumière, terre inféconde, frimas et tristesse. Le Serpent tient le Monde sous sa loi depuis le septième millénaire et fait chavirer la loi paradisiaque de Dieu, ainsi que l'œuvre des six jours.

Phérécide, un Phénicien, maître de Pythagore, appelle Ophiucus : « Ophioneus serpentinus », et dit qu'il avait été le chef des (anges) rebelles à Jupiter (Dieu).

Le Serpent, voilà l'ennemi ! Dragon, Diable, Satan, instigateur des Mauvais signes, introducteur du Mal dans le Monde. Balance. Scorpion, Sagittaire, Capricorne, Verseau, Poissons, les six derniers Signes, sont les signes du Serpent, du Diable, auxquels est vouée l'Humanité. Voilà qui apprendra à Dieu à se reposer (1).

Mais « Dieu est le plus fort », comme dit Mahomet dans le Koran. Les six mille de Satan consommés, Satan sera détruit, et, comme le Soleil, après l'automne et l'hiver, revient avec le printemps et l'été, au retour de l'Agneau, les derniers millénaires « accomplis », — tout est accompli, dira Jésus sur la Croix, — de nouveaux cieux et une nouvelle terre, pour l'Eternité bienheureuse, cette fois, remplaceront l'ancien monde fini, supprimé, disparu. Il n'y aura plus de Temps, ou, comme dit le pseudo-apôtre Paul, le *plérôme* ou fin des cycles ou des temps (du monde) sera parfait (2).

Interprétant ces mythes astrologiques à sa manière et en sa faveur, chaque peuple, par la voix de ses Mages, augures, prêtres ou prophètes, auteurs d'*Apocalypses* ou Révélations sur les Destinées du Monde, pensait qu'il serait épargné seul dans la destruction finale, pour survivre à la disparition de ses ennemis, dans un monde nouveau qui lui appartiendrait à lui seul et à ses dieux.

Les Hindous (3). — Le thème originaire sur les Destinées du Monde nous vient des Hindous. Les *Védas*, livres sacrés de

(1) La Genèse juive chrétienne le sait très bien, puisque c'est postérieurement à l'œuvre des six premiers jours qu'elle fait aussi intervenir Satan, sous la forme du Serpent.

(2) C'est encore la thèse, au IIIe siècle, du pseudo-Paul dans l'*Epitre aux Hébreux* (IX, 26) : « Christ a paru une seule fois à la consommation des cycles ». Il ajoute, il est vrai : « pour abolir le pêché par son sacrifice ». Et encore, car il écrit bien après la faillite de l'Espérance d'Israël : « Il apparaîtra une seconde fois ».

Mais quand ? les cycles sont consommés à la première apparition. « Il n'y aura plus de temps », dit l'*Apocalypse*. Ce qui est sûr, c'est qu'il devait apparaître et régner « à la fin des temps ». Et ceci seul importe ici.

(3) « Nous saurons un jour que toutes les traditions antiques, défigurées par l'émigration et la légende, appartiennent à l'histoire de

l'Inde antique, partagent le Temps, ou durée du Monde dans l'Eternité, en quatre âges ou saisons, formant ensemble douze mille (12.000) années divines.

A chacun de ces milliers d'années est affecté un signe du Zodiaque, comme à chaque mois de l'année solaire correspond un de ces signes (1).

Voici comment les Védas expliquent l'origine du monde :

« Le monde était plongé dans l'obscurité imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif (2). Quand le *pralaya* (tohu-bohu, chaos) fut à son terme, alors, le *Dieu existant par lui-même* (l'hébreu traduira: Iahweh, je suis celui qui suis, le-étant) et qui n'est pas à la portée des sens externes, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes, resplendissant de l'éclat le plus pur, apparut et développa la Nature. Celui que l'esprit seul peut concevoir... éternel, âme de tous les êtres... déploya sa propre splendeur. Ayant résolu, dans sa pensée, de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe. Les eaux ont été appelées *nara,* parce qu'elles sont la production de *Nara,* l'esprit divin. Les eaux étant le premier lieu du mouvement (*ayana*) de Nara, il a, en conséquence, été nommé NARAYANA : *celui qui se meut sur les eaux* (traduit textuellement dans la genèse hébraïque : l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux) ». Il est impossible de ne pas constater combien ce morceau ressemble au début de la Genèse hébraï-

l'Inde ». Ainsi a prophétisé le grand Burnouf. Mais la science officielle, Sorbonne, Collège de France, Académie des Belles-Lettres, fait tout ce qu'elle peut pour qu'on l'ignore à jamais.

(1) Dans *Valentin,* auteur juif, camouflé en occidental (vers 160), on lit : « Mon Seigneur, combien d'années des années du monde fait une année de lumière ? » demande à Jésus, Marie la Magdeleine, sa mère de chair. Et Jésus répond : « Un jour de lumière, c'est mille ans dans le monde, de sorte que 36 myriades d'années (360.000 ans plus une demi-myriade d'années du monde (5.000), soit 365.000 ans font une année de lumière (*Pistis Sophia,* p. 124). Et l'*Epitre* II de *Pierre* traduit : « Pour le Seigneur, un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour. »

(2) La Genèse dira : « Il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme. »

que qui l'a sûrement connu et lui a emprunté des expressions typiques.

Le germe (déposé dans les eaux) devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant qu'un astre aux mille rayons, et dans lequel l'Etre suprême s'incarna lui-même, sous la forme de Brahma, l'aïeul de tous les êtres (1).

« Après avoir demeuré dans cet œuf une année de Brahma (une année de Brahma vaut mille âges divins), Dieu, par sa seule pensée, sépara cet œuf en deux parts, dont il forma le ciel et la terre. Au milieu, il plaça l'atmosphère, les huit régions célestes et le réservoir permanent des eaux.

« Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain Maître devint moitié mâle et moitié femelle et, en s'unissant à cette partie femelle, la Vierge immortelle Nari, il engendra Viradj (2). »

(1) La Genèse des Juifs et des Chrétiens a supprimé cet œuf, si représentatif comme germe, que l'on retrouve à la base de tous les mythes cosmogoniques : Egypte, Chaldée, Perse. Cet œuf, image de la forme sphérique du monde et par suite de la course ellipsoïdale (apparente du soleil autour de la terre attire immédiatement l'attention sur le Zodiaque et ses douze signes. C'est ce que ne veulent pas les auteurs (car il y en a plusieurs) de la Genèse. Le Zodiaque les gêne. Les scribes qui, plus tard, bien plus tard, fabriqueront les Ecritures chrétiennes, se garderont bien de parler du Zodiaque et de ses Signes, car ils tiennent à cacher que toutes leurs affubalations empruntent le rythme zodiacal et s'intègrent dans les Signes, au nombre de douze, auxquels les anges comme Gabriel, Zacharie, père du Jean-Baptiste des Evangiles, Marie, Jésus et ses miracles, les douze disciples, et l'*Apocalypse* tout d'abord, obéissent... *ad nutum*, c'est bien le cas de le dire. Voir : L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, pp. 86, 90, 205 et 99, 215, 228; JEAN-BAPTISTE : pp. 169, 172 et ss., etc.

Le Zodiaque, dont les écritures juives et chrétiennes ne parlent jamais, qu'elles citent une ou deux fois, sans explication, auquel elles pensent toujours, dont elles transforment les Signes en pierres précieuses, en portes et portiques, en crèche, en cruches, en pains, en poissons, en cavaliers, en apôtres, et j'en passe, ce Zodiaque, nous le retrouverons partout et toujours, base fondamentale de tout l'édifice chrétien. Il explique tous les mystères; il est le grand Mystère qui, révélé, ne laisse plus aux Evangiles, à Jésus-Christ et au christianisme que l'aspect de poétiques mystifications.

(2) Et c'est là l'origine de toutes les Trinités, Triades, triangles et trois points initiatiques.

C'est cette Trinité védique qui continue la création. Elle se manifeste sur terre sous les noms d'Agni, Vaya et Souria, remplacés par ceux de Brahma, Vishnou et Siva, quand les Brahmanes proscrivirent du culte la croyance au principe-mère de la divinité, proscription dont on retrouve les effets dans la Thora mosaïste. Mais les rabbins ont, d'ailleurs, repris ce principe dans leurs exégèses sur les livres de Moïse, en l'illustrant intensément.

Les développements sur la création des animaux, végétaux, minéraux, dans les Védas, ont une ampleur si minutieuse qu'ils ne sauraient prendre place ici. Ils sont d'ailleurs admirablement résumés dans une Invocation à Vichnou manifesté: « Lorsque le Dieu rayonnant de lumière vit que la terre s'était couverte de fleurs, de verdure et d'épaisses forêts, et que des milliers d'animaux y vivaient selon leur nature, — expression reprise par la Genèse, — que l'air était peuplé d'oiseaux, que les fleuves et l'océan, réservoir immense des eaux, étaient garnis de poissons, il vit que l'œuvre de la création était achevé ».

« Le souverain maître, disent encore les Védas, produisit aussi une multitude de dévas (anges) essentiellement agissants, doués d'une âme, et une troupe invisible de sâdhyas (esprits) ».

C'est lui aussi qui a produit les dix saints éminents, seigneurs des créatures auxquels les Séphiroths juifs, — nous en parlerons, — ressemblent étrangement. Et quant aux anges-dévas et aux esprits sadhyas, il faut bien que Ihwh-Ælohim les ait produits aussi, par imitation, puisque, s'ils ne comparaissent pas lors de la création, on les voit circuler dans la Genèse et autres Ecritures juives et chrétiennes. Et le doux Jésus (*Matt.* XXV, 31 et ss.), lors de son arrestation, ne dit-il pas

Si vous interrogez Renan sur l'origine des dogmes relatifs au Verbe et à la Trinité, il vous répondra, avec cette facilité d'un grand esprit puéril, qui n'a jamais rien approfondi, — condition première du succès auprès des foules superficielles et gobeuses — que ces dogmes, y compris celui du Verbe, proviennent de ce que les Israëlites nomades donnaient à Dieu des noms divers : Ihwh, Ælohim, etc. « Le nom de la personne, c'était la personne elle-même », dit-il. On se demande alors pourquoi Dieu aux cinq ou six noms, aboutit à la Trinité et non pas à l'être quintuple ou sextuple.

à Simon-Pierre, qui tira l'épée pour le défendre et coupa l'oreille droite de Malchus-Amalek-Saül (depuis, au III[e] siècle devenu Saint Paul): « Remets ton épée au fourreau (les disciples étaient armés, en effet, comme des émeutiers révoltés qu'ils étaient). Crois-tu que je ne pourrais pas invoquer mon Père qui me donnerait aussitôt plus de douze légions d'anges ? ». Douze légions : cent-quarante-quatre mille, douze fois douze mille, exactement, autant que les divisions infinitésimales des douze signes du Zodiaque (1).

Ces anges, où habitent-ils ? Les Védas nous répondent. Ils habitent les sept cieux, autant que de planètes, sans compter le ciel des Fixes, complétant l'universalité des mondes. Et, présidant à tout cet ensemble, douze chefs, à qui sont dédiés respectivement les douze Signes du Zodiaque, et qui président aux mois correspondant aux Signes (2).

(1) Le premier chapitre de l'*Epitre aux Hébreux* n'est que variations sur Jésus et les Anges, avec cette phrase : « Les anges ne sont-ils pas tous des esprits (comme les Dévas et Sâdhyas) au service de Dieu, étant envoyés pour exercer un ministère, etc. » Tel l'ange Gabriel, ses annonciations dans Luc. Même *Epitre aux Hébreux*, XII, 22, où passent des myriades d'anges. Sans parler des anges de l'*Apocalypse*. Tous ces anges ont leur origine dans la religion des Hindous d'il y a dix à douze mille ans.

Les douze signes du Zodiaque sont, en effet, divisés, chacun, en décans et sous-décans, sous la direction d'êtres fictifs.

(2) Ce sont, chefs, signes, mois en correspondance, en y ajoutant, comme renseignements comparatifs, les noms chaldéens du Zodiaque.

Varouna	Meeha (Agneau)	Mars-Avril	Ku.
Yama	Vricha (Taureau)	Avril-Mai	Té-té.
Pavana	Milhouna (Couple)	Mai-Juin	Mas-masu.
Sourya	Carcataca (Ecrevisse)	Juin-Juillet	Nangaru.
Soma	Sinha (Lion)	Juillet-Août	?
Cartikéia	Kanya (Vierge)	Août-Septembre	K.
Couvera	Toula (Balance)	Septembre-Octobre	Nuru.
Cama	Vristchica (Scorpion)	Octobre-Novembre	Agrabu.
Ganesa	Dhanous (Sagittaire)	Novembre-Décembre	Pa.
Pouléar	Macara (Monstre marin)	Décembre-Janvier	?
Indra	Coumbha (Verseau)	Janvier-Février	Gu ou Zachu.
Agni	Minas (Poissons)	Février-Mars	Zêb ou Zib.

Les Grecs ont remplacé les appellations : le Couple par les Gémeaux;

Au reste, on peut le dire par anticipation, tout le Panthéon hindou est passé dans le Panthéon d'Israël.

Qabbalistes Juifs. — Si la Genèse a des « trous », les livres des qabbalistes les comblent largement avec leurs Sephiroth. Et je n'ai rien dit des Haboth, qui habitent un des sept firmaments, sous lequel se trouve l'Araboth, ni des chefs gouvernant chaque ciel, ni des sept demeures des anges (*Zohar* I, 40 a à 40 b; II, 56 a; II, 209 a-209 b; III, 10 a) (1).

Et qu'on médite bien ceci, qui est la conclusion, où éclate l'aveu que les théories juives sur Dieu ne sont que la divinisation des sphères célestes et de leurs mouvements (2) :

« Les mots *Celui qui chevauche sur les cieux* (*Deut.* XXXIII, 26) signifient : celui qui, par sa puissance et sa volonté, fait tourner et mouvoir la sphère environnante. On a donc fait ressortir le premier (qui, comme nous l'avons dit, est Araboth) par le verbe chevaucher, ...car c'est par suite du mouvement diurne, accompli par la sphère supérieure (l'Araboth, ou puissance de Dieu), que se meuvent toutes les autres sphères... Ce sujet contient la preuve la plus importante par laquelle on puisse connaître l'existence de Dieu, je veux parler de la circonvolution de la sphère céleste ».

l'Ecrevisse par le Cancer; le Monstre Marin par le Capricorne. Quant aux Minas, les *Poissons*, il est curieux de constater que les juifs-chrétiens, qui se placent sous le signe de la Grâce sont dits *minim*. Le *Carcataca* Hindou a donné l'*Ane*; en Assyrie : le *Tharthak*.

(1) C'est la fin de la première partie du *Guide des Egarés*, de Maïmonidès.

(2) Voir aussi Maïmonidès : « Les anges n'ont pas de corps, dit-il, ce sont des intelligences séparées de toute matière. Cependant, ce sont des êtres produits, et c'est Dieu qui les a créés. » Il ajoute : « l'expression : « La Flamme du glaive qui tourne. » (*Gen.*, III, 24) correspond à cette autre : « Ses serviteurs sont un feu flamboyant... » qui tourne, parce que les anges sont tantôt hommes, tantôt femmes, tantôt vents (ou esprits), — en grec *pneuma*, — tantôt anges (*Le Guide des Egarés*, 1re partie, chap. 49). Et ailleurs (chap. 70) : « Dans les Pirké de Rabbi Eliezer (ch. 18) on lit : Le Très-Saint a créé sept cieux, et, entre tous, il n'a choisi, pour trône glorieux de son règne, que le seul Araboth, car il est dit : Exaltez celui qui chevauche sur Araboth (*Ps.* LXVIII, 5). Tel est le passage textuel. » Nos traducteurs chrétiens traduisent Araboth, par plaines.

Le chapitre premier de la deuxième partie du *Guide des Egarés* est consacré à cette preuve. Sous ses développements qabbalistiques on y aperçoit, avec la raison humaine s'exprimant dans le style du bon sens, que la sphère céleste, la Nature, c'est Dieu en mouvement, — Isis, chez les Grecs et Egyptiens.

Tous ces développements sont nécessairement un peu touffus et à dessein confus, et non point seulement parce qu'ils procèdent de préoccupations qabbalistiques, mais aussi et surtout, peut-être, parce qu'ils ont des intentions très nettes d'enseignement moral, religieux, théologique, et sont, d'un mot inventé par les Chrétiens *ad usum ipsorum*, de la catéchèse.

Toutefois, dans ces mystérieuses paraboles des qabbalistes, il n'est pas impossible d'en retrouver, pour certaines tout au moins, la trace et l'origine, sans doute, dans la Genèse. Si les sept demeures des anges, ou les sept cieux, sont les « échelles » qui montent de l'homme à Dieu, il semble bien que sept ou huit cents ans avant le *Zohar*, ces similitudes ou Paraboles-Thargoums étaient familières au scribe de la Genèse, comme le prouve son récit de cet étrange songe de Jacob, où le patriarche endormi voit les anges de Dieu descendant et montant au long d'une échelle appuyée sur la terre et dont le sommet touchait le ciel. L'Eternel (Ihwh) se tenait au-dessus de l'échelle (*Gen.*, XXVIII, 12-13).

Quand le Iôannès, dans l'*Apocalypse*, dépeindra sa vision, il est ravi en esprit, — il ne dit pas où, — mais ce ne peut être qu'au troisième ciel (*Philopatris*). Et les Cérinthiens et les Gnostiques, au IIe siècle, n'asseoiront leurs systèmes, pour une grande part, que sur les allées et venues de leurs Æons, et tout particulièrement de l'Æon Jésus ou Christ, à travers les sept cieux, jusqu'à la terre (1).

(1) Dans l'antre de Mithra, — divinité des anciens Parsis, empruntée au panthéon hindou, dont presque tous les traits ont été reproduits dans le Jésus-Christ évangélique, comme Dieu solaire, et même identifié au soleil, — il y avait une échelle à sept degrés, figurant les sept sphères des planètes, par où montaient et descendaient les âmes. L'échelle de la vision de Jacob, qui n'est pas autre chose, prouve que les Juifs étaient initiés aux mystères du culte mithriatique et les avaient

C'est en donnant un extrait de la *Prière à Siva* que nous complèterons la création hindoue, par celle de l'homme : « O Siva, c'est par ton souffle puissant qu'Adhima et Héva, les ancêtres de cette race d'hommes, ont reçu la vie et ont couvert la terre de leurs descendants (1) ».

Quand le scribe de la Genèse raconte que « Iahwah-Ælohim façonna Adam (l'Androgyne) de la poussière de la terre, et lui souffla dans la narine le souffle de vie, et Adam s'anima », il reproduit, avec les mêmes images, la Prière à Siva.

Egypte, Chaldée, Assyrie, Babylonie, Perse et les Juifs. — D'après les traditions des Brahmes, antérieures à tout ce que nous a appris l'étude de l'Histoire, c'est de l'Inde aryenne que sont parties les migrations qui ont apporté en Egypte, en Chaldée-Assyrie-Babylonie, en Asie-Mineure les traditions mythiques sur les Destinées du Monde.

Les Egyptiens, émigrants de l'Inde, se fixèrent au pays de Misraïm, dont les Temples, d'après l'historien Manéthon, possédaient une tradition de trente mille ans (2).

adoptés plus ou moins. La Bibliothèque nationale conserve un superbe volume de peintures des dieux de l'Inde où l'échelle se trouve représentée, avec les âmes qui y montent, — dans la dernière planche.

(1) L'Agrouchada-Parikchaï, livre de sciences occultes, pour les seuls initiés, résume ainsi la création : « Lorsque l'Etre existant par lui-même laissa tomber au sein des cieux, à l'expiration du pralaya (chaos), le germe de tout ce qui existe, le premier être vivant qui apparut sur la vaste plaine liquide fut le fleuve Lotus. De son sein fécondé par la pensée éternelle naquirent tous les végétaux, et de ses végétaux tous les êtres animés. C'est pourquoi cette fleur a reçu le nom de mère des dieux et des hommes. » Toutes les théories darwiniennes sur le transformisme et la sélection naturelle sont en germe dans les traditions « poétiques » de l'Inde.

(2) Bien entendu, la science officielle, inspirée par le souci de donner raison aux nomenclatures ethnologiques de la Genèse juive-chrétienne, commandée aussi par le préjugé christolâtre, fait venir les Aryas, non de l'Inde, mais de l'Asie centrale. Et il faut lire les discussions aigres-douces des Orientalistes sur les Accadiens, les Sumériens, les Kasdéens et proto-Kasdéens, les Kasdéo-Seythiques, les Touraniens, etc., quand on n'est pas l'ennemi d'une douce gaieté. Non, les traditions religieuses ne vont pas de l'Asie Centrale à l'Inde, mais de l'Inde à l'Asie Centrale, par la Chaldée et la Palestine, jusqu'en Egypte.

Rien de surprenant qu'ils n'expliquent pas autrement que les Hindous et les Brahmanes, la genèse du monde.

« Primitivement, il n'y avait rien dans le vide, que l'Etre dont la substance existe par elle-même éternellement. Celui qui se donne l'être à lui-même, qui s'engendre éternellement, c'était Ammon (Extrait du *Rituel funéraire*) ».

Dans les inscriptions relevées par Champollion et dont il ne reste malheureusement que des fragments (statue de Memnon, Temple de Thoutmosis, d'Esneh, du Rhamésseum), on lit : « C'était Ammon-Ra (Ra, soleil), roi des dieux, lumière du monde, créateur de l'Univers, principe vital des essences divines, soutien de tous les mondes, seigneur du ciel ». Dans un hymne : « Ammon-Ra est le créateur du ciel et de la terre ».

Dans Hermès Trismégiste, dialogue entre l'Etre suprême et Tôth, divinité inférieure, sur la fin du chaos par la création des quatre éléments (1) :

Tôth. — Primitivement, *il n'y avait rien dans le vide...* Peu

Une inscription de la IV[e] Dynastie, soit 4.000 ans avant notre ère, parle du sphinx comme d'un monument oublié, dont l'origine se perdrait dans la nuit des temps, et qu'on avait retrouvé par hasard enfoui sous les sables.

Misraïm, c'est le grand fleuve, le Nil. L'Egypte, dans la Bible, c'est Misraïm, le pays où les Hébreux furent en servitude.

Voici le texte du *Veda-Margaa*, qui fixe l'émigration égyptienne :

« Sous le règne de Vismamitra, premier roi de la dynastie de Soma-Vansa, à la suite d'une bataille qui dura cinq jours, Manou-Vena, héritier des anciens rois, abandonné par les Brahmes, émigra avec tous ses compagnons par l'Arie (Iran) et le pays de Barria (Arabie) jusqu'aux rives de Misra. »

(1) Hermès est un nom générique, comme Manou et Bouddha : homme, caste et dieu. Les Grecs l'ont appelé : Trismégiste ou trois fois grand : roi, législateur et prêtre. Les Egyptiens lui attribuaient 42 livres sur les sciences occultes. Il ne nous en reste, plus ou moins altérés sans doute, que des fragments, en Grec. Nos savants officiels ont tenu longtemps les livres d'Hermès comme apocryphes; il a fallu les découvertes des hiéroglyphes déchiffrés et expliqués, pour qu'ils admettent, avec mauvaise grâce d'ailleurs, l'authenticité de ce document qui retrouve l'antique sagesse de l'Egypte, conforme aux inscriptions hiéroglyphiques et aux conceptions physiques et métaphysiques que professaient sous d'autres formes, sur les bords du Gange, les Rama, Manou, Bouddha.

après, une ombre effroyable revêtue d'une nature humide s'agitait avec un fracas terrible... Une voix sortait de ce bruit; elle me semblait être la voix de la lumière et le Verbe sortit de cette voix de la lumière. Ce Verbe était porté sur un principe humide et il en sortit le *feu* pur et léger, qui, s'élevant, se perdit dans les airs. L'*air*, semblable à l'esprit, occupe le milieu entre l'*eau* et le *feu;* et la terre et les eaux étaient tellement mêlées ensemble que la surface de la terre n'apparaissait en aucun point. Elles furent toutes deux agitées par le Verbe de l'Esprit qui était porté au-dessus d'elles. « L'Eprit de Dieu se mouvait sur les eaux », dira la Genèse juive-chrétienne. Et le Selon-Jean, évangile : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu ».

Quant à la Trinité divine, elle se compose d'*Ammon-Ra* qui renferme en lui le principe mâle, de Mouth, principe femelle, et du produit de leur union, Khons. Elle se manifeste sur la terre et se résout dans la Trinité Osiris, Isis, Horus.

L'historien d'église Eusèbe (IV[e] siècle), citant Porphyre (*Præparatio evangel.*), écrit : « Les Egyptiens appellent Kneph l'intelligence ou cause effective de l'univers. On raconte que ce dieu rendit par la bouche un œuf et que cet œuf est le monde (1). Tradition hindoue toujours.

M. Maspéro, l'éminent égyptologue, dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, si touffue, avoue qu'en Egypte la théologie « savante » est monothéiste, dès le temps de l'Ancien empire. « L'affirmation de l'unité fondamentale de l'être divin se lit imprimée en termes formels et d'une grande énergie dans les inscriptions qui remontent à cette époque. Dieu est le Un unique, celui qui existe par essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur sur le ciel et sur la terre, qui ne soit pas engendré. A la fois Père, Mère et Fils, il engendre, il enfante et il est éternellement. Et ces trois personnes, loin de diviser l'unité de la nature divine, — les Chrétiens diront : ces trois hypostases, — concourent à son infinie perfection.

(1) Dans la Doctrine d'Orphée le dieu monde (Le *phta* des Egyptiens) est représenté par un œuf. O-sir-is, sous le nom de qui l'Egypte a mis la synthèse des sciences, c'est le Seigneur intellectuel.

Il crée ses propres membres qui sont les dieux. Chacun de ces dieux secondaires, considérés comme identiques au Dieu Un, peut former un type nouveau, d'où émanent à leur tour et par le même procédé d'autres types inférieurs (1) ».

Quant aux deux principes, Plutarque nous apprend qu'ils étaient personnifiés par Osiris, qui était de la nature de la lumière, et par Typhon, ennemi éternel d'Osiris, et dont la nature était celle des ténèbres.

Après l'émigration égyptienne, quatre ou cinq ou six mille ans avant notre ère, les gens sans caste de l'Inde, les Tchandalas, profitant des luttes brahmaniques et bouddhiques, et pour ne pas être pris entre les deux camps ennemis, « émigrèrent à leur tour par le pays du Sind et d'Aria-Iran, dit l'*Avadana-Sastra,* avec leurs troupeaux, route qu'avaient déjà parcourue Harakala et ses guerriers » (2).

L'Advadana note encore une émigration très importante, sous la conduite d'Artaxa-Phasi-Pal, qui parait être l'origine des Parsis ou Perses, des Mèdes, des Babyloniens et Assyriens

Enfin des groupes qu'on ne désigne que sous le nom de leur chef émigrèrent en Asie Mineure. Ce chef s'appelait Iodha; et il n'est pas invraisemblable de supposer que c'est de Iodha que vient l'appellation Iouda ou Juda, donnée par les Juifs à la plus illustre de leur tribu, celle dont le nom s'étendit au royaume qui eut pour capitale Jérusalem. Les groupes qui,

(1) Aucune de nos pensées, dit Hermès Trismégite à son disciple Asclépios, ne saurait concevoir Dieu ni aucune langue le définir... Dieu est donc ineffable. » Comme Jehovah (IHWA), chez les Juifs, depuis Esdras. J'entends un primaire qui m'interroge : — Mais le bœuf Apis ? Monsieur. Vous ne nous parlez pas du Bœuf Apis ! — Car le culte du bœuf Apis, c'est à quoi se borne la connaissance de la plupart des gens sur l'Egypte. Soyons-leur indulgent. C'est tout ce qu'on leur a appris à l'école primaire et même secondaire, laïque, gratuite ou non, obligatoire ou facultative. Jamais on ne leur a dit que le culte du bœuf Apis est une importation hérétique des envahisseurs Hycsos, que l'Egypte n'a jamais admise, symbole de la Loi du Taureau contre celle du Bélier ou Agneau. Le vers de Martial, que vous avez lu, en est une exacte image, au ciel.

(2) L'émigration d'Harakala a peuplé les régions sibériennes et russes où se retrouve l'élément finnois, avec sa cosmogonie et ses traditions issues de l'Inde. Mais ceci nous entraînerait trop loin.

sous la conduite de Iodha, passèrent en Asie Mineure, suivirent la route du Sind, dans les vastes plaines qui s'étendent le long de la mer d'Osman et du golfe Persique, où ils étaient à l'abri, avec leurs troupeaux, des poursuites de leurs oppresseurs (1).

A la bibliothèque de Ninive, le savant anglais Smith a tiré, des fragments de douze tablettes, le récit chaldéen de la création. C'est la copie, sous Assourbanipal (670 avant J.-C.), d'un texte rédigé entre l'an 2.000 et l'an 1.500 avant notre ère. Il est impossible de n'y pas reconnaitre une imitation de la Genèse hindoue, et que la Genèse hébraïque en est une émanation (2).

La formation distincte des étoiles, du Soleil, de la lune, servant à marquer le temps, jours, mois, années, est, à peu de chose près, identique dans le récit biblique. Une différence essentielle cependant : le récit chaldéen sur les étoiles, s'exprime ainsi : « Les étoiles, leur apparence en forme d'animaux, il (Dieu) ordonna, pour estimer l'année par l'observation de leurs constellations, il ordonna douze mois, douze signes d'étoiles » (les douze Signes du Zodiaque, naturellement). Le récit biblique n'a pas retenu « l'apparence en forme d'animaux ». Les étoiles y sont des signes, pour marquer le temps, jours et années. Pas de mois. Le Zodiaque est escamoté (3).

(1) Quand on lit les pérégrinations incompréhensibles d'Israël, dans le désert d'Arabie, entre l'Egypte et Canaan, plus tard, sous Moïse, on ne peut s'empêcher de se demander si ces pérégrinations, incompréhensibles dans l'*Exode*, pour le voyage d'Egypte en Palestine, ne s'expliquent pas par le souvenir d'un antique voyage de l'Inde en Egypte, où le passage par le Sinaï est la route naturelle.

(2) Un premier fragment se rapporte au chaos et à la naissance des dieux. Trois tablettes manquent, sauf un court fragment sur la création de la terre et du ciel. La cinquième tablette dépeint la formation des luminaires (l'œuvre du IVe jour de la Genèse juive) : soleil, lune, étoiles. La sixième tablette manque. La septième est consacrée aux animaux.

(3) « Les dernières années de la Vie de Rama, le héros hindou que le Zend-Avesta des Perses appelle Yima, le chef des peuples, le très fortuné monarque, celui qui s'éleva jusqu'aux étoiles vers le midi, sur la route que suit le Soleil, à qui Ormuzd a ordonné de veiller sur le monde, lui donnant un glaive d'or, une épée de victoire (c'est un ange flamboyant qui tourne, traduiront les scribes juifs du Se-

La division des deux grands Principes est exprimée chez les Egyptiens, les Chaldéens et les Perses par l'emblème de l'œuf repris à la Genèse hindoue, et représentant la forme sphérique du monde, ainsi que l'ellipse zodiacale. Cet œuf est divisé en douze parties, comportant chacune un Signe du Zodiaque. Chaque signe correspond à un mois de la révolution annuelle du Soleil, qui contient tous les effets périodiques de la Nature, bons et mauvais. Six mois appartiennent au bon principe, de l'équinoxe du printemps à l'équinoxe d'automne, au dieu de lumière : Oromaze ou Orzmud chez les Perses, comme Osiris en Egypte, et Ælohim, chez les Juifs. Les six autres mois sont sous l'influence du Mauvais principe : Ahriman (Perses), Typhon (Egypte), Satan-Serpent (Juifs), de l'équinoxe d'automne à l'équinoxe de printemps.

Ce mythe des deux principes, se partageant le cours annuel du Soleil, la théologie des Chaldéens et des Perses l'appliquait à la grande année ou révolution du monde (1).

pher) — furent occupées à fixer le calendrier des Aryas (Aryens). C'est à lui que nous devons les Signes du Zodiaque, testament du patriarche des Initiés. Etrange livre, écrit avec des étoiles, en hiéroglyphes célestes, dans le firmament sans fond et sans bornes par l'Ancien des Jours de notre race. » Ainsi parle Edouard Schuré (*Les Grands Initiés*).

La religion des Parsis ou Perses va nous donner le sens de ces hiéroglyphes.

(1) Ce sont aussi les Mages, comme on l'apprend par le *Boundeyesch* (ouvrage masdéen en langue pehlvie, et non zend, de la religion de Zoroastre ou Zarathoustra, consacré à une cosmogonie complète), qui ont précisé que le Créateur avait distrait de l'éternité, — temps et espace sans bornes, — un cycle de douze mille années consacré par lui à la création, à l'évolution et à la consommation du monde.

La Genèse hébraïque n'emploie pas l'expression millésimale. Mais nous avons vu que les initiés ne comprennent pas les jours de Dieu autrment que comme des Jours de mille ans. Voir Valentin et IIe Epitre Pierre, ci-dessus.

La Genèse des anciens Toscans est catégorique. « Le grand architecte de l'Univers, dit-elle, comme les Francs-Maçons, a consacré douze mille ans aux ouvrages qu'il a produits. Il les a partagés en douze temps, distribués dans les douze Signes ou maisons du Soleil. Au premier mille, il a fait..., etc. » Et elle ajoute : Les six premiers mille ans

II. La Genèse juive-chrétienne et l'œuvre des Six Jours

Moïse et les Livres de la Loi ou Thora. — L'opinion vulgaire chez « les plus nobles portions de l'humanité », soit les nations converties au christianisme, et qu'elles en suivent ou respectent plus ou moins les dogmes, l'opinion vulgaire, dis-je, sur le problème des origines, création du monde et de l'homme, a sa source, — fondement de la Foi, — dans les mythes de la Genèse hébraïque, le *Sepher Bereschit*, premier livre des Ecritures sacrées des Juifs et des Chrétiens (1).

La Genèse ou Bereschit, — Bereschit en hébreu signifie : au commencement, — passe, dans l'opinion orthodoxe juive et chrétienne, pour avoir comme auteur Moïse (2).

ayant précédé la formation de l'homme, *l'espèce humaine doit subsister durant les six autres mille ans*, de manière que tout le temps de la consommation de ce grand ouvrage, soit renfermé dans une période de 12.000 ans. » C'est la théorie même du Jôannès-Christ, dans l'*Apocalypse*.

(1) Et rien ne démontre mieux, entre autres preuves, non pas seulement que le christianisme est un fils du judaïsme, bien que les Juifs restés fidèles au Temple et à la Synagogue le désavouent, mais encore et surtout qu'il n'a été fait que par des Juifs et pour les Juifs, pendant deux ou trois cents ans, œuvre de ces *minim*, qui versaient dans les rêveries odieuses de l'*Apocalypse*, et dont Gamaliel, le grand Rabbi, dans le Talmud (*Megilla* IV, 9), après une malédiction sur eux, profère « que les juifs doivent les écarter de la teba (pupitre des officiants dans la Synanogue). »

C'est parce que ces *minim*, premier type des chrétiens, et de plus en plus suspects aux Juifs, ont dû quitter la Synagogue, qu'ils ont fondé l'*ekklisia*, autre assemblée ou communauté, en français, l'Eglise. Et puisque les Juifs, du moins avant la ruine de Jérusalem, la destruction du Tmple, et jusqu'à leur dispersion, sous Hadrieu (135 de notre ère) les rayant comme nation de la carte du Monde, avaient leur grand-prêtre, Cohène agadol, les *minim*, les Chrétiens, comme pendant, créèrent la papauté pour l'Eglise, quand se produisit le schisme définitif entre les Israélites de la Thora et les Israélites *minim*, de Judéo-christiens transformés en chrétiens, vers le IV[e] ou V[e] siècle.

(2) La critique rationaliste — celle de nos savants laïques ou soi-disant tels — se fondant principalement sur ce fait que la Genèse est composée de fragments juxtaposés qui se répètent, où Dieu est appelé

Ce qui est sûr, quant à la Genèse et autres livres dits mosaïques, c'est que Juifs et Chrétiens sont d'accord qu'ils ont été transmis tels que nous les possédons par Esra (Esdras), docteur juif du Ve siècle avant notre ère, qui ramena son peuple à Jérusalem après la captivité de Babylone, à laquelle mit fin le roi *Cyrus*, — ce pourquoi les Prophètes ont appelé *Cyrus*, le Messie, le Christ de Iahwah, son Oint, déjà ! Esdras établit et ferma le Canon des Ecritures révèrées par les Juifs et les Chrétiens, et données comme inspirées (1).

tantôt Ælohim, tantôt Ihwh ou Iahweh ou Jehovah, considérant aussi que l'héoreu de ces divers morceaux porte la marque d'époques différentes par leur ancienneté, en conclut et enseigne que la Genèse n'est pas l'œuvre de Moïse, lequel ne serait lui-même qu'un personnage légendaire inventé par les prêtres d'Israël, pour attribuer au sacerdoce et à leur nation une origine plus ou moins divine. Peu nous importe ici, où nous n'avons qu'à faire état d'un texte pour ce qu'il contient.

(1) Le deuxième *Livre des Rois* (chap. XXII et XXIII) ouvre au surplus d'étranges horizons sur la Thora mosaïste. On y raconte en effet, que le grand prêtre Hilkia a trouvé le *Livre de la Loi*, dans le Temple. Le livre est remis et lu au roi Josias, dont il est dit qu'il fit ce qui est droit aux yeux de Iahweh. Dès que Josias entend les paroles du Livre, il déchire ses vêtements. Il fait consulter Iahweh, touchant les paroles du Livre trouvé. Et la preuve que ce livre était jusqu'alors inconnu, ainsi que ses prescriptions, que l'on n'observait donc pas, c'est que Josias, pour obéir aux prescriptions nouvelles de ce livre, procède à toutes sortes d'actes d'abolition, de destruction, de profanation contre toutes les pratiques alors en usage, contre les lieux et les les zélateurs des cultes professés par son peuple. Que conclure ? Sinon que ce livre, trouvé par Hilkiia, a servi à établir en son temps la religion mosaïque qui n'était pas, jusqu'à lui, pratiquée, puisque c'est Josias qui l'établit. Le nom de Moïse, sous lequel le livre fut mis, lui aurait conféré une autorité indiscutable.

Il est impossible d'admettre que ce livre ait pu modifier les pratiques religieuses et ait provoqué la « révolution » de Josias, s'il n'est pas la Thora, reçue depuis et devenue la Loi des Juifs. Et s'il a provoqué la révolution religieuse de Josias, c'est que, jusqu'alors, les Juifs n'avaient pas la Thora ou ne l'observaient pas. Il n'est pas croyable que la Loi donnée par Moïse ait été perdue pendant des centaines d'années, si elle existait depuis Moïse et qu'un seul exemplaire s'en soit conservé, qu'aurait par chance et par hasard retrouvé Hilkiia dans le Temple, à l'occasion des réparations qui s'y faisaient. Quelle singulière idée nous donneraient d'eux-mêmes les anciens juifs, s'ils avaient si mal gardé le dépôt sacré à eux confié par Moïse qui

Venons-en donc à l'examen des mythes antiques, d'après la Genèse juive-chrétienne.

Bereschit : Au commencement. — « Au commencement, Ælohim (qui se traduit : Lui-les-Dieux) créa les cieux et la terre. Et la terre était solitude et tohu-bohu (chaos). Obscurité sur la face de l'abîme. Le souffle (ou : l'esprit) d'Ælohim (rouah Ælohim) se mouvait sur les eaux ».

Tel est le début de la Genèse juive. Quelques commentaires.

Des traducteurs, — comme Fabre d'Olivet, qui vivait à la fin du XVIIIe siècle, — interprètent le mot hébreu Bereschit, non pas par : au commencement, mais par : en principe. Cieux et terre, en conséquence ne furent d'abord, par Ælohim, que créés dans sa pensée. Ils ne sont que la pensée du temps et de l'espace sans bornes, où il n'y a que vide, silence, chaos, obscurité. « Le souffle de Dieu » indiquerait figurativement un mouvement vers l'expansion, la dilatation. Leconte de Lisle, dans son poème *Qaïn*, a admirablement traduit ce mot ***rouah :*** « Lorsque Dieu *haletait* dans sa création ».

Que va-t-il sortir d'abord de cette pensée qu'a Dieu de créer ? La lumière. Ælohim dit : Que soit la lumière ! Et la lumière fut. « Wa, iaômer Ælohim iêhi-aoûr, wa iêhi aoûr » (1).

l'avait reçue de Iahweh, sur le Sinaï. Je pense que le livre, soi-disant trouvé dans le Temple, — pour lui donner un caractère divin, — est un livre qu'Esdras et ses scribes ont composé avec de très anciens documents qui faisaient état de très près des vieilles cosmogonies hindoues, égyptiennes et chaldéennes surtout, dont ils ont cherché à effacer tout ce qui révélait trop expressément leur origine, en les accomodant aux conceptions juives. On s'en convaincra, lorsque je montrerai ce que les juifs et les chrétiens ont fait du Zodiaque pour essayer de dégager leurs religions du mythe solaire.

(1 Le mot *aour* (lumière) est le mot *rouah* (souffle) retourné. Il semble que l'intention du rédacteur ait été de donner l'impression d'un mouvement alternatif de respiration et d'aspiration, lequel fait naître la lumière de Dieu lui-même. Non pas la lumière physique, mais la Lumière-intelligence, suprême, l'infinie intelligence de l'Etre des Etres, lui-les-Dieux, qui va lui permettre de créer et d'organiser l'univers. Sa pensée s'illumine. Elle a trouvé comment et quoi elle va créer.

C'est pour avoir mal compris le sens ésotérique de ce passage de la Genèse sur la Lumière : « Rouah Ælohim aour ! » que tant de pau-

Ce n'est donc d'abord qu'en puissance, créé virtuellement, selon l'Esprit, — les chrétiens diront : pneumatiquement, du grec: *pneuma*, souffle, — qu'apparaît l'Univers dans la Lumière divine. Et c'est de cette Lumière-intelligence, que, par la seule force du Verbe, de la Parole, Ælohim, Lui-les-Dieux, va faire jaillir les êtres et les choses, les principes et les lois, la substance et l'essence du Monde. Ecoutez le Zohar (1) : « On ne doit point conclure de ce que la lumière a été créée par le Verbe, que celui-ci se fût déjà manifesté avant la création. Certes, il existe de toute éternité, mais il ne se manifesta pour la première fois que lorsque la matière fut créée. Avant, le mystérieux infini manifestait son omnipotence et son immense bonté à l'aide de la mystérieuse Pensée, de même essence que le mystérieux Verbe, mais silencieuse. Le Verbe, manifesté lors de la création de la matière, existait avant, sous forme de Pensée; car si la Parole est capable d'exprimer tout ce qui est matériel, elle est incapable de manifester (et de concevoir) l'immatériel. C'est pourquoi l'Ecriture dit : « Wa-iaomer Ælohim ! » et Ælohim dit : « c'est-à-dire Ælohim se manifeste sous la forme du Verbe... par la transformation de la Pensée en Verbe (I, 16 b) ». C'est clair.

Et comment ne pas faire ressortir ici combien le christianisme, dans sa partie ésotérique, — voir le début du IVe Evangile dit Selon-Jean, — procède de la tradition ou Qabbale juive ? « Au commencement était le Verbe et le Verbe était

vres esprits, à l'imitation de Voltaire, mais moins intelligents que lui, ont raillé sottement l'Œuvre des six jours, où l'on voit le Soleil et les Etoiles et la Lune créés après la Lumière. Beau sujet de plaisanteries, en effet, pour cerveaux primaires !

(1) Le *Zohar* est une œuvre en dialecte chaldéen attribuée à Rabbi Siméon ben-Iochaï et à son fils Eléazar, qui vivaient au IIe siècle de notre ère. C'est le *Livre de la Splendeur*, ou *Sepher Ha-Zohar*. D'après certains critiques, l'auteur du Zohar serait Moïse de Léon, cabbaliste espagnol du XIVe siècle, qui aurait « retrouvé » l'ouvrage. Admettons. Mais, même dans cette hypothèse, peu solide, rien n'empêche de penser que les idées, mises par écrit et données comme celles des Rabbi Siméon et Eléazar ont été vraiment les leurs, et ont existé depuis longtemps, transmises alors comme « qabbale », de rabbis en rabbis, dans les écoles théologiques.

Dieu. Toutes choses ont été faites par lui. En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes, etc. » (1).

Le premier jour donc, Ælohim sépare l'obscurité de la Lumière qu'il vient de créer par émanation physique projetée dans le tohu-bohu ou chaos : *jour, nuit*. Le deuxième jour, il sépare les eaux par l'étendue qu'il nomma cieux. Au troisième jour, il rassemble les eaux d'en dessous les cieux, sans qu'on nous apprenne ce qu'il fait des eaux d'en dessus, le grand réservoir du Verseau; il les nomme *mers* et fait émerger le « sec », qu'il nomme terre. Il ordonne ensuite à la terre de se couvrir de toute végétation portant semence. Le quatrième jour, il crée le *soleil* pour éclairer la terre pendant le jour, et la *lune* pour l'éclairer la nuit. Le cinquième jour, apparition des *oiseaux* et *poissons*. Le sixième jour, création des *autres animaux :* bétail, reptiles, bêtes de terre, etc., et création de l'être humain, — qui vaut qu'on insiste.

Création de l' « Homme » mâle-et-femelle. — La Genèse s'exprime ainsi (I, 26-27) : « Ælohim dit : Faisons un être (en hébreu : *adam*) dans notre forme, comme notre ressemblance. Et Dieu créa un être, *adam*, dans sa forme; dans la forme de Dieu, il *les* créa, Mâle-et-femelle, il *les* créa ».

Que signifie ce texte ? Veut-il dire que Dieu (Ælohim) a créé, le sixième jour, un homme et une femme, en deux êtres distincts, ainsi qu'on l'enseigne au catéchisme ? A-t-il créé un couple le premier couple humain de notre terre, comme le laissent croire les exégètes de l'Eglise ? Nullement.

L'être à sa ressemblance, d'abord créé par Ælohim, « à son image », et que la Genèse juive désigne par le terme *adam*, est un unique individu collectif, mâle-et-femelle tout ensemble, une espèce d'androgyne ayant les deux sexes. Si l'on traduit *adam* par homme, il faut entendre le mot *homme* dans son sens générique, l'être humain, et avant que n'apparaisse la

(1) Toutes ces théories sur le Verbe, sur le Verbe solaire, proviennent de la plus antique Egypte, comme le prouvent les inscriptions hiéroglyphiques et le livre d'Hermès Trismégiste corroborant et confirmant les hiéroglyphes déchiffrés.

femme, distincte de l'homme, sexes individualisés. L'emploi du pronom pluriel dans le texte de la Genèse, « mâle-et-femelle il *les* créa », est significatif; il ne peut s'appliquer qu'à un être double, après l'expression: Dieu créa l'être (humain), qui est un singulier. Même lorsque la Genèse reproduit une troisième fois la création de l'homme (*chap. V*, 1), c'est encore mâle-et-femelle, qu'il les créa : « Lorsque Dieu créa l'homme, il le fit à la ressemblance de Dieu, Mâle-et-femelle, il *les* créa, et il *les* nomma de leur nom *Adam*, le jour où ils furent créés ». C'est le sixième jour. Adam, pour signifier : « formé de la poussière de la terre » (1).

Dans la version samaritaine de la Bible, au nom d'Adam est jointe l'épithète d'universel, d'infini. Adam apparait ainsi comme le genre humain typifié, par lequel Dieu manifeste sa propre nature à travers le monde, c'est-à-dire que, puisque Adam, mâle-et-femelle, est à la ressemblance et forme de Dieu, c'est que Dieu est lui-même mâle-et-femelle; il porte en lui les deux principes : le masculin et le féminin. Nous reviendrons sur ce point.

La femme, unisexuée, n'est d'abord qu'un côté d'Adam. Quand Dieu séparera en deux l'être humain primitif, le côté femelle sera dit par Adam lui-même *Ischa*, féminin de *Isch*. Cette séparation, cette création de la Femelle et du Mâle en deux corps distincts, n'arrivera qu'après le septième jour où Dieu s'est reposé, et lorsqu'il aura planté le jardin en Eden, et y aura mis, non plus Adam, mais Ha-adam (2).

(1) Adam se retrouve sous la forme Adhima (Hindous), sous celle d'Adouma, dans les textes égyptiens. Les textes cunéiformes ont Oudoumou. Le mot sémitique est Edom, Idoum, terre rouge. Dans II *Rois*, 20-23, l'inondation qui vient d'Edom apparaît sous le Soleil levant comme une flaque de sang.

Dam, c'est le sang. Les nuances du rouge sont : adamdam, meoddam, admoni, etc. Goël-haddam, c'est : vengeur du sang.

(2) Adam, c'est l'être humain, dans un sens générique : l'humanité; Ha-adam, c'est le-Adam; le texte individualise l'homme par l'article *ha*.

Il y aurait, d'ailleurs, beaucoup à dire sur l'emploi du nom générique Adam, pour signifier l'homme en général, qui devient le nom particulier du premier homme. Il n'est peut-être pas très aventuré de

Donc, aucun doute possible: un être humain, mâle-et-femelle, créé à l'image de Dieu, le sixième jour. Plus tard, le jour du repos de Dieu passé, soit après le septième jour, séparation de l'être mâle-et-femelle et ne formant qu'un seul corps, en un mâle et une femelle, d'où résultent deux corps distincts.

Aïsha, femme d'Adam, sa « moitié », — le mot est resté, au propre et au figuré, — ne deviendra Eve (Hawah) que comme « mère de tous les vivants » (*Gen.* III, 20).

Comme on le voit, l'auteur de la Genèse n'affirme pas directement, expressément, que Dieu-Ælohim est, lui aussi, mâle-et-femelle. Il ne le laisse comprendre que par ce bout de phrase, d'ailleurs deux fois répété : « Faisons un être dans notre forme, comme notre ressemblance... Et Dieu créa un être dans sa forme; dans la forme de Dieu, il *les* créa; mâle-et-femelle il *les* créa ».

La forme de Dieu est donc mâle-et-femelle (1).

Si la Genèse garde une certaine discrétion sur ce point capi-

supposer qu'il a été substitué au nom de *Isch* ou *Aïch*, puisque l'on fait désigner la femme par le terme générique : Ischa ou Aïscha qui, quand on l'individualisera, deviendra Hawah : Eve. Ischa ou Aïscha s'écrit en Hébreu : par un alaf ou a, faisant l'effet d'une h muette, par un iod (i) par un chin pointé à droite (ch chuintant) et un hé (h aspirée). Je ne suis pas loin de croire que ce Isch, dissimulé sous le nom d'Adam, premier être apparu quand notre globe se souleva de l'abîme des eaux, a quelque parenté avec les poissons, — isch, fisch, piscis, ichthus, — avec ces Iao-annès ou Iôannès dont parle Bérose, d'origine hindoue, et j'en parlerai le moment venu (voir chap. III, § *Iôannès, nom de révélation*, p. 112), révélateurs de toute vie aux premiers temps, passés en symbole de la grâce chez les Judéo-chrétiens sous forme de poissons.

(1) Nous avons trouvé la même conception de la Divinité dans les Védas de l'Inde, d'où elle provient, chez les Egyptiens, cultes solaires et lunaires, Osiris-Isis, chez tous les peuples qu'on a qualifiés de polythéistes, — ce qui fait sourire. Pythagore disait que Dieu (grande Monade, du grec : Monos, seul, unique), agit en Dyade créatrice (Dyade vient de Duo, deux).

Du moment, en effet, que Dieu se manifeste en créant, pourquoi ne serait-il pas double, mâle-et-femelle, ou, pour emprunter le langage ésotérique, essence indivisible et substance divine, en deux hypotases, comme diront les chrétiens, fidèles sujets des dogmes juifs : principe masculin, actif, dominateur, et principe féminin, passif, matière plas-

tal, — et l'on peut être sûr que l'Œuvre des six jours, dans la Genèse, n'a pas été rédigée pour que la Lumière, créée cependant par Ælohim, nous éclaire, — la tradition ou Qabbale juive, qui doit tout de même interprêter exactement la Genèse, ne laisse aucun doute : Dieu, comme l'être à son image créé au sixième jour, est double, ayant un côté mâle et un côté femelle, et deux visages tournés de deux côtés opposés. On peut s'en convaincre en lisant non seulement les Targoums, mais encore le Talmud (voir *Bereschith Rabba*, sect. 8, col. 2; *Eroubim*, fol. 18 a; *Kethouboth*, fol. 18 a). Et le grand savant et philosophe juif Maimonidès est de cet avis (*Moré rebouschim*, trad. Munk, t. II, p. 247) ».

On lit dans le Zohar : « Rabbi Abba dit : le premier homme était mâle-et-femelle à la fois, car l'Ecriture dit : Et Ælohim dit : Faisons l'Homme à notre image et à notre ressemblance. C'est précisément pour que l'homme ressemblât à Dieu qu'il fut créé mâle-et-femelle à la fois; *il ne fut séparé qu'ultérieurement* (II, 55 a).

La Droite et la Gauche de Iahweh. — « L'Ecriture dit que l'homme a été créé à l'image de Dieu, ce qui veut dire : tous les membres et toutes les parties du corps humain sont les images des formes sacrées (*Zohar* I, 272 b). Et dans le même Zohar : « Bereschit bara Ælohim eth haschamaïm ve eth bra-aretz » (au commencement, Dieu créa les cieux et la terre). *Eth* désigné la droite du Saint (Ælohim). Béni soit-il ! *ve-eth*, la gauche. Nous en inférons que Dieu tendit *sa main droite* et créa les cieux, et tendit *sa gauche* et créa la terre (comparer *Isaïe*, XLVIII, 13). « Il y a un côté droit et un côté gauche : Israël, le paradis, le monde futur (côté droit), et (côté gauche).

tique, animée ? La Dyade pythagoricienne représente l'union hypostatique de l'Eternel-masculin et de l'Eternel-féminin. Orphée avait dit : « Zeus est l'Epoux-et-l'Epouse divin. »

L'Eternel-féminin, c'est la Nature vivante, céleste et terrestre, l'âme du monde; Maïa des Hindous; Isis des Egyptiens; Cybèle, Déméter des Hellènes-Latins; et, dans l'Humanité, la Femme. « Honneur à la Femme ! disait Pythagore. Elle nous fait comprendre cette grande Femme : la Nature. »

les goïm ou autres nations, l'enfer, le monde présent (III, 259 b). ».

Pour illustrer cette déclaration du Zohar, il n'est rien de mieux que de rappeler ce que le *Selon-Mathieu* fait dire au Christ, à propos du Jugement dernier (XXV, 31 et suivants) : « Quand le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire, avec tous les saints anges, alors il s'assiéra sur son trône de gloire. Toutes les races seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs. Et il mettra les brebis (Israël, paradis, monde futur) *à sa droite*, et les boucs (goïm, enfer, monde présent) *à sa gauche*. Alors, Roi, il dira à ceux qui seront *à sa droite :* Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde... Ensuite il dira à ceux qui sont *à gauche :* Retirez-vous de moi, maudits ! Allez dans le feu éternel (l'étang de soufre de l'*Apocalypse*) préparé pour le Diable et pour ses anges... Et ceux-ci s'en iront au châtiment éternel, mais les justes (selon la Thora) iront à la vie éternelle ».

C'est, en deux phrases, avec sa haine, toute la substance de l'*Apocalypse* du Christ, sous le nom de Jésus, qu'au IIIe ou IVe siècle, le scribe matthéen, malgré la transfiguration du Christ en Jésus-Christ, ne peut s'empêcher de mettre dans la bouche de son héros hybride, pour être compris des initiés juifs, tout en mystifiant les goïm. L'*Apocalypse* est l'œuvre du Christ.

La Trinité éternelle. — Revenons au *Zohar*. Rabbi Siméon Ben-Iochaï parle : « C'est le moment de révéler un mystère. Nous avons appris qu'à l'heure où l'Ancien sacré (l'Ancien des jours, Dieu, Ælohim) voulait établir tout, il établit dans les régions suprêmes quelque chose comme mâle et femelle. Dans l'endroit où sont contenus le mâle et la femelle, ils ne subsistent que par un autre état de mâle et femelle (1). Et cette Sagesse qui

(1) Pour comprendre la suite, il est utile de savoir que d'après les quabbalistes juifs, il existe dix émanations de Dieu, appelées les dix Sephiroth. Il n'est pas dans mon intention de m'appesantir sur les

contient tout, lorsqu'elle se manifeste et resplendit grâce à l'Ancien sacré, elle ne brille que sous la forme de mâle et femelle. Cette Sagesse se manifeste : elle produit Bina, intelligence. Il y a donc mâle et femelle, car Hokhma (Sagesse), c'est le Père, et Bina (Intelligence), c'est la Mère. Ils sont les deux plateaux d'une balance dont l'un est mâle, l'autre femelle. Dans le livre d'exégèse de Rabbi Abba l'Ancien, il est dit : « Quest-ce que Bina ? Bina est produit par l'union de Iod (lettre I, première de IHWH) et du hé, comme son nom l'indique : Bina, Ben-Iah (émanation ou moitié féminine de Dieu, comme Hokhma est son essence masculine), c'est la perfection de tout. Quand les deux sont unis et que le Fils est avec eux (le Fils, nom générique, comme l'être humain, l'Homme, ayant les deux sexes, Fils-Fille, on va le voir de suite), la synthèse parfaite est réalisée, car ainsi se trouvent réunis le Père, la Mère, le Fils-et-la-Fille ». L'Enfant est Fils-Fille, en effet, et forcément, car « grâce à Hokhma-Bina (Sagesse-Intelligence, les deux moitiés de Dieu-Ælohim, l'Ancien sacré, tout est constitué sous la forme de mâle-et-femelle (III, 290 a) ».

théories relatives aux dix Sephiroth, ni sur la façon dont ils s'unissent et s'engendrent au sein de la divinité, au moyen des symboles sur le Masculin et le Féminin. On va voir ici que parmi ces dix Sephiroth, *Hockma* (masculin) et *Bina* (féminin), le Père et la Mère, ont un fils, dont le nom est *Hésed* (amour) ou *Ghedoula* (clémence), principe mâle aussi, souvent appelé le Fils, le Fiancé, l'époux, le Roi (Iahweh, lui-même), et une fille, *Gheboura* (rigueur), qui ne fait qu'un avec le fils. Car « où il y a clémence, il y a rigueur », unies en Iahweh. Principe femelle, Gheboura est appelée souvent la Fille, la Fiancée, l'Epouse, la Matrona (Ælohim, pendant d'Iahweh, ou second plateau de la balance en équilibre). Ghedoula-Hesed et Gheboura s'unissent en *Tiphéreth* (Beauté). J'espère que vous voyez clair dans ces abstractions.

Si, des dix Sephiroth on retranche les trois premiers, la Trinité ou Triade divine, les sept autres représentent l'évolution de l'univers. Nous les retrouvons dans les sept Dévas de l'Inde, les sept archanges chaldéens, les sept Génies de la vision d'Hermès, les sept Amshapands de la Perse, les sept anges de l'*Apocalypse* chrétienne, dite de Pathmos, — présidant aux sept planètes.

III. — Le « Isch » androgyne : « un-en-deux et deux-en-un » en face du Christianisme

Une côte n'est pas le côté. — L'erreur traditionnelle, qui fait de l'être créé dans la Genèse, un mâle, un être au seul sexe masculin, provient d'une faute volontaire, d'une hypocrisie certaine, que les traducteurs de la Bible, tous d'Eglise, commettent, l'un après l'autre. Traduction. trahison.

Quand on lit les traductions de la Bible, on y apprend que la première femme fut formée d'une *côte* arrachée au flanc d'Adam, premier homme. Ce qui permet aux auteurs chrétiens de considérer la femme comme inférieure à l'homme, dont elle n'est qu'un « os surérogatoire ». Le mot est du grand évêque Bossuet, l'aigle de Meaux. Seulement la traduction : *côte*, est inexacte.

Le mot hébreu de la Genèse que les traducteurs ecclésiastiques traduisent par côte, est « celah », qui signifie proprement côté, et que l'on rencontre dans l'expression hébraïque : de côté et d'autre. Ce n'est que par extension que le mot *celah* signifie en particulier une côte.

La naissance d'Eve. — Voici la traduction de la Genèse sur la création de la femme, après le septième jour, Adam ayant été créé le sixième. Ne pas oublier surtout qu'entre la création d'Adam et celle de la femme, Ælohim ou Iahwah-Ælohim, s'est reposé un jour, puis a planté un jardin en Eden, vers l'Orient, et y a mis Adam, qu'il avait formé, lui donnant le droit de manger de tous les arbres, sauf de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, sous peine de mort.

Puis Iahwah-Ælohim dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable à lui. Alors Iahweh-Ælohim fit tomber un profond sommeil sur Adam, qui s'endormit. Il prit un de ses côtés et referma la chair à la place. Et Iahweh-Ælohim forma en femme le côté qu'il avait pris à Adam, auquel il la présenta, et qui s'écria : Celle-ci est l'os de mes os et la chair de ma chair. Elle sera appelée (H)ISCHA, parce qu'elle a été séparée de (H)ISCH (*Gen.* I, 7-23) ». Le mot hébreu ici, pour Adam, est bien Isch. Méditez et concluez.

En résumé, lorsque, pendant l'assoupissement de l'Isch androgyne, qui continuera à être appelé Adam, une fois « déféminisé », Dieu crée Ischa, qui ne sera appelée Eve (Hawah : qui signifie vie, « car elle est la mère de tous les vivants »), qu'après la malédiction d'Iahweh-Ælohim sur Adam et Eve (pour avoir mangé du fruit de l'arbre), il ne fait que couper en deux Isch, qu'en séparer et détacher sa moitié féminine, qui devient alors un être distinct.

Est-ce que les Ecritures chrétiennes laissent supposer le contraire ? Nullement. Deux évangiles (*Matth.* XIX, 4; *Marc* X, 6) font dire au Christ : « N'avez-vous pas lu (dans la Genèse évidemment, car il parle à des Juifs, comme lui) que celui qui fit tout au commencement *les* créa mâle-et-femelle ? ». Des Pharisiens viennent de demander au Christ, pour le mettre à l'épreuve, s'il est permis de répudier sa femme. Et le Christ répond comme vous venez de le lire. Mais ce n'est pas toute sa réponse, dont la suite mérite d'être analysée, et j'y reviendrai tout à l'heure.

Eusèbe de Césarée, parmi les écrivains ecclésiastiques d'autrefois, interprète le texte biblique de la même façon que la Qabbale juive (*Praep. evang.* XII); il en profite pour faire un rapprochement avec les androgynes primitifs dont parle Platon, dans *Le Banquet*. J'en citerai un passage ci-dessous, à l'appui de la discussion qui suit, sur les déductions que l'on a tirées du fait que Dieu a créé l'être humain mâle-et-femelle, puis l'a séparé en deux corps : l'homme et la femme (1).

De l'androgynisme originaire de l'être humain, — vrai ou supposé, — des déductions différentes ont été tirées.

(1) Saint-Jérôme, à qui la fraude ne fait pas peur, a volontairement mal traduit Eusèbe, sur ce point. Mais d'autres théologiens catholiques ont développé et soutenu la même interprétation qu'Eusèbe, notamment : Augustin Steuco, de Gubbio, choisi par le pape Paul III comme l'un des théologiens du Concile de Trente, et préfet de la Bibliothèque Vaticane (*Cosmopoeia vel de mundano opificio*, édition in-folio, Lyon, 1535, pp. 154-156), et le P. Francesco Giorgi, de l'ordre des FF. mineurs (*In scripturam sacram et philosophiam tria millia problemata*, liv. I section : *De mundi* fabricâ, probl. 29, Paris, 1522, in-4°, p. 5).

L'androgynisme et la philosophie « païenne ». — C'est par lui que Platon, le mystique et spiritualiste philosophe grec, qui avait voyagé en Egypte, où il semble s'être fait initier par les prêtres aux mystères d'Isis, c'est par l'androgynisme du premier être humain qu'il explique l'amour. Parlant, dans *Le Banquet*, des androgynes primitifs, dont les deux moitiés, aux postérités multipliées, hommes et femmes éternellement nostalgiques, se cherchent mutuellement, et confondent leur chair dans l'embrassement, pour se fondre dans l'unité ancestrale, il s'exprime ainsi : « La cause du désir d'un mélange si parfait, avec la personne aimée, qu'on ne soit plus qu'un avec elle, dit-il, est que notre nature première, primitive, était une et que nous étions autrefois un tout parfait. Le désir et la poursuite de cette unité s'appelle amour ».

Cette explication philosophique, délicieusement transposée sur le plan moral ou social, deviendra le symbole de l'union de l'homme et de la femme dans le mariage, du moins pendant la vie terrestre des êtres humains.

L'androgynisme et les commentaires juifs. — Déjà, la Genèse (II, 24), — dans une phrase qui semble bien une interpolation du texte ancien, lorsque Iahweh-Ælohim a coupé en deux l'Isch androgyne et a présenté à la moitié mâle, une fois la plaie consolidée, sa moitié femelle, et que le mâle s'écrie : Voici, cette fois, celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! On l'appellera Ischa parce qu'elle a été prise de Isch, — conclut ainsi : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une même chair. Ce que Dieu a uni, que l'homme donc ne le sépare pas ».

C'est cette phrase qu'ajoute le Christ à la première partie de la réponse qu'il fait aux Pharisiens, dans la scène que j'ai rappelée plus haut (1).

La Qabbale juive, sur l'union de l'homme et de la femme,

(1) Et les deux Evangiles Matthieu et Marc sont d'accord. Mais Marc n'ajoute rien de plus, tandis que Matthieu parle plus longuement, on le verra tout à l'heure, et ce qu'il faut en conclure, qui est un peu différent de la morale sur le mariage.

nous a transmis, dans le Zohar, des pages bien curieuses, où se mêlent, pour un essai de conciliation, les réalités de la terre avec les conceptions d'une métaphysique qui se souvient de la Genèse.

« La tradition nous apprend, y lit-on (I, 207 b-208 a), que les mariages sont pour le Saint (Dieu), un travail aussi ardu que le passage des Israëlites par la mer Rouge, parce que les mariages dépendent d'un degré spécial. Remarquez qu'au moment de l'union de l'Epoux et de l'Epouse, — il s'agit de deux principes : mâle et femelle, Hokhma-Bina, qui vivent en Dieu, — toutes les âmes se retrouvent. Chaque âme mâle doit retrouver l'âme femelle qui était sa compagne avant la descente sur la terre (1). « De même que le Saint, béni soit-il ! opère l'union entre l'époux et l'épouse ici-bas, de même il opère l'union des âmes sœurs en haut, pour qu'elles y engendrent d'autres âmes » (*Zohar* I, 186 h).

Mais la conclusion de la Qabbale sur la création de l'être humain, — Ælohim les créa mâle et femelle, — parait bien être celle-ci : « Toute figure qui ne représente pas le mâle et la femelle ne ressemble pas à la figure céleste. Le Saint, béni soit-il ! n'élit pas domicile là où le mâle et la femelle ne sont point unis. Il ne comble de bénédictions que le lieu où le mâle et la femelle sont unis » (*Zohar* I, 55 b).

Evidemment, on peut interpréter cette phrase en faveur de l'union sainte de l'homme et de la femme dans le mariage. Et c'est le point de vue de la morale terrestre.

Mais il ne faut pas oublier qu'il y a un ciel où, depuis les

(1) C'est pourquoi, ajoute le Zohar, la tradition dit que les mariages constituent un travail aussi ardu que la séparation des eaux de la mer Rouge. Pour séparer la mer, il a fallu que la région céleste à laquelle la mer Rouge correspond fût également séparée en autant de voies qu'il a fallu de gués dans la mer pour livrer passage aux Israélites. Pour qu'un évènement se produise ici-bas, il faut qu'un évènement pareil s'accomplisse en haut, tout ici bas n'étant que le reflet du monde d'en haut. »

C'est par la même tournure d'esprit que Marie, mère du Christ, a son double dans la Vierge de lumière, la Constellation céleste; Joseph, dans le Verseau, Jean dans Jésus, ou le Verbe, ou les Poissons, ou l'Agneau, etc.

chrétiens tout au moins, — les Juifs, d'où leurs dogmes sont issus, n'ont rapporté que de la captivité de Babylone la croyance dans l'immortalité de l'âme, — les justes doivent hériter de la vie éternelle, ressuscités dans la chair, conformément au Symbole des Apôtres : « Je crois en Dieu... à la résurrection de la chair, à la Sainte Eglise universelle (catholique), en la vie éternelle ». Quel chrétien n'a pas la foi de retrouver au ciel ses biens-aimés d'ici-bas ? Si la terre est le reflet du ciel, comme dit le Zohar, ou, humainement, puisque, dans l'union parfaite de l'homme et de la femme, l'amour l'emporte sur tout, les époux d'ici-bas, qui ne meurent pas ensemble, d'ordinaire, se retrouveront donc dans le ciel. Pas de plus légitime désir, ni de plus respectable.

L'androgynisme et Jésus. — Eh bien ! écoutez Jésus, dans les trois Evangiles synoptisés (*Matt.* XXII, 23-30; *Marc* XII, 18-25; *Luc* XX, 27-36). Des Sadducéens qui, parait-il, ne croient pas à la résurrection viennent lui raconter que sept frères ont épousé successivement la même femme, après décès successifs. Puis la femme meurt aussi : « Duquel d'entre eux, demandent-ils, sera-t-elle donc la femme au jour de la résurrection, car les sept frères l'ont eue pour femme ? ». Et Jésus répond : « Les enfants de ce cycle, — le mot grec est *aïon*, que les traducteurs d'Eglise interprètent par siècle qui est un « change », un faux sens voulu, car Jésus veut parler du cycle de mille ans qui précède le cycle imminent des Poissons, signe de la Grâce, avant le retour du cycle de l'Agneau ou Bélier, triomphe du Messie-Christ dans la Jérusalem céleste (1), — les enfants de ce cycle, dit Jésus, se marient et donnent en mariage, mais ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part au cycle à venir (Poissons) et à la résurrection d'entre les morts, ne se marient pas et ne donnent pas en mariage, car ils ne peuvent plus

(1) On doit commencer à comprendre, puisque j'ai montré que toutes les cosmogonies orientales et tous les mystères sont « construits » sur douze millénaires, correspondant aux douze signes du Zodiaque, et constituent la grande année du Monde, ou de la révolution du Monde.

mourir. Ils sont comme les anges et ils sont fils du Dieu de la résurrection » (1).

J'ai cherché, de ces paroles du Christ, une explication qui ne choque pas le sens commun, une explication plausible. Je ne l'ai pas trouvée, et pour cause. Elle est l'aveu que « la vie éternelle », — avoir part au cycle à venir, — est le retour à l'androgynisme adamique avant la coupure en homme et femme de Isch. « Ceux qui sont jugés dignes de la résurrection ne peuvent plus mourir. Ils sont comme des anges », autrement dit : mâle-et-femelle (2).

Il ne faut pas oublier en effet que, d'après le dogme chrétien, c'est par la femme, qui a tenté l'homme, après sa séparation d'avec le corps d'Adam, que le pêché est entré dans le monde et, par le pêché, la mort (*Epit. Rom.*, V, 12). La vie éternelle sera la *réadamisation*, la réintégration dans leur corps originaire, mâle-et-femelle, de tous les êtres humains dignes du royaume des cieux : *un-en-deux et deux-en-un.*

Les scribes qui ont fabriqué les Evangiles ont fait sauter ou ont atténué, à ne plus la laisser très compréhensible, cette doctrine du retour, pour le Salut dans le ciel, à l'androgynisme primitif. Mais on la retrouve clairement exprimée dans des œuvres de Pères et d'apologistes ecclésiastiques, qui, par ceci, permettent d'affirmer qu'au moment où ils écrivent, n'in-

(1) On lit aujourd'hui dans le Selon-Luc, retouché on ne sait quand après le quatrième siècle : « Ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection. » J'ai pris le texte ancien, avant la fraude, tel qu'on le trouve dans le *Dialogue avec Tryphon* (ch. 81, à la fin), ouvrage qui est donné comme de la seconde moitié du IIe siècle, mais qui est, en réalité, du quatrième.

(2) Maïmonidès (*Guide des Egarés*, Ire partie, chap. XLIX) dit : « Les anges n'ont pas de corps; ce sont des Intelligences séparées de toute matière. » On peut se demander comment alors il faut concilier cet état immatériel des anges avec la résurrection de la chair qui fera les corps morts ressuscités pareils à des anges. Passons. Maïmonidès continue : « Ce sont des êtres produits et c'est Dieu qui les a créés... Tantôt hommes, tantôt femmes, tantôt esprits, tantôt anges. » Dans la Genèse (XVIII, 2), ils sont des mâles (isch) ; dans Zacharie (V, 9) ils sont femmes (ischa). A la vérité, ils sont difficiles à identifier, étant « la flamme du glaive qui tourne (Genèse, III, 24) », et aussi Psaume (CIV, 4) : « un flamboyant qui tourne ».

voquant que les Paroles du Rabbi, dans leurs écrits, il n'existe pas d'autre Evangile ou Bonne nouvelle que l'*Apocalypse.*

Dans Clément d'Alexandrie (160-220) Jésus répond à Salomé, Marie en Evangile, — qui lui demandait jusqu'à quand durera la mort (Stromata III) : « Tant que vous ferez des enfants, vous, femmes ». Réponse qui n'a rien d'énigmatique : tant que le retour à l'androgynisme, un-en-deux deux-en-un, ne sera pas accompli. Et encore, ceci dans Clément de Rome (*Ep. Corinth.*, XII), et que Clément d'Alexandrie, en le reproduisant, nous apprend se trouver dans l'Evangile (Bonne Nouvelle, *Apocalypse*) des Millénaristes d'Egypte et des Nazaréens, très ancien, toujours cité par Clément d'Alexandrie : Mon règne aura lieu, dit Jésus à la même Salomé-Marie, sa mère (à qui on a substitué un interlocuteur anonyme), quand vous aurez foulé aux pieds le vêtement de la pudeur, *quand le dehors sera vers le dedans,* l'homme avec la femme, DEUX-EN-UN, ni homme ni femme ». Et Salomé-Marie, qui eut neuf enfants, à qui l'Eglise tente de ne laisser que son fils aîné, né par la vertu du Saint-Esprit, s'exclame alors : « Bien m'en a pris de rester vierge ! » (1).

Le miracle de la vierge-mère est en train de s'accomplir. Un autre aussi.

Le premier être humain était homme-et-femme. Jésus le sait. Il fait état de cet androgynisme, condition essentielle de l'entrée dans son royaume. Mais les scribes atténuent, je l'ai dit. L'androgyne, mâle-et-femelle, est devenu, sous leur plume, un être ni homme ni femme : un hermaphrodite. Poussant plus loin

(1) Clément de Rome, dont l'Eglise a fait le second pape, faux, bien entendu, comme Pierre, le premier, — elle l'a fabriqué avec le cousin de Domitien, Flavius-Clémens, qui donnait dans les rêveries et les rébellions apocalyptiques, et que Domitien condamna pour cette raison, — Clément de Rome, sous le nom de qui l'on a mis, entre autres, une Epitre aux Corinthiens, comme Paul, cite ces paroles de Jésus qui ne répond plus à Marie-Salomé ,sa mère, mais à un « quelqu'un » anonyme. Si Clément de Rome a substitué le *quelqu'un anonyme* à Salomé, c'est pour cacher que Salomé, c'est Marie, mère du Christ. Clément d'Alexandrie avait tiré sa citation d'un auteur du IIe siècle, dont on ne sait rien, Julius Cassianus, qui nommait donc Marie.

dans les Evangiles, les scribes iront jusqu'à l'eunuchisme. Vous vous rappelez ce qu'on fait dire à Jésus sur l'union de l'homme et de la femme dans le mariage, arrangement tardif d'un premier texte, ancien, dont il reste la trace (*Matt.*, XIX, 3-12). Les Pharisiens, quand Jésus leur dit qu'on ne doit pas répudier sa femme, répliquent au nom de la Thora : « Mais Moïse l'a permis ! ». Jésus répond : « C'est à cause de la dureté de vos cœurs qu'il l'a permis. Mais à l'origine, il n'en a pas été ainsi ». Allusion directe à l'androgynisme primitif. Jésus condescend alors à autoriser le divorce, mais seulement pour adultère. Marque d'une violente incursion ecclésiastique dans le texte. Ses disciples lui disent : « Si telle est la condition de l'homme vis-à-vis de la femme, mieux vaut ne pas se marier ». Ses disciples ne comprennent pas le mariage sans l'accessoire de l'adultère. Jésus dit : « Les hommes ne sont pas tous capables d'entendre ce conseil de ne pas se marier, mais non parce que le mariage interdit l'adultère, mais seulement ceux à qui cela a été donné ». Et le coq-à-l'âne, qui rend de plus en plus le morceau incohérent. « Il y a des *eunuques* qui sont sortis tels du sein de leur mère, il y en a qui ont été faits *eunuques* par les hommes, et il y en a qui ce sont eux-mêmes faits *eunuques*, à cause du royaume des cieux » (1).

Les conséquences hideuses de la doctrine de Jésus sur l'Androgynisme. — On conçoit facilement que de telles théories sur le un-en-deux, deux-en-un, sur le retour à l'androgynisme, d'avant le péché où sont tombés Adam et Eve, cet anathème porté contre la loi naturelle de l'homme et de la femme de procréer, devaient avoir pour conséquence les pires aberrations sexuelles.

Déjà, au début du IIe siècle, dans l'*Envoi* que fait Papias aux sept Eglises d'Asie, de l'*Apocalypse* du Christ, pour ré-

(1) Le scribe qui fait parler Jésus lui prête cette fin : « Que celui qui a la force d'en arriver là, y arrive ! « Phrase pour donner le change. Tout le récit porte la marque de sophistications successives pour cacher le dogme de l'androgynisme primitif. Les commentateurs chrétiens interprétent : ceux qui se sont faits eux-mêmes eunuques, par : « ceux qui ont volontairement renoncé au mariage. » Je me garderai de tout commentaire.

chauffer le zèle des Christiens, déçus de ne pas avoir vu arriver le Royaume, après deux jubilés successifs, 35-135, l'Eglise de Pergame est citée comme ayant des adeptes de la secte christienne des Nicolaïtes. « Les Nicolaïtes ont pour maître Nicolas, un des sept diacres choisis par les apôtres » (1).

Sur les Nicolaïtes nous avons le témoignage de Fronton, précepteur de Marc-Aurèle. Il les montre s'appelant entre eux frères et sœurs, buvant et mangeant sans mesure, prêts à tous les genres de débauche que l'orgie suggère, profitant des ténèbres pour s'enlacer, confondre les sexes au hasard de la rencontre, dans des accouplements incestueux. Saint Cyprien a parlé de ces femmes sœurs, — vierges au sens propre, qui partageaient les agapes des frères. Je citerai Cyprien, sans le traduire dans les passages où son latin brave l'honnêteté : « Il n'en est pas, de ces sœurs, qui puisse être défendue et puisse prouver qu'elle est vierge, car même si on la reconnaissait vierge *eâ parte suâ quâ mulier potest esse*, elle aurait pu cependant avoir pêché *ex aliâ corporis parte, quâ violari potest, et tamen inspici non potest* ». Voir aussi Saint Jérôme, *Lettre XXII, à Eustochius*. Et écoutez-le, aux IVe et Ve siècles (331-420), s'exprimer sur les *agapétai* chrétiennes, les *sunéisaktes*, les *subintroduites*, « épouses sans noces, concubines sous ombre de religion, courtisanes, sœurs voluptueuses qui cherchent des frères de plaisirs, et qui, passant pour vierges et chastes, après un repas exquis, *rêvent d'apôtres* ». Lisez le portrait qu'il trace d'un Sabinianus, chrétien, don Juan, Lovelace, séduisant une Vierge chrétienne, à la Noël, dans la grotte même de Bethléhem.

La secte Nicolaïte, qui tient que le Christ est Dieu, en qui le Verbe s'est incarné, n'est pas la plus hideuse des sectes chrétiennes que les doctrines de l'un-en-deux et du deux-en-un

(1) Voir Actes (VI, 5) où Nicolas est donné comme prosélyte d'Antioche. Inutile de dire que le diaconat, institution de l'Eglise, est bien postérieur aux temps dits apostoliques. La citation est prise dans Irénée, juif d'origine, qui s'appelait Salomon, et vivait au IIe siècle. C'est une interpolation qui date des IIIe-IVe siècles, où l'*Apocalypse*, y compris l'Envoi aux sept Eglises, est passée du Christ, devenu Jésus, au Jean Evangéliste et disciple bien-aimé, tiré du Iôannès-Christ.

ont poussé aux messes noires et immondes (1). Avec Fronton, voici Minucius Félix, un païen, voici Epiphane, un saint chrétien, qui nous ont donné des détails circonstanciés sur l'abjection des christiens de leur temps et sur leurs fêtes pascales, aux pratiques christophages, allant jusqu'au vampirisme et l'infanticide, pis que le Molochisme. Voici de l'Epiphane et sur les pratiques chrétiennes qu'il affirme, et qu'il faut reproduire en latin : « Nous t'offrons ceci, ô Père Céleste, qui est certaine-

(1) Parmi les reproches flétrissants dont les auteurs profanes ont marqué les judéo-chrétiens, et que Tacite résume dans la formule « l'exécrable superstition », il n'y a pas, en effet, que le reproche d'avoir prophétisé la fin du monde, l'anéantissement de l'Empire romain au profit de la descendance davidiste, d'avoir souhaité les bouleversements et les catastrophes, et plus tard d'être apparue comme des fanatiques de la mort, pour la récompense de l'éternité. Ennemis publics sans doute, les adeptes de la secte exécrable, mais aussi scélérats qualifiés, adonnés à des mystères hors nature, à des pratiques qui font lever la conscience humaine de dégoût. « Faction infâme d'hommes qui choisissent leurs prosélytes dans la lie du peuple et parmi les femmes que la faiblesse de leur sexe rend si faciles à séduire, pour les englober dans une conjuration impie, qu'ils cimentent dans leurs assemblées nocturnes, non par des sacrifices, mais par des sacrilèges, des jeûnes solennels et d'horribles festins... Ils se reconnaissent à des signes secrets, s'aiment les uns les autres presque avant de se connaître, et s'appellent *promiscue* frères et sœurs. Les uns disent qu'ils adorent la tête d'un âne (nous en reparlerons), les autres les parties sexuelles de leurs prêtres, d'autres, un homme justement puni du dernier supplice sur le bois infâme de la croix. Sur leurs initiations et sur leurs festins circulent d'abominables récits. On présente, dit-on, à celui qui doit être initié un enfant couvert de pâte de farine, afin de l'enhardir au meurtre en le dissimulant. Le novice frappe sans savoir cette apparente masse informe; le sang coule; ils le boivent avidement, se partagent à l'envi les membres de la victime, cimentent ainsi leur conjuration et s'engagent au silence mutuel par la complicité du même forfait... — Après un long repas, lorsque les vins dont ils se sont enivrés commencent à exciter en eux les feux de la débauche, ils attachent un *chien* au candélabre et le provoquent à courir sur un morceau de viande qu'on lui jette à une certaine distance : les flambeaux renversés s'éteignent; alors, débarrassés d'une lumière importune, ils s'unissent au hasard, au milieu des ténèbres, dans d'horribles embrassements ». (Min. Félix, *Octavius*, VIII et IX).

« Sont-ce là des fables et d'absurdes calomnies ? continue le texte. Mais Epiphane, Saint-Jérôme ont avoué. Et lisez donc Saint Ambroise. »

ment le corps du Christ, *ita cum eo vescuntur, et impurissimas suas sordes degustant, atque discunt : Hoc est corpus Christi, et hoc est Pascha. Eodem modo, quoties mulier menstruos fluxus patitur, absorbent, atque : Is est, inquiunt, sanguis Christi* ». Et Saint Epiphane, c'est tout le IVe siècle (310-405).

Thomas-Didyme, jumeau du Christ par le nom : Juda, celui qui aurait mis sa main au flanc ouvert du Christ ressuscité, déclare dans *Pistis-Sophia* de Valentin : « Nous avons entendu dire qu'il y a des hommes sur terre, qui prennent le sperme des mâles et les menstrues des femmes, qu'ils mettent en lentilles et mangent, en disant : Nous croyons en Esaü et en Jacob ! ». La Pâque accomplie et parfaite, d'après *Epiphane*, consistait à faire avorter une femme, hâcher le fœtus, l'assaisonner et le manger.

Certes, contre ces cérémonies abominables, les auteurs chrétiens, à l'époque tardive où le christianisme actuel est fait, ont protesté avec indignation, embouchant la trompette des *Fronton*, des *Minucius Félix*, qui les avaient stigmatisées. Ils ont commencé, pour se désolidariser, à mettre ces horreurs sur le compte des Gnostiques, qui ont bon dos et ne peuvent plus, ne pouvaient plus protester. Mais Nicolas et les Nicolaïtes, « ces hommes perdus de toutes sortes de vices et de pêchés », dira Saint Paul, au IIIe ou IVe siècle, étaient-ils gnostiques ? Aucunement. Ils appartenaient à l'Eglise de Pergame. L'Eglise a eu honte de ses origines et a calomnié les Gnostiques pour donner le change sur eux.

Entre temps, dans les apologistes, dans Saint Cyprien notamment dont vous avez lu les proses, des correctifs postérieurs sont intervenus, pour feindre de donner à ces pratiques hors-nature, à ces jeux de débauchés, des petits airs d'innocence, jusqu'à les présenter comme des combats héroïques soutenus contre le démon.

Et cependant, — aberrations, qui en sont la conséquence presque fatale, désavouées et mises à part, — c'est bien l'influence de la doctrine : « La mort ne sera plus, quand vous autres femmes, cesserez de faire des enfants ! Malheur à celles qui seront enceintes au grand Jour ! » que l'on retrouve dans

l'enseignement chrétien jusqu'à notre époque, en faveur du célibat. « Celui qui prend femme fait bien, dit Saint Paul. Celui qui ne se marie pas fait mieux ! ». Tertullien (*De exhort. cast.* 6) : « Dieu, dans l'ancienne Loi, disait : Croissez et multipliez ! Il dit, dans la Nouvelle : Arrêtez-vous et que ceux qui ont des femmes fassent comme s'ils n'en avaient pas ». Le docteur chrétien reflète admirablement le point de vue de l'un-en-deux et du deux-en-un, la vraie doctrine évangélique.

Saint Ambroise, l'évêque de Milan, que je soupçonne d'avoir, au IVe siècle, fait composer le *Contra Celsum,* en le mettant sous le nom d'Origène, du IIIe siècle, par Saint Augustin, qui reçut en récompense l'évêché d'Hippone, aux revenus considérables, Saint Ambroise parait plus pénétré encore que Tertullien de la doctrine antinaturelle du Christ. En s'adressant aux jeunes filles pour les entrainer au célibat et à la retraite (*Exhort. virgin.* 7, 24), il fait des tableaux si immondes de la famille, il s'étend si crûment « sur les indignités du mariage », qu'on se demande comment des pères et des mères ont pu confier leurs filles à de pareils précepteurs. Je n'en reproduirai aucune citation, même latine. Je préfère baisser le rideau.

IV. — Les jours de Mille ans, la Genèse, le Zodiaque et les Juifs

Les qabbalistes juifs et les Ecritures judéo-chrétiennes. — En racontant la création du monde par Iahweh-Ælohim, la Genèse juive-chrétienne ne précise pas que les six jours sont, non pas des jours ordinaires, de vingt-quatre heures, mais des cycles millénaires, des jours de mille ans.

Mais la Qabbale juive et chrétienne ne s'y trompent point. Voici l'Epitre II de Saint Pierre (III, 8), fausse, mais ancienne, toute imprégnée encore de l'espérance apocalyptique dans le Messie-Christ, malgré les sophistications qu'elle a subies ensuite. Que dit-elle ? ceci : « Mes bien-aimés (on s'adresse aux Juifs *minim*, ceux qui, se plaçant sous le signe de la Grâce, les

Poissons, *minas* des Védas, versent dans les espérances apocalyptiques), il est une chose qui ne doit pas vous échapper, la *tradition* (la Qabbale) vous l'a apprise, c'est que, pour le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour ».

Tous les initiés ont compris. Quant aux autres, « ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point », comme dit Jésus. De quoi se plaignent-ils ?

Même idée dans le *Psaume* 90 (1 à 4), où mêlant par un procédé qabbalistiques, qui prouve l'incohérence du morceau, l'éternité de Dieu avec sa protection pour Israël, la création du ciel et de la terre, la vie éphémère des hommes, et proclamant qu'avant la création « Tu fais, Seigneur, rentrer les hommes dans la poussière », — s'ils ne sont pas créés, comment Dieu peut-il les faire rentrer dans la poussière d'où ils ne les a pas encore tirés ? — le Psalmiste s'écrie : « *Mille ans* sont à tes yeux, Seigneur, comme le jour d'hier quand il n'est plus ». C'est entendu.

Dans Valentin, auteur de *Pistis-Sophia* (Foi-Sagesse) du milieu du IIe siècle, Marie la Magdaléenne (la Fanatique), mère du Christ de chair, demande à Jésus : « Mon Seigneur, combien d'années des années du monde fait une année de lumière ! ». Et Jésus répond : « Un jour de lumière, c'est mille ans dans le monde, de sorte que trente six myriades d'années, plus une demi-myriade d'années (du monde : 360.000 + 5.000), soit 365.000 ans, font une année de lumière ».

L'arbre du jardin d'Eden, c'est l'arbre de Vie, dont les fruits rendent immortel, pareil aux Dieux, celui qui en mange. C'est un arbre éternel, ses jours sont de mille ans (1).

(1) Sur ce point aussi les anciens textes ont été remaniés. Dans Genèse II, 9 et III, 22, il est question, outre l'arbre de Vie, de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal. Dans Genèse III, 3-5, 6, II, 12, il n'est question que de l'arbre de Vie, celui qui est au milieu du jardin. C'est de son fruit que mangent Eve et Adam, à l'instigation du Serpent, qui leur promet qu'en mangeant de son fruit, ils ne mourront point (ils seront immortels) et tout ensemble connaîtront le Bien et le Mal, effet réservé à l'autre Arbre. Or, quand Adam et Eve comparaissent devant Ælohim, il ne leur reproche que d'avoir mangé du

Lorsqu'Esaïe (LXV, et notamment 17 et 22), prophétisant sur l'Espérance d'Israël, victoire sur le monde, annonce la création de nouveaux cieux et d'une nouvelle terre, où les Juifs n'auront plus à craindre que d'autres peuples, puisqu'ils ne seront plus, leur fassent la guerre, les pillent, les dépouillent, les massacrent, les emmènent en exil et en servitude, en ces temps nouveaux où ils bâtiront des maisons qu'ils habiteront, et non point pour qu'un autre les habite, plantant des vignes (aux douze récoltes par an) dont ils mangeront le fruit, il ajoute : « Les jours de mon peuple seront comme les jours de l'Arbre », c'est-à-dire d'une durée de mille ans. Autant dire : Mon peuple sera éternel.

Les Juifs et les Chrétiens devant le Zodiaque. — Les Ecritures juives-chrétiennes, ayant escamoté « l'œuf brillant comme l'or, aussi éclatant qu'un astre aux mille rayons », en quoi s'intègre toute la cosmogonie des Hindous et des Chaldéens, escamote du même coup le Zodiaque.

Elles veulent cacher que, comme les autres peuples, à qui elles l'ont emprunté, leur mythe des Destinées du Monde, qu'elles prétendent créé pour les Juifs, n'a pas d'autre explication que les hiéroglyphes des astres et les signes du Zodiaque.

Les Juifs et les Chrétiens ont beau essayer de donner le change, « abolir les Signes en Jésus-Christ qui les contient tous », comme dit Tertullien qui avoue, éviter même de prononcer le nom du Zodiaque, d'en expliquer le « mystère », les religions juive, judéo-chrétienne et chrétienne sont truffées de solarité et d'astrologie zodiacale.

Il n'est pas douteux que les Ecritures juives ont fait des représentations significatives du Zodiaque, avant les corrections d'Esdras, interdisant tardivement dans la Thora les « images taillées des choses qui sont là-haut au ciel ou ici-bas sur la terre », car il en reste assez de traces matérielles, sans compter toutes les allégories fabriquées par les scribes juifs-chrétiens

fruit qui donne la connaissance du Bien et du Mal, et il les chasse de l'Eden, de peur qu'ils ne touchent à l'arbre de Vie et vivent éternellement. C'est le gâchis.

(Jésus, les miracles, la Pâque, la résurrection, etc.) sur les signes du Zodiaque (1).

Ouvrons la Genèse (ch. 49). Il contient la bénédiction prophétique de Jacob, le patriarche mourant, à ses douze fils, après une « Annonciation » déjà du Messie, dans la Maison de Juda: « Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda, ni le bâton souverain d'entre ses cuisses, avant que le Sciloh vienne et que les peuples lui obéissent ».

Ce qui caractérise ce chapitre, outre la prédiction sur le Messie, ce sont justement des allusions voilées, sans franchise, mais incontestables, aux signes du Zodiaque, à chacun desquels les douze fils sont respectivement dédiés, comme placés sous leur bonne ou mauvaise étoile, ou comme y présidant (2).

Ruben, le fils aîné, « impétueux comme les eaux », c'est le *Verseau;* Siméon et Lévi, « qui sont frères », qui « dans leur colère » pour venger leur sœur Diana, « ont tué des hommes »,

(1) L'interdiction mosaïque, d'ailleurs très tardive, de reproduire les « images des choses qui sont là-haut, au ciel, et ici-bas sur la terre », — signes animaux du Zodiaque, notamment, — est d'origine égyptienne. Les hiérophantes égyptiens, dit l'évêque Synésius (*in Calvit*), ne permettent pas aux ouvriers ordinaires de faire les idoles ou l'image des dieux. Dans des antres sacrés, ils ont des coffres qui renferment certaines sphères sur lesquelles ils composent ces images en secret, et à l'insu du peuple qui méprise les choses simples et qui veut des *prodiges* et des *fables.* » Cet évêque est un fin connaisseur. Les prêtres égyptiens avaient aussi des *plans plats* (planisphères) où étaient portées les divisions des Signes en décans et sous-décans, avec les indications hiéroglyphiques de leurs influences (Gébélia : le *Zodiaque égyptien*). L'astrologue Julien Firmicus dit que les Egyptiens divisent chaque signe du Zodiaque en trois sections ou décans ou chefs de dizaine, soit trois décans par mois et 36 par an. (*Astr.* liv. II, chap. IV, et liv. 18, chap. XVI).

(2) On peut le présumer déjà par ce fait que, pour obtenir le nombre Douze, correspondant aux douces tribus d'Israël, d'après les noms des douze « Fils », Jacob n'a pas eu *douze* fils; il a fallu dédoubler Joseph et lui adjoindre ses deux fils Ephraïm et Manassé. De même, pour atteindre au nombre de Douze Apôtres ou disciples dans les Evangiles, qui finissent par en mettre seize à la douzaine, il a fallu dédoubler quelques-uns des six frères du Christ (Simon-Pierre et Simon le Kanaïte, notamment), et prendre le Christ lui-même, sous le nom de Jean.

à Sichem, sont les *Gémeaux* (le Couple); le *Lion* symbolise Juda, père du Messie ou Sciloh, figurant l'*Agneau;* Zabulon, « sur le côté des mers », c'est le ***Monstre Marin,*** fils de Neptune, c'est le *Capricorne;* Issacar a comme attribut le signe que les Chaldéens appelaient les *Anes*, les Hindous, l'*Ecrevisse*, les Assyriens, le *Tharthak*, et les Grecs, le *Cancer;* la Crèche voisine avec la *Vierge* de Bethléhem, la maison du pain, c'est la Cérès païenne, déesse des Moissons, dans « une contrée magnifique » au ciel; Dan, comme « juge de son peuple », et « serpent sur le chemin » est symbolisé par la *Balance* que balafrent Ophiucus et la Grande Couleuvre; Nephtali, c'est le *Scorpion*, où, « biche en liberté », Cassiopée apparait; le *Sagittaire* représente Joseph, « archer qui lance des traits et dont l'arc demeure ferme » contre les archers qui l'ont poursuivi de sa haine (1) ».

La bénédiction-prédiction de Jacob, sur ses dix fils et ses deux petits-fils, les identifie si évidemment aux Signes du

(1) Il n'est pas possible d'individualiser, me semble-t-il, la *Vierge* et l'*Agneau* en dehors, la première, du Signe du Cancer qui la sous-entend, avec la Crèche et la maison du Pain (Bethléhem), et l'autre, de Juda et du Sciloh (Messie). Le Taureau (voir note I, p. 61), figure comme vaincu par les *Gémeaux* et *l'Agneau*, qui l'écrasent entre eux, comme la Loi du Bélier a remplacé celle du *Taureau*, et comme les fils d'Israël ont massacré les Sichémites. Dans l'Héracléide, poème solaire sur les douze travaux d'Hercule, au rythme des douze signes du Zodiaque, le héros mystique, au dixième mois, sous le Signe du Taureau, après son voyage avec les Argonautes, revient en Hespérie, à la conquête des bœufs de Géryon et il tue aussi un prince cruel qui poursuivait les Atlantides. Mythes vieux comme le monde, comme les signes du Zodiaque. Gad et Aser sont trop peu définis pour les symboliser dans un Signe. Toutefois, si l'on se souvient que c'est de la tribu d'Azer que, d'après le Selon-Luc, descend la vieille prophétesse Anna, témoin mathématique de la naissance du Christ qui devait délivrer Israël, au grand jour de la Grande Pâque, inaugurant l'entrée du monde dans le douzième millénaire, les *Poissons*, peut-être Aser correspond-il à ce Signe. Quant à Benjamin, loup dévorant, j'avoue ne pas trouver quel signe lui attribuer. Renan, qui ne voit, dans ces prédictions, que des dictons-bénédictions, reconnaît qu'elles sont obscures, altérées, souvent inintelligibles. Et pour quelques-unes, ce n'est pas douteux. Bien entendu, Renan ne voit aucune allusion au Zodiaque.

Zodiaque, que le pectoral du grand Sacrificateur était garni de douze pierres, d'après les douze noms des fils et petits-fils d'Israël, et chacune portait le nom de l'un d'eux, soit d'une des douze tribus (*Exode* XXIX, 8-14). Deux sardoines servaient d'agrafes.

Or, Flavius-Josèphe (*Hist. des Juifs*, liv. III, chap. VIII) qui suit pas à pas les récits du Pentateuque, déclare que « les deux sardoines qui servent d'agrafe marquent le Soleil et la Lune, et les douze autres pierres précieuses, les mois ou les douze Signes figurés par ce cercle, que les Grecs nomment Zodiaque (1). Donc, aucun doute sur cette assimilation.

Si l'on ajoute que la tiare du grand Sacrificateur, bleue, signifie le ciel, et que sa ceinture représente la mer autour de la terre, — je passe sur les autres ornements qui sont, chacun, représentatifs des éléments de la nature, éclairs et tonnere, — on concluera nécessairement que le grand Sacrificateur était l'image vivante de l'Univers, créé par Ælohim, et le symbole des Destinées du monde intégrés dans les Signes du Zodiaque (2).

Les pierres précieuses n'ont remplacé les animaux, et les noms d'Israël les figures d'animaux, grâce à la plume des scribes faisant ou refaisant le Pentateuque, qu'après Ezéchiel (3).

(1) Flavius-Josèphe, juif, ose à peine nommer le Zodiaque. Il se couvre avec les Grecs. Tout de même, ce cercle, « cet œuf », il sait ce qu'il signifie, n'est-ce pas ? sur le pectoral du Grand sacrificateur.

(2) Clément, évêque d'Alexandrie, au III[e] siècle, dit du Rationnal appliqué sur la poitrine du grand' prêtre juif qu'il est une image du ciel, que les douze pierres qui le composent rangées trois par trois sur un quadrilatère, désignent le Zodiaque et les quatre saisons de trois en trois mois.

(3) Jusqu'à l'époque de ce prophète, les signes du Zodiaque étaient peints sur la muraille du Temple de Jérusalem : figures de reptiles et de bêtes, associées aux cérémonies du culte. (*Ezéchiel*, chap. VIII). Bien entendu, le prophète ne dit pas que ce sont les signes du Zodiaque; mais on peut l'inférer avec certitude en se reportant à II *Rois* XXIII, où Josias, après avoir lu le livre trouvé dans le Temple par Hilkiia, chasse du sanctuaire les prêtres qui offraient des parfums à Baal, au Soleil, à la Lune, au *Zodiaque*, et à toute l'armée des cieux. Des femmes pleuraient sur Tammouz, le bel Adonis. C'était

Le Songe de Joseph et les Cavaliers de l'*Apocalypse*. — Représentation du Zodiaque encore, le double songe de Joseph (*Gen.* XXXVII, 3-11): les onzes gerbes de ses frères s'inclinant devant la sienne, et le Soleil, la Lune et onze étoiles se prosternant devant lui, douzième astre. Songe que reproduira l'*Apocalypse*, en faveur du Messie-Jésus, fils de la femme près d'enfanter, symbolisée par l'Etoile de la Vierge, enceinte du Soleil, ayant la lune sous ses pieds et, sur sa tête (l'Epi), une couronne de douze étoiles, la constellation ou le Signe de la Vierge compris (1).

Et c'est le passage successif des signes du Zodiaque toujours, à chaque malheur, que nous verrons dans l'*Apocalypse*, quelques-uns sous l'aspect de cavaliers, Signes parmi lesquels on reconnait sans erreur le Sagittaire (VI, 2), la Balance (VI, 5), le Scorpion (IX), sans parler du Lion de Juda, de l'Agneau impossibles à dissimuler, de la Vierge déjà nommée, et du Verseau qui, avec un visage d'homme, est un des quatre points cardinaux, le Lion, le Taureau, l'Aigle étant les trois autres (2).

le sixième mois (à la juive) soit octobre, le cinquième jour, le 20-21, par conséquent, date de l'équinoxe d'automne, où le soleil passe sous la ligne équatoriale, quand, après une courte égalité entre la longueur des jours et des nuits, l'obscurité va gagner de plus en plus jusqu'au solstice d'hiver. Les femmes de Syrie pleuraient la mort du soleil, conformément au rythme zodiacal.

(1) Si le scribe du Selon-Luc rend muet Zacharie, comme les poissons, sous un prétexte faux, et s'il ne le fait s'exprimer que par signes, c'est qu'il le place sous le signe des Poissons, le signe de la grâce qui précède le signe de l'Agneau, — le retour de l'Agneau, signifiant le triomphe d'Israël sur les nations. D'un trait qui paraît n'avoir aucun sens pour les non-initiés, le scribe juif-chrétien qui a écrit le Selon-Luc fait entrer tout le christianisme dans la ronde du Zodiaque.

(2) Clément d'Alexandrie, évêque chrétien, dit que les figures d'animaux, aux quatre coins du ciel, sur la roue ou les roues d'Ezéchiel, et qu'on retrouve, identiques dans l'*Apocalypse*, « sont des chérubins et que leurs ailes désignent le temps qui circule dans le Zodiaque. » On trouve les quatre animaux comme « motifs » au Sphinx de Giseh : une tête d'homme qui sort d'un corps de taureau, aux pattes et griffes de lion, et qui replie ses ailes d'aigle sur ses flancs. On peut dire encore que les douze bœufs qui entourent la mer de fonte, ou qui la supportent (I *Rois*, VII, 23 et II *Chroniques* 3) dans le Temple, sont bien représentatifs aussi des Signes du Zodiaque; trois tournés

La Porte des Poissons. — Au temps des rois de Juda, Jérusalem avait eu douze portes, et consacrées, soyez-en sûrs, au douze Signes du Zodiaque, avec leurs noms d'animaux. Il en est une, en tout cas, dont le nom a survécu, la douzième, celle des *Poissons*, le Signe de la Grâce pour entrer dans le « Royaume ». Je pourrais vous raconter sur elle des histoires. Je préfère vous renvoyer aux textes de la Bible elle-même (1).

Rabbi Siméon, fils de Jochaï, qui a connu l'*Apocalypse*, dans ses récits de la venue du Messie, suit de très près les mêmes thèmes sur la fin et le renouvellement du monde. Comme dans la Jérusalem céleste aux *douze* portes, avec *douze* anges en sentinelles, les *douze* portes étant ornées de *douze* pierres et portant inscrits les douze noms des tribus d'Israël, Siméon, dans le ciel du Messie, distribuant les intelligences suivant les rapports qu'elles doivent avoir avec les quatre points cardinaux, place au centre un Palais qui a *douze* portes, sur chaque porte est sculpté un signe du *Zodiaque*. La première est le signe de l'Agneau.

Le monde avait commencé sous ce signe, caractérisant le premier jour de la création, — jour de mille ans. Les douze anges que Rabbi Siméon, lui aussi, place aux portes du Palais qu'il imagine, président aux douze termes de l'univers, dit-il, à chacun des douze millénaires que devait durer le monde, avant sa destruction et la palingénésie espérée, sous le règne

vers le Nord, trois vers l'Occident, trois vers le Midi, trois vers l'Orient : « Les quatre saisons », a dit Clément d'Alexandrie.

(1) II *Chroniques* (XXXIII, 14) : « Manassé qui, suivant II *Rois*, XXI, 5 et II *Chroniques* XXXIII, 5, avait fait construire des autels à *toute l'armée des cieux*, — les douze Signes du Zodiaque, — dans les deux parvis de la maison de l'Eternel (qui seront détruits par Hilkiia et Josias), bâtit en dehors de la ville de Jérusalem un mur qui se prolongeait jusqu'à la porte des Poissons. »

Sophonie (I, 10) : « En ce jour-là, dit l'Eternel, il y aura des cris à la porte des *Poissons*. » Le livre de *Sophonie* est déjà une *Apocalypse* où l'Eternel « détruira tout sur la face de la terre : hommes, bêtes, poissons, oiseaux, ceux qui se prosternent sur les toits devant l'armée des cieux », etc., « car le grand jour de l'Eternel est proche. » Tout est à lire comme Prophétie, sur la fin des Temps ou Plérome.

de l'Agneau, les Juifs devenus les maîtres du Monde, ce qui devait être la Grande Pâque.

L'entrée aux Noces de l'Agneau, au repas de Pâque, par la porte des Poissons. — Rapprochons tous ces textes, en épinglant à présent la porte des Poissons, associée dans *Sophonie* au grand Jour de la Colère de Dieu, à la Grande Pâque messianiste, triomphe d'Israël sur le monde; rapprochons ces textes du récit de la Pâque évangélique dans le *Selon-Luc*, quand, au III° siècle, Jésus envoie Pierre et Jean à Jérusalem pour y préparer la Pâque, — *to pascha*, dans le texte grec, — c'est-à-dire l'Agneau pascal (1).

— « Où veux-tu que nous préparions la Pâque ? », demandent Pierre et Jean à Jésus.

Question qui a un petit air naturel; mais ne vous y fiez pas. Elle est à double entente. Le scribe, qui écrit pour les initiés juifs, au III° siècle, leur rappelle qu'à l'époque où il écrit il n'y a plus ni Temple, ni prêtres pour immoler l'Agneau. Reste-t-il même une Jérusalem juive sous cette Ælia Capitolina qu'avait construite Hadrien sur son emplacement, après y avoir fait passer la charrue ? J'en doute. Pierre et Jean aussi. Ils goguenardisent. Et les initiés juifs s'amusent, car les goïm, mystifiés congrûment, prendront cette allégorie zodiacale, pour une histoire arrivée.

— « Où veux-tu que nous préparions la Pâque ? ». Jésus répond : « Vous entrerez dans la ville ». Jésus ne dit pas par quelle porte, et Pierre et Jean n'auront pas à le lui demander, ils vont comprendre sans risque d'erreur. « En entrant dans la ville, ajoute Jésus, qui connait son Zodiaque, avec vous se rencontrera un homme, portant une *cruche d'eau* ».

Et cette histoire serait étrange, — donner comme signalement d'un homme à rencontrer que c'est un porteur d'eau,

(1) Expression remarquable, *to pascha*, qui provient de l'*Epitre I Corinthiens*, v. 7 : « Christ, notre Pâque, a été immolé », et qui rattache une fois de plus la Pâque chrétienne et le Christ au mythe solaire de l'Agneau, au solstice du printemps, mois de Nisan. Voir *Apocalypse* (v, 6), où l'Agneau est « comme » immolé.

dans une ville où ils pullulaient, — si l'on ne reconnaissait immédiatement le *Verseau*, l'homme à la cruche, du Zodiaque, qui se tient justement à la porte des *Poissons*, et qui précède les *Poissons* sur la sphère, lesquels sont les introducteurs de l'Agneau (1).

On ne peut, en effet, être admis à participer au « règne de mille ans, au royaume de Dieu », à la grande Pâque des Noces de l'Agneau, si l'on n'est pas sous le signe de la Grâce, si les Poissons ne vous introduisent pas, et si le Verseau lui-même ne vous indique la porte d'entrée : les Poissons.

Après quoi, l'Homme à la cruche, le Verseau, à peine apparu, disparait à tout jamais, ayant naturellement cédé la place à son suivant : le Signe des Poissons, signe de la Grâce, pour l'entrée aux Noces de l'Agneau, que voici, derrière Jean et Pierre, pour la Pâque terrestre, — mais l'Agneau n'est-il pas lui-même la Pâque ? « Christ, notre Pâque ». — que tous ensemble vont, allégoriquement célébrer, à l'imitation de la Pâque céleste de l'Agneau de Dieu, comme immolé à l'équinoxe de Printemps.

V.-- Le déluge et la Vigne d'Iahweh-Ælohim, le Seigneur

La prédestination d'Israël dès le déluge. — J'ai, je crois, suffisamment indiqué et assez clairement dit tout l'essentiel sur la prédestination d'Israël, dans L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, notamment en commentant le Pacte d'Alliance et la Thora,

(1) Le récit du *Selon-Luc* est si transparent, comme allégorie, que le *Selon-Matthieu* a fait disparaître dans son récit parallèle l'*Homme à la Cruche*. Les deux disciples, qu'il ne nomme plus, tout comme fait le *Selon-Marc*, sont envoyés par Jésus *chez un tel* (pros ton deina). Chez un tel ? Un tel, pronom indéfini. Rendez-vous compte. Mais Pierre et Jean comprennent tout de même, en bons compères qu'ils sont. Entrés dans Jérusalem, par la Porte des Poissons, l'homme à la cruche les conduit dans une *Maison* où il leur montre une grande chambre : élevée au-dessus de la terre, *Anagaion*, dit le texte grec toujours plein d'intention et de changes. C'est la Maison de l'Agneau, la Mansion solaire du solstice de printemps.

ainsi que l'Espérance messianiste ou chrétienne, pour ne pas me répéter ici (1)

Mais il est un mythe qui, se rattachant aux origines des Destinées du Monde, doit donc prendre sa place naturelle à la fin de l'exposé présent, et qui vient confirmer tout ce que j'ai précisé sur la prédestination d'Israël, suivant la foi juive et chrétienne, à la domination du monde. C'est l'Histoire du Déluge.

Toutes les cosmogonies antiques nous ont transmis le récit d'un Déluge plus ou moins universel, survenu à une époque lointaine de la préhistoire.

La tradition chaldéo-assyrienne nous est parvenue par deux sources différentes. L'une, postérieure comme origine au récit du Déluge dans la Genèse, est la narration de l'historien Bérose qui place l'évènement environ 40.000 ans auparavant (2).

L'autre est constituée par douze tablettes de briques, en quatre-vingts fragments, provenant de la Bibliothèque d'Assour, et découvertes, parmi des ruines, en 1872-1873, par le savant assyriologue anglais Smith, qui en a donné une traduction (3).

(1) Voir L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST : p. 81 et 82, et surtout p. 291 à 295. Je recommande aussi de se reporter aux paragraphes suivants : *Messie juif sous Tibère*, p. 81 ; le *Jôannès-Christ et l'Apocalypse*, p. 83 ; *l'Heure du Messie et le règne de Mille ans*, p. 95 ; la *Thora*, p. 304 ; le *Messie*, p. 308 ; le *Christ Bar-Abbas, roi des Juifs*, p. 312, dans lesquels le lecteur retrouvera la substance de tout ce qu'il m'est impossible de reproduire ici.

(2) La narration sur tablettes, est, d'après Smith, la copie vers l'an 800 avant notre ère, d'un document original remontant à sept siècles antérieurs, le Poème d'Istoubar et d'Istar. Le Déluge n'est qu'un épisode de cette épopée.

Dans Bérose, le héros sauvé du Déluge est le roi Xisouthros (traduction en grec d'Hasadra), à qui le Dieu Kronos annonce le cataclysme et à qui il commande de se construire un vaisseau et d'y entrer avec sa famille et ses amis, avec des provisions et des animaux. Xisouthros lâche des oiseaux, lorsque les eaux se retirent. C'est au troisième lâcher que les oiseaux ne reviennent plus. Xisouthros prit terre en Arménie (où se trouve le mont Ararat).

Dans le récit sur tablettes, le personnage sauvé du Déluge, s'appelle Hasisadra, à qui les dieux avaient conféré l'immortalité.

(3) Historien, astronome et astrologue, contemporain d'Alexandre-le-Grand, né vers 330 av. J.-C. à Babylone. Il écrivit vers 280 une his-

Les récits chaldéo-assyriens-babyloniens, tels qu'ils nous sont parvenus, ne présentent aucune intention particulière, symbolique ou morale, cabalistique ou ethnique. On y comprend simplement que les dieux veulent punir la ville antique de Surripak, pleine d'impiété contre eux. Et c'est un dieu antagoniste qui joue aux dieux le tour de prévenir le roi de la Ville, Xisouthros pour le sauver.

Dans le récit de la Genèse juive, Iahweh, par le Déluge, manifeste une intention. Voyant que la méchanceté est grande sur la terre, que les pensées des hommes sont uniquement portées vers le mal, il se repent d'avoir fait l'homme. Affligé dans son cœur, il jure d'exterminer l'humanité. Seulement, attention ! Il y a un homme qui trouve grâce devant ses yeux. C'est Noé. Pourquoi ? Sans doute parce que Noé était un homme juste et intègre, qui marchait avec Dieu. Mais surtout, parce que Noé c'est la racine d'Israël. C'est de Noé et de ses enfants que va repartir la race humaine, pour que dès le début, elle soit bien juive. C'est Noé qui plantera la vigne, la Vigne d'Iahweh-Ælohim, la Vigne du Seigneur. Cela ne vous dit rien. La Vigne d'Iahweh-Ælohim, c'est celle qui produit le Vin, avec la majuscule, des Noces de l'Agneau, le Vin de la Vigne aux douze récoltes annuelles, portant des grains aussi gros que des prunes, le Vin des Noces de Kana pour fêter le renouvellement du monde, le mariage du Messie-Christ avec la Judée universelle, avec Jérusalem, l'Epousée. Lisez le chapitre LXII du Prophète Esaïe. C'est le tableau enchanteur de la Judée et de Jérusalem sous le règne du Messie-Christ (1).

toire des Antiquités chaldéennes, en trois volumes, qui sont perdus. Perte navrante, car, de son temps, les caractères cunéiformes étaient encore en usage dans sa patrie et il avait pu consulter tous les documents utiles dans les bibliothèques et sur les monuments. Il ne reste de son œuvre que des fragments dans Flavius-Josèphe, Clément d'Alexandrie, Eusèbe et Syncelle, tous censurés par l'Eglise.

(1) O Sion, ô Jérusalem, on ne te nommera plus la *Délaissée;* on ne nommera plus ta terre la *Désolation* (ou le *Désert*). On te nommera : *Mon plaisir est en elle.* On nommera ta terre : *la Mariée.* Car Iahweh mettra son affection en toi, *et ta terre aura un mari.* Comme le jeune homme épouse la Vierge, tes enfants se marieront avec toi.

C'est une de ces innombrables erreurs et incompréhensions qui courent les ouvrages de vulgarisation et qu'admettent sans réflexion les foules ignorantes, que la vigne plantée par Noé est la vigne ordinaire, donnant du vin à l'usage de tous. Le vin des vignes de la terre ? Son sort est réglé par l'*Apocalypse* (XIV, 18-20) : « Lance ta faucille tranchante, dit un ange à un autre, et vendange les grappes de la vigne de la terre, car ses raisins sont mûrs ». Et l'ange lança sa faucille sur la terre et vendangea la vigne de la terre, et il jeta la vendange dans la grande cuve de la colère de Dieu. Et la cuve fut foulée hors de la ville (1). Et de la cuve il sortit du sang qui montait jusqu'aux freins des chevaux sur un espace de mille six cents stades ».

Le Vin de la Vigne de Noé, le Vin des Noces de l'Agneau, dans l'*Apocalypse* comme à Kana (2), et vous comprenez ainsi que l'Epoux des Noces de Kana, ce n'est pas quelque Simon-Pierre, comme le prétend l'Eglise qui ne comprend ni les finesses ni les mystères du Saint-Esprit, et n'en a jamais reproduit que les bourdes et les inepties, mais le Christ lui-même incarnant le Dieu-Jésus, le Verbe, mari de la terre de Judée, l'Epousée, comme vous l'a appris Esaïe, et comme vous le confirmera l'*Apocalypse*, cette Mariée-Epousée, *qu'on ne montre même pas*, et pour cause, aux Noces de Kana, — car c'est la Terre juive

Ainsi Ælohim se réjouira de toi, *de la joie qu'un époux ressent de son épouse.*

— Alléluia ! car il est entré dans son règne, le Seigneur, notre Dieu, le Tout-Puissant ! fait crier l'*Apocalypse*, chap. XIX, aux élus. Réjouissons-nous... car les Noces de l'Agneau sont venues et son *Epouse* s'est parée.

(1) Au Gué-Hinnon, la Géhenne, au Guol-Golta, sans doute. Mais ce fut le Christ qui y alla. Triste retour des choses d'ici-bas !

(2) Les Noces de Kana, le miracle de l'eau devenue du vin, ce n'est, en effet, sur le papier, que les Noces de l'Agneau manquées à la grande Pâque de 788-789, décommandée par l'Histoire, — Thargoum étriqué, rétréci, parabole où Cérinthe évoque le souvenir de la magnifique Espérance d'Israël en faillite, plaçant son récit au début de la carrière de son héros, le Christ, mort pour la cause juive plus de cent ans en ça l'époque où il écrit, et qu'il représente, pour le glorifier, vêtu de l'apparence du dieu Jésus.

et non une Vierge en tulle blanc, — bref, ce Vin par excellence, « le bon Vin que tu as gardé jusqu'à maintenant (les Noces de l'Agneau) », comme l'exprime admirablement ce compère d'Architriclin-Verseau s'adressant à l'Epoux, le Vin unique, royal, que le Christ vainqueur devait verser aux Elus, seuls invités aux Noces, à ses Noces avec la Judée, après la disparition des incirconcis, lors de la grande Pâque, c'est le Vin de Vie, de Vie comme le Pain descendu du ciel, c'est le Vin de la Vigne d'Iahweh, de la Vigne plantée par Noé, signe d'alliance avec Iahweh, qui, lui, s'était engagé par son arc dans les nuées (1).

C'est à la Vigne du Seigneur, toujours, que *Juda*, jeune lion, à qui le sceptre ne devait pas être ôté jusqu'à ce que le Sciloh (Messie-Christ) vienne, doit attacher son *ânon*, et à un fort bon cep. Il doit laver son vêtement dans le Vin de la Vigne et son manteau dans le sang des raisins, et il a les yeux vermeils de vin (*Gen.* XLIX, 1-12).

« Je chanterai à mon bien-aimé, dit le prophète Isaïe (V, 1, 7), le cantique de mon bien-aimé sur sa Vigne... La Vigne de l'Eternel des armées (que Noé à plantée), c'est la maison d'*Israël* (Noé est la racine des Hébreux), et les hommes de Juda, c'est le plant qu'il chérissait ». Tout ce symbolisme juif est admirablement filé et s'enchaine avec un art subtil. Toutes les fois que les prophètes veulent vitupérer contre *Israël*, toutes les fois qu'Iahweh s'irrite contre son peuple, c'est à la Vigne qu'il annonce du malheur. « Mon bien-aimé avait une vigne, sur un côteau fertile... Il espéra qu'elle produirait de bons

(1) La Genèse dit : « Noé, en laboureur (ou jardinier), se mit à planter la Vigne. « Noé est laboureur comme le Christ est moissonneur, jardinier, vendangeur, pêcheur d'hommes, suivant les besoins des paraboles. La Vigne qu'il a plantée, ce n'est pas la vigne de nos contrées. Celle-ci est comprise dans « toute herbe portant semence et tout arbre, qui a en soi du fruit », apparus au sixième jour de la création. Le déluge n'a détruit que les hommes et les animaux, à l'exception de Noé, sa famille et les couples de bêtes entrées dans l'Arche. Les plantes ont subsisté sous les eaux du Déluge, puisque la Colombe lâchée revient avec une feuille d'olivier dans son bec, quand les eaux se sont retirées. Comme l'olivier, la vigne a survécu. Noé n'a donc pas eu à la planter. Celle qu'il a plantée, c'est une Vigne nouvelle.

raisins mais elle en a produit de mauvais... Pourquoi ? Je vous dirai maintenant ce que je vais faire à ma Vigne. J'en arracherai la haie, pour qu'elle soit broutée... Je la réduirai en ruine... Je donnerai mes ordres aux nuées, afin qu'elles ne laissent plus tomber la pluie sur elles » (*Esaïe* V, 2-6). Et plus loin (XXXII, 12-15) : « On se frappe le sein au souvenir de la fécondité des vignes... La colline et la tour serviront à jamais de cavernes ». Voir aussi tout le chapitre XV d'*Ezéchiel*. Hélas ! Comme le dit la Sulamite (*Cant. des Cant.*, 2, 6) : « Les fils de ma mère se sont irrités contre moi; ils m'ont fait gardienne des vignes, et ma vigne, à moi, je ne l'ai pas gardée ».

Israël n'a pas su garder la Vigne du Seigneur. C'est la faute aux mauvais Signes ! Mais le Messie-Christ, — l'*Apocalypse* est là qui vient pour vous le prouver, — changera les mauvais Signes en Signes favorables, afin que la Vigne produise des raisins en abondance pour le Vin de la grande Pâque de l'Agneau. La Vigne du bien-aimé, réduite en ruine, « mes serviteurs, dit l'Eternel (*Esaïe*, LXV, 21-22), la replanteront; ils ne planteront pas de vignes pour qu'un autre en mange le fruit, en sorte qu'ils seront consolés dans Jérusalem, quand l'Eternel fera sentir sa colère à ses ennemis, au temps où toutes les nations viendront à Jérusalem et verront la gloire d'Iahweh, sous les nouveaux cieux et sur la terre nouvelle que je créerai, dit l'Eternel, et toute chair viendra se prosterner devant moi » (1).

(1) Mi-symboliques, mi-réalités, comme Jésus-Christ, la Vigne, le fruit de la Vigne, le Sang des raisins, le Vin, entrent depuis Noé jusqu'à l'*Apocalypse* du Christ et, après, dans les Commentaires de l'*Apocalypse*, par Papias, notamment, dans toutes les Paraboles destinées à montrer aux Juifs, à leur SIGNIFIER le grand jour de leur victoire sur le monde, aux Noces de l'Agneau, lors de la Grande Pâque triomphante que devait célébrer le Christ-Messie en 788-789 de Rome et que son *Apocalypse* avait annoncée. « L'empire, du monde, dit l'*Apocalypse* (XI, 15), appartient désormais à notre Seigneur, et il règnera aux cycles des cycles. Ainsi soit-il ! « Et plus loin (XIX, [illegible]) : « Heureux ceux qui sont invités au Banquet des Noces de l'Agneau ! » et (XX, 6) : « Ils règneront avec lui pendant mille ans ! » Un cycle, un aîon, ou aeon. Mais quelqu'un troubla la fête. Le vin de la Vigne, sur la Croix, s'est changé en vinaigre.

C'est en six lignes la prophétie que réalise l'*Apocalypse*.

Noé, sauvé des eaux, comme Moïse, et bien avant lui, reprend terre sous la protection de la Colombe (IEmOnA, en hébreu, I.E.O.A., le tétragramme divin). Et IEOWA parle à Noé et à son fils disant : « Voici, j'établis mon alliance avec vous et avec votre postérité après vous... Il n'y aura plus de déluge pour détruire la terre. C'est ici le signe de l'alliance que j'établis entre moi et vous. J'ai planté mon arche dans la nue et il servira de signe d'alliance entre moi et la terre. Et je me souviendrai de mon alliance entre moi et vous. L'arche sera dans la nue et je la regarderai pour me souvenir de l'alliance perpétuelle entre Iahweh et tous les êtres vivants » (1). Tous les êtres vivants ? Parce qu'ils seront juifs, descendants de Noé. Mais sur ce point, IEOA aussi s'est trompé.

Donc alliance entre Dieu, d'une part, et Noé et sa postérité, « les êtres vivants », d'autre part.

Or Noé, c'est le père de Sem, et Sem, c'est l'arrière grand-père d'Héber, « le père de tous les fils d'Héber », dit la Genèse, marquant ainsi que de Sem, donc de Noé, descendent les Hébreux, Sémites et Juifs.

Par suite, Iahweh en sauvant Noé a marqué du signe de la Prédestination à hériter de la terre la race juive, avec qui il fait alliance et qui est déjà « son peuple ». Le Déluge est une transaction que fait Iahweh avec lui-même : voulant détruire l'humanité par le Déluge, il épargne Noé qu'il choisit pour être le père du peuple élu (2).

(1) Cette arche, on peut croire que c'est l'arc-en-ciel, qui paraît « quand Iahweh rassemble les nuages dans la nue ». Mais cette arche, pour que Iahweh la regarde toujours, semble moins intermittente que l'arc-en-ciel. Je soupçonne les scribes d'avoir dissimulé sous cette arche dans la nue, le demi-cercle des signes du Zodiaque, la moitié de la circonférence et de l'œuf hindou qui figurent la demi-révolution annuelle du Soleil.

(2) Quant aux deux autres fils de Noé, Cham devient le père de Canaan, et Japhet, le père, semble-t-il, des Européens occidentaux (Kittim, Italie, Tarsis, etc.) qui ont peuplé les îles et rivages méditerranéens. Mais quoi ! Noé maudit Canaan pour qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères. Et, en effet, Israël conquiert Canaan. Et bien que

Conclusions. — Comme les Chaldéens et les Perses à qui ils ont emprunté le mythe, les Juifs estimaient donc que Iahweh-Ælohim avait divisé son œuvre en douze cycles de mille ans. Les cycles de Satan leur avaient même été particulièrement durs : guerres malheureuses, défaites, invasions, massacres, déportations, esclavages.

Mais devait venir la revanche par le Messie qui, apparaissant au douzième millénaire, celui des Poissons, — devenus par suite, avec le baptême de l'eau, le signe de la Grâce (1) — délivrerait Israël de ses ennemis et mettrait le monde sous ses pieds, Satan vaincu.

L'*Apocalypse* araméenne, œuvre du Messie ou Christ historique crucifié par Ponce-Pilate, n'est que la réalisation sur le papier de l'Espérance d'Israël sous le Signe ou les Signes des Destinées du Monde.

Et les Evangiles, sous l'injurieux camouflage que des scribes juifs et judaïsants, au cours de trois siècles de faux successifs en écritures, ont fait subir au Christ, divinisé en Jésus, n'ont pas au fond d'autre morale que celle de l'*Apocalypse*.

Le monde détruit, Satan anéanti, les Goïm disparus, le Messie-Christ vainqueur devait présider au retour de l'Agneau. Que dis-je ? il est l'Agneau, seul digne d'ouvrir le Livre des Destinées du Monde, de célébrer, autrement dit, la Grande Pâque, — les Juifs devenus maîtres du monde sous l'Agneau, conformément à la promesse d'Iahweh, dont ils sont le peuple, et qui les a prédestinés à l'Empire du Monde (2)

Noé souhaite à Japhet d'étendre ses possessions, ce n'est que pour qu'il habite, dans les tentes de Sem. Bref, Sem a déjà l'allure d'un fils de Jacob, supérieur en dignité et en puissance, porteur du sceptre souverain, dont héritera Juda jusqu'à ce que le Sciloh ou Messie vienne.

(1) Tertullien écrit (De *Baptismo*, chap. I) : « Nous renaissons dans l'eau à l'état de petits poissons, selon notre Ichthus Jésus-Christ, et ce n'est qu'en restant dans l'eau que nous sommes sauvés. « Jésus-Christ est le Poisson, avec un P majuscule, l'Ichthus, le Ioa-annès (Ioannès) = Jean).

(2) C'est encore une de ces croyances des foules trompées et ignorantes que la Pâque, fête du passage — *pesach* en chaldéen, — commémore la traversée de la mer Rouge (chez les Chrétiens, la Résur-

Quand le Messie-Christ, crucifié par Ponce-Pilate apparaît, aux temps d'Auguste et de Tibère, et se manifeste en 782, l'an quinzième de Tibère, les Juifs, par des calculs mathématiquement établis, comptaient que cinq cycles de mille ans s'étaient écoulés depuis Adam et que le cycle des Poissons devait s'ouvrir à la Pâque, 14-15 nisan, en 738-739 de Rome. Le Messie-Christ avait donc sept ans, un sabbat d'années, pour « accomplir », afin d'entrer dans son règne. C'est la grande Année, 789, le grand Jour, la grande Pâque, 15 nisan, ouvrant le règne de mille ans qui donnerait à Israël, avec son Messie-Christ, fils de David, la Souveraineté universelle.

Mais arrêté à Lydda, il fut emprisonné, jugé et condamné, et Ponce-Pilate mit tragiquement fin à sa carrière par la crucifixion au Golgotha, la veille même du jour où il devait célébrer la Pâque.

Si l'Espérance d'Israël s'était historiquement réalisée, conformément à son économie zodiacale et par prédestination des Juifs à l'empire du monde, il n'y aurait ni Evangile, ni Jésus.

Jésus, les Evangiles, les miracles mêmes ne sont que la revan-

rection du Crucifié de Ponce-Pilate). En fait de passage et de résurrection, il n'y a que celui et celle du Soleil.

La Pâque est une fête cyclique, celle du Signe du Zodiaque qui correspond au mois de Nisan. Tous les ans, dans la nuit du 14 au 15 nisan, sous le Signe de l'Agneau, qui est celui de la création du monde, pour les Juifs et pour les Chrétiens, le Christ, comme le Soleil dont c'est l'exaltation, ressuscite. Tout bon juif passe avec Iahweh cette nuit, bâton à la main, comme font les pèlerins. Et les chrétiens chantent des hymnes d'allégresse. Nous aussi. Eux pour la résurrection de Jésus, nous pour le Renouveau de la Nature. L'Exode (chap. XII) institue la Pâque, lorsque les Israëlites sont encore en Egypte, et par l'extermination des Egyptiens, seuls Juifs sauvés, bien avant le passage de la mer Rouge.

Si les savants officiels étudiaient le Christianisme avec l'objectivité et le désintéressement qu'ils apportent à l'étude des problèmes religieux autres que le chrétien, ils avoueraient, s'ils ont trouvé, et ils trouveraient, si leur sens critique se dépouillait de ses œillères et de ses préjugés, — qui cherche, trouve ! est un proverbe éminemment évangélique, — que le fait chrétien ne s'explique que par les Signes du Zodiaque, mythes solaires ! et la plupart des miracles de Jésus-Christ aussi.

che prise, sur le papier, par la plume de scribes juifs mythologues et mystagogues, inconsolables de la défaite du Messie manqué, le Christ, vociférateur de l'*Apocalypse*.

En voici maintenant la traduction littérale avec tous commentaires explicatifs, dans leur éclatante simplicité.

DEUXIEME PARTIE

L'APOCALYPSE DE PATHMOS

(Traduction et Commentaires)

Explications préliminaires pour la clarté

Les vingt-deux chapitres et lettres de l'alphabet hébraïque. — L'*Apocalypse*, dans l'adaptation grecque, dite de Pathmos, telle que l'Eglise nous l'a transmise, à la fin du Nouveau Testament, est divisée en vingt-deux chapitres, chaque chapitre comportant un nombre variable de versets numérotés. Division pratique et commode pour les repères et les renvois, en cas de recherche sur les citations que l'on vise ou que l'on fait.

Vingt-deux chapitres, exactement le nombre des lettres de l'alphabet hébraïque. Coïncidence ? N'en croyez rien. Et vous allez comprendre pourquoi (1).

(1) Mais d'abord, on peut y voir une preuve de plus que l'*Apocalypse* grecque, dite de Pathmos, est bien l'adaptation d'une *Apocalypse* araméenne. Cette adaptation-traduction malgré toutes les retouches qu'elle a souffertes de la main des scribes, pour essayer de la faire cadrer avec les affabulations chrétiennes au fur et à mesure, pendant trois siècles, que le Christ-Messie était transfiguré en Jésus-Christ, dieu et fils de Dieu, — l'adaptation-traduction, dis-je, nous a pieusement conservé dans le texte grec cette division en 22 chapitres, d'après les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu. Et ceci est d'autant plus remarquable que l'on a fait sauter, dans l'adaptation grecque, trois chapitres au moins de l'original araméen et que, pour ne pas changer, malgré cette suppression, le nombre des chapitres, on a bouché le vide des chapitres disparus, par ce qu'on appelle l'Envoi aux Sept Eglises d'Asie qui n'a pas plus de rapport avec la Révélation, qu'une lettre d'un quidam quelconque annonçant à un ami l'expédition d'un colis, précédant le colis qu'il envoie. Nous en parlerons tout à l'heure. D'autres interpolations ont comblé aussi d'autres vides importants.

Le quatrième Evangile, dit selon Jean, nous aidera. Il débute ainsi : « Au commencement était le Verbe (ou la Parole), — Logos en grec, — et le Verbe (ou la Parole) était avec Dieu, le Verbe était Dieu... Et le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous ».

Devenu, comme prophète de l'*Apocalypse*, le porte-parole de Dieu, sous le nom de Kabbale de Jean ou Jôannès, et, plus tard, transfiguré en Dieu Jésus, incarnant le Verbe, dans le sein du Père de toute éternité, il a bien fallu qu'il se serve de mots pour qu'on l'entende, même si on ne le comprend pas (1), et les mots sont formés par des lettres. Le Verbe qui s'exprime en hébreu est nécessairement le Père de l'alphabet des Juifs. Il est le père des vingt-deux lettres, et les seules, qui servent à la composition des mots juifs (2).

Cette division de l'*Apocalypse* en vingt-deux chapitres, d'après les vingt-deux lettres juives, est caractéristique, spécifiquement judaïque : elle emprunte ainsi au Verbe, à la « Parole » de Dieu, un attribut divin. Que de fois, dans les Ecritures juives, l'éternité de Dieu n'est-elle pas consacrée par la formule : « Je suis l'Aleph et le Thav, le commencement et la fin ! ». Ce qui, traduit dans le grec : « Je suis l'Alpha et l'Oméga », alors que l'alphabet grec a vingt-quatre lettres, manque de toute saveur propre. C'est trahison à l'égard de l'ésotérisme hébreu, qui contient en plénitude tout le Verbe et rien que le Verbe.

(1) Et il est bien difficile, en effet, à des goïm, à des Occidentaux, de comprendre toute cette mystagogie des Juifs du Talmud, de la Thora, des Prophètes, de l'*Apocalypse* et des Evangiles, comme la conversion au christianisme des plus nobles portions de l'humanité l'a prouvé. Prendre pour des mystères divins toutes ces mystifications !

(2) Les 22 lettres juives sont ses outils, ses instruments de travail, contrairement à tant de nos politiciens qui n'ont d'éloquence que pour éviter de faire. Le Verbe, lui, n'est qu'action. La Parole est, chaque fois, un acte matériel. « Ælohim dit : que la lumière soit ! et la lumière fut ! » Il n'a rien qu'à parler et il crée. « Toutes choses ont été faites par le Verbe (ou la Parole). Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, etc... » Voir Jean I, 1 à 5. C'est le Verbe, le dieu Jésus, pur Esprit empruntant la défroque charnelle du Christ humain, qui, dans les Evangiles, rien qu'en parlant, apaise les vents, calme les tempêtes, ressuscite les morts, chasse les démons, etc.

« L'Aleph et le Thav », mais ce sont les deux parenthèses entre lesquelles s'inscrivent toutes les Ecritures des Juifs et des Chrétiens, — Ancien et Nouveau Testament. L'Alpha et l'Oméga ? Mais, puisqu'on nous parle français dans les traductions, on devrait dire l'A et le Z ? Pourquoi nous parler grec, et toujours grec, en matière de Qabbale hébraïque ?

La division par les vingt-deux lettres de l'hébreu qui assimile d'abord l'auteur de l'*Apocalypse* au Verbe (est-ce, dites-moi ? le Saint-Jean, apôtre et disciple bien aimé, ce verbe ? ou le Jôannès-Christ ?), le rattache en outre, spirituellement, à la souche davidique dont il descend doublement par son père et par sa mère, et légitime, une fois de plus, son rôle de Messie. Prenez le psaume 119 de David : il se compose de versets de seize vers. Combien a-t-il de versets ? Vingt-deux, et chacun est placé sous le signe d'une lettre hébraïque, depuis l'Aleph, première, jusqu'au Thav, dernière.

Division d'après la substance. — Il est essentiel de la bien déterminer. L'*Apocalypse* de Pathmos, à ce point de vue, primordial aussi, se divise en quatre parties, très inégales en étendue, et dont la quatrième seule constitue proprement la Révélation. Ce sont :

1° Le titre indiquant le sujet du livre et son auteur, en une douzaine de lignes sous forme d'annonce. Et il en ressort que l'auteur de l'*Apocalypse*, c'est le Christ lui-même;

2° Un prologue embarrassé (ou dédicace) où le scribe qui l'écrit veut faire croire, empruntant le nom de Jean, que c'est lui l'auteur de l'*Apocalypse*, et que c'est lui qui a eu les visions, qu'il reçoit l'ordre d'écrire dans un livre pour l'envoyer aux Sept Eglises d'Asie, qu'il salue en bloc au nom de celui qui est, qui était et qui vient;

Ces deux premières parties sont contenues dans le premier chapitre (Aleph).

3° Sept lettres aux Sept Eglises d'Asie, formant les chapitres 2 et 3 (Beth et Gimel), et qui sont chacune une lettre d'envoi respective à chaque Eglise différente (1).

(1) Et rien ne saurait mieux prouver qu'elles ne font pas et n'ont

Ces deuxième et troisième parties sont donc un hors-d'œuvre qui n'appartient pas à l'*Apocalypse* originale.

4° Du chapitre IV (Daleth) au chapitre XXII (Thav), voici enfin la Révélation, la Prophétie, l'*Apocalypse* elle-même, le vrai sujet, mais décapité des premiers chapitres, auxquels on a substitué les hors d'œuvre du prologue ou dédicace et des sept lettres d'envoi (1).

Ces explications préliminaires exposées, nous allons maintenant, dans l'ordre même des vingt-deux chapitres, donner la traduction littérale et *in-extenso* de l'*Apocalypse,* sans en retrancher les hors-d'œuvre, dont on saura faire abstraction, pour ne retenir que la Révélation elle-même.

Des commentaires appropriés suivront, où et quand il faudra, le texte traduit.

pas fait partie de l'*Apocalypse.* Peut-on supposer seulement qu'envoyant l'*Apocalypse* à sept destinataires différents, l'expéditeur ait adressé à chacun, outre la lettre qui le concerne, les lettres écrites aux six autres ?

On touche du doigt un premier arrangement, dans l'ordonnance de l'ouvrage, très postérieur à l'*Apocalypse* elle-même.

(1) La quatrième partie se termine par un Epilogue dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est un méli-mélo, en treize versets, destiné à corser cyniquement l'imposture de Jean l'apôtre, auteur de l'*Apocalypse.*

CHAPITRE PREMIER

LE TITRE DU LIVRE ET LE NOM DE IOANNÈS

(Chapitre Ier, 1 à 3)

Traduction. — Révélation (1) de Jésus-Christ, que lui a donnée Dieu, pour montrer à ses serviteurs les choses dont il faut (2) qu'elles arrivent bientôt (3) [et il les a signifiées (4) les en-

(1) Révélation, ou mieux « Prophéties sur les choses cachées », la racine du mot *Apocalypse* s'appliquant à tous les sens de cacher. L'île de Calypsô, dans Homère (Odyssée), c'est l'île de la cachette. Et l'on comprend ainsi l'accusation portée par de nombreux auteurs contre le Christ de s'être adonné aux sciences occultes.

(2) Dont il faut : *dei*, en grec. D'autres traduisent : *qui doivent.* C'est plus élégant, mais ne fait pas ressortir ce qu'a de fatal, de mathématiquement établi, d'après le thème des Destinées du monde, sur cette horloge de précision qu'est le soleil dans la révolution céleste, le temps où arriveront « ces choses ».

(3) Bientôt; *en takhéï*, en grec. Sous peu, rapidement, *en vitesse*, plus exactement. C'est que nous touchons, en effet, au dernier septénaire du cycle du *Verseau*, le onzième cycle précédant les *Poissons*, qui doit inaugurer le triomphe d'Iraël et d'Iahweh sur le monde, pour le règne de mille ans, avant le retour de l'*Agneau*, sous lequel le monde avait commencé et sous lequel, par une palingénésie miraculeuse, des cieux nouveaux et une terre nouvelle vont apparaître, au profit des seuls Elus du peuple d'Iahweh. — Le texte grec, quand il cite Dieu, emploie le terme général, universel des philosophes : O Theos. Mais le terme araméen que traduit O Théos ne peut être que Iahweh, le dieu juif, évidemment. Ceci dit, une fois pour toutes.

(4) « Signifiées ». Le mot grec évoque, en effet, l'idée de signe : *Simeion.* Et c'est très bien ainsi, très-couleur locale.

La phrase est mise entre crochets. C'est une interpolation expli-

voyant par l'intermédiaire de son ange à son serviteur Ioannès, qui a attesté le Verbe de Dieu et le témoignage de Jésus-Christ], telles qu'il les a vues. Heureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie (1) et retiennent les choses qui y sont écrites, car le temps favorable est proche (2).

Commentaire. — Ainsi, ce début de l'*Apocalypse* grecque de Pathmos n'apparait pas autrement que comme un titre. Mais d'un libellé particulier. Ce n'est pas le libellé ordinaire d'un titre d'auteur. Il y a une nuance. Il est en forme de titre-annonce; c'est un titre explication d'éditeur présentant un ouvrage dont il n'est pas l'auteur. Et il serait l'expression de la vérité même, historiquement si, l'interpolation supprimée, on n'y avait pas substitué au mot Iôannès, le mot Jésus. Il faut lire : « Révélation du Iôannès-Christ ». Avec cette rectification, tout permet de penser qu'il est de Papias lui-même, auteur de l'Envoi aux Sept Eglises (3).

La substitution de Jésus à Iôannès et l'interpolation que j'ai signalée s'expliquent très logiquement.

cative, provenant d'un commentaire marginal, apparemment, et insérée ensuite dans le texte. Elle coupe, en effet, la phrase titre qui se terminait très naturellement après « les choses qui doivent arriver bientôt », par *telles qu'il les a vues*. L'interpolation décroche cette fin de phrase de son début pour la raccrocher lourdement ensuite, derrière l'interpolation.

(1) « Prophîteias », dans le grec, cette fois, et non plus *Apocalypsis*.

(2) « Kairos », le temps favorable, en effet, le terme grec a une intention. Il implique l'idée d'occasion à saisir et c'est ce même mot qu'emploie Jésus dans les Evangiles, quand il rappelle que, sous le Christ de chair, Ioannès, les Juifs l'ont manquée, cette occasion favorable. Voir dans JEAN-BAPTISTE ET JEAN, le *Miracle de Jean ressuscité*, pp. 75 et 82. L'*Apocalypse* prophétise comme prochain le temps, l'occasion favorable, et plus historiquement que ne feront les Evangiles aux IIIe et IVe Siècles.

Encore sept ans, un sabbat d'années avant le grand Jour de la Pâque de l'Agneau, 789. Se souvenir que l'Evangile Selon-Luc fixe à l'an 15 de Tibère, 782 de Rome, 28 de notre ère, la date de la Manifestation de Iôannès à Israël, soit le lancement de l'*Apocalypse*.

(3) C'est le même aveu encore, à la manière équivoque du titre, qu'on peut lire au verset 10 du chap. XIX de l'*Apocalypse* : « Le Témoignage de Jésus est l'esprit de la Prophétie ». Interpolation encore, mais pour les initiés, y compris les Chrétiens de Saint-Jean.

C'est qu'en effet, si l'admission de l'*Apocalypse* au *Canon* a pu satisfaire à l'époque le parti chrétien-juif, il n'est pas douteux que, malgré cette admission, l'attribution à Jésus-Chrit, avatar dernier du crucifié de Ponce-Pilate en quoi l'on camouflait le Iôannès simultanément, a suscité des protestations et même des controverses. Il y eut, puisqu'il en existe toujours, malgré les persécutions que les jésus-chrétiens leur ont fait subir pour les décimer et les supprimer, il y eut alors des joannès-chrétiens qui, sachant que le vrai Christ historique fut le Iôannès, et non point le « Jésus » métaphysique des Gnostiques, inventé au IIᵉ siècle et mis dans la peau de Jean au IIIᵉ, refusèrent de se prêter à ce tour de passe-passe substituant Jésus-Christ à Jean comme auteur de la Révélation. L'Eglise a paré le coup en se gardant de contredire de front les chrétiens de « Saint Jean ». — Euh ! Oui ! Bon ! concéda-t-elle tout d'abord, Iôannès est bien l'auteur de l'*Apocalypse*, mais, en la manifestant, il n'a fait qu'attester le Verbe de Dieu. C'est ce que déclare lui-même le IVᵉ Evangile au début : « Il y eut un homme, envoyé de Dieu, nommé Jean-Iôannès, qui vint pour rendre témoignage à la Lumière ». Il fut donc l'interprète du Verbe de Dieu; il fut le Théologien, très exactement, et en théologie, le Verbe de Dieu se dénomme Sauveur ou Jésus. C'est bien Jean qui a été la Bouche, la Voix; mais l'inspirateur, l'Esprit, le Saint-Esprit même, dont la voix de Jean n'a été que l'instrument, c'est Jésus. Est-ce que, ***avant de naitre***, Saint Augustin l'affirme, Jésus n'a pas rempli du Saint-Esprit tous les prophètes ? Avant de naitre, car il est éternel, vous le savez. « Devant qu'Abraham fut, j'étais », il l'a proclamé lui-même (1). S'il nait, c'est qu'il condescend à se faire chair momentanément, dans le corps de Iôannès, précisément.

Conclusion : Si Jésus a vociféré l'*Apocalypse*, c'est que l'ange de Jésus, le Christ céleste, la lui a dictée. Jean n'a eu

(1) Voir Jean VIII, 58. Il dit même « Avant qu'Abraham fût, je suis ». Il est *le-étant :* éternel, ni passé, ni futur. Pour lui, il n'y a pas de temps, ce qui est le propre attribut de l'éternité.

qu'à écrire. Nous ne trompons donc personne en constatant ces choses en une phrase.

Ainsi raisonnait l'Eglise au quatrième siècle, répondant ux Chrétiens de Saint Jean. Ce qui n'est pas mal tricoté du tout comme billevesées ecclésiatiques.

Mais il restait les « Païens », ces rustres, pour qui les mystifications théologiques n'étaient que jeu de bonneteau.

— Pardon ! disaient-ils. Mais vos Evangiles, — car ils sont faits au IVe siècle, — donnent Jésus-Christ, Jésus tout court même, comme un simple homme, né de la femme, a dit Saint Paul, comme Jésus le dit du Iôannès en qui vous l'avez incarné. Jésus et Jean se confondent dans le Christ crucifié par Ponce-Pilate. Que vous donniez à Jean le surnom de Jésus, nous n'y voyons pas d'inconvénient. Jésus aura donc écrit l'*Apocalypse*, sous le pseudonyme de Jean.

— Raisonnement de Satan ! répond l'Eglise. Vous allez voir ce que Saint Augustin va vous répliquer. Jésus, Jésus-Christ, avoir écrit l'*Apocalypse* ? dit-il. Oui, oui ! En effet ! J'ai lu quelque chose dans ce sens chez certains auteurs. Ah ! Ah ! les farceurs ! assez « insensés pour soutenir que, dans les *prétendus* livres écrits par le Christ, — car il dit le Christ ici, pas Jésus, notre Augustin, — se trouvent contenues les sciences occultes, etc. (*De consensu Evang.* I, 14) ». Prétendus livres écrits, vous entendez. Donc, le Christ n'a rien écrit, surtout à propos de sciences occultes, apocalyptiques.

— Mais tout à l'heure vous reconnaissiez que, dans la peau de Jean, ce Christ que vous nommiez ainsi et qui existait « avant de naitre », n'est qu'un Esprit qui a inspiré Jean, l'homme envoyé de Dieu pour...

— Ah ! que de complications ! En voilà assez ! Croyez ce qu'il vous plaira; mais ne le criez pas trop haut, car nous sommes les plus forts et nous saurons bien vous faire taire. L'*Apocalypse* est la vérité ! et l'unique vérité est dans l'*Apocalypse*. J'ai dit. Anathème, en attendant mieux, à qui me contredit !

N'empêche ! Malgré les équivoques et surtout à cause d'elles, dès ses premières lignes, l'*Apocalypse* de Pathmos contient

l'aveu formel, — entre les lignes, si l'on préfère, — que le Christ Jésus ou non, et sous le pseudonyme de Iôannès, qui est une désignation passe-partout, donnée à tous les auteurs de Révélation, ou prise par eux, de toute antiquité, est bien l'auteur de l'*Apocalypse*. Je vais apporter ci-dessous tous éclaircissements sur ce nom de Iôannès.

L'introduction du nom de Jésus accolé ou non au mot Christ, date du III[e] siècle, quand on a fait, par force, deux personnages distincts du Christ et du Iôannès; et on l'a maintenu *a fortiori* au IV[e] siècle, quand il a fallu, après de multiples fraudes préméditées sur l'auteur et la date de l'Apocalypse, se décider à l'attribuer à un auteur précis, qui fut choisi en la personne supposée du Iôannès, apôtre et disciple bien-aimé, lequel l'aurait « vue » sous Domitien.

Vérité éminente donc, malgré toutes les manœuvres perpétrées pour la détruire L'*Apocalypse* a pour auteur, sous le nom qui vous plaira, le Christ historique, Crucifié par Ponce-Pilate sous l'empereur Tibère, et en qui l'on a incarné Jésus. Avec cette clef, on ouvre tous les mystères sur Jésus-Christ.

Et puisque le Selon-Luc place en la quinzième année du règne de Tibère la manifestation ou proclamation de Jean à Israël, — à la date même où Marcion fait descendre Jésus au Jourdain, pour l'investiture divine et royale par le baptême et la Colombe et la Voix du ciel, c'est que l'*Apocalypse*, arborant un nom de Révélation Iôannès, que s'appliquait le Christ, a été lancée en 782 de Rome, 28-29 de l'ère vulgaire, comme proclamation ou manifeste du Prétendant Messie, descendant de David, au trône d'Israël. Il était alors âgé de quarante-deux ou trois ans, étant né en 739 de Rome, et devant être crucifié en 788-789, tout proche de la cinquantaine (1).

Iôannès, nom de Révélation. — Le mot Iôannès, grécisé, ou Iochanan sous son masque syro-chaldaïque ou araméen que

(1) Je l'ai suffisamment indiqué et prouvé dans mes deux précédents ouvrages, voir notamment JEAN-BAPTISTE ET JEAN L'APÔTRE, pp. 258 et suivantes, où l'on trouvera d'autres détails intéressants relatifs à l'*Apocalypse*, à Iôannès, au règne de mille ans.

nous traduisons par Jean (Jehan) est formé de deux vocables des langues orientales (Chaldée, Assyrie, Babylonie), passés dans les dialectes de la Judée, puis en Grèce, en Italie et dans toutes les nations, sous les formes propres à la linguistique de chaque peuple.

L'un IEAO, contracté en IAO et IO, désigne la Lumière universelle, c'est-à-dire Dieu (1).

C'est de I. A. O. que dérivent les formes IAOU, IEOU, IAOUA, IAWA, IAWEH, IAHWEH, IEHOWA, JEHOVAH. Il sera, pour les Gnostiques, le mot du Plérôme, le dernier mot de la connaissance, le tétragramme divin sous la forme IEOA, signe triomphal d'Iahweh à l'heure du Messie et à la fin des temps, quand « tout sera accompli » (2).

L'autre mot, ANNES, a le sens de Révélation, Révélateur.

Le Iôannès, c'est celui qui révèle Dieu, Lumière universelle, connaissance suprême, but et objet de toutes les autres connaissances.

Dans toutes les mythologies des anciens peuples de l'Orient, Hindous, Chaldéens, Assyriens, Babyloniens, Egyptiens, auxquels les Sémites et les Juifs tout particulièrement, ont emprunté le fond de leurs conceptions cosmogoniques et astrologiques, leurs mythes religieux intégrés dans le thème des Destinées du monde, on trouve, à l'origine de l'humanité, des Iao-Annès, sous des formes plus ou moins dérivées ou contractées: Oannès, Iannès, Oès, Euahanès, Æa, etc. (3).

Tous ces Iôannès sont des Révélateurs, des Initiateurs, dont la pensée créatrice a enseigné et appris aux hommes les mystères des Arts, des Sciences, de toute connaissance. Et attention !

(1) Que dit, *de Jean*, le quatrième Evangile (I, 7) « Il n'était pas la Lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la Lumière ». Et l'*Apocalypse* : « Jean, qui a attesté le Verbe de Dieu ».

(2) C'est pourquoi la Colombe, en hébreu IEmOnA, frappée au tétragramme divin, est le Symbole du Salut (après le Déluge) et le signe d'investiture du Messie (christ) Sauveur (Jésus) lors de sa Manifestation au Jourdain.

(3) Le Thalmud, parlant du Christ, du Nazaréen, le nomme Oan-Nazir l'identifiant au Iôannès. La forme Æa, pour désigner le Iôannès chaldéen, on va le voir, provient de l'épopée d'Ourouk.

Tous sont, par l'aspect, des hommes-poissons, ou vêtus de peaux de poissons, et parfois, si les textes qui nous sont parvenus n'ont pas été altérés, de copies en copies et de traductions en traductions, des mangeurs de poissons (ichthyophages). C'est-à-dire, surtout chez les juifs, qu'ils se placent sous le signe Zodiacal des *Poissons,* douzième millénaire, avant le retour de l'Agneau.

Tous les recueils religieux de l'Inde, et notamment les Védas et Manou, ainsi que Hari-Pourana (poème en l'honneur de Vischnou considéré comme le principe créateur manifesté du Dieu suprême et spécialement père des êtres animés), rapportent la légende que voici :

« Il y a trois fois mille générations d'hommes, lorsque les eaux envahirent la terre, les livres sacrés furent entrainés dans les abimes. Le dieu Vischnou prit *la forme d'un poisson* à tête humaine et les sauva des flots. Il les remit à Wiswamitra qui avait échappé au cataclysme avec toute sa tribu, en lui disant : Voilà la parole divine révélée par Brahma lui-même à tes ancêtres. Et comme beaucoup, parmi ceux qui avaient été sauvés, étaient ignorants et faibles, Vischnou leur enseigna à se construire des abris, à cultiver la terre, à élever des troupeaux et à bâtir des temples pour rendre grâce aux dieux; et tous les soirs, car il avait conservé sa forme de poisson, il plongeait dans l'océan à l'embouchure du Gange, et reparaissait au soleil levant. C'est ce poisson divin qui avait sauvé Wiswamitra sur les bords de la Virini. C'est lui qui enseigna aux hommes, après le déluge, tout ce qui est utile à leur bonheur. Un jour, il plongea et ne revint plus, car la terre s'était de nouveau couverte de verdure, de fruits et de troupeaux. Mais il avait enseigné aux Brahmes le secret de toutes choses » (1).

(1) Pourquoi ne ferais-je pas remarquer ici que la racine *Visch* de *Vischou,* est celle de tous les mots qui, dans les langues indo-européennes, signifient *poisson.* Le *V* qui précède l'*i* étant rendu soit par une aspiration (esprit rude en grec) ou transformé en *f* ou en *p,* d'après les règles des phonétiques diverses : *Ichthus,* en Grec, *Pisc* (h), en latin, *fish* en anglais et dans les langues Anglo-saxonnes, *pesc...* dans les langues italiennes, espagnole, portugaise, et *poissons* en français, etc...

Même tradition en Chaldée : « Dans la première année (du monde), apparut, sortant de la mer Erythrée, dans la partie où elle touche à la Babylonie, un animal doué de raison qu'on appelle *Oannès*. Il avait tout le corps d'un poisson; mais, au-dessous de sa tête de poisson, une seconde tête, qui est celle d'un homme; des pieds d'homme sortaient de sa queue, et il avait une parole humaine. Il passait toute sa journée au milieu des hommes, sans prendre aucune nourriture, leur enseignant les lettres, les sciences et les principes de tous les arts, les règles de la fondation des villes, de la construction des temples, de la mesure et de la délimitation des terres, les semailles et les moissons, enfin l'ensemble de ce qui adoucit les mœurs et constitue la civilisation, de telle façon que, depuis lors, personne n'a plus rien inventé de nouveau... *Oannès* écrivit sur l'origine des choses et les règles de la civilisation un livre qu'il remit aux hommes » (1).

Autrement dit, Vischnou dans les Indes, le Iôannès chaldéen en son pays, avaient écrit une Révélation ou *Apocalypse* sur les Destinées du monde.

De ce mythe d'Oannès, le Poisson, instituteur des hommes,

(1) Bérose, reproduit par Eusèbe, *Chron.-Armen.*, p. 9, éd. Mai. Texte à peu près identique, reproduit par Syncelle, de Bérose aussi, éd. Lenormant, frag. I, cité par L. Jaccoliot : *la Genèse de l'Humanité*, p. 78. D'après Syncelle « on avait conservé à Babylone des archives contenant l'histoire de 15 myriades (150.000) d'années *et traitant du ciel, de la terre, de l'origine de toutes choses*, des rois et de leurs actions. Au commencement, les hommes vivaient comme des brutes, sans mœurs et sans lois, quand Oannès, dont on conservait à Babylone l'effigie peinte, vint leur enseigner tout ce qui est utile, arts mécaniques, agriculture, sciences, etc...

Bérose énumérait d'autres « Théophanies » de personnages pareils au premier Ioannès, sortant comme lui de la mer Erythrée, et venant compléter et expliquer ses Révélations. « Tous ces êtres, dit Eusèbe, exposèrent en détail et chapitre par chapitre, — c'est ce qu'avait fait Papias, en cinq livres de l'*Apocalypse* du Iôannès juif, le Christ, et Eusèbe a tout fait pour noyer cette vérité mieux qu'on ne « noie » le poisson, — les choses qu'Oannès avait révélées successivement ». Il les montre, apparaissant sous des rois, originaires de Pantibiblia, — la ville de tous les livres, — et place sous leurs règnes les révélations surnaturelles des livres sacrés.

nous ne possédons aucune version chaldéo-assyrienne. Bérose, dont nous avons cité des extraits, a été détruit. Nous n'en avons plus que les morceaux que l'Eglise a bien voulu nous conserver, et qu'on trouve dans Eusèbe et Syncelle. Mais dans la narration de l'épopée d'Ourouk et dans celle de Bérose, le Dieu Æa, qualifié aussi de Shalman, le sauveur, comme dans la narration hindoue du Déluge, où Vischnou, poisson divin, sauve les livres de Manou, est un dieu ichthyomorphe par essence, dont l'image consacrée combine les formes du poisson et de l'homme. Dans les tablettes astronomiques, le poisson d'Æa préside au mois de « adar », dont la représentation zodiacale est bien le signe des *Poissons*. Æa s'assimile ainsi à l'Oannès législateur, des fragments de Bérose, moitié homme et moitié poisson, dont la figure, conforme à la description de l'écrivain de l'*Histoire Chaldéenne*, a été retrouvée dans les sculptures des palais de l'Assyrie et sur les cylindres, ainsi qu'à l'Euahanès d'Hygin et à l'Oès d'Helladios (1), car Hygin, pour la Chaldée, et Helladios pour l'Egypte, connaissent ce Mythe. Hygin (*Fables*, 274) y fait plusieurs fois allusion : « Euahanès, que l'on dit être sorti de la mer en Chaldée, a révélé les interprétations astrologiques ».

En Assyrie, le Ioannès devient assyrien : « Les Assyriens disent que chez eux est né Iannès l'Ichthyophage » (2).

Le prophète Jonas, le fameux Jonas de la baleine, est un Iôannès, un révélateur et même un sauveur, un Jésus (3).

(1) Oannès et Euahanès se rattachent à une forme accadienne. AEa-Khan, AEa le Poisson; Oès se rattache au simple AEa, comme l'Aos de Damascius (*De prim. princip.*, 125, éd. Kapp., p. 384.

(2) Pindare, cité dans les *Philosophoumena*, éd. Miller, v, 7, p. 97. La légende est parvenue au grand poète thébain par les contes naïvement evhéméristes que rapportaient les marchands grecs qui couraient l'Orient. Mais le dieu à forme de poisson est devenu mangeur de poisson, à moins qu'il ne faille lire (d'après M. Sathas : *Bull. Corresp. hell.*, T. I, p. 202. ἰθχοφόρον Ichthyophoron, porteur ou vêtu de poisson, au lieu de Ichthyophagon ἰχθυοφάγον, ichthyophage.

La forme Iannès, chez Pindare, se retrouve dans l'*Apologie* d'Apulée pour désigner le Christ. J'y insisterai plus loin, à propos de l'*Ane d'Or*.

(3) Le mythe de Jonas le Ninivite est un conte assyrien judaïsé, dont le symbolisme servira aux scribes des Evangiles.

Ayant reçu l'ordre de Dieu d'aller à Ninive, vers l'Orient, Jonas dé-

Helladios de Bésa (Antinoë) raconte la même fable d'un nommé Oès, qui sortait lui aussi de la mer Erythrée, ayant tout le corps d'un poisson, mais la tête, les pieds et les bras de l'homme. Il enseignait l'astronomie et les lettres (1).

Michel Psellos, d'après « les ouvrages du sage Chérémon, homme de haute valeur et très savant historien », reproduit le même mythe en le transportant de Chaldée et d'Assyrie chez les Egyptiens (2).

sobéit. Il s'embarque sur un navire qui doit le mener vers l'Espagne et Tarsis. Jonas et son navire, comme le soleil, cinglent vers l'Ouest. Mais il n'est pas bon de désobéir à Dieu, qui provoque une épouvantable tempête, au risque que périssent les matelots et les autres passagers innocents. Jonas s'est couché et dort. Si on le réveille un moment, c'est pour le jeter à la mer, à sa demande, afin que la tempête s'apaise. Et la mer, en effet, redevient calme. En même temps que la mer, un énorme poisson, *Kétos*, la Baleine,, signe du Zodiaque assyrien, le même que les Poissons, engloutit Jonas dans cet étranglement du gosier marin de l'Atlantique que sont les colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar). Ainsi Jonas a, par son sacrifice volontaire, sauvé le navire en perdition avec les gens qu'il porte. C'est bien déjà un Jésus. Et, si plus tard, le Christ reste trois jours mort, avant de ressusciter, c'est par imitation, à cause des trois jours que Jonas passe dans le tombeau qu'est le ventre de Kétos. Oui, Jonas est bien un Jésus, un sauveur et le Christ-Jésus, c'est bien Iôannès-Jona.

Il serait facile de pousser à fond les correspondances touchant le mythe solaire entre le mythe de Jonas et les affabulations évangéliqus sur Jésus.

Jonas, avalé derrière les colonnes d'Hercule par le poisson où il reste trois jours et trois nuits, est rejeté le quatrième jour, par le poisson, à qui Dieu l'ordonne, *sur le bord*. Quel bord ? Le rivage proche Ninive, à trois jours de marche. Jonas avec son Poisson a donc fait le tour de l'hémisphère austral. Il ressuscite comme l'Agneau, après son passage équinoxial au printemps, à la Pâque, ayant souffert une passion pas ordinaire. « J'ai crié du fond du tombeau, je suis descendu jusqu'aux racines des montagnes. Dans la douleur profonde dont mon âme a été saisie, etc... ». Une vraie passion, plus épouvantable qu'une crucifixion. Comme Jésus et le Soleil, après être descendu aux enfers, *in inferas*, Jonas, du fond des eaux du Verseau, toutes les vagues et tous les flots de Dieu ayant passé sur lui, tombé dans les Poissons, avalé par la Baleine et ressuscité, prêche sur Ninive une *Apocalypse* aussi farouche que celle du Christ sur Jérusalem et le monde.

(1) Helladios, cité par Photius. *Bibliothèque*, 279, p. 535 ed. Bakker.
(2) Sathas, ouv. cité, p. 116, note 2 (T. I, p. 129 et T. II, p. 201).

« Le premier auteur de la science astronomique (éclipses, conjonctions, etc.) fut le très antique Ninus, après qui le quatorzième fut Iôannès qui arriva de la zône équatoriale couvert d'une peau de poisson... Un homme, appelé Iôannès, ayant vu leur ignorance, se revêtit d'une peau de poisson et vint trouver les Egyptiens, se disant envoyé par son père Hermès ».

L'empereur Julien, l'Apostat, — et c'est à son honneur, — parlant des sages que Dieu a donnés à toutes les nations, après la foule de ceux, dit-il, qui ont succédé à Hermès Trismégiste (inventeur de l'écriture, de la grammaire, des sciences, des arts, etc., auteur de quarante deux livres sacrés que gardaient les prêtres égyptiens), cite chez les Chaldéens « Annou et Belos » (1).

Le Iôannès-Christ. — Descendant de David, prétendant Messie, le fils de Juda le Gaulonite, le Joseph évangélique, n'eut pas été grand'chose dans son pays sans une bonne Prophétie (2). Il lança donc la sienne. Et quelle ? La Révélation du triomphe prochain d'Israël sur le monde, qu'il tenait de Dieu même (Iahweh), dans une extase qui l'avait ravi jusqu'au troisième ou septième ciel. Et sous quel nom, sous quel signe même mettre cette Prophétie-Révélation, manifeste et proclamation

(1) Julien : *Contre les Chrétiens*, cité par Cyrille, liv. V, § 7. Le texte sur Hermès Trismégiste n'est pas très net. L'Eglise y a mis la main, pour qu'on ne reconnaisse pas que le début de son quatrième évangile est une démarcation du Trismégiste. Elle a falsifié la citation, non contente d'avoir fait disparaître l'œuvre qui prouvait que Jésus-Christ est une imposture.

La traduction Talbot — M. Talbot fut un professeur éminent, — qui ignore les mythes sur les Iôannès, voit, dans le mot Annou (traduction des *Œuvres* de Julien), une faute de copiste, et il corrige par *Ninus*. C'est pouffant.

(2) Quand les scribes juifs lui font dire au III[e] siècle, dans les Evangiles : « Nul n'est prophète en son pays ! » c'est que l'*Apocalypse* a fait faillite, que le Grand jour n'est pas venu, c'est qu'il a déçu ses compatriotes, ceux du moins qui s'intéressent à lui, savent que le succès qu'ils pourront tirer de l'histoire en la maquillant, comme il est arrivé, ne sera plus jamais obtenu en Judée, et ne peut l'être que chez ces niais d'occidentaux. En quoi ces Juifs malins ne se sont pas trompés.

tout ensemble, sinon sous le nom et sous le signe des Iôannès, Révélateurs traditionnels légendaires, depuis les temps les plus antiques et chez tous les peuples ? (1).

Je n'avais pas à prouver, l'ayant fait sans réfutation possible dans JEAN-BAPTISTE, que le Iôannès, sous ce pseudonyme d'*Apocalypse*, est le Christ lui-même, crucifié par Ponce-Pilate. Mais il restait à expliquer pourquoi il avait pris ce pseudonyme, les motifs, les raisons, les causes, l'utilité. *Consummatum est*, pour le moment, du moins ! car vous pensez bien, qu'en fait de preuves, nous en verrons bien d'autres, et que le dernier mot n'est pas dit.

(1) Ce nom Iôannès ? Il mettait le Christ, le faisait entrer dans la lignée des Grands Initiateurs ; il lui conférait une autorité venue des origines du monde, ainsi que la naissance à Bethléhem « de toute éternité » le rattachait au cycle des Destinées du Monde.

Le Signe ? Relisez donc les Evangiles. (Voir à ce sujet JEAN-BAPTISTE ET JEAN, etc., le titre ; *Le Miracle de Jean ressuscité*, p. 75, dans Mathieu (XVI, 3-4 ; XII, 38-42), dans Marc (VIII, 11-30). dans Luc (XI, 29-32 et XII, 54-57), les scènes synoptisées où Jésus refuse de faire un miracle. Ne se place-t-il pas sous le signe du Iôannès, avec allusion au Jonas de la Baleine ?

CHAPITRE II

LE PROLOGUE OU DEDICACE

(Chapitre Ier, 4 à 20)

Argument. — *Un scribe, qui se dit Jean, et se donne, faussement comme le Iôannès qui a vu la Révélation, s'adresse aux sept Eglises d'Asie, qu'il compare, en style imité de l'Apocalypse à sept chandeliers d'or.*

Traduction. — Iôannès aux sept Eglises en Asie, grâce et paix à vous, de la part de celui qui est (le-étant), qui était (le-j'étais), et qui vient (le-venant), et de la part des sept Esprits qui sont devant son trône, et de la part de [Jésus]-Christ, le témoin fidèle, le premier-né des morts, le premier des rois de la terre (1).

« A celui qui nous aime [et qui nous a déliés de nos péchés dans son sang] et nous a fait un Royaume, [prêtres pour Dieu

(1) J'ai déjà souligné cette expression typique, pleine d'histoire « le premier-né des morts ». Pour en comprendre le sens profond, il faut savoir que le Christ est, en effet, le fils premier-né de Marie comme l'affirme, pieusement, le Selon-Luc (*II*-7) qui écrit en homme renseigné, « après s'être informé de tout (Luc I, 3) exactement depuis l'origine. » Marie et Joseph eurent six autres garçons et deux filles qui se marièrent, donc deux gendres. La plupart, comme l'aîné, ont péri de mort violente, dans des émeutes, révoltes contre Rome et les Hérodes. C'est ce qu'exprime le scribe en désignant le Christ comme premier-né de tous ces morts, frères, beaux-frères, et neveux aussi sûrement. Des traducteurs disent le « premier ressuscité ». Le Christ ne vient qu'au septième rang dans l'ordre des résurrections.

et son père], à lui la gloire et la souveraineté dans les Aeons des Aeons. Amen (1).

« Voici : il vient avec les nuages, et tout œil le verra, ceux aussi qui l'ont percé, et se lamenteront à cause de lui toutes les tribus de la terre. Oui. Amen ! (2).

Moi, je suis l'Alpha et l'Oméga (l'Aleph et le Thav), dit le Seigneur Dieu, celui qui-suis, qui-étais et qui-viens, le Tout-Puissant.

Commentaire. — Ici s'arrête la dédicace, première partie du prologue. Il est placé sous le nom de Jean. C'est, en effet, en son nom, celui de Iôannès, auteur de l'*Apocalypse*, que l'*Apocalypse* est adressée aux Sept Eglises d'Asie.

L'envoi est fait au nom de Iôannès, mais par qui ? et à quelle époque ? Par Papias, évêque d'Hiérapolis, entre l'an 115 et l'an 135. Impossible de préciser davantage. Que c'est Papias qui a envoyé l'*Apocalypse* aux sept Eglises, nous le prouve-

(1) Interpolations postérieures à Papias, les propositions entre crochets. Elles sont d'un disciple tardif de Valentin au plus tôt et peuvent être de la fin du III[e] siècle.

L'expression grecque dans les AEons des AEons est εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Les traducteurs chrétiens et laïques traduisent « aux siècles des siècles ». Ils n'ont compris que le sens d'éternité que l'on peut en effet inférer de leur traduction. Mais ce que veut rappeler par ce mot AEÔN le scribe qui écrit, c'est le thème des millénaires, des cycles de mille ans, que les Cérinthiens, les Gnostiques ont personnifiés : daïmones, demi-dieux, puissances émanées de Dieu lui-même. Le dieu-Jésus, que les Scribes, au III[e] siècle, incarneront littérairement dans le Christ, n'est pour les Cérinthiens au II[e] siècle, qu'un *AEON*. L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, p. 30 et les notes, p. 55, note 3, et enfin p. 85 et la note.

Amen ! mot hébraïque, qui signifie, paraît-il, ainsi soit-il ! Il doit se prononcer Ami-n, d'après l'orthographe grecque, l'*e* français venant de l'ita qui se prononce *i*. Au surplus, le mot se trouve, sous cette forme Amin, des milliers de fois dans les litanies des anciens livres hindous, où les Juifs l'ont pris certainement.

(2) Se lamenteront : le verbe grec signifie exactement, à la forme active : frapper, battre avec le marteau, forger. Se frapper la poitrine, se griffer les joues, à la manière juive, c'est se lamenter.

Le passage emprunte ses expressions à d'anciens Prophètes : Esaïe (XL, 5), Zacharie (XII, 10), Daniel (VII, 13) et à la Genèse (XII, 3), etc. Son auteur est super-juif.

ront dans le chapitre relatif à Papias. Qu'il nous suffise de remarquer ici que parmi les sept Eglises destinaires ne figure pas celle d'Hiérapolis. Si l'envoi ne lui a pas été fait, c'est que c'est d'elle que part l'envoi aux autres églises. On ne comprendrait pas, en effet, que l'expéditeur quel qu'il soit, ait oublié l'Eglise d'Hiérapolis, peut-être plus insigne que les autres, on le verra.

Cette dédicace, dont quelques traits, — Jésus, les péchés déliés dans le sang, prêtres pour Dieu, — qui portent la marque d'époques postérieures, quand Valentin a déjà mis son empreinte sur la fable et que les Evangiles sont en train de s'achever, — peut, quant à l'idée dédicatoire, provenir du texte originaire de Papias, mis au point pour l'état des dogmes, vers le IVe siècle. Au reste, la question est sans intérêt. Ce qui est sûr, et ce qu'il importe d'affirmer, c'est qu'elle n'est pas du Iôannès, et ne faisait pas partie intégrante de l'*Apocalypse* du Christ. Et voici la fin du prologue :

Traduction. — « *Moi Jean* » (1), [Votre frère et coparticipant dans la tribulation et la Royauté et la patience en Jésus, j'étais dans l'ile appelée Patmos, à cause du Verbe de Dieu et du témoignage de Jésus. Je naissais en esprit (2), le jour du Seigneur (3). J'entendis derrière moi une grande voix, comme

(1) Les textes entre crochets sont interpolés, comme s'appliquant à celui qui envoie les lettres, et non au Iôannès, dont il prend le nom, frauduleusement. Le reste provient probablement de l'*Apocalypse* du Iôannès; le scribe se l'approprie en y mêlant des interpolations qui font de ce début un salmigondis inextricable.

(2) Les traducteurs disent : « J'étais ravi en esprit ». Il semble que le grec signifie bien; je naissais en esprit : *egenomin en pneumati*, par opposition à l'état matériel d'une naissance de chair. Quand dans les Evangiles (Matt. XVI, 15-17 notamment) Simon-Pierre dit au Christ : « Tu es le Fils du Dieu vivant », Jésus lui répond : « Tu es heureux, Simon, fils de Iôannès, car ce n'est pas la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père », — Pierre naît en esprit ». Frère du Christ, Simon sait bien qu'ils sont les fils de chair de Marie et Joseph, mais « en esprit », le Christ devient pour lui Jésus, fils de Dieu.

(3) Les chrétiens disent : le dimanche. Ce peut-être tout aussi bien le samedi, si l'interpolation appartient à l'Envoi, comme c'est possible. Si c'est le dimanche que vise l'auteur, nous sommes à la fin du IVe siècle.

d'une trompette, disant (1) : Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et envoie-le aux Sept Eglises : Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée (2).

« Je me retournai pour découvrir la voix qui me parlait, et m'étant retourné, je vis sept chandeliers en or, et au milieu des chandeliers, un ressemblant fils d'homme, vêtu d'une longue robe et ceint, près des mamelles, d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux, blancs comme de la laine blanche, comme de la neige; ses yeux comme une flamme de feu; ses pieds semblables à de l'airain-ardent, comme passé au feu dans une fournaise embrasée; sa voix comme la voix des eaux nombreuses; ayant dans sa main droite sept étoiles; de sa bouche, une épée pointue à deux tranchants sortait; et son visage comme le Soleil se montrant dans sa force.

« Et lorsque je le vis, je tombai à ses pieds, comme mort; il posa sa droite sur moi disant : « N'aie pas peur. Moi, je suis le premier et le dernier, et le vivant; j'ai été mort, et voici, je suis vivant dans les Æons des Æons et j'ai les clefs de la mort et du Hadès » (3).

(1) Certains manuscrits portent ici : « Je suis l'Alpha et l'Oméga ».

(2) Ce que le scribe voit ou va voir, à ce qu'il dit, ce n'est pas une vision à lui personnelle, bien qu'il veuille le faire croire, c'est « la Révélation de Jésus-Christ » dont il a le manuscrit sous les yeux, annoncée aux premières lignes du titre, et qu'il va envoyer aux sept Eglises, où ne figure pas celle d'Hiérôpolis.

La fin du Prologue pourrait, par les emprunts phraséologiques qu'elle fait aux visions des Daniel, des Esaïe, etc., faire croire qu'elle provient pour une part générale de l'*Apocalypse* du Iôannès. Peut-être veut-elle le faire croire. Mais trop de traits se rapportent à des états de fait trop postérieurs, entre le IIe et le IVe siècle, pour qu'on puisse tirer des précisions absolues.

(3) Le séjour des morts, en grec, Hadès traduit le mot hébreu *Scheol*. Demeure souterraine qui n'est pas un tombeau, creusé dans la terre. L'idée amoindrie, passée dans le vague, vient du séjour du Soleil à travers les six Mauvais signes de l'Hiver, dans l'hémisphère austral, de l'autre côté de la terre boréale. Jésus, comme le Soleil, passe mort, sous la terre, dans les régions inférieures du monde, en latin : *ad* ou *in inferas*, d'où l'on a tiré : Enfers. Dans le *Symbole des Apôtres* (Je crois en Dieu, le Père tout puissant..., en Jésus-Christ, son fils unique, etc...) qui est le Crédo des chrétiens, tous d'accord, protestants et catholiques, et qui aurait été rédigé au Concile de Nicée, ce dont je doute d'ailleurs, il est dit de Jésus-Christ qu'« il est descendu aux enfers ». Quel croyant pourrait en douter, alors que c'est un dog-

« Ecris donc les choses que tu as vues, tant celles qui sont que celles qui doivent arriver après elles (1). Le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma droite comme (tu as vu)

me, un article de foi ? Cela veut-il dire que Jésus était mort, comme tout autre cadavre ? Bien que le Credo ajoute qu'après trois jours « il est ressuscité des morts », comment le croire ? N'est-il pas écrit (*Psaumes* XVI, 10) : Tu ne m'abandonneras pas au Scheol. Tu ne permettras pas que ton bien-aimé voie la fosse (sente la corruption), que l'auteur des *Actes* (II, 27-31 et XIII, 35) appliquent par la double voix de Pierre et de Paul au Christ ? Répondez ! D'autre part, ces Enfers où il est descendu, « séjour des morts », sont-ils l'Enfer, demeure des maudits, des damnés ?

Questions insolubles, humainement, mais qui ne présentent aucun mystère, quand on sait que Jésus, *à l'instar* du soleil, qu'il est, devait nécessairement, pour mourir, faire son petit tour d'hémisphère austral, « *ad inferas* », tout comme aussi le Prophète Jonas, dans son poisson monstre. Dans les anciennes affabulations supprimées, mais dont le Credo fait état, le Christ, pendant les trois jours du Golgotha, allait au Schéol prêcher l'*Apocalypse* aux Juifs morts sous la Loi ou Thora, pour qu'ils ressuscitent à l'avènement de son Règne et prennent place au Banquet de l'Agneau avec les élus de la Nouvelle alliance.

(1) Les choses « vues » et « qui sont », ce sont celles que le scribe lit dans l'*Apocalypse*, où le Iôannès les a consignées. C'est du passé. La Révélation a fait faillite. Mais du temps de Papias, on espère encore, on espère toujours. L'espérance survivra, même après la destruction de Jérusalem et la dispersion des Juifs, rayés de la carte du monde, comme nation, sous Hadrien (135). Toutefois, au temps de Papias, l'*Apocalypse* du Iôannès n'est plus au point, n'est plus « à la page », comme on dit aujourd'hui. Proclamée, enseignée, prêchée sous le règne de Tibère, le Iôannès avait pu se tromper sur la date du Grand Jour, mais pas sur l'évènement lui-même. Rien n'empêchait de reprendre sa Prophétie qui existait toujours, qui restait, réalisation certaine de l'Espérance. La partie, avec le Iôannès, avait été perdue, mais elle n'était que remise. Depuis Iôannès, deux jubilés, deux fois 49 plus 1 an, un siècle environ, s'étaient écoulés. Il fallait écrire dans l'*Apocalypse*, pour la mettre à jour, « les choses qui doivent arriver », après celles que Iôannès y a consignées. Dix empereurs depuis Tibère, en ne comptant que pour un le trio Galba, Othon, Vitellius, qui n'a fait qu'un intérim d'un an, en 69, entre Néron et Vespasien, avaient joué le rôle de la Bête à Rome, avant d'arriver à Antonin: Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba-Othon-Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Hadrien. Il fallait bien en tenir compte. Des interpolations manifestes ont ce but et cet objet, — que nous signalerons au passage.

les sept chandeliers (le voici): les sept étoiles sont les anges des sept Eglises et les sept chandeliers sont les sept Eglises (1)].



Ici se termine le prologue. La suite comprend les sept lettres d'Envoi aux Sept Eglises, en deux chapitres (II et III) puis l'on entre de plein pied dans l'*Apocalypse,* dont tout le début manque et a été remplacé par les trois chapitres qui comblent le Prologue et les lettres.

(1) **Les sept Eglises, en y ajoutant celle de Hiérapolis, sont les huit communautés juives d'Asie-Mineure, où s'était réfugié le fanatisme messianique et qui gardaient jalousement l'Espérance du retour du Messie et du triomphe d'Israël.**

[illegible] communautés juives (millénaristes ou non)

CHAPITRE III

LES SEPT LETTRES AUX SEPT EGLISES D'ASIE

(Chapitres II et III)

Traduction. — I. « *A l'Ange de l'Eglise, à Ephèse, écris:* Voici ce que dit celui qui tient les sept Etoiles dans sa droite, celui qui marche au milieu des sept chandeliers d'or : Je sais tes œuvres, ton labeur et ta patience, et que tu ne peux souffrir les méchants. Tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu les a trouvés menteurs (1).Tu as de la

(1) Allusion à des « Apôtres » dissidents, tel Apollos qui avait prêché pour son propre compte, contre le monopole davidique, la croisade millénariste Judéo-Chrétienne, surtout en exploitant le baptême du Iôannès-Christ, celui de Jésus n'ayant été inventé qu'à la fin du IIe siècle. Se reporter à JEAN-BAPTISTE ET JEAN, chap. II, p. 86. § *Le Juif Apollos d'Alexandrie.* Faisant concurrence aux apôtres chrétiens, tels Simon-Pierre et Jacob-Jacques, il dut fuir à Corinthe, à la suite d'événements assez obscurs, soi-disant appelé par Akibas-Aquilas. Quand on lit les chapitres XVIII et XIX des *Actes*, qui sont parmi les autres les plus chargés d'impostures par le parti-pris de frauder et truquer les évènements, renverser l'histoire et les rôles, on se rend compte que la ville d'Ephèse fut bouleversée jusqu'à l'émeute, tant par l'apostolat apocalyptique des disciples du Iôannès-Christ que par une contre-propagande des Juifs du temple antimillénaristes, et par les rivalités et troubles conséquents. Le prince hérodien Saül, qui intervint pour remettre l'ordre, comme il est partout, à cette époque, où il faut « donner la chasse aux chrétiens » y apparait converti en apôtre Paul, rendant témoignage à « Jésus ». Toujours

patience, tu as souffert pour mon nom et tu ne t'es point lassé. Mais j'ai contre toi que tu t'es départi de ton amour premier. Souviens-toi donc d'où tu as chu; repens-toi et fais tes premières œuvres; sinon, je viendrai à toi et je changerai ton chandelier de place, si tu ne te repens. Mais tu as ceci que tu hais les actes des Nicolaites, que moi aussi je hais (1).

« Qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises. Au vainqueur, je donnerai à manger de l'Arbre de Vie, qui est dans le paradis de Dieu » (2).

le contrepied de la vérité historique. C'est Paul, maintenant, qui est cause, accusé par Démétrius, orfèvre statuaire, d'interdire au nom de Jésus la fabrication de statuettes des dieux qui faisait la prospérité des Ephésiens; c'est Paul qui est cause de l'émeute, alors qu'il n'est venu, prince Saül, que pour régler leur compte aux juifs exorcistes chassant les esprits malins, « au nom de Jésus que Paul prêche ».

(1) Secte qui avait été fondée par un prosélyte chrétien, Nicolas d'Antioche, donné comme diacre (Actes des Apôtres, VI, 5) et choisi comme tel par les Douze, avec Etienne-Stephanos (Jacob-Jacques), Philippe (l'évangéliste, frère du Christ), Prochorus, etc.

Les Nicolaïtes, mettant en pratique la doctrine de l'Un-en-Deux et du Deux-en-Un, retour à l'androgynisme, prêchée par le Christ, aboutirent aux mœurs les plus sexuellement répugnantes. Voir le § *Conséquences hideuses de l'androgynisme*, p. 81, où nous en avons parlé le moins indiscrètement possible. Au IVe siècle, après l'universelle réprobation jetée par les païens sur le christianisme nicolaïte du IIe siècle, le scribe est obligé lui aussi de réprouver. Un peu tard !

(2) *L'arbre de vie!* Voir le § *Les jours de Mille ans* et les notes p. 85. Il est tantôt *Vigne*, et dans ce cas, il est proprement l'Arbre de Vie, tantôt *Figuier* comme emblème de la continuité de la Vie par la génération.

A l'époque où cette phrase a été écrite « Au vainqueur, je donnerai à manger, etc... » la doctrine chrétienne est essentiellement millénariste; elle ne se conçoit pas en dehors de l'Apocalypse. Bien que tout le début de l'Apocalypse, les quatre premiers chapitres, n'ait été achevés comme mise au point qu'au IV siècle, il est resté nécessairement des textes qui proviennent de l'auteur de l'Envoi, qui est Papias. Cette phrase est trop caractéristique du « christianisme » de Papias, d'après ce qu'il a plu à l'Eglise de nous faire savoir à travers d'odieuses sophistications, pour ne pas être certain qu'elle est de Papias lui-même.

C'est par réaction contre le Nicolaïsme, qui avait indigné tous les auteurs profanes (Fronton, Minucius Félix, etc...), à qui nous devons des tableaux des « messes noires » de ces chrétiens, ainsi qu'à

II. « *Et à l'Ange de l'Eglise, à Smyrne, écris :* Voici ce que dit le Premier et le Dernier, qui a été mort et qui vit : Je connais ton affiction, ta pauvreté, — mais tu es riche, — ainsi que le blasphème de ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais sont une synagogue de Satan (1). Ne crains pas ce que tu auras à souffrir; voici que le Diable va jeter en prison certains d'entre vous, afin de vous éprouver et vous aurez une affliction de dix jours (2). Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie (3).

« Qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises. Le vainqueur ne souffrira rien de la seconde mort » (4).

Saint Epiphane, etc., que Jésus dans les Evangiles (Matt. *XXI*, 19-20) au IIIe siècle, au plus tôt, et dans une scène, qui est une pantalonnade, sèche le Figuier stérile. Preuve que les récits des auteurs ne sont pas de la calomnie, comme de bons esprits l'ont soutenu. D'ailleurs, les distinctions confuses de Jésus sur les « eunuques » et sa dilection pour eux nous suffit.

(1) Au IIe siècle, si la phrase n'est pas du IVe, la haine des juifs messianistes contre les juifs des Synagogues galiléennes (il n'y a plus de Temple), la haine des juifs millénaristes, qui espèrent toujours le *triomphe* d'Israël par la destruction des Goïms, est telle contre leurs compatriotes peu zélés pour la cause apocalyptique, que les synagogues purement juives sont dites « de Satan ».

(2) Allusion à des événements, émeutes, rébellions, fomentées par des chrétiens, et où ont du périr, dans la répression par les Romains, quelques chefs notoires, comme a péri, par exemple, Polycarpe, justement donné comme évêque de Smyrne, au IIe siècle, et dont l'Eglise a fait un « martyr ».

(3) La couronne de la vie: en grec, *Stéphanos*, en français Etienne. C'est la couronne de vie que les Actes, fin du IIe siècle, début du IIIe, donneront au Jacob-Jacques, lapidé et tué dans une émeute sur les marches du temple, en 787, un an avant la Crucifixion du Christ, en le transformant justement en Stéphanos-Etienne.

(4) La seconde mort! Aucun commentaire dans les traductions protestantes. L'Eglise dit: la damnation éternelle, la mort du corps étant la première mort. Change ecclésiastique. Dans le système du Christ, les Juifs morts suivant la Loi, devaient ressusciter pour régner avec les vivants pendant les mille ans du cycle des Poissons. Quant aux autres, morts en dehors de la Loi, ils ressuscitaient aussi, mais jugés indignes du règne de mille ans, ils disparaissaient dans la destruction des Goïms, et comme eux. C'était leur seconde mort. Les Juifs-Chrétiens vivants ou morts une première fois et ressuscités, n'avaient rien à craindre de la seconde mort qui est la destruction des goïms et des Juifs non chrétiens.

III. « *Et à l'ange de l'Eglise, dans Pergame, écris :* Voici ce que dit celui qui tient le glaive à deux tranchants, le glaive aigu : Je sais où tu habites; là est le trône de Satan. Tu gardes mon nom, tu n'as pas renié ma foi, même aux jours où Antipas, mon témoin, mon fidèle, a été tué parmi vous, là où Satan habite (1).

« Mais j'ai contre toi quelque petit grief : tu as là des gens attachés à la doctrine de Balaam, qui enseignait à Balac à jeter du scandale devant les enfants d'Israël, à manger des viandes consacrées aux idoles, et à forniquer (2).

(1) A Smyrne, la querelle est entre Juifs Messianistes-Chrétiens et les autres, — synagogue de Satan. A Pergame, toute la ville est le trône de Satan. Asclépios, dieu grec de la médecine, l'Esculape latin, avait à Pergame un de ses temples ou sanctuaires les plus fameux. Un type de monnaie de Pergame le représente, figure barbue, visage de bonté, s'appuyant sur un bâton sur lequel s'enroule un serpent. Et le serpent, pour les Juifs, c'est le diable, c'est Satan qui, déjà, dans le Paradis terrestre, rôde autour de l'arbre de la Science. Le christianisme n'a jamais aimé la science, ni les savants dont les livres ruinent les fables judaïco-chrétiennes. L'esprit scientifique montre les bévues et les bêtises du Saint-Esprit dont la fatuité orgueilleuse n'a d'égale que son ignorance. Pergame possédait au temps du Christ et de Papias et autres scribes apocalyptiques une bibliothèque de 200.000 volumes. Trône de Satan, vraiment. On sait, par l'incendie des bibliothèques de Constantinople et d'Alexandrie, entre autres, qu'il n'y avait pas pour les chrétiens de plus grande gloire, — ad majorem dei gloriam ! — que de mettre le feu à tous les sanctuaires de la science, si redoutables aux doctrines chrétiennes.

L'illustre Galien, né à Pergame en 131, a justement vécu à l'époque où le scribe de l'Apocalypse, à cette page, fait de Pergame la demeure de Satan.

Quant à l'Antipas, martyr, l'histoire ne l'a pas retenu. Un messianiste en révolte qui a dû périr dans une répression, on ne sait quand, entre 70 et 135.

(2) Ce qu'on sait surtout de Balaam (*Nombres* XXII-XXIV), c'est qu'après avoir prophétisé, sur l'ordre d'Ælohim, en faveur d'Israël contre Moab, bien que Moab ait essayé de le soudoyer, il termina ses vaticinations lyriques en prédisant la venue des navires de Kittim (Occident, Italie), qui devaient opprimer Assur et les Hébreux. Nulle part on ne lit, dans ce qui concerne Balaam, qu'il a appris à Balak à jeter du scandale devant les fils d'Israël, à manger des viandes consacrées aux idoles et à forniquer. Des traducteurs chrétiens disent: « Balaam, qui enseignait à Balak à jeter du scandale devant les enfants d'Israël *pour leur faire manger des viandes et les entrainer*

« Toi aussi, tu as des tenants de la doctrine des Nicolaïtes. Repens-toi donc, sinon je viens à toi vitement et je combattrai contre eux avec le glaive de ma bouche (1). Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises ! Au vainqueur, je donnerai (une part) de la manne cachée, et je lui donnerai une pierre blanche, et, sur cette pierre écrit, un nom nouveau, que personne ne connaît, excepté celui qui reçoit » (2).

dans la fornication (ou l'impudicité) ». Cette traduction est encore plus étrangère à ce qui est dit de Balaam. Balaam et Balak ne sont là que pour cacher quelques autres personnages du temps, des Juifs hérodiens sans doute, partisans des mariages mixtes entre Juifs et goïms. La fornication, — le mot grec signifie: se prostituer, — c'est cela. Un juif se prostitue en épousant une goï. A fortiori, une juive qui épouse un goï.

(1) Les Nicolaïtes encore! Ils pullulaient donc chez les chrétiens de ce temps. Comment, sinon par un cynisme tout ecclésiastique, ose-t-on prétendre que les auteurs païens ont diffamé, sur ce point, les chrétiens?

« Le Glaive de ma bouche ! » Au chap. XIX, verset 15 » : « de sa bouche (celle du Verbe du Christ) sort un glaive aigu, pour en abattre les nations (les goïm).

(2) La manne cachée, c'est, par opposition à la manne « que vos pères ont mangée dans le désert », dira Jésus, le dieu Jésus, dans le IVe évangile (chap. VI, vers. 49), « et vos pères sont morts », c'est le pain de vie, le pain descendu du ciel (de Bethléhem, la Maison du pain ou constellation de la Vierge), c'est Jésus lui-même. Quiconque en mange vivra « dans le cycle » millénaire, sous le signe des Poissons ou Zib. Les traductions d'Eglise et autres traduisent: « vivra *éternellement*. Le grec du IVe évangile dit: εἰς τὸν αἰῶνα, dans l'Æon, dans le cycle. Et ce cycle ne pouvant être que les mille ans du règne du Christ avant l'Agneau, le pain de vie, c'est le pain-Zib, des Poissons. Les prétendus miracles de la Multiplication des Pains et des Poissons dans les Evangiles ne sont qu'un Thargoum, une parabole sur le pain de Vie de l'Apocalypse, comme Jésus lui-même, pain de vie, avec, en plus, assimilation au soleil, par allégorie. Voir le IVe évangile, chap. VI. Au surplus, le psaume LXXVIII, vers. 24, dit déjà: Il (Iahweh) leur donna un pain qui vient du ciel », en parlant de la manne que les anciens Israëlites ont mangé dans le désert. Et Moïse (Exode, XVI, 15): « C'est le pain qu'Ælohim vous donne pour nourriture », dit-il aux enfants d'Israël de ce « quelque chose de menu, comme des grains, de menu comme la gelée blanche », qui couvrait la terre au matin et qu'on a appelé la manne, de l'exclamation: Man hou? Qu'est-ce? poussée par les Hébreux.

Quant à la pierre, ni dans l'Apocalypse, ni dans les Evangiles ni dans aucune écriture chrétienne, on n'en voit faire le don. Mais le fait

IV. « *Et à l'Ange de l'Eglise dans Thyatires, écris :* Voici ce que dit le Fils de Dieu, qui a les yeux comme une flamme de feu et les pieds semblables à l'airain ardent : Je connais tes œuvres et ton amour et ta foi et ton mystère et ta patience et tes dernières œuvres plus nombreuses que les premières. Mais j'ai contre toi que tu laisses la femme Jézabel, qui se dit prophétesse, enseigner et séduire mes serviteurs pour qu'ils se prostituent et mangent des viandes consacrées aux idoles (1). Je lui ai donné un temps pour qu'elle se repente, mais elle ne veut pas se repentir de sa prostitution. Voici, je la jette sur un lit (de douleur) et ceux qui commettent adultère avec elle, je les plonge dans une grande affliction s'ils ne se repentent de ses œuvres. Et ses enfants, je les tuerai dans la mort (2), et toutes les Eglises sauront que, moi, je suis celui qui sonde les reins et les cœurs (3), et je donnerai à chacun de vous selon ses œuvres (4).

« Quant à vous tous qui restez dans Thyatires et qui ne suivez pas cette doctrine, qui n'avez pas connu les profondeurs de Satan, comme ils disent, je vous dis que je ne jette pas sur vous d'autre fardeau. Seulement, ce que vous avez, gardez-le bien jusqu'à ce que je vienne (5). Le vainqueur et celui qui

que des noms nouveaux ont été donnés, masques hermétiques sur les anciens noms (Juda-Joseph, Salomé-Marie, le Christ-Jésus), prouvent que symboliquement la pierre a été donnée, et que c'est même en transnominant en Képhas-Pierre le fameux Simon, que la légende a pu prendre son essor et l'Eglise être bâtie.

(1) Jézabel était la femme d'Achab, une damnée femme. Le scribe donne son nom ici, par symbole, à quelque femme qui combattait la doctrine chrétienne de l'*Apocalypse.*

(2) Il est des morts qu'il faut qu'on tue, en effet. C'est la doctrine de la seconde mort.

(3) Repris à Psaumes VII, 10, à Jérémie XI, 20 et XVII, 10.

(4) Repris à Psaumes LXII, 13.

(5) Ou plutôt revienne, car il est déjà venu. Mais Ponce-Pilate et Hérode ont mis fin à sa carrière. Mais il reviendra. Il s'est trompé de date, voilà tout. A l'époque où le scribe écrit, la Judée est toujours en fermentation. Les Akiba-Aquilas et consorts préparent, avec financement, la grande insurrection de Bar-Kocheba qui, en 135, se terminera par la destruction de Jérusalem, rasée jusque dans ses fondements, et de la nation juive, rayée de la carte du monde. Au lieu du triomphe d'Israël et de la réalisation de son espérance prophétique, c'est la prophétie de Balaam qui s'accomplit, celle que prêchait sans doute « Jézabel » à Thyatires : c'est cela la fornification, l'adultère, la prostitution.

gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai pouvoir sur les nations et il les paitra avec une verge de fer et les brisera comme des vases de potier, comme moi aussi j'en ai reçu le pouvoir de mon Père et je lui donnerai l'étoile du matin (1). Qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises ! ».

V. *Et à l'Ange de l'Eglise de Sardes, écris :* Voici ce que dit celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles. Je connais tes œuvres, tu as la réputation d'être vivant, mais tu es cadavre. Sois vigilant et raffermis les restes qui s'en vont mourir, car je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites devant mon Dieu. Souviens-toi donc de ce que tu as reçu et entendu; garde-le et repens-toi (2). Car si tu n'es vigilant, je viendrai comme un voleur et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai à toi. Mais tu as à Sardes un petit nombre de noms (de juifs-Christiens) qui n'ont pas souillé leurs vêtements, et qui marcheront avec moi vêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes (3). Le vainqueur sera ainsi investi de vêtements blancs et je n'effacerai pas son nom devant mon Père et devant ses anges (4).

(1) Verge de fer ! Vases du potier ! Nous savons tout cela depuis les Psaumes (II, 8 et 5), et que l'*Apocalypse* ne doit être que la réalisation du royaume ! Le bon berger qui donne sa vie pour ses brebis ! Comme les Evangiles sont loin encore à cette époque ! Cent cinquante ou deux cents ans seront nécessaires pour camoufler le Messie-Christ sanguinaire de l'*Apocalypse* en fantoche vaticinant sur l'amour. Quant à l'Etoile du Matin, Lucifer, que le Christ dit être dans l'*Apocalypse* XXII, 16, nous en reparlerons à sa place. c'est très curieux.

(2) Ce qu'« il » a reçu et entendu, c'est justement la doctrine de l'Apocalypse, dont l'auteur de l'Envoi lui adresse un exemplaire avec sa lettre. Car à la lettre est jointe l'Apocalypse, ce n'est pas douteux. Et alors, si les Evangiles existent à cette époque (celle de Papias vers 120 ap. J.-C.), pourquoi envoie-t-on l'*Apocalypse* aux Eglises, cette *Apocalypse* de haine au lieu des Evangiles du doux Jésus? Répondez, si vous pouvez. C'est parce que certaines communautés juives oubliaient la Prophétie du Christ, qu'on la leur fait tenir à nouveau. Se repentir, c'est revenir à *l'Apocalypse.*

(3) D'après l'*Apocalypse* et les Evangiles on est nu, au point de vue du salut, même si l'on est vêtu. Symboliquement, on est digne du royaume, quand on est en blanc. Les élus sont vêtus de blanc, jetés dans le blanc, investis de lumière.

(4) Son nom de Christien, son nouveau nom: Nazaréen, par exemple.

Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises ! ».

VI. « *Et à l'Ange de l'Eglise, dans Philadelphie, écris :* Voici ce que dit le Saint, le Véritable, celui qui a « la Clef de David, qui ouvre et personne ne fermera, qui ferme et personne n'ouvrira (1). Je connais tes œuvres. Voici : j'ai donné (mis) devant toi une porte ouverte, parce que tu as petite force et que pourtant tu as gardé ma parole et n'as pas renié mon nom. Voici : je te donnerai des gens de la synagogue de Satan, de ceux qui se disent juifs, mais ne le sont pas, et mentent. Voici : je ferai en sorte qu'ils viennent et se prosternent à tes pieds et sachent que moi je t'ai aimé. Puisque tu as gardé ma parole d'attente, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur le monde entier pour éprouver les habitants de la terre. Je viens bientôt. Tiens bien ce que tu as, afin que personne ne te ravisse ta couronne (2).

« Le vainqueur, je le ferai une colonne dans le temple de mon dieu et il n'en sortira plus. J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu et le nom de la Ville de mon dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nom à moi, le nouveau (3). Qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises ».

(1) Reproduit d'Esaïe (XXII, 22), qui le fait proférer par Iahweh, en faveur d'Eliacin, fils d'Helcias, remplaçant comme grand sacrificateur Sobna, destitué.

(2) Ma parole d'attente: allusion directe aux prophéties sur le prochain retour du Messie (Je viens bientôt). Il s'était trompé de date en 789. Mais les fidèles ne devaient pas se relacher de sa Prophétie Apocalyptique. L'auteur de l'Envoi chauffe leur zèle en leur promettant qu'il reviendra. Et ceux qui gardent sa parole d'attente, eh bien! ils échapperont à l'épreuve qui attend tous les habitants de la terre; ils seront gardés contre les destructions, mort et seconde mort de l'Apocalypse.

(3) Ce nom, de cette nouvelle Jérusalem, quel est-il? Ne cherchez pas. C'est Nazareth, la ville du Nazaréen. Tous les initiés ont compris. Et l'Evangile selon Mathieu (II-23) le proclamera: « Il sera appelé Nazaréen ! Je renvoie à ce propos, très à propos, à l'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, p. 149 § *Le Témoignage de Matthieu.* Mais l'Apocalypse de Patmos ne nous a pas conservé le nouveau nom. Les scribes copistes, synagogue de Satan, l'ont fait sauter. Nazaréus! et demain Jésus-Nazaréus.

VII. « *Et à l'Ange de l'Eglise dans Laodicée, écris :* Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, le principe de la création de Dieu : je connais tes œuvres, et que tu n'es ni froid ni chaud. Que n'es-tu froid ou chaud ! Puisque tu es tiède, ni chaud, ni froid, je vais te vomir de ma bouche. Tu dis : je suis riche, je me suis enrichi, je n'ai besoin de rien. Et tu ne sais pas que tu es malheureux, pauvre, misérable, aveugle et nu. Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu, afin que tu t'enrichisses, et des vêtements blancs (1) qui t'enveloppent pour que n'apparaisse pas la honte de ta nudité, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies (2). Moi, ceux que j'aime, je les reprends et je les châtie. Sois donc zélé (3) et repens-toi. Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi (4). Le vainqueur, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et me suis assis avec mon père sur son trône. Qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises ! ».

***

Ici s'achèvent les lettres d'Envoi à certaines Eglises d'Asie au nombre de sept, parmi lesquelles ne figure pas celle d'Hiérapolis dont l'importance était pourtant, alors, primordiale. Et si ni l'envoi de l'*Apocalypse*, ni la Lettre d'Envoi ne lui ont

(1) Symboliquement, toujours. Voir *Apoc*, XVI, 15. Les vêtements blancs sont ceux de la Transfiguration (*Matt.* XVII, 2; *Marc* IX, 3; *Luc* IX, 29). Ils sont tissés de lumière.

(2) Le collyre symbolique. Le IV[e] Evangile (IX, 6) l'a matérialisé dans la salive du Christ, qui mêlée à de la terre, rend la vue aux aveugles, en effet. Les synoptisés, postérieurs de quelque 150 ans au IV[e] Evangile, — lequel est du milieu du II[e] siècle, — n'ont pas voulu de ce détail trop en harmonie avec l'Apocalypse. Les deux aveugles de Jéricho recouvrent la vue par le seul Verbe (Matt. XX, 29-34), Marc (X, 46-53) n'a qu'un aveugle qu'il nomme: Timée, fils de Timée, Bar-Timée, mendiant, aveugle. Un seul aveugle aussi et anonyme, dans *Luc:* XVIII, 35-43).

(3) Zélote, comme Simon-Pierre, Kanaïte, Fanatique, car Zélote est la traduction grecque de Kanaïte.

(4) Repris par le IV[e] Evangile et mis dans la bouche de Jésus.

été faits, c'est que c'est de cette Eglise d'Hiérapolis que sont envoyées les Lettres avec l'*Apocalypse* par Papias, qui en était l'Episcope, c'est-à-dire tout ensemble, le témoin, l'inspecteur et le gardien, soit l'Evêque.

Les lettres de l'Envoi ainsi que le Prologue ou Dédicace, et mis à part le Titre, d'ailleurs sophistiqué, constituent donc, comme déjà dit, mais, dans cette matière, il faut toujours insister, un hors-d'œuvre à l'*Apocalypse* elle-même; ce hors-d'œuvre ne faisait pas partie de l'*Apocalypse* araméenne originale. Il saute aux yeux qu'il est en dehors de son objet et de son sujet. Il a remplacé une substance importante de cette *Apocalypse originale* en araméen, dont peut-être, sûrement même, on retrouve des morceaux, reproduits en grec et convenablement adaptés, dans les Evangiles.

Du moins, on peut inférer de cet Envoi de l'*Apocalypse* aux Eglises, au IIe siècle, par Papias, qu'à cette époque, la seule doctrine du christianisme est toujours l'*Apocalypse*, n'est contenue que dans l'*Apocalypse*, et que si Papias en a fait alors un *commentaire*, une *exégèse* en cinq livres, il est sûr, par voie de conséquence, qu'aucun des Evangiles canoniques n'a paru encore, pas même celui dit Selon-Jean, qui est, c'est sûr, du milieu du IIe siècle, et à plus forte raison aucun des trois autres, dits synoptiques, parce qu'on les a synoptisés, qui lui sont très postérieurs et qu'on essaie de donner comme de la seconde moitié du premier siècle (entre 70 et 90). Des commentaires sur l'*Apocalypse*, surtout ceux de Papias, par le peu qu'on en sait, comme l'*Apocalypse* elle-même, ne se comprennent pas, si les Evangiles ont paru (1). Et nous verrons, par ce qu'en disent, ainsi que de ses hommes, certains auteurs du IIe siècle (Lucien de Samosate, Apulée et l'auteur, au IVe siècle, de Philopatris notamment), qu'il n'y a pas eu d'autre Christ historique que le Christ-Iôannès, auteur de l'*Apocalypse*, ni d'autre « Bonne nouvelle » ou Evangile que l'*Apocalypse*, jusqu'à cette époque et au-delà.

(1) Tout aussi incompréhensibles, plus peut-être, si les Actes et les *Epitres* des Apôtres courent la chrétienté et le monde.

Les suppressions. — On verra, par la *Révélation du Rabbi*, dont la traduction suit, que le Iôannès reçoit, dans le ciel même où il est ravi en esprit, et de Iahweh lui-même, assis sur son trône, sa mission de Messie. Mais les hommes de la terre, les Juifs de Judée, n'étaient pas obligés de croire que Iahweh lui avait donné cette mission, qui ne résulte en somme que d'une vision qu'il est seul à avoir et à avoir eu et qu'il raconte. Pour les hommes et les Juifs, il fallait d'autres preuves que celles de la vision céleste. Ces preuves ne sont plus dans l'*Apocalypse*.

Elles ont été transportées dans les Evangiles.

Ce sont le Baptême et la Colombe et la Voix du ciel.

Au Jourdain, pendant qu'il se plonge dans l'eau et qu'il prie, ravissement aussi, en esprit, au troisième ciel, tout-à-coup une Colombe, IEmOnA, le tétragramme divin IEOA, vient se poser sur sa tête, et tous ceux qui sont au Jourdain la voient, ou ont dû la voir; et une voix venant du ciel crie à pleins poumons, pour que nul n'en ignore, pour que tout le monde entende: « Tu es mon *Bar* (mon Fils : Bar-Abbas), que j'ai engendré aujourd'hui ! ».

Voici donc le Christ consacré Fils de Dieu (Iahweh), par la voix du ciel, et investi de sa mission de Libérateur des Juifs, par la Colombe, symbole du Salut depuis les eaux du Déluge. C'est le Sacre et l'investiture par le Baptême, par la Colombe et la Voix du ciel qui manquent dans l'*Apocalypse* grecque de Pathmos, et qui devaient suivre les chapitres sur le grand prodige de la Femme enceinte dans le ciel, enfantant un Fils mâle, le Messie, et tombant avec lui dans ses bras sur la terre où il paîtra les nations avec un sceptre de fer.

CHAPITE IV = chap. IV Apoc. V

LA REVELATION DU SEIGNEUR (MAITRE OU RABBI)

Explications préliminaires. — Décapitée d'abord d'un début que nous ignorerons toujours, allégée ailleurs du sacre et de l'investiture, comme Messie, par le Baptême au Jourdain, par la Colombe et par la Voix du ciel, le tout remplacé par les hors-d'œuvre que nous avons traduits, et çà et là par des interpolations, dont une, on le verra, tient un chapitre entier, la Révélation-prophétie du Iôannès-Christ, les Paroles du Seigneur, comme dit Eusèbe, — « sur les choses qui doivent arriver bientôt », nous transporte brutalement, sans aucune préparation, au beau milieu des visions qu'il veut décrire. Nous sommes comme des spectateurs à qui, venus au théâtre pour écouter une pièce, l'on a coupé les premières scènes, en raccrochant la suite au commencement dont on les a frustrés par cette incidente : « après ces choses », que nous ne vous avons pas fait connaitre, voici ce qui va se passer.

Le corps de la Révélation débute, en effet, maintenant comme suit :

— Après *ces choses*, je regardai...

Ces choses ? quelles choses ? quels faits ? quels évènements ? Nous allons assister à des « choses », comme on va le voir. Mais les choses après lesquelles ces autres choses qu'on va voir décrites, et avec quelle force brutale souvent ! nous ne les verrons pas. nous ne les avons pas vues. Elles ont été coupées,

supprimées, pour des motifs que l'Eglise n'avouera jamais, car ils « révéleraient », eux aussi, et pour leur part, toute la mystification chrétienne.

Peut-être, d'ailleurs, les a-t-elle oubliés, ces motifs, et il ne servirait de rien de les lui faire connaitre. Comment convaincre le porteur d'une bague à fausse pierre et qui la croit vraie, qu'elle est fausse, surtout s'il entend la vendre, et y réussir, comme vraie, et au prix du vrai ?

Passons. Prenons le texte tel qu'il est. Essayons, avec notre raison moyenne, de voir exactement ce qu'il y a dans ce texte de l'*Apocalypse*, ce qu'il signifie, ce qu'il prophétise. Rien de sibyllin, croyez-moi. Rien de mystérieux. Et quand nous aurons fait la part, qui est grande, de la mystagogie et de la mythologie judaïques, dans la substance, et, dans la forme, des expressions et images reprises aux livres des anciens Prophètes d'Israël, vous apercevrez ce qui reste, clair, précis, effroyable: la destruction du monde, prophétisée dans des vociférations de haine hypertrophiée, contre tout ce qui est humain, et réalisée au moyen de fléaux, que seul est capable d'inventer Iéhovah, par la bouche de ses fidèles, et dispensés avec une générosité sans merci ni pitié sur tout ce qui n'est pas, — terre, peuples et gens, — superjuif et judéo-chrétien.

Saluez ! C'est la première manifestation, authentique, et très historique du christianisme, jusqu'en l'an 135 au moins de notre ère, sinon au-delà (1).

Et maintenant, voici la traduction *in extenso* du texte même

(1) Cette manifestation, le christianisme ne la cessera jamais. Il faut, pour s'en convaincre, lire les autres Apocalypses, les Pères de l'Eglise, tonitruant contre la Babylone de l'Occident, héritière de toute la civilisation antique; leurs hymnes de joie féroce après l'assassinat de l'empereur Julien; il faut se rappeler les conversions forcées, sous péril de massacre, toutes les fois que l'Eglise a été servie par les Pouvoirs publics, Saxons et Lombards sous Charlemagne, Albigeois, Huguenots, tout ce qui ne plie pas sous la loi Judéo-Chrétienne, au Moyen-Age et au-delà; Inquisition, Dragonnades, et, dans le Nouveau-Monde, l'œuvre des Jésuites au Pérou et au Brésil. L'esprit évangélique n'est que le camouflage du Christianisme, dont le véritable esprit procède du fanatisme sanguinaire de l'Apocalypse, depuis le Christ.

de l'*Apocalypse*, de ce qui en est le sujet fondamental, de la « Révélation ». Lisez posément le récit de cette fantastique aventure, de cette effroyable histoire, imaginée, d'après les concepts judaïques dont il était saturé par l'horrible juif qu'on a transfiguré en dieu, fils de Dieu, et Sauveur ou Jésus du monde, et qu'il n'a pu heureusement réaliser que sur le papier.

PREMIERE PARTIE

En plein ciel (Chap. IV)

Argument. — *Le Iôannès est ravi au ciel en esprit, pneumatiquement. Il décrit ce qu'il y voit : Dieu assis sur un trône, entouré de vingt-quatre vieillards en vêtements blancs qui figurent les vingt-quatre heures du jour. Sept lampes brûlent devant le trône; ce sont les sept esprits de Dieu, matérialisés dans les sept planètes. Quatre animaux, avec six ailes chacun, marquent les quatre points cardinaux.*

Traduction. — ... « Après ces choses (dont le récit a été coupé), je regardai, et voici, une porte était ouverte dans le ciel; et la première voix que j'avais entendue, comme celle d'une trompette parlant avec moi, dit : Monte ici et je te montrerai les choses qui doivent arriver *après celles-là* (toujours celles que l'on ne trouve plus). Aussitôt je fus ravi en esprit. Et voici, un trône était posé dans le ciel et sur le trône était assis Quelqu'un, et celui qui était assis était semblable à voir à une pierre de jaspe et de cornaline. Autour du trône, un arc-en-ciel semblable à voir à l'émeraude. Autour du trône encore, vingt-quatre trônes, et sur ces vingt-quatre trônes des vieillards assis enveloppés de vêtements blancs, sur la tête des couronnes d'or. Du trône sortaient des éclairs et des voix et des tonnerres. Face au trône brûlaient sept lampes de feu, qui sont les sept esprits de Dieu. En avant du trône, comme une mer hyalline, pareille à du cristal. Autour du trône, au centre, quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière. Le premier animal est semblable au Lion, le second au Veau, le troisième ayant comme un visage humain et le quatrième pareil à l'Aigle qui vole. Les quatre animaux avaient chacun six ailes, et autour

et au dedans sont remplis d'yeux, et ils n'avaient de cesse jour et nuit, disant : « Saint ! Saint ! Saint ! le Dieu Tout-Puissant, qui était, qui est, qui doit venir ! » Et toutes les fois que les Animaux rendront gloire et honneur et actions de grâce à Celui qui est assis sur le trône, le Vivant aux cycles des cycles, les vingt-quatre Vieillards se prosterneront devant celui qui est assis sur le trône et adoreront le Vivant aux cycles des cycles et déposeront leurs couronnes devant le trône, disant : « Tu es digne, toi, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur et la puissance, parce que c'est toi qui as créé toutes choses et que c'est par ta volonté qu'elles étaient et ont été créées ».

Commentaire. — Ainsi, après un début qui manque, par retranchement, le Christ-Iôannès est ravi « en esprit », pneumatiquement. Il tombe en extase, si l'on y tient, après l'appel de la voix claironnante. Il est ravi au ciel, et si vous voulez des précisions, il est ravi au « troisième » ciel.

Nous sommes renseignés sur ce point par le *Philopatris* (1).

Celui qui est assis sur le trône, c'est, vous l'avez deviné, Jéhovah ou Iahweh, Dieu, si vous y tenez. C'est l'*Ancien des jours de lumière*, le père des Juifs, l'Abba, et de Jésus-Bar-Abbas. Depuis qu'il a placé son arc dans les nuées, après le déluge, en signe d'alliance avec Noé et sa postérité, Israël (*Genèse* IX, 8-17), l'arc est là, dans la nue, porche irisé du ciel. Il est le double céleste de l'arche d'où est partie la Colombe. Et c'est de l'arche céleste que partira ou qu'est partie la Colombe évangélique, lors du baptême au Jourdain, donnant au Iôannès l'investiture divine qui le transfigurera en Jésus, fils de Dieu.

Les vingt-quatre vieillards en vêtements blancs, comme la lumière, figurent les vingt-quatre heures du jour, sans ténè-

(1) Œuvre dont l'auteur est inconnu et que l'on fait figurer dans les œuvres de Lucien de Samosate. Et si Lucien ne l'a pas écrite, elle date de son époque, milieu et fin du II[e] siècle. Si, d'après Salomon Reinach, qui veut que l'Apocalypse soit du temps de Domitien, on vous dit que *Philopatris* est du IX[e] siècle, ne soyez nullement étonnés. C'est le propre de la science académique et universitaire d'« errer », dès qu'elle s'attaque au fait chrétien,

bres, blanches, lumineuses. Ce sont ces vingt-quatre heures de jour sans nuit dont on devait voir le retour, au retour de l'Agneau (*Apoc.* XXI, 23-25). « Quant à la nuit, il n'y en aura plus ». Ceci, au 15 Nisan 789, si Ponce-Pilate et Hérode n'avaient pas troublé la fête.

Les sept lampes de feu sont les sept planètes qui ont présidé à la division de la semaine en sept jours. C'est le chandelier céleste que figure le chandelier juif à sept branches dans le Temple, les synagogues et ailleurs.

Naturellement, toute la scène baigne dans une mer cristalline, transparente, éthérée (1).

Les quatre animaux, Lion, Veau, Bœuf ou Khéroub dans Ezéchiel (comparez les Khéroubim à l'Orient du jardin d'Eden), et Aigle tiennent les quatre points cardinaux, disposés en Croix, avec le trône au centre, qu'ils entourent. La croix, qui joue un rôle si éminent dans le christianisme, dérive des mythes cosmogoniques sur les quatre points cardinaux, formant la Croix céleste, aussi vieux que le monde. Apparus dans *Ezéchiel* (I, 5 et X, 14-16) chez les juifs, les quatre Animaux symboliseront chez les chrétiens, plus tard, les quatre auteurs, faux, des Evangiles. Chacun a six ailes, le quart des vingt-quatre heures du jour, et répond ainsi à six heures de jour (2).

Voilà donc le décor en place. Que va-t-il se passer ?

DEUXIEME PARTIE

Le Livre des Destinées du monde (Chap. V)

Argument. — *Dieu tient dans sa main droite un* Livre écrit dedans et dehors *et scellé de sept sceaux, que nul n'est digne*

(1) Dans le temple de Salomon, la mer était d'airain ou de fonte (I *Rois* VII, 23). Le Iôannès a emprunté la description du trône et du ciel de cristal à Ezéchiel (I, 22 et suivants), ainsi que beaucoup d'autres détails que nous signalerons au passage, notamment ici les animaux.

(2) Dans *Esaïe* (VI, 1-3) : « L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône très élevé. Des séraphins se tenaient au-dessus de lui ; ils avaient chacun six ailes. Ils criaient l'un à

d'ouvrir, sauf le Lion de la Tribu de Juda, rejeton de David, parce qu'il a vaincu.

Ce livre écrit dedans dehors, c'est-à-dire transparent, dont une face est tournée vers le ciel et l'autre vers la terre, scellé de sept sceaux, c'est le Livre des Destinées du monde, au rythme des signes du Zodiaque, comme on va le voir. C'est sur ce thème connu des Destinées du Monde, encadrées dans les signes du Zodiaque, — on ne le fera jamais trop remarquer — qu'est construite l'Apocalypse et que repose l'Espérance d'Israël, forte de l'Alliance avec Jéhovah : la domination du monde, par la destruction préalable de tout ce qui n'est pas juif ou circoncis.

Traduction. — Je vis ensuite, à la droite de celui qui est assis sur le trône un livre écrit dedans et derrière, scellé de sept sceaux. Je vis aussi un ange puissant annonçant d'une voix forte : « Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en délier les sceaux ? ». Et personne ne pouvait ni dans le Ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ouvrir le Livre, ni le regarder. Et moi, je pleurais beaucoup, parce que personne ne se trouvait digne d'ouvrir le livre, ni le regarder. Et l'un des vieillards me dit : « Ne pleure pas ! Voici ! il a vaincu le Lion, celui de la gent de Juda, la racine de David, pour ouvrir le Livre et ses sept sceaux ». Et je vis, au milieu du trône et des quatre Animaux, et au milieu des Vieillards, un Agneau dressé comme immolé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre (1). Il s'avança et prit le Livre de la droite de celui qui est assis sur le trône. Et lorsqu'il prit le Livre, les quatre Animaux et les vingt-quatre Vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun une harpe et des coupes d'or pleines de parfums (2) [qui sont les

l'autre: Saint! Saint! Saint est l'Eternel des armées! toute la terre est pleine de sa gloire! ».

(1) L'agneau d'Iahweh comme signe du Christ a les attributs de la divinité, sept cornes et sept yeux, soit les sept esprits de Dieu comme les lampes ardentes du chapitre IV, vers 5.

(2) Ce qui suit, pris entre crochets, est une addition manifeste introduite après l'apparition des Evangiles. Comment les quatre Animaux et les Vingt-quatre vieillards pourraient-ils s'assimiler aux rachetés? Dira-t-on que ce sont les Saints qui chantent ce cantique? Mais l'agneau que voit le Iôannès n'est pas immolé, ne l'a pas été. Il

prières des saints. Et ils chantaient un cantique nouveau, disant: « Tu es digne de prendre le Livre et d'en rompre les sceaux, parce que tu as été immolé et que tu as racheté pour Dieu, dans ton sang, des gens de toute race, de toute langue, de tout peuple, de toute nation, et tu as fait d'eux, pour Dieu, un royaume et des prêtres qui règneront sur la terre »].

Je regardai encore et j'entendis la voix de nombreux anges, autour du trône, des animaux et des vieillards. Leur nombre était de myriades de myriades, de milliers et de milliers, disant d'une voix forte : « Digne est l'Agneau [qui a été immolé] (1), de recevoir puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire, et louange !

J'entendis aussi toute créature dans le ciel, sur la terre, sous la terre, et sur la mer et toutes choses qui y sont, disant : « A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, louange, honneur, gloire et puissance aux cycles des cycles ! ». Et les quatre animaux disaient : Amen ! et les vieillards se prosternèrent et adorèrent.

Commentaire. — Le livre des Destinées du monde est le double des *Tables du Témoignage*, les Paroles de l'Alliance de Iahweh avec son peuple, sa Promesse ou son Serment (Eloï-Shabed), par lequel il atteste à Israël sa prédestination à règner sur la terre et lui donne l'assurance qu'il trouvera grâce devant Lui au jour des grandes destructions de tout ce qui n'est pas juif.

Iahweh les avait remises à Moïse sur le Sinaï. « Elles étaient écrites des deux côtés. Elles étaient écrites de l'un et de l'autre

se dresse, *comme* immolé. C'est plus qu'une nuance. L'incise: « qui sont les prières des saints », est une interpolation destinée à permettre l'interpolation du cantique. Il est « nouveau » en effet; le texte ne nous le fait pas dire. Le récit se tient d'une seule venue, sans cette addition qui l'interrompt. Toutefois, cette interpolation est conforme à la doctrine sur le règne de mille ans. Si le Christ, crucifié, est devenu l'Agneau de Dieu, « qui ôte le péché du monde » et qui a racheté les élus par son sang, ceux-ci en sont encore au royaume sur la terre. Ce n'est que bien plus tard qu'on lira dans Eusèbe, mentant par la bouche de neveux du Christ devant Domitien, que « le royaume » dont parlent les chrétiens est tout angélique et céleste, et non point de ce monde.

(1) Encore interpolation, conforme à la précédente.

côté. Elles étaient l'ouvrage de Dieu et l'Ecriture était l'écriture de Dieu, gravée sur les tables ». Ainsi s'exprime l'Exode, chap. XXXII, 15-16 (1).

Près de Dieu-Iahweh, se trouve « le Lion de la tribu de Juda », proclamé seul digne d'ouvrir le livre. C'est le père même du Iôannès Christ, le Joseph évangélique et le nouveau Moïse de l'Assomption, — en histoire Juda de Gamala (2). Monté au ciel, assumé, il accueille son fils dans son ravissement auprès du Père céleste.

Un Agneau est là, comme immolé. Et bien que le Lion de Juda soit seul digne d'ouvrir le Livre — Nouveau Moïse, — c'est l'Agneau qui va rompre successivement les sceaux dont il est scellé. Donc, le Lion de Juda, de Gamala, eût été digne de l'ouvrir, et même d'en accomplir les promesses, l'Espérance d'Israël. En histoire, il a même commencé. L'*Apocalypse* ne l'ignore pas. Elle sait qu'il a été, avec Sadok, l'animateur de la Révolte du Recensement et qu'il y a péri, tué entre le Temple et l'Autel, sous le nom de Zacharie, comme le rappelle « Jésus » dans une imprécation forcenée du fils contre les meurtriers de son père (*Matt.* XXIII, 35; *Luc* XI, 51). Assumé au ciel, comme nous le verrons plus loin, après sa mort en 760-761, il ne peut plus mener à son terme la revanche d'Israël, prévue pour la Pâque de 789. Mais le thème des Destinées du monde, contenu dans le Livre qui est à la droite de Dieu, que lui avaient révélé toutes les Kabbales de l'Orient, et notamment la Kabbale juive, il l'avait lui-même « révélé » à son fils aîné le Christ, héritier et continuateur, avant qui il fut aussi un Iôannès. Les Evangiles lui confirment ce titre quand, par la bouche même de Jésus, ils disent de Simon (Pierre), frère du Christ et son puîné, qu'il est fils de Iôannès ou Jona (*Matt.* XVI, 17), *Bar-Jone*, comme l'appelle ce farceur d'Ernest Renan. Le Christ n'a prêché l'*Apocalypse*, il ne l'a « enseignée » au

(1) Nous l'avons suffisamment souligné dans L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, voir notamment: La Crèche de Bethlhéem, § *La naissance du Soleil et du Christ*, pp. 211 et *Genèse* XLIX, 9-10.

(2) Pour plus amples détails, je renvoie à l'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, § *le Pacte d'alliance*, p. 293 tout particulièrement.

peuple juif que comme disciple ou élève de son père. En proclamant que le Lion de Juda est digne d'ouvrir le Livre (et l'a même entr'ouvert sur la terre par un commencement d'exécution, — sa victoire achevée au ciel par son assomption), le Iôannès de l'*Apocalypse* rend à son père l'hommage reconnaissant qu'il lui doit, comme fils et disciple, et conformément à l'histoire (1).

Quant à l'Agneau, signe zodiacal du mois de Nisan, premier Signe sous lequel le monde avait commencé — et c'est pourquoi l'année religieuse juive commence le 15 Nisan, — dont le retour doit amener le renouvellement du monde après sa destruction, sous les *Poissons*, pour le règne de Mille ans, il nous jette, par son apparition, en pleine allégorie solaire, dans le thème des Destinées du Monde, dont le Livre s'ouvre donc sous l'Agneau, à l'équinoxe de printemps, à la Pâque juive. Et c'est pourquoi, bien que Juda soit digne d'ouvrir le Livre, pour la terre, c'est l'Agneau qui l'ouvre, cosmogoniquement. Il faut comprendre ce symbolisme juif qui « file » ses mythes en doublet, mélangeant à l'histoire humaine les conceptions astrologiques (2).

L'Agneau a ouvert le Livre, il a ouvert la marche aux signes du Zodiaque. A l'époque où se place l'*Apocalypse*, tous les bons Signes de Dieu ont passé, ceux des six jours de la Création, et c'est ce que signifie la louange à Dieu qui termine le chapitre, à laquelle prennent part toutes les créatures du ciel, de la terre, de dessous la terre, de la mer et de toutes choses qui y sont : c'est-à-dire tout ce que Dieu a créé, toute la Création.

Quand l'Agneau va rompre les sceaux dont le Livre est scellé, ou plutôt reste encore scellé, les six premiers, lui compris, correspondant aux six premiers Signes du Zodiaque ont donc, en réalité, été rompus par Dieu lui-même, soit Iahweh-Johwah.

(1) Nous verrons plus loin (chap. XI) la mort, la résurrection et l'assomption de Juda de Gamala.

(2) L'agneau, ici, c'est l'Agneau d'Iahweh. Le Iôannès le représente debout, en croix, par imitation avec la coutume pascale juive. Lorsque, après la faillite, le Christ eut été crucifié, il devint, mais bien plus tard, l'agneau immolé de la Pâque qui devait être sa Pâque triomphante. La Pâque évangélique n'est qu'une allégorie mélancolique, mélangeant le mythe astronomique avec le récit d'un repas humain.

Il reste donc six sceaux à rompre, correspondant aux six mille ans à courir, pour que s'achève la grande Année du monde, avant la palingénésie universelle qui doit s'accomplir après le règne de mille ans, sous les *Poissons*.

Dans l'épitre de Barnabé, très ancienne, citée par les Pères les plus éloignés, il est dit que « toutes choses seront terminées en l'espace de six mille ans » (1). Encore un judéo-chrétien qui connait le thème des Destinées du monde et y croit, — à la fin du IIe siècle.

TROISIEME PARTIE

Sceaux et Signes du Zodiaque (Chap. VI, 1 à 8)

Argument. — *Les sceaux que va rompre l'Agneau, correspondent à des Signes du Zodiaque, et sont évidemment les signes malfaisants, voués à Satan, après les Signes de Dieu, qui ont joué, on le sait, pour les six jours de la Création. N'en parlons plus. Les quatre premiers sceaux rompus sont nettement caractérisés : Sagittaire, Capricorne, Balance et Scorpion* (2).

Du fait qu'il rompt les quatre sceaux, l'Agneau convertit les quatre Signes malfaisants en Signes favorables, en auxiliaires de la revanche et des vengeances juives, contre le monde à détruire. Puisqu'il doit vaincre Satan, rien de plus logique que de faire trahir les signes néfastes et de les soumettre. Ils reçoivent, par suite, des pouvoirs d'agents destructeurs qui ne démentent pas, tant il passe de frissons d'épouvante dans l'exposé de ce qu'ils sont capables, leur origine diabolique.

Traduction. — Je regardai quand l'Agneau ouvrit le premier des sept sceaux et j'entendis l'un des quatre animaux comme

(1) Voir Tillemont I, p. 569.

(2) Toujours le renversement à la juive, de droite à gauche, pour la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, tout au moins. Et c'est l'hypothèse la plus favorable sur les manipulations aboutissant à ce désordre zodiacal.

une voix de tonnerre, disant : Viens ! Je regardai, et voici un cheval blanc et celui qui le montait *portant un arc.* Il lui fut donné une couronne et il partit en vainqueur et pour vaincre.

Commentaire. — Le cavalier avec un arc, c'est bien l'*Arcitenens*, le Sagittaire, signe du Zodiaque et signe malfaisant. Mais il reçoit une couronne, « Stéphanos », et le voici converti comme un simple Saint Etienne, en signe favorable, agent de la revanche juive. Nul doute qu'il ne remporte la victoire contre Satan et le monde.

Traduction. — Lorsque l'Agneau ouvrit le deuxième sceau, j'entendis le deuxième animal disant : Viens ! Et il sortit un autre cheval, roux. Et à celui qui le montait il fut donné d'ôter la paix de la terre, afin que les hommes s'égorgent les uns les autres, et il lui fut donné une grande épée.

Commentaire. — C'est le Capricorne, Signe d'Auguste, et plus tard, de Tibère. Par les guerres qu'il fait, il devient, en passant, un auxiliaire des destructions humaines, en attendant mieux.

Traduction. — Quand l'Agneau ouvrit le troisième sceau, j'entendis le troisième animal, disant : Viens ! Je regardai et voici, un cheval noir, et celui qui le montait ayant une *balance* dans sa main. Et j'entendis comme une voix disant, au milieu des quatre animaux : Un Chœnix de froment pour un denier et trois Chœnix d'orge pour un denier (1); mais l'huile et le vin, ne leur fais pas tort.

Commentaire. — La *Balance*, symbole de la Justice, préside, en faveur de la cause chrétienne, à des prix de famine sur le blé et l'orge, dont est fait le pain quotidien, nourriture essentielle. Rien de mieux pour fomenter des révoltes, des troubles. C'est la justice judéo-chrétienne qui passe. Saluez ! Quant à l'huile et au vin, à l'olivier et à la vigne, pas de juste injustice contre eux. Le verbe grec que je traduis par : « ne leur fais pas tort », signifie littéralement : ne leur sois pas injuste.

(1) Le Choenix est une mesure d'un litre environ, un peu plus. Le denier (romain) valait 0,88 centimes.

Pourquoi ?

Des traducteurs et exégétes ont bien compris que la hausse du prix du blé et de l'orge prophétisent une famine. Mais ils n'ont rien compris à la phrase : « Ne touche pas à l'huile et au vin », lesquels resteront donc au cours normal (1).

Pourquoi ? Ecoutez bien, ô exégètes.

Que la famine déchaine la colère des peuples contre les Puissants de ce monde, à cause du pain hors de prix, quel secours pour le triomphe juif-chrétien, dont ils feront la besogne ! Mais l'huile et le vin, c'est une autre affaire. Il en faudra, de l'huile, pour l'onction du Christ, ainsi que pour celle des élus, au Grand Jour de la victoire du Christ-Messie. Et le Vin ! Le vin de la Grande Pâque, en 789, pour les noces de l'Agneau, comment l'acheter, s'il est hors de prix. Faudra-t-il en manquer, comme il est arrivé aux noces de Cana ? Ah ! mais non ! On changerait plutôt l'eau même en vin, le sang des raisins de la vigne du Seigneur.

« L'huile et le vin ? qu'on n'y touche pas ». Est-ce clair ?

Ce passage appelle enfin une observation.

M. Salomon Reinach a tiré argument de ce texte, et M. Charles Guignebert l'a suivi, pour dater l'*Apocalypse* de l'an 92 ou 93, sous Domitien. « Domitien, disent-ils, a rendu en 92 un édit pour protéger la culture du blé et restreindre la production du vin... Il ordonna donc de ne plus planter de nouvelles vignes en Italie et de détruire au moins la moitié de celles qui existaient dans les provinces. En rapprochant ce fait du passage de l'*Apocalypse* qui annonce que le blé et l'orge

(1) M. Edmond Stapfer, traducteur protestant de l'Apocalypse comme du Nouveau Testament, commente ainsi ce texte: « C'est la prédiction d'une famine. Le froment et l'orge seront très chers; *l'huile et le vin hors de prix* ». Vraiment il est impossible de se tromper et de tromper aussi grossièrement. L'huile et le vin, hors de prix? Mais M. Stapfer traduit lui-même: « L'huile et le vin, n'y touche pas! ».

Ce qui est effroyable, chez les exègètes chrétiens, comme M. Stapfer, aussi bien que chez les catholiques et les « laïques » d'Université, c'est qu'ils sont de bonne foi. Du moins, on veut le croire. Et ce ne sont pas non plus des imbéciles. Essayez de comprendre.

vont enchérir, tandis que l'huile et le vin seront en abondance, on obtient la date de la prédiction et de la rédaction de l'ouvrage ».

Argumentation aussi fausse, sur ce point, que celle de M. Stapfer. L'édit de Domitien qui protège la culture du blé, qui fait détruire la moitié des vignes, afin, par voie de conséquence, que l'on sème des céréales à la place, cet édit qui veut que le blé et l'orge soient en abondance, et tend à raréfier le vin aboutit à tout le contraire de ce qu'envisage l'*Apocalypse:* pain et orge, chers, donc plus rares, moins abondants; vin et huile, *qu'on ne touche pas,* — donc pas de vignes ni d'oliviers arrachés, — au même prix normal parce qu'aussi abondants (1).

Traduction. — Quand l'Agneau ouvrit le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième animal, disant : Viens. Je regardai, et voici un cheval jaune-vert (2) et celui qui le montait s'appelait Mort; et le Hadès le suivait (3). Et leur fut donné le pouvoir sur le quart de la terre de tuer par le glaive, par la famine, par la mortalité et par les bêtes féroces de la terre.

Commentaire. — Et allez donc ! doux Jésus ! C'est le *Scorpion* qui passe, converti, lui aussi, en signe favorable aux représailles juives. Il semble bien que le pouvoir de tuer, bien que le texte flotte, soit donné par quart, sur la terre, à chacun des quatre signes ou Animaux, — « le pouvoir leur fut donné », — en sorte que ce sont les quatre quarts de la terre, comme il est d'ailleurs logique, qui vont être détruits.

L'épée, le glaive, c'est le Sagittaire, la Famine, c'est la Balance, le Capricorne, c'est la mortalité, et le Scorpion, ce sont les bêtes féroces de la terre. La phrase : « Il *leur* fut

(1) Voir, pour plus de précisions, dans l'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, le § la *Date de l'Apocalypse*, p. 265, note I.

(2) Le mot grec a les deux sens: vert (gazon) et jaune (sable).

(3) Le mot grec doit traduire l'hébreu Scheol ou quelque terme signifiant: Séjour des Morts, — qui sait? Guol-Golta, peut-être, le croque-gueules, la fosse commune.

donné le pouvoir de tuer », résume les quatre signes et conclut (1).

Quant aux chevaux, comme supports des Signes, l'*Apocalypse* est allée les quérir dans les pâturages du prophète Zacharie, lequel ne leur faisait que parcourir la terre (2), tandis que le Christ-Iôannès les harnache pour l'œuvre de mort judéo-chrétienne.

Peut-être n'est-il pas inutile de souligner combien l'*Apocalypse*, prophétie du Iôannès, fils et disciple du Iôannès Juda-Joseph-Zébédée-Verseau (Zachou) Zacharie, car tous ces noms appartiennent évangéliquement ou historiquement ou allégoriquement au père du Christ, a emprunté tout particulièrement au prophète Zacharie, homonyme, pour un surnom, du Joseph des Evangiles, époux de Marie.

QUATRIEME PARTIE

Les martyrs impatients (Chap. VI, 8-17)

Argument. — *Les agents d'exécution étant ainsi mobilisés sous la forme des quatre signes du Zodiaque convertis, tout est en place pour l'offensive qui doit aboutir aux destructions de tout à l'heure* (3). *Mais les martyrs de la cause juive s'impatientent. A quand la venue du Vengeur ? L'Apocalypse, ici, comme dans un drame bien réglé, fait une suspension qui nous laisse hâle-*

(1) Du moins, c'est ce qu'on peut déduire raisonnablement des intentions du texte qui, en distinguant quatre animaux, préposés aux quatre parts de la terre, quatre sceaux et quatre signes, les assimile, chacun à chacun, dans leur part respective de destruction, ravages, massacres.

(2) Zacharie, I, 8, 17: « Je regardai pendant la nuit et voici, un homme était monté sur un cheval roux... Il avait derrière lui des chevaux roux, fauves et blancs... ceux que l'Eternel a envoyés pour parcourir la terre ». Et ils trouvent la terre calme et tranquille. Ce qui contriste Iahweh, qui laisse entendre qu'il ne le supportera pas longtemps, car la paix dans le monde va contre la revanche d'Israël.

(3) Les catastrophes ne se produiront qu'au signal de la trompette. Sept anges, rien que par leurs sonneries, comme il advint lorsque tombèrent les murailles de Jéricho, réaliseront le prodige. Patientons!

tants, mais que nous bénissons comme critique, car elle nous découvre un lambeau de l'histoire juive du temps.

Traduction. — Et lorsque l'Agneau rompit le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont été tués à cause de la parole de Dieu et du témoignage qu'ils avaient confessé. Ils crièrent d'une voix forte, disant : Jusques à quand, ô Maître, le Saint et Véritable, ne jugeras-tu pas et ne vengeras-tu pas notre sang sur ceux qui habitent la terre ? Il leur fut donné, à chacun, une robe blanche, et il leur fut parlé pour qu'ils restent en repos un peu de temps encore jusqu'à ce que soit atteint le nombre de ceux qui servaient comme eux la cause, leurs frères qui devaient être mis à mort, tout comme eux-mêmes.

Commentaire. — Petit intermède ou entracte. Tous les Juifs qui, historiquement, — car nous sommes ici en pleine allusion à l'Histoire, — ont péri pour la cause du Christ-Messie dans les troubles, émeutes, révoltes juives qui ont marqué les guerres d'Hérode-le-Grand, pour conquérir son royaume, comme fit notre Henri IV, et qui ont continué sous son règne, tous ces morts s'agitent dans leurs tombes anonymes.

L'Agneau rompt le cinquième sceau. Attention ! Ecoutez bien, ô exégètes. Et s'il vous reste encore des oreilles pour entendre, des yeux pour voir, un sens critique pour juger sainement, — une fois n'est pas coutume ! — ouvrez tout grands vos yeux et vos oreilles et jugez !

Le cinquième sceau figure, Signe du Zodiaque, le *Verseau*, le Zackou, attribut de Zacharie-Zébédée-Joseph-Juda de Gamala. Il comprend, ici, à lui tout seul, tous ceux qui, comme lui au recensement de Quirinius massacré entre le Temple et l'Autel, ont péri dans les émeutes, révoltes, rébellions, sous les Romains, au temps d'Auguste et sous Hérode-le-Grand et qui crient vengeance. Car sachez-le, c'est, avec la rupture du Sceau-Verseau, en plein dans les événements de Judée de ce temps, juste dans les cinquante ans ou jubilé que fut la vie du crucifié de Ponce-Pilate, que l'*Apocalypse* nous mène, en faisant apparaitre « les âmes, sous l'autel, — sommes-nous encore au ciel ou dans le Temple de Jérusalem ? — de ceux qui avaient été

immolés pour la Parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu », autrement dit : les âmes de ceux qui sont morts pour la cause juive messianiste (1).

Tous ces morts, qui furent historiques, sous le cinquième sceau représentatif du Verseau-Juda, attendent impatiemment, dans la vision du Iôannès au ciel de l'*Apocalypse*, que leur sang soit vengé, et ils le crient. Va-t-on les venger, venger leur sang, comme on le leur a promis ? Et sur tous les habitants de la terre ? Ils savent que le Christ doit anéantir tout ce qui n'est pas juif, et que dans le « royaume » au douzième millénaire qui est proche, ils prendront place comme élus. On les exhorte à la patience. Ils ne sont pas au complet, tous ces martyrs de la cause. Il y manque au moins, entre autres, au point chronologique du récit apocalyptique, tous ceux qui vont périr, en 760, lors de la révolte du Récencement, Juda de Gamala (père du Christ) et Sadok, tout les premiers. En attendant, on les revêt, ces victimes, d'une robe blanche, celle que seuls porteront les élus, le manteau de lumière, sans lequel, même couvert de vêtements ou de la robe du Christ, on est nu (2).

(1) Voir l'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, p. 249, les noms et les exploits de quelques-unes de ces victimes: Juda ben-Zippori et Mathias ben-Margaloth (affaire de l'Aigle d'or de la porte du Temple: détails p. 306), Ezéchias, père de Juda de Gamala, Juda (de Gamala) et Sadok, à la Révolte du Recensement (7.000 victimes ou martyrs), les six mille juifs massacrés pour refus de serment à Auguste, vers 747, devenu en Evangile le massacre des Innocents. On peut y ajouter: les massacres des Galiléens et Transjordaniens, dans le Temple, en 750, par Archélaüs et les deux mille crucifiés hors Jérusalem; les 4.000 Juifs chrétiens déportés de Rome en Sardaigne, après crucifixion de leurs chefs, pré-apôtres venus de Judée pour une croisade christienne, en l'an 772.

(2) Conservée, comme chacun sait, depuis l'an 800 (juste l'année où Charlemagne imposa l'ère chrétienne et se fit le champion de l'Eglise contre son sacre par l'évêque de Rome comme empereur d'Occident, — donnant, donnant — à Argenteuil (célèbre par ses asperges et son ancien petit vin blanc). C'est du moins, ce que m'a appris un article de Claude Dervenn, dans *le Jour*, de ce grand libéral à l'eau bénite qui a nom Léon Bailby, à la date du 1er avril 1934, jour symbolique, plus spécialement consacré d'ordinaire à des blagues de poissons d'avril, ce qui est tout-à-fait symbolique.

Mais tout arrive pour qui sait attendre. Le sixième sceau, Signe des Poissons, attribut du Christ, fils de Juda-Verseau, s'impatiente de n'être pas encore rompu. Mais son heure est imminente.

CINQUIEME PARTIE

La Croix protectrice (Chap. VI, 12-17 et Chap. VII)

Argument. — *Suite du programme messianiste, et « vision » toujours, les rois, les capitaines, tous les adversaires des Juifs*

Les Evangiles nous racontent que les soldats romains, après la crucifixion, se partagèrent au sort les vêtements du Crucifié. Le Selon-Jean précise même que « la robe étant sans couture, tout entière d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'au bas. » Les soldats se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas ! » — Scène invraisemblable, fausse, pneumatique, inventée par le Saint-Esprit, si juif bien que chrétien, qu'il explique et justifie, dans les Evangiles, sa galéjade par un renvoi à cette parole de l'Ecriture (Les Psaumes XXII, 19), afin qu'elle fut accomplie: « Ils ont partagé mes vêtements entre eux et ils ont tiré ma robe au sort ». Eux? Les soldats! David pensait déjà aux Légions de Rome.

Comment cette robe, cette tunique est-elle arrivée jusqu'à Argenteuil, qui la garde dans son Eglise et qui vient, pour la Pâque de 1934, de se décider à la montrer aux badauds ? Lisez l'article du *Jour* du 1er avril 1934, dû à la plume érudite de Claude Dervenn. Vous y apprendrez que le soldat romain qui la reçut entière d'un coup heureux aux osselets, sans même la laver du sang qui l'imprégnait encore, se la laissa acheter par un disciple qui... la filière a bien quelques trous, mais qu'importe! Ce soldat romain, qui souffrait sans doute d'impécuniosité, comme il arriva pendant la guerre à tant de Tommies Anglais vendant leurs luxueux équipements pour quelques francs à nos Poilus déguenillés, vendit donc la tunique à un disciple. Il faut lire les « preuves » et les facéties du pince-sans-rire Claude Dervenn, dans *le Jour* du 1er avril 1934, quand on n'est pas l'ennemi d'une douce gaîté, sur les étapes de la filière et sur les précisions techniques de la confection de la tunique: laine, teinture, sang humain, etc... Claude Dervenn nous trouble profondément quand il affirme que, depuis 1900, on n'avait pas montré cette tunique. Eh quoi! On a laissé mourir pendant 34 ans, des millions de chrétiens, sans offrir à leur dévotion cette tunique de leur dieu? C'est honteux! A quoi pensent donc les curés d'Argenteuil? Maudits soient-ils!

Et dire qu'on veut nous imposer le respect pour cette pièce fausse, sur laquelle l'Eglise ment avec impudeur, et sait qu'elle ment! Quel mépris elle a, — et à juste titre! — pour l'intelligence des hommes!

et du Messie-Christ fuient devant son apparition pour échapper à sa colère, cependant que tous ses serviteurs se rassemblent sous les bras tutélaires de la Croix, signe de Dieu, figuré par l'Agneau comme *immolé, écartelé en croix.*

Les tribulations d'Israël touchent à leur terme.

Traduction. — Je regardai lorsque l'Agneau ouvrit le sixième sceau. Il y eut un grand tremblement de terre, le soleil devint noir comme un sac de crin, la pleine lune devint comme du sang et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre comme le figuier laisse tomber ses figues pas mûres, secoué par un grand vent. Le ciel se replia comme une livre qu'on roule, et toute montagne et toute île furent projetées hors de leur place. Et les rois de la terre et les grands et les chiliarques (tribuns militaires romains) et les riches et les puissants et tout homme (non-juif), esclave ou libre, se cachèrent dans les cavernes et les rochers des montagnes et dirent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et cachez-nous de la face de celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau, parce qu'est arrivé le Grand Jour de leur colère, et qui peut subsister ? (1).

Commentaire. — Tel est le programme, la suite du programme. Mais ce n'est qu'une annonce encore, un avertissement aux ennemis d'Israël qu'ils prennent garde devant « la vision de ce qui doit arriver bientôt ». Avant que les montagnes ne tombent, et les rochers, avant que les grandes catastrophes ne se produisent, à tort et à travers, sur l'humanité, n'oublions pas surtout que les douze tribus d'Israël en font toujours partie

(1) Ces phénomènes catastrophiques, dès que l'Apocalypse, traduite en grec, pénétra dans les milieux lettrés de l'Empire romain, en Asie, ont si *vivement* frappé les auteurs profanes, qu'on y trouve des allusions directes, presque littérales dans Apulée, début de *l'Ane d'Or* (parodie des doctrines judéo-chrétiennes apocalyptiques), dans *Philopatris*, où deux « Honestiores » se révoltent contre « les choses étonnantes » qu'ils ont apprises d'un « Galiléen » qui « nous a renouvelés par l'eau et nous a rachetés du séjour des impies », qui est monté jusqu'au troisième ciel, etc. ».

Au IIe siècle, malgré le Jésus des Evangiles, on ne connait que le Iôannès-Christ et son baptême d'eau, et les catastrophes dont il n'est pas avare.

et qu'elles risqueraient, bon grain, d'être comprises dans la destruction, avec le reste des nations, l'ivraie. Il faut parer le coup, en marquant au préalable d'un signe sauveur les serviteurs d'Iahweh. L'œuvre néfaste va donc rester en suspens, pour un peu de temps encore, le temps de mettre les douze tribus d'Israël sous les bras protecteurs de la croix.

Traduction. — Après cela, je vis quatre anges postés aux quatre coins de la terre, retenant les quatre vents de la terre pour qu'il ne soufflât aucun vent ni sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre. Et je vis un autre ange montant du côté du soleil levant, ayant le signe du Dieu vivant, qui criait d'une voix forte aux quatre anges auxquels avait été donné le pouvoir de nuire à la terre et à la mer : N'endommagez pas la terre, ni la mer, ni les arbres jusqu'à ce que nous ayons mis le signe sur les serviteurs de Dieu, sur leur front. Et j'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués du signe : cent quarante quatre mille de toutes tribus des enfants d'Israël : de la tribu de Juda, douze mille de marqués; de la tribu de Ruben, douze mille; de la tribu de Gad, douze mille; de la tribu d'Aser, douze mille; de la tribu de Nephthalim, douze mille; de la tribu de Manassé, douze mille; de la tribu de Lévi, douze mille; de la tribu d'Issachar, douze mille; de la tribu de Zabulon, douze mille; de la tribu de Joseph, douze mille; de la tribu de Benjamin douze mille de marqués (1).

« Et ils criaient d'une voix forte, disant : Le salut est en Dieu qui est assis sur le trône et en l'Agneau ! Et tous les anges se tenaient autour du trône et des vieillards et des quatre Animaux, et se prosternaient devant le trône sur leur visage, et adoraient Dieu, disant : Amen ! la bénédiction, la gloire, la

(1) Ici on trouve l'interpolation suivante: « Après cela, je regardai, et voici une grande multitude, que personne ne pouvait compter, de toute race, de toutes tribus, de toutes nations, de toutes langues, placés devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, des palmes en mains. »

Cette addition date d'un temps, IIIe-IVe siècles, où le christianisme est à peu près sorti de Judée, et la propagande, passée en Occident. Si le salut vient des Juifs, les Juifs aigrefins qui ne réussissaient pas à convertir leurs correligionnaires, trop informés de l'Histoire Juive pour tomber dans les « fables » chrétiennes, se sont rabattus sur la Grèce, l'Italie, la Gaule; ils ont fait croisade pour piper les

sagesse, l'action de grâces, l'honneur, la puissance, la force soient à notre Dieu aux cycles des cycles ! Amen !

« Prenant la parole l'un des vieillards me dit : Ceux-ci qui sont revêtus de robes blanches, qui sont-ils et d'où sont-ils venus ? Je lui répondis : Mon Seigneur, tu le sais. Et il me dit : Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation, et ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et le servent jour et nuit dans son temple; et celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux. Ils n'auront plus ni faim ni soif. Ni le soleil, ni aucune chaleur ne pèsera sur eux, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les paitra et les conduira aux sources d'eau de la Vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (1).

Commentaire. — Donc, au moment de lancer son offensive de destruction, Iahweh-Dieu se souvient de son peuple. Il suspend le bras de ses agents exterminateurs, jusqu'à ce qu'un Ange, qui monte du côté du soleil levant ait marqué de son Signe, la Croix, les enfants d'Israël. Ainsi jadis, en Egypte, lors de l'institution de la Pâque, au moment où Iahweh va frapper tous les premiers-nés des familles égyptiennes pendant la nuit, il fait, ordre à Moïse, peindre, avec le sang de l'Agneau pascal immolé dans chaque maison, le linteau et les deux poteaux de

goïm, Grecs dégénérés, Latins superstitieux, Gaulois naïfs et gobeurs. Un scribe, aux IIIe-IVe siècles les marque alors du signe des élus. Il les admet au royaume, ce qui est le renversement même de l'Apocalypse. Honte et apostasie! Les incirconcis contre lesquels le Iôannès a vociféré sa Révélation de haine, devenus participants au règne de mille ans! Conciliez les deux thèses, si vous pouvez. L'Apocalypse faisant écho aux lettres produites au IIIe siècle et mises par fraude sous le nom du faux apôtre Paul! C'est de la démagogie.

(1) *Esaïe*, XLIX, 10: « Ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif. Le mirage et le soleil ne les feront point souffrir... Il les conduira vers des sources d'eaux ».

Jérémie, II, 13: « Moi qui suis une source d'eau vive », dit l'Eternel.

Ezéchiel, XXXIV, 23: « Je jugerai entre brebis et brebis. J'établirai sur elles un seul pasteur qui les fera paitre, mon serviteur David ».

Esaïe XXV, 8: « Ælohim essuie les larmes de tous les visages.

la porte. Ainsi quand Iahweh passera pour frapper l'Egypte, il verra le sang et ne permettra pas à l'exterminateur d'entrer chez les Israëlites pour frapper. Le sang de l'Agneau sauvera ainsi Israël, une première fois. L'Agneau rachète Israël par son sang. Toute la mythologie chrétienne sur la Passion de Jésus sort de là et ne repose sur rien d'autre (1).

C'est de ce texte, marquant d'un signe (qui sera au chapitre XIV le nom même de l'Agneau et du Père), les douze tribus d'Israël, qu'on fixera au nombre douze, dans le mythe de Jésus, le collège des apôtres, qui n'ont jamais été, en histoire, que sept, les sept garçons ou fils du Tonnerre, Boanerguès, de Juda-Joseph. Douze apôtres, comme les douze signes du Zodia-

(1) Il faut lire ce chapitre XII de l'Exode, qui institue la Pâque juive, source directe de la Pâque chrétienne. Des gens, en masse, qui ne sont pas pourtant des ignorants, croient que la Pâque (du mot Pessah qui signifie passage) a son origine dans le passage de la mer Rouge par les Israëlites. L'erreur est incarnée. Lisez donc l'Exode; lisez « les dix plaies d'Egypte » (Chap. VII à XII), qui sont déjà une Apocalypse, et méditez sur le chapitre XII.

Nous sommes au mois de Nisan, équinoxe du printemps. « Ce mois-ci, dit Iahweh à Moïse, sera pour vous le premier des mois de l'année. Le dixième jour, on prendra un agneau pour chaque famille, un agneau sans défaut, mâle, âgé d'un an, ou un chevreau. Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour et toute l'Assemblée d'Israël l'immolera entre les deux soirs (dans la journée du 13). On prendra de son sang et on en mettra sur les deux poteaux et le linteau de la porte (on obtient ainsi deux Thav ou T, symbole de la Croix) de la maison où l'on mangera l'agneau rôti au feu, avec la tête, les jambes et l'intérieur, avec des pains sans levain et des herbes amères. Quand vous le mangerez, vous aurez vos reins ceints, vos souliers aux pieds et votre bâton à la main; et vous le mangerez à la hâte. (Ils vont, en effet, dans la nuit, sortir d'Egypte, de la maison de servitude). *C'est la Pâque de l'Eternel!* « C'est clair! Ce repas de l'agneau, du 14 au 15 Nisan, correspond au signe du Zodiaque de l'équinoxe de printemps, où l'agneau, figuré en croix, est « comme immolé, » dit l'Apocalypse. La pâque, c'est donc la fête du passage de l'Agneau, tous les ans, fête du printemps, fête cyclique et religieuse.

Et Iahweh ajoute: « Vous observerez la Pâque à perpétuité. Et lorsque vos enfants vous demanderont: Que signifie cet usage? Vous répondrez: C'est le sacrifice de Pâque en l'honneur de l'Eternel *qui a passé* par dessus les maisons des enfants d'Israël en Egypte ». Rien de commun, de près ou de loin, avec le passage de la mer Rouge.

que. Et comme les astronomes divisent le Zodiaque en décans et en 144.000 petites parties, les douze tribus d'Israël forment un ensemble de 144.000 individus élus.

Ne jamais oublier que, dans l'*Apocalypse*, comme dans la mystagogie judaïque, ciel et terre ne cessent de chevaucher, l'un étant le double de l'autre. Dans la bataille de Dieu contre Satan, qui n'est qu'indiquée dans l'*Apocalypse*, ces 144.000 individus, « angélisés », sont les milices célestes, sous le commandement de Décans, comme l'ange Gabriel, comme Michaël, etc. Et quand, dans le seul Evangile de Matthieu (XXVI, 53), le Christ, transfiguré en Jésus-Dieu (III[e] siècle), fait remettre à Simon-Pierre, qui vient de couper l'oreille du serviteur de l'Archi-Iereus, et s'écrie, pour lui prouver que s'il le voulait, il aurait d'autres forces pour mettre en déroute la cohorte qui vient l'arrêter : « Crois-tu que je ne pourrais pas invoquer mon Père, qui me donnerait aussitôt (plus de) douze légions d'anges », le scribe matthéen, un juif pur, ne fait que se souvenir de l'*Apocalypse*, par une allusion évidente.

Ces élus, dont le nombre est zodiacalement rituélique, ce sont « les âmes de ceux qui ont péri dans tous les temps pour la cause juive (Chap. VI, 9), et aucun autre, pas un seul, d'autre tribu, peuple, langue, que l'Israëlite contre toute interpolation frauduleuse et imposture. Ce sont les victimes surtout de la grande tribulation hérodienne qui a maintenu sur le trône de David l'illégitime dynastie iduméenne et amalécite. Le symbolisme apocalyptique met sur le même plan éternel, le passé, le présent et l'avenir, le ciel et la terre. Tous ont « blanchi » leurs robes dans le sang de l'Agneau, ce qui signifie, — car oncques ne vit-on les teinturiers blanchir les tissus dans une teinture rouge comme le sang, — qu'ils sont rachetés par le sang et vêtus de lumière, comme tous les élus.

Quant aux sources d'eaux vives, dont l'expression symbolique provient des anciens prophètes, comme les couplets sur les larmes essuyées, la faim, la soif, le soleil, le bon berger, les Evangélistes s'en souviendront pour les allégories sur les piscines guérisseuses, sur les cruches des Noces de Cana, sur la Samaritaine, etc.

SIXIEME PARTIE

Le septième Sceau ou Signe et les sept anges sonnant de la trompette (Chap. VIII et IX)

Argument. — *L'Agneau ouvre le septième sceau. Le septième sceau est sabbatique et jubilaire, en ce sens qu'il représente le dernier septenaire avant le triomphe du Christ et des Juifs, pour le règne de Mille ans, sous les* Poissons. *Le Messie-Christ devant entrer dans son règne, d'après les calculs sur les Destinées du Monde, le 15 Nisan 789, le dernier septenaire commence en 782, l'an quinzième du règne de Tibère, ainsi que pieusement l'Evangile Selon-Luc le précise, comme date de la manifestation du Iôannès à Israël, soit du lancement de son manifeste, l'Apocalypse* (1).

(1) Le symbolisme juif, — Zodiaque, cycles millénaires, jubilés, assimilation de personnages à travers le temps (Juda avec Moïse. Marie de Magdala, sœur d'Aaron avec Marie mère du Christ, sans compter les créations abstraites et métaphysiques (Elisabeth-Promesse d'Eloï, Siméon-le-Signe, Anna, l'an favorable, etc.), — est toujours complexe.

Les sept sceaux, au point où nous en sommes de l'Apocalypse, ont d'abord pour attributs les sept signes du Zodiaque, de la Vierge aux Poissons et à la suite du Lion, qui, sous l'appellation Lion de Juda, ouvre le thème de la vision céleste qui ravit le Iôannès. Quant à la Vierge, on ne la verra que tout-à-l'heure, dans sa fonction de femme qui enfante, comme il est naturel. Pour le moment, elle est « couverte d'ombre », suivant l'expression de l'Ange Gabriel, quand il annonce à Marie (Luc, I, 26-38) qu'elle va devenir enceinte par la vertu du Saint-Esprit: « La vertu du Tout-Puissant, lui dit-il, te couvrira de son ombre ». Mystère de l'Equinoxe d'automne que j'ai expliqué, — phénomène solaire — dans la crèche de Béthléhem (L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, pp. 209-210).

Je crois d'ailleurs que ce chapitre XII de l'Apocalypse, relatif à la mise au monde du Christ par la Femme-Vierge enceinte, a été déplacé. N'importe! Revenons aux sept sceaux.

Les sept sceaux représentent un jubilé, chacun d'eux pour une semaine sabbatique d'années ou sept ans. Le grand jour de la Grande Pâque qui devait donner à Israël la victoire sur le monde, c'est le 15 Nisan. Juda, dans l'Assomption de Moïse, avait prédit, d'après les calculs mathématiques de la Kabbale juive sur les destinées du monde, qu'il s'écoulerait 250 temps ou mois entre sa mort et la réalisation de l'Espérance d'Israël. Sa mort étant de 761, les 250 mois font, à deux mois près, 21 ans, et nous mènent à 782, au dernier septenaire

Le Christ est annoncé par ce septième sceau. L'ouverture de ce septième sceau est au début de sa mission de destructeur du monde. On en est d'autant plus sûr qu'à l'ouverture de ce septième sceau, sept anges apparaissent qui vont, successivement, sonner de la trompette, et à chaque sonnerie une catastrophe s'abat sur la terre. Doux Jésus ! quelles catastrophes ! D'une cruauté infernale ! Au premier, au troisième, au sixième ange qui sonne, c'est par tiers de ce qui existe que les destructions interviennent. Le Christ-Messie est en pleine action pneumatique, car ce ne sont encore que « Visions », l'exposé du programme, dans le ciel, mais qu'il prophétise comme imminentes. Après quoi, lorsque le septième ange sonnera de la trompette, le Christ aura vaincu le monde. Mais, minute ! avant que ne sonne la trompette du septième ange, l'Apocalypse nous convie elle-même à descendre de nouveau un moment sur la terre pour quelques incursions dans l'histoire messianique, plus importantes que le bref souvenir donné ci-dessus aux âmes immolées pour la « cause ».

Ouvrons avec l'Ange le septième sceau et passons en revue les sept Anges aux sept trompettes; regardons dans le Puits de l'Abîme, Enfer, Etang de feu et de soufre, et assistons aux destructions du monde par tiers.

Traduction. — Quand l'Agneau rompit le septième sceau, il se fit dans le ciel un silence comme d'une demi-heure. Et je vis les sept anges qui sont devant dieu; il leur fut donné sept trompettes. Puis un autre ange vint qui se tint près de l'autel,

qui doit voir s'accomplir la Promesse d'Iahweh, de 782 à 789. Or, le temps encadré par l'Apocalypse est celui qui est compris naturellement entre la date de naissance du Christ, dont l'évènement est relaté au chapitre XII, et le 15 Nisan 789, où il espérait régner. Et ce n'est pas sa faute, si Ponce-Pilate et Hérode ont mis à néant la victoire folle qu'il espérait et avait prophétisée.

C'est ce symbolisme sabbatique et jubilaire qui confirme que 739 est l'an de la naissance du Christ, en accord avec d'autres données symboliques de l'Apocalypse, et des calculs plus réels que j'ai indiqués dans l'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, sur la date de la naissance, p. 79.

Le septième sceau, c'est donc le dernier septenaire du cycle du Verseau.

ayant un encensoir d'or; il lui fut donné beaucoup de parfums afin qu'il les mêlât aux prières de tous les saints sur l'autel d'or devant le trône. Et la fumée des parfums s'éleva, de la main de l'ange devant Dieu, avec les prières des saints. L'ange prit l'encensoir, le remplit du feu de l'autel et le jeta sur la terre. Et il y eut des tonnerres, des voix, des éclairs et un séisme. Alors les sept anges qui avaient les sept trompettes s'apprêtèrent à en sonner.

Le premier ange trompetta. Il y eut de la grêle et du feu mêlés de sang, et ce fut jeté sur la terre. Et le tiers de la terre fut brûlé, et le tiers des arbres fut brûlé et toute herbe verte fut brûlée.

Le second ange trompetta. Et comme une énorme montagne toute en feu fut jetée dans la mer, et le tiers de la mer devint du sang, et périt le tiers des créatures ayant vie dans la mer, et le tiers des navires fut détruit.

Le troisième ange trompetta. Et tomba du ciel une grande étoile brûlant comme une torche, et elle tomba sur le tiers des fleuves et sur les sources des eaux. Le nom de l'étoile est dit : Absinthe. Et le tiers des eaux fut changé en absinthe et beaucoup d'hommes moururent des eaux, parce qu'elles étaient devenues « mortes ».

Et le quatrième ange trompetta. Furent frappés le tiers du soleil et le tiers de la lune et le tiers des étoiles, pour que s'obscurcisse le tiers de chacun et que le tiers du jour ne paraisse plus, et la nuit pareillement.

Je regardai et j'entendis un aigle volant au milieu du ciel qui disait d'une voix forte : Malédiction ! Malédiction ! Malédiction ! sur ceux qui habitent la terre, à cause des sonneries de trompettes qui restent des trois anges qui vont trompetter (1).

Commentaire. — Voici donc le tiers de la terre détruit, visionnairement. Le tiers est à l'occident de la Judée. Le texte ne

(1) Le mot que je traduis par Malédiction est à la fois substantif et interjection: HOUAI! Hélas! Malheur! Malédiction! On ne le trouve que dans le grec du Nouveau Testament: *Houai ymin tois pharisiois !* Malheur à vous, Pharisiens ! Plus loin, comme substantif, il s'applique à trois « malheurs » qui frappent les Juifs. Il s'y attache alors une signification, un sentiment de pitié. Ici il est une imprécation de colère contre les goïm, comme dans les Evangiles contre les Pharisiens. Maudits soient-ils! Les substantifs grecs classiques pour exprimer la malédiction sont *Katara et katarasis.*

précise pas, mais on peut l'inférer d'après les cataclysmes de tout à l'heure qui ont pour agents, on va le voir, quatre anges sur l'Euphrate, lesquels doivent donc opérer sur l'Orient. Le troisième tiers à détruire parait tout spécialement réservé au Christ-Messie qui a été annoncé, mais qui n'est pas encore en scène, anthropomorphiquement, historiquement.

Voici la mobilisation d'abord des agents destructeurs de l'Orient, deuxième tiers.

Traduction. — Le cinquième ange trompetta. Je vis une étoile tomber du ciel sur la terre. Il lui fut donné la clef du puits de l'abîme. Elle ouvrit le puits de l'abîme, et une fumée monta du puits, comme la fumée d'une grande fournaise. Et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits. Et de cette fumée sortirent des sauterelles sur la terre. Et leur fut donné un pouvoir comme ont un pouvoir les Scorpions sur la terre. Il leur fut enjoint de ne nuire ni à l'herbe de la terre, ni à aucune verdure, ni à aucun arbre, mais seulement aux hommes qui n'ont pas le signe de Dieu sur leur front (1).

Et il leur fut donné non de les tuer, mais de les tourmenter pendant cinq mois. Et leur tourment était comme celui que cause le scorpion lorsqu'il blesse l'homme. En ces jours-là, les hommes chercheront la mort et ils ne la trouveront point. Ils désireront mourir et la mort les fuira (2).

Les sauterelles ressemblaient à des chevaux prêts pour la guerre. Sur leurs têtes, comme des couronnes semblables à de l'or; leurs visages étaient comme des visages d'hommes; elles avaient des cheveux comme ceux des femmes, et leurs dents étaient comme des dents de lion. Elles avaient des cuirasses

(1) Oui, nous sommes bien en Orient, Babylonie, Assyrie, où pullulent les Juifs, depuis des siècles. Ils ont le signe de Dieu sur leur front. C'est à quoi les sauterelles les reconnaitront pour ne pas leur faire de mal. Aucune recommandation de cet ordre, lors de la destruction du premier tiers. C'était donc bien à l'Occident, où il n'y avait pas encore de Juifs, du moins en masse. Du reste, les Juifs chrétiens sont morts pour la cause, déportés en Sardaigne sous Tibère. Leurs « âmes » sont au ciel.

(2) Ce texte « En ces jours-là, les hommes chercheront... » montre bien que, malgré les verbes au passé le plus souvent, tout n'est encore que prophétie, vision, souhait; drame inscrit dans le ciel, programme qui ne s'accomplira qu'avec le Christ sur la terre.

comme des cuirasses de fer et le bruit de leurs ailes était comme le bruit de plusieurs chars à plusieurs chevaux qui courent à la guerre. Elles avaient des queues semblables à celles des scorpions, avec des dards, et dans leurs queues le pouvoir de nuire aux hommes pendant cinq mois (1). Elles avaient au-dessus d'elles un roi, l'ange de l'Abîme [appelé en hébreu *Abaddon*, en grec *Apollyon* (2).

Commentaire. — C'est par ce texte qu'a été créé, à l'imitation d'autres mythologies, l'Enfer chrétien. Il n'est d'abord que l'*Abîme avec un puits*, d'où émanent d'épaisses fumées, des fumées de soufre certainement. Cet Abîme est en effet l'Etang de feu et de soufre où le diable sera jeté au chapitre XX, 19. Il a joué un grand rôle, comme menace efficace, dans la prédication du Christ en Galilée. Les Evangiles, qui semblent y avoir substitué, le plus souvent, la Géhenne et la fournaise ardente, « où il y aura des pleurs et des grincements de dents », en ont fait toutefois un rappel bien caractéristique, dans une circonstance qui suit l'histoire judaïque de très près, bien que le récit traite le sujet comme un miracle.

Que disent au Christ, au III[e] siècle, les deux démoniaques de Gérasa, possédés d'un « esprit impur », qui viennent à sa rencontre en suppliants ? Ils disent (*Luc* VIII, 26-39): « Ne nous envoie pas dans l'*Abîme* ». C'est qu'ils connaissent la prédication du Christ, cette *Apocalypse* impitoyable qu'il « enseignait » au peuple et dont il le menaçait, au I[er] siècle, s'il ne se soulevait pas avec lui, à sa parole, contre les Hérodes et les Romains ! Surpris en flagrant délit, eux, Juifs, ces démoniaques, de trahison, à la cause christienne, — et c'est en quoi ils sont « possédés d'un esprit impur », — ils savent ce qui les attend: l'Abîme, l'Etang de soufre et de feu. Ils demandent grâce. Et le Christ chasse l'esprit impur qui les anime, les retourne

(1) Avertissement encore et menace. Les cinq mois sont mis et pris comme signes.

(2) Addition du traducteur-adaptateur de l'Apocalypse araméenne en langue grecque. Dans la traduction latine, on ajoute: appelé en latin: « Extermination », ce qui prouve bien que l'Apocalypse originale était en langue araméenne.

— Légion — contre les troupes hérodiennes qui sont battues. Après quoi, le Christ les pardonne (1).

Les sauterelles qui prennent l'apparence du lion assyrien à tête d'homme à qui, pour entrer dans le cadre zodiacal, on donne le pouvoir et le dard du scorpion, devenu, de signe funeste, un agent de la revanche juive, délivré de Satan, doivent tourmenter les hommes pendant *cinq mois*, c'est-à-dire pendant cinq signes : Balance, Sagittaire, Scorpion, Capricorne et Verseau. C'est une épreuve, même pour les Juifs qui sont du parti du Temple et subissent Rome et Hérode, afin de les faire réfléchir avant les Poissons, qui seront pour eux le signe de la Grâce. Ils n'ont qu'à se faire admettre au baptême et s'enrôler sous les bannières du Christ. Moyennant quoi, ils prendront part aux Noces de l'Agneau.

Tout ce symbolisme est, en substance et dans l'ensemble, admirablement tricoté et le réseau des mailles, bien qu'un certain nombre aient lâché, ne laisse pas de se laisser apercevoir.

Continuons à lire et nous allons arriver à la destruction attendue, après une phrase en l'air.

Traduction. — Le premier « Malheur » est passé. Voici : viennent encore deux « Malheurs » après ces choses (2).

(1) J'ai expliqué divers miracles de Jésus-Christ: Les Noces de Cana, notamment et la Guérison des démoniaques de Gérasa, dans une Revue médicale d'Alger, en 1928-1929. Un prochain volume réunira ces études et les complétera. Et les lecteurs comprendront. On ne peut tout dire en un jour, ni tout expliquer dans ce réseau d'impostures qu'est la fabrication du christianisme. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.

(2) Non ! Le premier « malheur » n'est pas passé, ou, plutôt, on en a fait sauter le récit. Le Christ-Iôannès n'a pu appeler « malheur » cette vision de sauterelles destinées à faire souffrir les goïm, non plus que les destructions et cataclysmes frappant par tiers toute la création, alors que sa prophétie est au contraire « la Bonne Nouvelle », l'Evangile du Salut Juif, sa victoire sur le monde détruit. Les « malheurs » qui ont inspiré, les seuls qui pouvaient inspirer sa pitié, sont des « malheurs » pour les Juifs. Or, il n'y a, jusqu'ici, dans l'Apocalypse, aucun « malheur » de narré dont aient souffert les Juifs. Il n'est fait qu'une allusion aux « malheurs », évènements historiques, au surplus, qui ont frappé les Juifs (chap. VI, 10-11), quand le sang à

Le sixième ange trompetta. Et j'entendis une voix qui venait des quatres cornes de l'autel d'or devant Dieu, disant au sixième ange porteur de trompette : Délie les quatre anges enchaînés sur le grand fleuve Euphrate. Alors furent déliés les quatre anges qui étaient prêts pour l'heure et le jour et le mois et l'année, dans le but de faire périr le tiers des hommes.

Et le nombre de leurs cavaliers (des quatre anges déliés) était de deux cents millions. J'en entendis le nombre. Et voici comment, dans la vision, me parurent les chevaux et ceux qui les montaient, lesquels avaient des cuirasses couleur de feu, d'hyacinthe et de soufre. Les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions, et de leurs bouches sortaient du feu, de la fumée et du soufre. Le tiers des hommes fut anéanti par ces

venger de ceux qui sont morts pour la cause s'impatiente, et qui les frapperont encore pour compléter le nombre des morts pour la cause.

Le premier « malheur », historiquement passé, mais que l'Apocalypse ne donne plus, est une des répressions de révoltes, émeutes, rébellions qui ont précédé la Révolte du recensement. Laquelle? Peu nous importe! Nous n'avons pas la prétention de restituer un texte supprimé.

Quant aux deux autres « malheurs », nous n'en connaitrons que le second, qui intéresse Juda de Gamala, père du Christ, le Joseph évangélique. Le troisième a aussi été supprimé. Le deuxième « malheur », malheur pour la cause messianiste et non pour les goïm, c'est la mort de Juda-Joseph et de ses partisans à la révolte du Recensement. Nous nous en expliquerons au chapitre XI, ci-dessous.

Des deux « malheurs » Juifs supprimés, il est certain que le Messie-Christ faisait état dans son Apocalypse, puisqu'il parle avec une précision presque historique du second, qu'il rappellera dans les Evangiles (Zacharie tué entre le Temple et l'Autel).

Mais comment ne pas rappeler que « Jésus », dans l'Evangile de Luc (XIII, 4), fait une allusion directe à un évènement de l'insurrection de Ménahem, en 70, réprimée par Vespasien et Titus, « ces dix-huit personnes sur qui la tour de Siloë est tombée et qu'elle a tuées ». Rapporté par Flavius-Josèphe.

Jésus parle, vers l'an 35, mort en 36, d'un évènement qui n'arrivera que 25 ans plus tard. Et ses auditeurs ne sourcillent pas. Il leur parle, il est vrai, le même jour, des « Galiléens dont Pilate a mêlé le sang à celui de leurs sacrifices », ce qui n'arrivera qu'au moment de l'échauffourée dans le Temple, avant sa fuite et son arrestation à Lydda. Mais « Jésus », c'est le revenant divin, au IIIe siècle, du Christ du Ier. Il a lu les historiens comme Tacite et Flavius-Josèphe, encore intacts.

trois fléaux, feu, fumée, soufre qui sortaient de leur bouches, car la puissance des chevaux est dans leur bouche et dans leurs queues qui ressemblent à des serpents; elles ont des têtes et ont en elles la force de faire du mal.

[Le reste des hommes, non anéantis par ces trois fléaux, ne se repentirent pas des œuvres de leurs mains, en sorte qu'ils ne cessèrent point d'adorer les démons et les idoles d'or, d'argent, d'airain, de pierre et de bois qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher. Ils ne se repentirent ni de leurs meurtres, ni de leurs sorcelleries, ni de leurs impudicités, ni de leurs rapines].

Commentaire. — L'histoire d'Esther, apologue et rien de plus, *Apocalypse* déjà, avait autrefois vengé les Juifs sur le papier, des injures de ces nations orientales, Assyriens, Perses, Babyloniens qui avaient détruit les deux royaumes de Juda et d'Israël et en avaient emmené à Babylone, en captivité, les habitants. C'était, en effet, écrit aux livres des « Révélations » des Perses et des Chaldéens que les Juifs devaient disparaître de la surface de la terre. Les « destins » ou « sorts » leur étaient défavorables. Toute l'histoire d'*Esther* n'a été imaginée que pour consommer le « renversement » des sorts contraires.

« Au douzième mois, qui est le mois d'Adar, au treizième jour, au jour que les ennemis des Juifs espéraient en être les maîtres, le contraire arriva et les Juifs furent les maitres de ceux qui les haïssaient... Nul ne put subsister devant eux... Les Juifs donc tuèrent tous leurs ennemis à coups d'épée et en firent un grand carnage ». Il faut lire toute cette littérature de représailles, où passe un délire de danse de scalp. Mais le véritable renversement des sorts, c'est le Christ, et non cette fable consolante d'Esther, qui devait le réaliser, en 789. Il ne semble pas, en effet, que la destinée des Juifs, par ce renversement des Purim ou Sorts, se soit améliorée, malgré le retour dans leur patrie, que leur avait permis, après soixante trois ans d'exil, le roi des Perses, Cyrus, ce pourquoi le grand prophète l'avait sacré : Messie.

Maudits donc aujourd'hui, malgré Cyrus, malgré Darius, malgré Xerxès, qui avaient cependant été pitoyables aux malheurs d'Israël, les peuples de l'Orient ! qu'ils soient anéantis, et par

les quatre anges de ce grand fleuve Euphrate, aux rives bordées de saules où les captifs avaient, au siècle de l'épreuve, suspendu leurs harpes (1).

Quant aux derniers versets, qu'en penser ? Ils feraient douter de la toute-puissance de Iéhovah ! Comment ! Il serait possible que des hommes, autres que les Juifs, aient échappé au feu, à la fumée, et au soufre, aux têtes et aux queues des deux cents millions de chevaux lâchés par les quatre anges de l'Euphrate, eux-mêmes déchainés ? Qui peut le croire ?

Interpolation pieuse d'on ne sait quand, qui veut signifier que les goïm ne méritent aucun pitié lorsqu'après de tels avertissements de la colère du dieu d'Israël, détruisant tout, ils se refusent à l'adorer et à devenir judéolâtres et christolâtres.

Couplet de caractère catéchétique et homélistique déjà, d'esprit presque chrétien actuel, empruntant ses expressions au vieux lyrisme d'Israël (*Psaumes* CVI, 27, CXV, 4, CXXXV, 15; *Daniel* V, 23, etc.).

SEPTIEME PARTIE

L'Histoire juive allégorisée (Chap. X à XIII)

Argument. — *Nous arrivons maintenant à quatre chapitres d'une importance capitale à tous égards. Ils embrassent cinquante ans environ de caractéristique histoire contemporaine : rapports des Juifs avec les Romains et les Hérodes, traités sous la forme d'allégories-révélations.*

Nous y voyons d'abord apparaître :

(1) Ces quatre anges sont les mêmes que les quatre animaux qu'Ezéchiel (1, 5) avait vus, au pays des Chaldéens, près du grand fleuve Kobar, et les mêmes que les quatre animaux à face de Lion, de Bovidé, d'Aigle et d'homme, qui se tiennent autour du trône de Dieu, et si haut que leur angle de déplacement par rapport à la terre tend vers zéro. On peut les faire intervenir partout. Ils sont d'ailleurs admirablement dressés. Ils connaissent l'heure, le jour (le 15), le mois (celui de Nisan), l'année (789), où ils doivent ou devront agir, tout comme les « Rois Mages » à l'appel de l'Etoile, la Vierge, pour la naissance du Christ-Iôannès.

1° *Juda de Gamala, père du Christ et de ses six frères, père des Sept, les sept fils du tonnerre, les sept « daïmones » que le Jésus divin extrait, dans Pistis-Sophia, du corps de sa mère selon le monde, Marie, dite la Magdaléenne, c'est-à-dire la Fanatique. Juda, Joseph en Evangile, nous est présenté sous la forme d'un Ange qui s'empare du monde, rien qu'en posant son pied droit sur la mer et le gauche sur la terre;*

2° *Le Christ-Iôannès qui avale un petit livre (la Thora), puis mesure le Temple, pendant que se déroule un développement allégorico-historique sur Juda et Sadok, les deux fomentateurs et animateurs de la Révolte du Recensement, en 760;*

3° *La Vierge céleste, symbole de la Marie des Evangiles, accouchant au ciel d'un* mâle, *le Messie-Christ;*

4° *Le Dragon, combinant les deux puissances de Rome et d'Hérode, poursuivant sur la terre où on les retrouve brusquement la femme qui vient d'enfanter et son garçon;*

5° *La fuite de la femme avec son nourrisson en Egypte.*

Débarrassé de ses oripeaux visionnaires et mystagogiques, c'est bien le Christ que l'Apocalypse nous présente ici, et recevant de son père sa mission (historique, on peut le dire), tandis que sont exposés les faits et gestes, et pendant combien de temps avant l'entrée en scène du Christ, de « deux martyrs » ou témoins qui ne sont autres que Juda et Sadok, les héros de la Révolte du Récensement, ce pourquoi, après leur mort, ils sont « assumés » au ciel, — l'Assomption du nouveau Moïse. Et quand le septième et dernier ange sonnera enfin de la trompette, des voix pourront proclamer que « l'empire du monde appartient au Christ ».

Le scénario de l'Apocalypse, dans sa forme visionnaire, et avec les deux allusions historiques qui s'y intercalent, se trouve ainsi complet : le monde détruit et le Christ et les Juifs maitres du monde.

L'Apocalypse a voulu réaliser ce scénario dans l'histoire ou d'après l'Histoire, par le prodige de la femme qui enfante dans le ciel, présidant à la naissance du Messie, avec allusions allégoriques à des événements certains: poursuites d'Hérode et des Romains contre la « sainte » famille et guerre contre ses par-

tisans. Injures à la Bête romaine et à la Bête hérodienne que l'on décrit.

Traduction. — Je vis un autre Ange puissant, descendant du ciel, qui avait revêtu une nuée, l'arc-en-ciel sur sa tête, le visage comme le soleil, les pieds comme des colonnes de feu. Il tenait dans sa main un petit livre ouvert. Il posa le pied droit sur la mer et le gauche sur la terre. Puis il cria d'une voix forte, comme rugit le *Lion*. Lorsqu'il eût crié, les sept tonnerres firent entendre leurs voix; et lorsque les sept tonnerres eurent fait entendre leurs voix... (1), alors l'Ange que j'avais vu debout sur la mer et sur la terre, leva la main droite vers le ciel et jura par le Vivant aux cycles des cycles, qui a créé le ciel, la terre et la mer et les choses qui y sont, disant : Le temps ne sera plus ! car aux jours de la voix du septième ange, lorsqu'il se mettra à trompetter, s'accomplira le mystère de Dieu, comme il l'a annoncé à ses serviteurs, les Prophètes.

Commentaire. — L'ange dont il s'agit ici n'est aucun des sept qui sonnent de la trompette. C'est le même que celui, montant du soleil levant, qui a marqué du sceau, du signe de la Croix, du signe de la prédestination, les serviteurs d'Iahweh; c'est le messager divin, interprète d'Iahweh, apportant au Iôannès-Christ, son fils, un petit livre, — qui n'est pas celui des Destinées du Monde inscrit dans le Zodiaque —; c'est Juda de Gamala, qui, sous une forme matérialisée, va faire comprendre qu'il n'est pas seulement le père de chair de son fils, mais son père spirituel. Le livre, le petit livre qu'il porte, il va le lui faire avaler. Ce petit livre, c'est la Loi et les Prophètes, surtout dans leur contenu substantiel, l'alliance d'Iahweh avec

(1) Les trois points remplacent le texte que voici, qui constitue une interpolation certaine: « J'allais écrire, mais j'entendis une voix du ciel qui disait: Tiens secrètes les choses que les sept tonnerres ont dites et ne les écris point ». Les sept tonnerres, ce sont les sept fils du Lion, de Juda-Joseph, les « sept » des Ecritures canoniques où ils sont dits — deux d'entre eux, mais ils sont tous frères — *Boanerguès* (pour Beni-Reguès), fils du tonnerre. Ce sont eux, à commencer par l'aîné Christ-Iôannès qui l'a écrite, qui ont ensuite repris l'Apocalypse et l'ont « enseignée, » à coups d'émeutes et de rébellions et de révoltes à l'appui.

son peuple et la promesse de lui donner l'empire du Monde, comme Iahweh l'a annoncé à Moïse, par son Verbe. En avalant le petit livre, le Iôannès-Christ avale le Verbe de Iahweh, le Verbe de Dieu. *Le Verbe se fait chair en lui.* C'est ce qu'interprètera très correctement l'auteur du quatrième évangile dès son début, quand il écrira : « Au commencement (Bereschit, en hébreu, comme dans la Genèse), était le Verbe et le Verbe était Dieu. Vint un homme envoyé de Dieu, appelé (en style d'*Apocalypse*) Iôannès... Et le verbe a été fait chair », — en lui, préciserai-je.

Juda le Gaulonite commence par prendre possession de la terre et de la mer ? Il les met sous ses pieds pour lui servir de marchepieds, comme il est dit dans les Psaumes. Et il tonitrue qu'il n'y aura plus de temps quand, au son de la trompette du septième ange, le « mystère » de Dieu s'accomplira. Le renouvellement du monde, après sa destruction, devant fonder un état de choses *éternel,* la notion de temps disparait, en effet. Le pseudo-apôtre Paul a fait, plus tard, au III[e] siècle, quelques allusions à la fin des Temps, qu'il appelle le *Plérôme.*

Les sept fils de Juda le Lion, les sept Boanerguès approuvent nécessairement leur auteur dont ils ponctuent le rugissement par le leur propre.

Traduction. — Et la voix que j'avais entendue du ciel me parla de nouveau, disant : Va ! prends le livre ouvert dans la main droite de l'ange debout sur la mer et sur la terre. J'allai donc vers l'ange et lui dis de me donner le petit livre. Il me dit : Prends et dévore-le. Mais il remplira d'amertume tes entrailles, bien qu'à ta bouche il soit doux comme le miel. Je pris le petit livre de la main de l'Ange, et je le dévorai, et il fut dans ma bouche doux comme du miel; mais quand je l'eus avalé, j'eus de l'amertume dans mes entrailles. Et l'on me dit : Il faut *de nouveau* que tu prophètises sur beaucoup de peuples, de races, de langues et de rois.

Commentaire. — Le Iôannès-Christ a donc avalé le petit livre. Ce symbolisme, — aucun traducteur chrétien ne vous l'apprendra, — procède directement d'Ezéchiel (1).

(1) « Et toi, fils de l'homme, écoute ce que je vais te dire. Ouvre

Ce petit livre est doux comme le miel à la bouche à cause de l'espérance qu'il laisse entrevoir. Mais pour réaliser cette espérance, que d'amertume, de souffrances, de deuils en perspective ! Hérode et les Romains sont là pour que tout ne marche pas à souhait, comme les événements le prouveront. Mais, puisque Iahweh a promis à Israël la victoire, comment douter d'Iahweh ? Le Iôannès-Christ n'en doutera qu'au moment de sa défaite, « étant en agonie, suant de grosses gouttes de sang » (*Luc* XXII, 44), à Cethsemané, avant même d'être arrêté, priant son père (*Marc* XIV, 36), disant : Abba Père ! — car il est Bar-Abbas — détourne-moi de cette coupe ! Et dans *Matthieu* (XXVII, 46), *Marc* (XV, 34): Eloï ! Eloï ! Lamma sabachtani ! Mon dieu ! Mon dieu ! Pourquoi m'as-tu abandonné ?

N'importe ! Le Iôannès-Christ est maintenant le Verbe de Dieu, il sera dieu, le dieu Jésus, quand il plaira aux scribes : d'abord, le dieu Jésus, comme dans le quatrième évangile, entrera en lui, vers le milieu du IIe siècle, à qui il servira de support matériel. Quant au dieu Jésus, il s'en séparera, au gré et suivant l'humeur de l'Esprit. Littérature honnête encore ! Et puis, les scribes du IIIe siècle, consommeront la fraude-mère de Jésus-Christ, en faisant, par l'incarnation, cet être hybride (physiologiquement le Christ historique et métaphysiquement le Jésus) aux deux moitiés inconciliables et qui ne sont même pas du même siècle. Deux cents ans les séparent. La métaphysico-mystagogo-physiologie, avec le coup de pouce du Saint-Esprit et l'autorité sacrée de l'Eglise, passe au compte article de foi de tels avatars.

Traduction. — Alors me fut donné un roseau semblable à une gaule et l'on me dit : Lève-toi ! Mesure le temple de Dieu et l'Autel et ceux qui y adorent. Quant au parvis à l'extérieur

ta bouche et mange ce que je vais te dire. Je regardai, et voici, une main était tendue vers moi et elle tenait un livre en rouleau... Il me dit: Fils de l'homme, mange ce que tu trouves, mange ce rouleau et va ! parle à la maison d'Israël. J'ouvris la bouche et il me fit manger le rouleau. Il me dit: Fils de l'homme, nourris ton ventre et remplis tes entrailles de ce rouleau que je te donne. Je le mangeai, et il fut dans ma bouche doux comme du miel (Ezéchiel, II, 8 à III, 3) ».

du Temple, laisse-le hors, ne le mesure pas, car il est abandonné aux goïm, qui fouleront aux pieds la cité Sainte pendant *quarante deux mois*. Et je donnerai à mes deux témoins... (la phrase est coupée) et ils prophétiseront pendant *mille deux cent soixante jours*, revêtus de sacs. Ils sont les deux oliviers et les deux chandeliers debout devant le Seigneur de la terre. Si quelqu'un veut leur nuire, un feu sort de leur bouche qui dévore leurs ennemis, et si quelqu'un veut leur nuire, de même il faut le tuer. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe pas de pluie pendant les jours de leur prophétie. Ils ont aussi le pouvoir de changer les eaux en sang et de frapper la terre de toute plaie, toutes les fois qu'ils le voudront.

Quand ils auront achevé leur témoignage, la Bête qui monte de l'Abîme leur fera la guerre et les vaincra et les tuera, leur corps gisant sur la place de la Grande Cité, qui est appelée allégoriquement Sodome et Egypte (où leur Seigneur aussi a été crucifié) (1).

Des gens de tous peuples, de toutes tribus, de toutes langues et de toutes races verront leurs corps pendant trois jours et demi et ne permettront pas de les mettre au tombeau. Et les habitants de la terre se réjouiront à leur sujet; ils seront dans l'allégresse et s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes tourmentaient les habitants de la terre.

Mais après trois jours et demi, un esprit de vie venant de Dieu entra en eux; ils se dressèrent sur leurs pieds et une grande crainte tomba sur ceux qui les regardaient. Et ils entendirent une grande voix du ciel leur disant : « Montez ici ! ». Et ils montèrent au ciel dans une nuée et leurs ennemis les virent.

A cette heure se produisit un grand séisme, le dixième de la ville tomba et périrent dans ce séisme sept mille noms d'hommes. Les autres, pleins d'effroi, rendirent gloire au dieu du Ciel.

Commentaire. — Ce chapitre XI de l'*Apocalypse* est un morceau magistral au point de vue historique.

Tout d'abord, en déclarant que les *goïm* ou nations, les Gentils, fouleront aux pieds la ville sainte pendant quarante-

(1) **Interpolation pieuse, qui fait état de la Crucifixion du Iôannès-Christ.**

deux mois — des mois de Nisan, soit quarante-deux agneaux, quarante-deux Pâques, comme nous disons : quarante-deux printemps, — jusqu'à ce qu'il y mette bon ordre en se « manifestant » comme Christ à Israël, le Iôannès confirme ce que nous savions déjà (L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, § *La date de la naissance*, p. 79): qu'il avait quarante-deux ans, lors de sa manifestation, à Israël, l'an 15 de Tibère, soit 781-782, et qu'il est donc né en 739. Marcion nous a appris aussi que « Jésus » descendit (du ciel) l'an 15 de Tibère, et l'on s'en doute, sous la forme de la Colombe.

C'est aussi *quarante-deux* mois qui sont donnés à la Bête, nous le verrons (*Apoc.* XIII, 5) pour agir contre les « Saints » et leur faire la guerre. La cité sainte abandonnée aux Gentils et le pouvoir d'agir de la Bête, sont deux faits qui coïncident dans le temps. Et c'est ce qui nous a permis notre précision sur le dernier septenaire 782-789. Les quarante-deux mois en deviendront quarante-neuf à la Pâque de la Crucifixion, le 14 Nisan 789. Le Christ mourra à quarante-neuf ou cinquante ans.

Interviennent tout à coup, *ex abrupto*, les deux témoins. Les initiés ne manquaient pas d'y reconnaitre Juda de Gamala et Sadok, les deux fomentateurs et animateurs de la croisade contre le Recensement de Quirinius, qui se termina par la révolte de 760. Sadok et Juda y périrent, tués entre le Temple et l'Autel, ainsi que l'Evangile nous l'apprend, du moins de l'un d'eux, Juda, sous son pseudonyme de Zacharie.

Il est à remarquer que dans ce chapitre XI, comme pour permettre l'identification par les initiés de Juda en Zacharie, de typiques emprunts sont tout spécialement faits au livre de l'ancien prophète Zacharie, en dehors de tous autres (1).

(1) L'idée de mesure: «Je regardai, et voici: il y avait un homme tenant dans la main un cordeau pour mesurer. Je dis : Où vas-tu ? Il me dit: Je vais mesurer Jérusalem pour savoir de quelle longueur et de quelle largeur elle doit-être (*Zach.* II, 1). Les deux oliviers et les deux chandeliers: « Je regarde et voici, il y a un chandelier tout d'or; il y a près de lui deux oliviers... Que signifient ces deux oliviers à la droite et à la gauche du chandelier? Ce sont les deux oints (les deux fils de l'huile) qui se tiennent devant le Seigneur de toute la terre (*Zach.* IV, 2, II, 14).
Rappelons les chevaux de Zacharie (1-8-11).

Leur propagande est indiquée comme ayant duré mille deux cent soixante jours, soit trois ans et demi environ (1).

Flavius-Josèphe nous aprend qu'à cette même époque, il y eut une famine en Judée; et le contraire étonnerait, et non point tant parce que « le ciel a pu être fermé pour qu'il ne tombe pas de pluie », mais parce que, depuis la mort d'Hérode-le-Grand, la Judée, la Galilée, la Palestine ont été mises à feu et à sang par Juda de Gamala et ses bandes et que tous les hommes valides sont occupés à se battre; personne ne sème ni ne cultive. « Ce n'était que meurtres et que brigandages de tous côtés, dit Flavius-Josèphe. On pillait indifféremment amis et ennemis sous prétexte de défendre la liberté publique; on tuait, pour le désir de s'enrichir, les personnes de la plus grande condition. La rage de ces séditieux passa jusques à cet excès de fureur, qu'une grande famine qui survint, — qu'ils ont causée, devrait-on dire, et c'est là leur pouvoir de fermer le ciel, — ne put les empêcher de forcer les villes ni de répandre le sang de ceux de leur propre nation » (***Hist. Juifs,*** liv. 18, chap. 1er).

Mais quelqu'un troubla la fête. Coponius, premier procurateur de Judée, et Quirinius, gouverneur de Syrie, délégués de Rome, la Bête montant de l'abîme marin, eurent raison des émeutiers qu'ils durent pourchasser jusque dans le Temple de Jérusalem où Juda-Zacharie-Zébédée-Joseph, l'un des Oints, l'un des Oliviers, fut tué et Zadok aussi, nous apprend l'*Apocalypse*. La mort de Juda le Galiléen est nommément confirmée dans les *Actes des Apôtres* (V, 37). L'Eglise a tellement sophistiqué les œuvres de Flavius-Josèphe par suppressions, réfections de textes, additions frauduleuses et autres impostures, surtout aux livres et chapitres qui narraient les événe-

(1) Cette durée s'entend en gros depuis l'arrivée en Judée du procurateur Coponius, avec Quirinius comme gouverneur de Syrie, où ont commencé les opérations du Cens, jusqu'à la mort de Juda de Gamala, en 760. Le cens avait pour objet le recensement du peuple, l'estimation des terres, le règlement de l'impôt. Les opérations ont pris du temps et la durée de la révolte ouverte s'ajoutant à celle de la propagande hostile préalable font certainement un total vraisemblable de trois à quatre ans.

ment contemporains des origines du christianisme, — il n'y a plus rien sur le Christ, comme substance, — comme, d'ailleurs, elle l'a fait de toutes les œuvres qui ont quelque rapport avec l'histoire du Christ, crucifié par Ponce-Pilate, et de ses « disciples » et continuateurs, que Flavius-Josèphe qui, en dix lignes, résumant trois ans et demi d'émeutes, donne cependant quelques renseignements un peu circonstanciés, après avoir été vidé des détails sur la Révolte du Recensement et sur Juda de Gamala et sa secte, ne dit plus rien de la mort de Juda, ni de Sadok, et que, sans les Actes, nommément pour Juda, et sans l'*Apocalypse,* allégoriquement pour les deux, nous ne saurions pas comment et quand ils ont fini (1).

Pour plus amples et à peu près complets commentaires sur Juda et la Révolte de Recensement, je ne saurais répéter ici que ce que j'ai exposé dans l'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, au titre: *Juda le Gaulonite ou de Gamala,* p. 245 à 283. Dans Tacite (*Histoires* V, 9), pas un mot sur la nation juive de 750 à 791, entre la répression, par Varus d'une révolte fomentée par un nommé Simon, Auguste étant empereur, et la fin du règne de Tibère, soit sur toute l'épopée chrétienne embrassée par l'*Apocalypse,* sauf cette imposture de l'Eglise : « La nation juive fut tranquille sous Tibère », en une phrase qui a remplacé tout ce que Tacite racontait sur le Christ et son père tout premièrement. Tranquille, la Judée sous Tibère et Ponce-Pilate ! Tacite se serait trompé à ce point ! Quelle farce !

Le chapitre des Histoires que Tacite consacrait aux Juifs a d'ailleurs subi les plus manifestes adultérations, où le cynisme des scribes chrétiens qui l'ont refait le dispute au grotesque, comme toujours.

Juda et Sadok restèrent, — leurs cadavres, — exposés durant trois jours et demi. Et l'*Apocalypse* avoue qu'en raison de leurs exploits exécrables, que corrobore Flavius-Josèphe, les habitants de la terre furent dans l'allégresse, fêtant leur déli-

(1) Sans les Evangiles aussi précisant que Juda, sous son pseudonyme zodiacal de Zacharie fut massacré entre le Temple et l'autel. Origène et Grégoire de Nysse confirment que Zacharie périt par le glaive.

vrance, comme on le comprend ! C'est aux Juifs de la secte de Juda de Gamala et de son fils le Christ et de leurs disciples et successeurs, Kanaïtes-Zélotes, Sicaires, que pense Tacite quand il qualifiera la race de « race haïsseuse de tout ce qui est humain ». C'est à eux que pensent les grands-prêtres et rabbins quand ils les accusent d'avoir causé la ruine du Temple, de Jérusalem et de la Nation juive.

Mais la joie des habitants de la terre fut de courte durée. Au bout de trois jours et demi, — un demi-jour de plus que le Christ mort, — Juda et Sadok offrirent à leurs ennemis un spectacle assez macabre, mais capable de les frapper d'une salutaire épouvante. Leurs corps, où pénétra un esprit de vie, grâce à Dieu, se relevèrent debout, et à l'appel d'une voix céleste leur criant : Montez ici ! ils montèrent au ciel, vingt-neuf ans avant le Christ. On avait déjà vu ce miracle au temps d'Elie, et, je crois bien, d'Héraklès-Hercule.

Une Epitre du Nouveau-Testament qui porte le nom de Jude (Juda) — c'est un frère du Christ, jumeau quant au nom (Toamin), le Thomas père de Bar-Thèlemy (par corruption), — fait allusion à un livre, de date incertaine entre Claude et Hadrien, d'après certains critiques, qu'on appelle l'*Assomption de Moïse*. J'en ai parlé dans L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, pp. 279-283. Il n'est peut-être pas inutile d'y renvoyer et de rappeler ici qu'il s'agit de l'Assomption de Juda. Mais le livre nous est parvenu, dans une traduction en mauvais latin, si mutilé, que l'Assomption, qui lui a donné son titre, manque. Elle a été, avec la fin du livre, détruite, et l'on en est certain puisque l'Epitre de Jude en fait un rappel éclatant, qui n'est pas aussi triomphant d'ailleurs que pourrait le faire croire l'*Apocalypse* du fils.

Précisons que l'*Assomption de Moïse*, après un résumé rapide de l'histoire d'Israël et de ses tribulations, surtout aux jours d'Hérode, aboutit, comme toutes les écritures et Apocalypses, à la revanche d'Israël sur les nations. Un homme de la tribu de Lévi, comme Juda-Joseph, — et c'est lui, — à qui le texte donne le nom de *Taxo*, qui, s'il est un vocable araméen grécisé, emporte la signification d'ordre, d'*arrangement*, avec l'idée

adjointe d'autorité, de commandement, qui n'est pas si loin de l'objet de l'*Apocalypse*, aboutissant à un ordre nouveau des choses, — et Xénophon a dit des dieux qu'ils maintiennent dans l'univers un « ordre » immuable (*taxin* de *taxis*), — un homme donc, Taxo, mandera auprès de lui ses sept fils, — toujours sept, les sept Fils du tonnerre, *Boanerguès*, les sept frères, dont le Christ est l'aîné, — et s'enfermera avec eux dans une caverne (de la montagne de Gamala, évidemment), d'où ils sortiront, poussés par le Malëak de Taxo, — c'est dans l'*Apocalypse* l'*ange* qui pose ses pieds sur la terre et sur la mer (malëak signifie en hébreu, *double*, ombre, que *l'Apocalypse* a traduit par *Aggelos*, en grec), — pour venger promptement les Juifs de tous leurs ennemis. Ils inaugureront une ère nouvelle, un *ordre* nouveau, les temps messianiques, où Israël sera élevé par-dessus les aigles (romaines) et logera dans les étoiles. Et Taxo-Moïse prédit qu'entre sa mort, — prédiction *post actum*, — et le Christ-Messie, il s'écoulera deux cent cinquante temps, c'est-à-dire mois, soit 21 ans environ. Juda étant mort en 760, le Christ s'étant manifesté en 782, le compte est juste, à quelques mois près.

Quant au tremblement de terre, il est de style, pneumatiquement, comme la nuit en plein jour, comme le voile du Temple qui se déchire, comme les rochers qui se fendent et autres prodiges, toutes les fois qu'il arrive malheur, jusqu'à la mort, au père, Juda de Gamala, et à son fils, le Christ, sur la Croix inclusivement, dans les écritures judéo-chrétiennes, Il y a eu, il est vrai, quelques tremblements de terre en Asie-Mineure à l'époque et aux environs de l'histoire messianique. Le souvenir populaire les retint longtemps, bien qu'il en oubliât exactement la date. Avec un peu de recul sur les événements, pourquoi le peuple ne croirait-il pas, je vous prie, que la résurrection de Juda, comme la mort du Christ, furent bien concomitants avec ces tremblements de terre, et, par suite, qu'il y a rapport de cause à effet. L'Histoire, elle, qui ne pense pas à tout, — et Dieu sait si les historiens laïques sont cependant portés à faire plaisir à l'Eglise et à se prosterner devant ses impostures, — l'Histoire, celle de ce temps-là, qui a enregistré les tremblements de terre, les séismes de ces temps n'en place aucun

en 760-761, ni en 788-789, années de la mort de Juda et du Christ. D'après elle, Dieu ou Iahweh, qui en a commandé un certain nombre, n'en a commandé aucun à ces dates-là. Le Saint-Esprit se moque du monde.

Soyez donc certains que ce n'est pas un tremblement de terre qui a causé la mort des sept mille noms d'hommes ? Etaient-ils sept mille ? Et l'*Apocalypse* ne sabbatise-t-elle pas le nombre des victimes ? Peu importe ! Ne pensez-vous pas que les légions romaines aient suffi à ce massacre du recensement, rien qu'à l'inférer de ce que dit Flavius-Josèphe sur la révolte, et bien qu'il n'entre plus dans les détails (1).

Voilà bien un « Malheur », au sens de l'*Apocalypse*, car les victimes sont des Juifs. C'est le second. Il est passé. Quant au troisième, il n'est plus, supprimé comme le premier, dans l'*Apocalypse* (2).

(1) J'admire que des auteurs comme E. *Ledrain* qui a écrit une « Histoire d'Israël », ne disent à peu près rien sur cette révolte qui est un des maillons essentiels de la longue chaine des guerres des Juifs contre les Romains. Tous les chefs de cette série d'insurrections sont, après Juda, ses descendants. Et son père, Ezéchias, avait donné l'exemple.

(2) Quels étaient-ils? Quand on lit Flavius-Josephe, on n'a que l'embarras du choix. Des « malheurs » avant celui de 760? En voici:

1° Capture d'Ezéchias (père de Juda de Gamala) par Hérode, dont Flavius-Josèphe dit: « qu'il l'exécuta à mort avec tous ses compagnons, comme *chef des voleurs qui pillaient le pays* ». Le fait est narré dans les *Guerres* et dans les *Antiquités*. On comprend que ce puisse être un «malheur » aux yeux du petit-fils. L'évènement date du temps où Jules-César est en Syrie.

2° Guerre de Varus contre « Juda, fils d'Ezéchias, chef des voleurs qu'Hérode avait autrefois défaits », dont Flavius-Josèphe dit qu'il « osa aspirer à la couronne ». Juda et ses troupes furent battus dans Sepphoris, mais Juda échappa. Quant aux péripéties de cette guerre qui dut causer quelques morts, plus rien dans Flavius-Josèphe, qui la mentionne dans ses deux ouvrages. Ceci, après la mort d'Hérode-le-Grand (750), vers 752.

3° Après la mort de Juda, en 760 et avant l'Apocalypse (782). En 772, déportation en Sardaigne de 4.000 Juifs de Rome, où des « disciples » du Christ avaient déjà porté leur apostolat, « infectant » la capitale romaine, par l'intermédiaire de la juiverie qui y était installée, « des erreurs et des superstitions égypto-judaïques », Et je pense que c'est le troisième « malheur ». Mais pour l'affirmer il faudrait restituer le texte. Et ça !

Traduction. — Le septième ange trompetta. De grandes voix vinrent du ciel, disant : « Il est né le royaume du monde, le royaume de notre Seigneur et de son Christ, et il règnera aux Cycles des Cycles.

Et les vingt-quatre vieillards qui sont devant Dieu, assis sur leurs trônes se prosternaient sur leur visage et adoraient Dieu disant : « Nous te rendrons grâce, Seigneur, Dieu tout-puissant qui es, qui étais, parce que tu as saisi ta grande puissance et que tu t'es mis à régner. Les nations étaient irritées et ta colère est venue et aussi le moment de juger les morts et de donner leur récompense à tes serviteurs les prophètes et aux saints et à ceux qui craignent ton nom, petits et grands, et de perdre ceux qui perdent la terre ! ».

Alors s'ouvrit le Temple de Dieu, celui du ciel, et apparut l'arche de son alliance dans son Temple et il y eut des éclairs, des tonnerres et un tremblement de terre et une forte grêle.

Commentaire. — Il y a, dans le texte de l'*Apocalypse*, avant ce passage, une coupure dont on ne peut déterminer l'étendue et qui a fait disparaitre le troisième « Malheur ». Autant qu'il soit logique de le penser, le texte coupé devait avoir trait aux événements de l'histoire juive qui ont suivi la révolte du Recensement jusqu'à l'an 781-782, soit vingt à vingt-et-un an. La déportation en Sardaigne des 4.000 juifs de Rome est dans ces vingt ans (772). Peut-être a-t-on supprimé l'événement comme extérieur à la Judée. Suppositions plausibles, mais suppositions.

La sonnerie du septième ange ouvre le septième septenaire depuis 739, année de la naissance du Christ, et prédit ce que, grâce à sa prédication de 782 à 788-789 et à son action, le Christ-Messie devait réaliser : le royaume de Dieu, le règne de Mille ans, avec jugement des morts et récompense pour les élus, leur admission dans le royaume. L'arche de l'alliance est le signe que Iahweh a tenu sa promesse d'après le déluge et renouvelée à Abraham, leur père, de donner aux Juifs l'empire du monde. Car ce royaume de Dieu, le texte est formel, n'est pas encore céleste et angélique, comme on l'inventera bien plus tard après toutes les faillites de l'Espérance juive, mais il est *de ce monde*. Eclairs, tremblement de terre, naturellement.

Suit un chapitre capital qui, par le simple droit de l'allégorie, fait naitre le Christ dans le ciel, hors des temps, conformément aux prophéties, et notamment celle de Michée (V, 2), déclarant de celui qui dominera sur Israël que « son origine remonte aux temps anciens, aux jours de l'éternité et qu'il sortira de Bethléhem, toujours d'après Michée, la Bethléhem céleste (1).

Mais à peine la mère a-t-elle enfanté, toujours, dans le ciel, que le Dragon, le serpent ancien, veut dévorer l'enfant, et qu'un combat se livre pour le protéger entre les anges du Dragon, principes du Mal, et Michaël et ses anges, principes du Bien. Et le Dragon, appelé Satan, est vaincu et précipité sur la terre avec ses anges.

Il y retrouve la femme qui avait enfanté. Et ainsi, du ciel et de l'éternité, nous sommes transportés, sans transition ni explication, — étonnez-vous que les savants restent étourdis d'un transport aussi immense dans le temps et l'espace, à ne plus pouvoir jamais ressaisir leurs esprits, — sur la terre, en Egypte et en Judée et aux jours d'Hérode. Hérode, incarnant le Dragon, roi de Judée, grâce à la protection de Rome, n'est pas du tout décidé à se laisser ravir sa couronne par ce Christ tombé du ciel; il va donc chercher à le faire mourir, en lui faisant la guerre, ainsi qu'à ses partisans sans même la leur déclarer.

C'est toute l'histoire juive qui va défiler, en un raccourci saisissant, sous forme allégorique, et qui marque en traits de feu, la haine et la lutte entre le Christ et les Hérodes, Romains derrière, que, malgré tous les camouflages destinés à donner le change sur la carrière et le rôle historique de « Jésus-Christ », les Evangiles ne cessent de nous mettre sous les yeux et que ne peuvent ne pas apercevoir que ceux dont le Christ a dit lui-même : « Ils ont des yeux et ils ne voient point ! ».

Et c'est vrai de l'immense majorité des hommes, les savants tout les premiers.

(1) J'ai dit, dans l'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, titre: *la Crèche de Bethléhem*, pp. 187-227, tout ce qu'il y a à dire sur l'allégorie solaire qu'est la naissance dans la crèche de Bethléhem. J'y renvoie pour ne pas répéter.

Voici ce chapitre XII, dont je dois dire d'ailleurs que je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas été déplacé, pour des raisons suspectes, notamment pour brouiller la chronologie, cacher que l'*Apocalypse* embrasse la période de l'histoire juive qui va de la naissance du Christ (739) à la Pâque sabbatique et jubilaire de 788-789, soit 49-50 ans, divisés en sept septenaires, l'*Apocalypse* ayant été manifestée à la fin du sixième (781-782) et prêchée par le Christ jusqu'à la fin de l'an 788. On a aussi pratiqué dans ce chapitre quelques sophistications de détail frauduleuses que j'expliquerai.

Traduction. — Et un grand Signe parut dans le ciel : une femme enceinte du soleil, la lune sous ses pieds, sur sa tête une couronne de douze étoiles, portant dans le ventre, crie, étant en travail et torturée d'accoucher.

Et parut un autre signe dans le ciel, et voici un grand Dragon rouge, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes. Sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel et les jeta sur la terre.

Le Dragon se dressa devant la femme qui allait enfanter, afin, lorsqu'elle aurait enfanté, de dévorer son enfant. Elle mit au monde un fils, un mâle, qui doit paître toutes les nations avec une verge de fer. [Et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône] (1). Et la femme s'enfuit dans le désert où elle a une retraite préparée par Dieu, afin qu'elle y nourrisse... (2) pendant mille deux cent soixante jours (3).

(1) Interpolation qui saute aux yeux. Comme le fils, le mâle que la femme enfante « doit paître toutes les nations avec une verge de fer », c'est-à-dire est le Messie-Christ, on se demande comment il aurait pu remplir sa mission s'il avait été enlevé au ciel dès sa naissance.

(2) Le texte grec porte: « Afin qu'elle nourrisse *elle* (autèn, pronom féminin) qu'on a substitué au pronom masculin *lui* (auton), lorsque l'interpolation eût fait disparaître l'enfant, — jeu cruel au surplus, celui qui ravit un enfant à sa mère. A qui peut-on faire croire sauf aux savants, que lorsqu'on parle de « nourrir », après un enfantement, ce soit à la mère que l'on pense « pour se nourrir », et non pas au bébé « pour qu'elle le nourrisse » ? J'ai déjà précisé tous ces détails et d'autres dans l'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, pp. 207-208, § *La Nativité dans l'Apocalypse.*

(3) Mille deux cent soixante jours. Divisez par 30 ; quotient 42

Alors eut lieu une guerre dans le ciel. Michaël et ses anges combattaient contre le Dragon et le Dragon combattait ainsi que ses anges. Mais ils ne furent pas les plus forts et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Ainsi fut précipité le grand Dragon, le Serpent ancien qui est appelé Diable et Satan, qui séduit le monde entier; il fut précipité sur la terre et ses anges furent précipités avec lui. Et j'entendis une forte voix dans le ciel, disant : « Maintenant est arrivé le salut et la puissance et la royauté de notre Dieu et le pouvoir de son Christ, parce qu'il a précipité l'accusateur de nos frères qui les accusait devant notre Dieu, jours et nuits. [Mais eux l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole de leur témoignage; ils n'ont point aimé leur vie jusqu'à préférer la mort] (1). C'est pourquoi, réjouissez-vous, cieux ! et vous qui l'habitez ! Malheur à la terre et à la mer, parce que le Diable est descendu sur vous, plein d'emportement, sachant qu'il n'a que peu de temps ».

Et quand le Dragon vit qu'il était précipité sur la terre, il poursuivit la femme qui avait enfanté le mâle. Mais il fut donné à la femme les deux ailes du grand Aigle, afin qu'elle s'envolât dans le désert jusqu'à sa retraite, où elle nourrit un temps et des temps et la moitié d'un temps (2), hors de la vue du serpent.

Alors le Serpent lança de sa bouche, derrière la femme, de l'eau comme un fleuve pour l'entrainer dans le fleuve. Mais la terre secourut la femme; la terre ouvrit sa bouche et englou-

mois. Oui, mais des mois de Nisan, soit 42 ans. C'est le même temps qu'au chap. XI, 2, pendant lequel le parvis du Temple est abandonné aux Gentils. La concordance est parfaite. Et les conclusions identiques. Quand le septième ange sonne de la trompette, en 782, lors de la manifestation du Christ à Israël (an 15 de Tibère), six septenaires se sont écoulés depuis la naissance du Christ, base de la chronologie de l'Apocalypse. En 782, le Christ-Iôannès a 42 ans.

(1) Interpolation, mais qui pourrait bien ne dater que de peu après la destruction de la nation juive sous Hadrien en 135? Car elle semble viser tout spécialement les fomentateurs et animateurs des révoltes messianistes, tous fils, petit-fils, neveux, petits-neveux, gendres, etc., de Juda le Gaulonite et de sa femme, l'évangélique Marie: le Iôannès-Christ et ses frères Simon, les deux Jacob, les Eléazar et les Jaïr, les Méhahem, les Bar-Kocheba, etc.

(2) Plus aucune précision. Provient de *Daniel* VII, 25 et XII, 7. Des temps? Combien?

tit le fleuve que le Dragon avait lancé de sa bouche. Et le Dragon s'emporta contre la femme et s'en alla faire la guerre aux restes de ses enfants qui observent les commandements de Dieu [et gardent le témoignage de Jésus] (1). Et il se tint sur le sable de la mer.

Commentaire. — La Nativité du Christ dans l'*Apocalypse* est le prototype des Nativités des Evangiles selon-Matthieu et selon-Luc. La femme, c'est la constellation de la *Vierge*, dans laquelle entre le soleil à l'équinoxe d'automne, quand il fait son tour annuel à travers le Zodiaque. Elle est le double céleste de Marie. Grosse du soleil, couronnée d'étoiles, elle met au monde le Christ, le Messie, et nous voici sur la terre. Ce premier Signe ou prodige est suivi d'un deuxième. Le grand Dragon rouge qui a séduit Adam et Eve au septième jour du monde, qui a causé tous les malheurs d'Israël, le revoici, réunissant en lui, car il est à la page, les attributs des ennemis actuels des Juifs, Rome avec Auguste, et Hérode en Judée, — Rome sur ses sept collines, ayant poussé dix cornes, depuis Pompée, en Palestine, les dix villes de la Décapole, protégées de Rome. Hérode, iduméen, roux, comme Esaü, Edomite, suivant l'étymologie, donne au Dragon sa couleur.

Et la guerre finale va s'engager entre le Christ d'une part et Rome et Hérode, d'autre part, symbolisés dans le Dragon. Puisque la scène passe sur la terre, il faut bien que le Dragon soit précipité. Michaël a fait le travail. Le Iôannès l'a vu. Il a vu le Signe, le prodige : Satan précipité sur la terre (2). Dans

(1) Interpolation du même esprit que les précédentes.

(2) La femme est devenue enceinte sous le signe de la *Vierge*, à l'équinoxe d'automne, au moment où le soleil entre en elle « qui le porte dans le ventre ». L'expression brutale est dans l'Apocalypse et aussi dans le Selon Matthieu, appliquée à la Vierge Marie. Elle accouche sous le *Capricorne*, ou solstice d'hiver, trois mois après. Le Selon-Luc pour rester dans les lois physiologiques, a pris soin d'y ajouter six premiers mois, dans Elisabeth, qui vient les apporter à Marie. Le compte est juste.

Accouchant sous le *Capricorne*, la femme le convertit en signe favorable. Ce qui est un bon tour, au moment où est lancée l'Apocalypse, à l'empereur régnant Tibère. L'homme de Caprée, Tibère, Ca-

les Evangiles, Jésus-Christ, ne se souvenant plus qu'il fut le Iôannès, d'après les fourberies ecclésiastiques qui l'ont séparé de celui qu'il fut en histoire, rentrera, une fois entre autres, dans la peau du Iôannès qu'il fut, en rappelant justement le Signe prodige qu'il vit dans l'*Apocalypse :* « J'ai vu, dira-t-il un jour (*Luc* X, 18), j'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair ! » Oui ! le Christ historique, le crucifié de Ponce-Pilate, c'est bien le Iôannès et non ce Jésus-Christ hybride de la mystification chrétienne. Et il ajoute, immédiatement après, en Iôannès qu'il est et qui se souvient, malgré son masque de « Jésus », faisant une allusion directe aux serpents et aux scorpions de son *Apocalypse :* Oui, je vous ai donné la puissance de fouler aux pieds et les serpents et les scorpions de toutes les forces de l'ennemi (Satan signifie ennemi). Et aucun mal ne vous arrivera (*Luc* X, 19) ». Il parle aux soixante-dix, après avoir crié : « Le Royaume de Dieu est proche ». Rappels éminents de son *Apocalypse.* Le Iôannès-Jean, vous-dis-je, ce « Jésus » ecclésiastique.

La femme fuit au désert avec son enfant et s'y cache : « Le petit enfant grandissait et se fortifiait en esprit et *demeura* dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation à Israël », dit par trois fois le Selon-Luc, qui ne sait pas du tout qu'il a été enlevé au ciel, à peine né (I,80; II, 40 et 52). Comment croire que la mère et l'enfant ont vécu dans le désert, loin l'un de l'autre et sans que la mère fasse téter son petit, du moins jusqu'au jour où il a pu digérer les sauterelles et le miel sauvage ?

Le Dragon a-t-il poursuivi la mère et l'enfant dans la retraite où, sous l'allégorie transparente, on reconnait dans le fleuve le Nil, et dans le désert l'Egypte ? Le selon-Matthieu a sous les yeux l'*Apocalypse,* quand il raconte la fuite de Joseph et de Marie en Egypte, avec leur petit enfant, pour le faire

prineus, joue le rôle du Capricorne, signe sous lequel la vierge accouche, et il est aussi assimilé à Satan, précipité du ciel, justement sous le même signe. Le malheur, c'est que c'est Tibère, par le procurateur Ponce-Pilate, qui fera crucifier le Iôannès, lequel avait tout prévu sauf cela.

échapper à la mort, un ange les ayant prévenus qu'Hérode le recherchait pour le faire mourir.

Le Grand Aigle lui-même est égyptien. C'est le Phénix. Tacite (*Annales* VI, 28) laisse clairement entendre que cet oiseau est l'objet de récits incertains où la fable mêle ses fictions. On sait aujourd'hui qu'il apparait assez régulièrement en Egypte, en octobre, quand cesse le débordement du Nil, quand la terre avale le fleuve, quand le fleuve rentre dans son lit. Espèce de héron, le Phénix y vient pêcher et son retour explique qu'il ait été choisi comme le symbole d'une révolution astronomique. D'après Tacite toujours, qui situe son apparition en 787, soit 34 de notre ère, sous le consulat de Paulus Fabius et de L. Vitellius, si le passage n'a pas été déplacé, des traditions diverses couraient sur les apparitions successives de cet oiseau, dont la vie, de longue durée, a servi d'allégorie à la renaissance et au renouvellement du temps dans des cycles déterminés. L'*Apocalypse* le fait apparaitre à la naissance du Christ, comme annonçiateur de la protection d'Iahweh sur la famille de Celui qui consacrera la victoire d'Israël sur Satan et sur le monde et inaugurera le règne de mille ans, le royaume de Dieu.

Ayant manqué la femme, le Dragon s'en va faire la guerre au reste de ses enfants.

Dans le symbolisme chrétien des origines, la femme incarne non seulement la Vierge céleste, mère du mâle, qui, de toute éternité, est prédestiné à gouverner les nations avec une verge de fer, mais elle incarne aussi la mère terrestre du Christ, et elle n'a pas, comme fils, que le Christ-Messie, elle a tous les « enfants » d'Israël. Le mot grec de l'*Apocalypse* que l'on traduit par enfant n'a pas le sens étroit de fils; c'est le mot « Sperma, spermatos » qui signifie semence, race, postérité, tout ce que peut produire la graine. Le Dragon, — Rome et Hérode, — fait la guerre à tous les sectateurs de Juda de Gamala et du Christ, Kanaïtes-Zélotes, sicaires Galiléens, qui ont mis la Judée et la Palestine à feu et à sang depuis Hérode-le-Grand, acharné à les combattre pour conquérir et garder son royaume, jusqu'en l'an 135 de notre ère où Hadrien, pour en venir à bout, détruira la nation juive et la dispersera, la rayant de la carte du monde.

Le Dragon, par Hérode, fait la guerre, et, par Rome, il se tient sur le sable de la mer, où s'est installé, à Césarée, en 760, son premier procurateur en Judée, Coponius, après la déposition d'Archelaüs, ethnarque, fils d'Hérode-le-Grand, et tous les autres procurateurs à la suite, dont Ponce-Pilate, de 780, deux ans avant la manifestation du Christ à Israël par l'*Apocalypse*, jusqu'en 790, un an après crucifixion dudit.

L'Eglise, qui a tenu dans ses mains tous les manuscrits de l'antiquité, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la Renaissance, qui a exercé sa censure sur ces manuscrits, quand l'imprimerie a permis de les publier largement, jusqu'à la Révolution, l'Eglise a fait le vide dans les auteurs, sur tout ce qui nouait ses origines à la secte de Juda le Gaulonite, le Galiléen de Gamala. Notamment, elle n'a quasiment rien laissé dans les historiens, tels que Tacite et Flavius-Josèphe, sur les dix ans de la Procurature de Ponce-Pilate, non sans avoir introduit, dans Flavius-Josèphe, au IV[e] siècle, le fameux faux sur « Jésus ». Elle a aussi remplacé dans Tacite ce qu'il disait des événements de Judée sous Tibère par une phrase : « Sous Tibère, la Judée fut tranquille », qui est en contradiction avec le peu qu'elle a laissé dans Flavius-Josèphe. Mais ce peu qu'elle y a laissé, le trait de flamme qu'est la phrase de l'*Apocalypse*, confronté avec les Evangiles ne cessant de répéter d'Hérode qu'il recherche continuellement « Jésus » toujours en fuite pour le faire mourir, la haine de « Jésus » pour les Hérodes, pour les Juifs légalistes partisans de la paix et sujets soumis de Rome, par raison ou par intérêt, tous ces indices prouvent assez que, tant sous Tibère que sous Auguste, que sous Ponce-Pilate, que sous tous les empereurs romains à la suite, la Judée fut en révolte continuelle et que, comme dit Renan, « les procurateurs n'y furent qu'occupés à éteindre le volcan qui se rallumait sous leurs pieds » (1).

(1) Dès son entrée en charge, Ponce-Pilate se heurte à une rébellion à Jérusalem parce qu'il y avait envoyé des troupes, avec leurs enseignes, pour y prendre leurs quartiers d'hiver. Il retire ses troupes pour ne pas massacrer les rebelles.

Nouvelle rébellion parce qu'il voulait consacrer dans le Palais d'Hérode des boucliers dorés. Ponce-Pilate cède encore.

SEPTIEME PARTIE (suite)

Les deux bêtes montant, l'une (Rome) de la mer, l'autre (Hérode) de la terre. (Chap. XIII)

Traduction. — Puis, je vis, montant de la mer, une Bête ayant dix cornes et sept têtes et sur ses cornes dix diadèmes et sur ses têtes des noms de blasphèmes. Et la Bête que je vis était semblable à une panthère, ses pieds comme d'un ours, sa bouche comme celle du lion. Et le Dragon lui donna sa force, son trône et sa grande puissance. Et l'une de ses têtes était comme marquée à mort. Mais sa plaie de mort fut guérie, et la terre entière s'émerveilla derrière la Bête, et l'on se prosterna devant le Dragon, parce qu'il avait donné la puissance à la Bête et on disait : « Qui est semblable à la Bête et qui peut combattre

Pour alimenter d'eau Jérusalem en construisant un aqueduc, il eut l'idée de puiser dans le trésor juif nommé Corban, constitué par l'abandon de leur fortune par des particuliers à Iahweh. Nouvelle émeute que Ponce-Pilate fait réprimer par ses légionnaires, vêtus comme le commun, à coups de triques.

C'est à la suite de ces deux récits qu'on a introduit dans le seul ouvrage: Histoire des Juifs de Flavius-Josèphe, le faux sur « Jésus ». Suit cette phrase: « Environ le même temps, il arriva un grand trouble dans la Judée, » dont il ne dit plus rien, à moins qu'il ne s'agisse de l'affaire du Garizim contre les *Samaritains*, autre affaire qui ne paraît pas être le grand trouble annoncé, spécial aux Juifs, tout-à-fait hostiles aux Samaritains. Au surplus je crois que si Fl.-Josèphe parle de Samaritains, c'est parce que l'affaire eut lieu à Samarie. Mais les révoltés étaient, c'est probable, des Juifs, et même des Juifs chrétiens. Les Samaritains sont restés fidèles à Rome, lors de la révolte du Recensement. S'ils ont jamais fait cause commune avec les sectaires christiens, bien plus tard, il faut qu'ils aient été longtemps travaillés par la propagande apocalyptique. La pastorale de la Samaritaine dans le IV[e] évangile n'est sans doute que la transposition chrétienne des tractations christiennes de « Jésus » avec la Samarie. Et l'*imposteur* dont parle Fl.-Josèphe qui a tenté de la soulever n'est autre probablement que le Christ crucifié peu après, peut-être pour ce dernier exploit, s'ajoutant aux autres.

contre elle ? ». Il lui fut donné une bouche pour proférer de grandes choses et des blasphèmes et il lui fut donné le pouvoir d'agir pendant quarante-deux mois (1).

Elle ouvrit la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer le nom de Dieu, son tabernacle et contre ceux qui habitent le ciel. Et il lui fut donné de faire la guerre contre les saints et de les vaincre, et il lui fut donné pouvoir sur toute race, peuple, langues, nations. Et tous les habitants de la terre l'adoreront, dont n'est pas inscrit le nom dans le livre de Vie de l'Agneau, immolé depuis l'origine du monde (2). Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende (3) ! —

Si quelqu'un mène en captivité, en captivité lui aussi ! Si quelqu'un tue avec l'épée, il faut, lui aussi, qu'il périsse par l'épée (4). C'est ici la patience et la foi des saints (5).

Commentaire. — Vous avez reconnu, dans la Bête montant de la mer, Rome sur ses sept collines, avec dix cornes en Palestine, la Décapole, peuplée de Goïm, aux noms de blasphèmes. Elle tient sa puissance du Dragon, de Satan, du Diable. Elle ressemble à une panthère. Hum ! Il devait y avoir une

(1) Toujours les quarante deux mois de Nisan ou d'Agneau.

(2) C'est donc bien l'Agneau zodiacal, sous lequel le monde a commencé et que les Juifs se représentaient en croix, les branches tournées vers les quatre points cardinaux à l'infini, tel qu'eux-mêmes, après avoir égorgé leur agneau pascal, le disposaient avant de le manger. Au chapitre V, 6, l'Agneau est *comme immolé*. Le Christ le prend comme signe, et c'est pourquoi, ayant été crucifié, le Christ est devenu l'Agneau immolé qui sauve le monde du péché. Allégories !

(3) D'accord ! J'espère que vous entendez et comprenez très bien maintenant.

(4) Encore une phrase dont le Iôannès se souviendra et qu'il répètera sous le masque de Jésus dans Matthieu XXVI, 52. Mais avec une autre intention. Ici, c'est le talion: œil pour œil, dent pour dent. Dans l'Evangile, — le doux Jésus ! — elle devient, elle prend un petit air de pacification après que Simon-Pierre, frère puiné du Christ, a frappé le serviteur du souverain sacrificateur, lui emportant l'oreille. « Remets ton épée au fourreau ! » dit Jésus à Simon-Pierre. C'est du désarmement.

(5) Je ne lui fais pas dire. Représailles et talion ! Comme nous sommes loin de Jésus qui proclamera: « Si l'on te frappe sur la joue gauche, présente la droite ! » Il faudra que trois ou quatre cents ans passe et que toute cette haine juive du christ soit décantée dans la coupe de la philosophie des goïm, grecs et latins.

Louve dans le texte. Passons ! Blessée à mort dans l'une de ses têtes, — allusion à la mort de Pompée, sans doute, ou peut-être d'Auguste en 767, — elle guérit avec Tibère, empereur alors depuis quinze ans (782).

Les peuples adorent la Bête et ses empereurs à qui l'on élève partout des temples, ainsi qu'à ses dieux, jusqu'en Palestine : à Sébaste, à Panéas, dans des villes comme Césarée, Tibériade, Julias baptisées de noms d'empereurs. Que de blasphèmes ! Et il faut subir ça ! Car elle est reine du monde, et puissante ! Qui oserait l'attaquer ? Elle fait la guerre aux saints, et il lui est donné de les vaincre. Le Iôannès connait admirablement son histoire juive et même mondiale, sous la domination d'Auguste et de Tibère. Il n'y a que les Juifs chrétiens, dont les noms sont inscrits au Livre de Vie, qui ne désarment pas devant elle et se refusent à appeler l'empereur Maitre et Seigneur. Juda le Galiléen en avait fait la maxime première de la secte et elle restera le Credo fondamental des chrétiens tout au long des IIe et IIIe siècles et après. Voir Justin, Tertullien et *tutti quanti*. « Jésus » lui-même l'enseignera dans les Evangiles : « N'appelez personne votre maitre, car il n'y a qu'un seul Maitre, Dieu ! Et vous êtes tous frères ». Que celui qui a des oreilles entende !

Et voici la deuxième Bête, qui monte de la terre.

Traduction. — Je vis une autre Bête, montant de la terre; elle a deux cornes semblables à l'Agneau. Elle parlait comme un Dragon. Elle exerce toute la puissance de la première Bête en sa présence et elle fait que la terre et ses habitants adorent la première Bête dont la blessure à mort avait été guérie. Elle fait de grands Signes prodiges afin de faire descendre le feu du ciel sur la terre à la vue des hommes. Elle séduit les habitants de la terre par les prodiges qu'il lui a été donné de faire devant la Bête (la première), disant à ceux qui habitent sur la terre de faire des icones à la Bête qui porte la blessure du glaive, mais qui vit toujours. Et il lui fut donné de donner un souffle (de vie) à l'image de la Bête, afin que l'image de la Bête parlât et qu'elle fît que mourussent tous ceux qui n'adoraient pas l'image de la Bête. Elle agit aussi pour qu'à tous, les petits et les grands, les riches et les pauvres, les

libres et les esclaves, il soit donné une marque sur leur main droite ou sur leur front, afin que personne ne puisse acheter ou vendre, si ce n'est celui qui a la marque, soit le nom, de la Bête ou le nombre de son nom.

[C'est ici la sagesse; que celui qui a de l'intelligence calcule le nombre de la Bête. Car c'est un nombre d'homme et le nombre d'homme est six cent soixante six (666)] (1).

(1) Interpolation étrangère à l'original araméen de l'Apocalypse. D'abord parce que le nom est chiffré d'après la numération grecque. En admettant que la traduction grecque de Pathmos ait transposé le nombre araméen dans la numération grecque, il s'agirait de trouver les lettres grecques dont la valeur reproduite d'après 666 donne un nom d'homme.

Les savants ont exercé leur sagacité, dans des milliers de dissertations, pour essayer de trouver le nom qui représente le nombre 666. Ils y ont perdu leur temps, leur peine, leur grec même et leur latin. Le nombre 666 s'écrit en lettres grecques par un khi=600 un xi=60 et par un sigma=6, forme cursive de l'ancien F (digamma). Le nombre 666 s'écrirait en ancien grec: ΧΞΣ, dont la prononciation est Ch-x-s ou Ch-x-f. Retrouvez un nom d'homme sous ces lettres. Et voyez surtout si l'on peut y voir *Néron*, comme le prétendent un grand nombre de faux savants. On a nommé bien d'autres empereurs et même des généraux.

A la vérité le nombre de la Bête ne peut être traduit en aucun nom. C'est un nombre *x*, que, suivant les temps, on a successivement appliqué à divers empereurs, depuis Auguste jusqu'à Hadrien, en passant par Tibère, Caligula, Claude, Néron, Vespasien, Titus, Domitien, etc...

Il est des exégètes qui pensent que le nombre d'un nom, c'est la somme des nombres représentés par les diverses lettres qui le composent. Ainsi Néron, en grec NERON donnerait, lettres-chiffres prises en valeur absolue: N=50, E=5, R=100, O=800, N=50, le total 1.005.

Le nombre 666 peut être obtenu par le mot TITAEN ou TEITAN: T=300, I=10, A=I, E=5, N=50. Je donne mon opinion pour ce qu'elle vaut, pas grand chose peut-être, mais tout autant et même plus que celles qu'ont émises les savants. La voici :

L'interpolation où figure le nombre 666 peut parfaitement faire état de la situation historique du temps d'Hadrien qui a détruit et dispersé la nation juive et fait passer la charrue sur Jérusalem. Or, le général qui exécuta la besogne, c'est Titus Annius Rufus, Titus Annius le Roux, comme Hérode, comme le Dragon. Ecrit à la manière des inscriptions, en abrégé TEIT-AN, ou TIT-AEN, avec un AE logique, le nombre des lettres donne le total 666. Le dernier nom de la Bête ne serait-il pas Titus AEnnius le Roux ?

Commentaire. — La Bête montant de la terre, c'est Hérode, tous les Hérodes tour à tour, depuis l'époque de Pompée qui, le premier entra en Judée, pénétra dans le Temple après siège en règle, violant le Saint des Saints, massacrant 12.000 Juifs. C'est lui qui érigea en villes libres dix cités et districts de la côte : Gaza, Arethase, Iamnia, Ioppé, la Tour de Straton, notamment, habités par les Grecs, et, de l'intérieur : Gadara, Pella, Samarie, entre autres, plus spécialement israëlites; c'est lui qui forma en confédération sous le nom de Décapole, dix villes d'au-delà, alentour le lac de Kinnéreth, mer de Tibériade plus tard, et lac de Génézareth des Chrétiens, plus tard encore (1).

La Bête hérodienne a deux cornes, signe de puissance. Quand Zacharie, à la naissance de son fils Iôannès, veut exprimer que Iahweh a suscité un puissant *sauveur* à Israël (*Luc* I, 69), il dit en termes propres : « une puissante *corne* de salut ». Moïse figure en iconographie avec deux cornes. Les deux cornes de la Bête la font participer à la double puissance du trône, avec les Hérodes, et de l'autel, avec les Grands-Prêtres, Hanan et son gendre Caïphe. La Bête parle comme le Dragon, étant comme son délégué, et en tout cas son protégé, à la vue de qui, et de la première Bête, elle exerce son pouvoir obligeant ses sujets à rendre un culte à Rome et à ses empereurs.

Le Iôannès parle-t-il sérieusement quand il dit de la Bête qu'elle fait descendre le feu du ciel sur la terre ? C'est douteux. Ironise-t-il ? Je pense qu'il veut illustrer les épithètes que les Grecs et les Romains donnaient à Zeus-Jupiter : le Tonnant, le Foudroyant, dont les statues ornaient les places et les temples des villes de la Décapole. C'est pour ne pas être en reste avec lui que Juda et ses sept fils, les Boanerguès,

(1) Le Grand Pompée mourut assassiné et ses meurtriers lui tranchèrent la tête. Rien d'impossible, à la réflexion, à ce que ce soit aussi à cet évènement que le Iôannès fasse allusion, quand il dit de la Bête « qu'une de ses têtes était blessée à mort ». Pompée, après le massacre des 12.000 Juifs, rétablit comme grand-pontife, Hyrcan, que son adversaire Aristobule avait destitué. Hyrcan se maintint grâce à l'appui d'Antipas-Antipater qui fut le père d'Hérode-le-Grand, Hyrcan, Antipas, Hérode représentent le parti qui fut en Judée, le protégé de Rome, dès Pompée.

ont aussi des voix de tonnerre, comme il est naturel à des foudres de guerre, — qu'ils furent, au surplus, héroïquement.

Ceux qui n'adorent pas la Bête romaine, la Bête hérodienne les punit. Flavius-Josèphe nous parle de 6.000 pharisiens qu'Hérode condamna à une amende et dont il fit périr les chefs, parce qu'ils avaient refusé de prêter le serment de fidélité à l'empereur (1).

Et enfin, la Bête hérodienne n'a pas manqué de rendre officiel le cours des monnaies romaines et grecques, et même lorsque Rome eut imposé le tribut à la Judée, le paiement en pièces à l'effigie des Césars. Partout l'image, le nom, le chiffre de la Bête : sur le front des esclaves, sur la tête des affranchis, le bonnet, les bagues au doigt des chevaliers. Et l'on s'étonne que le Iôannès n'ait pas fait une allusion directe à ceci, que Rome exigea, après la Révolte du Recensement, que tous les actes publics, datés jusque-là des Rois ou des Nassis, présidents du Sanhédrin, selon la Loi de Moïse et d'Israël, le fussent du règne des Césars, même les actes de divorce.

HUITIEME PARTIE

La terre « moissonnée et vendangée » (Chap. XIV à XVI)

Argument. — *Après rassemblement sur la montagne de Sion, retour dans le ciel, où trois anges annoncent les jugements de Dieu. Deux autres, lançant leur faucille, moissonnent et vendangent la terre. Puis sept anges, porteurs de fléaux qui doivent consommer le courroux de Dieu, reçoivent sept coupes d'or, qu'ils versent sur le monde, engendrant toutes sortes de calamités, ravages, catastrophes et destructions.*

(1) C'est un « malheur », le troisième, escamoté par le traducteur-adaptateur grec de l'Apocalypse araméenne. Les évangiles en ont fait le massacre des Innocents. Ils prennent leur bien où ils le trouvent, en le sophistiquant pour les besoins de leur cause.

Traduction. — Je regardai et voici : l'Agneau se tenait sur la montagne de Sion et avec lui cent quarante quatre mille portant son nom et le nom de son père écrits sur leurs fronts. Et j'entendis une voix venant du ciel, comme la voix de grosses eaux et comme la voix d'un grand tonnerre, et la voix que j'entendis était comme celle de harpistes jouant de leurs harpes. Ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône et devant les quatre animaux et les vieillards. Et personne ne pouvait apprendre ce cantique. hormis les cent quarante quatre mille, qui ont été rachetés de la terre. Ceux-là ne se sont pas souillés avec des femmes. Car ils sont vierges. Ceux-là suivent l'Agneau partout où il va. Ceux-là ont été rachetés d'entre les hommes, prémices pour Dieu et pour l'Agneau. Et dans leurs bouches il ne s'est pas trouvé de mensonges. Ils sont sans tache.

Commentaire. — Les cent quarante quatre mille qui, au chapitre VII ont été marqués du sceau de Dieu, sont maintenant rassemblés sur la montagne de Sion pour assister tout à l'heure aux jugements de Dieu et à l'apparition du Fils de l'homme, moissonneur et vendangeur, et aux dernières destructions avant le règne de mille ans.

Nous n'attendions pas ce rassemblement aussi tôt. Le chapitre précédent nous avait laissé en pleine souveraineté des deux Bêtes. D'après le système zodiacal de l'*Apocalypse*, après la conversion en Signes favorables des Signes néfastes : Balance, Scorpion, Sagittaire, la naissance du Christ, que la Vierge avait englobé, sous les espèces du Soleil, arrive sous le signe du *Capricorne*, qu'elle transforme aussi, naturellement, en Signe favorable. L'Agneau est proche, ou plutôt son retour, et nous n'avons rien su du Verseau, ni des Poissons. On nous fait faire un saut par-dessus un abime qui coupe le plan astrologique de l'*Apocalypse*. Rude secousse ! Il faut donc que l'adaptateur grec ou l'Eglise aient, à une époque indéterminée, opéré une suppression, et postérieurement à la publication des Evangiles.

C'est qu'en effet les Poissons et le Verseau se retrouvent dans les Evangiles, où on les a fait venir de l'*Apocalypse*, pour fabriquer le miracle des Noces de Kana et la préparation de la Pâque. C'est le Verseau qui joue le rôle de l'architriclin

emplissant d'eau les six cruches pour les mettre sous le signe de la Grâce ou du Baptême, sous les Poissons, avant que l'eau ne devienne le vin des Noces, celles de l'Agneau, le Vin de la Vigne du Seigneur (*Jean* II, 1-10). Car les noces de Kana, premier miracle de « Jésus », ne sont pas autre chose que la célébration, sous forme de parabole consolatrice, ou de Thargoum, parlant juif, de la Pâque, des Noces de l'Agneau, manquées en 789. Et lorsque, dans *Luc* (XXII, 7-13), Jésus envoie Pierre et Jean à Jérusalem pour préparer la Pâque, qui n'est plus la Pâque triomphante espérée, mais un pauvre petit repas israëlite, en commémoration de la sortie d'Egypte, c'est tout de même auprès « d'un homme portant une cruche d'eau », qu'ils rencontreront en entrant dans la ville (par la porte des Poissons, soyez-en sûrs) et qui doit leur procurer une salle, qu'il les dirige. Un homme portant une cruche d'eau ! Ils ne risquent donc pas d'en rencontrer deux ? Mais non ! car il n'en est qu'un, c'est le Verseau. Ces allégories zodiacales transposées dans la vie terrestre, comme la Crèche de Bethléhem, l'Homme à la cruche, prennent, sous la plume des scribes qui n'ont pas l'air d'y toucher, un petit air idyllique de chose vécue, comme les contes de Perrault.

Donc, coupure certaine dans l'*Apocalypse* araméenne. Et pourquoi ? Parce l'*Apocalypse* araméenne disait, en le mettant en pleine lumière, — étant l'Evangile premier, l'Evangile du Jourdain, du royaume de Dieu, la Bonne nouvelle du salut juif, — le moyen précisément que Iahweh avait révélé au Iôannès pour sauver les Juifs. Et ce moyen, c'est le Baptême. Quand, de l'*Apocalypse* araméenne pour le salut des juifs, les scribes d'Eglise ayant inventé « Jésus » volant au Iôannès son rôle historique, pour en faire, de la fin du II[e] siècle jusqu'au IV[e], par des jeux d'écritures, continuellement refaites, le sauveur du monde, le rédempteur des pécheurs, quand les scribes, dis-je, partant de l'*Apocalypse* de 782, aboutirent aux Evangiles, fabriqués avec des ressouvenirs d'histoire allégorisés, truqués, frauduleusement sophistiqués, et achevés à peine au IV[e] siècle, ils firent passer dans leurs Evangiles, le baptême du Iôannès pour la rémission des péchés, comme le grand

« sacrement » du salut; et il fallut bien, puisque l'on ne pouvait faire disparaître l'*Apocalypse* toute entière, en enlever le morceau sur le Baptême, le Baptême d'eau, dont le Verseau et les Poissons sont si représentatifs.

Du Verseau, signe du salut, aux Poissons, signe de la Grâce, plus rien dans l'*Apocalypse* grecque. Ce qui concernait ces deux Signes a été supprimé, et les Poissons passés, escamotés, nous voilà transportés brusquement sous l'Agneau qui a rassemblé ses rachetés, et nous allons voir fonctionner la justice d'Iahweh.

Passons une fois de plus.

Les rachetés de la terre, cent quarante quatre mille, sont vierges. Ils n'ont pas connu de femmes. Ce sont des anges, ni mâles, ni femelles. Au ciel, il n'y aura plus de mariage. « Jésus » l'a dit dans l'Evangile. Le retour à l'androgynisme, qui fut l'état dans lequel « au commencement » fut créé l'homme, l'être humain, par Iahweh, est, dans l'*Apocalypse* et dans les Evangiles encore, la condition sexuelle de l'entrée dans le « royaume de Dieu ».

Lisons la suite sur les jugements de Dieu et le Fils de l'Homme.

Traduction. — Alors, je vis un autre ange volant au milieu du ciel, ayant l'Evangile éternel pour évangéliser ceux qui habitent sur la terre, de toute nation, race, langue et peuple (1), disant d'une voix forte : « Craignez Dieu et donnez lui gloire, car est venue l'heure de son jugement, et adorez celui qui a fait le ciel et la terre et la mer et les sources d'eaux » (2).

Et un deuxième ange suivit, disant : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la Grande, qui, du vin de la fureur de sa fornication a abreuvé toutes les nations ! ». Et un troisième ange suivit, disant d'une voix forte : « Si quelqu'un adore la Bête et son image et en prend la marque sur le front et sur

(1) Donc ils ne l'étaient pas, évangélisés, ils n'avaient pas été rachetés, comme ils le chantent au chap. V, 9, — ce qui confirme comme nous l'avons dit, en note, que leur cantique est bien une interpolation. ainsi que l'incise, peu après: « qui a été immolé ».

(2) Au chap. VIII, l'étoile Absinthe est tombée du ciel et les sources, le tiers, celles où boivent les goïm, ont été empoisonnées et ont fait périr un grand nombre d'entre eux.

la main, celui-là boira du vin de la fureur de Dieu, versé pur dans la coupe de sa colère, et il sera tourmenté dans le feu et le soufre devant ses saints anges et devant l'Agneau. Et la fumée de leur tourment monte aux cycles des cycles. Et ils n'ont de repos ni jours ni nuits, ceux qui adorent la Bête et son image, et si quelqu'un prend la marque de son nom. [Ici est la patience des saints qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus] (1).

Alors j'entendis une voix venant du ciel, disant : « Ecris : Heureux, dès à présent, les morts qui meurent dans le Seigneur ! Oui, dit l'Esprit, parce qu'ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent ! ».

Commentaire. — Voici donc venue l'heure des jugements d'Iahweh. Jugements ? Disons plutôt condamnation sans phrase, prévue de toute éternité contre les nations qui portent la marque et l'image de la Bête (2).

L'Evangile éternel ? Les chrétiens, qui trouvent dans l'*Apocalypse* « une source abondante d'édification pour l'âme » (3) essaient, avec une bonne foi effrayante pour la raison humaine, de faire croire qu'il s'agit ici d'un Evangile idéal, supérieur même à ceux qu'ils admirent, œuvres humaines pitoyables de scribes sans pudeur. C'est à ce passage de l'*Apocalypse* que prétendent se référer, pour l'évangélisation future, — celle de l'ange ayant fait faillite, — les Evangiles quand, transposant dans l'universel, ils parlent de prêcher toutes les nations, de les baptiser, de les évangéliser. Trois siècles au moins ont passé sur l'*Apocalypse*.

Au temps où nous sommes, 782 de Rome, l'Evangile éternel — le mot grec « éternel » emporte l'idée de cycle car il s'agit de la Bonne nouvelle millénariste pour les seuls Juifs, de leur prédestination par Iahweh à la domination du monde — au

(1) Interpolation rengaine, et incohérente, en plus, à cette place.

(2) Nous avons dit que le passage où figure le *nombre* de la Bête est une interpolation très postérieure à l'Apocalypse araméenne de 782, postérieure à Hadrien (135). La preuve, c'est que le troisième ange, ici, n'en parle pas, mais seulement de la *marque* et de *l'image* de la Bête, et par deux fois.

(3) Edm. Stapfer : *Traduction du Nouveau Testament.*

douzième cycle millénaire du Zodiaque et sous l'Agneau revenu, l'Evangile éternel c'est le royaume de Dieu en ce sens, si l'on y tient, mais dans ce seul et unique sens. Et l'*Apocalypse* prouve assez tragiquement que cet Evangile « éternel », Bonne Nouvelle pour les Juifs, en est une plutôt effroyablement mauvaise pour le reste des hommes « de toute race, langue, peuple, nation ».

Les tourments dans le feu et le soufre, en effet, sans compter le pire, voilà ce qui attend ceux qui adorent la Bête, sa marque et son image. Et c'est de quoi le Christ, bien que transfiguré en Jésus, menace encore le « démoniaque » de Gadara et Gérasa, ce « Légion » symbolique dont « l'esprit impur » l'avait poussé à combattre avec les troupes d'Hérode contre le roi d'Arabie, Arétas. Nous vous expliquerons un jour ces énigmes, allégories en baudruche, donnant le change sur un événement historique, où le Christ, en délivrant *Légion* de son esprit impur, l'a fait trahir et se retourner contre les troupes gauloises de l'armée d'Hérode, — pourceaux, à cause du porc sauvage de leurs enseignes, qui furent refoulés sur le lac de Tibériade, dans la mer (*Matt.* VIII, 28-32; *Marc* V, 1-14; *Luc* VIII, 26-33).

Et voici le Fils de l'homme, Moissonneur et Vendangeur, qui va moissonner et vendanger la terre.

Traduction. — Je regardai et voici : une nuée blanche et, sur la nuée assis, (quelqu'un) de semblable à un fils d'homme, ayant sur la tête une couronne d'or et dans la main une faux tranchante. Et un autre ange sortit du Temple, criant d'une voix forte au quelqu'un assis sur la nuée : « Lance ta faux et moissonne, car est venue l'heure de moissonner, la moisson de la terre étant mûre ». Et le Quelqu'un assis sur la nuée lança sa faux sur la terre et la terre fut moissonnée.

[Et un autre ange sortit du temple qui est dans le ciel, ayant lui aussi une faux tranchante] (1).

Et un autre ange sortit de l'Autel, ayant pouvoir sur le feu; et il cria d'une voix forte à celui qui a la faux tranchante, disant : « Lance ta faux tranchante et vendange les grappes de la vigne de la terre, car ses raisins sont mûrs ». Et il

(1) Interpolation pour brouiller les cartes.

lança sa faux sur la terre et vendangea la vigne de la terre, puis jeta (les raisins) dans la grande cuve de la colère de Dieu. Et la cuve fut foulée hors de la ville, et du sang sortit de la cuve jusqu'à hauteur des freins des chevaux, sur un espace de mille six cents stades ».

Commentaire. — Le Fils de l'Homme, ou plutôt le « quelqu'un » qui ressemble à un fils d'homme, l'auteur du livre de Daniel l'avait déjà vu venir sur les nuées, s'avançant vers l'Ancien des jours (Iahweh) pour recevoir domination, gloire, règne éternellement sur tous peuples, langues et nations (*Dan*, I, 3; X, 11-18). C'est le Messie de toute éternité, le Christ d'Iahweh, celui qui s'appellera le dieu Jésus, plus tard, et que l'on incarnera dans le Christ-Iôannès pour fabriquer Jésus-Christ, au IIIe siècle. Il est à la ressemblance de l'homme, naturellement, puisque l'homme a été créé à l'image de Dieu, ce qui lui facilitera de descendre, puis de s'incarner dans le Iôannès, donnant l'apparence d'une même chair, d'un corps unique.

Il arrive à point, divin serviteur de la cause juive, la cause d'Israël, dont Iahweh est le père, l'Abba, pour moissonner et vendanger la terre.

Et sans doute, devant Caïphe, après son arrestation, le Christ-Iôannès espérait-il encore, malgré des signes manifestes de découragement, que ce Christ céleste descendrait des nues pour le délivrer, du moins d'après les scribes évangéliques, puisque, au souverain sacrificateur lui demandant : C'est toi qui es le Christ, le Fils du Béni ? il répond, par la bouche de Jésus : Je le suis, et vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la Puissance et venant sur les nuées du ciel ». Vous verrez ? Le Selon-Marc (XIV, 61-62) ne dit pas quand. Matthieu (XXVI, 64) dit : « Dès maintenant »: *Ap' arti*. Luc (XXII, 69) dit : à partir de maintenant ! » *Apo tou nun* (1). Mais nous savons,

(1) C'est à cause de ces variantes de textes dans les trois synoptiques, qu'on ne veut pas voir qu'ils sont « synoptisés », et que tous les trois ont été à dessein rédigés sur un texte unique, où l'on a pris de ci, de là, abrégeant ici, abrégeant là, supprimant ceci dans l'un pour le mettre dans l'autre, afin de faire croire à trois auteurs, pui-

d'après l'*Apocalypse*, qu'il a dit : « Le 15 Nisan ». Même si, suivant les Actes (CVIII, 32), « il n'a pas ouvert la bouche », s'il s'est tû, il l'a pensé, c'est sûr.

Mais si l'*Apocalypse* dit ce qu'il advient des raisins de la vigne maudite de la terre, foulée hors de la ville, hors de Jérusalem, — au Topheth, gué-Hinnom, géhenne, Golgotha, probablement, où l'on exécutait les malfaiteurs et autres impies, — le texte tourne court après la moisson et se tait sur ce qu'on en fait. Ne nous troublons pas. Le morceau est passé dans les Evangiles, commenté, à peine déformé, sans même que l'on ait pris soin d'en rompre le lien qui l'attachait encore à l'*Apocalypse*.

Et tout d'abord, c'est le Iôannès lui-même, camouflé par les scribes en Jean-Baptiste, distinct du Christ et du Iôannès disciple et apôtre, qui nous présentera, aux III[e] et IV[e] siècles, ce Fils de l'homme, — sans le nommer, il est vrai, ni avouer d'où il le fait venir, mais il est impossible de s'y tromper, — qui nous montrera ce moissonneur de l'*Apocalypse*, — « qui a son van dans sa main, qui nettoiera parfaitement son aire, amassera son froment dans le grenier, mais brûlera la balle dans le feu qui ne s'éteint point ». Ainsi s'exprime le Selon-Matthieu (III, 12). Et le Selon-Luc répète mot à mot (III, 17). On a coupé la langue au Selon-Marc dans la scène parallèle.

Cette image du Fils de l'homme, du Christ moissonneur, les Evangiles l'ont abondamment exploitée, en tirant des paraboles si claires, si transparentes, — les paraboles du royaume de Dieu, que vous savez, — qu'on se demande pourquoi les « multitudes », à moins d'être d'une incompréhension qui étonne, ont eu besoin, même les disciples, de se les faire expliquer : telles les fameuses paraboles du semeur et de l'ivraie (*Matth.* XIII). « Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme; le champ, c'est le monde. La bonne semence, ce sont les enfants du Royaume; l'ivraie, ce sont les enfants du Malin, et l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable; la moisson c'est l'achèvement du cycle. Les moissonneurs, ce

sant à des sources différentes, — piège grossier dans lequel les exégètes ont sauté à pieds joints.

sont les anges (1). Et comme on arrache l'ivraie et qu'on la brûle au feu, il en sera de même à la fin du cycle. Le Fils de l'homme enverra ses anges qui arracheront de son Royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents ! Alors les justes luiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles entende ! ».

Sans avoir des oreilles aussi longues que celles des ânes, ni l'esprit des savants, j'entends très bien.

Ce que l'*Apocalypse* ne précise pas sur ce qu'il advient de la moisson, que d'ailleurs, l'on pouvait comprendre d'après le reste, les Evangiles, les trois Synoptisés, unanimes sur la question (comparez *Matt.* XIII, *Marc* IV, *Luc* VIII et XIII), qui est la moelle même de l'*Apocalypse*, nous l'expliquent. Et il ne s'agit pas de quelque parabole de portée universelle, générale, s'expliquant sur le Bien et le Mal, comme font les philosophes; il s'agit toujours d'une espérance, d'une conception spécifiquement judaïques, toujours la même : l'établissement d'un royaume de bienheureux réservé aux seuls juifs, bon grain, bonne semence de Dieu, leur Père et dont ils sont les enfants, tandis que la paille, la balle, l'ivraie, les goïm, iront au feu qui ne s'éteint point. Quand ? A la fin du cycle en cours. Au IIIe siècle les scribes des Evangiles en restent encore au grand jour de la Grande Pâque, de 789, chronométré au zodiaque du Iôannès.

Le christianisme n'a pas d'autre origine historique, pas d'autre fondement moral, lorsque les scribes le fabriquent loin de la Judée à Rome, malgré les influences de la morale si humaine de l'occident, que la Parabole-vision du Moissonneur dans l'*Apocalypse*, doublée par celle du Vendangeur.

Les évangiles ont négligé l'image du Christ vendangeur de la Vigne de la terre. Ils n'ont fait que quelques allusions à la Vigne d'Iahweh, Israël, assimilée à l'arbre de vie aux douze récoltes, une par mois (*Apoc.* XXII, 2), qui est visée dans le

(1) Ici, le Fils de l'homme fait faire le travail par ses anges, contrairement à l'Apocalypse et à ce que dit le Iôannès de celui « qui vient après lui », plus tard.

vin des Noces de Kana, le vin du repas de rémission et la Sainte-Cène, et dans la Parabole des Vignerons, mais, ici, dans un esprit qui sent son IVe siècle, quand la scission des Juifs chrétiens d'avec les Juifs de la Synagogue est proche.

En revanche, il est une image du Christ sur laquelle les Evangiles nous offrent des variations remarquables. C'est celle du Christ-Pêcheur qui fait de ses disciples des Pêcheurs d'hommes dans les symboliques filets du baptême. « Semblable encore est le royaume des cieux à un filet jeté dans la mer et qui a pris toutes sortes de poissons. Lorsqu'il est rempli, les pêcheurs le tirent sur le rivage et, s'étant assis, ils mettent à part ce qui est bon dans des vases et jettent hors le mauvais. Ainsi en sera-t-il à l'achèvement du cycle. Les anges feront le tri et sépareront les méchants du milieu des justes et les jetteront dans la fournaise du feu. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Avez-vous compris tout cela ? Ils lui dirent : Oui. Il leur dit : C'est pourquoi tout scribe instruit sur le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes (*Matt.* XIII, 47-52) ». Cette parabole n'est que dans le Selon-Matthieu. Elle se termine par une phrase, d'un tour didactique curieux, dans laquelle l'auteur avoue, sans dire d'où il a tiré sa parabole, qu'elle provient de « choses anciennes » qu'il accommode de « choses nouvelles ». Et c'est en quoi consiste son trésor : un recueil d'apologues. C'est déjà un « abbé », un père de famille catéchisant ses ouailles. Quand on sait que l'*Apocalypse* a été, — sous le titre trompeur « Explications des Paroles du Seigneur », dû à quelque Eusèbe, — commenté en cinq livres par Papias, qui la tenait de Philippe et de Matthias-Lévi, on ne s'étonne pas de retrouver dans un Evangile mis sous le nom de Matthieu, les Paraboles du Royaume et l'aveu, dans celle des Pêcheurs qu'il donne seul, et que l'*Apocalypse* originale contenait certainement à la suite du Christ Moissonneur et Vendangeur, et que l'on n'a maintenue que dans le seul Matthieu, comme signataire et marque de fabrique, on ne s'étonne pas, dis-je, de retrouver, sous un tour didactique, l'aveu que Matthias a été l'un de ceux qui ont transmis l'*Apo-*

calypse. Les « goïm » ne comprenaient pas. Mais les initiés savaient lire entre les lignes cette prose des Evangiles pleine de sous-entendus et d'allégories, de devinettes et de rébus, sous lesquels ils retrouvaient l'histoire, des bribes d'histoire qui les réjouissaient, fiche de consolation à la faillite de la Grande Espérance, par la mystification des goïm, des nations occidentales, tout l'empire de la Bête.

Mais il est temps que l'*Apocalypse* se réalise et que la destruction du monde soit consommée. Comment ? Par un nouveau prodige : sept anges versent les sept coupes de la colère de Dieu sur la malheureuse humanité qui s'obstine à ne pas se faire circoncire.

Traduction. — Et je vis un autre Signe-prodige, grand et merveilleux : sept anges ayant les sept derniers fléaux, car c'est par eux que doit s'achever la colère de Dieu. Et je vis comme une mer de verre mêlée de feu, et ceux qui avaient vaincu la Bête et son image et sa marque [et le nombre] de son nom, debout sur cette mer de verre, tenant les harpes de Dieu. Ils chantent le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu et le cantique de l'Agneau, disant : « Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur. Tu es le Dieu Tout-Puissant ! Justes et vraies sont tes voies ! Tu es le Roi des Nations. Qui ne craindrait, Seigneur, et ne glorifierait ton nom ? Car tu es seul Saint, car toutes les nations viendront se prosterner devant toi, car tes jugements se sont manifestés (1) ».

Après ces choses, je regardai : et s'ouvrit le Temple du sanctuaire du témoignage dans le ciel, et du temple sortirent les sept anges qui ont les sept fléaux, vêtus de lin pur blanc et ceints sur la poitrine de ceintures d'or. Et l'un des quatre animaux donna aux sept anges sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu, le Vivant aux cycles des cycles. Et le Temple se remplit de la fumée de la gloire de Dieu et de sa puissance, et personne ne pouvait entrer dans le Temple jusqu'à ce

(1) Il est deux cantiques de Moïse: *Exode* XV, 1-19; *Dentéronome* XXXII, 1-43. Le cantique ici chanté ne leur ressemble pas plus que celui de Zacharie, le nouveau Moïse, dans Luc 1, 67-79. C'est peut-être le seul cantique de l'Agneau, fait de bribes prises ça et là « dans les Psaumes dits de David ».

que fussent consommés les sept fléaux des sept anges. Alors j'entendis une grande voix sortant du Temple qui dit aux sept anges : « Allez ! et versez les sept coupes de la colère de Dieu sur la terre ! ».

Le premier ange s'en alla et versa sa coupe sur la terre. Et un ulcère mauvais et malin advint aux hommes ayant la marque de la Bête et adorant son image.

Le deuxième ange versa sa coupe sur la mer et advint du sang comme d'un mort, et toute âme vivante mourut et toutes choses dans la mer.

Le troisième ange versa sa coupe dans les fleuves et dans les sources des eaux, et il advint du sang. Et j'entendis l'ange des eaux, disant : « Tu es juste, toi qui es, toi qui étais, toi le Saint, parce que tu as jugé ainsi, parce qu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes; aussi leur donnes-tu du sang à boire : ils le méritent ». Et j'entendis l'autel disant : Oui, Seigneur, tu es le Dieu tout puissant. Vrais et justes sont tes jugements ! ».

Et le quatrième ange versa sa coupe sur le soleil et il lui fut donné de brûler les hommes dans le feu. Et les hommes furent consumés d'une chaleur dévorante et ils blasphémèrent le nom de Dieu, qui a le pouvoir sur ces fléaux, et ils ne se repentirent pas pour lui donner gloire (1).

Et le cinquième ange versa sa coupe sur le trône de la Bête et sa royauté fut plongée dans les ténèbres et ses sujets se mordaient la langue de douleur et ils blasphémaient le Dieu du Ciel à cause de leurs souffrances et leurs ulcères. Et ils ne se repentirent pas de leurs œuvres.

Et le sixième ange versa sa coupe sur le grand fleuve Euphrate et ses eaux se desséchèrent, afin que fut préparée la route des Rois qui sont du côté du soleil levant.

Et je vis sortir de la bouche du Dragon et de la bouche de

(1) Comme on les comprend! Le Dieu du Christ est encore plus méchant que puissant. Et le Christ ne peut même pas imaginer ce qu'a de noble, de beau et de grand et d'humain, ce stoïcisme qui s'honore de braver dans les supplices aussi diaboliques, un dieu aussi infernal, celui des chrétiens, quand on va au fond des choses, au cours de l'histoire. Je ne sais pas si la pensée libre, si l'âme laïque poussées au fanatisme feraient jamais couler du sang. Mais pour atteindre le flot des fleuves que le christianisme a répandu, elles ont du temps devant elles.

la Bête et de la bouche du faux Prophète trois esprits impurs, comme des grenouilles. Ce sont des esprits de démons faisant des signes prodiges et qui vont trouver les rois de toute la terre habitée, afin de les rassembler pour la guerre du grand jour du Dieu tout-puissant. [Voici: je viens comme un voleur. Heureux celui qui veille et qui garde ses vêtements afin qu'il n'aille pas nu et qu'on ne voie pas sa honte] (1). Et ils les rassemblèrent dans un lieu appelé en hébreu : Harmagedon (2).

Le septième ange versa sa coupe dans l'air, et sortit une

(1) Interpolation maladroite, que son incohérence même rend manifeste. Elle date d'une époque où « le royaume de Dieu » n'étant pas venu, hélas ! ni à la date 789, ni en 823, à la chute de Jérusalem sous Néron, Vespasien et Titus, pas même sous Hadrien (135 de l'ère vulgaire), lors de la dispersion de la nation juive, on laisse entendre que le Christ viendra tout de même, — ne sçay quand, — mais à l'improviste, comme un voleur ou un larron de nuit. On tient ainsi les fidèles en alerte. L'auteur de l'Envoi ouvre le feu dans sa lettre à l'Eglise de Sardes; la I[re] Epitre aux Thessaloniciens (V, 2), au III[e] siècle, reprend l'antienne. Les Evangiles comme Luc (XXI, 10-24), Matthieu (XXIV, 3-27), Marc (XIII, 3-36) développent l'idée avec un luxe de détails et presque dans les mêmes termes, résumant tous les malheurs de l'Apocalypse dans de tragiques phénomènes (le soleil s'obscurcira, la lune aussi, les étoiles tomberont, etc...) en deux pages, comme signes de l'avénement du royaume et de la fin du monde, le cycle millénaire. Les terreurs de l'an Mille au Moyen-Age, ne sont que le dernier sursaut de cette propagande judaïque et chrétienne, issue des anciens prophètes d'Israël et de l'Apocalypse.

Quant aux vêtements qu'il faut garder, ils sont blancs. Pour l'Apocalypse comme pour les Evangiles, on a beau être vêtu, si les vêtements ne sont pas blancs, on est nu, on voit votre honte.

D'après la traduction du Nouveau Testament approuvée par le Saint-Siège, de Glaire et Vigouroux, l'Apocalypse (elle dit: Saint-Jean), en annonçant que le Fils de l'homme vient comme un voleur et qu'il faut garder ses vêtements, « fait allusion aux voleurs qui enlevaient les vêtements des baigneurs ». Si le ridicule tuait, comme on le prétend, il y aurait longtemps que l'Eglise serait morte.

(2) Le Har'm Meggido, montagne qui se dresse au-dessus de la plaine située entre la Samarie et la Galilée, appelé par Flavius-Josèphe, le Grand Champ, par lequel Vitellius fit passer ses troupes pour aller combattre contre Arètas le roi des Arabes, au lieu de traverser au plus court par la Judée, pour obéir aux « principaux » de la nation qui s'opposaient à ce que les légions romaines se montrent en Judée, avec leurs drapeaux qui portaient des figures contraires à leur religion: celle du porc sauvage ou sanglier, notamment, sur les enseignes des troupes gauloises (Flav. Josèphe: *Hist. des Juifs*, XVIII, 7).

forte voix du temple d'auprès du trône disant : « C'est fait ! ». Et il y eut des éclairs et des voix et des tonnerres et un grand tremblement de terre, tel qu'il n'y en eut jamais depuis que l'homme a paru sur la terre, de tel et d'aussi grand. Et la grande ville fut coupée en trois parties, et les villes des nations tombèrent. Et Babylone la grande, Dieu se la rappela, devant sa face, pour lui donner la coupe du vin de la fureur de sa colère. Toutes les îles prirent la fuite et les montagnes disparurent. Et de la grêle, du poids des talents, tomba du ciel sur ses hommes. Et les hommes blasphémèrent Dieu à cause du fléau de la grèle, car c'était un fléau térrible.

Commentaire. — La colère de Dieu va donc se consommer à l'aide de sept anges portant les sept derniers fléaux dans sept coupes. La victoire vient. Les vainqueurs de la Bête entonnent le chant du triomphe, sur l'ordre d'une voix sortant du Temple. Les sept anges déversent successivement leurs sept coupes, très sabbatiquement, renouvelant l'exploit des sept plaies d'Egypte; terre, mer, fleuves et sources, trône de la Bête, son royaume, le fleuve Euphrate, l'atmosphère, les villes, les îles, les montagnes, tout y passe. Des grelons, lourds comme la monnaie la plus pesante, assomment le reste. C'est charmant et idyllique. « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que tout croyant en lui ne périsse point, mais hérite de la vie éternelle » (*Jean* III, 16), sous l'Agneau, la plus douce des bêtes. Mais les hommes du temps n'ont pas cru; ils ont blasphémé le nom du Dieu juif Iahweh, malgré l'effusion sur eux des sept fléaux des sept coupes de la fureur de sa colère, pour leur apprendre. Et ils sont restés obstinément impénitents. Il n'y a plus qu'à les faire mourir, mais non sans leur avoir fait boire du sang, — la gehoullah ! — en punition de celui des prophètes et des saints, qu'ils ont versé et non sans les avoir roussis au feu. C'est depuis que l'on dit des « hérétiques » qu'ils sentent le roussi.

Au milieu de tous ces fléaux, on voit aussi que le Iôannès ne compte pas que sur Iahweh et ses anges pour son œuvre libératrice. Il ouvre la route « aux rois de l'Orient », il aplanit leurs voies et sentiers, pour qu'ils se lançent sur Rome, —

pieux exemple que suivront, au cours des IIIe, IVe et Ve siècles, les chrétiens de toutes langues, ouvrant les portes de l'Empire aux barbares et leur montrant les chemins, après avoir pendant cinq siècles, par leur propagande corrosive, tué dans les âmes romaines tout sentiment social et tout attachement à l'Etat, aux empereurs, aidant leur irruption et leur rage iconoclaste. Rien de plus destructeur que la mentalité et que l'idéal juifs !

Reste, dans ce morceau, une surprise. Qu'est-ce que ce faux prophète, esprit impur, qui apparait tout à coup et pour la première fois, flanquant le Dragon et la Bête ? Il s'est levé en Judée beaucoup de prophètes « aux jours d'Hérode » et après, à la faveur de l'espérance messianiste, et dont Flavius-Josèphe et les Actes des Apôtres nous ont gardé le souvenir. Les exégètes, cherchant à identifier ce faux prophète, ont porté leur choix majoritaire sur le magicien Simon de Chypre. Mais Simon de Chypre, comme les autres de son espèce, s'il a pu faire concurrence au Iôannès-Christ, dans les tours de magie, se contentait de son petit métier pour vivre, sans songer à la destruction du monde et sans se préoccuper de la victoire d'Israël sur Rome, ou de sa servitude sous la domination des Hérodes et de Rome. En politique, il restait neutre. Pour que l'*Apocalypse* associe le faux prophète au Dragon, à la Bête, il faut qu'elle vise un prophète prédisant à Israël une destinée contraire à celle qu'annoncaient les anciens prophètes et, pour y mettre le sceau, le Iôannès-Christ dans l'*Apocalypse*. Le faux prophète est anonyme, symbole comme le Dragon. Il concrétise en lui le type de tous les Balaam, de tous les Iannès et les Mambrès, venus d'Egypte, de Palestine, d'Assyrie et de Babylonie, qui ont prophétisé contre Israël, proclamé son asservissement aux rois de Kittim (Italie), aux Perses, à tous les autres peuples de l'Orient. Ce faux prophète, Esprit impur, semblable aux grenouilles, faisant le jeu du Dragon et de la Bête, coassait des oracles à tous les rois de la terre pour les rassembler dans la lutte contre l'espérance d'Israël, au grand jour du Dieu tout puissant. En somme, à l'époque d'Auguste, il réunit en lui tous ceux qui proclamaient

l'éternité de Rome contre la Jérusalem nouvelle, sous l'Agneau aux cycles des cycles.

La grande cité divisée en trois parties, ce n'est pas Rome, comme on pourrait le croire, c'est Jérusalem. Rome, c'est Babylone, la Babylone de l'Occident. Ce partage est conforme à l'esprit de la destruction par tiers. Le Temple, sur sa montagne, est au centre et il n'a pas été atteint par le séisme. Le reste, y compris le parvis abandonné aux goïm, qui l'ont souillé pendant quarante deux ans, tout doit s'écrouler.

NEUVIEME PARTIE

Rome détruite : Noces de l'Agneau (Chap. XVII, XVIII et XIX)

Argument. — *Le chapitre XVII, un de ceux qui ont été le plus sophistiqués, est consacré à une Bête romaine qui n'est plus celle des temps de Tibère, et à dix-sept antechrists. Il s'achève sur le Jugement de « la grande Babylone », dont le chapitre XVIII consomme la chute et la ruine, ainsi que de l'empire romain Au chapitre XIX, après un cantique d'allégresse sur la destruction de « la grande prostituée », Rome-Babylone, l'Agneau célèbre ses noces, « Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs », et institue le baptême de feu.*

Traduction. — Vint un des sept anges qui portaient les sept coupes. Il me parla, disant : « Viens ! je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui est assise sur des eaux nombreuses, avec laquelle se sont prostitués les rois de la terre. Et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution.

Commentaire. — Le jugement qu'annonce le texte qui précède nous ne le verrons pas, à moins qu'étant une condamnation pure et simple, il n'enregistre que le constat de la ruine et destruction de la grande Babylone qui n'apparaissent qu'au chapitre suivant.

En tout cas, la suite de ce chapitre coupe tout à coup le processus logique du récit et des idées. C'est une interpolation

certaine, et de beaucoup postérieure au Christ. Traduisons tout de même.

Traduction. — Il me transporta dans un désert en esprit (pneumatiquement). Et je vis une femme assise sur une Bête écarlate, couverte de noms de blasphème. Elle avait sept têtes et dix cornes. Et la femme était revêtue de pourpre et d'écarlate, adornée d'or et de pierres précieuses et de perles, tenant une coupe d'or dans sa main, emplie des abominations et des souillures de sa prostitution. Sur son front un nom écrit : Mystère ! la grande Babylone, la mère des prostituées et des abominations de la terre. Et je vis la femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus.

Et je m'étonnai en la voyant, d'un grand étonnement. Mais l'ange me dit : « Pourquoi t'étonnes-tu ? Moi, je te dirai le Mystère de la femme et de la Bête qui la porte, de la Bête aux sept têtes et aux dix cornes.

La Bête que tu as vue était, mais n'est plus; elle doit monter de l'abîme et sombrer dans la perdition. Et s'étonneront les habitants de la terre, dont n'est pas écrit le nom sur le Livre de la Vie depuis la création du monde, en voyant la Bête parce qu'elle était et qu'elle n'est plus et qu'elle reparaitra. En voici le sens, qui a la sagesse :

Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme est assise. Elles sont aussi sept rois. Cinq sont tombés. L'un existe. L'autre n'est pas encore venu. Et lorsqu'il sera venu, il ne doit durer que peu. Et la Bête qui était et qui n'est plus est aussi un huitième roi; elle est des sept, et elle sombre dans la perdition.

Et les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais ils reçoivent la puissance comme des rois, pendant une heure, avec la Bête. Ils ont un unique dessein et ils donnent leur puissance et leur souveraineté à la Bête. Ils feront la guerre à l'Agneau, mais l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des Seigneurs et le Roi des Rois. Et les appelés, les élus et les fidèles vaincront avec lui.

Puis il me dit : « Les eaux que tu as vues, sur lesquelles est assise la Prostituée sont des peuples, des multitudes, des races et des langues. Et les dix cornes que tu as vues et la Bête elle-même haïront la Prostituée, la rendront déserte et nue et mangeront ses chairs et la consumeront dans le feu.

Car Dieu leur a mis au cœur de faire sa volonté, de faire son unique volonté et de donner leur royaume à la Bête, jusqu'à ce que soient accomplies les Paroles de Dieu. Et la femme que tu as vue, c'est la Ville, la Grande qui règne sur les rois de la terre.

Commentaire. — Ce chapitre est un de ceux qui ont fait couler le plus d'encre, peut-être celui qui en a fait couler le plus. C'est qu'en effet, prenant texte des sept montagnes qui sont sept rois, dont cinq sont tombés, dont l'un existe, le sixième, et dont l'autre, le septième, n'est pas encore venu, les critiques ont raisonné comme suit : « Il s'agit des sept premiers empereurs romains. Les cinq qui sont tombés sont donc : César, Auguste, Tibère, Caligula et Claude. Le sixième, qui règne, c'est Néron ». Et c'est pourquoi la plupart ont conclu d'abord que le nombre de la Bête, 666, indique Néron, — ce qui est absolument erroné, nous l'avons vu. Même si l'on ne peut mettre à coup sûr un autre nom sur ce nombre, il n'est pas soutenable qu'on y puisse mettre Néron. Ils ont conclu, ensuite, de ce texte, que l'auteur de l'*Apocalypse* a écrit son œuvre sous ce sixième empereur ou peu après, et c'est le cas de Renan, qui donne la date 69. D'autres exégètes dont Edmond Stapfer (*Trad. Nouv. Test.*), reconnaissant ainsi, sans en tirer les conclusions nécessaires, que divers morceaux sont d'époques différentes, opinent que « certains passages ont été rédigés au temps de Néron ou peu après », dont justement celui-ci (XVII, 9-10).

Raisonnons.

Une certitude, c'est que la Bête dont il est question ici, bien que symbolisant Rome, toujours, est représentée sous un aspect très différent de celui qu'a vu et décrit le Iôannès. Elle ne correspond plus à l'époque du Iôannès, aux conditions et au thème de son *Apocalypse,* encadré dans les signes du Zodiaque. Il est sûr que le Iôannès, si la Bête écarlate, même chevauchée par la Femme parée de bijoux et joyaux, représentait la Rome de son temps, n'aurait éprouvé aucun étonnement, comme l'ange le lui reproche. Ou bien, et je l'admets, s'il en éprouve un, comme c'est naturel, c'est qu'il ne s'y reconnait plus lui-même.

On lui a changé sa Bête. Ainsi s'étonnerait un revenant du temps de Napoléon Ier devant la France et le Paris d'aujourd'hui. La Bête portant la femme est postérieure au Iôannès.

Postérieure de combien ? Si vous voulez bien vous souvenir que le Iôannès décrivait deux Bêtes allégoriques, Rome et Hérode, et qu'ici la Bête romaine reste seule, il faut bien conclure logiquement que la Bête hérodienne ne donne plus de souci, donc qu'elle a disparu. La Judée n'a plus de rois. Elle est devenue province romaine : elle fait partie intégrante de la Province de Syrie, et de l'empire, avec un gouverneur. Nous voici au moins transportés après l'an 70 de l'ère vulgaire, 824 de Rome, aux temps de Vespasien et de Titus, sans oublier qu'entre Néron et Vespasien, dans la seule année 69 de l'ère vulgaire, on a vu se lever trois prétendants (Vindex, en Gaule; Macer, en Afrique; Capito, en Germanie) et passer trois empereurs, Galba, Othon et Vitellius.

Ainsi le Temps qui devait finir en 789, d'après le Iôannès, — son père, camouflé en ange, avait prévenu qu'il n'y aurait plus de délai à la réalisation de l'espérance d'Israël et à la ruine de Rome, — le Temps a suivi son cours; le Christ n'a pas vaincu. Et si l'on espère encore, si l'on espère toujours, sous un autre Christ ou sous le même Christ qui reviendra, c'est qu'on a reporté l'échéance de la victoire à une date ultérieure, à des âges futurs et mal déterminés.

Car le texte nous transporte bien au-delà du temps de Néron, quoique, en disant qu'il existe, et admettant que c'est lui qu'il vise, le scribe veuille nous faire croire qu'il écrit à cette époque. Le texte nous transporte, — prophétie *post actum* — jusqu'après le dernier des dix rois qui n'ont pas encore reçu leur royaume. A partir de quel empereur faut-il compter les dix ? Bien malin qui en déciderait.

Il est bien possible aussi que, dans ce chapitre, le scribe coupe en deux le temps qu'il envisage : une première période de César à Néron : c'est la Bête qui n'est plus; et une deuxième période où il reprend, par paralogisme le même nombre de sept rois, à partir de Vespasien compris, dont le fils Titus a pris Jérusalem et ruiné le Temple. Cinq sont tombés : Vespa-

sien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan. Le sixième, qui existe, serait Hadrien, à qui succéda Antonin le Pieux, avec un règne de huit ans.

D'après cette supputation, l'interpolation daterait des débuts d'Hadrien.

Mais, même sur ce point, le doute est permis, du moins d'après la suite du texte, qui, sans s'engager d'une manière trop claire et trop précise pour ne pas révéler sa date, parait bien faire allusion à une époque très postérieure, où l'Eglise a déjà pris une grande place dans l'Empire. Non seulement elle est officiellement reconnue, mais il semble que les empereurs sont ses champions, puisque Dieu leur a mis dans le cœur d'accomplir ses paroles, avec l'aide des Barbares qui ne paraissent pas être très loin.

Il y a dans le texte final un tour de passe-passe sur la Bête, laquelle reçoit les royaumes des dix rois, des dix cornes, qui haïront la Prostituée et la réduiront à la désolation. La Rome des Césars, c'est la Femme, la Prostituée, la ville qui règne encore apparemment sur le monde, mais que l'on sépare de la Bête représentant le reste de l'empire que les rois ont déjà donné à l'Eglise. Mais l'évêque de Rome prétend à la domination universelle. La grande ville qui règne encore, pour un peu de temps, sur les rois de la terre va devenir la Rome de Saint Pierre, car à l'époque où nous transporte la fin du chapitre, Simon-Pierre est bien devenu pape, avec effet rétroactif, au souffle de l'Esprit.

En résumé, ce chapitre XVII dont le début, — deux versets, — provient bien, traduit en grec, de la version originale araméenne, se continue par une interpolation à laquelle des scribes d'époques différentes, ont mis la main, sous Néron (69), sous Hadrien (vers 120-125), et enfin après Julien l'Apostat, au déclin du IVe siècle, de Valentinien à Théodose et postérieurement. C'est parce que les critiques et exégètes n'ont pas soupçonné cette interpolation qu'ils n'ont pu, tablant sur elle, comme si elle appartenait à la version originale, se dépêtrer des questions d'auteur et de date, touchant l'*Apocalypse*. Ils n'ont pas vu que ce chapitre aux frauduleuses équivoques ne

présente aucun intérêt pour la solution de ces questions. Il est en dehors de la Révélation du Iôannès, de sa carrière, de sa conception des choses « qui doivent arriver bientôt », de son vivant. Il n'existait pas dans l'*Apocalypse* araméenne, ni même dans l'original de la première traduction en langue grecque, et Papias, si ses commentaires de l'*Apocalypse* ont paru en grec, — ce qui est discutable, mais je l'admets, — n'a pas connu ce chapitre XVII de l'*Apocalypse* canonique.

Ce n'est point parce que les interpolations ont imité le style, la manière, repris les images et plagié les allégories de l'*Apocalypse* originale, — sur quoi il y aurait d'ailleurs fort à dire après examen critique du texte, — que ces impostures peuvent tromper sur le fond (1).

Avec le chapitre XVIII, nous retombons dans l'*Apocalypse* originale : chute et ruine de Rome-Babylone et de son Empire.

Traduction. — Après cela, je vis un autre ange descendant du ciel, ayant une grande puissance et la terre fut illuminée de sa gloire. Il cria d'une voix forte, disant : « Elle est tombée, elle est tombée Babylone la grande. Elle est devenue une de-

(1) Le chapitre, comme le nombre 666, a fait poser la question de l'Antéchrist, grande amusette ecclésiastique pour détourner l'esprit des critiques du fond des choses. Le Iôannès évangéliste est un antéchrist. Les gnostiques sont des antéchrists. Pour les chrétiens sont des antéchrists tous ceux qui sont incrédules ou tous ceux qui ne se font pas de leur christ la même idée qu'eux.

On a appliqué le nombre 666, outre Néron (Renan) à Dioclétien (Bonnet), à Trajan (Grotius), à Julien (la Chétardie). Dans l'antéchrist, Jurieu voit le Pape; un prédicant, Louis XIV; un catholique, Guillaume d'Angleterre. Pour Saint-Hilaire de Poitiers, c'est Constance (Cont. Const. imp. III) : « Je te dénonce, ô Constance, comme le précurseur de l'antéchrist, dont tu commences les mystères d'iniquité. »

Dans *Jean*, II[e] Ep., II, 22 : « Qui est-ce qui est menteur ? Sinon celui qui nie que Jésus-Christ soit le Christ ? C'est un antéchrist que cet homme-là ! » Attrape, Cérinthe, et peut-être aussi les gnostiques qui niaient l'incarnation ecclésiastique de Jésus ou du Verbe dans le crucifié de Ponce-Pilate.

Antéchrist signifie: Qui vient avant le Christ (Jean-Baptiste, par exemple). On lui donne le sens d'Antéchrist, contre le Christ, toujours par les procédés de confusion contre l'histoire.

meure de démons et un repaire pour tout esprit impur, un repaire pour tout oiseau immonde, dont on a l'horreur, parce que du vin de la fureur de sa prostitution se sont enivrées toutes les nations, et que les rois de la terre ont forniqué avec elle et les marchands de la terre se sont enrichis de la force de son luxe ».

Et j'entendis une autre voix venue du ciel qui disait : « Sortez, ô mon peuple, de Babylone, de peur que, participant à ses péchés, vous ne preniez part aussi à ses plaies, car ses péchés se sont amoncelés jusqu'au ciel et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. Rendez-lui comme elle vous a rendu ! et payez-lui au double de ce qu'elle vous a fait ! Dans la coupe où elle vous a fait boire, faites lui boire le double ! Autant elle s'est glorifiée et a connu des délices, autant donnez-lui de tourment et d'affliction ! Car elle dit en son cœur : « Je suis assise en reine et je ne suis pas veuve et je ne connaitrai pas le deuil ». C'est pourquoi en un seul jour viendront sur elle ces fléaux : Mort, deuil, famine, et elle sera consumée dans le feu, car c'est un puissant Seigneur que le Dieu qui l'a jugée.

Et pleureront sur elle et se lamenteront les rois de la terre qui se sont prostitués avec elle et ont partagé ses délices, lorsqu'ils verront la fumée de son embrasement. Se tenant à distance, dans la crainte de son tourment, ils diront : Hélas ! Hélas ! la ville, la grande, Babylone, la ville, la puissante ! En une heure est venu ton jugement ! ».

Et les marchands de la terre pleurent et se lamentent sur elle, parce que personne n'achète plus leur marchandise : marchandise d'or et d'argent et de pierre précieuse et de perle et de fin lin et de pourpre et de soie et d'écarlate, tout bois odoriférant, tout objet d'ivoire, tout objet de bois précieux, d'airain, de fer, de marbre, cinname, parfums, myrrhe, encens, vin, huile, farine, blé, bœufs, moutons, chevaux, chars, corps et âmes d'hommes.

Ces fruits si chers à ton cœur s'en sont allés loin de toi, toutes ces splendeurs et magnificences sont perdues pour toi et plus jamais ne se retrouveront.

Ces marchands qui se sont enrichis avec Elle se tiendront à distance dans la crainte de son tourment, pleurant et se lamentant disant : Hélas ! Hélas ! la ville, la grande, qui était vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, toute brillante d'or et de

pierre précieuse et de perle ! En une heure a été détruite une telle richesse !

Et tout pilote, tout navigateur en tout lieu, tous matelots, tous ceux qui commercent sur mer se sont tenus loin et ont crié voyant la fumée de son embrasement, disant : « Quelle ville était semblable à cette grande ville ? ». Ils jetaient de la poussière sur leur tête et criaient pleurant et se lamentant, disant : « Hélas ! Hélas ! cette grande ville, qui enrichissait de son opulence tous ceux qui avaient des navires sur la mer, en une heure elle a été réduite en désert ».

Réjouis-toi sur elle, ô ciel, et vous, les saints, [vous les apôtres] (1), vous les prophètes, parce que Dieu, en la jugeant, vous a fait justice.

Alors un ange puissant prit une pierre comme une grande meule et la jeta sur la mer, disant : « Ainsi, avec violence, sera précipitée Babylone, la grande cité, et on ne la retrouvera plus (2). On n'y entendra plus les musiques des harpes, des musiciens, des joueurs de flûtes et de trompettes. Aucun artisan, de quelque métier que ce soit, ne s'y rencontrera plus, et le bruit de la meule ne s'y fera plus entendre. La lumière de la lampe n'y brillera plus, et la voix de l'époux et de l'épouse n'y retentira plus, parce que tes marchands étaient les grands de la terre, parce que toutes les nations ont été séduites par tes maléfices, parce qu'en elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints et de tous ceux qui ont été égorgés sur la terre ».

Commentaire. — Cette fois, c'est la fin des fins. Morte la Bête ! Après la mobilisation des sept cavaliers issus des Signes du Zodiaque; après des prodiges successifs, étoiles qui tombent,

(1) Interpolation de scribes d'église, pour faire croire aux martyres de soi-disant apôtres qui, s'ils ont été exécutés, l'ont été, comme le Christ, pour avoir soulevé le peuple contre l'Etat, en dehors de toute considération religieuse.

(2) Voilà de l'Apocalypse authentique. Jamais le Iôannès n'a pu imaginer une Rome, comme celle du chapitre XVII, qui aurait subsisté pour que s'y installe plus tard son soi-disant vicaire. L'image de la meule a passé dans le Selon-Matthieu (XVIII, 6) et le Selon-Marc (IX, 41) : « Quant à qui aura scandalisé... il vaudrait mieux pour lui qu'on lui pendît au cou une de ces meules que tournent les ânes et qu'on le précipitât au fond de la mer. »

— seul accident dont Gaulois, nous eussions peur, alors, — montagnes et îles qui fuient, sources et fleuves empoisonnés, préludant, à la destruction de la terre par tiers au son des sept trompettes; après la fumée et les sauterelles-scorpions, les deux cents millions de chevaux vomissant flamme, fumée et soufre, anéantissant le tiers des humains; après l'intermède historico-allégorique des deux martyrs de la révolte du recensement, l'enfantement du Christ par la Vierge céleste, la guerre faite par le Dragon à la mère et à ses enfants de Judée; après l'entrée en scène de la Bête romaine protégeant la Bête hérodienne, toutes deux alliées pour assujettir Israël; après la moisson et la vendange de la terre, mis à part le bon grain juif dans les granges du ciel, et afin que rien ni personne n'échappe; après l'effusion sur les hommes, sur tous les êtres vivants, ceux de la terre, ceux des airs et ceux des mers, des sept coupes du vin de la fureur d'Iahweh, eaux changées en sang, tonnerres et tremblements de terre; après toutes ces catastrophes, la Bête, semble-t-il, résistait toujours. Elle avait décidément la vie dure. Sans doute, avant de l'anéantir, fallait-il en faire sortir les Juifs qui s'y attardaient encore : « Sortez de Babylone, ô mon peuple ! ». Après quoi, il n'y a plus de délai. Ce n'est pas, contre elle, la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent; c'est le double-talion. Morte la Bête ! Et dans un grand mouvement d'enthousiasme lyrique, qui serait incohérent, tous vivants ayant disparu, en effet, s'il n'était une imitation des vociférations féroces et des invectives effrénées de ce sublime, mais horriblement méchant prophète juif qui s'appelle Isaïe, le Iôannès nous donne le grand spectacles des marchands, des marins qui se désolent sur la ruine de la grande, de la puissante cité, alors qu'on les croyait depuis longtemps disparus dans l'accablante série des catastrophes précédentes. La logique même est sacrifiée à la rage de vengeance, à la fureur de représailles, à la colère sadique du Iôannès.

Morte la Bête ! Il ne reste plus qu'à nous faire assister aux chants d'allégresse du scalp et à nous convier à la curée. Ce sera pour tout à l'heure quand le Christ à cheval, comme un général passant en revue un champ de bataille, se montrera

enfin dans son harnois de guerre. La curée ! Car, comme dira Jésus, au IIIe siècle dans les Evangiles (*Matt.* XXIV, 38; *Luc* XVII, 37), se souvenant du corps charnel du Iôannès dont il est le revenant et qui lui sert de support hylique, — l'incarnation ! « Partout où sera le cadavre (le mot grec signifie aussi: décombres), les aigles s'y rassembleront » (1). Doux Jésus ! Morte la Bête !

Au moment de baisser le rideau sur l'avant-dernier acte de cette *Apocalypse* monstrueuse, œuvre du Juif le plus abominable, Iôannès d'une cruauté satanique, transformé, chose inconcevable même pour un Israëlite, en Dieu Jésus, sauveur du monde, par un travail littéraire de quatre siècles qui est la mystification la plus frauduleuse de tous les temps, comment n'exprimerais-je pas avec fierté, comment maitriserais-je mon mépris d'aryen impénitent, devant le spectacle honteux, éhonté et humiliant pour la raison et l'âme humaine que donnent « les plus nobles portions de l'humanité » non-juive, genoux à terre et fronts dans la poussière, dans l'adoration prosternée de ce Juif, et quel ! dont le cœur ne fut pour eux qu'une poche de fiel inextinguible, — divinisé !

(1) C'est en effet, la phrase qu'on lit aujourd'hui dans les Evangiles, comme conclusion aux prédictions apocalyptiques, singulièrement imprécises comme date et suavement édulcorées, de « Jésus » sur les signes et le temps de son avénement et de la consommation des cycles. Il y reste pas mal de tragique, mais la férocité juive contre les nations y a été à peu près complètement lavée : plus rien que cette phrase qui détonnerait, tant elle est peu conséquente avec le texte qui la précède, formant presque coq-à l'âne, si elle n'était un rappel flagrant à la « curée » dont nous parlerons plus loin, où « tous les oiseaux du ciel sont conviés à se rassembler pour manger les chairs des cadavres non-juifs ». Et encore, pour donner le change, le scribe qui fait parler « Jésus » a-t-il emprunté sa phrase au livre de Job (XXVIX, 33) où les aigles sont des vautours. Rappel de l'Apocalypse? Allons donc! Citation de Job. Les goïm sont ainsi convenablement mystifiés. Mais les initiés comprenaient l'allusion évidente, et, admirant la ruse du scribe cachant la vérité sous le style de Job, ils se frottaient les mains d'allégresse à cet « humour » spécifiquement juif, qui a « roulé » le monde.

Quel triomphe pour Israël (1).

Qu'il entonne donc un chant d'allégresse, l'hymne de la victoire ! Il a bien raison et l'*Apocalypse* n'a garde de l'y faire manquer. C'est le prélude aux Noces de l'Agneau, le salut fanfarant au Verbe à cheval qui vient caracoler et présider à la curée des Nations.

Traduction. — Après ces choses, j'entendis comme une grande voix de multitude immense dans le ciel, disant : « Allélouiah ! Le salut, la gloire, la force sont de notre Dieu, parce que véritables et justes sont ses jugements. Il a jugé la grande prostituée qui corrompait la terre de sa prostitution, et il a vengé le sang de ses serviteurs qu'elle avait répandu de sa main. Et une seconde fois le cri : Allelouïah ! Et la fumée de la ville monte aux cycles des cycles.

Alors les vingt-quatre Vieillards et les quatre Animaux se prosternèrent et adorèrent le Dieu assis sur le trône, disant : « Louez notre Dieu, ô tous ses serviteurs qui le craignez, petits et grands ! ».

Puis, j'entendis comme une voix de multitude immense, comme une voix de grandes eaux et comme une voix de violents tonnerres disant : « Allelouïah ! parce qu'il est entré dans son règne, notre Seigneur Dieu, le Tout-Puissant. Réjouissons-nous ! Eclatons d'allégresse et donnons lui gloire, parce qu'elles sont venues les Noces de l'Agneau, et son épouse est prête à qui il a été donné de se parer de fin lin, éclatant de pureté ». [Car le fin lin, c'est la justification des saints] (2).

(1) Et je pense aussi à tous ces « Chrétiens » réformateurs d'autrefois, d'aujourd'hui et de demain, dont l'apologétique émet la prétention de préparer le *Christianisme de l'avenir*, en revenant aux « vraies » idées de Jésus, que l'Eglise défigure, disent-ils. « Les vraies idées de Jésus ». Il n'est que des idées humaines, que les philosophes, comme Platon et d'autres, ont depuis longtemps énoncées, parce qu'elles sont dans la conscience, et si elles sont « divines », — façon de parler, — c'est alors que le spiritualisme de l'homme suffit à créer du divin et à nous révéler le bien. Ni le christ juif ni le Jésus évangélique, revenant du Iôannès-Christ, n'y sont pour rien. Le bien a été, est et sera, sans lui, en dehors de lui, avant lui, qui ne fut jamais qu'un horrible et méchant homme .

(2) Interpolation.

Et l'on me dit (1) : « Ecris ! Heureux ceux qui ont été invités aux Noces de l'Agneau ». Il me dit encore : « Ces paroles, qui sont véritables, sont les paroles de Dieu ! ».

Je me jetai à ses pieds pour l'adorer, mais il me dit : « Garde-toi de le faire. Je suis serviteur (2) avec toi et avec tes frères [qui gardent le témoignage de Jésus]. Adore Dieu ! [Car le témoignage de Jésus est l'esprit de la prophétie] (3)...

Alors je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc et celui qui le monte appelé le Fidèle et le Véritable. Il juge et combat avec justice. Ses yeux sont une flamme de feu. Sur sa tête, plusieurs diadèmes. Il porte un nom écrit que personne ne connait que lui-même. Il est vêtu d'un manteau teint de sang, et le nom dont il s'appelle, c'est : le Verbe de Dieu. Les armées qui, dans le ciel, le suivent sur des chevaux blancs, sont vêtues de fin lin blanc et pur. De sa bouche sort une épée aigüe, pour en frapper les nations. Et lui-même les paitra avec un sceptre de fer. C'est lui qui foule le pressoir du vin de la fureur et de la colère du Dieu Tout-Puissant (4).

Et il porte sur son manteau et sur sa cuisse ce nom écrit : « Roi des rois et Seigneur des seigneurs » (5).

Et je vis un ange debout dans le soleil. Il criait d'une voix forte, disant à tous les oiseaux qui volaient au milieu du ciel : « Accourez ! Rassemblez-vous pour le grand festin de Dieu, pour manger les chairs des rois, les chairs des chiliarques, les

(1) Littéralement: « Il me dit » Qui, il? Un ange? Lequel? Certainement celui qui symbolise le Lion de Juda, le père du Iôannès, — l'inconsistant Joseph des Evangiles.

(2) Oui, cet ange c'est bien le père de Iôannès.

(3) Deux interpolations. Mais qui sont un témoignage écrasant que le Iôannès est le « Jésus », sous son masque pseudo-historique. Interpolation, au surplus, accablante, car en déclarant que l'esprit de la Prophétie est celui de Jésus, elles rendent Jésus solidaire du Iôannès et de sa prophétie satanique. Et il faut demander aux exégètes pieux et autres comment ils peuvent concilier ce Jésus de la Prophétie avec le Jésus doux et bon des Evangiles, si ce Jésus doux et bon n'est pas une imposture.

(4) Enchanté de cette confirmation tardive de notre commentaire sur le vendangeur de la terre (*Chap.* XIV, 17-20) qui jette les grappes dans la grande cuve de la colère de Dieu, cuve qui fut foulée hors de la ville et d'où sortit le sang.

(5) Seigneur des saigneurs serait mieux, comme on s'en doute, et comme on va le voir.

chairs des puissants, les chairs des chevaux et de ceux qui les montent, et les chairs de tous les hommes, libres et esclaves, petits et grands ».

Et je vis la Bête (1) et les rois de la terre et leurs armées rassemblées pour faire la guerre à celui qui est assis sur le cheval (blanc) et à son armée. Et la Bête fut saisie et avec elle le faux prophète qui avait fait devant elle les prodiges par lesquels il avait séduit ceux qui portaient la marque de la Bête et s'étaient prosternés devant son image. Tous deux furent jetés vivants dans l'étang de feu ardent et de soufre. Et les autres furent exterminés par l'épée qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval. Et tous les oiseaux se rassasièrent de leur chair.

Commentaire. — Je n'ajouterai rien à l'hymne de cannibale, l'hymne de triomphe que vous avez lu. Il précède les Noces de l'Agneau. Ce sont ces Noces de l'Agneau avec la Judée que devait consacrer la victoire du Iôannès sur le monde. Ponce-Pilate ayant décommandé la cérémonie, les scribes des Evangiles se sont consolés sur le papier en les célébrant par les Noces de Kana dans le Selon-Jean, et par la Cène dite Sainte, dans les trois synoptisés, Thargoums juifs, allégories qui veulent se donner un air d'événement vécu. Si « Jésus » dans les Evangiles semble le héros des Noces et de la Cène, c'est pour témoigner « en esprit » de la prophétie de l'*Apocalypse*, comme le confirme l'interpolation que j'ai soulignée à sa place et qui date d'un temps (milieu du IIe siècle) où « Jésus » n'est encore qu'un esprit et n'avait pas encore été incarné dans le corps physique du Christ-Iôannès, pour composer le Jésus-Christ hybride de l'Eglise. Au IIe siècle le « christianisme » est juif, rien que juif, fait pour les juifs, dont aucun ne pou-

(1) La Bête, ici, c'est la Bête à deux cornes, Hérode et le Temple. Dans sa rage assassine, le Iôannès extermine d'abord en bloc, puis tue en détail : c'est sa justice distributive. Quand on croit qu'il a tout massacré et détruit par de vastes opérations d'ensemble, on aperçoit tout-à-coup qu'il lui reste encore à « nettoyer des tranchées », si l'on peut dire. Et il nettoie.

Ainsi s'expliquent les apparentes répétitions, les apparents retours en arrière du récit, qu'il ne faut pas prendre surtout pour des incohérences de composition.

vait admettre cette chose monstrueuse pour lui : Un homme, fut-il juif, divinisé !

Mais voici, à cheval, le Verbe de Dieu, le Messie, celui qui doit paître les nations avec un sceptre de fer. Impossible de s'y tromper. Vous avez lu son portrait, sur son cheval de bataille, qui n'est dans l'*Apocalypse* qu'un cheval de parade. Ce foudre de guerre ne se battra pas. Le sang tout de même éclabousse son manteau blanc. Etant Verbe ou Parole, il a une langue, et quelle ! un glaive à deux tranchants. Les propos de ce Verbe ne sont qu'estocades virtuelles.

L'*Apocalypse* ne lui consacre plus que quelques lignes que vous avez lues. J'ai dans l'idée que tout ce qu'on lit dans les Evangiles sur le baptême de feu du Christ opposé au baptême d'eau de Jean-Baptiste, provient, comme il est logique, mais après nécessaire et convenable adaptation pour les besoins de la cause, sans qu'on ait d'ailleurs réussi à en faire disparaitre les quiproquos et les incohérences, d'un développement qu'on attend, que l'on prévoit à cette place dans l'*Apocalypse*, et qui n'y est plus, en sorte que le lecteur ressent comme le choc d'une chute dans un trou. Comment admettre que, dans l'Evangile, « Jésus » soit annoncé comme devant procéder au baptême de feu, — ce qu'il ne fait jamais, — si le scribe évangélique n'avait pas trouvé le Christ baptisant de feu, dans l'*Apocalypse*. Le baptême de feu dans les Evangiles et autres Ecritures canoniques n'est qu'un mot sous lequel il n'y a aucune réalité. Jésus n'y baptise pas autrement que d'eau, tout comme fait Jean-Baptiste (1). C'est dans l'*Apocalypse* qu'est, sans le mot, la réalité.

(1) Dans les Evangiles (Luc XII, 49-50) « Jésus » se borne à exprimer un regret sur ce baptême de feu: « Je suis venu, dit-il, jeter un feu sur la terre. Et que désiré-je? Sinon qu'il soit déjà allumé ». Et il ajoute comme si c'était lui qui devait recevoir ce baptême de feu au lieu de l'administrer, car le scribe veut nous mystifier : « J'ai à être baptisé d'un baptême et combien je suis dans l'angoisse qu'il ne soit déjà accompli ! » Le scribe veut nous aiguiller sur l'idée de la passion et nous donner le change sur la vérité historique qui est « J'ai à baptiser d'un baptême, — le baptême de feu, — et quel regret j'ai de ne l'avoir encore accompli ! Vérité logique de l'histoire, « esprit de la pro-

Mais cette réalité, même dans l'*Apocalypse*, si on peut l'induire de l'allure générale de l'œuvre, elle ne fait l'objet d'aucun récit spécial, d'aucune scène en action. Le baptême de feu ne résulte que de l'effusion des coupes de la colère de Dieu, par le quatrième ange notamment, mais point par le Fidèle et le Véritable, comme on s'y attendrait, et de la précipitation des goïm dans l'étang de feu et de soufre.

Je conclus, — et l'on ne peut autrement, — qu'il y a à cet endroit dans l'*Apocalypse* une importante coupure.

Comment le cavalier Fidèle et Véritable, le Roi des rois et Seigneur des seigneurs « nettoyait-il », après la destruction du reste du monde, la Judée-Chanaan où sont revenus tous les Juifs exilés ou dispersés, de tous les goïm, des légions de Tibère, de toutes ces nations et langues, qui foulaient le parvis du Temple à elles abandonné depuis quarante-deux ans, ainsi que Jérusalem traitée de « Sodome et Egypte », précisément parce que « souillée » par tout ce qui n'était pas juif ? N'a-t-il compté que sur les milices célestes ? Ne les a-t-il pas aidées a épurer la terre élue et prédestinée ? Son assaut contre les marchands du Temple, dans les Evangiles, n'est-il pas un épisode, d'ailleurs bien atténué, de sa chevauchée de délivrance ? Sa montée à Jérusalem, « aux Rameaux », n'est-il pas un écho affaibli, et comment ! de la ruée qu'il envisageait, qu'il a tentée, contre les Romains et les Nations, poussés dans les embrasements de la ville, massacrés, fouaillés, anéantis ?

Nous ne le saurons plus jamais. Quelques textes épars, dans les écritures canoniques, ne nous en font plus savourer que petitement l'avant-goût. Ce sont des déclarations belliqueuses: « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive », celui

phétie » que le scribe de l'évangile, qui en a honte, et c'est pourquoi il faut lui pardonner, transforme en un souhait impatient de « Jésus » de mourir sur la croix pour la rédemption des hommes pécheurs. Mais nous savons par l'Apocalypse en quoi consistait le « salut », et le sacrifice du Christ.

Au surplus pour tout ce qui concerne le baptême d'eau et de sang, je renvoie à mon ouvrage JEAN-BAPTISTE ET JEAN ETC., où je m'en suis copieusement expliqué. Voir page 48 § *le baptême d'esprit saint et de feu* ». Il faut lire pour se rendre compte.

qui sort de sa bouche dans l'*Apocalypse*. Ce sont les rappels aux myriades de myriades, aux milliers de milliers d'anges, aux cent quarante quatre mille: « Crois-tu que je ne pourrais pas invoquer mon Père qui me donnerait aussitôt douze légions d'anges » lorsque, dans la nuit de l'arrestation, Simon-Pierre, tirant son épée, coupe l'oreille à Amalec-Saül, ce qui prouve que les disciples étaient armés, l'un même, s'exprimant en apache, dira (dans *Luc* XXII, 49) : « Seigneur ! et si nous frappions du coutelas ! ». Et juste avant cette scène, dernière résistance du dernier carré, cette recommandation : « Maintenant, que celui qui n'a point d'épée, vende son manteau et en achète une ! car, je vous le dis, il faut que s'accomplisse en ma personne ce qui est écrit: « Il a été mis au rang des malfaiteurs. Et on lui présente deux épées. Morceau remarquable, malgré les atténuations édulcorantes qu'il a subies, essai de justification du rebelle en armes, qui se dérobe sous une citation d'Esaïe, rôle de guerrier que, déjà décuirassé, on cherchera à effacer, en lui faisant dire, après qu'il a recommandé de s'armer : « Remets ton épée au fourreau, car celui qui frappera de l'épée, périra par l'épée ! » quand Pierre a coupé l'oreille de Saül. Deux phrases, deux attitudes inconciliables.

Enfin, résumé, cristallisation de toute son *Apocalypse*, traitée en douze lignes sous forme de parabole, voici l'histoire de l'homme de haute lignée (la race de David), qui s'en va dans un pays éloigné pour être investi de la dignité royale. Une ambassade de gens qui le haïssaient lui est dépêchée pour lui dire qu'ils ne veulent pas qu'il règne sur eux. Quand il revient, investi de la dignité royale, il juge et condamne, — c'est tout comme, pour lui, — ceux qui le haïssaient : « Quant à mes ennemis, ceux qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, amenez-les ici et égorgez-les en ma présence ! ».

Mais dans l'Apocalypse, le Christ céleste triomphe sans livrer de bataille, non plus que ses 144.000 légions d'anges. Coupures.

Et maintenant, accourez ! tous les oiseaux qui volez par le milieu du ciel, tous, aigles et vautours, mangeurs de chair et vous aussi, pour la circonstance, mangeurs de graines, « pour le grand festin de Dieu ».

La Bête hérodienne et son faux prophète ? dans l'étang de feu et de soufre, tout vivants, baptême de « Jésus ». Quant aux adorateurs de la Bête, tués par l'épée buccale du cavalier blanc, marqué de sang, oiseaux de Dieu, convives de la Sainte Cène, soyez rassasiés de leur chair égorgée.

Qui aime bien, châtie bien ! J'espère, Mesdames et Messieurs des races occidentales, ô les plus nobles portions de l'humanité, que vous savourez comme il convient l'infinie bonté de ce Juif divinisé, devant qui s'agenouille votre adoration prosternée.

DIXIEME PARTIE

« Le Royaume de Dieu » de Mille ans (Chap. XX)

Argument. — *Le règne de Mille ans, sous les Poissons, commence alors, Satan est enchainé, puis jeté pour mille ans dans l'étang de feu et de soufre. On y voit une première résurrection des morts et un premier jugement, qui aboutit, pour ceux qui ne sont pas élus, à une seconde mort; ils sont jetés, comme Satan, dans l'étang de feu.*

Ce chapitre sur le règne de Mille ans, — songez ! le règne du Christ ! — est très bref. Il a subi d'importantes coupures.

Traduction. — Puis je vis descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme et une grande chaine à la main. Il saisit le Dragon, le serpent ancien, qui est le diable et Satanas, et il l'enchaina pour mille ans, puis le précipita dans l'abîme; il en ferma l'entrée et la scella sur lui, pour qu'il ne séduise plus les nations, jusqu'à ce que fussent consommés les mille ans. Car après cela, il faut qu'il soit délié pour un peu de temps.

Et je vis des trônes. A ceux qui s'assirent dessus fut donné le pouvoir de juger. Et je vis les âmes de ceux qui ont eu la tête tranchée à cause [du témoignage de Jésus et] du Verbe de Dieu, et de tous ceux qui n'avaient pas adoré la Bête ni son image, et n'avaient pas pris sa marque sur leur front ni

sur leur main. Ils revécurent et régnèrent avec le Christ pendant mille ans. Les autres morts ne revinrent pas à la vie, jusqu'à ce que fussent consommés les mille ans. C'est la première résurrection. Heureux et Saints ceux qui ont part à la première résurrection. Sur eux, la seconde mort n'a pas de pouvoir, mais ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et ils règneront avec lui pendant mille ans.

Quand les mille ans seront achevés, Satan sera délié et il sortira de sa prison pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog; il les conduira à la guerre, aussi nombreuses que le sable de la mer. Ils montèrent sur toute l'étendue de la terre et investirent le camp des saints et la cité bien-aimée. Mais un feu descendit du ciel et les dévora. Et le diable qui les avait séduits fut jeté dans l'étang de feu et de soufre où sont aussi la Bête et le faux prophète et ils seront tourmentés nuit et jour aux cycles des cycles (1).

(1) Comparer les *Psaumes*, ces manifestations de la poésie la plus populaire.

« Pourquoi les nations s'assemblent-elles et les peuples projettent-ils des choses vaines? Pourquoi les rois de la terre s'assemblent-ils et les princes consultent-ils ensemble contre l'Eternel et contre son Oint?.. Celui qui habite dans les cieux s'en rira. Il leur parlera alors dans sa colère, et il les épouvantera dans l'ardeur de son courroux. J'ai sacré, dira-t-il, mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté. Il m'a dit: Demande-moi, et *je te donnerai pour ton héritage toutes les nations et pour ta possession les bouts de la terre. Tu les briseras (les rois, les peuples) avec un sceptre de fer et tu les mettras en pièces comme un vase de potier* ».

« O Iaweh! les nations sont entrées dans ton héritage; elles ont profané le temple de ta sainteté et elles ont mis Jérusalem en monceaux de pierres. Elles ont donné les corps morts de tes serviteurs pour viande aux oiseaux des cieux, la chair de tes bien-aimés aux bêtes de la terre. Nous avons été en opprobre à nos voisins. *Répands, ô Eternel, ta colère sur les nations qui ne te connaissent point, et sur les royaumes qui n'invoquent point ton nom, que la vengeance du sang de tes serviteurs, qui a été répandu, soit manifestée parmi les nations en notre présence. Rends à nos voisins, dans leur sein, sept fois au double, l'outrage qu'ils t'ont fait, ô Iahweh!* ».

« Toutes les nations m'avaient environné, mais au nom de Iahweh je les ai détruites ».

Il faut avoir le courage de le proclamer: l'Apocalypse est la synthèse de toutes ces espérances d'Israël, et, dans ses derniers chapitres, elle les dépasse, elle va plus loin et plus haut.

Et je vis un grand trône blanc et celui qui y était assis. De devant sa face s'enfuirent la terre et le ciel. Et il ne se trouva plus de place pour eux. Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le trône. Des livres furent ouverts. On ouvrit aussi un autre Livre qui est le Livre de Vie. Et les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans ces livres. La mer rendit les morts qui étaient en elle et la mort et le Hadès rendirent les morts qui étaient en eux et qui furent jugés selon leurs œuvres.

Et la mort et le Hadès furent jetés dans l'étang de feu. Cet étang de feu, c'est la deuxième mort. Et quiconque ne fut pas trouvé inscrit dans le Livre de Vie fut jeté dans l'étang de feu.

Commentaire. — Voici donc le monde détruit. Le Christ est vainqueur, sans que l'*Apocalypse* lui ait fait jouer son rôle de combattant. Le douzième cycle zodiacal, les Poissons, le douzième millénaire, est dévolu à son règne. Les deux Bêtes sont mortes. Plus rien que des Juifs sur la terre dévastée, et revenus en Chanaan.

Toutefois le Dragon, le serpent ancien, le Diable, Satanas, l'ange rebelle subsiste encore. Il rôde comme un loup ravisseur Il est bien capable de faire des siennes ! S'il allait séduire les élus ! Le Christ se méfie. Dieu en fera ce qu'il voudra au renouvellement du monde, sous l'Agneau. Du moins, qu'il laisse la paix au Roi des rois, pendant son règne de mille ans. C'est pourquoi un ange l'enchaine et le précipite dans le puits de l'abime, dont il scelle sur lui le couvercle, pour mille ans.

Les sujets du Royaume de mille ans apparaissent classés en deux catégories : l'une, les Juifs qui ont survécu aux guerres contre les deux Bêtes, tout d'abord. Et puis, ressuscités, pour la circonstance, il y a les martyrs des deux Bêtes, deuxième catégorie, pour qui c'est la première résurrection, étant morts une première fois. Mais, pour eux, leur sort est réglé. Leurs noms sont définitivement inscrits au Livre de Vie. Ils ne mourront pas une seconde fois : la seconde mort n'a pas de pouvoir sur eux. Ils vivent aux cycles des cycles. Ils ont, comme diront les Evangiles, hérité, en mourant, de la Vie éternelle.

Ce n'est qu'après le règne de Mille ans (1) que la généralité des morts, ceux qui n'ont pas été décapités pour la cause messianique, les morts enterrés, les morts de la mer réapparaitront.

Sont-ils revenus à la vie ? On ne sait pas. De quoi ont-ils l'air ? De fantômes ? de revenants ? Ressuscitent-ils dans leur chair ? Le texte est muet. Grands et petits, quel que soit leur aspect, ils sont morts, debout devant le trône de Dieu pour être jugés. On ouvre leur dossier dans des livres et ils sont jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui est écrit dans leur livre respectif. Ceux qui ne sont pas jugés dignes d'être inscrits dans le Livre de Vie sont, comme la Mort elle-même et le sépulcre, jetés dans l'étang de soufre. C'est la seconde mort, d'où l'on ne revient pas (2).

(1) Tout le morceau, depuis qu'est apparu le grand trône blanc et quelqu'un assis dessus, avec le jugement dernier est, en effet, un aperçu, par anticipation, sur ce qui adviendra après le règne de mille ans.

(2) L'auteur de la 1ère au Corinthiens, mise sous le nom de St Paul, qui connait son Apocalypse sur le bout des doigts, — les Evangiles n'ont pas paru sous leur forme synoptisée, — nous explique, si l'on n'est pas très exigeant, ce phénomène de la résurrection des morts et de la millénarisation des vivants (voir le chapitre XV, 50-56 d'abord): « Il faut que ce corps corruptible revête l'inccoruptibilité et que, mortel, il revête l'immortalité ». Il avait dit (XV, 39 et suivants): « Quelqu'un dira: Comment les corps ressuscitent-ils et avec quel corps reviennent-ils? Insensé! Ce que tu sèmes ne reprend pas vie, si d'abord il ne meurt (ce qui est faux). Toute chair n'est pas la même chair. Autre est la chair des hommes, autre est la chair des bêtes (savoir!). il y a aussi des corps célestes et des corps terrestres; mais l'éclat de ces corps célestes est différent de celui des corps terrestres; autre est l'éclat du soleil, autre est l'éclat de la lune, autre est l'éclat des étoiles. Ainsi de la résurrection des morts. Le corps est semé corruptible, il ressuscite inccoruptible; il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel. S'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel ». Ce corps spirituel, on se l'imagine comme transparent, ainsi que la mer de verre, que le livre écrit à l'endroit et à l'envers, et au lieu d'être terne et opaque, comme la terre dont il est pétri, il est rayonnant de lumière, de sa lumière propre.

Ne croyez pas que j'ironise. J'essaie de comprendre. Le Lion de Juda (Ap. X, 1) brille comme un soleil, Marie est l'étoile de la Vierge; tout-à-l'heure le Iôannès sera l'étoile du matin (Ap. XXII, 16). La

Les Evangiles qui ont tenu à laisser dans le vague, dans la nuit, ce règne de Mille ans, qui n'est plus désigné que sous l'appellation: l'avènement du Seigneur, de son règne, du royaume de Dieu, ne connaissent aucune distinction entre la première et la deuxième mort (1). Pour eux il n'y a plus que, d'une part, la vie éternelle pour les élus, et, d'autre part, la damnation éternelle, géhenne, abîme, gué-hinnom pour les autres, après le jugement, qualifié tout de même de dernier. Quant à ceux qui sont morts pour la cause, ils sont d'emblée inscrits au Livre de Vie. Leur résurrection est automatique (2).

L'*Apocalypse*, au sujet du jugement des morts, est d'une briéveté qui déconcerte. On ouvre les dossiers des individus;

mythologie grecque avait déjà « astralisé » ses héros, Castor et Pollux, etc...

(1) Preuve de leur confection tardive, — après les Epitres de Saint Paul, fabriquées au III[e] siècle.

Dans I Thessaloniciens, IV, 13-17, le pseudo-Paul est plus clair. Il suit l'Apocalypse au plus près: « Ceux qui seront morts en (ou pour) Christ ressusciteront premièrement. Ensuite, nous, les vivants restés sur la terre, nous serons enlevés tous ensemble avec eux, au milieu des nuées ». Et il déclare cela, comme « pris dans la parole du Seigneur » ou du Rabbi. Où l'a-t-il trouvé, sinon dans l'Apocalypse, puisque les Evangiles ne font aucune distinction sur la première et la seconde mort ? Il authentique, en plus, que l'Apocalypse, c'est « la Parole du Rabbi ». On ne peut pas y échapper.

(2) Il y a dans les *Philosophoumena* (IX, 26), un passage bien curieux sur la résurrection, non pas tant par ce qu'il dit de ce prodige et de l'Eden millénarisé, mais parce qu'il confirme, ce qui est évident, que les chrétiens des origines sont les Kanaïtes, Zélotes et Sicaires, de Juda le Gaulonite à Bar-Kocheba, dont Flavius-Josèphe parle si abondamment en les chargeant de tous les crimes. « Résurrection de la chair, disent les *Philosophoumena*, lieu fortuné où les élus attendent le jugement dernier, destruction du monde par le feu, don de prophétie et vaticination, les Kanaïtes et les Sicaires ont tout cela ». Ce sont des chrétiens, vous dis-je. Et les seuls, pendant le premier siècle et quelque tiers du second.

Les *Philosophoumena* ont été retrouvés au mont Athos, au siècle dernier, Ils datent vraisemblablement du début du III[e] siècle. Ils prètent leur appui, en effet, à l'imposture de la fin du II[e] siècle qui est l'invention de Saint-Paul tiré du prince Saül. Mais ils ont ceci de remarquable qu'ils constatent l'existence écrite des Paroles du Rabbi ou Apocalypse, citées, discutées au II[e] siècle, sans jamais citer les Evangiles qui n'existaient pas encore.

on ouvre le Livre de Vie. On juge. Qui ? « Où ? ». L'Eglise, dans la version grecque, en l'état où elle nous a transmis l'*Apocalypse*, a fait disparaitre le tribunal du millénaire. Mais nous savons par « Jésus » dans les Evangiles que les juges étaient douze avec le Verbe Jésus comme président des douze juges, qui sont célestes. Ces douze Puissances, les Evangiles les ont fait entrer dans la peau de soi-disant douze Apôtres du Christ, dont le nombre vient précisément des douze Puissances de l'*Apocalypse*, — et c'est pourquoi on les a supprimés ici, — alors que les apôtres évangéliques, Christ compris, n'ont jamais été que sept, les sept tonnerres ou fils du tonnerre, les sept mâles de Juda de Gamala, les sept démons que le Dieu-Jésus a fait naitre, par son seul verbe, du corps de Marie de Magdala, ou la Fanatique, la mère selon le monde, c'est-à-dire la mère du Iôannès-Christ, en qui les scribes l'ont littérairement incarné.

« En vérité, dit Jésus (*Matt.* XIX, 28; *Luc* XXII, 30), au renouvellement de toutes choses, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, de même (vous qui m'avez suivi), vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël ».

C'est clair. C'est si clair que Luc atténue un peu la franchise de la déclaration, tant elle est forte, même pour des Juifs, et que l'on ne l'a pas reproduite dans Marc.

Incarner les douze Puissances millénaires, les douze Signes célestes du Zodiaque qui siègent sur des trônes autour du plat rond qu'est la terre, dans sept Juifs, dont on a déboublé quelques-uns pour arriver à la douzaine et à force de dédoubler, pour en mettre même quinze ou seize à la douzaine, et chargés de juger le monde, il n'y a que les plus nobles portions de l'humanité pour accepter ce symbolisme outrageant, comme vérité vécue et article de foi nécessaire.

Et le scribe juif qui a pris à l'*Apocalypse*, pour le faire passer dans l'Evangile, le trait relatif aux douze apôtres, ne s'est pas aperçu, ou s'il s'en est aperçu, il a un tel mépris des exégètes et de leur sens critique, qu'au moment où il fait faire à « Jésus » sa déclaration, Judas Iscariote, qui trahira

son maitre, est l'un des douze disciples ou Apôtres, et compte comme l'un des douze assis sur des trônes, investis de la mission de juger les douze tribus d'Israël. Concluez. En bref, audience de jugement dont on a fait sauter le tribunal et les débats.

Entre temps, anticipant sur la consommation du règne de Mille ans, le texte délivre Satan, après ses mille ans d'emprisonnement, et l'envoie mobiliser les nations (que l'on croyait toutes détruites), Gog et Magog, aux quatre coins de la terre, pour un retour offensif contre le camp des saints. Mais Gog et Magog, espèces de Soythes du Caucase, sont dévorés par le feu du ciel. Et Satan, le Diable, est à jamais cette fois rejeté dans son Enfer. Ainsi est-il puni, malgré des avertissements répétés, après chacune de ses erreurs, d'y avoir diaboliquement persévéré. Mais la patience de Iahweh a des limites. Il est bon, mais juste. Avec lui, il ne faut pas abuser.

Au surplus, cet intermède épisodique sur Satan et Gog et Magog en dit trop ou trop peu Il permet d'affirmer que le Christ céleste n'était pas aussi persuadé que l'*Apocalypse* voudrait le faire croire du résultat des destructions de peuples dont elle est farcie. Les nations que les fléaux n'ont pas converties, courageuses, indomptables, intraitables, malgré ces catastrophes, Gog et Magog, ont en partie subsisté, aux quatre coins de la terre.

Qu'ont donc fait les douze apôtres, après avoir jugé les douze tribus d'Israël ? Tout pousse à croire qu'ils ont agi pour « judaïser » les nations, les convertir par des prodiges, des fléaux, voire même par la prédication. Valentin, dans sa *Pistis-Sophia,* s'est fait l'écho de cette croisade, dont l'*Apocalypse* ne dit plus rien. Et quand « Jésus », dans les Evangiles (*Matt.* X) envoie ses douze disciples en mission, le scribe, qui nous conte cette histoire, ne fait que raconter ce qu'il a lu dans l'*Apocalypse,* adapté évangéliquement. On conçoit mal la multiplicité des instructions de « Jésus » aux douze pour une mission qui, Evangiles en mains, n'a pas eu lieu. Le temps qu'il leur eût fallu pour l'accomplir, rien qu'en Judée et Galilée, est inconciliable avec les récits évangéliques, qui ne nous montrent guère « Jésus » sans eux. Ils ne sont jamais partis et ne l'ont jamais

quitté ! Ces instructions de « Jésus » sont un mandement général au prosélytisme juif à l'usage des goïm, malgré l'interdiction d'aller vers les « nations » autres que « la maison d'Israël ». Le récit où se mêlent çà et là la pateline charité (guérissez les malades, nettoyez les lépreux, ressuscitez les morts, etc.) et les échos agressifs et belliqueux du Fils de l'homme de l'*Apocalypse* (Je suis venu apporter non la paix mais le glaive, et autres variations sur ce thème) témoigne qu'il a été inspiré par l'*Apocalypse* et dans l'*Apocalypse*, par un épisode que l'on a fait disparaitre, relatif à une mission donnée aux douze apôtres, envoyés trois par trois nécessairement vers les peuples qui sont aux quatre coins de la terre.

Ce programme de la « judaïsation » des peuples échappés aux fléaux, il faisait partie du règne de Mille ans, du gouvernement politique du Christ qui n'a pas fait que dormir ou diriger des concerts de harpes, pendant Mille ans.

Non. L'*Apocalypse* narrait la « mission » d'évangélisation des douze apôtres, c'est certain, puisque, par les fléaux l'œuvre qui devait aboutir à faire « marcher les nations à la lumière de Iahweh » n'était pas accomplie. Même après le règne de Mille ans, le panjudaïsme n'a pas triomphé et, pour en finir, avec Gog et Magog « montant de toute la surface de la terre », il a fallu qu'intervienne le feu de Dieu qui les a dévorés (1).

Revenus de leur « mission », dont on a coupé tout le récit, les douze Apôtres qui avaient quitté leurs trônes de juges pour voyager et évangéliser, ont pu ensuite s'asseoir, — repos bien

(1) « C'est une autre de leurs extravagances (des chrétiens) de croire qu'après que Dieu aura allumé un feu, comme un cuisinier, tout le reste des vivants seront grillés, mais qu'eux seuls demeureront, et non seulement ceux qui se trouveront encore en vie, mais encore ceux qui seront morts depuis longtemps. On les verra sortir de terre avec la même chair qu'ils avaient autrefois. » (Contra Celsum, V, 14). Le *Contra Celsum* est du IV[e] siècle. Au IV[e] siècle, c'est encore l'*Apocalypse* qui reste l'Evangile authentique, pour les personnages comme Celse qui, sachant comment les Evangiles ont été fabriqués, savent aussi que, de leur temps, ils n'ont encore aucune autorité véritable dans la masse. L'œuvre d'imposture, pour devenir la « foi », aura besoin de toute la nuit du Moyen-Age et de l'appui du pouvoir temporel.

gagné, — comme douze anges bien sages, sur les douze portes de la Jérusalem nouvelle.

ONZIEME PARTIE

Retour de l'Agneau : l'Eden retrouvé (Chap. XXI)

Argument. — *Nouveaux cieux, terre nouvelle, nouvelle Jérusalem. Le règne de Mille ans écoulé, le cycle des Destinées du Monde créé par Dieu est consommé. Les Juifs sont vainqueurs. Il n'y a plus qu'eux au monde. Un ciel nouveau et une nouvelle terre leur sont réservés, qui descendent du ciel, avec la capitale du royaume juif toute prête, la Jérusalem nouvelle, où ne vivront que des voués à Iahweh, des « Nazaréens ». Et c'est pourquoi la ville natale du Christ, le Nazaréen par excellence, s'appelle Nazareth dans les Evangiles, et non plus Gamala, avec substitution, au Moyen-Age, de son emplacement, après la substitution de nom par Papias, au Ier siècle. Félicité des élus !*

L'Apocalypse fait une description de la ville, dont le centre est occupé par l'Arbre de Vie, donnant douze récoltes par an, ce qui a rempli Papias de jubilation, dans ses Commentaires des Paroles du Christ-Iôannès.

Traduction. — Puis, je vis un nouveau ciel et une terre nouvelle. Car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus (1). Et moi, Iôannès, je vis la Cité, la Sainte-Jérusalem descendant du ciel d'auprès de Dieu, prête comme une fiancée parée pour son époux. Et j'entendis une voix forte qui venait du trône, disant : « Voici le tabernacle de Dieu parmi les hommes et il habitera avec eux et ils seront son peuple et Dieu lui-même sera avec eux. Il essuiera toutes larmes de leurs yeux et la mort ne sera plus et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées ».

(1) Le ciel et la terre passeront, dit « Jésus » dans les Evangiles, mais mes paroles ne passeront point.

Et celui qui est assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles (1). Puis il dit : « Ecris ! car ces paroles sont dignes de foi et véritables ». Et il me dit : « C'en est fait ! je suis, moi, l'alpha et l'oméga (2), le commencement et la fin. Moi, à celui qui a soif, je donnerai gratuitement de l'eau de la source de Vie (3). Celui qui vaincra possèdera ces choses et je lui serai Dieu et lui me sera un fils. [Quant aux timides, aux incrédules, aux abominables, aux meurtriers, aux impudiques, aux magiciens, aux idolâtres, et à tous les menteurs, leur part est dans l'étang de feu et de soufre. C'est la seconde mort].

Et l'un des sept anges qui avait tenu les sept coupes pleines des sept derniers fléaux vint à moi et me dit : « Viens ! je te montrerai la fiancée, l'Epouse de l'Agneau ». Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la Cité Sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, portant la gloire de Dieu. Son éclat était semblable à celle d'une pierre précieuse, de la pierre de jaspe cristallin. Elle avait une grande et haute muraille, douze portes, et sur les douze portes douze anges et des noms écrits qui sont les noms des douze tribus d'Israël. A l'orient, trois portes;

(1) Pour la seconde fois, le déluge en effet (I *Pierre* II, 4) l'avait renouvelé une première fois.

(2) L'Aleph et le Thav, en Hébreu. Nietzsche a écrit: « Cela va mal! Dien lui-même s'est fait Juif ». Ici Iahweh parle grec. Ceci ne compense pas cela.

(3) Dans le IV[e] évangile, (Chap. VII 39-38) « Jésus » montant au temple, lors de la fête des tabernacles, le dernier jour, s'écrie: « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive; celui qui croit en moi, des sources d'eau vive, *comme l'a dit l'Ecriture*, couleront de son sein ». Les traducteurs ecclésiastiques renvoient à *Zacharie*, XIV, 3 et à *Esaïe* LVIII, 11. Esaïe dit: « Tu seras comme un jardin arrosé, comme une source dont les eaux ne tariront pas ». Ce n'est pas lui que « Jésus » cite. Zacharie dit: « Ce jour-là des eaux vives sortiront de Jérusalem et couleront vers la mer occidentale ». Je doute fort que « Jésus » pense à Zacharie, non plus qu'à Esaïe, parlant des eaux vives et citant les Ecritures. « Comment cet homme connaît-il les Ecritures? disaient les Juifs étonnés, à cette même fête des Tabernacles, lui qui n'a pas étudié ». Sacrés juifs! Sacrés compères qui font la bête, mais les Ecritures que « Jésus » cite, ils le savent mieux que personne, c'est son Apocalypse. Jamais les exégètes ne s'en sont aperçus. Les Juifs font la bête. Eux le sont.

au nord, trois portes; au midi, trois portes; et à l'occident, trois portes. Et le mur de la ville avait douze fondements, sur lesquels douze noms, ceux des douze Apôtres de l'Agneau (1).

Celui qui me parlait avait une mesure, un roseau en or pour mesurer la ville, ses portes et son mur. La ville forme au carré, la longueur égale à la largeur. Il mesura la ville avec son roseau : douze mille stades. Sa longueur, sa largeur, sa hauteur étaient égales. Il mesura aussi le mur : cent quarante-quatre coudées mesure d'homme, qui est celle de l'ange.

Le mur était construit en jaspe et la ville était en or pur, comme du cristal transparent. Les assises du mur de la ville étaient ornées de pierres précieuses de toute sorte : la première de jaspe, la seconde de saphir, la troisième de calcédoine, la quatrième d'émeraude, la cinquième de sardoine, la sixième de cornaline, la septième de chrysolithe, la huitième de béryl, la neuvième de topaze, la dixième de chrysoprase, la onzième d'hyacinthe, la douzième d'améthyste. Les douze portes étaient douze perles, chaque porte faite d'une seule perle. Et la place de la ville était en or pur, comme du cristal transparent.

Et je n'y vis point de temple. Car le Seigneur, le Dieu tout-puissant en est le temple, et l'Agneau aussi. Et la ville n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'éclaire et son flambeau c'est l'Agneau (2). Et les nations marcheront à sa lumière et les rois de la terre lui apporteront leur gloire. Ses portes ne se fermeront pas le jour, car là il n'y aura pas de nuit. On y apportera la gloire et l'honneur des nations. Il n'y entrera rien de souillé, ni personne qui commette l'abomination ou le mensonge, mais ceux-là seuls qui sont inscrits dans le livre de Vie de l'Agneau.

Commentaire. — Pendant le règne de mille ans, qui est le paradis retrouvé avant la fin du monde, « où tout œil verra enfin Dieu », le Christ-roi est l'époux de la Judée qui, pour recevoir l'Agneau, s'est parée comme la terre au printemps, au mois de Nisan (avril-mai), l'Agneau ou Bélier étant le signe

(1) Tout est ordonné duodécimalement, comme les signes du zodiaque, comme les cycles millénaires.
(2) Platement reproduit d'Esaïe IX, 19.

du mois. Ce symbolisme vient de loin dans la mythologie hébraïque.

Les noces de l'Agneau, où se doit boire le vin de la Vigne du Seigneur, les noces de Kana dans les Evangiles, pour fêter le renouvellement du Monde, annoncé par le cycle des Poissons et qui advient tous les ans, au printemps, après l'hiver, ce sont les noces du Christ, du Soleil, avec la terre, et, en régime juif, avec la Judée absorbant le monde, avec la Judée universelle, prise dans sa capitale, la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, descendue du ciel d'auprès de Dieu. Tableau enchanteur qui arrachait déjà à l'ancien prophète Isaïe des cris émerveillés et qui le faisait pleurer presque de tendresse (1).

Union indissoluble. La Judée est l'épouse de Iahweh, de l'Agneau, du Christ, du soleil, des Juifs, ses enfants, de tout ce qui est juif. Elle a pu être conquise, parfois séduite, par des « nations » incirconcises, leur appartenir, être en adultère et fornication avec elles, elle est et reste l'élue d'Iahweh et, au renouvellement de toutes choses, c'est avec Iahweh, sous l'Agneau qu'elle convole, en justes et légitimes noces, les seules qui vaillent. Vous voyez maintenant.

Et l'*Apocalypse* (au chapitre XIX, 6 : « Allélouïah ! », etc., et au présent chapitre XXI, 2), ne fait qu'entériner ces noces, dont l'Evangile Selon-Jean plus tard, cent cinquante ans après, donnera une édition qabbalistique, les noces de Kana, avec toutes les hypocrisies nécessaires pour tromper les goïm sur la signification de son « thargoum » promu miracle : l'eau changée en vin (2).

Chacune des douze portes, ni des douze assises, de la Jérusalem céleste n'est plus dédiée, comme Ezéchiel l'avait vu

(1) Vous vous rappelez: O Sion, ô Jérusalem, on ne te nommera plus la *délaissée*, on ne te nommera plus la *terre de désolation*. On te nommera: *Mon plaisir est en elle*. On nommera ta terre: *l'Epousée;* car Iahweh mettra son affection en toi, et *ta terre aura un mari*. Comme le jeune homme épouse la vierge, tes enfants se marieront avec toi. Ainsi Ælohim se réjouira de toi, de la joie qu'un époux ressent de son épouse ».

(2) Et sans oublier les thargoums sur la Samaritaine et sur les Vierges (folles) qui attendent l'époux.

(VIII, 10-14) de son temps, aux Signes du Zodiaque, toutes sortes de reptiles et de bêtes abominables, peintes sur la muraille tout autour. Tout est construit en pierres précieuses. Les Juifs de tous les temps, et particulièrement ceux de ces temps-ci, ont toujours eu un penchant pour les pierres précieuses. Les assises de la Cité sainte comprennent les mêmes douze pierres qui garnissaient le pectoral du grand-prêtre, et sur lesquelles, enchassées comme des sceaux dans une monture d'or, était gravé le nom de chacune des douze tribus, comme ici sur les douze portes, avec les noms des douze apôtres de l'Agneau sur les fondements du mur.

Plus besoin de temple. Le ciel est descendu sur terre. Et puis, les grands-prêtres, genre Kaiaphas, soumis aux Romains qui eux-mêmes, de la tour Antonia, le tenaient sous leur glaive, avaient souillé le temple, comme aussi les goïm, foulant le Saint-parvis. Jérusalem, la Judée sont le Temple d'Iahweh. L'Agneau aussi, bien entendu. Et c'est pourquoi « Jésus », dans l'Evangile, dans un marivaudage avec les Pharisiens, parle du temple de son corps; et le scribe profite de l'allégorie pour y donner en rébus l'âge du Christ-Iôannès à ce moment, quarante six ans (*Jean* II, 19, 21 et VIII, 27).

Ces détails sur la nouvelle Jérusalem, ses mesures, sa lumière, ne doivent pas nous faire oublier que l'*Apocalypse* donnait à la cité Sainte un nom nouveau, l'ancien ayant été galvaudé, comme la ville, — Sodome et Egypte, — avait été souillée.

Ce nom nouveau n'y est plus. Mais il est impossible qu'il n'y fût pas. Dans l'Envoi, la lettre à l'Eglise de Philadelphie, le prouve. « Celui qui vaincra, j'écrirai sur lui le nom de la cité de mon dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, ainsi que mon nouveau nom ». Quel est ce nom nouveau ?

L'Evangile Selon-Matthieu nous l'a pieusement conservé : Nazaréen, et le nom de la ville, Nazareth (1).

(1) Bien entendu, le sribe attribue l'étymologie de Nazaréen à la ville de Nazareth de sorte que les Nazaréens seraient des habitants de Nazareth, ce qui est absurde. Il n'y a jamais eu de ville du nom de

Et c'est pourquoi les Evangiles parlent de Nazareth comme « de la ville de Jésus » dont ils ont substitué le nom à celui de Gamala, patrie du Christ, sur les bords du lac de Kinnéreth, à l'Orient, en attendant qu'au VIII[e] siècle on en transporte l'emplacement avec le nom, à l'emplacement de l'actuelle En-Nazira, où tout a été frauduleusement construit et aménagé depuis, et où les pélerins naïfs vont en visite dans l'atelier du saint-charpentier Joseph.

Comment ne pas remarquer que dans la Nazareth-Jérusalem du « royaume », on ne signale, en dehors des pierres précieuses, joyaux, perles pavés d'or, et sauf l'Arbre de Vie, aucune verdure, aucune végétation.

Et pourtant, comme on va le voir, on y trouve un fleuve qui sort du Trône de Dieu et de l'Agneau, le fleuve de la Vie, clair comme du cristal qui traverse la place de la ville, toute en or pur, comme vous savez, semblable à un cristal transparent. Il n'arrose que l'Arbre de Vie. Le malheureux !

DOUZIEME PARTIE

Le Fleuve et l'Arbre de Vie (Chap. XXII, 1-5)

Traduction. — Alors, il (l'ange) me montra un fleuve d'eau de Vie, brillant comme du cristal qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place de la ville et des deux côtés du fleuve, l'Arbre de vie qui donne douze récoltes donnant chaque mois son fruit [et les feuilles de l'arbre pour le traitement médical des nations] (1).

Nazareth que celle qu'on a « retrouvée » au VIII[e] siècle et baptisée de ce nom. Du moins le scribe nous informe que ce nom de Nazaréen a été donné « pour accomplir les prophéties ». Lisez que le scribe a trouvé le nom dans l'Apocalypse.

J'ai épuisé à fond cette question de Nazareth-Nazaréen dans l'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, chapitre: *Où le Christ est-il né?* J'y renvoie le lecteur.

(1) Interpolation ecclésiastique. Les « nations » ne sont pas admises dans la Nazareth millénaire. Comment cueilleraient-ils les feuilles de l'arbre. L'interpolateur est un plaisantin qui se moque du monde. Il joue sur le mot grec *therapia*, traitement médical, guérison.

Il n'y aura plus d'anathème; le trône [de Dieu et] de l'Agneau [seront] sera dans la ville et ses serviteurs l'adoreront et verront sa face et son nom sera écrit sur leurs fronts. La nuit ne sera plus, et on n'aura besoin ni de la lumière d'une lampe, ni de la lumière du soleil, car le Seigneur Dieu les éclairera et ils règneront aux cycles des cycles.

Commentaire. — Le règne de mille ans ramène l'Eden sur la terre : fleuve de vie, arbre de vie. Adam n'avait pu manger du fruit de l'Arbre de vie sans être maudit. Avec le règne du Christ, les élus, tous Juifs peuvent se gaver de son fruit, chaque mois. Douze récoltes par an ! Et il n'y a qu'à lever le bras pour se servir.

La Révélation est finie. Les Juifs n'ont plus rien à désirer. Un seul Dieu, Jéhovah, le leur; un seul roi, le Christ juif; un seul royaume, celui de Jéhovah; une seule ville, Nazareth-Jérusalem.

Et c'est très bien ainsi, puisque, d'après toutes les Ecritures anciennes juives, Genèse, Exode, Deutéronome, livres des Prophètes, Apocalypse, et j'en passe, — qui sont aussi des Ecritures essentiellement chrétiennes, « le monde n'a été créé que pour les Juifs ».

Epilogue et Conclusion (Chap. XXII, 6 à 21)

Les seize derniers versets de l'*Apocalypse* sont un méli-mélo, qui n'ajoute rien d'utile à la substance des Paroles du Rabbi, et où des scribes ecclésiastiques successifs, jusqu'au V[e] siècle et au-delà, vraisemblablement, ont mis la main avec intempérance. A lire ces phrases soudées, donnant l'apparence d'un texte cohérent, il semble qu'il n'y ait qu'un personnage qui parle. De vrai, ce qu'il dit provient de la bouche, tantôt du Iôannès historique, tantôt du faux Iôannès qui se proclame de Pathmos, tantôt de l'Ange, tantôt du Seigneur-Dieu, sans compter les autres.

C'est une suite de répétitions connues, d'imprécations grossières, d'injures triviales et gratuites, de menaces inutiles avec des phrases, çà et là, patelines et bénisseuses, — jetées sans ordre, chaotiques et incohérentes, mais qui appellent cependant quelques commentaires, que nous donnerons après traduction. La plume qui a transmis ce texte, dans son dernier état, est la même que celle qui a « mis à jour » pour les Chrétiens des Ve, VIe siècles, qui sait quel ? l'édition originale de Papias avec ses lettres d'envoi.

Traduction. — Alors l'Ange me dit : Ces paroles sont dignes de foi et véritables (1). Et le Seigneur, le dieu des esprits des prophètes a envoyé son ange pour montrer à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt (2).

Voici, je viens bientôt. Heureux celui qui garde les Paroles de la prophétie de ce livre ! (3).

Je suis Iôannès qui ai entendu et vu ces choses. Et après les avoir entendues et vues, je tombai, pour l'adorer, aux pieds de l'Ange qui me les avait montrées. Mais il me dit : « Garde-toi de le faire ! Je suis serviteur avec toi, comme de tes frères, les prophètes, comme de ceux qui gardent les paroles de ce livre. Adore Dieu » (4).

Puis il me dit : « Ne scelle pas les Paroles de la Prophétie de ce livre, car le temps est proche (5).

(1) Répétition de XXI, 5. C'est l'auteur de l'Envoi qui reprend la parole pour son compte. « Ces choses sont croyables pour les croyants », aurait dit Papias, d'après Eusèbe.

(2) L'auteur de l'Envoi répète I, 1.

(3) Le livre, c'est l'Apocalypse avec sa prophétie, que l'auteur de l'Envoi adresse aux Eglises, en y ajoutant les recommandations de son crû, avec de soi-disant bouts de phrases qu'il prête au Iôannès véritable qui ne les a pas dites, telle: « Voici ! je viens bientôt ».

(4) Tout l'alinéa tend à faire croire que c'est le Iôannès qui parle, alors que c'est le même scribe que précédemment. Il reproduit la scène (XIX, 10) où le Iôannès véritable se jette aux pieds de l'ange, qui n'est autre que le Lion de Juda, son père qui le lui défend. Ainsi le faux Iôannès pense qu'on le prendra pour le vrai. C'est grâce à ces confusions frauduleuses que l'Eglise a pu faire croire que toute l'Apocalypse canonique est de ce Iôannès imposteur, écrivant à Pathmos, dit-on.

(5) « Ne scelle pas les Paroles de la Prophétie de ce livre ! » C'est ce que le pseudo Iôannès (I, 10 et 13) s'était entendu dire par une voix

« Que celui qui est injuste le soit encore ! Que celui qui est souillé se souille encore ! Que celui qui est juste pratique encore la justice et que celui qui est saint se sanctifie encore !

« Voici, je viens bientôt, ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Moi, l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin.

« Heureux ceux qui lavent leurs robes dans le sang de l'Agneau (1), afin qu'ils aient pouvoir sur l'Arbre de vie et entrent par les portes dans la ville !

« Dehors les chiens, les enchanteurs, les impudiques, les meurtriers, les idolâtres, et qui aime le mensonge et le pratique (2).

« Moi, Jésus, j'ai envoyé mon Ange pour témoigner de ces

éclatante comme un son de trompette: « Ce que tu vois, écris-le dans un livre! » Comme s'il avait eu d'autre peine que de copier l'Apocalypse du vrai Iôannès, — qu'il a sur sa table! Mais ce double faux permet tout de même de comprendre l'interpolation de X, 4 où une voix du ciel dit au vrai Iôannès: « Tiens secrètes les choses que les sept tonnerres ont dites et ne les écris point! » Le vrai Iôannès les a si bien écrites que le faux Iôannès n'a eu qu'à les recopier dans ce livre, non sans essayer de se les attribuer avec les sophistications nécessaires: « Le temps est proche! » ajoute-t-il. Hélas! le temps où devait se réaliser les paroles de la Prophétie est passé depuis un bon siècle, à l'époque où écrit le traducteur adaptateur. Le royaume de Dieu, remis à une époque ultérieure, on espère encore, on veut espérer et faire espérer qu'il est proche. Aux IIIe et IVe siècles, dans les Evangiles, il n'est pas encore venu! On l'annonce toujours, mais nul ne sait pour quand. Jésus lui-même répète assez souvent qu'il en ignore l'heure. Peut-être aujourd'hui (le royaume de Dieu est au milieu de vous), peut-être demain, peut-être jamais. Dix-neuf cents ans écoulés, nous l'attendons encore. Au surplus quand j'oppose ici au vrai Iôannès, un pseudo Iôannès, je dois préciser que ce faux Iôannès n'est cité qu'ès-qualités, car il représente un certain nombre de scribes d'Eglise successivement attelés à l'œuvre de contrefaçon.

(1) Postérieur à l'Apocalypse originale et rappel de la crucifixion du christ historique.

(2) Et allez donc! « Arbres flétris, deux fois morts, déracinés, nuées sans eau, esclaves de la corruption, chiens retournés à ce qu'ils ont vomi, truies, après avoir été lavées, qui se sont vautrées dans le fumier, » diront les Epitres de Saint-Pierre et de Saint-Jude, familières du même vocabulaire.

choses devant les Eglises. Moi, je suis la racine et le rejeton de David, l'étoile brillante du matin » (1).

(1) En grec *Phôsphoros* dans Platon et Aristophane. En latin: Lucifer, le porteur de lumière.

Dans Esaïe (XIV, 12), le roi de Babylone dont on chante la chute, est dit: « *Astre brillant, fils de l'aurore,* te voilà tombé du ciel; tu es abattu à terre, toi le vainqueur des nations... Tu disais: Je monterai au ciel, mon trône au-dessus des étoiles de Dieu, mais tu as été précipité dans le séjour des morts ». C'est justement ce qui arrive à Satan, au Diable, on l'a vu, dans l'*Apocalypse,* et, dans l'Evangile : « J'ai vu Satan, dit Jésus, se souvenant de sa prophétie comme Iôannès, tomber du ciel comme un éclair ». L'Etoile du matin, c'est Lucifer, c'est Satan. Et les Pères de l'Eglise confirment abondamment.

Les Arabes, avant Mahomet, adoraient l'Etoile du matin (voir Tuch, Z D M G .III, p. 195; Lenormant: *Lettres Assyriologiques,* 2, pp. 11 et 340, etc.), comme principale divinité. Et c'est l'Etoile du Matin que Mahomet prend à témoin, quand il s'écrie: « Par le ciel et par Attarik ! ».

L'Etoile du matin, c'est Vénus, qui s'appelait en accadien : *Tarihu, hu* équivalant à l'arabe K ou Q. Au VI[e] siècle avant notre ère. 1200 à 1300 ans avant Mahomet, les Arabes appelaient l'Etoile du matin, leur grande divinité Atamrsaïm, que l'on trouve dans les textes cunéiformes sous Assar-Haddon et Assourbanipal, rois d'Assyrie. Barthélemy d'Edesse met dans la bouche d'une vieille Sarracène cette profession de foi: « Je confesse comme dieu Aphrodite, l'étoile du matin ». La pierre noire, la Kââba, est un rappel de l'étoile du matin. Dans un rituel oriental, en usage dans l'Eglise Byzantine, l'anathème est proféré contre la Mecque, « où se trouve la grande pierre qui porte l'empreinte de Vénus Aphrodite, l'Etoile du matin ».

Saint-Jérôme, parlant d'une fête à Vénus, dit que les indigènes en Syrie, l'honorent « à cause de Lucifer » (*Vita Hilar,* Migne P. L. XXIII, col 41 B). Et dans Commentaires Amos, 5, 26, il dit: « Lucifer, que les Sarracènes, qui la nomment Koch-ab, adorent jusqu'à ce jour ». Le dernier Christ, arrière petit-neveu de Juda de Gamala, animateur de la dernière révolte juive sous Hadrien, avait, à son nom juif, Shehimon-Simon, substitué celui de Fils de l'Etoile: Bar-Koch, Koch signifiant étoile en araméen.

Il n'est pas possible que l'Apocalypse, dans ces conditions, assimile « Jésus » à Lucifer. Il ne s'agit d'ailleurs pas du dieu Jésus, mais du Christ Iôannès, rejeton de David, en effet. S'il est l'Etoile du Matin, ce n'est que depuis qu'on l'a dédoublé en Jean-Baptiste, Précurseur évangélique de Jésus-Christ. A l'époque où écrit le scribe, le Iôannès historique dont il copie l'Apocalypse, est le précurseur du dieu Jésus en ce sens que les gnostiques le feront descendre en lui. Il est l'étoile du

Et l'Esprit et la Fiancée (1) disent : Viens ! que celui qui entend dise : « Viens ! ». Que celui qui a soif, vienne ! Que celui qui veut reçoive l'eau de vie gratuitement.

Moi (2), j'atteste à quiconque entend les Paroles de la prophétie de ce livre, que si quelqu'un y ajoute, Dieu le frappera des fléaux décrits dans ce livre. Et si quelqu'un retranche des Paroles du livre de cette prophétie, Dieu lui retranchera sa part de l'Arbre de Vie et de la Ville Sainte, qui sont décrits dans ce livre.

Celui qui atteste ces choses (3) dit : « Oui, je viens bientôt ! Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! (4).

La grâce du Seigneur Jésus soit avec les Saints !

Commentaire. — Il n'y a, dans cette fin, pour mériter une observation, que l'alinéa sur l'anathème à qui ajoutera ou retranchera à la prophétie du livre. Quoi qu'elle en dise,

matin, avant le lever du soleil qu'elle annonce. Plus tard, il sera lui-même le soleil levant, comme il est dit dans le cantique de Zacharie à sa naissance : il sera le Christ, puis Jésus-Chrit. Bien que le Selon-Luc laisse entendre qu'il s'agit de la naissance de Jean (Baptiste), rien que cette image du Iôannès, soleil levant, prouve, dès sa naissance, que le Christ se confond avec Iôannès, dont on l'a dédoublé quand on a inventé Jésus-Christ. Voir mon ouvrage sur JEAN-BAPTISTE.

(1) La Fiancée, l'Epouse, si l'on y tient, c'est la Judée, qui attend toujours les Noces de l'Agneau, en un temps postérieur à celui d'Hadrien, ou à peine contemporain d'Hadrien.

(2) Qui, moi ? Est-ce le scribe ? Est-ce le pseudo-Iôannès ?

(3) Un imposteur de plus, qui parle comme le Christ qui doit revenir, et en même temps l'appelle.

(4) Dans le culte protestant, aussi fanatique, du moins chez les orthodoxes, que le christianisme des premiers siècles, on chante toujours des cantiques sur la venue du Christ. *Maran atha!* Exemples:

Il vient, il vient, c'est notre Rédempteur....

Levons-nous, frères, levons-nous,
Car voici notre Maître.
Il est minuit. Voici l'Epoux.
Jésus-Christ va paraître...

La terre roule... Bientôt Il va paraître
Sur la nue... Son ange vole à la face du ciel...
Vont s'accomplir les décrets éternels.

Tenace, respectable et décevante illusion !

c'est sur l'Eglise elle-même que doit retomber, moralement, l'anathème qu'elle profère et, matériellement, les plaies et fléaux, généreusement promis aux « païens » dans l'*Apocalypse*. Et il faut que l'Eglise soit bien convaincue de l'indifférence totale de Dieu aux choses de ce monde et que son anathème soit bien un tonnerre de carton, comme le tonnerre des vengeances d'Iahweh et des Beni-Regués (Boannergués, en Evangile) pour que le ciel et les étoiles ne lui soient pas tombés sur la tête. Il est certain que si les racines de l'Eglise, de France, tout au moins, plongeaient dans notre sol même, au lieu de sortir de la terre judaïque, elle redouterait pareil cataclysme, car cette chute du ciel sur la tête était bien la seule chose que craignissent nos ancêtres, — à nous goïm, celtes, aryens, — nos ancêtres les Gaulois. C'est du moins ce qu'on m'a appris à l'école, peut-être pour que je ne touche pas à l'*Apocalypse*, étant prévenu que le ciel risquait de me choir sur le chef.

Mais si ce châtiment était à craindre, il y a longtemps que l'Eglise l'aurait reçu, tant elle a ajouté, et surtout retranché, à la Prophétie du Iôannès-Christ, sans compter les altérations. Et c'est pourquoi, ayant falsifié la pièce, elle ne permet plus qu'on la rétablisse dans sa « loyauté ». Anathème à la vérité ! Le ciel sur la tête de qui a horreur de l'imposture !

Je l'attends de pied ferme, sans baisser les épaules, ni les yeux.

APPENDICE

DE QUELQUES AUTRES APOCALYPSES

Persistance des haines juives.. — Vaincues en Judée avec Juda le Gaulonite et ses fils, en même temps qu'étaient réprimées les révoltes des Ménahem et des Bar-Kocheba qui aboutiront à la destruction de Jérusalem sous Titus et à la dispersion du peuple Juif sous Hadrien, les vaticinations apocalyptiques, dont la première et messianique manifestation en hébreu ou en araméen, est l'*Apocalypse* canonique du Iôannès, à l'adresse des Juifs seuls, empruntèrent la langue grecque, lorsque les Judéo-chrétiens voulurent se faire écouter des Hellènes, leur faire partager leurs espérances : destruction des ennemis du peuple juif, c'est-à-dire destruction du monde, symbolisé par l'Empire Romain, qui en était le maître, restauration dans une Jérusalem nouvelle, univers dompté et soumis ou anéanti, de la royauté juive et du culte d'Iahweh.

Les Oracles Sibyllins. — Parmi ces *Apocalypses* qui se sont inspirées plus ou moins de l'*Apocalypse* du Iôannès, procédant du même esprit de haine, la plus remarquable est celle qui est contenue dans un ensemble littéraire qu'on désigne sous le titre de Chants ou Oracles sibyllins, véritables poèmes où la langue et le vers d'Homère sont mis au service des Juifs ennemis de Rome et de ses dieux. Le sibyllisme fut la forme de l'*Apocalypse* alexandrine. Ce n'est pas par la Grèce d'Athènes que le messianisme juif et le christianisme ont gagné Rome, mais par les Judéo-héllènes d'Alexandrie, d'Egypte et les

Romains de Tripolitaine. Leurs auteurs mettent sans scrupules leurs prophéties dans la bouche des vieilles sibylles, pour mieux piper les foules ignorantes des goïm, chez qui elles avaient été très populaires. Leurs imprécations contre Rome, multipliées, aggravées, plus injurieuses que celles du Ioânnès canonique, s'abattirent sur le monde et sur la civilisation, comme des vols d'acridiennes sauterelles pour tout détruire :

— Malheur, malheur à toi, Furie ! amie des vipères, méchante Rome ! Tu baisseras la tête, superbe Rome; le feu te dévorera tout entière; tes richesses périront, les loups et les renards habiteront tes ruines; tu seras déserte et comme si tu n'avais jamais été (V, 167).

— Quand aurai-je le plaisir de voir ce jour terrible pour toi et pour toute la race des Latins ? (VIII, 151).

De grandes catastrophes qui frappèrent alors les populations méditerranéennes, tremblements de terre en Syrie, éruption du Vésuve, les moindres accidents qui troublent les empires les plus solides, un échec militaire, une peste, une famine, une sécheresse, une inondation, tout est prétexte à ces forcenés pour se réjouir. Les calamités publiques font déborder leur joie sauvage (1).

A la pensée que la fin approche, « le grand jour », leurs vociférations de malheur éclatent comme des chants de triomphe. Qu'on les lise dans l'*Apocalypse* de Pathmos, dans les Oracles Sibyllins — les Evangiles les ont édulcorées, — elles

(1) On lit aujourd'hui quelque part dans Sénèque que la première éruption du Vésuve sous Néron, était annoncée par des prophètes. Quant à celle de 79 où périt Pline l'ancien, son neveu, Pline le Jeune, déclare, à ce qu'on dit, « qu'on se persuadait que les dieux n'étaient plus et que cette nuit était la dernière, la nuit éternelle qui devait ensevelir le monde », conformément aux « terribles prophéties » qui l'avaient annoncé.

Le Christianisme actuel a si peu répudié les doctrines apocalyptiques que c'est dans les vers sibyllins des Juifs messianistes, qu'il a pris son fameux cantique funèbre :

Dies iræ, dies illa,
Solvet saeclum in favilla,
Teste David cum Sibylla, etc.

Voir aussi L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, p. 85, note 1.

sont les mêmes, elles s'expriment en termes identiques; les mêmes idées s'y ressassent, inlassable expression de la même antique et inextinguible haine contre la civilisation humaine et de la même espérance indurée du triomphe juif. Et ceci prouve bien que ces Apocalypses n'ont pas le caractère d'un genre littéraire conventionnel, mais bien d'œuvres jaillies du plus profond de la conscience ethnique d'Israël, comme sont les plus passionnées clameurs lyriques des anciens prophètes.

Toutes les *Apocalypses* sont des Evangiles chrétiens, et les seuls, les Bonnes nouvelles, pendant le premier siècle et la moitié du second. Le christianisme, sur ses bases historiques, c'est cela.

L'*Apocalypse* sibylline ne pardonne pas à Vespasien et Titus leur victoire sur les Juifs, en 70, et sur la Judée réduite en province romaine. Pour elle, il n'est pas douteux que l'Antéchrist c'est Vespasien, et ceci, bien avant que le rôle ait été attribué à Néron, même si c'est lui qui est désigné par le chiffre 666 dans une interpolation de l'*Apocalypse* du Iôannès (1).

Ainsi, pour se venger de Vespasien et de ses descendants, tous Flaviens, l'auteur qui veut se faire passer pour un juif de Pouzzoles en Campanie, vaticine que Dieu a laissé survivre Néron, qui se cache chez les Parthes, d'où il reviendra pour détruire Rome, après Jérusalem. Et Dieu à qui Néron devenu son soldat aura facilité la tâche fera le reste, en se débarrassant de Néron, « au Grand jour de sa colère ».

— Malheur aux femmes qui verront ce jour là ! (2). Une

(1) Néron n'est devenu, parmi tant d'autres, un Antéchrist que lorsque l'Eglise a attribué l'Apocalypse à Jean l'Apôtre et disciple bien-aimé, et pour apprendre à Néron à plonger un Iôannès dans une cuve d'huile bouillante. On comprend que, devenu auteur de l'Apocalypse, ce Jean l'Apôtre n'ait pas pardonné à Néron d'avoir voulu le faire frire comme un poisson, qu'il est pourtant. Il a beau être sorti vivant, il a eu chaud. Néron? « C'est un antéchrist que cet homme-là », comme ces menteurs qui nient le Père et le Fils (I *Jean*, II, 22).

(2) La réédenisation dans les nouveaux cieux impliquant le retour des êtres humains à l'androgynisme de l'Isch-Adam, les femmes sont en effet en très mauvaise posture. C'est d'ailleurs par la première que le péché est entré dans le monde. L'Eglise lui a refusé une âme jusqu'au XV[e] siècle.

nuée sombre entourera le monde immense, du côté de l'aurore et du couchant, du midi et du nord. Un grand fleuve de feu coulera du ciel et dévorera toute la terre. Alors les flambeaux célestes se heurteront les uns contre les autres, les étoiles tomberont dans la mer et le monde semblera vide. Atteinte par ce fleuve de feu qui la poursuit, toute la race des hommes grincera des dents, tous grinceront des dents, ils appelleront la mort à leur aide, mais la mort ne viendra pas, il n'y a plus de mort pour eux, plus de nuit, plus de repos (II, 194 et 190) (1).

Dans les Evangiles, « Jésus » dira: « Malheur aux femmes qui seront enceintes en ce jour-là ! » Nous savons par les deux Clément (de Rome et d'Alexandrie) que « Jésus » a annoncé à sa mère que « le royaume de Dieu » n'arrivera que lorsque les femmes n'auront plus d'enfants, réincorporées à l'homme; « deux-en-un, un-en-deux ». Toujours la doctrine de la Genèse.

(1) M. Gaston Boissier, l'un de ces universitaires de grande classe, à qui les dames du monde font un succès à cause de leur critique superficielle, et qui a commis les plus inexplicables bévues dans ses interprétations du fait chrétien, opine (*la fin du paganisme*, II, p. 29), parce qu'il a trouvé dans Lucain (I, 79) une expression analogue (*Sidera sideribus concurrent*) : « C'est tout-à-fait de la manière que les stoïciens décrivaient la fin du monde ». Oui ! la décrivaient. Mais où M. Gaston Boissier a-t-il trouvé chez les auteurs païens ce caractère de haine féroce contre le genre humain qui est le propre des apocalypses juives, comme d'ailleurs de tous les anciens écrits juifs, Psaumes compris.

Gaston Boissier, au surplus, a pris son opinion dans Justin (Apologie II, 7), où pour donner le change sur l'esprit odieux des prophéties apocalyptiques, et après un rappel à l'enseignement des stoïciens sur la fin du monde par le feu, on peut lire. « Nous disons nous aussi, qu'il y aura un déluge de feu, un embrasement général (I XX, 34), mais non de la façon dont l'entendent les stoïciens (II, VIII, 3), mais « pour la juste punition des crimes des méchants, et non par le renouvellement du monde ». Le scribe fait un rapprochement avec l'enseignement des stoïciens ; mais en niant le but de la fin du monde, pour son « renouvellement », ce n'est pas aux stoïciens que par imposture il fait une allusion, c'est à l'Apocalypse et pour apostasier. Et il ajoute, résumant un verset du Deutérome (ch. XXXII, 22) : « Un feu vivant, selon la parole de Moïse, descendra et brûlera jusqu'au fond de l'abime ». Voilà ce que Gaston Boissier a oublié de préciser. L'intention de tromper est manifeste chez lui.

Dans un discours apologétique, mis sous le nom de Méliton de Sardes, à Marc-Aurèle, même thème, copié dans l'Apocalypse: « Dans les

Mais ce qui nous intéresse par dessus tout dans ces oracles sibyllins postérieurs à Néron et même à l'an 79, puisque l'auteur y décrit l'éruption du Vésuve de cette année et avec une précision dans le détail qui prouve le témoin oculaire, c'est cette constatation que l'on n'y trouve pas un mot sur Jésus, fils de Dieu, né à Bethléhem, rédempteur du monde, mort et ressuscité et devant revenir incessamment sur les nuées; pas un mot sur Saint Paul qui, pourtant, a prêché le Christ-Jésus, mort et ressuscité, pendant sept jours dans cette même Pouzzoles où l'auteur est censé vivre et écrire. Ce juif sibyllin ignore donc les Epitres de Paul, les Actes des Apôtres, les Evangiles, qui sont dans toutes les mains de ceux de sa race. Il ne sait pas que le Christ a fait l'honneur à son compatriote et coreligionnaire Simon, sous le nom de Pierre, de l'envoyer poser sa chaire et fonder la papauté et l'Eglise à Rome, où pendant plus de vingt-cinq ans, il a prêché, baptisé, converti, et où lui ont succédé comme pontifes ou évêques Clément, Lin, Anaclet, ou Lin, Clément, Anaclet, ou Anaclet, Lin, Clément, ou...

Bref ce Juif de Pouzzoules après l'an 80, ignore tout du christianisme du Nouveau Testament et de l'Eglise.

Si cette constatation ne vous permet de conclure sûrement sur la vérité historique, c'est que vous êtes doués d'un sens

derniers temps aura lieu le déluge de feu: la terre sera consumée avec ses montagnes, et les hommes seront consumés avec les idoles, ouvrages de leurs mains, et les images gravées (le scribe ne prévoyait pas le fétichisme catholique de Saint-Sulpice), objet de leur culte, et la mer sera consumée avec ses iles (Fragment dans le *Spicilegum syriacum* de M. Cureton, et dans le *Spicilegium Solesmense*, traduit du syriaque en latin par E. Renan.

La doctrine des stoïciens, tirée d'Héraclite, est une doctrine physique, les scribes et Gaston Boissier le savent très bien, qui n'a rien de commun comme tendance avec la superstition judéo-mystique, xénophobe, religioso-métaphysique, des Apocalypses d'où est sorti le christianisme. L'embrasement des stoïciens est une suite de la nature des choses, une loi nécessaire du destin, une scène fatale de la vie universelle. L'embrasement messianiste est tout différent. C'est une revanche des Juifs sur le monde.

critique égal à celui des exégètes d'Eglise et d'Université. Je n'y puis plus rien et je me sens vaincu (1).

L'*Apocalypse* d'Esdras. — Elle constitue la quatrième partie de l'ensemble, divers d'auteurs et d'époques, qu'on appelle les Livres d'Esdras. Elle est de texte grec et a paru sous Domitien à une date voisine de la translation grecque de l'*Apocalypse* de Pathmos. Le royaume de Dieu, au lieu de durer mille ans, ne doit durer que quatre cents ans. Après quoi, tout meurt, même « mon fils le Messie » dit Iahweh; tout retombe dans le chaos d'avant la création pour sept jours. Au huitième jour, un monde nouveau apparaitra et Dieu (Iahweh) jugera les morts que la terre rendra.

Je n'y relèverai que deux constatations utiles. D'abord, que l'auteur est tout aussi ignorant que celui des oracles sibyllins sur le christianisme jésus-chrétien de l'Eglise, et j'en tire toujours la même conclusion : l'inexistence de « Jésus », des Evangiles, des Actes, de Saint Paul, etc. Ensuite, c'est que son auteur apparente incontestablement son Christ-Messie à tous les Iôannès, ichthyoformes, du folk-lore chaldéen et égyptien. « L'homme qui sort de la mer est celui que le Seigneur garde depuis longtemps (comme Christ). Et Dieu précise : C'est mon fils ! ». Mon « Bar » en araméen, et, en français, simple coïncidence, un excellent poisson, qui sort de la mer.

L'*Apocalypse* d'Hénoch. — La compilation de textes, d'époques et d'auteurs divers, que l'on a mise sous le nom d'un prétendu patriarche, Hénoch, contient une partie en forme d'apocalypse qui date du IIe siècle. Citée dans l'Epitre canonique de Jude, au IIIe siècle, elle a été perdue jusqu'au XVIIIe siècle, quand, en 1769, voyageant en Abyssinie, l'Anglais J. Bruce, en trouva trois manuscrits en éthiopien, traduits de l'araméen vraisemblablement. Cette apocalypse qui semble une

(1) L'auteur ne reproche à Néron que d'avoir tué sa mère. Il ne l'accuse ni d'avoir incendié Rome, et à juste titre, ni d'avoir brûlé les chrétiens comme des torches. Mais il se lamente sur les « pieux adorateurs de Dieu (Iahweh) injustement tués ». Mais lesquels? Les Juifs de Ménahem?

préparation à Foi-Sagesse (*Pistis-Sophia*) de Valentin, retrouvée aussi en Abyssinie, en langue copte, connait le Fils de l'homme, qui, malgré quelques traits de guerrier et resté puissant, incline vers un royaume terrestre où les peuples ne seront point détruits par Dieu, mais par son fils, après des supplices dont il chargera les Juifs, les Juifs-chrétiens, bien entendu, qui, seuls élus, règneront aux cycles des cycles avec la Sagesse qui « n'a pas trouvé un lieu sur terre où reposer sa tête », comme dira de lui-même le Christ, dans les Evangiles. Le royaume de Dieu sera, en définitive, celui de la Sagesse, et la morale du livre est faite pour y préparer les Juifs.

L'*Apocalypse* d'Hénoch fait prévoir les gnostiques et Valentin. Nous sommes au tournant de l'évolution du christianisme où des scribes, d'ailleurs hérétiques à leur époque, et que l'Eglise maintiendra hérétiques, bien qu'elle leur doive tout, vont, du royaume de Dieu temporel, matérialiste, de l'*Apocalypse*, faire, par une première transposition spirituelle, le royaume céleste, le règne du Bien. Le Iôannès-Christ historique, convenablement adapté et camouflé, deviendra peu à peu et par retouches et corrections successives pendant trois cents ans, le prédicateur, le vivant modèle, pour finir dans la transfiguration en Jésus-Christ, à peu près Fils de Dieu, ayant accepté le supplice de la Croix pour la rédemption des hommes.

Les Evangiles ont repris à l'*Apocalypse* d'Hénoch des formules et expressions typiques : Dieu veut être adoré en esprit ! Malheur à qui aura repoussé le Seigneur ! Il vaudrait mieux pour lui (comme pour Judas l'Iscariote qui l'a évangéliquement trahi) n'avoir jamais existé. Les élus seront des anges dans le ciel (ni maris, ni femmes), etc.

Bien que l'*Apocalypse* d'Hénoch connaisse le Christ baptiseur, — c'est de l'histoire, — sans accepter d'en faire le Fils de l'homme, elle ignore absolument Jésus et toutes les écritures, avec ce qu'elles contiennent, qui gravitent autour de lui ou sont sous sa trajectoire, semblable en ceci, qui est énorme, à toutes les autres apocalypses.

TROISIÈME PARTIE

L'Apocalypse, unique Evangile chrétien au IIe siècle

CHAPITRE PREMIER

LE REGNE DE MILLE ANS ET L'AVENEMENT DU CHRIST

I. — Papias et ses Commentaires des Paroles du Seigneur

Manœuvres de l'Eglise contre la vérité sur l'*Apocalypse*. — Pour échapper à cette vérité historique, — que l'on fait, je pense, plus qu'entrevoir par les preuves déjà fournies et la discussion, et qui vont se multiplier, matérielles, morales, substantielles, logiques, imparables, jusqu'au bout de cet ouvrage, — cette vérité que l'*Apocalypse* est la seule écriture chrétienne authentique jusqu'au milieu environ du IIe siècle, auteur et date certains, — l'Eglise, par la plume des scribes à ses gages, s'est livrée, contre cette vérité, à toute une série de fraudes successives, pieuses naturellement, que la diversité même de ceux qui y ont concouru, sous la même inspiration sainte du Pneuma, besognant à des époques différentes, qui vont du IIe aux IVe et Ve siècles, a laissées si peu cohérentes, si contradictoires, si irréductibles dans la forme comme dans le fond, qu'elle a été obligée, l'Eglise, à partir du IVe siècle, par la plume de nouveaux scribes, de perpétrer de nouvelles impostures, aussi frauduleuses que les précédentes, pour essayer, sans y réussir, de mettre un peu d'ordre dans ce fatras où

tout est confusion, et de ramener à une unité de doctrine toute cette floraison de textes divergents, en y apportant des corrections qui vont jusqu'à des réfections complètes, jusqu'à la fabrication d'œuvres supposées d'auteurs, déclarant ensuite hérétiques ceux qu'elle n'a pu mettre au point ou détruire, et, à bout de ressources, convaincue que toute son entreprise de mystification pour effacer ou sophistiquer l'histoire et la vérité, était insuffisante et que la vérité de l'histoire passait tout de même la main par des multitudes de jours, jours de souffrance, c'est vrai, mais jours tout de même, elle a inventé une tradition orale, par singerie de la Qabbale juive, qu'elle décrète plus authentique que les écrits, au compte de laquelle elle met toutes ses fraudes et sur laquelle doit se fonder la foi, en dépit de tout ce qui est écrit, et qui la contredit : Jean, le disciple bien-aimé, auteur de l'*Apocalypse*, à Pathmos, sous Domitien; Simon, dit la Pierre, pape à Rome, etc.

C'est de cette tradition orale, que les Ecritures qu'elle donne comme divinement inspirées, les Evangiles tout particulièrement et autres livres du Nouveau Testament, serait le procès-verbal définitif, en ce qu'ils ont de contraire à l'histoire tout au moins et contre quoi rien ne saurait prévaloir désormais.

Disons, pour parler franc et français, que toutes les Ecritures que l'Eglise produit sont des titres qu'elle s'est créés et forgés à elle-même; que, par suite, ils doivent être présumés sans valeur historiquement, et que si l'on n'a pas le droit de les rejeter d'emblée et en bloc comme un monceau de faux, on ne peut y attacher foi et leur faire confiance que dans la mesure où ils ont, — cela leur arrive quelquefois, — respecté la vérité historique et tenu compte de ses données.

De toutes ces manœuvres, assez grossières au demeurant, qui ont eu pour but de falsifier la vérité historique, il en est, — les autres n'intervenant que par répercussion, — qui touchent directement à la vérité historique sur l'*Apocalypse*, parce que, forcée d'admettre l'ouvrage au Canon, l'Eglise ne pouvait le faire, par transaction entre les sectes, qu'en en changeant la date et l'auteur : ce sont celles qui ont trait au cas vraiment typique de l'évêque millénariste d'Hiérapolis, le surnommé

Papias, auteur de cinq livres de *Commentaires* ou *Explications des Paroles du Seigneur,* qui sont et ne peuvent être que l'*Apocalypse.*

Il importe de vider ce cas à fond.

Papias dans Irénée et « l'*Histoire ecclésiastique* » d'Eusèbe. — Nous ne savons de Papias, puisque Papias il y a, que ce qu'il a plu à l'Eglise de nous en faire connaître. Elle a en effet détruit ou laissé perdre son œuvre : les Commentaires des Paroles du Seigneur.

C'est donc, si l'on peut dire, d'après ce que nous en dit l'Eglise, et surtout dans les œuvres d'Irénée (1), et dans ce monceau d'impostures qu'est l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe qu'il faut essayer de dénicher la vérité, en faisant le tri entre ce qui, à la lumière de la discussion raisonnée, et par confrontation, peut être vrai, et ce qui, par la même méthode, sera reconnu déloyal, faux, sans sincérité, voire calomnieux.

Voici donc ce qu'on lit aujourd'hui dans Eusèbe : « On montre de Papias cinq livres qui ont pour titre : Commentaires des Paroles du Seigneur (*logiôn Kyriakôn exegèseis*). Irénée en fait mention comme des seuls qu'il ait écrits. « Papias, dit-il, homme antique et auditeur de Jean, compagnon de Polycarpe, l'atteste par écrit dans son quatrième livre, car il en a composé cinq. Et il ajoute : ces choses sont croyables pour les croyants. Telles sont les paroles d'Irénée ». Ajoutons ici qu'on lit aussi dans Irénée, dans le texte latin que l'Eglise présente aujourd'hui, où il n'y a plus que quelques bribes de ce qu'avait écrit l'homme sous son nom juif de Salomon :

(1) Irénée, qui « évangélisa » la Lyonnaise, — il y prêcha l'Apocalypse, — est un juif du nom de Salomon. Ses œuvres témoignent de sophistications innombrables dans le fond et dans la forme, à des époques inconnues. Le pape Grégoire-le-Grand à la fin du VIe siècle, au début du VIIe, déclare qu'il n'a jamais pu découvrir les écrits d'Irénée, malgré toutes ses recherches. Comme pape, il devait cependant avoir les moyens de les trouver. Et ceci ouvre de bien étranges horizons sur l'authenticité des écrits ecclésiastiques des six ou sept premiers siècles tout au moins. On trouve dans ledit Irénée, aux écrits introuvables au VIIe siècle, une liste des premiers papes .

« Papias rapportait (comme les tenant de la bouche même de Iochanan) certaines *Prophéties du Christ sur son règne de mille ans* ». Et sauf l'incise : « comme les tenant de la bouche de Iochanan », la phrase provient certainement du juif Salomon, camouflé plus tard en Irénée, auteur latin, vers quelque fin du VII[e] siècle.

Mais poursuivons avec Eusèbe : « Cependant Papias, dans la préface de son ouvrage, ne parait nullement avoir entendu ni vu les saints apôtres; mais il apprend qu'il a reçu les leçons de la foi de ceux qui les avaient connus, et voici les termes dont il se sert : « Pour toi, je n'hésiterai pas à ajouter ce que j'ai appris des presbytres et dont j'ai fort bien conservé le souvenir, pour confirmer la vérité de mes explications, car ce n'était pas auprès des beaux parleurs que je me plaisais, comme le font la plupart, mais auprès de ceux qui enseignaient le vrai; je n'aimais pas ceux qui rapportaient des préceptes étrangers, mais ceux qui transmettaient les commandements imposés par le Seigneur à notre foi et née de la vérité elle-même. Quand, quelque part, je rencontrais ceux qui avaient été dans la compagnie des presbytres, je cherchais à savoir les propos de ces presbytres : ce qu'avaient dit André ou Pierre ou Philippe ou Thomas ou Jacques ou Jean ou Matthieu ou quelque autre des disciples du Seigneur; ce que disaient Aristion et Jean, le presbytre, disciples du Seigneur. Je ne croyais pas que ce qu'il y a dans les livres me fût aussi profitable que d'entendre les choses exprimées par une parole demeurée vivante » (1).

« Papias, continue Eusèbe, reconnait donc avoir reçu la doctrine des apôtres par ceux qui les avaient fréquentés. D'autre

(1) « Ce qu'il y a dans ces livres? » Lesquels? Eusèbe aurait été bien inspiré de nous en citer quelques-uns. Tout est équivoue, ambigu, amphibologique, dans la manière du scribe, — ce qui est la propre manière, si l'on peut dire propre, des imposteurs.

Et voyez apparaître le bout de l'oreille de la « tradition », pour détruire l'autorité des écrits, même dans celles de leurs « erreurs pieuses » dont l'Eglise ne voudra plus. Du reste du temps de Papias, il n'y a en fait d'écrit que l'Apocalypse. Jugez par là de la sincérité de ce morceau d'Eusèbe.

part, il dit avoir été l'auditeur direct d'Aristion et de Jean le Presbytre (1). Il a déjà été établi antérieurement, que l'apôtre Philippe et ses filles avaient séjourné à Hiérapolis (2). Il faut maintenant indiquer comment Papias, qui vivait *en ces mêmes temps,* — lesquels ? ils peuvent s'étendre de l'époque du Christ et apôtres à ceux d'Hadrien ? — nous dit avoir entendu d'elles une histoire merveilleuse » (3).

Eusèbe continue : « Le même Papias ajoute d'autres éléments qui lui seraient venus, dit-il, *par une tradition orale,* telles que certaines paraboles étranges et certains enseignements du Sauveur, ainsi que d'autres récits tout à fait fabuleux ».

Attention ! Nous touchons ici à un des procédés familiers du faussaire. Il vient d'inventer « les récits d'événements fabuleux » auxquels il sait que personne ne peut ajouter foi. Et, après ceux qu'il dit que « Papias tient des filles de Philippe », qui sont déjà de la tradition orale, il est d'autres éléments, où se mêlent aux récits fabuleux, dans le même sac, « certaines paraboles étranges du Sauveur et certains enseignements ». Tout cela, laisse entendre Eusèbe, personne ne peut y croire. Et alors, il va englober dans « ces récits fabuleux », avec le même soupçon insinué, suggéré qu'elles sont tout aussi peu dignes de foi, les déclarations de Papias qui sont le résumé et la substance même, en deux lignes, de l'*Apocalypse*. Il les donnera, lisez bien, comme un exemple de ces récits fabuleux. « Paraboles étranges du Sauveur », a-t-il dit, « ainsi que

(1) Un Jean l'Ancien dont Eusèbe ne nous dit rien et qui a l'air d'être jeté en pâture pour embrouiller la vérité sur le Iôannès. Eusèbe ajoute : « Il cite en effet souvent leurs noms dans ses écrits et il y rapporte ce qu'ils ont transmis ». Mais sur ce qu'ils ont transmis, Eusèbe ne dit pas un mot, et les écrits de Papias ont été détruits.

Sur Aristion, voir au chapitre II *Apulée et l'Ane d'Or.*

(2) Au livre XXI, 3, 4 de l'*Histoire ecclésiastique.* Je donnerai le morceau *in extenso* au § *Papias et les Filles de Philippe.*

(3) C'est celle de la résurrection d'un mort. Et celle aussi d'un miracle concernant Justus, surnommé Barsabas, qui but un poison mortel et n'en éprouva aucun mal. Ce Justus est celui qui fut présenté aux Apôtres avec Matthias, pour remplacer au sort Judas Iscariote parmi les Douze.

Eusèbe veut nous endormir sur Papias avec son histoire merveilleuse.

d'autres récits fabuleux, et *notamment,* — admirez le « notamment » —, *il dit qu'il y aura mille ans après la résurrection des morts; que le règne du Christ sera matériel et aura lieu sur la terre* ».

J'espère que vous savourez ce tour d'Escobar ou de bonneteau de l'ecclésiastique Eusèbe, qui joue aux gobelets aussi bien avec les récits fabuleux inventés, incontrôlables, et assimile à ces histoires rocambolesques, en les jetant dans le même tonneau, du même geste irrespectueusement diabolique, les plus sûres révélations, les plus sacrées prophéties de l'*Apocalypse.* Car le règne de mille ans, après la résurrection des morts, le règne millénaire du Christ, matériel et terrestre, ce ne sont pas, chrétiennement parlant, des contes fabuleux, c'est l'*Apocalypse,* c'est son dénouement, avec la Jérusalem nouvelle qui, si elle descend des cieux, se pose tout de même quelque part, avec le Fleuve de Vie, l'Arbre aux douze récoltes. Et Eusèbe peut ne pas dire, alors qu'il en a la tête pleine, que les Paroles du Seigneur, que Papias a commentées, en un temps où l'*Apocalypse* court le monde, ce n'est pas l'*Apocalypse,* qu'il reproduit dans ses termes mêmes, mais laisser hypocritement entendre qu'il s'agit, commentées par Papias, de vagues Paroles qu'il tiendrait de la tradition orale et qui peuvent aller rejoindre les vieilles lunes des récits fabuleux et des paraboles étranges.

Eh bien ! merci. Si l'Eglise n'est pas dégoûtée de garants comme Eusèbe, je tiens à lui dire qu'elle ne saurait être du côté de l'honnête homme. Quant à Eusèbe-Basile, il va persévérer diaboliquement dans sa littérature frauduleuse. Il continue : « Je pense que cette conception vient de ce qu'il (Papias) a mal compris les récits des apôtres et n'a pas vu qu'ils se servaient de figures et s'exprimaient dans un langage symbolique ».

Mais il ne s'agit pas des apôtres, dont Papias aurait mal compris les leçons orales, ô Tartuffe. Ce qu'il écrit, il l'a pris dans l'*Apocalypse,* fût-elle de Jean, le disciple bien-aimé, et apparue à Pathmos en 96. Il faut un certain cynisme, agrémenté d'une mauvaise foi cardinale, pour soutenir que le règne

de mille ans prophétisé dans l'*Apocalypse*, et sur lequel sont d'accord tant d'auteurs, même chrétiens, est une figure ou un symbole.

Et voici le pavé de l'ours, la calomnie gratuite, d'autant plus ignoble que l'œuvre de Papias ayant disparu et Papias n'étant plus, on peut mentir et insulter tout à l'aise.

« Il (Papias), termine Eusèbe, parait avoir été du reste d'un esprit fort médiocre (smikros, étroit, petit), comme on peut le conjecturer d'après ses écrits (détruits). Cependant, il fut cause qu'un très grand nombre d'auteurs ecclésiastiques, après lui, adoptèrent le même avis que lui; son antiquité leur était une garantie. C'est ainsi qu'Irénée et quelques autres, ont embrassé son sentiment. Dans son ouvrage, il nous donne encore d'autres récits d'Aristion, dont nous avons parlé plus haut, sur les discours du Seigneur, ainsi que des traditions (*paradoseis*) de Jean le Presbytre, auxquelles nous renvoyons les lecteurs désireux de s'instruire (1).

« Pour le moment, il est utile que nous ajoutions à tout ce que nous avons rapporté de lui la tradition qu'il nous transmet au sujet de Marc qui a écrit l'Evangile. Voici en quels termes... ». Interrompons une minute.

Suivent les affirmations sur lesquelles se fondent les exégètes, l'Eglise et les critiques pour essayer d'authentiquer, dès le Ier siècle, l'existence des Evangiles. Je n'en discuterai pas ici, les questions relatives aux Evangiles devant faire l'objet d'un ouvrage à part. Au surplus, la vérité historique sur l'*Apocalypse* aboutit à cette conclusion nécessaire que l'Eglise et la critique tirent des conclusions erronées des dires d'Eusèbe sur Matthieu, Pierre et Marc. Voici le texte d'Eusèbe :

(1) Le faussaire, quand il est las d'inventer, renvoie à des auteurs qui n'ont jamais existé ou dont les ouvrages ont été détruits et, en tout cas, sur des points, d'ailleurs secondaires, impossibles à contrôler, mais dont on peut être sûr, s'ils ne sont pas supposés, qu'ils dénonceraient Eusèbe comme menteur, et c'est pourquoi il n'en reproduit rien. Quant à l'antiquité de Papias, mort, dit-on, en 165, par rapport à Irénée, mort vers 200, dit-on, Eusèbe veut rire! Le scribe Eusébien ne s'extériorise même pas de sa peau en refaisant Irénée. Il dit Papias antique, par rapport au IVe ou Ve siècle où il écrit lui-même.

— Le presbytre disait ceci : « Marc, étant l'interprète de Pierre, écrivit exactement, mais sans ordre, tout ce qu'il se rappelait des paroles ou actions du Seigneur; car il n'a ni entendu ni accompagné le Seigneur. Plus tard, ainsi que je l'ai rappelé, il a suivi Pierre, lequel donnait son enseignement selon les besoins et sans nul souci d'établir une liaison entre les paroles du Seigneur. Marc ne se trompe donc pas en écrivant selon qu'il se souvient; il n'a eu qu'un souci : ne rien laisser de ce qu'il avait entendu et ne rien dire de mensonger. C'est donc ce que Papias raconte de Marc. Il dit, d'autre part, ceci, de Matthieu : Matthieu réunit les paroles (du Maître) en langue hébraïque et chacun les interprèta (ἡρμήνευσεν) suivant qu'il en était capable. Papias se sert de témoignages tirés de la première épitre de Jean et de la première de Pierre ».

Comme on voudrait que l'Eglise n'ait pas détruit l'œuvre de Papias, pour y lire ces « bobards », et pouvoir lui dire qu'elle ne ment pas !

Et Eusèbe termine ainsi : « Il raconte encore une autre histoire, au sujet de la femme accusée de beaucoup de péchés devant le Maître, que renferme l'*Evangile des Hébreux.* Cela, ajouté à ce que nous avons exposé, n'a pas été marqué sans utilité ».

Mais si des déclarations étriquées d'Eusèbe, reprises en raccourci et vaguement rapportées de Papias, il est impossible, sans forceps, de tirer un argument sérieux en faveur de la composition d'un Evangile, soit par Marc, soit par Matthieu, il y a deux indications certaines :

1° Marc, interprète de Pierre (Simon de son nom de circoncision, car il est juif), a écrit des Paroles du Seigneur, tout comme Papias les a commentées.

2° Que Matthias (Matthieu) a lui aussi réuni en langue hébraïque les Paroles du Seigneur, toujours, que chacun interprèta, tel Papias, ainsi qu'il en était capable.

Ces deux indications, justement parce qu'Eusèbe a l'air de les donner sans avoir l'air d'y attacher de l'importance, sont l'expression même de cette vérité que, non point les Evangiles, mais les Paroles du Seigneur, c'est-à-dire l'*Apocalypse,* dans

son manuscrit araméen orginial, est passée des mains défaillantes du Christ, dans celles de Marc et de Matthias. En y ajoutant Philippe, qui « écrivait tous les jours les Paroles et les Actes de son frère », nous affirme Valentin dans *Pistis-Sophia,* on peut être sûr, et c'est Eusèbe et Papias qui nous permettent de l'affirmer sans erreur, que c'est par Philippe, Marc et Matthieu que l'*Apocalypse* s'est transmise aux générations suivantes (1).

Examen et discussion du témoignage d'Eusèbe sur Papias. — On a pu remarquer, en passant, dans les textes d'Eusèbe, combien ses dires sur Papias sont à dessein réduits, circonspects, autorisant tous les changes, et les appréciations au plus haut point tendancieuses. Allons plus à fond.

Il éclate aux yeux, tout d'abord, qu'Eusèbe, malgré sa manière astucieusement « bonhomme », fait tout ce qu'il peut pour rabaisser et ruiner l'autorité de Papias. « Petit esprit ! qui a mal compris les récits des apôtres » et qui a pris des symboles pour des réalités. Au fond, sous une forme polie, il le traite presque d'imbécile, capable de prendre — que l'on me pardonne l'expression ! — des lanternes pour des vessies. « Il ne peut notamment taire son dédain pour les idées et les espérances millénaires de l'évêque d'Hiérapolis » (2), telles qu'elles résultent de l'*Apocalypse* ou Révélation du Iôannès, ajouterai-je, car c'est la vérité.

(1) Philippe, c'est le frère du Christ. Marcos, sous son pseudonyme grec, c'est le fils de Simon Il s'appelait Juda, comme filleul de son oncle, le Christ. Quant à Matthias-Matthieu, ou Barthélemy il est le fils du Juda, frère du Seigneur, dont il était le jumeau quant au nom : Toamin en hébreu, qui se retrouve dans Bar-thélemy, par corruption.

(2) *Les Pères de l'Eglise,* O. Bardenhewer, docteur en théologie et en philosophie, professeur à l'Université de Munich, édition française par P. Godet et C. Verschaffel, Paris, Bloud et Barral, éditeurs, 1898, tome I, p. 128.

Eusèbe est d'autant plus mal fondé à le prendre de haut avec Papias, que son *Histoire de l'Eglise* a recueilli les plus fortes « bourdes », — le mot est de M. Charles Guignebert, professeur à l'Université de Paris, — sans compter les inexactitudes certaines (notamment sur

Il est de bon ton aujourd'hui, parmi les exégètes et critiques envoûtés par Eusèbe et attelés aux brancards de sa carriole, de railler et ridiculiser le millénarisme de Papias et son règne de mille ans et ses conceptions matérialistes sur le bonheur des élus, cueillant des grappes de raisin aux grains gros comme des prunes, douze fois par an, pendant ce règne, dans « le royaume de Dieu », qui viennent pourtant de l'*Apocalypse* en ligne directe (1).

Mais la grande différence entre Papias d'une part, et l'Eusèbe ecclésiastique, suivi des savants, d'autre part, c'est que Papias fut vrai et sincère, loyal et respectueux des prophéties et enseignements de son maître, tandis qu'Eusèbe est un imposteur qui ment en sachant qu'il ment, de propos délibéré, à dessein; qui, faisant de Papias le père du millénarisme et l'accusant de l'inventer, se tait volontairement sur le règne de mille ans de

Archélaüs, Hérode, Auguste: Liv. 1er, IX, et c'est d'autant plus grave qu'il donne ses renseignements comme pris dans Flavius-Josèphe, qu'il sophistique à son intention).

(1) M. Charles Guignebert qui traite Papias d'« épais » millénariste, ne craint pas d'affirmer, derrière Eusèbe, que « les premiers chrétiens inventèrent le millénarisme » (*Hist. anc. Christ.* p. 216). Il écrit, il est vrai, à peine vingt lignes plus loin (p. 217) « Il est possible que , dans la pensée de Jésus, (mais on ne la connait que par l'Apocalypse) le Royaume (de Dieu) ait compris deux parties successivement développées: l'une, sur la terre, où les justes vivront avec le Seigneur quand il sera de retour », — oui, mais pendant combien de temps? D'ailleurs le retour n'a été inventé quà cause de l'échec au Golgotha, — « l'autre, à la fin des temps: la vie éternelle ». Sauf, le chiffre de mille ans, que l'on a supprimé des Evangiles canoniques, au IVe siècle, sauf le règne sous l'Æon-Zêb, sous les mille ans des Poissons, douzième millénaire, avant la palingénésie à la fin des temps, devenue la vie éternelle, par substitution à la vie *œônique*, il semble bien que ce que dit M. Ch. Guignebert est vrai de l'Apocalypse et, si c'est vrai de Jésus, du Jésus évangélique, c'est qu'il se souvient de l'Apocalypse qu'il conçut comme Iôannès. Mais M. Guignebert ajoute: « *Il serait imprudent de vouloir serrer de près ces mots* ». Parbleu! Dès qu'on les serre de près, toute l'exégèse des érudits devient de l'écrit pour ne rien dire, de la littérature stérile tournant à vide autour des textes évangéliques. Toute la construction des savants sur l'Histoire du Christianisme s'écroule à grand fracas, comme les tonnerres en carton-pâte des colères et des foudres d'Iahweh.

l'*Apocalypse*, qu'il ne peut pas ignorer puisqu'il parle de l'*Apocalypse* bien qu'en l'attribuant au Iôannès de Pathmos, qu'il sait antérieur à Papias, même d'après l'Eglise et ses propres écrits.

Quant aux savants à la remorque d'Eusèbe sur le millénarisme et Papias, eux aussi, ignorent le millénarisme de l'*Apocalypse*, de bonne ou de mauvaise foi, où Papias l'a trouvé pour en donner des commentaires.

Le morceau d'Eusèbe sur Papias est fait principalement pour briser tout lien entre les Commentaires en cinq livres sur les Paroles du Seigneur et l'*Apocalypse*, siège de la doctrine millénariste. Grossière et maladroite manœuvre qui ne résiste pas à l'examen.

Il se termine, pour achever d'enterrer l'*Apocalypse* et les Commentaires de Papias et d'éliminer l'homme, par les vagues affirmations sur Pierre, Marc et Matthieu qui ont pour but de substituer les Evangiles à l'*Apocalypse*, comme fondement du christianisme. L'astuce et l'impudeur, c'est de mettre ces affirmations sur le compte de Papias. Mais, il ne faut pas demander alors, comment il est possible qu'après les Evangiles, si nets, si clairs, dans l'ensemble, sur la doctrine de Jésus-Christ, Papias se soit aussi grossièrement trompé avec ses Commentaires. Quand Papias écrit, on donne les Evangiles comme parus; c'est faux, mais c'est la thèse de l'Eglise et des exégètes-critiques. Or, Papias ne connait pas les Evangiles. Il n'en parle pas. S'il en avait parlé, on nous l'aurait dit, et s'il en avait commenté les paroles du Seigneur qu'ils rapportent, il ne serait pas allé chercher le règne de mille ans dans l'*Apocalypse* (1).

C'en est assez pour le moment, pour se convaincre que les

(1) Je n'oublie pas que, annonçant la déclaration de Papias sur Marc, Eusèbe dit: « *Marc qui a écrit l'Evangile...* » Mais c'est là, je pense, une affirmation d'Eusèbe qui ne la met pas au compte de Papias. Et quand bien même il voudrait l'insinuer, le texte de Papias le dément. En admettant même que Papias ait écrit de Marc ce qu'on lit dans Eusèbe, ce ne serait pas encore une affirmation que Marc a fait un Evangile. On peut même conclure le contraire, comme je l'ai fait, beaucoup plus logiquement, et en conformité avec la vérité historique.

déclarations qu'Eusèbe prête à Papias sont une invention d'Eusèbe dans un but bien défini : faire croire que les Evangiles, je ne dis pas : ont pu être, mais ont été écrits avant la fin du premier siècle, contrairement à la vérité. J'ai hâte d'aborder la discussion sur ce que fut Papias, d'après les grimoires d'Eusèbe, citant d'autres auteurs, pour essayer d'éclairer leur lantèrne.

Qui était Papias ? — Par Irénée, que déclare reproduire Eusèbe, nous apprenons que Papias, homme antique, fut un *auditeur* du Iôannès, et compagnon de Polycarpe (*Iôannou akoustis, Polycarpou etaïros*). Et le contexte d'Irénée (1) montre qu'il sagit de l'apôtre Jean qui se pencha sur le sein de Jésus. Jérôme fait pareillement de Papias un disciple du Iôannès, l'apôtre et l'évangéliste (2). Après avoir cité Irénée, Eusèbe, dans l'extrait que nous avons reproduit le premier, contredit Irénée par les déclarations qu'il prête à Papias lui-même, dans sa préface, et d'où ne résulte pas qu'il ait été auditeur de Jean. Mais dans un autre ouvrage de lui, dans sa *Chronique* (3), Eusèbe suit Irénée.

On voit la confiance que mérite Eusèbe qui se contredit lui-même, après avoir fait contredire Irénée par Papias. Irénée, d'après Jérôme (4), fut disciple de Papias, aux « Cinq livres » duquel il en appelle une fois dans son ouvrage *Adversus Haereses* (V. 33, 4), Eusèbe, c'est le temps de Constantin, le quatrième siècle, Irénée, c'est le second siècle. On le fait mourir très vieux vers l'an 200, né vers 130. Tout prouve qu'Irénée a raison contre Eusèbe, quand Eusèbe n'est pas de l'avis d'Irénée : Papias fut auditeur du Iôannès.

Mais attention ! C'est ici qu'il faut voir clair dans les équivoques de l'Eglise.

Etant donné le temps où l'Eglise fait mourir Papias, vers

(1) *Adv. Hoer.*, V. 33-34: Migne, P. G., VII, 1214.
(2) *De Viris illust.* ch. XVIII et Ep. 75 ad Theodoram, CR. III; Migne, P. L. XXIII, 637 et XXII, 687.
(3) *Ad ann., Abraham* 2122.
(4) *Epist.* 75, 3, Migne, P. L. XXII, 682.

160, — et je crois qu'il est mort au moins vingt-cinq ans plus tôt, je dirai pourquoi, — il est impossible qu'il ait été, même mort vers 135, auditeur en personne du Iôannès-Christ crucifié exactement cent ans plus tôt, en sorte que Papias aurait eu 125 ans, si mort vers 160, et cent ans, si mort en 135, supposé né en 35, l'an de la mort du Christ. Il faudrait bien lui ajouter une bonne douzaine d'années et le faire naître cette bonne douzaine d'années avant 35, soit vers l'an 22, pour qu'il ait pu être, utilement, un auditeur du Iôannès-Christ. Papias, la chronologie s'y oppose, n'a pas été un auditeur du Christ-Iôannès.

Quant à avoir été un auditeur du Iôannès, disciple bien-aimé, qui est une invention, un personnage dédoublé du Iôannès-Christ historique, c'est une autre impossibilité toute matérielle.

Et c'est ici, qu'il faut comprendre le langage hermétique d'Eusèbe. Papias a été l'auditeur du Iôannès, auteur de l'*Apocalypse*, en ce sens que c'est lui qui a écouté et entendu et compris sa doctrine, lui seul et le premier, puisqu'il en a fait un commentaire en cinq livres. Il a été son auditeur spirituel ou pneumatique.

Si l'on n'interprète pas ainsi l'expression d'Eusèbe et d'Irénée, donnant Papias comme auditeur, en esprit, du Iôannès, conformément aux allégories du Pneuma, on ne peut expliquer que comme une fraude grossière le renseignement d'Eusèbe et d'Irénée. Il faut choisir.

Ce qui ressort du témoignage d'Irénée, reproduit par Eusèbe sur Papias et dont nous ferons état, non point comme auditeur de Jean, mais comme qualifié *d'homme antique*, c'est qu'il parait avoir été situé chronologiquement à une époque certainement postérieure à celle où il a vécu.

Papias et les filles de Philippe. — Papias, d'autre part, est donné comme évêque ou épiscope, — disons : chef de la communauté juive, — à Hiérapolis, dans la Petite Phrygie (1). Il

(1) C'est ce qui a permis, manœuvre de plus pour fausser la vérité, de faire dire dans Epiphane (LI, 33), que l'Apocalypse a été écrite sous des influences phrygiennes. Et pour le prouver l'auteur parle du

y fut le successeur de Philippe, l'apôtre, le frère de Jésus-Christ, l'Evangéliste, « l'un des sept », dit Eusèbe (1), « l'un des douze Apôtres », avait dit Polycrate.

Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique* (XXXI, 3, 4), cite, en effet, une lettre de Polycrate, évêque d'Ephèse, à Victor, évêque des Romains, qui dit ceci: « de grands astres se sont couchés en Asie qui se lèveront au dernier jour, lors de la

culte de la grande déesse qui était célébré avec le sang d'un taureau ou d'un bêlier (Agneau). Prudence (X, 1011) décrit une cérémonie où un pontife reçoit goutte à goutte sur son corps et sur ses habits le sang de la bête égorgée. Comme dans l'Apocalypse, l'Agneau tient une place éminente: « les saints y lavent leur robe blanche dans le sang de l'Agneau. Vous voyez le joint : Papias, Phrygie, ,Agneau, robes lavées dans son sang, Apocalypse. Est-ce que Papias ne serait pas l'auteur de l'Apocalypse?

Le concile de Constantinople, au VIII[e] siècle, interdit la représentation du Christ sous la vieille image de l'Agneau.

(1) Expression vraiment remarquable. L'un des sept... Quoi? On veut faire croire aujourd'hui que Philippe était l'un des sept... diacres. Et c'est, en effet, ce mot « diacres » que les traducteurs ajoutent au texte tout court : « l'un des sept », dont ils ne comprennent pas la sublime portée.

Mais il ne peut venir à l'esprit de personne qu'Eusèbe citant textuellement les Actes des Apôtres, au surplus, ait employé cette expression abrégée, s'agissant de diacres, dont la fonction, quelque importante qu'elle ait été, n'attire pas spécialement l'attention, au point que l'on puisse penser à eux quand on dit : les sept. Pour les apôtres, que l'on dise les « douze » et pour chacun d'eux, « l'un des douze », on le comprend. Mais les diacres ? Cela est d'autant plus certain qu'Eusèbe, parlant de Philippe comme « l'un des sept », avait cité, peu auparavant, le même Philippe (dans un extrait de la lettre de Polycrate à Victor) comme *l'un des Douze apôtres*, et non point comme l'un des douze tout court.

Les sept dont il s'agit, pour qu'on ne les désigne pas autrement, et pour qu'en les désignant ainsi, saus autre identification, nul ne s'y trompe et sache de qui l'on veut parler, devaient être des personnages autrement illustres que des diacres. Pour tout dire, les « sept » désignent les sept fils de Juda le Gaulonite, de Joseph et de Marie, les sept tonnerres ou Fils du Tonnerre, les sept Boanergués de l'*Apocalypse*. Il est des certitudes historiques contre lesquelles la légende n'a pu réagir qu'en essayant de les rendre amphibologiques.

D'autre part l'assimilation, l'identité de Philippe, diacre, et de Philippe, l'apôtre, ressortent à l'évidence de la confrontation des textes de Polycrate, du Dialogue de Gaïus et des Actes des Apôtres.

venue du Seigneur, quand il viendra du ciel avec gloire pour chercher tous les saints : Philippe, *l'un des douze apôtres*, qui repose à Hiérapolis, ainsi que deux de ses filles, qui ont vieilli dans la virginité, et l'autre qui, après avoir vécue dans le Saint-Esprit, a été ensevelie à Ephèse. Jean, lui aussi l'apôtre qui a dormi sur la poitrine du Sauveur, qui, prêtre, a porté la lame d'or, τό πέταλον, a été martyr et docteur, διδάσκαλος, et a son tombeau à Ephèse ». Eusèbe donne ensuite un morceau du Dialogue d'un nommé Gaïus qui vivait, dit-il, sous le pape Zéphirin vers l'an 200, contre un nommé Proclus, qui déclare : « Après celui-ci, il y eut à Hiérapolis en Asie, quatre prophétesses, les filles de Philippe; leur tombeau est là, ainsi que celui de leur père ». C'est Proclus qui parle et Eusèbe précise que ce « *Proclus est également de son avis* pour ce qu'il vient de rapporter, d'après Polycrate, de la mort de Philippe et de ses filles ». Précision audacieuse : Polycrate, vous venez de le lire, ne connaît que *trois* filles, et non quatre comme Proclus; il en enterre *une* à Ephèse. Proclus dit que le tombeau des quatre est à Hiérapolis. Eusèbe se garde aussi de souligner que son avis et celui de Proclus est contredit par Luc, qu'il va citer et qui parle de quatre filles, et non de trois.

Eusèbe ajoute : « Luc, d'autre part, dans les *Actes des Apôtres* (XXI, 8-9) nous rappelle que les filles de Philippe vivaient alors à Césarée de Judée avec leur père et qu'elles avaient le don de prophétie. Il dit en propres termes : Nous sommes venus à Césarée et nous sommes entrés dans la maison de Philippe l'évangéliste (l'évangéliste ici, comme dans *Pistis-Sophia*), qui était un des sept (des sept frères, fils de Juda le Gaulonite, Joseph en Evangile; et l'on a vu qu'il est aussi l'un des douze). Nous sommes restés chez lui. Il avait *quatre* filles vierges qui prophétisaient ».

Le Juif gnostique qui se cache sous le nom romain de Valentin et qui a écrit un livre *Pistis-Sophia* (Foi-Sagesse) dont nous n'avons plus qu'une version copte, assez mutilée çà et là, nous présente au milieu du IIe siècle, Philippe, parmi les

sept (1), comme celui qui « écrivait chaque jour les paroles et les actes de son frère (le Christ, en passe de devenir Jésus-Christ) ». Il était donc renseigné de première main, sans passer par le canal de Pierre, comme Marc. Il mérite vraiment le titre d'*évangéliste* que lui donnent les Actes des Apôtres. Ils le lui donnent parce que c'était la vérité connue de tous, que l'on n'a pas pu effacer. Où sont les « évangiles » de cet Evangéliste ? Quels sont-ils ? Ne voit-on pas que, puisqu'on ne le fait pas auteur d'un Evangile, c'est parce que et c'est que, si quelqu'un a rédigé ou recueilli et transmis les Logia Kyriaka, les Paroles du Rabbi, c'est lui (2).

Qui sait, même, si ce n'est pas lui qui les a, plutôt que Papias, adressées aux sept Eglises ? Rien d'invraisemblable à cela. En tout cas, c'est lui ou Papias.

Il eut quatre filles, d'après les Actes des Apôtres, qui les déclarent vierges, et furent prophétesses, d'après Polycrate aussi, cité par Eusèbe : « Deux d'entre elles ont vieilli dans la virginité ». La troisième, — d'après Polycrate, Philippe n'aurait eu que trois filles, — « a vécu dans le Saint-Esprit », comme

(1) *Pistis-Sophia*, traduction Amélineau, p. 37.

(2) Personne, parmi les exégètes, n'a paru s'étonner jamais de ce fait et n'a donc cherché à l'expliquer, que ce Philippe, toujours et avec une insistance obsédante qualifié dans les Ecritures *d'évangéliste*, dont Valentin dit qu'il écrivait tous les jours les paroles et les actes du Christ son frère, l'Eglise ne lui attribue plus aucune ligne d'Ecriture. Pierre, Juda, Jean, Marc, Luc, Matthias ont écrit, Philippe, non. C'est bien curieux. Mais qu'est-ce qui n'est pas étrange dans toute l'histoire ecclésiastique du Christianisme ? Oui, je sais, on n'est pas nécessairement évangéliste pour avoir écrit un Evangile. Celui qui répand la Parole de Dieu est évangéliste. On fait dire à Saint-Paul : « Malheur à moi, si je n'évangélise ! » Prêcher l'Evangile, c'est être évangéliste. Et la preuve c'est que, dans les Actes, Philippe justement, unique exemple, en un récit qui apparaît comme un flot détaché de tout le reste, entreprend de convertir un eunuque Ethiopien en train de lire Isaïe sur l'Agneau muet et mené à la Boucherie. Il lui apprend que c'est Jésus et il lui administre le Baptême. Après quoi l'Esprit du Seigneur enlève Philippe que l'eunuque Ethiopien ne voit plus. L'Ethiopien disparaît aussi de l'histoire. Ce doit être lui qui a christianisé l'Ethiopie. Quant à Philippe, enlevé entre Jérusalem et Gaza, il retombe sur ses pieds, sans foulure, à Azot. Et les Actes n'en parleront plus jamais.

la Vierge Marie, et a été ensevelie à Ephèse. Dans le Dialogue de Gaïus, quatre filles, prophétesses, — on ne dit pas qu'elles sont restées vierges, — dont la tombeau est à Hiérapolis, comme celui de leur père.

Quoi qu'il en soit de ces contradictions, Philippe eut des filles, et si deux sont restées vierges, la troisième s'est mariée : vivre dans le Saint-Esprit n'empêche ni le mariage ni la maternité. Au contraire. Exemple : la Vierge Marie qui, remplie du Saint-Esprit, eut neuf enfants : sept garçons, — les sept ! — et deux filles. Si l'une des trois ou quatre filles de Philippe ne s'était pas mariée, Polycrate n'en donnerait pas deux seulement comme « ayant vieilli dans la virginité », qu'il distingue de la troisième « qui a vécu dans le Saint-Esprit ». La formule a même l'air d'une circonstance atténuante, d'une excuse au fait qu'elle s'est mariée. Avec qui ? Ne serait-ce pas avec Papias ? Celle-ci ou l'autre ? Au surplus, Eusèbe, lui-même (*Hist. eccl.* XXX) citant un passage des *Stromates* (III, LII, LIII) de Clément de Rome, confirme: « Pierre et Philippe eurent des enfants; celui-ci même *maria ses filles* (mot à mot: donna ses filles à des hommes). « Ses filles, au pluriel. On ne dit pas ici combien. Toutefois, s'il n'en a eu que trois, suivant Polycrate, on se demande comment deux ont pu vieillir dans la virginité. Il en eut donc quatre, au moins. Il les maria toutes. Clément ne fait pas d'exception. Plus de vierges.

Papias a été à tout le moins un des familiers des filles de Philippe, comme le Christ celui de Martha-Thamar et de Marie, ses sœurs Elles l'ont eu comme confident, comme intime. Elles lui racontaient des histoires merveilleuses. Rien d'impossible à ce qu'il en ait épousé une. Tout permet de l'affirmer. Papias n'a pas connu les filles sans avoir été disciple du père, puisqu'il fut l'auditeur du Iôannès. Il a été à Hiérapolis le suffragant de Philippe avant de devenir son successeur. Et il n'est devenu son successeur qu'ayant épousé l'une des filles, pendant sa suffragance. La vérité est là : on la sent, on la touche. Moins les scribes ecclésiastiques l'ont dite, plus ils la dissimulent, plus ils embrouillent le cas des filles de Philippe et de Papias, plus on peut être sûr que c'est la vérité.

L'appellation *Papias* est une épithète : petit père, petit pape, petit pope, diminutif de Pappas. Papias, qui n'a plus de nom de circoncision, fut le « petit pape » de Phrygie, dont Philippe fut le Pappas, avant lui : et tous deux, beau-père et gendre, devenus évêques quand le nom fut inventé, bien plus tard.

Chronologie de la vie de Papias. — « Il n'est guère possible, faute de points de repère sûrs, déclarent O. Bardenhewer, P. Godet et C. Verschaffel (1), d'assigner une date précise à la vie de Papias. Peut-être est-il né de l'an 70 à 90 et mort de l'an 161 à 163 ». Une date précise ? C'est en effet, bien difficile. Mais les chiffres choisis par les auteurs précités, comme d'ailleurs par tous les critiques, plus ou moins influencés par l'autorité de l'Eglise, ne sont pas vraisemblables, appliqués à un « ancien » qu'Irénée appelle déjà « homme antique » (2).

Philippe, frère du Seigneur, son apôtre en Evangile, est à peu d'années près, son cadet, le Seigneur Christ, étant, on le sait, l'aîné des « sept ». En l'an 35-36 de notre ère, date de la mise en croix, 788-789 de l'ère de Rome, le Messie-Christ, le Crucifié de Ponce-Pilate avait cinquante ans (3).

Philippe, fils de Juda le Gaulonite, le Joseph évangélique, père des « sept », est né au plus tard en 760-761, Juda ayant été tué dans la Révolte du Recensement, qui est de 760 de Rome, 7 de l'ère vulgaire. En 35 = 788, il a vingt-huit ans au moins. Etait-il déjà marié ? On se marie jeune, en Orient. Ses quatre filles étaient-elles nées ? Admettons qu'il ne se soit marié qu'à trente-cinq ans et qu'il ait eu ses quatre filles, ayant trente-cinq et quarante-cinq ans d'âge. La plus jeune naît lorsqu'il avait quarante-cinq ans, soit, au plus tard en 805 de Rome, 52 de l'ère vulgaire. Elle aurait eu vingt ans

(1) Ouvrage cité, p. 126.

(2) Irénée disparaît de l'histoire, à Lyon, entre 177 et 200, lors de la prise de Lyon, par Septime-Sévère, vainqueur d'Albinus à Trévoux. Il aurait, enfant, été l'auditeur de Polycarpe, mort martyr, dit l'Eglise en 155. J'ai l'impression, fondée sur ce que je vais dire de Papias, que toutes ces dates sont reculées de vingt à trente années.

(3) J'ai discuté toutes ces questions d'âge et de chronologie dans L'ÉNIGME DE JÉSUS-CHRIST et dans JEAN-BAPTISTE ET JEAN.

à la prise de Jérusalem par Titus. Si c'est elle, la plus jeune, qu'a épousée Papias, — et si Papias a épousé une fille de Philippe plus âgée, notre discussion est encore plus vraie *a fortiori*, — on peut estimer humainement qu'elle s'est mariée vers cette époque, aux environs de sa vingtième année. Raisonnant toujours humainement, Papias, son mari, devait être plus âgé qu'elle, il pouvait l'être de beaucoup; mais limitons le plus possible cette différence d'âge. Voulez-vous donner à Papias le même âge qu'à sa femme ? Il serait né, ayant vingt ans, vers 72 de l'ère vulgaire, vers 52, quelque dix-sept ans après la crucifixion (1).

J'ai, dans tous ces calculs, fait les supputations les plus serrées pour faire naître Papias le plus tard possible. Il est vraisemblable d'admettre qu'il est né avant l'an 52. Mettons en chiffres ronds, qu'il est né au milieu du Ier siècle, en 50. On s'explique ainsi qu'Irénée le qualifie de « homme antique ».

Je conclus que les chiffres « entre 70 et 90 » de l'éminent O. Bardenhewer, comme date de naissance de Papias, sont trop lointains d'une vingtaine d'années. Pour avoir été l'auditeur et le disciple de Philippe, né au plus tard en l'an 7, et né certainement plus tôt, — on ne sait quand il est mort, mais enfin tous ces fils de Joseph-Juda, n'ont pas vécu, comme le pseudo-Iôannès, l'aîné, jusque sous Trajan, — pour avoir fréquenté

(1) Bien que tout ait été mis sens dessus dessous, dans Flavius-Josèphe, comme dans un appartement objet d'un cambriolage, surtout dans la partie qui comprend le 1er siècle de notre ère, ce qui doit nous inviter à user de réserve dans l'appréciation de certains faits et l'utilisation de certains éléments, je ne puis cependant pas oublier que dans le récit de la prise, par Titus, de Gamala, patrie de Juda-Joseph et de ses fils, dont le Christ et ses frères, parmi lesquels Philippe, il est fait mention, comme seules survivantes du massacre de 8.000 habitants par les Romains et de la mort volontaire de 5.000 assiégés se précipitant « du haut de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie », comme dit le Selon-Luc, seules survivent, dis-je, expressément citées, deux filles de *Philippe*, donné comme fille de Joachim, nom du père évangélique de la Vierge Marie, et comme général de l'armée du roi Agrippa. Nous sommes en octobre 70 ou 71. Gamala, Philippe, fils de Ioachim, deux filles de Philippe ? C'est bien curieux. Ce qui est aussi étrange, c'est que ce Philippe soit à Gamala, l'ennemi des Romains, étant général d'Agrippa, leur allié.

intimement les filles de Philippe, et, ce qui n'est pas invraisemblable, pour avoir peut-être épousé l'une d'elles, pour avoir succédé à Philippe comme épiscope dans la communauté judéo-millénariste d'Hiérapolis, Papias n'est pas venu aussi tard que veulent le faire croire les données des exégètes et critiques, et les scribes ecclésiastiques.

Papias est né au plus tard vers 50, et pour être plus vrai, entre 35 et 50. Je le crois contemporain, à très peu d'années de différence en moins, de Flavius-Josèphe, l'historien son compatriote qui, lui, est passé après 70, de l'autre côté de la barricade.

La date des Commentaires des Paroles du Rabbi. — « Un mot dit en passant sur le règne d'Hadrien (1), et qu'une citation de Philippe de Side nous a rendu, donne à croire que l'ouvrage (de Papias) fut composé après la mort de ce prince (138) ». S'il fallait se fier à ce mot de Philippe de Side, qui *donne à croire,* — il n'est fait que dans ce but trompeur, Papias aurait donc composé son livre après 138, — soit âgé d'environ 90 ans, d'après la date de naissance que je préconise, — et entre l'âge de 48 à 68 ans, d'après les dates de O. Bardenhewer, que je calcule comme trop reculées. Mais, outre que la date 138 de la composition des Commentaires de Papias sur les Paroles du Rabbi, ne fait que « donner à croire » que l'ouvrage est postérieur à 138, il suffit de savoir ce qu'étaient et l'*Apocalypse* et les Commentaires de Papias, pour se persuader que ces cinq livres de Commentaires ne peuvent avoir été écrits et publiés que bien avant la mort d'Hadrien et bien avant la destruction de la nation juive en 135. Ils n'ont aucun sens après. Ils n'ont plus d'objet. Le rêve « eschatologique » est dissipé. Ils sont anachroniques, comme le seraient les Poésies de Paul Déroulède après la grande guerre et le Traité de Versailles en 1919. La cause qui les aurait fait naître n'a plus aucun intérêt actuel.

Enfin, on fait mourir Papias vers 161-163, martyr à Per-

(1) *Les Pères de l'Eglise,* par O. Bardenhewer, etc., p. 127.

game, vers la même époque que Polycarpe à Smyrne. On lit ceci dans le *Chronicon paschale* (1). Mais comme « le détail, sans conteste, nous vient en droite ligne d'Eusèbe », et que « c'est par erreur qu'au nom de Papylus. habitant de Pergame (2), l'auteur du *Chronicon,* ou bien un copiste, a substitué celui de Papias », il ne reste rien de l'hypothèse relative à la date 161-163, comme celle de la mort de Pappias (3).

Bien que la date de la mort de Papias ne change rien sur le fond essentiel et substantiel de la vérité historique concernant l'*Apocalypse,* je pense qu'il est plus conforme à la vraisemblance et à la logique, conformément aux considérations qui précèdent sur la chronologie générale de sa vie, que Papias n'a pas dû survivre aux évènements du règne d'Hadrien et notamment à la guerre de Bar-Kocheba, qui se termina par la destruction de la nation juive. Il aurait eu, à cette époque, d'après mes supputations, au minimum 85 ans, ce qui est un bel âge. S'il a été « martyr », peut-être les Romains d'Hadrien l'ont-ils condamné à mort, comme l'un des fomentateurs de cette dernière révolte juive, et soit à l'occasion de cette guerre, soit antérieurement, à l'époque ou dans les années qui ont suivi la translation de l'*Apocalypse* en grec et son Envoi aux Eglises, c'est-à-dire, dans les années qui ont suivi l'avènement de César-Domitien. Et je penche plutôt vers cette dernière possibilité.

On ne peut pas, en effet, malgré le peu d'importance que les historiens lui attribuent, ne pas souligner le fait que les affaires « juives » ont tenu une très grande place sous le règne de Domitien.

Bien que Suétone ne consacre que quelques lignes éparses aux exécutions de personnages consulaires comme Flavius Clémens, Acilius Glabrion, ainsi qu'aux proscriptions de Flavia

(1) Migne : Pat. gr. XCII, 628).
(2) Qu'on lit dans Eusèbe, Hist. eccl., IV, 5).
(3) Photius, Bibl. cod. 232, fait de Papias un martyr. Martyr ou non, cette déclaration ne nous renseigne pas sur la date de la mort. Ce qui concerne le *Chronicon paschale* avec appréciations entre guillemets est tiré de l'ouvrage cité, p. 126, de O. Bardenhwer.

Domitilla et autres Romains bien placés, que l'Eglise revendique comme martyrs chrétiens, alors que tout prouve qu'ils ne furent que des prosélytes juifs, férus des espérances juives de l'*Apocalypse*, ce que nous savons par cet historien, nous permet d'inférer que la propagande judéo-messianiste a redoublé de vigueur sous Domitien, en Palestine et à Rome, comme dans tout l'empire méditerranéen. Et l'on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que cette propagande s'inspirait, non pas des Evangiles de bonté, qui n'existaient pas, mais de la haine contre la Bête, qui tenait la Judée sous le joug, surtout depuis la guerre de Vespasien (1).

L'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, au IVe siècle, s'est fait l'écho, — aussi atténué que possible, comme on s'en doute, et avec la présentation la plus équivoque qui soit, dans la forme, à sa manière ordinaire, — de cette effrénée et incontestable propagande millénariste et apocalyptique à la fin du Ier siècle et au commencement du second, sous Domitien.

J'ai raconté, dans L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST (pages 180 et suivantes), comme l'une des preuves, entre autres, que le christianisme, n'a pas, pendant plus de cent ans, d'autre origine que la secte des Galiléens-Nazaréens-Kanaïtes de Juda de Gamala et de ses descendants, parmi lesquels le Christ, Ménahem, Bar-Kocheba, pour ne citer que les plus illustres, tous animateurs et chefs des rébellions et insurrections juives contre Rome, — j'ai même reproduit les textes d'Eusèbe, littéralement, — j'ai souligné quelques incidents de la politique de Domitien contre les *Juifs de la race de David* qu'il ordonna, déclare Eusèbe sans rire, de tous détruire, et j'ai exposé, toujours selon Eusèbe, la comparution devant lui des petits-fils de Juda, frères du Christ. Domitien, affirme Eusèbe, craignait la venue du Christ, comme Hérode. Il interrogea donc ces « dominicaux », ces parents du Seigneur, après qu'ils lui eurent avoué être de la race de David, « sur le Christ et son royaume, sur la nature de sa royauté, sur le lieu et l'époque de son appa-

(1) Dion Cassius, au IIIe siècle, dans le Résumé qu'a fait de son histoire le moine Xiphilin, au XIe siècle, confirme dans l'ensemble Suétone. (Voir JEAN-BAPTISTE, p. 220 et suivantes).

rition ». Si vous ne reconnaissez pas là — que le récit soit vrai ou faux, — en Domitien, un César qui connait les prophéties de l'*Apocalypse* et qui s'en est inquiété, non pas parce qu'il en a peur, mais parce qu'il sait qu'elles troublent l'ordre public, dont il a la charge, je me demande ce que vous pouvez désirer de plus (1).

Et, pour nous prouver qu'il se moque cyniquement du monde, avec toute l'Eglise dont il est l'historien, Eusèbe ne craint pas de nous raconter cette histoire des « Dominicaux » et de leur royaume angélique avec Domitien, au moment même où ce Domitien vient de mettre à mort Flavius-Clémens et Glabrion (en 95) et d'exiler dans une île, — et ceci, Eusèbe le rapporte dans son Histoire (II, 18), — la sœur dudit Flavius Clémens, *pour crime de Christianisme,* que Dion Cassius exprime ainsi : « se fourvoyer dans les rits judaïques », à propos de Clémens et de Glabrion.

Domitien a donc renvoyé plus tranquilles que le Baptiste, sous Hérode, et comme de candides paysans, les parents du

(1) Les « dominicaux » répondent à Domitien « que le règne du Christ n'était ni de ce monde, ni de la terre, mais céleste et angélique, qu'il se réaliserait à la fin des temps, quand le Christ-Messie, venant dans sa gloire, jugerait les vivants et les morts et rendrait à chacun selon ses œuvres. « Sous la plume d'Eusèbe, empruntant d'ailleurs ses dernières expressions à l'*Apocalypse,* les « Dominicaux » apostasient lamentablement, renient le « manifeste », la Révélation de leur arrière grand-oncle, et parlent à la fin du Ier siècle, ayant connu la crucifixion en 35 et la défaite juive de 70 sous Vespasien, comme des Judéo-chrétiens du IVe siècle, en qui la faillite de l'Espérance d'Israël, qu'ils n'ont sûrement pas vue en 135, sous Hadrien, puisqu'on ne les fait pas survivre après Trajan, laisse persister la revanche évangélique, remise *sine die.* Et Domitien les renvoie en Judée. Sacré Domitien ! qui ne sait rien sur le Christ, pour qu'il ait besoin de faire venir à Rome, afin de s'en instruire, des « Dominicaux ». Flavius-Josèphe, qu'il honore particulièrement, ne lui a pas fait lire ses ouvrages. Personne ne lui a parlé de Saint-Pierre, pape à Rome, de l'an 40 à l'an 66. Paul *itou* lui est inconnu. Et les Evangiles qui, depuis 75 au moins sont entre toutes les mains, son bibliothécaire, — il s'appelait Sextus, — ne les lui a donc pas fait lire ? Drôle d'homme, ce Domitien qui, envoyant jusque dans Alexandrie tirer des copies d'ouvrages perdus, ne connaît que *l'Apocalypse,* comme Ecriture chrétienne. D'Evangiles, point. Voilà l'explication.

Sauveur. A cause de l'impression qu'il en reçut, il fit cesser la persécution contre les « chrétiens », qui s'était réveillée, parait-il, dès 95, et, s'il faut en croire les scribes d'Eglise, tels que Méliton de Sardes, Tertullien, Eusèbe, Lactance, Sulpice-Sévère qui font de Domitien un acharné persécuteur, un autre Néron. Paul Orose rapporte que ce prince entreprit, par de cruels édits partout publiés, d'anéantir l'Eglise du Christ. En fait d'édits, partout publiés, nous n'en connaissons qu'un seul et d'après Suétone, si curieux cependant d'ordinaire des plus minces détails, et muet d'ailleurs sur les chrétiens : « Des impositions, dit-il, sur les Juifs furent perçues plus rigoureusement que toutes les autres. On y soumettait également ceux qui suivaient la loi judaïque sans en avoir fait profession publique et ceux qui niaient être de famille juive pour s'exempter des tributs imposés à cette nation ». C'est le « fiscus judaïcus ».

C'est entendu ! Mais ces impositions, quelle en fut la raison ? Ont-elles « puni » une rébellion juive, judéo-christienne ? ou bien ont-elles été la cause d'une révolte, comme celle du Recensement de Quirinius, sous Auguste ?

Bien que la première hypothèse soit plus vraisemblable, nous ne le saurons jamais. Car si les scribes d'Eglise vitupèrent sur la persécution, ils se taisent, prudemment, sur la cause ou le prétexte de ladite persécution. Ainsi peuvent-ils tout imaginer sans contrôle. Tacite nous manque absolument sur le règne de Domitien. L'Eglise a laissé perdre la fin de son ouvrage, *Histoires*, qui s'achevait par ce règne. Et cette perte, qui est de son fait, ouvre la voie à toutes les suspicions. Quand on n'a pas peur d'être démenti, on conserve avec de religieux scrupules les pièces des dossiers.

De tout cet ensemble, persécutions dont on ne donne ni la cause, ni le prétexte, comparution vraie ou fausse des « Dominicaux » devant Domitien, aboutissant au reniement par eux de l'*Apocalypse*, on peut conclure, au minimum, en faisant ce rapprochement légitime que l'Eglise « avoue » le règne de Domitien comme apparition de l'*Apocalypse*, que le texte grec que nous en avons, malgré des suppressions, additions, sophis-

tications ultérieures, date bien de cette époque et que c'est son expansion dans le monde romain, y causant une effervescence nouvelle, qui a motivé et qui explique, et justifie, sans besoin de recourir à l'argument d'une persécution véritable, la politique prévoyante et forte de Domitien en vue du maintien de l'ordre dans l'Empire. Et l'on comprend la haine contre Domitien, honni comme persécuteur de ceux qui ne rêvaient que la destruction de cet Empire. Ils sont de cette espèce de gens qui, dès que, sans leur faire de tort, on les empêche d'empiéter sur les droits d'autrui, dès qu'on se met contre eux en état de légitime défense, piaillent à cor et à cri à la persécution. Ils sont de tous les temps et tout particulièrement du nôtre. Ils ont des Eglises, des Temples, des journaux et revues, des postes officiels même de T. S. F., sous la République laïque, où ils peuvent librement répandre leurs doctrines historiques offensantes pour la Vérité et la Raison. Et dès que des recherches objectives et scientifiques aboutissent à l'effondrement de leurs fables, ils se plaignent d'attentats contre la liberté de la conscience et contre le respect de la pensée. Comme s'ils respectaient la pensée et la conscience des autres, hier et aujourd'hui, qu'ils vont violenter jusqu'à domicile !

Je ne puis donc que conclure, par une affirmation certaine, que Papias a produit ses Commentaires des Paroles du Seigneur, non pas même au début du IIe siècle, suivant de très près le lancement de l'*Apocalypse* grecque dans le monde occidental, mais plus tôt. La chronologie de la vie de Papias, à côté de celle de Philippe et de ses filles, les événements historiques sous Domitien et la politique juive de cet empereur me paraissent militer en faveur de cette opinion que c'est plus tôt, bien plus tôt que 96, peut-être, vers 80, qu'il faut placer la date de l'œuvre de Papias, dont l'antiquité confirmée par Eusèbe, qui en fait une cause de son autorité, avait déjà été signalée par Irénée « florissant » dans la seconde moitié du IIe siècle, et qui fait de Pappias un homme antique. Est-il exagéré de mettre soixante ans entre eux ?

L'*Apocalypse*, adaptation grecque, devrait être avancée, comme parution, vers l'an 80. Toute l'argumentation qui précède milite en faveur de cette date, contre toute autre plus tardive.

Ce qu'était l'ouvrage de Papias ? — Il faut bien essayer de tirer la chose au clair, malgré le peu que les scribes d'Eglise nous en ont à dessein fait connaître. Qu'était-ce que ces cinq livres de Commentaires sur les Paroles du Seigneur, et, par suite et, surtout, car c'est le point qui est au fond du débat, et qui est intéressant par dessus tout, qu'est-ce que les *Paroles du Rabbi* ? Les Commentaires nous permettent-ils de conclure avec assurance, comme nous l'avons toujours laissé entendre, que les Paroles que Papias commente c'est l'*Apocalypse* ? (1).

Une certitude indéniable d'abord : c'est que, d'après Irénée et Eusèbe, la doctrine de Papias, c'est le règne de Mille ans, donc l'*Apocalypse*, et ce n'est que l'*Apocalypse*. Est-ce davantage ? Nous allons bien voir.

« On s'abuserait, — divers fragments ne laissent planer là-dessus aucun doute — en faisant du livre de Papias, sur la foi de son titre, un commentaire des Evangiles ».

Ainsi parle M. O. Bardenhewer (2). On s'abuserait d'autant plus qu'à l'époque de Papias, et longtemps après sa mort, les Evangiles n'existent pas. Il n'est pas sûr même que quiconque pense à les faire.

Les commentaires des Paroles du Seigneur, un Commentaire

(1) Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de m'arrêter à discuter l'opinion émise par certains que les Paroles du Seigneur sont des phrases, des sentences, des apophtegmes métaphysiques ou d'ordre plus ou moins moral, dont le prototype serait le Sermon sur la montagne ou autres homélies valentiniennes (postérieures à Papias au surplus) et introduites dans le IV[e] Evangile, notamment. Quand Philippe écrivait tous les jours les paroles et actes de son frère, quand Marcos, interprète de Pierre, écrivait bien que sans ordre, les Paroles du Seigneur, quand Matthieu les couchait en hébreu sur papyrus, ainsi que Papias le déclare, d'après Eusèbe, étriquant la vérité historique, pour la détruire le plus qu'il peut, ces trois évangélistes originaux ne s'attendaient guère à voir rabaisser à des loques de discours, à des bribes de conversations le courant vertigineux des Révélations du Christ, leur maître. Platon et Xénophon, vils païens, nous ont habitués à mieux avec Socrate.

(2) Je cite souvent M. O. Bardenhewer, parce qu'il n'est pas suspect d'hostilité à la « tradition » ecclésiastique. C'est un « croyant » ; ses réserves n'en ont donc que plus de poids. Catholique bavarois, c est un orthodoxe, soumis à l'Eglise. Mais une fière intelligence !

des Evangiles ? Mais voyons ! si c'était vrai, Eusèbe nous l'aurait dit. Il l'aurait crié sur les toits. Au lieu de traiter Papias d'imbécile, il aurait donné quelques précisions, si peu que ce soit, mais enfin quelques-unes, en dehors du règne de Mille ans, sur ces Paroles du Christ que Papias a commentées. Il aurait montré, en citant certaines Paroles, en y joignant les Commentaires de Papias, en quoi cet esprit médiocre s'est trompé, en quoi il les a mal comprises. Il aurait apporté quelques corrections. Or, à cet égard, carence complète, silence absolu.

Les seules et courtes précisions d'Eusèbe à propos de Commentaires de Papias, qui sont évidemment des Commentaires de certaines Paroles du Seigneur, ne portent que sur le règne de Mille ans. C'est donc, — bien qu'Eusèbe insinue que Papias en parle comme l'ayant appris des apôtres qu'il aurait mal compris, — que le règne de Mille ans provient des Paroles du Seigneur, soit que Papias les tienne d'apôtres, ce Philippe qui écrivait chaque jour les Paroles de son frère, soit que Papias, ayant l'*Apocalypse*, ait, comme il est certain, pris le règne de Mille ans dans l'*Apocalypse*. Et il ne peut, même tenant l'*Apocalypse* de Philippe, avoir pris le règne de Mille ans que dans l'*Apocalypse*, car il n'est que là. Pour que, en présentant les Commentaires de Papias, sous le titre de Commentaires des Paroles du Seigneur, on ne nous parle, dans Eusèbe, à propos de ces Commentaires, que du règne de Mille ans, pris dans l'*Apocalypse*, il faut bien que l'*Apocalypse* soit les Paroles du Seigneur. Et cette vérité est si bien la vérité que l'on n'a pas pu effacer, bien qu'en essayant de la noyer, que, jetant Papias par dessus bord, sans pouvoir le passer complètement sous silence, le peu que l'on a dit de lui, tout ce qu'on a pu en dire en une phrase, et qu'on a été obligé de dire, conduit fatalement à cette vérité que les Paroles du Seigneur, c'est le règne de Mille ans, c'est l'*Apocalypse*.

Si les Commentaires de Papias étaient les Commentaires des Evangiles, il n'est pas douteux qu'avant Eusèbe tous les scribes d'Eglise, à qui le faux pourtant ne fait pas peur, l'auraient proclamé. Et s'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils n'ont

pas pu. Si l'Eglise a laissé ou mis dans Eusèbe ce qu'il dit de Papias et du règne de Mille ans, malgré les restrictions sur l'intelligence de l'homme, c'est que, pour des raisons qu'il ne serait pas difficile d'évoquer, mais qui n'importent ici, elle n'a pas pu faire autrement. Ce n'est pas exprès ni de gaieté de cœur qu'un malfaiteur, aussi adroit qu'il soit, laisse subsister des traces matérielles qui permettent de dénoncer le méfait et d'en retrouver l'auteur. Et pourtant, il en laisse. On ne pense pas à tout, quand on agit mal. Ainsi en va-t-il des scribes d'Eglise qui ont refait les écrits des premiers siècles, cinq ou six cents ans après. Ils ont laissé leurs empreintes digitales dans les textes qu'ils ont sophistiqués.

O. Bardenhewer a bien senti, je crois, les graves conclusions que l'on devait nécessairement tirer de son affirmation « qu'on s'abuserait en faisant du livre de Papias, sur la foi de son titre, un Commentaire des Evangiles ». Aussi ajoute-t-il : « Les Evangiles ne sont, après la tradition, qu'une source des doctrines que Papias entreprend d'expliquer et de développer ».

Ainsi les Commentaires de Papias auraient plusieurs sources: 1° la tradition; 2° les Evangiles, à ne retenir que les deux sources que cite Bardenhewer, et qui laisse entendre qu'il y en a d'autres, qu'il n'indique pas, mais parmi lesquelles compte sûrement l'*Apocalypse*.

Bardenhewer est, je pense, de bonne foi. Il raisonne, et, catholique orthodoxe, il y est obligé, comme si, du temps de Papias les Evangiles avaient paru, ce qui n'est pas vrai. Il tient compte aussi de la tradition orale, dont il a trouvé la trace dans Eusèbe. Et il faut louer ce professeur très soumis à la foi d'avoir à l'examen des seuls fragments qui nous restent de l'œuvre de Papias, compris et affirmé que les Commentaires des Paroles du Seigneur, ne sont pas un Commentaire des Evangiles, et, par voie de déduction, que les Paroles du Seigneur, ne sont pas les Evangiles.

Il est facile d'opposer à l'argumentation de Bardenhewer sur la tradition et les Evangiles sources de Papias, la même réponse, sous forme interrogative que ci-dessus : « Comment expliquer, si Papias a eu d'autres sources que l'*Apocalypse*, que rien

dans ce qui subsiste de ce que l'Eglise laisse passer comme renseignements sur Papias et son livre, n'ait trait à des doctrines provenant de la tradition et des Evangiles, mais seulement à la doctrine du règne de Mille ans qui vient de l'*Apocalypse* et rien que de l'*Apocalypse ?* Papias aurait eu la tradition et les Evangiles comme sources à ses Commentaires et rien n'en ressort des extraits d'auteurs parlant de lui et de son œuvre ? Et la seule source que les auteurs, parlant de lui et de son œuvre, laissent entrevoir, c'est, puisqu'il ne s'agit chez lui que du règne de Mille ans, l'*Apocalypse !*

Je dis que c'est inexplicable. Si la doctrine de Papias, comme on peut en être sûr, puisqu'on ne nous parle que d'elle à son sujet, c'est ce Millénarisme, c'est qu'il n'a eu qu'une source à ses Commentaires sur les Paroles du Rabbi, c'est l'*Apocalypse,* et c'est que l'*Apocalypse* n'est pas autre chose que les Paroles du Rabbi.

Ce qui a trompé Bardenhewer, déclarant que les Evangiles sont, après la tradition, et ne sont qu'une des sources des doctrines de Papias, c'est que de nombreux morceaux des Commentaires de Papias sur l'*Apocalypse* sont passés, ainsi que certains éléments de l'*Apocalypse*, dans les Evangiles. Autrement dit, ce ne sont pas les Evangiles et la tradition qui ont été des sources aux Commentaires de Papias, comme le croit et le dit Bardenhewer c'est l'*Apocalypse* et les Commentaires de Papias qui sont les sources où se sont abreuvés jusqu'à l'ivresse tous les scribes qui ont travaillé aux Evangiles.

Il est aisé de voir, par exemple, que la Nativité de Matthieu et de Luc, avec Bethléhem et sa Crèche, a son origine dans le prodige de la Femme enceinte de l'*Apocalypse;* que la fuite en Egypte est en embryon dans la poursuite par le Dragon de la femme qui se réfugie sur les bords du Nil. Certainement les Commentaires de Papias apportant des éclaircissements plus ou moins circonstanciés, ont dû faciliter aux scribes des Evangiles leurs rédactions postérieures.

Par la *Chronique de Georges Hamartholos,* qui est du IX[e] siècle, on peut inférer qu'au livre II de ses Commentaires,

Papias racontait la crucifixion du Christ-Iôannès, et que, par suite, son ouvrage ne manquait pas de parties narratives.

Voici le texte de la Chronique d'Hamortholos : « Après Domitien, Nerva régna pendant un an. Ayant rappelé Ioachanan de l'île, il lui permit de demeurer à Ephèse. Resté seul survivant des douze disciples, il fut, après avoir composé son Evangile, jugé digne du martyre, car Papias, évêque d'Hiérapolis, qui fut témoin du fait, raconte dans le second livre sur les Paroles du Seigneur, qu'il fut tué par les Juifs, accomplissant, aussi bien que son frère, la parole que le Christ avait prononcée sur eux ».

De ce récit du IX° siècle, qui fait cependant état de toutes les fables évangéliques et ecclésiastiques, deux vérités avouées émergent :

1° C'est que le frère du Iôannès-Christ dont il est question ici, c'est Simon dit la Pierre sur qui Jésus au III° siècle prononcera la parole fameuse : « Tu es Pierre et sur cette pierre, etc. ». Comme il prononcera répondant à Simon-Pierre à propos de Jean, son double de chair : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? ».

2° C'est que Papias, dans son second livre, racontait la mort du Iôannès historique, ici devenu Iochanan, cette mort dans les Evangiles étant devenue celle de Jésus, naturellement, par substitution du dieu Jésus au Iôannès-Christ, avec cette caractéristique du jargon ecclésiastique que cette mort, s'agissant d'un dieu, est une Passion.

Un infime détail, par recoupement, permet de confirmer le fait. Dans le IV° Evangile, de Cériothe, et mis sous le nom de Iôannès, le corps du Christ est embaumé. Dans ce but le nommé Nicodème apporte une composition de myrrhe et *d'aloès*. Or, dans un manuscrit arménien du XII° siècle, que Conybeare a retrouvé et a publié en 1894, on lit, au sujet de cet aloès qui servit à embaumer le cadavre du Christ : « Il est certain que l'aloès est une espèce d'encens, comme l'enseignent le géographe Moïse de Khorène et *Papias* ».

Quand on sait que Cérinthe n'a travaillé qu'avec les Commentaires de Papias sur sa table, et lui a fait de tels emprunts

qu'à un certain moment, on a prétendu que son Evangile était de Papias, sous la dictée de Iochanan (1), on ne gardera aucune espèce de doute sur cette vérité que, si l'ouvrage de Papias a disparu, la plus grande partie en a du moins été utilisée pour la composition des Evangiles.

Si des chapitres entiers manquent, dans l'*Apocalypse,* que l'on a remplacés par les hors-d'œuvre de l'Envoi, dont les Lettres sont sans rapport avec la matière de la Révélation, on peut être sûr que la substance de ces chapitres n'a pas été perdue ?

L'*Apocalypse*, sous forme de prodige, nous fait assister à la naissance du Christ. Il est vraisemblable qu'elle devait contenir aussi la justification divine de sa mission. Les scènes du Baptême au Jourdain, l'investiture du Christ, fils de Dieu, par la Colombe céleste et la voix de l'Abba, qu'on lit aujourd'hui comme récits évangéliques, et que l'on sent tout particulièrement « travaillés », proviennent à l'évidence de l'*Apocalypse*.

Quand Eusèbe prête à Pappias, dans les termes les plus vagues, des « histoires merveilleuses, résurrections de morts, paraboles étranges, d'après Aristion et Jean le Presbytre », on voit bien qu'il cherche à ridiculiser Papias, pour l'éliminer et éliminer l'*Apocalypse*, mais tout de même, alors qu'il se garde bien de nous éclairer sur ces « paraboles étranges », en ne donnant aucun récit, aucun détail, est-il téméraire de penser que Papias n'est pas pour rien dans la confection de la plupart des paraboles, similitudes et thargoums des Evangiles.

Toutes les images du Christ moissonneur, vendangeur, qui sont dans l'*Apocalypse*, il est évident que Papias en avait tiré des développements, en avait donné des explications, appropriés aux retards que l'Histoire a fait subir à la réalisation de l'Espérance d'Israël, à l'avènement du Royaume.

(1) Dans le prologue d'un manuscrit du Vatican du IXe siècle. Voir L'EVANGILE DE JEAN, par le père Calmes, 1904, p. 61.

Au reste l'Eglise l'avait aussi attribué, ce IVe Evangile, à Clément de Rome, à Prochorus, même à Cérinthe, pour suivre un moment les Aloges, les seuls qui ont dit vrai à cet égard, avant de finir par l'attribuer à Iochanan.

Les paraboles du Semeur, des Vignerons dans la Vigne, du Roi impitoyable, du figuier séché, des dix Vierges, le Jugement dernier, la Cène, les variations sur le thème de l'Agneau, que de pages des Evangiles qui sont en germe dans l'*Apocalypse*, et dont Papias a donné sûrement des Commentaires dans la substance de ses cinq livres (1).

Lorsque les scribes, pendant quatre siècles, auront, sur des papiers successifs, amalgamé tant bien que mal aux éléments venus des Commentaires de Pappias les conceptions cérinthiennes et gnostiques sur l'Æon Jésus, avec retouches de fignolage pour cacher les joints et pour enlever autant que possible les bavures, pour finir par la création de « Jésus-Christ », tout en atténuant et allégorisant l'histoire, inventant Jean-Baptiste décapité et le disciple Jean, auteur de l'*Apocalypse*, pour les séparer définitivement du crucifié de Ponce-Pilate, avec des nativités distinctes, deux ou trois espèces de supplices mortels, sans compter d'autres fraudes, plus ou moins dissimulées, la fable évangélique sera « parfaite », au Ve siècle.

Qui sait ? Puisqu'il y a trois Evangiles synoptisés, et qu'on s'étonne qu'ils se ressemblent tant, n'est-ce pas du IIe livre des Commentaires de Papias qu'ils proviennent ? J'en suis sûr. Deux des noms d'auteurs, Marc et Matthieu ne sont-ils pas déjà dans Papias ? Les scribes ecclésiastiques, dans leurs « créations » ne se sont jamais beaucoup fatigué la cervelle. Leurs matériaux sont toujours à portée de leur main, ainsi que le Saint-Esprit.

En définitive, c'est de l'*Apocalypse*, ou plutôt des Commentaires de Papias, successivement repris, amendés, devenus ou nommés dans un but de tromperie les Mémoires des Apôtres, puis refaits et encore refaits, suivant les humeurs de l'Esprit, c'est-à-dire suivant les besoins des polémiques, que sont sortis les trois Evangiles synoptisés, le quatrième en provenant de même, mais paru à une époque bien antérieure à celle où l'Eglise a dû mettre un sceau définitif, *ne varietur*, sur le

(1) Voir aussi, à propos de ce que dit Jésus dans les Evangiles sur les Eunuques, le chap. II, au § le « Isch » androgyne, p. 74 et surtout p. 81.

texte des trois synoptisés, vu, revu et corrigé, mis au point (1). Si le IVe Evangile, de Cérinthe, n'a pu être synoptisé, bien qu'on l'ait gravement sophistiqué, pour atténuer sa doctrine du Iôannès-Christ en chair, distinct du Dieu ou Verbe Jésus, c'est qu'il a circulé dans les sectes, et s'est répandu, si universellement admis et reconnu, que, même après son triomphe, l'Eglise n'a pu le faire disparaître, ce qui ajoute encore à toutes les confusions.

De Papias et de son œuvre, il ne reste plus que les calomnies de Basile, — déjà ! — sur l'homme, que quelques ironies sans en avoir l'air sur les fables et histoires qu'il raconte, pour les écarter par le ridicule et rendre impossible la découverte de la vérité, savoir : que moins ridicules qu'on ne le dit, ces fables et histoires, convenablement retouchées et adoptées, sont passées dans les Evangiles.

Mais n'importe ! Malgré tant d'efforts désespérés de l'Eglise, une certitude s'impose qu'il faudra bien qu'enregistre un jour la science officielle.

C'est qu'à la fin du Ier siècle, et au début du second, alors qu'aucune autre Ecriture chrétienne n'existe, il y a un Juif, scribe apostolique, qui a écrit « qu'il y aura Mille ans après la résurrection, que le règne du Christ aura lieu sur la terre », qui tient cette vérité de l'*Apocalypse*, car elle n'est que là, qui a donc en main l'*Apocalypse* dont il a fait cinq livres de Commentaires, et que, puisque l'Eglise dit que ce sont les Commentaires des Paroles du Seigneur, c'est que les Paroles du Seigneur, c'est l'*Apocalypse*.

(1) « Tout le monde sait, disait Faustus, qui, quoique manichéen, fut un des plus grands savants et un homme des plus honnêtes du IIIe siècle, et qui n'a pas aspostasié sa foi, comme un vulgaire Saint-Augustin, pour les revenus d'un évêché chrétien comme celui d'Hippone, tout le monde sait, — pas lui seulement, — que les Evangiles n'ont été écrits ni par Jésus-Christ, ni par ses apôtres, mais LONGTEMPS APRÈS, par des inconnus qui, jugeant bien qu'on ne les croirait pas sur des choses qu'ils n'avaient pas vues, mirent à la tête de leurs récits des noms d'apôtres ou d'hommes apostoliques et contemporains. »

Et je ne jurerais pas que, dans sa teneur actuelle, ce texte, dont on

La destruction des Commentaires de Papias. — Si Eusèbe n'était pas un imposteur, même quand, et surtout, lorsque sur le règne de Mille ans qui est dans l'*Apocalypse*, il en attribue l'invention à Papias, l'accusant de n'y avoir d'ailleurs rien compris, et si l'Eglise couvre et confirme Eusèbe, pourquoi l'œuvre de Papias a-t-elle disparu ? Et si elle a disparu, c'est que l'Eglise l'a détruite, car, ayant tenu tous les manuscrits entre ses mains, elle pouvait, elle devait nous conserver cette œuvre, au lieu de faire copier par ses scribes tant d'autres manuscrits de religiosité à la guimauve.

« Perte la plus regrettable peut-être qu'ait subie la littérature chrétienne primitive », dit M. O. Bardenhewer (1).

Certes ! Et irréparable ! Mais à qui la faute ? Qui a commis le crime ? Sinon l'Eglise à qui il a profité, et qui s'en console. Nous, pas.

Eusèbe a eu entre les mains, avec l'*Apocalypse*, l'ouvrage de Papias, « qui, à nombre d'indices, on peut en être sûr, continua de circuler, sinon en Orient, du moins en Occident, jusqu'au déclin du Moyen-Age » (2). En 1218, l'Eglise de Nîmes, d'après Gallandi, conservait encore l'ouvrage tout entier. Aujourd'hui, plus rien, sauf les débris dans des citations d'Irénée, d'Eusèbe, de quelques écrivains ecclésiastiques des âges suivants. C'est à ces destructions que servent les guerres contre les Catharres et autres Albigeois (3).

attendrait plus de précisions, n'ait pas été « censuré » par l'Eglise au Moyen-Age.

(1) O. Bardenhewer, p. 127, ouvr. cité. Affirmation qui est une condamnation pour l'Eglise.

(2) O. Bardenhewer, p. 127, ouvr. cité. Affirmation qui est une nouvelle condamnation pour l'Eglise.

(3) Ce parti-pris de l'Eglise de faire ou laisser disparaître méthodiquement, systématiquement, les documents les plus anciens, les plus proches des évènements relatifs à ses origines, ne fait pas seulement planer des soupçons légitimes sur les ouvrages « ecclésiastiques » qu'elle présente aujourd'hui, pour justifier la « vérité » qu'elle a péniblement échafaudée; il permet d'affirmer qu'elle a fabriqué les ouvrages, titres à elle-même, où l'on peut, avec un peu d'esprit critique, trouver la marque, la preuve de la fraude et de l'imposture, — les empreintes digitales, — pour faire « son histoire », fantaisie litté-

Pourquoi l'Eglise a-t-elle détruit l'œuvre de Papias ? Voilà la question. Et voici la réponse.

Elle l'a détruite, parce que les Commentaires de Papias étaient la preuve éclatante que les Paroles du Seigneur, c'est l'*Apocalypse*, et que l'*Apocalypse*,. c'est le Seigneur, c'est le Christ crucifié par Ponce-Pilate, qui en est l'auteur, et que toutes les Ecritures qu'elle produit, à part l'*Apocalypse*, dans le Nouveau Testament ne sont, au point de vue de la vérité de l'histoire que des pièces fausses, composées par des scribes à des époques successives à partir de la seconde moitié du IIe siècle, jusqu'au IVe et Ve et sauf corrections au-delà (1).

Au surplus, et pour faire reste de droit à l'Eglise, je répète, comme une certitude, qu'une partie importante de l'œuvre de Papias a été utilisée pour composer ces Evangiles, dans lesquels elle a été fondue en partie.

Le Millénarisme. — Le Millénarisme est la doctrine fondamentale du Christianisme, le dogme essentiel, au Ier siècle, et il n'a pas cessé de l'être, malgré tous les efforts de l'Eglise pour se dégager de sa gangue judaïque, jusqu'au Moyen-Age de l'An Mille, dont les « terreurs » prouvent que les Chrétiens croyaient encore à la fin du règne de mille ans de l'*Apocalypse* à ce moment, suivi des effroyables châtiments du jugement dernier.

Le règne de Mille ans, prophétisé dans l'*Apocalypse* par le Christ, précédant, sous les Poissons, le retour de l'Agneau qui, s'il devait précipiter les réprouvés dans l'étang de feu et de soufre, donnait la vie éternelle aux cycles des cycles, dans la Jérusalem-Nazareth, toute en or et pierreries, dans le monde renouvelé, ce règne, les « chrétiens » des origines, Juifs fana-

raire à côté du drame tragique qui s'est déroulé en Judée entre le siècle d'Auguste et le règne d'Hadrien compris, dont la dispersion de la nation juive, rayée de la carte du monde, fut le dénouement. Sa méthode a été aussi, quand elle n'a pu détruire les témoignages qui la contredisent, de les fausser cyniquement.

(1) Ainsi Eusèbe a beau jeu aussi, pour prêter à Papias des ragots, d'ailleurs peu probants pour la confection des Evangiles, sur Pierre-Kephas, le Simon juif, Matthieu-Matthias, et Marc.

tiques et goïm judaïsés, l'ont attendu, espéré et leurs guides orthodoxes n'ont cessé de l'affirmer comme une promesse, une révélation de Iahweh par le truchement du Iôannès. Le règne de Mille ans est d'ailleurs le dernier cycle, la conclusion des Destinées du Monde, l'aboutissement de toutes les Prophéties de l'Ancienne Alliance que le Christ devait réaliser. Si le Christ n'avait pas annoncé, prêché, enseigné le règne de Mille ans, à son profit, lui, Roi, il aurait menti à son propre destin, « ce pourquoi il est venu au monde, ce pourquoi il est né », fils de chair de Marie, mais existant de toute éternité, car il s'intégrait lui-même dans le thème astrologique. Bien qu'en dehors de l'*Apocalypse* où il a été déjà très atténué, et bien que les scribes aient voulu dégager le Christ du thème des Destinées du Monde, à faire croire qu'il y est étranger, il reste plus d'une trace qu'il n'a rien ignoré de ce thème à part même l'*Apocalypse*. Il n'a pas seulement « révélé » les choses qui vont venir. L'Evangile Selon-Matthieu (XIII, 35) ne peut se tenir de lui faire dire, en tant que Jésus : « *J'ouvrirai ma bouche en paraboles, j'annoncerai les choses cachées depuis la création du monde* » (1).

Sans doute, au fur et à mesure que les années, puis les siècles se sont écoulés, le Christ ne revenant pas, son avènement, qui « devait arriver bientôt », — *en takhéi*, en vitesse dit le texte grec de l'*Apocalypse*, — fut successivement ajourné, reculé, puis remis *sine die*. On fut contraint d'avouer, sans franchise, pour biffer la précision mathématique de Mille ans, qu'on ne pouvait pas dire le jour où viendrait « le royaume de Dieu »,

(1) Avec la mauvaise foi ordinaire des scribes, le Selon-Matthieu prête à Jésus cette parole « afin que fut accompli ce qui avait été dit par le prophète », et certains manuscrits précisent : Esaïe. Or, on ne peut lire rien de tel dans Esaïe, non plus que dans aucun prophète. D'où l'on doit conclure que le prophète, c'est celui de l'*Apocalypse*, Iôannès, dont on a fait passer un propos important dans l'Evangile, car il permet d'affirmer plus sûrement que les paraboles des Evangiles proviennent de l'*Apocalypse*, où elles se trouvaient à l'état embryonnaire et expliquées ensuite par Papias dans ses Commentaires, ainsi que nous l'avons indiqué au § *Ce qu'était l'ouvrage de Papias*, p. 275 notamment.

que Dieu seul le savait, que ce pouvait être demain, qu'il fallait se tenir prêt, car il viendrait comme un voleur, comme un larron de nuit.

Le chiffre de mille ans cessa donc d'être prononcé.

Règne de mille ans, renouvellement du monde, les deux temps du dénouement de l'*Apocalypse* se fondirent dans l'expression collective « le royaume de Dieu », ou « l'avènement du Seigneur ». Puis l'exploitation des foules occidentales, marquées du si noble spiritualisme de la Grèce et de Rome, étant vouée à l'échec avec une propagande aussi matérialiste et grossière que celle du Règne de mille ans, le royaume de Dieu devint, par une transposition métaphysique, d'ailleurs encore assez difficile à réaliser en imagination sans représentation de choses matérielles, un royaume céleste et angélique, mais non sans que son arrivée n'en restât toujours subordonnée au retour du Christ, venant juger les vivants et les morts et rendre à chacun selon ses œuvres, aux cycles des cycles, pour l'éternité.

Ainsi, le règne de mille ans n'est plus qu'un symbole du royaume de Dieu, de la victoire non des Juifs sur le monde, mais du Bien sur le Mal, et il faut que cet imbécile de Papias ait été d'esprit bien sordide, ainsi que pense Eusèbe, pour avoir compris autrement les récits des apôtres et n'avoir pas vu qu'ils se servaient de figures, s'exprimant dans un langage symbolique. Le règne de mille ans, terrestre et matériel ? Ce Papias est un bouffon !

Seulement, ce royaume, ce règne de mille ans, ce n'est pas dans la fréquentation et de la bouche des apôtres, dont Eusèbe invente que Papias les a consultés, et il a le cynisme de le lui faire déclarer, c'est dans l'*Apocalypse*, Révélation-Prophétie de Jésus-Christ — et qu'elle nous soit venue de lui directement, héritant de Philippe, ou par la voix du Iôannès à qui il a envoyé son ange, — que Papias l'a trouvé, ce royaume de Mille ans. Et quelque effort du cerveau que l'on fasse pour voir dans le texte de l'*Apocalypse* des symboles que Papias n'a pas compris, et bien que les choses s'y passent tantôt dans le ciel, tantôt entre ciel et terre, tantôt sur la terre, et justement parce que le récit établit de nettes distinctions entre le

ciel et la terre, pour les événements qui se déroulent tantôt là-haut, tantôt ici-bas, il faudrait avoir l'esprit à l'envers pour comprendre, dans l'*Apocalypse*, que le règne de mille ans est situé dans le ciel. Il est si bien terrestre et matériel, ce royaume, que les mille ans écoulés, Satan, d'abord enchainé puis délié, tente encore de séduire les peuples qui sont aux quatre coins de la terre, qu'il les rassemble pour combattre les saints et la cité bien aimée, — autrement dit les Juifs, les Saints et les ressuscités qui ont, dans Jérusalem, régné avec le Christ pendant mille ans, — et qu'il faut, pour en finir avec Gog et Magog, et Satan, et les peuples qui sont aux quatre coins de la terre, qu'un feu descende du ciel « d'auprès de Dieu », précisent certains manuscrits, pour les dévorer et, ainsi, les détruire.

Irénée, au surplus, dans ce débat cite expressément Papias qui, montrant ainsi qu'il avait prévu le « misérable » Eusèbe (1), répond à l'avance à l'accusation de n'avoir pas compris que les « apôtres » s'expriment par symboles : « Si l'on essaie, dit-il, de voir dans ces paroles des allégories, on ne trouvera rien de logique. Tout cela, sans contredit possible, s'applique à la résurrection des Justes (ici une interpolation du même caractère que le chapitre ajouté dans l'*Apocalypse* sur la Bête et les Antéchrits), *alors qu'ils règneront sur la terre*, unis aux Anges, dans la Jérusalem qui descendra du ciel toute prête, parée comme une fiancée qui se rend vers son Epoux. Rien ne peut être allégorisé. Tout est solide, réel, matériel ».

Et Irénée continue, toujours d'après Papias, commentant les Paroles du Seigneur : « des jours viendront où naitront des vignes ayant dix mille branches, chaque branche dix mille rameaux, chaque rameau dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains et où, de chaque grain, on pourra tirer vingt-cinq métrètes de vin (des métrètes, comme dans les Noces de Kana). Et lorsqu'un des Saints aura pris une grappe, une autre criera:

(1) Eusèbe, « le misérable » Eusèbe, ainsi que le qualifiera l'empereur Julien, qui, vivant au même siècle, l'a bien connu et a pu le juger. Et tout prouve qu'il l'a bien jugé, — et sans appel, à mon audience.

je suis une meilleure grappe. Prends-moi et bénis moi par le Seigneur ! ».

La doctrine millénariste, pure doctrine chrétienne des origines, n'a perdu son caractère, dans son chiffre mathématique, qu'après la transfiguration littéraire du Christ Juif, Messie, en dieu chrétien, Jésus-Christ.

Concluons que le titre de « Père du Millénarisme » donné à Papias, sur la foi d'Eusèbe, est fait pour tromper, car le Millénarisme, c'est l'*Apocalypse*. Son « père », c'est l'auteur de l'*Apocalypse* : le Iôannès, le Messie-Christ (1).

(1) M. Charles Guignebert, professeur au Collège de France a écrit : « Il est bien difficile de savoir ce qu'il (Jésus) a entendu exactement par le Royaume de Dieu. Il est certain que les premiers chrétiens n'étaient pas mieux éclairés que nous sur la représentation qu'il convenait de se faire du Royaume, puisqu'au lieu de s'en tenir à un enseignement précis, ils laissèrent le champ libre à leur imagination. *Ils inventèrent le millenarisme.* » Ch. Gugnebert admet évidemment que l'*Apocalypse* est d'un « premier chrétien », de Jean, le disciple. Discutons son propos. « Les premiers chrétiens, les disciples, n'ont pas reçu de Jésus, dit-il (et j'enregistre), de renseignement précis sur le royaume de Dieu. Malgré tant de paraboles dites et expliquées par Jésus à leurs oreilles, aussi médiocres d'esprit que Papias, ils sont restés sans savoir. Cette éminente personnalité, et si forte, qu'est Jésus (à ce qu'on dit), n'a donc même pas marqué sur ce point essentiel, son enseignement d'une empreinte quelconque ».

Fort bien, et je prends acte. Ils n'ont même pas compris que le Royaume de Dieu, ce pouvait être, comme on l'inventa plus tard, le triomphe du Bien sur le Mal, la victoire de Dieu sur Satan. Et voici ma question : « Comment peut-on imaginer, et c'est ce qui me dépasse, que les premiers chrétiens, cherchent à s'expliquer ce que pouvait être ce royaume de Dieu dont Jésus les entretenait, sans qu'ils aient eu au surplus la curiosité de lui demander de les instruire avec précision sur ce point, qui est la clef de voûte de l'édifice ? Carence inadmissible ! Comment peut-on imaginer, dis-je, que ces premiers chrétiens aient eu cette idée saugrenue, cocasse, du règne de mille ans, qui est sans rapport quelconque avec n'importe quel concept de la raison, avec n'importe quel texte évangélique, qui est extérieure, avec son chiffre mille, à toute pensée émise par le Jésus évangélique ? C'est de la démence.

Ceux qui parlent de nos jours de « cité future » ne nous expliquent guère ce que sera dans la pratique cette cité future. Mais vraiment viendrait-il jamais à l'idée de l'un des interprêtes de cette cité future, d'imaginer un règne de mille ans ? Et même s'ils nous renseignaient

II. — Saint-Pierre, Saint-Jude, Saint-Paul et le « Jésus » des Evangiles, disciples honteux du Iôannès-Christ de l'Apocalypse

La critique contemporaine. — L'un des étonnements, et non le moindre, parmi tant d'autres, et qui font que les bras vous en tombent, quand on lit les œuvres de ceux qui, comme Eusèbe, comme nos savants d'aujourd'hui, ont disserté sur le millénarisme, c'est de constater le parti-pris, ou l'aveuglement, de bonne ou de mauvaise foi, avec lequel ils se dérobent à accuser la dépendance, la filiation évidente des écrits millénaristes des Papias et autres auteurs chrétiens des origines avec les doctrines de l'*Apocalypse.* Vous avez lu Eusèbe. Il ne connait l'*Apocalypse* et n'en discute que pour embrouiller les idées sur son auteur, et que pour se laver les mains de l'autorité qu'on doit lui attribuer, repoussant avec dédain, comme une hérésie, le millénarisme et le royaume de mille ans. Nulle part dans ses œuvres, vous ne trouverez cet aveu, qui ne serait que constatation loyale, que le règne de mille ans est la prophétie essentielle, la Révélation quasiment unique de l'*Apocalypse.* Bien plus, ce « misérable » Eusèbe affirmera mensongèrement que Papias est le père du millénarisme et qu'il a mal compris les Paroles du Seigneur, telles que les lui ont transmises les apôtres ou leurs enseignements. Bref, pour Eusèbe, aucun lien entre Papias et l'*Apocalypse,* aucun rapport, aucune relation entre l'*Apocalypse* et le règne de mille ans. Aucune dépendance.

Mais Eusèbe n'ayant écrit, — ou quelque scribe d'Eglise qui l'a refait, — que pour faire sauter les ponts entre Papias et l'*Apocalypse,* entre l'*Apocalypse* et le règne de mille ans, qu'il dit inventé par cet imbécile de Papias, pourquoi s'indi-

sur l'aménagement du règne, « bonheur pour tous, pain, vin, opulence universelle », que viendrait faire l'idée de durée, et surtout chiffrée par mille ans ? J'avoue ne rien comprendre aux vaticinations de M. Guignebert.

gnerait-on ? Mieux vaut conclure ce qu'il est impossible de ne pas conclure : que ces silences, ces impostures, ces finesses ecclésiastiques, grosses comme des câbles, n'ont pour but, mais non pour effet, que de détruire la vérité, car la vérité n'en ressort que plus éclatante. Et c'est un résultat qui compte (1).

Mais que penser de nos érudits modernes ?

Voici M. Charles Guignebert. Il est professeur d'Histoire du Christianisme au Collège de France. Depuis trente ans, n'ayant pas autre chose à faire qu'à fouiller les auteurs anciens et modernes pour son enseignement, il a lu Eusèbe, l'*Apocalypse*, les Apologistes et Pères de l'Eglise, et autres auteurs controversant sur les origines du Christianisme, aux tout premiers siècles. J'ai là, sur ma table, sous les yeux, son *Manuel d'histoire ancienne du Christianisme* (2). Un ouvrage sérieux, qu'on veut croire fait de main d'ouvrier, qui ose argumenter sans serrer trop les œillères de la foi qui aveugle. Ouvrez-le où vous voudrez.

A la page 46, et de la page 383 à la page 415. Voici, à la page 403, ce qu'il écrit) : « Le Royaume (de Dieu), l'*Apocalypse* l'imagine suivant les thèmes de l'eschatologie juive : on verra d'abord le royaume de mille ans, etc. ». Fort bien. M. Guignebert pouvait expliquer plus clairement que l'*Apocalypse* est l'aboutissement de toutes les prophéties juives, leur réalisation sur le papier, qu'elle est la prophétie des prophéties : « La Loi et les Prophètes, dira le dieu Jésus, au IIIe siècle, ont duré jusqu'au Iôannès », son support de chair, expressément ressuscité pour le recevoir, quand la fable jésus-chrétienne a pris corps, elle aussi. Il pouvait souligner qu'elle est le trait d'union entre l'Ancienne Alliance et la Nouvelle, la soudure

(1) Eusèbe (H. E., III, 28, 2), — je l'oubliais, — après toutes ses palinodies sur la question d'auteur, met en cause un certain Gaïus, romain qu'on place au IIIe siècle, qui aurait écrit que l'*Apocalypse* est une imposture de Cérinthe, qu'il accuse d'avoir pris le nom d'un saint et inventé des merveilles et supposé des révélations, pour autoriser sa chimère du Règne de Mille ans.

Voici maintenant Cérinthe inventeur du millénarisme. Je vous disais bien qu'Eusèbe n'écrit que pour tout brouiller à dessein.

(2) A. Picard et fils, éditeurs, 1906.

entre le Judaïme et le Christianisme naissant, qui en sort, tout enveloppé dans sa gangue juive.

Que le Iôannès, dernier prophète, est l'auteur de l'*Apocalypse*, sous un pseudonyme de révélation qui le cache mal comme Christ, la pensée en aurait alors traversé l'esprit critique de M. Guignebert, alors qu'elle ne l'a même pas effleuré. A la page 378, rappelant « l'épais millénaire » qu'est Papias, aucun rapprochement avec l'*Apocalypse* ne lui vient pour justifier le millénarisme de Papias.

Dans la discussion sur ce que « Jésus » a entendu par « le royaume de Dieu », pas de précision vraiment ferme sur le règne de mille ans, malgré toutes les assurances des auteurs chrétiens des origines, qu'il cite, et dont il déclare, oubliant l'*Apocalypse*, « qu'ils inventèrent (les premiers chrétiens) le millénarisme », puisqu'il s'abstient de constater qu'ils ont trouvé le millénarisme dans l'*Apocalypse* qui l'a imaginé ou inventé avant eux.

Eh bien ! Je prends l'*Apocalypse* de Pathmos, telle que les manuscrits de l'Eglise me l'offrent.

J'admets qu'elle ait pour auteur un Iôannès, apôtre et disciple bien-aimé ou quelque autre Iôannès ou Jochanan, presbytre ou ancien, que Papias aurait confondu, ainsi qu'Irénée, avec le Iôannès évangélique. Le Iôannès aurait écrit ou dicté l'œuvre sous Domitien, vers 95.

Vous avez lu l'*Apocalypse*. Dès les premières lignes, elle est donnée comme la révélation, comme la prophétie de Jésus-Christ sur les choses qui doivent arriver bientôt, qu'il a fait connaître à Jean. Et heureux ceux qui lisent et entendent la prophétie et observent ce qui y est écrit ! Au chapitre XIX, 10, il est affirmé que « le témoignage de Jésus, c'est l'esprit de la prophétie ». A la dernière page, on y menace de châtiment « quiconque ajoutera ou retranchera (en esprit, je pense, comme aussi matériellement) quelque chose des Paroles de ce livre ».

Or, qu'affirme l'*Apocalypse* de Pathmos ? Elle affirme expressément, que le diable Satan sera enchainé pendant mille ans; que pendant ces mille ans les morts élus ressuscités règneront

avec le Christ, avec « Jésus ». Le livre répète : « Ils règneront avec lui pendant mille ans ». Voilà qui est positif.

Ce règne de mille ans, ce royaume de Dieu, l'*Apocalypse* par la bouche du Iôannès, qui ne saurait mentir, étant l'interprète de « Jésus », son Verbe par conséquent, puisqu'il parle pour lui, l'a annoncé vers 95, avant que Papias, avant qu'Irénée, avant que Justin, avant que Cérinthe, avant que Tertullien, avant que Lactance, avant qu'Eusèbe, avant qu'Augustin (Saint) n'apparaissent. Ils ont tous, ces scribes du Christianisme en formation ou achevé, l'*Apocalypse* sous les yeux. Et Eusèbe nous dira que Papias a inventé le millénarisme, qu'il a mal compris les apôtres, le Iôannès, dont il fut l'auditeur. M. Guignebert nous déclarera aussi *ex cathedra* que les premiers chrétiens ont inventé le millénarisme. Il se demandera pendant des pages, et il a bien raison devant les contradictions équivoques des Evangiles, ce que pouvait bien entendre « Jésus » par Royaume de Dieu, pour conclure, qu'en tout cas, on peut tout supposer, sauf que ce soit le règne de mille ans.

Des gloses sans un argument, voilà ce qu'on trouve, à ce sujet, dans Eusèbe et Guignebert.

Et rejetant tout lien, tout rapprochement, toute dépendance, entre Papias, l'*Apocalypse* et le millénarisme, toute filiation de l'*Apocalypse* à Papias et au règne de mille ans il faudra conclure avec Eusèbe et M. Guignebert, que Papias s'est trompé et, qu'à sa suite, faisant confiance à son antiquité, les Irénée, les Justin, les Tertullien, les Augustin, se sont trompés à sa suite, sur la simple garantie de cet « épais millénariste ». Comme s'ils avaient eu besoin de Papias vraiment pour former leur conviction, alors que le témoignage de Jésus, esprit de l'*Apocalypse*, vous l'avez lu, leur a servi tout chaud le règne de mille ans, sous l'inspiration divine, et qu'ils n'ont eu qu'à l'y prendre.

Eh bien ! devant d'aussi évidentes constatations, je dis, et c'est par là que je concluerai à mon tour, je dis qu'une tête française, une cervelle aryenne, formée à la raison de la Sagesse, un esprit que n'ont pas déformé les billevesées surnaturelles, sont rebelles à toutes ces gloses saugrenues, à toutes

ces soi-disant déductions scientifiques où n'entre aucune logique, à toutes ces affirmations catégoriquement démenties par les faits, par les documents et par l'intelligence.

Et ceci prouve combien le sens critique de la science officielle, quand elle étudie le christianisme, est tombé bas, et le cerveau humain aussi.

Il est vain, après cela, de s'indigner parce qu'aucun exégète, d'Eglise ou d'Université, n'a découvert que les Paroles du Seigneur, c'est l'*Apocalypse,* dont Papias a donné un Commentaire en cinq livres, que l'Eglise a fini par faire disparaître.

Le Millénarisme des premiers « chrétiens ». — Je n'alourdirai pas cet ouvrage par la reproduction de textes d'auteurs des premiers siècles exposant leur foi millénariste.

J'accorderai à Charles Guignebert que c'est Irénée qui (*Advers. omnes hær.,* V., 32-36) en a donné le meilleur exposé. Sous réserve toutefois. Les œuvres mises sous le nom de cet auteur, juif fanatique qui s'appelait Salomon, et qui, camouflé en Irénée, a fait au IIe siècle, croisade dans la Lyonnaise gauloise pour le règne de mille ans, sont le plus hétéroclite assemblage de textes grecs et latins, d'on ne sait quelles époques, ni de quels scribes, anonymes, où se heurtent les plus inconciliables déclarations. On peut tenir pour certain que, comme juif, il a partagé la foi millénariste. Mais, en le muant en Irénée, l'Eglise lui attribue par la plume de scribes successifs des doctrines qu'il n'a jamais pu connaître, car elles n'existaient pas de son temps, qui l'accommodent à l'orthodoxie en marche des IIIe, IVe et même Ve siècles (1).

(1) Même observation applicable, dans l'ensemble, à tous les apologistes et pères millénaristes, Tertullien, (*Adv. Marcionem* IV, 24) ; Lactance (*Inst. divin,* VII, 24, 4) ; *Eusèbe* (H.-E., III, 28, 28), et Augustin (*de Civit. dei,* XX, 6 et 9) qui garde au millénarisme un cœur de tendresse, ce qui n'est pas étonnant de ce profiteur et jouisseur. Il est un auteur Commodien, dont on parle peu et que, pour cette raison, je voudrais mettre en lumière. On en fait un évêque de la fin du IIIe siècle. Il se disait *mendicus Christi,* mendiant du Christ ?

Dans son *Carmen apologeticum,* dont le latin est une langue barbare soit qu'étant d'origine juive, malgré son nom, Commodien ait ignoré le latin classique, soit qu'il date alors des Ve, VIe ou VIIe siècles, quand

Je ne puis toutefois éviter de donner l'opinion de l'auteur du *Dialogue contre Tryphon* (1). Il traite d'impies, d'athées qui ne font que blasphémer follement, tous ceux qui se disent chrétiens en dehors du millénarisme. Il les accuse de l'audace inouie d'imposer des systèmes humains contre la voie de Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ne sont chrétiens pour lui que ceux qui attendent la résurrection des corps et *mille ans de vie* dans une Jérusalem nouvelle, dressée vers les cieux, selon les prophéties d'Isaïe, Ezéchiel et autres, et notamment, le Joannès, apôtre du Christ, dont les Révélations ont promis toutes ces choses (chap. 80-81). « Là, ajoute-t-il, en citant les propres paroles du Christ, écho affaibli de la doctrine sur l'un-en-deux et le deux-en-un, issue de l'androgynisme primitif, dans la Genèse, et que l'on lit aujourd'hui dans le Selon-Luc, ils ne se marieront ni ne seront donnés en mariage, car, étant fils de Dieu, ils seront semblables aux anges, c'est-à-dire « édénisés, réadamisés », ni hommes, ni femmes, ou tout ensemble homme-et-femme.

Quant à Justin lui-même, dont l'Eglise produit deux *Apologies*, il fait état de deux avènements du Christ, dont l'un a déjà

mots, syntaxe, prosodie, tout va de travers, il traite les païens de fous, d'animaux, qui ne peuvent sortir de l'égoût qu'en se convertissant. Il termine par une espèce d'*Apocalypse* où l'on voit Néron, anté-christ. détruit par le Vieux Bélial juif, ainsi que Rome.

Le vieux Bélial est détruit à son tour par le peuple des Justes, dont la victoire ouvre une ère de prospérité divine. Et tout ceci ne mériterait pas d'être rapporté, si l'auteur ne précisait que cette ère doit avoir une durée de mille ans.

Cet évêque, mendiant du Christ, ne se doute pas du tout, à la fin du IIIe siècle où on le place, que ce règne de mille ans est une hérésie, s'il est exact que les Evangiles ont paru. Mais ils n'ont pas paru, sans quoi il saurait qu'en ce qui concerne la durée de mille ans, pour le royaume de Dieu, il n'y a rien de pareil dans les Evangiles. Et il ne s'inscrirait pas contre.

(1) Ouvrage dont l'auteur est inconnu, que l'on classe généralement, au petit bonheur, parmi les œuvres de Justin (IIe siècle), mais qui n'est pas de lui. Justin, Juif de la Samarie, qui fut, apparemment un gnostique, un chrétien à la manière de Cérinthe, a été outrageusement « annexé » par l'Eglise, qui, dans les ouvrages qu'elle produit de lui, lui fait dire tout ce qu'elle veut.

eu lieu (sous Tibère et Ponce-Pilate), ce qui prouve qu'au IIe siècle, il parle comme un pape du quatrième, et dont l'autre qui est prédit, lorsqu'il viendra du ciel, dans sa gloire, avec l'armée de ses anges (II *Apol.* LXI, 3). Plus tard (I *Apol.* VIII, 5), il parlera des méchants qui comparaitront en jugement avec leurs corps et leurs âmes et dont le supplice durera éternellement, et non pas, seulement *mille ans*, comme le prétendait... Platon. Vous ne vous attendiez pas à voir Platon, en cette affaire. Allons ! Avouez-le. Vous ne vous y attendiez pas. Moi non plus. Platon ! Dirait-on pas que Justin, « qui a donné le meilleur exposé de la foi millénariste », ignore l'*Apocalypse* et Papias ?

Et voici Hiéronymus (Saint Jérôme), dont on nous a appris qu'il plaida contre l'admission de l'*Apocalypse* au Canon. Il est à ce point millénariste qu'il ne donnait comme vie au monde, de son temps, que le *cycle millénaire* en cours.

Le Millénarisme dans le Nouveau Testament. — A part l'*Apocalypse,* c'est en vain qu'on chercherait dans les écrits du Nouveau Testament un texte qui cite « le règne de mille ans ». Ces écrits ayant été faits et refaits on ne sait combien de fois du IIIe au Ve siècle et au-delà, le règne de mille ans, quand le Canon s'est fermé, est devenu « le royaume de Dieu », par un change. Toutefois, sans avoir l'air d'y toucher, la IIe Epitre de Pierre (III, 81) y fait une allusion plus que transparente, bien qu'indirecte : « Un jour devant le Seigneur est, dit-elle, comme *mille ans*, et *mille ans* sont un jour ». Comme, dans sa suite immédiate, l'Epitre n'est consacrée « qu'au jour du Seigneur, qui viendra comme un voleur, avec un grand fracas, les cieux devant passer, les éléments devant se dissoudre dans l'embrasement, et toute la terre et ce qu'elle porte consumée », comme elle ajoute : « Attendant et hâtant le jour du Seigneur, nous attendons, selon sa promesse (preuve que c'est bien le Seigneur qui est l'auteur de l'*Apocalypse* où est faite cette promesse), de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite », on est bien obligé de conclure que c'est bien au royaume de Dieu, et à sa durée que se rapporte

le Jour de mille ans, le jour du Seigneur, dont elle vient de nous prévenir en attirant sur les milles ans notre attention.

Millénariste donc, et conformément à l'*Apocalypse*, la IIe Epitre de Pierre, qui ne fait que répéter l'*Apocalypse* (XXI, 1): « Je vis, dit le Iôannès, un ciel nouveau et une nouvelle terre ».

Qu'on prenne toutes les Epitres apostoliques. Il n'y est question que de « l'avènement du Seigneur dans les derniers jours, lorsque le plérome ou les temps seront accomplis; la fin de toutes choses est proche; le jour de la gloire du Christ va être manifesté; le souverain Pasteur va paraître; lorsque Jésus-Christ paraitra; l'avènement du Seigneur est proche; encore un peu de temps, bien peu, et celui qui doit venir viendra et ne tardera point, à la fin des âges, à la consommation des cycles (aeons); lorsque le Seigneur Jésus viendra avec tous ses saints; lorsque le Christ, qui est votre vie, paraitra; le Seigneur est proche; lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils; ceux qui sont au Christ ressusciteront à son avènement, au son de la dernière trompette; ensuite viendra la fin, quand les saints jugeront le monde ». C'est à foison, avec d'incessantes répétitions, que la même idée, sous l'obsession de l'*Apocalypse*, revient dans les Epitres apostoliques. Toutes attendent le règne de mille ans, même sans citer le chiffre, mais conformément à la pure doctrine, reprise en substance de l'*Apocalypse*. Toutes attendent, souhaitent, que le Seigneur paraisse — « Maran atha ! » — et si, le Christ n'étant pas venu, elles utilisent le thème pour exhorter à la vigilance, comme feront les Evangiles, il n'en reste pas moins qu'elles attestent le millénarisme le plus aigu (1).

L'Epitre de Jude, fausse comme donnée sous le nom de cet apôtre, frère du Christ et son jumeau quant au nom Didyme en Grec, Thomas, déformation de Toamin (en hébreu), fausse

(1) Voici les renvois : Hébreux x, 24, 37) ; I Pierre I, 13, IV, 7 et 13; II Pierre III, 3 à 8, 9 à 14; 2 Jean III, 2; Jacques V, 7; Colossiens III, 4) ; Philippiens IV, 5; Galates IV, 4; I Thessaloniciens V, 2; I Corinthiens VI, 2; VIII, 29, 32; XV, 23, 52. Une seule note discordante : II Thessaloniciens, II, 2 où il est dit aux frères de ne pas se laisser troubler « comme si le jour du Seigneur était proche ».

mais ancienne, en est et reste encore à l'Assomption de Moïse, pour vitupérer contre ceux qui discutent l'œuvre de Juda de Gamala, Joseph en Evangile, père du Christ, fomentateur et animateur de la révolte du Recensement, et auteur de toutes ces lignées de rebelles qui, d'Auguste à Hadrien, ont tenté d'établir contre Rome le royaume de leur dieu. « Le Salut commun » qu'elle envisage est celui de l'*Apocalypse*, au grand jour du Jugement. Elle flétrit les impies qui, ayant changé en dissolution la grâce du Christ, renient le seul Maître et Seigneur, c'est-à-dire, comme il va l'expliquer, travaillant contre le règne de mille ans, contre la doctrine de l'*Apocalypse*, « s'étant jetés, par amour du gain, dans l'égarement de Balaam ».

Balaam est ce prophète, dont je reparlerai à propos de l'*Ane d'or* d'Apulée, qui avait prédit la destruction des Hébreux par les Occidentaux. Abominable ! en ceci.

Abominables de même, comme Balaam, tous les Juifs qui agissent contre Israël en changeant le vrai sens, l'objet véritable de la grâce du Christ, inscrite dans la Révélation triomphante de l'*Apocalypse*, qui est la condamnation de la prophétie maudite de Balaam qu'elle retourne. Ils se perdent en l'on ne sait quelles controverses dissolvantes, ruinant l'autorité des Paroles du Maître. Ainsi, s'en tenant obstinément à l'*Apocalypse*, l'auteur de l'Epitre anathématise contre ceux qui n'ont plus la foi dans la prophétie johannique : « Malheur à eux !... arbres sans fruits, flétris par l'automne, deux fois morts, déracinés ! ». Le scribe écrit peut-être après 135, date de la destruction par Hadrien de la nation juive, pour encourager ceux qui hésitent ou désespèrent, « astres errants » à qui, s'ils ne reviennent à la vraie doctrine, « le gouffre des Ténèbres, — l'étang de soufre, autrement dit, — est réservé pour l'éternité ».

Quant à l'Epitre de Pierre (la seconde), sur laquelle il convient de revenir et d'insister ici, elle n'est qu'une mouture plus épicée de l'*Epitre de Jude*. Elle porte la marque d'une époque où se lèvent plus audacieusement les « faux prophètes » (les Cérinthiens, les Valentiniens, probablement), transposant dans le domaine mythique, métaphysique, gnostique, la carrière et

les Paroles du Seigneur, crucifié par Ponce-Pilate. Avec quelle truculence, elle renouvelle, à quelques années de distance, les injures de Juda contre ces « faux prophètes, faux docteurs, abominables par leur infâme conduite ! Audacieux, insolents, bêtes brutes, êtres tarés et flétris, enfants de malédiction qui se sont égarés, qui ont suivi la voie de Balaam, comme dans Jude, — ils ne croient pas à l'Evangile du Jourdain, l'*Apocalypse*, — fontaines sans eau, brouillards qu'emporte un ouragan, le gouffre des ténèbres leur est réservé. Infectés d'erreur, esclaves de la corruption, qui ayant connu la voie de la justice l'espérance d'Israël, par l'*Apocalypse*) se détournent du Saint commandement qui leur a été transmis (la lutte quand même contre Rome : « N'appelez personne votre maître, car vous n'avez qu'un seul Maître, Dieu »), semblables au chien qui retourne à ce qu'il a vomi, à la truie lavée qui va se vautrer dans la fange ».

Voilà donc ce qu'on lit dans les Epitres de Jude et de Pierre : rien que la haine et l'injure grossière, au second siècle, contre ceux qui, professant l' « erreur » de Balaam, ne croient plus à la victoire prédite par le Christ dans l'*Apocalypse*, et, devant la faillite de la Promesse, se résignent avec mélancolie à la domination de Rome, de ceux de Kittim, qui, au surplus, les laisse bien tranquillement pratiquer leur culte mosaïque. Il n'est que leurs coréligionnaires chrétiens, Kanaïtes minim, pour les persécuter. Et ce n'est que le commencement.

Peut-on croire vraiment que si les Evangiles avaient existé au deuxième siècle, et représentant le Jésus rédempteur du monde, s'immolant pour les péchés des hommes, des scribes juifs, osant prendre des noms d'apôtres, n'auraient pas trouvé, pour ramener à la foi évangélique les brebis perdues de la maison d'Israël, d'autre exemple que celui de Balaam qui les hypnotise, parce qu'il est adéquat au « moment » du Christianisme qu'ils défendent conformément à sa véritable doctrine originaire. Ce que les » chrétiens » combattent au IIe siècle, c'est la honte que beaucoup de Juifs commencent à éprouver pour l'*Apocalypse* patriotique; ceux qu'ils fustigent jusqu'à l'insulte, ce sont les Juifs qui, sachant le Christ crucifié par

Ponce-Pilate, regrettent peut-être qu'elle ait été vociférée en vain, mais se rendent compte sûrement qu'elle n'a eu comme résultat détestable, provocation aux représailles, que de soulever contre les Juifs tout ce qui est humain, soit le reste du Monde.

Et toujours la même évidente et monotone conclusion. Quand paraissent les Epitres de Jude et de Pierre, pas d'autre Ecriture, pas d'autre Evangile que l'*Apocalypse* (1).

Dans la confection successive des Evangiles, et lors de leur rédaction tardive à peu près *ne varietur,* la doctrine sur le règne de mille ans a été adultérée, affaiblie, amenuisée, tant sur la durée que sur le caractère matérialiste du règne attendu. On y a inséré à dessein des éléments contradictoires. Tantôt Jésus, dans les Synoptisés de concert, déclare : « Il y en a quelques-uns, ici présents, qui ne mourront point avant d'avoir vu venir le règne de Dieu ». Tantôt (*Luc*, XVIII, 20-24) mettant en concomitance le royaume de Dieu avec la venue du Fils de l'Homme, il dit : « Le royaume de Dieu ne vient pas par le moyen de l'observation. On ne dira pas : le voici, ici ou là. Car le royaume de Dieu est en vous, au milieu de vous... De même que l'éclair, quand il brille, resplendit d'une extrémité à l'autre du ciel, ainsi en sera-t-il du Fils de l'Homme en son jour ».

Pour troubler les idées, pour empêcher de penser à l'*Apocalypse*, les trois synoptisés, unanimes, n'hésiteront pas à mettre dans la bouche de Jésus : « Pour ce qui est du jour et de l'heure de la venue du Messie et de la fin du Monde personne n'en sait rien, pas même les anges du ciel, ni même le Fils (quelques manuscrits trouvant que Jésus va trop loin, reniant l'*Apocalypse*, omettent ni même le Fils), mais le Père seul (le scribe oublie que le Père et le Fils ne font qu'un et que ce que le Père sait le fils le sait, — *Jean* XIV-XVII) car le Fils de l'Homme viendra à l'heure que l'on ne pense pas ». Il faut lire cela dans *Matthieu*, XXIV, 36, dans *Marc*, XIII, 1-37 et 32,

(1) Elles la précèdent immédiatement dans le Canon, — sauf intercalation de trois courts morceaux attribués à Jean, sans signification pour les faits historiques. Elles la précèdent, — c'est-à-dire qu'elles la suivent, à la Juive.

dans *Luc*, XII, 40, et XVII. C'est très édifiant. Et conciliez si vous pouvez, ces propos de faussaires qui renient la Révélation, qui apostasient. Il est vrai que le coq a chanté plus de trois fois alors. Le royaume de Dieu est historiquement marqué d'un si rigoureux exclusivisme juif, qu'il en reste des traces caractéristiques dans les Evangiles (la Cananéenne : « N'allez que vers les brebis perdues de la maison d'Israël »). Il n'est devenu le royaume du Bien, le règne de la Justice (au sens universel, aryen) que grâce aux transformations heureuses et humaines que l'influence païenne a successivement fait subir aux doctrines judaïques des chrétiens. Si la pensée évangélique reste équivoque, c'est parce qu'elle n'a pas pu se dégager, — empreintes digitales, — de sa gangue juive, de la foi millénariste; et c'est pourquoi, on ne peut garder aucun doute sur la filiation spirituelle des Ecritures du Nouveau Testament, comme procédant directement de l'*Apocalypse*. Filiation, mais adultère et déviée ! Comme le Christ, les Evangiles sont fils de la déviation : Ben-Sotada. Combien plus conforme à la vérité historique, malgré l'absence de quelques précisions qu'on attendrait, est la réponse de Jésus-Christ à ses disciples qui lui demandent, sans séparer les deux faits l'un de l'autre, comme l'*Apocalypse* le leur a appris : « Quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde ? ». — « Vous entendrez parler de guerre et de bruits de guerre, répond Jésus, mais ce ne sera pas la fin. Il y aura des famines, des pestes et des tremblements de terre en divers lieux... des phénomènes effrayants et de grands signes dans le ciel... Il y aura une grande affliction, telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde et qu'il n'y en aura jamais... ».

« Aussitôt après l'affliction de ces jours-là, le Soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont, et les puissances des cieux seront ébranlées, comme dans l'*Apocalypse*, car ce seront les jours de la vengeance, afin que s'accomplisse tout ce qui a été écrit. Les hommes rendront l'âme de frayeur dans l'attente des maux qui viendront sur le Monde. Alors, paraitra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme; toutes les tribus de la terre verront le Fils de l'Homme venir

sur les nuées du ciel... Il enverra ses anges qui, au son éclatant de la trompette, rassembleront ses élus des quatre vents, depuis un bout du ciel jusqu'à l'autre bout. »

Il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance de ce discours avec l'*Apocalypse*. Jésus, qui se souvient qu'il l'a inspirée, dictée au Iôannès, oublie seulement de nous dire que tous ces fléaux, cette affliction, c'est lui qui les a prédits et désirés, avec quelles clameurs de haine, et qui les souhaite encore dans les Evangiles, contre les plus nobles portions de l'humanité qui lui ont voué leur culte et leur adoration. On ne saurait mieux qu'elles pratiquer le pardon des offenses.

Jésus-Christ précise ensuite à quel moment arriveront ces choses, par une comparaison empruntée au figuier qui, lorsqu'il pousse des feuilles, annonce l'imminence de l'été. De même le Fils de l'Homme sera proche et à la porte quand ces événements se produiront.

Et c'est alors qu'il affirme : « En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera pas, que toutes ces choses n'arrivent ».

Hélas ! Ni cette génération ni les suivantes n'ont vu le Christ venir comme un éclair sur les nuées. L'avènement du royaume a été remis de jubilé en jubilé puis de siècle en siècle, jusqu'à la consommation des cycles, après le douzième qui n'a rien changé dans ce monde, ni comme morale, ni comme félicité, l'*Apocalypse* ayant abominablement fait faillite, et le Christianisme n'en ayant été que le syndic qui a raflé les profits sur la terre.

Comme suite à cette remise *sine die* du Royaume messianique, sont intervenues alors toutes les exhortations à la vigilance. On attend le Messie encore, pour bientôt; il viendra; nul ne sait l'heure; il viendra comme un voleur; qu'on se tienne prêt (1).

(1) « Si quelqu'un vous dit : Voyez le Christ est ici, ou : Il est là, — ne le croyez point. Car de faux christs et de faux prophètes s'élèveront et feront de grands signes et des prodiges, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes. Voilà, je vous l'ai prédit. Si donc on vous dit : Le voici dans le désert, n'y allez pas; le voici dans l'in-

Puis les ans et les siècles ont passé. Le règne de mille ans n'est pas venu. Les grossiers millénaristes ont été diffamés abondamment. Et on s'est alors contenté de l'espérance lointaine du jugement dernier précédant le règne de l'Agneau, dans le ciel nouveau et la terre nouvelle.

« Quand le Fils de l'Homme viendra (ne scay plus quand), il s'assiéra sur son trône, il séparera les brebis d'avec les boucs, les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Ensuite il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, bénis de mon père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde... Et il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, allez dans le feu éternel, préparé pour le diable et pour ses anges... Et ceux-ci iront au châtiment éternel, mais les justes iront à la vie éternelle » (1).

Et comme le temps du Jugement dernier reste une suprême inconnue, l'Evangile va vous donner tous apaisements: « Il faut que cet Evangile du Royaume soit prêché par toute la terre d'abord. Et ensuite viendra la fin ». Voyez *Matthieu* XXIV, 14.

Allons ! ce n'est pas encore pour demain. Respirons et dormons sur nos deux oreilles, conscience pure. Et chantons les louanges de Dieu, au lieu de braire celles d'Iahweh, comme l'Ane d'or et tous les autres adorants du dieu asinaire, dont je vais vous ouvrir le Temple, avec Apulée, remarquable et sage mentor.

térieur de la maison, ne le croyez pas ». Interpolations de l'Eglise qui a peur, plus que personne, de ce retour, auquel d'ailleurs elle ne croit pas. La Promesse d'Iahweh est devenue une lettre de change tirée sur la mort et sur la vie à venir. Il ne faut donc pas désespérer les bonnes âmes. Il faut leur laisser tout de même l'épée de Damoclès suspendue sur la tête. « Car comme l'éclair part de l'Orient, et brille jusqu'à l'Occident, il en sera de même de l'avènement du Fils de l'Homme. » En attendant, c'est l'Eglise, à défaut du Roi des rois, qui règne. « Heureux le serviteur que le maître, à son arrivée, trouvera prêt ! Heureuse la Vierge Sage qui aura tenu sa lampe allumée et garnie d'huile pour la venue inopinée de l'Epoux. »

C'est par de telles promesses que les escrocs entretiennent la confiance des gogos, — doublure des go-goïms.

(1) Se reporter au § *la Droite et la Gauche d'Iahweh*, p. 71.

CHAPITRE II

L'ANE D'OR D'APULEE

I. — Le dieu Ane

L'Ane et la prophétie de Jacob. — Le quadrupède aux longues oreilles (qui figurait comme Signe dans le Zodiaque des Assyriens sous le nom *Tharthak*, chez les Hindous: *Carataca, Beor* en chaldéen, *hamar* en hébreu, devenu le Cancer, où deux étoiles sont encore les *Anes*, dans le Zodiaque des Grecs) a joué un grand rôle symbolique dans l'histoire et la mythologie judaïques, et il n'est pas étonnant que chez les Chrétiens, et jusque dans les Evangiles, il ait tenu et tienne encore une place éminente.

Dans le Zodiaque, le Signe Cancer-Anes correspond au mois juin-juillet, venant le quatrième après l'Agneau (mars-avril). Il est le Signe où le Soleil prend sa pleine force, au plus haut dans le ciel, dans une glorieuse apothéose, comme un vainqueur.

Depuis l'antique prophétie de Jacob à Juda, l'Ane est associé à la victoire du Christ d'Iahweh sur les nations. « Le sceptre (*Genèse* XLIX, 10-12) n'échappera pas à Juda, ni le bâton souverain d'entre ses pieds, jusqu'à ce que vienne le Sciloh (l'envoyé d'Iahweh, le Messie), et que tous les peuples lui

obéissent. Il attachera à la Vigne son âne et au meilleur cep le petit de l'ânesse, etc. » (1).

Le prophète Balaam. — Qu'est-ce encore que l'histoire de Balaam et de son âne, ou plutôt de son ânesse ?

Balaam est fils de Béor; il est un prophète de Béor (2). Baal-Béor, c'est le dieu-âne, le Baal à tête d'âne.

Sollicité par le roi de Moab, Balak, de maudire Israël, Balaam, après avoir d'abord refusé, tergiversé, comme l'âne de Buridan, finit par se rendre à l'appel des Moabites. Il monte sur son ânesse fidèle, qui, tout à coup, ayant vu l'ange de l'Eternel, une épée à la main, lui barrer le passage, se détourne de son chemin. Balaam la frappe et la ramène. Un sentier s'offre, avec un mur de chaque côté. L'ange se montre encore à l'ânesse, qui se serre contre le mur et y presse le pied de Balaam. Nouveaux coups de trique. La scène se reproduit un peu plus loin, pour la troisième fois. L'ânesse alors s'abat sous son cavalier. Elle sait que lorsque le Sciloh viendra, Juda attachera son âne à la vigne, au meilleur cep, comme Vainqueur du monde. Iahweh l'a promis. Elle ne comprend pas que son maître Balaam, par des oracles contraires, favorables aux Moabites, dont Balak est le roi, attente à la promesse d'Iahweh, sacrifiant l'âne de Juda. Elle se couche.

Mais Balaam, cette fois, tape à tour de bras. C'en est trop ! Ælohim lui-même est indigné. Il ouvre la bouche de l'ânesse, non pour la faire braire, mais, Verbe d'Ælohim, ce qui est énorme, pour qu'elle interroge Balaam : « Pourquoi m'as-tu

(1) Jésus dit, dans le IVe Evangile : « Je suis le vrai cep et mon père est le Vigneron ». La Vigne est évidemment la Vigne du Seigneur. Et si Jésus (*Matt.* XXI, 7) monte à Jérusalem, dans cette attitude ridicule d'un clown de cirque, sur deux ânes, parodiant la haute école d'écuyères de classe sur deux chevaux fringants, c'est en souvenir de la prophétie qu'il réalise ou accomplit. L'âne est aux deux bouts, commencement et fin de la destinée d'Israël. Il est, lui aussi, l'Alef et le Thav, l'Alpha et l'Oméga !

(2) *Nombres* XXIV, 3-25. M. E. Ledrain, dans son *Histoire d'Israël*, traduit Béor par flambeau. Béor, vieux mot syro-chaldaïque, signifie âne. (Voir : *Qu'est-ce que la Bible ?* par Daumer, in-8°, 1850).

frappée ? » (1). Bref, Balaam reconnait avoir péché et, sur le conseil de l'ange qu'il aperçoit enfin, bénit Israël au lieu de le maudire. Mais Balak n'est pas content. Il s'emporte contre Balaam qui finit par rendre quatre oracles, dont le dernier prédit que « des navires viendront de Kittim (Italie), qui opprimeront Assour, qui opprimeront Heber (Hébreux). Mais Kittim aussi sera détruit ».

Cette prophétie de Balaam est restée vivante dans les soubassements de la Qabbale ou tradition d'Israël. L'*Apocalypse* ne fait qu'en prendre le contre-pied dans la partie qui est une malédiction pour les Hébreux, que l'Italie opprimera. Et elle la réalise, au profit d'Israël, par le Christ d'Iahweh, dans sa dernière partie : la destruction de Kittim.

Et l'*Epitre* de Jude et celle de Pierre (II) vous ont appris qu'au II[e] siècle, dans l'ignorance inconcevable où sont les chrétiens des Evangiles, s'ils existent, ce qui n'est pas, c'est toujours au nom de l'*Apocalypse* et du règne de mille ans, que l'on invoque Balaam pour en conjurer l'erreur et insulter ceux qui opposent sa prophétie à celle du Seigneur Christ.

Mais voici Samson. Que vous l'attendiez ou non, je suis obligé de vous le présenter.

Samson et la mâchoire « fraîche » de l'Ane. — C'est avec une mâchoire d'âne, fable solaire sur un personnage peut-être historique, que je me propose de tirer un jour de sa robe allégorique, que Samson, Juge d'Israël, et avant que Dalila ne lui ait coupé les rayons chevelus de sa tête, abat mille Philistins. Une mâchoire d'âne *fraîche*, dit le texte, et l'expression est typique (*Juges* XV, 5). A Rome, à la sortie de la ville par la porte

(1) On verra, dans l'analyse des paraboles asino-chrétiennes, ci-dessous, au titre III (*L'Ane d'or et l'Apocalypse*), que le Lucius, « christianisé » par sa métamorphose en âne, voulant crier : « O César ! » ne peut braire que « O » ! Apulée, — et la constatation est savoureuse, — sait que le premier commandement du Credo judéo-christolâtre est de ne pas reconnaître César comme Maître. Il interdit donc à Lucius, chrétien asinaire, de faire appel, *il lui refuse le droit de faire appel*, à l'aide du souverain renié, ainsi qu'au secours des sujets de la Bête, les Quirites romains.

où l'on immolait les chiens pour conjurer les ardeurs de la canicule, causées, croyait-on, par le Chien stellaire, — on dit toujours chaleur caniculaire, — il y avait aussi en permanence, ange tutélaire pour la campagne (le Chien et les Anes du Cancer sont des voisins), une tête d'âne *fraîche*, « dépouillée de sa peau », dit Columelle qui donne ce détail (*De re rusticâ*, liv. II). Ainsi les méfaits du Chien céleste sont annihilés par l'influence de l'Ane.

Les Anes de Moïse. — On lit dans Tacite (*Histoires* V, 2), et aussi dans Plutarque (*Symp.* IV, 2, 10), qu'exténués par la soif dans le désert, les Juifs virent un troupeau d'ânes sauvages gagner une roche ombragée où Moïse, à l'herbe qui croît sur le sol, devine qu'il y a de l'eau, et en découvre, en effet, en faisant ouvrir une tranchée. Et cette explication est plus vraisemblable et rationnelle que celle de Moïse frappant le rocher d'Horeb pour en faire jaillir de l'eau, du moins sans l'intervention des ânes (*Exode*, XVII).

Saül « l'homme aux ânes », premier Roi d'Israël. — Samson mort, comme chacun le sait, sous l'écroulement de la maison où les Philistins offraient un sacrifice à leur dieu Dagon, en Israël tout va alors n'importe comment. « En ce temps, il n'y avait point de roi, en Israël... Chacun faisait ce qui lui semblait bon (*Juges* XVIII, 1; XX, 25) ». Arrive Samuel, le Voyant, fils d'El-Kana (le Zélote déjà). Les Israëlites lui demandent un roi. Que va-t-il se passer? Lisez l'histoire dans I Samuel X. Elle est pleine d'enseignements. Samuel choisit, divinement inspiré par Iahweh, un homme de la tribu de Benjamin, Saül, fils de Kis, qui vient le voir, amené aussi par la main de Iahweh. Dans quelles circonstances ? Lisez la Bible, vous dis-je. Saül courait *à la recherche des ânesses* de son père qui les avait égarées. Ne pouvant retourner chez son père, le jour même, tant il s'était éloigné, il vient échouer dans la maison du Voyant. Et alors Samuel, à qui Iahweh avait révélé le Signe, naturellement, sacre Saül roi par l'onction d'huile, par le « Chrisme ». Israël avait perdu le Signe de la victoire, les Anes. Il *vivait* anarchiquement. Quel roi choisir? Sur qui établir la royauté?

Mais, bien sûr! Vous avez deviné. Sur l'homme qui court après les Anes perdus, parce qu'il a gardé la foi dans le Signe triomphal; il se souvient, il n'a pas perdu la mémoire de la prophétie de Jacob sur l'Ane de Juda. Aussitôt Saül oint. — Messie et Christ signifient « oint ». — les Anesses sont retrouvées.

La Bible, afin que *nul* n'en ignore, nous en informe à trois reprises. Retrouvées où? Par qui? Le texte ne le dit pas. Et qu'importe que personne, oncques, ne voie ces ânesses perdues et retrouvées! Vous avez bien compris qu'elles *sont* symboliques. Elles asseoient la royauté juive sur le Signe de la victoire, et c'est l'essentiel, et le récit n'ait inventé que dans ce but.

C'est pourquoi Saül rétablit tout aussitôt les affaires d'Israël qui allaient de mal en pis, préparant la voie à David, qui lui succèdera et constituera dans sa gloire le royaume de Iahweh, avec Sion-Jérusalem pour capitale. Et plus tard, c'est sur l'Ane que montera le Christ pour reprendre possession de la Cité bien-aimée, souillée par la Bête et ses suppôts. Lui aussi assiera sa royauté sur le Signe triomphal. C'était fatal. C'est inscrit dans les astres de toute éternité.

L'âne et le Temple. — « L'effigie de l'animal qui sauva les Juifs de la soif est consacrée dans le sanctuaire », achève Tacite, qui n'a pas inventé ce détail. Diodore de Sicile (*Hist.* XXXIV, 1) nous apprend qu'Anthiochus, lorsqu'il pénétra dans le Temple, après avoir pris Jérusalem, crut reconnaître « Moïse, fondateur de Jérusalem », dans une statue de pierre représentant un homme avec une grande barbe, assis sur un âne, ayant en main un livre. Ce livre, que tient Moïse, qui n'a pas fondé Jérusalem, il est vrai, c'est le livre que vous connaissez; ce sont les Tables du témoignage, de la prédestination d'Israël à la domination du monde, que Iahweh remet à Moïse au Sinaï. pacte d'alliance entre Israël et son dieu, par lequel Iahweh promet à Israël, son peuple, la victoire sur ses ennemis; et tout ce qui n'est pas juif est l'ennemi. C'est le livre, écrit en dedans et en dehors, de l'un et l'autre côté, que, dans l'*Apocalypse* (V, 1), tient Celui qui est assis sur le trône et que

l'Agneau va ouvrir, seul digne d'en rompre les sept Sceaux.

Pompée, de même, en entrant dans le Temple de Jérusalem, le premier des Romains qui y pénétra, y vit l'image votive d'un âne et, vraisemblablement, d'un âne d'or; c'est bien le moins, pour une idole sacrée et consacrée, comme celles, — « toutes sortes d'images de reptiles (serpent) et de bêtes immondes (âne, etc.) et toutes les idoles de la maison d'Israël peintes sur la muraille », — qu'Ezéchiel vit dans le Temple, en son temps (*Ezéch.* VIII, 10).

L'Ane et les Juifs. — La tradition, d'après de nombreux auteurs qui la prouvent par des faits qu'ils rapportent, tradition qui s'est perpétuée jusqu'assez avant dans le Christianisme, veut que les Juifs aient adoré l'Ane, ou tout au moins lui aient voué un culte, parmi tant d'autres cultes qu'ils ont rendus à des animaux : le Taureau-Moloch (Khéroubim), le Serpent-Dan, entre autres (1).

Hérodote déclare que les plus anciens Juifs allaient à la bataille casqués d'une tête d'âne. Tacite associant l'âne et la vigne, — « une vigne d'or fut trouvée dans le temple, dit-il », comme s'il connaissait la prophétie sur le Sciloh, et se souvenant des fêtes où Silène, monté sur un âne, ouvre la marche à Bacchus, dans sa peau de lion, et les Anes (Cancer) précèdent bien le Lion sur le Zodiaque, — déclare que « certains ont cru (*Hist.* V, 5) que les Juifs adoraient Bacchus ».

(1) Parmi les premières sectes chrétiennes figurent les Naassoniens ou Ophites, apparentés spirituellement à la tribu de Dan, ayant comme symbole le Serpent. De Moïse au roi Ezéchias, « les enfants d'Israël ont brûlé des parfums devant le serpent d'airain, Naasson-Nehouschtan ». (II *Rois*, XVIII, 4). Dans II *Rois*, XVII, 31, on lit aussi que, parmi les gens que le roi d'Assyrie installa en Samarie, ceux qu'il envoya d'Avva se donnèrent, comme l'un de leurs dieux, Tharthak, qu'ils servirent, en même temps qu'ils craignaient l'Eternel. La tribu d'Issachar, dans la bénédiction prophétique de Jacob, est dite « un âne robuste ». La secte chrétienne des Sethiens, dont Irénée dit qu'ils auraient admis la fable de l'incarnation de Jésus dans le Christ, adoraient un Christ à tête d'âne, et prétendaient même que « Jésus-Christ était Seth et qu'on ne pouvait le tenir pour un autre ». Voir Tertullien. (*De presc. adv. Heret.* XXVI). D'après la généalogie de Matthieu, le Christ descend de Seth.

Dans sa *Réponse à Appion,* touchant *l'Histoire des Juifs,* Flavius-Josèphe, s'il combat, assez mollement, l'opinion que les Juifs ont adoré l'Ane et ont trouvé (Antiochus) une tête d'âne en or dans le Temple, apporte surtout son démenti pour son époque (Ier siècle de l'ère vulgaire), et nous allons voir le cas qu'il faut faire de ce démenti, mais esquive prudemment la discussion pour les temps qui l'ont précédé (1).

Jésus et l'Ane. — Vous savez que les Evangiles, qui font naître Jésus dans la Crêche, d'où ils ont enlevé l'Ane (voir ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, page 218), les Anes même, lui donnent comme monture un et même deux ânes, dans sa montée triomphale sur Jérusalem. D'après le Selon-Matthieu (XXI, 1-5), c'est même Jésus qui, de Bethphagé, dépêche deux disciples pour aller chercher une ânesse et son ânon, qu'il sait être attachés dans la bourgade qui est devant eux. Pour faire croire qu'il s'agit d'ânes véritables, ayant un propriétaire qui pourrait crier : « Au voleur ! », le scribe fait dire à Jésus : « Si l'on vous dit quelque chose, vous répondrez que le Seigneur en a besoin ». Et cela est bien ainsi, conclut le scribe, « afin que fut accomplie cette parole du prophète : Dites à la fille de Sion, voici ton roi qui vient à toi, débonnaire et monté sur un âne, sur un ânon, le petit de celle qui porta le joug ».

Sans doute. Mais d'abord, dans *Zacharie* (IX, 9) où le scribe, un faussaire, prend la parole du prophète, il n'y a pas : ***débonnaire*** (*praüs,* en grec : doux, indulgent, clément, apprivoisé, traitable). Il y a : *juste et victorieux.* Et nous savons ce que devait être la justice du Christ vainqueur. On le dit : humble, aussi, parce que monté sur un âne, qui n'est pas évidemment la monture d'un guerrier. Mais, si humble qu'il soit, tout le contexte du prophète le représente sous l'aspect d'un destructeur qui ne dominera, d'une mer à l'autre, et n'annoncera la paix aux nations, *qu'après les avoir vaincues.* La parole du

(1) Dans le *Lexique historique* de Suidas (IXe Siècle), à l'article Juda, il est dit, d'après l'historien Damocritus, que les Juifs adoraient une tête d'âne en or à laquelle ils offraient tous les trois (ou sept ans) un étranger qu'ils dépeçaient en petits morceaux.

prophète s'applique d'ailleurs à une situation particulière, celle de son temps; c'est une vitupération d'Iahweh contre les ennemis d'Israël qui occupaient alors les territoires de Chanaan : Tyriens, Sidoniens, gens de Damas, dont Iahweh promet de briser les arcs, détruire les chars, anéantir les cavaliers. Rien de commun avec l'Ane et l'Anon du Grand Jour de la colère de Dieu et du triomphe du Messie sur les Nations, inscrits dans la prophétie sur le Sciloh.

Parlons clair. Le Christ n'est jamais monté à Jérusalem sur des ânes qu'allégoriquement, porté par la prophétie de Jacob à Juda.

Les Evangiles (*Matt.* XXVII, 28; *Marc* XV, 17; *Luc* XXIII, 11; *Jean* XIX, 2) nous montrent avec une remarquable unanimité qu'au moment de la crucifixion, « Jésus » fut revêtu d'un manteau écarlate, ou de pourpre, ou éclatant, — le même dont on revêtit Kar-Abbas (Bar-Abbas) à Alexandrie, dans la « Passion » du Christ, Roi des Juifs, qui fut jouée au Gymnase en l'honneur d'Hérode Agrippa qui se rendait de Rome à Alexandrie, pour prendre possession du royaume de Judée que lui donnait Caligula. Flavius-Josèphe raconte que Ménahem, le plus jeune fils de Juda le Gaulonite, et frère donc du Christ, lors de la guerre de Vespasien, en 70, se para royalement d'un manteau de pourpre. L'âne assyrien, le tharthak, portait comme signe distinctif, le manteau de pourpre. Et c'est pourquoi, le Christ, Roi des Juifs, — c'est dit sur l'écriteau de la croix, — fut aussi, peut-être allégoriquement, il est vrai, ou par ironie, revêtu par les scribes, de ce manteau de pourpre, symbole de la victoire, comme l'Ane Tharthak, dont il était la parure souveraine (1).

L'Ane juif chez les Romains. — Les Romains, avant le Christianisme, ne se sont jamais mépris sur le sens augural, prophétique, que les Juifs donnaient à l'Ane. Ils ne se sont jamais mépris, après, sur le sens que le Christianisme des origines

(1) Sur Kar-Abbas (Bar-Abbas), il faut lire L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, p. 234.

lui attribuait. Il est inscrit de toute éternité dans les astres et les Signes du Zodiaque.

J'ai déjà (1) signalé quelques auteurs qui n'ont rien ignoré des vertus de l'âne pour les Juifs.

Ainsi, Martial voulant faire jurer un poète juif qui prêtait serment par les temples de Jupiter tonnant, lui décoche ce trait : « Je ne te crois pas. Jure, Circoncis, par l'Ane » (2).

Dans Minucius Félix (*Octavius*, IX) où on lit : « les uns disent qu'ils (les Chrétiens) adorent la tête d'un âne », l'insulte « race de Plaute », — Plaute le poète latin auteur de l'*Asinaria* (comédie des Anes), qui, dit-on, tourna, comme l'âne, la meule qui moud le blé, — est jetée au philosophe qui pense comme un juif sur les idoles, et qui n'est pas, dit-on, le dernier des *boulangers*. Race de Plaute, l'Asinaria, la meule, la farine, le boulanger, ce sont de bien grands détours pour traiter quelqu'un d'âne. Mais le philosophe, qui ne l'est certes pas autant qu'on le lui dit, puisqu'il a compris, réplique : « Holà ! Pas d'injures ».

(1) Dans L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, page 200, note 2.

(2) Il y a *Anchialum*, dans le texte, que des copistes chrétiens ont substitué à Ancarium. La traduction Panckouke l'admet, avec cette glose : « divinité que les païens *croyaient* être adorée des Juifs sous la forme d'un âne. » Admirez la science officielle ! Les païens « croyaient » ! Que leur aurait-il donc fallu pour en être sûrs, après tout ce que vous venez de lire ? Et nous allons voir avec les Chrétiens. Mais voulez-vous aussi l'opinion de Nisard. C'est quelqu'un. « Jos. Scalïger, dit-il, dans les Prolégomènes de l'ouvrage intitulé *In emendatione temporum*, parlant des dialectes des Tyriens et des Sidoniens dit : « Il est étonnant combien était sacrée chez eux la formule de serment Korban, comme chez les Juifs celle de Chiaila ou Chiaiadonaï. Mais du temps de Martial, on prononçait Chiala. Il croyait entendre Anchiala, parce que le mot Anchiala était alors plus connu des Romains. » Il résulte de cette observation de Scalïger, continue Nisard, que les Commentaires qui ont attribué aux Romains l'opinion que les Juifs adoraient leur dieu sous la forme d'un âne, qu'ils appelaient Anchialus, est erronée. En effet, ce n'est pas Anchialus que les Latins appelaient un âne, mais Ancharius ou ancarius, comme il résulte de passage de Lucilius (*Satires*, VI, 17) :

Haec, inquam, rudet e rostris, atque elulitavit;
Concursans eluti ancarius, clareque quiritans.

Le Christ à tête d'Ane. — Tertullien, au III[e] siècle, réagit très mollement contre les accusations qui, ne s'adressant qu'aux Juifs avant le Christianisme, se sont portées ensuite contre les Chrétiens, les Chrétiens ayant gardé la foi asinaire, tandis que les Juifs paraissent y avoir renoncé. Au contact de la civilisation et de la culture occidentales, les Juifs d'une certaine classe ont enfoui dans la tombe des superstitions rétrogrades et barbares tout ce bric à brac de leur religion. Seuls, les ont conservées, ceux d'entre eux qui sont passés au christianisme, les chrétiens des origines, tout le bas-fond de leur nation, les minim ou minéens.

Il y a, dans le Thalmud, un Midrasch dit sur *Koheleth* (I, 8), qui semble bien prouver que les Juifs non-chrétiens, ont tenu à rompre toute solidarité avec les Juifs-chrétiens, les ***minim***, exaltant le culte de l'âne dont la tradition cabalistique les faisait héritiers.

Les Thalmuds n'ont été commencés qu'au IV[e] siècle, au moment où les chrétiens sont devenus une force capable de troubler, et le troublant souvent, un peu partout, l'ordre public. Les scribes du Thalmud n'ont rien ignoré de l'imposture jésus-chrétienne. Ils savaient ce qu'avait été le Christ historique. Ils auraient pu le dire. Mais la prudence, la crainte, la peur des représailles de la part des fanatiques passés au christianisme, leur ont mis un bœuf sur la langue. C'est pourquoi, citant rarement « Jésus », ils n'y font que des allusions voilées: le Joannazir, le Ben-Sota, le Bar-Pantera (fils de Panthora, Toute-la-Loi), le thargoum sur Ménahem le Messie de Bethléhem, fils d'Ezéchias (son petit-fils, en réalité), etc.

C'est, je pense, sous la forme d'un thargoum que, dans Midrasch sur Kohelet, avec une tournure d'esprit qui dénote un goût du meilleur humour, ils ont condamné l'adoration de l'Ane, parce que les Chrétiens l'ont conservée. Voici ce thargoum:

« Hanania, fils du frère de Rabbi Josué, arrivé à Kaphar-Nahum (c'est le port, sur le lac de Tibériade ou de Kinnéreth, de la ville forte de Gamala-Nazareth sur la montagne), fut ensorcelé par les Minéens (*minim*, les Juifs christianisant), au point (écoutez-bien) *qu'ils le firent monter sur un âne le jour*

du Sabbat. (Il y a donc sorcellerie à cela ?). Quand il revint chez son oncle Josué, celui-ci lui donna un onguent et il le guérit. (Il était donc tombé malade chez les Minim ? Quelle maladie ? Ah ! oui, on l'avait ensorcelé en le faisant monter sur un âne et le jour du Sabbat, encore). Mais Josué lui dit : Puisque tu as entendu (attention, voilà la maladie) le braiement de l'âne de ce méchant, — (qui peut bien être ce méchant qui apparait tout-à-coup, dont on n'a rien dit, dont on ne dit rien de plus, sûrement parce que le thargoum le désigne assez clairement ?), — tu ne peux plus rester sur la terre d'Israël. Hanania se rendit donc à Babylone et y mourut en paix ».

Vous ne comprenez-pas ? Soyons votre interprète.

Hanania, au berceau même de la famille de Juda le Gaulonite et de son fils, Nazareth-Gamala, inspirateur et auteur de l'*Apocalypse*, bonne nouvelle du Jourdain, est ensorcelé par les Minim, les « chrétiens ». Ils le convertissent à la foi millénariste : ils le font monter sur l'âne de Juda, le jour du sabbat, le jour sabbatique et jubilaire même où s'ouvre le règne de mille ans. Ils le changent en âne. Le voilà « chrétien ». Quelle aventure ! Mais à son retour, son oncle, bon vieux Juif, qui s'aperçoit du changement survenu dans l'attitude, les manières d'être, les croyances de son neveu, morigène et reprend ce neveu ensorcelé par l'âne de Juda, lui démontre sa folie, le catéchise et lui rend sa foi mosaïque : il le frotte avec un onguent spirituel et symbolique. Il le persuade qu'il a fait fausse route; il le rend au culte de la Thora. Bref, il le guérit de son mal : le christianisme. Mais l'oncle Josué, parce que son neveu a prêté une oreille trop complaisante au braiement de l'âne de ce méchant, — l'horrible Iôannès-Christ de l'*Apocalypse !* — ne le juge même plus digne de continuer à habiter en Palestine, sur la terre d'Israël, que l'âne de Juda souille, où il ensorcelle les meilleurs des Juifs, pensez donc ! un neveu de Rabbi ! Il l'exile à Babylone, où il pourra, guéri, vivre et mourir en paix, non sans avoir juré, bien entendu, de retourner à la synagogue (1).

(1) Sanction plus sévère, tout de même, cet exil, pour punir le juif Hanania, coupable de « christianisme asinaire », que celle qu'infligera

Allégorie délicieuse, qui ouvre d'infinies perspectives à la raison sur le christianisme du quatrième siècle encore et sur son dieu à tête d'âne et qui abîme l'âme dans de profondes pensées mais qui n'ont rien d'insondable.

Et quelle ironie, pleine de suc et d'à propos, que celle de ce midrasch où le scribe fait revenir dans cette Nazareth, Gamala-Capharnaüm, patrie de « Jésus », tout le mythe de l'Ane juif, accueilli, comme un héritage qu'Israël lui abandonne, par celui qui va devenir, — après quelles transformations, il est vrai, pour lui ôter sa tête d'âne, sans compter le reste, et ayant cessé de braire, grâce au meilleur de la Sagesse antique, que la Grèce et Rome essaieront de lui fourrer dans les mâchoires, le dieu qu'adoreront, sans solution de continuité, les plus nobles portions de l'humanité.

« Il n'y a rien au monde d'aussi ridicule que la dispute des Chrétiens et des Juifs au sujet de Jésus », lit-on dans le *Contra Celsum*, œuvre du IV[e] siècle, comme le Midrasch sur Kohélet. « Leur controverse rappelle proprement ce proverbe : se quereller pour *l'ombre d'un âne !* ». Vlan !

Et Tertullien nous apprend que le dieu des chrétiens, on l'appelait *Onokoïtès*, ce qui signifie : s'accouplant avec l'âne.

Des calomnies ? Non. Expression brutale pour marquer l'association, l'union intime du Christianisme avec le symbole de l'Ane !

« Vous raillez notre dieu *prétendu* à tête d'âne, a répliqué le même Tertullien (*Apol.* 16 et *adv.* mat. I, 11) aux Minucius Félix, aux Tacite, aux Martial et *tutti quanti*. Eh bien ! et vous avec votre déesse Epona ».

Quelle chute ! Mettre en parallèle la presque inconnue déesse Epona des paysans du Latium avec le fils consubstantiel et coéternel au Père, le dieu Jésus-Christ ! Pauvre Tertullien, qui n'a

Apulée à son héros Lucius, à part ses tribulations comme âne, lorsqu'il le désensorcellera et le rendra au culte immortel d'Isis, ainsi que vous le verrez, quand nous étudierons l'*Ane d'Or*. Et, en dernière analyse, l'aventure du Lucius d Apulée, est, côté goï ou non-juif, la même exactement que celle de Hanania, côté israëlite. Ce Thargoum sur Koheleth semble être une réplique, en bref, de l'*Ane d'or d'Apulée*.

trouvé que cette fichaise pour excuser la foi des Chrétiens dans leur dieu à tête d'âne ! Un grand apologiste, en vérité ! Mais, quoi ? Comment nier ? Que répondre ?

Regardez ! son image est partout sur les murs des villes. A côté des textes d'écrivains, voici le témoignage du peuple. Il aurait pu disparaître. Les iconoclastes, le temps, qu'est-ce qui peut bien rester, après eux, de ce qui se dessine sur les murs ?

Le Graffito du Palatin. — Par chance, un graffito, dessin au stylet sur ardoise, a été découvert, au Palatin, en 1857, sur le mur d'une salle basse du palais des Césars. Qui sait s'il n'a pas été gravé par quelque chrétien du temps de Néron, dont on dit qu'il y en avait dans son palais ? (*Epit. Philippiens*). Et par une plus grande chance encore, il n'a pas été détruit aussitôt que trouvé. C'est une chance qui ne se reproduirait plus aujourd'hui, à Rome et en Italie, à Pompéi, à Herculanum, où tous les documents mis à jour, qui révèlent l'imposture chrétienne sont impitoyablement détruits.

Quelle que soit l'époque de ce graffito, sous Néron ou plus tard, — le P. Garucci le suppose du IIIe siècle, à cause de ce qu'on lit dans Minucius Félix, — il prouve combien était répandue, parmi le peuple et les chrétiens eux-mêmes, l'opinion que le dieu Jésus est un dieu asinaire, et confirme l'authenticité de cette croyance chrétienne. Que représente donc ce graffito ? (1). C'est un groupe de deux personnages gravés à la pointe, assez rapidement, mais d'un trait juste. Sous une croix en forme de T, le Tau grec, le Thav hébreu, est attaché, les bras étendus sur la barre horizontale du T, les jambes séparées et les pieds portant sur une petite traverse, un homme vêtu d'une chemise et d'une tunique. Le corps est surmonté d'une tête d'âne. A la gauche du corps en croix, un peu plus bas, se trouve un autre personnage vêtu de la même manière, la tête nue, le visage vu de profil, tourné vers le Crucifié, les yeux levés vers lui, le bras droit baissé et arrondi, retiré en arrière, le bras gauche relevé en angle obtus, la main

(1) Voir De Rossi, *Bullet. di arch. christ.*, I, 72, V, 75.

ouverte doigts écartés pointée vers l'image, en posture, c'est-à-dire envoyant le baiser à la manière antique (Voir au mot *Adoration* le Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines de Daremberg et Saglio). Entre les deux personnages et au-dessous, dans les vides, une très lisible légende en lettres majuscules, capitales cursives grecques, sur quatre lignes inégales : Ale-xamenos-sebete-theo(n). « Alexamène adore Dieu ». C'est une évidente image du culte chrétien, en tout cas une allusion au Christ crucifié, tel que les chrétiens l'adoraient au IIe siècle, un dieu à tête d'âne.

Il est temps de conclure.

Vous vous demandiez pourquoi Apulée, en veine de parodier l'*Apocalypse*, comme je le prétends et comme vous allez vous en convaincre, décidé à ridiculiser la doctrine du Christ asinaire, vainqueur des Nations par la destruction du monde, suivie d'un renouvellement total, terre nouvelle ayant pour capitale, la Jérusalem toute en or, a intitulé son pamphlet *L'Ane d'Or* ? Vous cherchiez à tâtons, en aveugles.

Vous voyez maintenant.

II. — Le cas étrange d'Apulée

Comme il nous renseigne sur lui (1). — S'il en est, parmi les auteurs de l'antiquité grecque et romaine, et de nombreux, et d'illustres, sur la vie desquels nous soyons peu informés, tel n'est certes pas le cas d'Apulée, qui dans deux de ses œuvres,

(1) Lucius Apuleius, né à Madaure, province de Carthage, vers 114, mort vers 190. Latin, d'origine mi-gétule mi-numide, il s'est exercé à peu près dans tous les genres de littérature, majeure et mineure. « J'ai bu, dit-il lui-même dans son livre *Florides* (IV, 20) à toutes les coupes de l'instruction. » Il fut surtout rhéteur, avocat-conférencier et philosophe. Ses œuvres ont été traduites par Victor Bétolaud (Garnier frères, éditeurs), qui a fait précéder sa traduction d'une très honorable étude sur l'homme et ses ouvrages. J'y renvoie. Si Bétolaud n'avait pas été aveuglé par le préjugé christolâtre, il aurait expliqué le cas d'Apulée, qu'il n'a ni compris ni expliqué.

l'*Apologie* et *Florides*, nous a parlé de lui-même avec une abondance heureuse.

L'Apologie est la défense qu'il prononça pour sa cause dans un procès, qu'il gagna, d'ailleurs, qui lui avait été intenté sous la triple accusation de captation de fortune, de pratique de la magie, de sortilège et séduction, et de mauvaises mœurs.

Apulée avait épousé, vers trente ans, à Œa, l'une des capitales de la Tripolitaine, une riche veuve, Pudentilla, de quinze à vingt ans moins jeune que lui et mère de deux garçons, âgés l'un de vingt-cinq ans, et l'autre de quatorze. Il avait, par ce mariage, anéanti les espoirs de certains héritiers possibles. D'où le procès.

Apulée, dans les Manuels classiques (voir Pichon), est donné comme une des figures les plus énigmatiques de la littérature latine. C'est peut-être beaucoup dire. Mais tout de même !

Apulée, très illustre, est inconnu de son temps. — Ce qu'il y a de troublant dans le cas d'Apulée, tel que ses œuvres le font apparaître, ce n'est pas, comme on l'a prétendu, que chez lui se heurtent les teintes les plus disparates. Le fond de sa philosophie, nous le verrons, est clair, logique, sans mystère. Il est, par raison, et connaissant l'histoire, antichrétien. L'étrange c'est que, malgré l'immense renom dont il a joui, de son vivant, au siècle d'Hadrien et de Marc-Aurèle, avec des écrivains comme Fronton, Aulu-Gelle, Lucien de Samosate, entre autres, aucun auteur ne fait mention de lui et ne parait soupçonner son existence. L'écrivain latin Tertullien, classé comme chrétien, né vers 150, mort vers 230, et à Carthage, qui fut donc à vingt-cinq ou trente-cinq ans près le contemporain plus jeune d'Apulée et son compatriote, ne souffle mot sur lui. Comment Tertullien a-t-il pu ignorer son illustre compatriote ? Ouvrez les œuvres de Tertullien. La forme des périodes, l'emploi de mêmes images dans des termes identiques, « tout établit entre lui et Apulée une similitude qui révèle l'imitation, ou bien la rivalité ». Tertullien est l'élève d'Apulée qu'il copie. Comment aussi Tertullien, qui s'est, paraît-il, converti au christianisme, a-t-il ménagé le païen Apulée dont il devenait l'adversaire ? Et quel fougueux adversaire !

Saint-Cyprien, (200-255), donné comme évêque de Carthage qu'illustra Apulée, fut, dit-on, l'expression de la société chrétienne, au IIIe siècle, si on ne l'a pas camouflé, comme Apulée de la société romaine, au siècle précédent en Afrique. Son ignorance d'Apulée n'a d'égale que son savoir sur l'état de l'Eglise tel que cent ans au moins après sa mort.

Même silence, chez Minucius Félix, s'il est de la même époque que Tertullien. Tout le IIIe siècle s'écoule. Rien sur Apulée. C'est une gageure.

Et voici Arnobe. Il faut bien que je vous le présente. Il brille sous Dioclétien (292-306). C'est un polémiste fougueux. J'aime ça. Ne nommant jamais l'Apocalypse, il y pense toujours Et la preuve, c'est qu'il se bat, il lutte, avec une passion emportée digne d'une plus belle cause, pour détruire cette évidence que la doctrine chrétienne est toute contenue dans les Paroles et prophéties du Seigneur, s'attachant à prouver que le Christ et ses disciples, à son exemple, ne sont pour rien dans les calamités de ce monde et ne les ont jamais souhaitées, espérées, pas plus que la destruction de Rome et de sa puissance. Un agneau, l'Agneau, son Christ. Muet Arnobe sur Apulée (1).

Apulée sort tout à coup de la nuit, au IVe siècle. — Et voici que soudain, au IVe siècle, et chez les seuls écrivains chrétiens, au surplus, le nom et l'œuvre d'Apulée sortent de la nuit où deux siècles l'ont laissé. Lactance, Hiéronymus (Saint Jérôme) et Saint Augustin, vont surabonder, comme la grâce, et nous entretenir d'Apulée, comme d'une vieille connaissance, aussi célèbre que Jésus-Christ. N'est-ce pas louche ?

Oui, c'est louche, car tout ce qu'ils vont écrire sur Apulée est si excessif, si invraisemblable, qu'il est impossible de ne pas soupçonner que le trio, aux gages des christolâtres, se livre à quelque manœuvre, de grandes manœuvres même, et de grand style, pour quelque imposture profitable à l'Eglise. Ce soupçon devient une certitude et le cas si énigmatique d'Apulée s'explique et s'éclaire alors, quand on a découvert :

(1) Et Hilaire, évêque de Poitiers, et Ambroise, évêque de Milan, complice d'Augustin, muets aussi, — et tous les autres.

1° que *l'Ane d'or* est une satire du Christianisme du IIe siècle, qui ne fait état que de ce « moment » du christianisme et de ses doctrines. Et Apulée devait, — car on a touché à l'ouvrage, — en parler si savamment, que c'est à cause de *l'Ane d'or* qu'il fut l'objet d'une accusation capitale, c'est-à-dire où il risquait sa tête, l'accusation de christianisme, c'est-à-dire d'affiliation (tant il paraissait y être initié) à la secte qui ne rêvait toujours que la destruction de Rome au profit des Juifs d'*Apocalypse*, pour le règne de mille ans;

2° que l'*Apologie* est le plaidoyer qu'il produisit pour se défendre et se justifier contre cette accusation capitale.

Ce sont ces deux vérités qui ressortiront peu à peu, mais de plus en plus sûrement, de l'étude et de l'examen que nous ferons ci-après de l'*Ane d'or* et de l'*Apologie*, que l'Eglise ne pouvait laisser vivre et connaître, sans que s'écroule tout l'édifice de mensonges par lequel, aux IVe et Ve siècles, elle cherche à établir que, dès le Ier siècle, le christianisme existe déjà tel qu'il ne sera que quatre, cinq, six cents ans plus tard, avec des Evangiles composés avant la fin du Ier siècle, sans compter les Epitres et les Actes des Apôtres.

Comment l'Eglise a-t-elle procédé pour arriver à ses fins, dont elle dit qu'elles justifient les moyens ?

1° Elle a mobilisé des scribes qui ont opéré clandestinement sur les œuvres même d'Apulée : *Ane d'or* et *Apologie;*

2° Elle a appelé à la rescousse, à moins que ce ne soient les mêmes que les précédents, les Lactance, Hiéronymus et Augustin, ou du moins ceux à qui elle attribue leurs ouvrages, pour inventer et propager des contes diffamatoires sur Apulée (1).

La manœuvre des scribes occultes. — Les scribes occultes,

(1) Je n'affirmerai pas, car je ne puis le prouver, qu'elle a commencé par détruire celle des œuvres de Tertullien, que le fougueux polémiste devait bien consacrer à combattre Apulée. Je le présume, en raison du silence *actuel* de Tertullien sur Apulée, présomption vraisemblable. Au surplus, je n'ai pas besoin de cette présomption, même montée en preuve, pour découvrir la vérité ! Et puis, Tertullien, auteur chrétien, n'est-il pas une invention ? Ou ses œuvres ?

opérant anonymement, ont eu pour tâche, s'emparant de *l'Ane d'or* et de l'*Apologie*, de refaire les textes en coupant tout lien entre les deux ouvrages, tout ce qui, de l'un, pouvait renvoyer à l'autre (1).

On a effacé en même temps tout ce qui démontrait à l'évidence que l'accusation de magie, contre laquelle Apulée a dû se défendre, s'appuyait, comme principale pièce à conviction, sur *l'Ane d'or*, et que la « magie » dont on l'accusait est une magie spéciale qui prend sa source dans le mythe chrétien de l'Ane.

Tout ce qui jetait un jour trop crû sur ces ouvrages, en tant que spécialement consacrés au christianisme, a été mis sous le boisseau, recouvert d'ombres obscures, noyé dans des flots étincelants de bavardages, ici (*Apologie*), et là (*Ane d'or*), dans l'éblouissante lumière d'épisodes et récits, souvent grivois, grossiers et obscènes, où les aventures de brigands se mêlent à des histoires d'enchantements, de maléfices, d'opérations et de pratiques de magie, en sorte qu'à n'y regarder que de loin, *l'Ane d'or* n'apparaît plus que comme l'un de ces fameux contes mylésiens, sans autre intention que d'amuser des lecteurs friands de narrations romanesques et graveleuses. Une parodie de l'*Apocalypse* et des doctrines chrétiennes « du divin fondateur de notre sainte religion ? ». Quel roman chez la portière ! Nous verrons.

Ce beau travail accompli, il y avait une question de date à régler. L'*Apologie* avait la sienne : l'an 148 du II[e] siècle. On y voit cités tant de personnages de l'époque qu'il était délicat de la changer. Va pour 148.

Mais *l'Ane d'or* ? Il n'a pas d'âge, du moins il est difficile de lui en donner un.

Cette vérité qu'il avait servi de fondement à l'accusation

(1) Le plus ancien manuscrit d'Apulée contenant Florides, l'Apologie et l'Ane d'or est le *Laurentianus* du XI[e] siècle.

Huit à neuf siècles de ténèbres moyen-âgeuses depuis Apulée. Vous pensez si les scribes aux gages de l'Eglise ont pu en prendre à leur aise avec les œuvres d'Apulée, comme avec toutes les œuvres d'auteurs qui, porteurs de la vérité historique, avaient convaincu par avance l'Eglise de fraude, d'imposture, de mensonge !

capitale de christianisme contre Apulée, et d'où résultait, sans discussion possible, son antériorité sur l'*Apologie*, les travaux de revision faits par les scribes occultes l'avaient à peu près tuée.

Rien de plus facile, dans ces conditions, de publier que *l'Ane d'or* est une œuvre de la vieillesse d'Apulée. De quelle année ? Ça ? nul n'en sait rien; nul ne l'a dit. Il suffit que *l'Ane d'or* soit postérieur à l'*Apologie* et le tour est complet.

Seulement, voici ! En dehors de *l'Ane d'or*, fondement pour l'accusation de christianisme, sur quoi établir un réquisitoire qui puisse étayer le crime de magie ? Pour que les juges, sur la plaidoirie que constitue l'*Apologie*, aient repoussé du pied l'accusation, la vouant au ruisseau comme de la boue, il fallait bien qu'elle s'appuyât sur quelque chose ! Quoi ? Que les savants nous le disent ! Et quand même ! Accusé de magie sur on ne sait quels faits, voici Apulée acquitté. Et trop heureux d'être acquitté, — on est toujours heureux de se sortir sans casse des procédures judiciaires, même innocent, — Apulée, devenu vieillard, aurait, en écrivant *l'Ane d'or*, osé courir derechef le risque de prêter le flanc à la même accusation ? Qui peut le croire ?

L'Ane d'or hors de cause, impossible de justifier le procès de magie et, en conséquence, l'*Apologie*. Mais on ne prend jamais l'Eglise sans vert. Accourez Lactance, Marcellin, Hiéronymus, Augustin.

Les manœuvres des scribes nommés. — Aux yeux des Pères de l'Eglise, écrit Victor Bétolaud, à juste titre, car il constate, « Apulée est beaucoup moins ce que ses écrits nous le font voir, un romancier, un philosophe ou un rhéteur, qu'il n'est un magicien, un coryphée du paganisme, et surtout un thaumaturge ». Lactance dit en propres termes (*Inst. div.* V, 3) que, de son temps, on avait coutume de citer une foule de miracles d'Apulée. Marcellin (*Ep. à Augustin*) le dit aussi. Et, par un rapprochement bien remarquable, c'est à propos de Jésus-Christ qu'ils mentionnent Apulée « dont les miracles ne sauraient cependant pas être regardés comme plus significatifs que ceux de notre Seigneur ». Saint Jérôme formule la même

assertion, et tous les trois rapprochent son nom de celui d'Apollonius de Tyane, le plus fameux thaumaturge qui ait jamais existé. On peut conclure de là quelle influence il avait dû exercer ». Oui. C'est certain. Mais pourquoi alors n'y a-t-il eu personne pour nous parler de lui ?

Enfin, Saint Augustin, comme Apulée originaire de Carthage où il vécut longtemps, avocat-rhéteur, comme Apulée, mais deux cents ans plus tard, s'occupe dans son Epitre en réplique à Marcellin et surtout dans la *Cité de Dieu,* dans de nombreux passages, de son compatriote, et le présente sous un jour particulièrement remarquable.

Il reconnait qu'Apulée a été un orateur éloquent, un très célèbre philosophe platonicien. Et ceci est l'expression même de la vérité. Apulée a été un platonicien presque mystique. Mais attention ! L'hommage que Saint Augustin rend à Apulée prépare le coup de poignard à la punique. Il déclare gravement qu'Apulée devait à l'étendue de ses connaissances un pouvoir surnaturel. C'est la transition pour rendre vraisemblable l'accusation de magie qu'il continue à porter contre lui, malgré le jugement de relaxe des magistrats d'Œa, et pour le représenter comme un adepte consommé en matières d'études magiques. Cet ancien rhéteur d'Augustin, qui porte la calomnie dans le sang, n'a que mépris pour la chose jugée et bien jugée. Il faut bien expliquer et justifier ce procès de « magie » et l'*Apologie,* par autre chose que *l'Ane d'or,* puisqu'on a décidé qu'il n'existait, n'est-il pas vrai ? en 148.

Et Saint Augustin, allant plus loin que le trio susnommé, assurera, sans rire, qu'il en était qui plaçaient Apulée *au-dessus* du Christ : *etiam conferre conantur.* « Rapprochement monstrueux ! » dit Bétolaud, fidèle traducteur d'Apulée, et justement indigné. Moi aussi, mais pour d'autres raisons que lui.

Et pour achever le change, Saint Augustin, brandissant sa massue, dans cet ouvrage dont le titre rappelle justement la Jérusalem d'or de l'*Apocalypse,* la *Cité de Dieu* (XVIII, 18), écrira (supposé que la *Cité de Dieu* soit de lui, ce dont je doute): « Nous aussi, nous entendions des récits de ce genre sur certains endroits de la contrée. On prétendait que des hôte-

lières, familiarisées avec les maléfices, servaient, quand elles le voulaient ou le pouvaient, servaient, dis-je, aux voyageurs, dans du *fromage*, quelques ingrédients qui les changeaient incontinent en bêtes de somme. Ils portaient tous les fardeaux nécessaires; et après un pénible service, ils revenaient à eux, et cependant leur âme n'était pas devenue celle d'une bête : ils avaient conservé la raison et le sens humain. C'est ce qu'Apulée dans son livre intitulé *l'Ane d'or*, rapporte lui être arrivé. A l'en croire, après avoir pris certaine drogue, il aurait, tout en conservant l'âme d'un homme, été changé en âne ».

Je suis obligé de souligner que tout ce morceau, où Saint Augustin parle d'Apulée et de *l'Ane d'or*, est pour le moins tendancieux, sinon mensonger. Et vous en jugerez vous-mêmes, en lisant *l'Ane d'or*.

1° S'il est vrai que le narrateur s'exprime à la première personne, il n'est pas vrai que le narrateur, Lucius Apuléius, soit le héros des aventures qu'il raconte, pas plus que Lucien de Samosate, dans son *Lucius*, qui traite d'une façon beaucoup plus brêve, la même histoire, avec la plupart des mêmes récits, n'est lui-même Lucius, métamorphosé en âne. *L'Ane d'or* d'Apulée, comme le *Lucius* de Lucien, a repris le même héros, Lucius, à un ouvrage antérieur, aujourd'hui perdu, du nommé Lucius de Patras, dont nous reparlerons. Saint Augustin trompe son monde quand il déclare qu'Apulée, dans son *Ane d'or*, rapporte qu'il lui est arrivé d'être changé en âne.

2° Si le Lucius de *l'Ane d'or* a été changé en âne, ce n'est pas pour avoir mangé, dans du *fromage*, des ingrédients maléfiques, non plus que pour avoir pris certaine drogue. Il s'est frotté avec une pommade, qui parait bien être de l'huile, de l'huile d'olive sûrement. Il s'est « oint »; il s'est « christifié » ou « christianisé », pneumatiquement, en esprit, car, vous pensez bien que le jeu d'Apulée, qui connaissait admirablement son christianisme du IIe siècle, n'est qu'allégorie. Lucius s'est « asinifié », métamorphosé en chrétien. Son aventure est identique, côté païen, à celle du neveu de Rabbi Josué, côté juif, qui, lui, ne fit que « monter sur l'âne de Juda », tout aussi allégoriquement. On peut se demander même, tant le Midrasch

sur Koheleth et *l'Ane d'or* ont une inspiration analogue, s'il n'y a pas eu interpénétration entre l'auteur juif et Apulée.

3° Quant au « fromage », il a remplacé dans Augustin et dans Apulée, une autre préparation, d'origine plus « piscatorale », dont nous reparlerons.

Revenons à Apulée, tel que Saint Augustin le met en cause et tel que le voilà métamorphosé en magicien. Les Pères de l'Eglise l'ont, en effet, englué dans une telle couche de magie, qu'il aura de la chance s'il s'en lave, pour reprendre sa véritable physionomie de philosophe platonicien, adversaire du christianisme. Mais, ils ont beau faire. Dès qu'il est question de magie, c'est à *l'Ane d'or* que notre Augustin pense. Impossible de l'écarter pour justifier sans lui le procès de magie. Il était absolument besoin de cette pièce au dossier. Les tours de magicien, de thaumaturge de notre homme, tels que les bons pères voudraient qu'il y ait suffi, Augustin, obsédé par *l'Ane d'or*, prouve bien que *l'Ane d'or* était, aux yeux de ses accusateurs, le morceau essentiel pour soutenir l'accusation.

Enfin, si Apulée n'a été que magicien, comment expliquer que les bons Pères et Saint Augustin, tout particulièrement, vouent Apulée à l'indignation, à l'horreur et à l'exécration des fidèles ? Ont-ils agi de même avec Apollonius de Tyane ? Alors ?

« Bien certainement donc, conclut Victor Bétolaud, qui n'est pas suspect, parce qu'il est catholique et croit à tout ce que dit sa sainte mère l'Eglise, Apulée prend une part au mouvement religieux que le christianisme naissant opère sur les esprits. Il figure d'une manière active dans les querelles religieuses de cette époque et dans le grand drame dont le dénouement doit renouveler la face du monde ».

Réserve faite sur l'esprit catholique, qui inspire Bétolaud, — il croit évidemment que le Christ a renouvelé la face du monde, Satan vaincu et le Bien triomphant, réserve faite aussi sur ce qu'il entend par christianisme naissant, au sujet duquel je diffère complètement d'avis avec lui, comme sur le dénouement du drame, dans le sens où il l'entend, tout ce que nous révèlera l'étude de *l'Ane d'or* et de l'*Apologie* prouve ce que déclare

Bétolaud, qui le dit et n'en tire aucune conclusion : Apulée a pris une part active à la lutte entre le Christianisme et la philosophie platonicienne. Mais Bétolaud n'en fournit pas d'autres preuves que ce que disent les Pères de l'Eglise, qui n'ont manœuvré que pour contredire les conclusions de Bétolaud, et mettre *l'Ane d'or* et l'*Apologie* en dehors des discussions sur le Christianisme, alors que ces deux œuvres sont la contribution fondamentale d'Apulée au mouvement prodigieux, si l'on y tient, que le Christianisme naissant opère sur tous les esprits, et qui la font figurer, et éminemment, dans les querelles religieuses de son époque.

***L'Ane d'or* antérieur à l'*Apologie*.** — Toute la science officielle veut que *l'Ane d'or* soit très postérieur au procès d'Œa. Le zèle avec lequel les apologistes chrétiens ont découvert tout à coup Apulée, un et deux siècles après lui, donnent à penser, à juste titre, que leur témoignage à retardement, invraisemblable par son exagération excessive, et que dément le silence absolu des contemporains, est tendancieux et n'a eu pour but que d'enlever à *l'Ane d'or* sa vraie date, et, au surplus, n'importe quelle date. Que l'Eglise ait fait glisser dans *l'Ane d'or* quelques bouts de phrases, très discutables au surplus, pour reculer la date de l'ouvrage, c'est là une hypothèse qui n'a rien de téméraire (1).

(1) Voici la plus catégorique. Elle est au début du récit de l'Ane d'or : « Je me rendais en Thessalie, car, du côté maternel, je suis originaire aussi de cette contrée et je me fais gloire d'y compter au nombre de mes aïeux l'illustre Plutarque, *et ensuite son neveu Sextus, le philosophe.* Ce : « et ensuite son neveu Sextus le philosophe », jeté en fin de phrase a tout l'air d'une facile interpolation.

Victor Bétolaud, la prenant argent comptant, discute ainsi : « Il fallait que ce Sextus, neveu de Plutarque, fut mort depuis un espace de temps dont l'éloignement justifie ce caractère d'aïeul. Or, ce Sextus donna des leçons à Marc-Aurèle, empereur, lequel monta sur le trône en 161. Supposant que Sextus ait vécu quelques années, encore, et qu'il soit mort vers 166-168, l'Ane d'or serait postérieur à cette date. Comme au-delà de 174 la vie d'Apulée devient incertaine, et en admettant avec Bétolaud, par pétition de principe, que l'Ane d'or soit de 185 à 190, ce qu'il affirme sans motif, pour supposer qu'Apulée est mort en 191, vers 75 ans, ce qui est déjà un bel âge, en admettant toutes

Contre l'argumentation qui s'appuie sur des phrases qui, n'ayant aucune utilité pour le texte, en bout d'alinéa, peuvent être discutés, apparaissant comme des interpolations, il y a celle qu'on peut opposer et qui raisonne d'après des éléments qui font partie intégrante de la pâte même du texte, et auxquels on ne peut toucher sans supprimer tout un exposé.

Or, dans l'*Apologie*, répliquant à Tannonius, l'avocat de ses accusateurs, et faisant allusion à ce que le dit Tannonius n'avait pas été capable, à un moment de sa plaidoirie, d'employer le mot convenable pour désigner les parties sexuelles du poisson femelle, Apulée ajoute textuellement : « il a eu recours à un de mes livres (on a fait sauter le titre), où une femme (il s'agit d'une statue) couvre son *interfeminium*, en ramenant une cuisse, et en le voilant de la paume de sa main ». *Interfeminium tegit et femoris objecta et palmae velamento.* Ce geste. qu'Apulée détaille de mémoire en plaidant, c'est celui de la statue de Vénus Anadyomène, s'avançant sur les flots de la mer, qu'il décrit dans *l'Ane d'or*, en l'appliquant à la soubrette Fotis, qui ne fut pas cruelle à son héros, et où l'on retrouve les mêmes essentielles expressions : Feminal = interfeminium; palmula = palma; tegens (couvrant) = tegit (elle couvre) (1).

Comment, si *l'Ane d'or* n'a pas précédé l'*Apologie*, expliquer ce passage de la plaidoirie d'Apulée qui y renvoie ? Il

ces données, il en résulterait qu'Apulée compterait parmi ses aïeux ce Sextus qui ne l'avait guère devancé que de vingt ans. Ces vingt ans satisfont Bétolaud.

Mais comme les dates données pour l'Ane d'or ne servent d'ailleurs qu'à fixer au petit bonheur la date de la mort d'Apulée, on peut tout aussi bien admettre qu'en 174, date où Apulée disparaît de l'histoire littéraire, il n'était pas loin du coma final. En sorte qu'il n'aurait pas survécu de dix ans à Sextus, qu'il range parmi ses aïeux. Ce n'est pas admissible. Et ce ne l'est pas davantage en calculant sur les vingt ans de Bétolaud. Il ne vient à l'idée de personne de mettre au rang des aïeux un ascendant collatéral qui n'est pas mort depuis plus de vingt ans.

Mais, à l'époque où le faussaire place son addition, deux siècles ont passé. A son point de vue Sextus est un ancêtre. Tout s'explique. Le faussaire oublie l'époque où Apulée vivait, le lecteur aussi.

(1) L'Ane d'or. Livr. II.

est en plein cœur du débat. Il rappelle et reprend une partie de la plaidoirie de l'adversaire et lui sert de riposte. C'est tout de même autre chose et d'autre valeur qu'un bout de phrase inutile, incohérent, et qui n'est même pas vraisemblable, comme inconciliable avec ce qui le précède immédiatement, un homme de quarante-cinq ans ne pouvant citer comme un de ses aïeux un autre homme, âgé à peine de vingt ans de plus que lui et alors que tous les deux sont peut-être, et après tout, car rien ne le contredit, sont encore vivants.

Il y a enfin, dans *l'Ane d'or*, une histoire de légionnaire romain et de jardinier, que je vous expliquerai, et qui, sous forme de parabole, allégorise, en ayant l'air de ces scènes amusantes où Guignol rosse le commissaire, et n'est que le rappel d'un fait historique connu, de la guerre juive de 132 à 135, sous Hadrien. Pour qu'Apulée s'en soit servi dans *l'Ane d'or*, il faut que le souvenir en soit récent. *L'Ane d'or* se placerait ainsi entre 135 et 148. Et c'est l'hypothèse la plus plausible.

Mais le voici, que je vous le présente enfin, cet *Ane d'or*.

III. — L'Ane d'or et l'Apocalypse

Lucius de Patras. — D'après le patriarche Photius, de Constantinople (IX[e] siècle) l'*Ane d'or* d'Apulée reproduirait avec une fidélité souvent littérale, un ouvrage aujourd'hui perdu, naturellement, écrit en grec, les *Métamorphoses*, d'un certain Lucius de Patras, et composé de plusieurs livres dans lesquels « étaient racontés à profusion, comme dans l'auteur latin, des prestiges, des enchantements, des métamorphoses d'hommes en bêtes et autres pareilles sottises des fables anciennes ».

Voire ! comme dit Rabelais, un grand maître.

Je ne nommerai ici, que pour mémoire, le *Lucius ou l'Ane*, de Lucien de Samosate, texte grec, sans m'occuper des questions qui peuvent se poser à son sujet. C'est un court opuscule qui suit de très près, dans une forme presque toujours très sèche, à la façon d'un résumé, la substance de *l'Ane d'or* d'Apulée, —

mis à part le XIe et dernier livre, — tout entier d'Apulée et qui est comme la morale de son œuvre.

Je ne soulignerai qu'un détail du *Lucius* de Lucien. Lucius se rend en Thessalie, à Hypate, pour régler une question d'argent, porteur d'une lettre pour un nommé Hipparque, de la part de Décrianus, sophiste, *de Patras*. Ce Lucius est donc et vient de Patras. Comme Lucius est aussi le héros de *l'Ane d'or* d'Apulée, les deux Lucius semblent devoir s'identifier. Mais Apulée, à supposer qu'il se glisse ici dans la peau de son héros, ne dit pas qu'il soit ou vienne de Patras. Et le détail donne à réfléchir. Le Lucius de *l'Ane d'or* est-il Lucius de Patras? ou est-ce Lucius Apuleius, faisant une réplique antichrétienne au Lucius de Patras, auteur des *Métamorphoses*, œuvre détruite ? C'est à examiner.

Les Actes des Apôtres (chap XIII, 1) citent, parmi les prophètes et docteurs de l'Eglise d'Antioche qui autorisent Saül (Saint Paul) et Barnabas à aller faire croisade pour le Christ, en Occident, chez les Goïm, outre Siméon Niger, quelque africain, et Ménahem, frère cadet du Christ, un certain Lucius, originaire de Cyrénaïque, puisqu'il est dit le Cyrénéen, soit de ce pays dont Œa est une capitale, où Apulée épousa sa femme Pudentilla, et où il fut accusé de tout ce que vous savez. Premier rapprochement.

L'Eglise, qui ne sait plus rien de ce Lucius de Cyrène, gros personnage pourtant, docteur, prophète, sous le nom de qui elle a mis un Evangile, le donne, dans Saint Jérôme (*Ecrivains de l'Eglise*), comme ayant subi le martyre à Patras, ville d'Achaïe, qui n'est séparée que par le bras de mer Corinthien de cette Etolie-Thessalie dont le Lucius d'Apulée court les routes, comme celui de Lucien (1).

(1) Mais si le Lucius d'Apulée n'est pas dit de Patras, une allusion dès le début, à l'Isthme d'Ephyre, à Ténare, la Spartiate, à côté de l'Hymette de l'Attique, au miel si savoureux, qui fait prime sur les marchés d'alentour, nous oriente invinciblement vers le Péloponèse.

D'autre part, Lucius de Cyrène, devenu par son martyre Lucius de Patras, paraît bien être le frère de Simon de Cyrène que le Selon-Marc (xv, 21) dit avoir été contraint à porter la croix de « Jésus », du Christ, pour ne pas avouer qu'il fut crucifié à la droite du Christ.

Le but de tous ces racontars sur Lucius de Patras, donné comme auteur originaire des livres qu'aurait imités Apulée, c'est de cacher que Lucius de Patras, ou de Cyrène, digne frère, tout au moins comme compatriote, de Simon le Cyrénéen, a été l'apôtre de la propagande millénariste, — règne de mille ans sous *les Poissons*, — en Thessalie, où nous le retrouverons, comme ses neveux, Alexandre et Rufus, en Cyrénaïque.

Trois voyageurs sur les routes de Thessalie. — Après un exorde de style, vingt lignes, l'ouvrage nous fait sauter à pieds joints dans les vaticinations apocalyptiques.

Deux compagnons de voyage sont en train de converser sur la route, quand Lucius, se joignant à eux en tiers, surprend l'exclamation de l'un des deux à l'autre : « Epargne-moi des discours si absurdes, et aussi mensongers que vains ! ».

Et pour préciser de quels discours il s'agit, le premier interlocuteur continue : « Oui ! Mensonges que tout cela ! Autant vaudrait soutenir comme vérité, qu'il suffit de quelques mots par un magicien, pour que... écoutez bien ! C'est l'*Apocalypse* passée en revue :

1° les fleuves retournent rapidement en arrière (dans l'*Apocalypse* XVI, 12), le sixième ange verse sa coupe dans l'Euphrate et dessèche ses eaux pour ouvrir le chemin aux rois de l'Orient. Sous Claude, empereur, Theudas persuade aux Juifs de le suivre « disant que d'une seule parole il arrêterait le cours du Jourdain pour le faire passer à pied sec (*Flav.-Josèphe*) ».

2° la mer soit condensée, immobile (*Apoc.* XXI, 1 : la mer n'était déjà plus).

C'est le bon larron, à qui le Christ promet le ciel le jour même : « Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis (*Luc*, XIII, 43) ». C'est bien le moins, car c'est grâce aux deux fils de ce Simon, que, honneur extraordinaire, le Selon-Marc nomme Alexandre et Rufus, a pu s'établir la légende, tant qu'on a eu besoin de faire croire que le Christ n'avait pas été crucifié, que c'est Simon de Cyrène qui était sur la croix et non le Christ. Et ce sont aussi Alexandre et Rufus, fils de Simon de Cyrène, qui ont prêché et propagé en Tripolitaine-Cyrénaïque l'évangile millénariste. Cela se paie et vaut bien de faire figurer, comme au tableau d'honneur, les deux noms dans un Evangile, où on se demande ce qu'ils viennent faire. Vous le savez maintenant.

3° les vents expirent, sans souffle (*Apoc.* VII, 1 : Après cela je vis quatre anges aux quatre coins de la terre, qui retenaient les quatre vents, pour qu'ils ne soufflent pas sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre).

4° le soleil soit manœuvré, la lune fonde en écume (*Apoc.* XX, 23 : la ville n'a pas besoin du soleil, ni de la lune pour l'éclairer. *Apoc.* VI, 12 : le soleil devint noir comme un sac de crin et la lune devint toute entière comme du sang.

5° les étoiles tombent, détachées (*Apoc.* VI, 12 : les étoiles tombèrent du ciel sur la terre, comme le figuier, etc.).

6° le jour soit supprimé (*Apoc.* XXI, 25 : il n'y aura plus de nuit).

7° la nuit ne cesse plus (voir : le soleil devint noir comme un sac de crins).

C'est bien en une phrase et sept propositions, un raccourci de tous les cataclysmes promis aux nations dans l'*Apocalypse*.

Que *l'Ane d'or* d'Apulée soit, ou une imitation, comme l'imaginent les critiques, suggestionnés par les impostures de l'Eglise, ou une riposte aux *Métamorphoses*, — était-ce bien son titre ? — de Lucius de Patras, et c'est ce que vous déciderez, il est certain que dès les premiers mots le récit se noue sur des allusions directes aux Paroles, aux prophéties et révélations du Seigneur.

Tout le livre va fourmiller ainsi d'allusions sur lesquelles les copistes de monastère ont pris soin de jeter des voiles, plus ou moins transparents, mais que l'on retrouve sous les sophistications incohérentes et les coq-à-l'âne, c'est bien le cas de le dire. Allusions dans les termes, allusions dans les images, allusions dans les détails, allusions dans l'ensemble, allégories éparses, l'œuvre est émaillée d'allusions, l'œuvre est toute allusion et allégories. Et il faut être aveuglé par la foi qui transporte les montagnes pour ne pas les voir, car elles se précipitent au bout du nez du lecteur le moins averti.

Je n'ai pas d'autre dessein, sans user de magie, d'en cueillir et expliquer quelques unes, à votre intention.

Petit curieux, va ! — Lucius, qui se défend d'être curieux, mais qui n'a que le désir de s'instruire sur tout, altéré de

nouveauté, — il sera tout à l'heure cruellement puni de sa curiosité, — intervient alors dans la conversation des deux voyageurs à qui il s'est joint, sur ces routes de Thessalie, que le nommé Luc, comme par hasard, fera suivre, en l'accompagnant, à l'apôtre Paul, dans les Actes. Et des Epitres confirment.

Tout sympathique aux contes ridicules du premier voyageur, Lucius morigène le second en homme d'Eglise, — on croirait lire Tertullien, — qui plaide déjà en faveur de ce qu'on a appelé depuis les *mystères* chrétiens. « Vous, lui dit-il, qui vous opiniâtrez à rejeter ce qui peut être très véritable, vous ignorez apparemment que beaucoup de choses passent pour fausses, *parce qu'on n'a jamais entendu ni rien vu de pareil ou parce qu'on ne peut les comprendre* (*credo quia absurdum*); mais, en les examinant attentivement, on les trouve non seulement évidentes, mais souvent faciles à exécuter ». Tout simplement. Et s'adressant à l'autre : « Ainsi, camarade, continuez, je vous prie, votre histoire; si celui-ci n'en veut rien croire, j'y ajouterai foi ».

Et le voyageur, conteur de merveilles, nous apprend qu'originaire d'Egine, cette île de l'Attique qui regarde le dème d'Athènes où naquit Socrate, il fait le commerce de miel... de l'Etna, et de... fromages (pensez à Saint Augustin), ainsi que d'autres denrées alimentaires (comme le livre dont se nourrit le Iôannès, amer à la bouche, mais doux au cœur). Ce pourquoi il parcourt en tous sens la Thessalie, l'Etolie et la Béotie.

Pauvre Socrate ! — Ce marchand de miel de l'Etna, ce volcan que l'on croyait plutôt producteur de lave et de soufre, ce marchand de fromages, s'appelle Aristomène.

Vous avez compris, aux histoires qu'il raconte, qu'il fait croisade pour le renouvellement du monde, prêchant l'*Apocalypse* et les catastrophes qui doivent inaugurer le règne de Mille ans. C'est un chrétien. A quel commerce se livre-t-il ?

A celui du miel de l'Etna ? En Thessalie ? Dans ce pays du miel de l'Hymette ? Pour qui les scribes d'Eglise, faussaires imbéciles, prennent-ils les hommes qui réfléchissent. Il y a un miel « d'origine », comme on dit aujourd'hui de tous les pro-

duits de terroir, un miel « ethnique », celui de l'Hymette, dans ce pays qu'Aristomène parcourt. Et il achète du miel de l'Etna !

Voilà pourtant la force des impostures ecclésiastiques !

Quant au « fromage », c'est une imposture du même goût. *L'Ane d'or*, l'*Apologie*, évoquant des « bouillabaisses » d'organes mâles et femelles de poissons, des commerces de poissons, prouvent qu'on a, dans le texte d'Apulée, substitué les fromages à ce qu'il disait de cette bouillabaisse de poissons, par laquelle, en l'ingurgitant allégoriquement, on se plaçait sous le Signe de la Grâce (les Poissons) et l'on se rendait digne du « royaume de Dieu », du règne de mille ans sous le Christ. Et Saint Augustin prouve la fraude, quand il la reprend, pour déclarer que Lucius a pris une drogue, dans du *fromage*, que certaines hôtelières servaient, et que c'est ainsi qu'il a été changé en âne, alors que Lucius ne prend ni fromage, ni drogue dans du fromage. Du poisson, et vous le verrez, oui ! il en achète. Du fromage ? Jamais de la vie ! Il n'y pense même pas. Et ayant mal réussi avec le poisson, il finira par se faire « oindre », comme je l'ai dit, « christifier » ou « christianiser », ou « âsinifier », par l'huile, — le chrisme.

Bref, Aristomène, car il faut revenir à lui, raconte qu'arrivé à Hypate, où il voulait acheter à un prix avantageux des *fromages* nouveaux et excellents, — des poissons à prendre dans ses filets de pêche, il aperçoit soudain Socrate, son compatriote. Comme on se rencontre ! Il faut lire dans Apulée les détails de cette rencontre, qui est une allégorie d'une ironie pitoyable et délicieuse.

Socrate, assis par terre, en guenilles, presque méconnaissable, tant la misère, la malpropreté et la maigreur l'ont défiguré, a l'air d'un de ces gueux, rebuts de la fortune, qui mendient dans les rues.

Aristomène, en qui — j'y insiste, — vous n'avez pas manqué de reconnaître, à ses propos, un chrétien d'*Apocalypse* qui attend le renouvellement de toutes choses, comme tous les Chrétiens du IIe siècle, — car les temps sont proches, et, voir l'*Internationale*, le monde va changer de base, — revêt d'une de ses deux robes la nudité de Socrate et le fait mettre dans

un bain, pour le débarrasser d'une épaisse crasse. Dirai-je qu'il lui administre le baptême ? C'est cela même. Puis, il le restaure: nourriture abondante, vin fortifiant.

Socrate se sent redevenir alors, comme jadis, le philosophe grec dont il porte le nom et qu'il symbolise, d'humeur charmante pour causer. Il apporte à ses discours cette verve heureuse d'autrefois où les mots piquants se succèdent. Et il raconte alors, après de profonds soupirs, dans un récit où tous les traits allégorisent et portent, comment, après avoir été volé par des brigands et réduit à la plus affreuse misère, tout a été de mal en pis pour lui, qui a fini sous le joug d'une cabaretière, dont il est obligé de partager le lit, qui l'ensorcelle et lui prend ses dernières hardes, dont les brigands n'avaient pas voulu.

Aristomène, assez sarcastique en ceci, le blâme d'avoir suivi, abandonnant femme et enfants, cette vieille cabaretière. Et alors, Socrate, écoutez bien : « Chut ! chut !, dit-il, en portant son index sur ses lèvres et en regardant autour de lui avec effroi. Prenez garde ! C'est une femme divine, surnaturelle. elle a le pouvoir, — encore l'*Apocalypse !* — d'abaisser la voûte des cieux, de rappeler au jour les âmes des morts, de mettre les dieux au plus bas, d'éteindre les astres et d'éclairer même le Tartare ».

Je vous fais grâce des exemples de prodiges que Socrate met au compte de cette femme. Ce sont contes abracadabrants qui exhalent une odeur d'urine. Car elle l'a baptisé, comme je vous le dis. Ils n'ont aucun rapport avec les pouvoirs, tels que Socrate vient de les préciser, de la femme surnaturelle, laquelle, et vous l'avez reconnu, peut tout ce que le Iôannès décrit comme cataclysme dans l'*Apocalypse*. L'identité est absolue.

Je pense que vous ne prenez pas cette histoire de Socrate au pied de la lettre. C'est une allégorie, et elle a un sens que vous avez deviné. Elle signifie que la Grèce, symbolisée par Socrate, a été dépouillée, une première fois, de sa philosophie par ces brigands de plagiaires d'Alexandrie, dont le Juif néoplatonicien Philon, puis une deuxième fois, — voir Justin ! —

de sa morale, par le christianisme, dont la femme au pouvoir apocalyptique est l'image vivante. La Grèce est en train d'abandonner le grand Pan pour les rêveries judaïques. Ses enfants la quittent pour le Christ. C'est le doigt sur l'*Apocalypse*, qu'Apulée compose *l'Ane d'or*. Et comment ne pas faire un rapprochement entre cette allégorie sur Socrate et ce qu'on lit aujourd'hui dans Justin, Père de l'Eglise, qui va vous faire tout à l'heure de Socrate un chrétien, et qu'Apulée semble aussi avoir sous les yeux. « La doctrine de Platon (venue de Socrate), dit-il, n'est pas contraire à celle du Christ. Stoïciens, poètes, tout ce qu'ils ont dit de bon nous appartient à nous, chrétiens. Nous enseignons la même chose que les philosophes, nous professons la même doctrine ». Allez donc ! c'est la Sagesse hellénique qui a volé aux chrétiens du Ve siècle sa doctrine divine ! Justin, au IIe siècle, parle déjà comme Lactance, au IVe, par anticipation et avec effet rétroactif. On saute par dessus tout le IIIe siècle et les Lettres mises sous le nom de Paul, opposant la folie de la croix à la sagesse du monde. L'allégorie d'Apulée sent son Lactance à pleine narine. Et c'est pourquoi, on peut imaginer à coup sûr que *l'Ane d'or* et l'*Apologie* ont été comme tout ce que dit Justin sur le christianisme, en dehors du royaume de mille ans, mis au point de très près à la fin du troisième siècle, début du quatrième.

L'aventure de Socrate se termine comme il se doit. Il a beau manger du *fromage*, qui lui donne une soif terrible, comme si ce fromage était du poisson saur ou frit, se désaltérer à l'onde « pure et argentée comme du cristal », qui rappelle l'eau de la Vie, d'une rivière « calme comme un beau lac », il tombe mort, et, comme le christianisme a supplanté la sagesse grecque, en l'ensevelissant dans ses propres doctrines qui lui doivent ce qu'elles ont de meilleur, Aristomène ensevelit Socrate en tremblant, « comme s'il eût été coupable, dit-il, de l'assassinat d'un homme ». « Comme ? ». Ainsi a-t-on arrêté le Christ, « comme » un brigand.

Mais Aristomène a dit vrai. Le christianisme a assassiné la Sagesse antique. Il en a « comme » le remords. Ainsi Saint Augustin rend-il hommage à l'Hellénisme, à l'Humanisme, quand

il déclare que ce qui l'a rendu chrétien, c'est la lecture de l'œuvre de Cicéron, « l'Hortensius », si belle que l'Eglise l'a détruite.

Lucius, Pythéas, le petit vieillard et les poissons. — Voici Lucius à Hypate. Après avoir déposé son bagage chez son hôte, à qui il a remis une lettre d'un Duumvir de Corinthe, — non pas de Patras; mais Patras est tout près, — il se rend au marché où il voit un opulent étalage de poissons, qu'on lui offre pour cent écus, et qu'il obtient pour vingt deniers. A l'instant même, il rencontre un édile, Pythéas, dont il fut le condisciple à Athènes. Pythéas aperçoit les poissons dans le panier de Lucius:

— Qu'est-ce que ce rebut de fretin ? Combien l'as-tu payé ? demande Pythéas.

— C'est avec peine que je l'ai arraché à un pêcheur pour vingt deniers.

Le pêcheur — un pêcheur d'hommes, au sens évangélique — est un petit vieux assis dans un coin.

— Vous ne finirez donc jamais, lui dit Pythéas en l'apostrophant rudement, de rançonner ainsi nos amis eux-mêmes ? Fripons !

Et à Lucius : « Tu vas voir un peu comment, sous mon administration, on les châtie ! ».

Et il fait jeter les poissons à terre que l'officier qui l'accompagne écrase. Et Lucius, consterné d'avoir perdu ses poissons et son argent, rentre chez lui.

Déjà troublé par les « révélations » sur le renouvellement du monde qu'il a entendues de la bouche d'Aristomène et par l'aventure de Socrate, « prêt à y croire pour deux », devant le scepticisme du second voyageur, il n'a plus qu'à se placer sous le signe des Poissons. Il ira prendre un bain ensuite : le baptême. Le voici en passe de devenir chrétien. Car les poissons qu'il a achetés ne sont pas, quoi que dise Pythéas, du menu fretin. Ils sont magnifiques : *piscatum opiparem expositum video.* « J'y vois exposés une opulente pêche », a dit Lucius. Ce n'est du rebut, du fretin, que pour Pythéas, qui les fait écraser.

Parlons clair. Ce que vend le petit vieux, ce sont des poissons symboliques, c'est le signe de la Grâce. Il prêche l'Evangile millénariste; il enseigne ce qu'il faut pour se rendre digne du royaume de mille ans, douzième cycle, les Poissons. Pythéas, au nom aussi significatif que celui de Socrate, montre bien qu'il ne donne pas dans les sornettes de l'*Apocalypse*. Grec, il penche toujours, à Hypate surtout, pour Apollon Pythien contre le Christ-Iôannès de l'*Apocalypse*. Il a « l'esprit de Python ». Les Actes des Apôtres prouvent assez quelle chasse la propagande judéo-apocalyptique a faite au deuxième siècle, dans les régions thessalienne et macédonienne, aux fidèles et aux oracles d'Apollon Pythien. Guerre d'augures contre augures.

Ouvrons le nouveau Testament, qui nous transporte à Philippes, première ville de la Macédoine, colonie romaine. Et écoutez bien:

« Nous allions un jour à la prière, racontent les *Actes* (XVI), de Paul et de Silas, quand nous croisâmes une servante qui avait un esprit de Python. Elle procurait de grands profits à ses maîtres par son esprit de divination ». Elle devine, — ce qui prouve que les oracles d'Apollon Pythien valent bien ceux du Christ, — que Paul et ses compagnons sont des serviteurs *du Dieu très-haut*. Ah ! mais ! Ce n'est pas Apollon, ce n'est plus Jéhovah, dieu des Juifs, dont Celse a dit qu'ils n'ont pas connu le grand Dieu, le Dieu universel des philosophes tels que Socrate, c'est le Dieu très-haut. La servante, pendant plusieurs jours, crie donc derrière Paul et ses compagnons : « Ces hommes-là sont des serviteurs du Dieu très-haut. Ils vous annoncent la voie du salut ! ». Et Paul, importuné, se retourne et dit à l'Esprit : « Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette femme ! ». Et il sortit à l'heure même ».

Histoire imbécile. Importune, cette femme qui, possédée d'un esprit de Python, trahit Apollon Pythien qui l'inspire, pour crier à pleine voix, en pleine voie publique, de façon à en porter le témoignage au cœur de ses compatriotes, que Paul annonce la voie du salut ! Mais où trouver un meilleur agent de propagande chrétienne ? Et Paul la délivre de cet esprit de Python qui lui apporte une force d'autant plus grande qu'elle

vient d'un dieu du paganisme rendant les armes au Dieu de Paul ! Quelle pantalonnade !

Mais les maîtres de la servante n'y trouvent pas leur compte. Leurs gains sont perdus. Ils se saisissent de Paul. La foule, qui n'a pas été convertie au Dieu de Paul par la devineresse pythique, se soulève. Paul est mis en prison. Je passe les détails. Puis il est relâché. Comme Pierre, Paul, de prison, sort toujours.

Cette histoire, dépouillée de ses oripeaux miraculeux, prouve combien les croisades judéo-chrétiennes ont apporté de troubles dans la Grèce, faites par « des Juifs qui enseignent des pratiques qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni de suivre, parce que nous sommes Romains ». C'est ce que disent les maîtres de la servante aux magistrats, qui arrêtent Paul et Silas. Ils ne peuvent suivre les pratiques que ces deux Juifs enseignent, parce qu'ils sont Romains. C'est donc que ces pratiques vont contre le pouvoir de Rome. N'y voyez pas surtout des pratiques juives, telles que la circoncision et autres mœurs juives. Il y a longtemps que Paul l'a répudiée pour « amadouer » les Gentils, comme les prescriptions sur les viandes. Non ! Ce que ces Romains ne peuvent accepter, c'est l'idée même du règne de mille ans qui doit entraîner la destruction de Rome (1).

(1) En 135, deux jubilés écoulés depuis la crucifixion du Christ, Bar-Kocheba, depuis trois ans de luttes sans merci, défendant encore l'espérance d'Israël, et roi-Christ, Fils de l'Etoile, — celle de l'Ane, — tenait avec ses bandes fanatisées contre les troupes d'Hadrien. Maître de Jérusalem pendant deux jours il s'y promenait, vêtu de pourpre comme le tharthak assyrien.

En Thessalie, un soulèvement venait de se produire, que les *Apologies* de Quadratus et d'Aristide permettent de tenir pour constant. Les colonies juives de la Dispersion sont en pleine effervescence, attendant toujours pour le 15 nisan 136, cette fois, la Grande Pâque.

C'est ce que laisse entendre assez clairement Lucius, les oreilles bourdonnantes après les révélations d'Aristomène, lorsque, Pythéas lui ayant demandé ce qu'il vient faire à Hypate, il lui répond : « Tu le sauras demain. » Oh ! demain, « c'est la grande chose », c'est bien la grande Pâque, puisque Lucius s'y croit, lorsqu'il va sortir dans Hypate après sa nuit, comme on va le voir tout à l'heure.

C'est sur tous ces points qu'Apulée ironise, ce qui situe l'époque où il place son roman allégorique aux environs de 135.

Et Pythéas, édile d'Hypate, le sait bien. Il ne peut accepter ce trafic des Poissons, grâce auquel les Juifs rançonnent le monde occidental, car, disent les Epitres de Paul, « c'est aux Juifs que les oracles de Dieu ont été confiés (par l'*Apocalypse*, on le sait). Subvenez aux besoins des saints. La Macédoine et l'Achaïe ont bien voulu faire une collecte en faveur des saints de Jérusalem, qui sont dans la pauvreté. Elles l'ont bien voulu et aussi le leur devaient-elles. Car si les Gentils ont eu part aux biens spirituels des Juifs (la promesse d'Iahweh, l'espoir de régner avec Christ dans la Jérusalem nouvelle, car en fait d'autres biens spirituels, je me demande ce que les Gentils de la Sagesse de Socrate et de Platon, que Justin dit chrétiens, ont à envier à la morale et à la spiritualité des Juifs et même des Evangiles), ils doivent à leur tour les assister de leurs biens temporels ». Ainsi se trouvent justifiés tous les commerces au nom de la religion.

Les biens spirituels des Juifs, personnifiés par les Poissons, Pythéas sait ce qu'ils valent. Ces *Quisquilias*, comme il les désigne, ce fretin, ce rebut, il trouve qu'on les paie toujours trop cher; ces *Pisces frivoles*, — ce sont les termes dont il se sert, — ces poissons vains, ces poissons de rien, aussi méprisables que de la vaisselle cassée et que des tessons (frivola), c'est article de malhonnêtes gens (mali).

Pour un peu, il rappelait ce que dit Juvénal, car il l'a lu, de la vieille Juive de la porte Capène, « interprète des lois des Hiérosolymites et grande prêtresse de l'Arbre ». Des « foutaises », des chimères de rêve, en veux-tu ? en voilà ! Ces Juifs en vendent. *Nugamenta !* Des foutaises. Le mot équivaut à celui qu'emploie Pythéas: *Quisquiliae.*

Si ce n'était pas cela, et si nous n'étions pas en pleine allégorie, expliquez de quel droit cet édile renverserait l'étalage d'un marchand qui, après tout, n'a agi que suivant la loi de l'offre et de la demande, et qui a baissé ses prix.

On en apprend plus avec *l'Ane d'or* d'Apulée sur les origines du christianisme que dans la fréquentation des critiques et exégètes de toutes robes.

Ce « Seniculus », ce petit vieux, c'est un chrétien, genre

Saint Paul, qui, au nom du Christ affreux de l'*Apocalypse*, avait déclaré la guerre aux dieux charmants de la Grèce et de l'Italie. Pythéas défend la culture grecque, vraiment divine. Il foule aux pieds les Poissons, le fanatisme, la haine de ce qui est humain. Il fait bien. Si les édiles de toutes les cités de l'empire avaient agi comme lui, les Barbares, que la complicité et la trahison des Chrétiens, leur ouvrant les portes, leur donnant des armes, ont conduit par la main, n'auraient jamais vaincu Rome. La civilisation n'aurait pas sombré pour des siècles, pendant lesquels l'Eglise a jeté sur le monde l'effroyable nuit du Moyen-Age, à la misère grimaçante, à la tristesse désespérée, sous l'implacable laideur et l'inutilité de vivre. Et l'humanité, malgré ses efforts pour remonter vers les sommets de la Sagesse antique, vers la Beauté, la Grâce et la Science, en dehors des routes du christianisme et le plus souvent contre lui, ne serait pas, rien que pour la morale, aussi bas qu'elle est encore (1).

Lucius et la Jérusalem nouvelle. — Ce n'est pas sans danger que Lucius, jeune et sans expérience, s'est mis en flirt avec les espérances millénaristes qu'Aristomène a fait chatoyer à son imagination. A vingt ans, il est facile de se laisser prendre au ronron des exploiteurs médiocres, promettant le rêve dans les nuées, par la magie des mots et des illusions faciles. Renou-

(1) A propos de Papias, vous l'avez lu, Eusèbe fait mention d'un Aristion, en qui certains critiques, pleins d'intuition en ceci, voient l'Ariston de Pella en Macédoine donné comme l'auteur d'un puéril discours entre le juif-chrétien Jason et le Juif alexandrin Papiscos, dont le texte grec a péri, mais dont, d'après Harnack, l'*Altercatio Simonis Judaei et Théophili christiani* serait la traduction latine. Après tout ! Pourquoi pas ?

Ariston de Pella passe pour avoir vécu vers le milieu du IIe siècle, aux environs de 135-165. Son Dialogue veut prouver l'accomplissement des prophéties en Jésus de Nazareth, ce qui suffit à le rendre suspect. Si Papias lui a emprunté des récits, — lesquels, Seigneur ? — Ariston doit être situé entre 90 et 140. Il a été, en Thessalie, on le devine, ce que Papias a été en Phrygie. Et c'est peut-être lui, le *seniculus*, marchand de poissons, — le presbytre christien, — à Hypate, qu'Apulée, bien informé et frappant à la tête, a voulu viser dans l'Ane d'or.

vellement du monde pour un au-delà terrestre ou céleste, où le bonheur habitera, au dernier cycle ? Lucius a mal digéré cette poissonnade. Dans son cerveau les fumées lui en restent, comme une ivresse.

A peine éveillé, le lendemain, il sort dans Hypate, où tout lui apparait sous l'aspect merveilleux des enchantements. Il se croit tombé en plein règne des Poissons, dans la Jérusalem d'or. « C'est donc au sein de cette ville que s'est passé l'événement que nous racontait, chemin faisant, cet excellent Aristomène ! » Et le voilà qui considère toutes choses avec des yeux qui s'écarquillent. « Il n'y avait plus rien dans la cité que mes regards vissent comme c'était. Il me semblait que, du tout au tout, toutes choses, par des paroles magiques murmurées, s'étaient métamorphosées, me montrant d'autres images. Si je rencontrais des pierres, je voyais des hommes (1); les oiseaux que j'entendais, c'étaient des hommes couverts de plumage; les arbres ? des hommes aussi qui déambulaient, également vêtus de feuillages, sur le boulevard (2); et je croyais voir des fontaines, en coulant, sortir de corps humains (3); je croyais que les images et les statues allaient marcher, les

(1) « De ces pierres mêmes, dira Jésus (*Matt.* III, 9 et *Luc*, III, 8) Dieu peut susciter des enfants à Abraham.

(2) « J'aperçois des hommes et je les vois marcher comme les arbres » dit à Jésus l'aveugle de Bethsaïda (*Marc*, VIII, 22-25), presque guéri. Lucius, sympathisant aux idées chrétiennes, ne voit pas encore très distinctement. Il faudrait que, comme à l'aveugle, Jésus lui mit une deuxième fois les mains sur les yeux pour le rendre tout à fait « clair-voyant ».

(3) « Celui qui croit en moi, dit Jésus (*Jean*, VII, 38), des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme l'a dit l'Ecriture. » Laquelle ? Les commentateurs ont beau renvoyer à *Zacharie* XIV, 8 et à *Esaïe* LVIII, 11, vous n'y trouverez rien de pareil. Si une Ecriture l'a dit, c'est l'*Apocalypse*, dont « Jésus » se souvient, mais où on ne le trouve plus. Mais la phrase s'y trouvait. Et Apulée l'y a lue. On l'a transplantée dans l'Evangile, et on l'a alors biffée de l'*Apocalypse*, où on n'a laissé que celles que vous connaissez : « à celui qui a soif, je donnerai gratuitement de la source de l'eau de la Vie; que celui qui a soif vienne ! » L'ayant reçue gratuitement, il est naturel que, devenu croyant, le chrétien soit de ceux dont le sein laisse s'écouler des fleuves de l'eau de Vie.

murailles parler; les bœufs et les autres animaux de même genre, rendre des présages; que du ciel, du ciel lui-même, et de l'orbite enflammée du soleil descendraient soudain quelques oracles » (1).

Et, foudroyé de stupeur, abêti par un désir crucial, — la passion de la croix, — errant inconsciemment à l'aventure, titubant, inassouvi, il se retrouve au marché aux comestibles, attiré, malgré lui, par l'odeur de la poissonnerie millénariste.

Et l'allégorie va continuer.

Lucius entre Hellas et la christolâtrie. — Une grande dame, Byrrhène, dépeinte avec tous les attributs d'une femme de qualité, que Lucius, déjà envoûté, rougit de honte à rencontrer, comme un vivant reproche, car elle symbolise Hellas, — essaie de l'arracher, lui parlant en mère, « qui l'a élevé de ses propres mains », — Athènes et Rome sont sœurs par la culture, — aux sortilèges de la judéo-christolâtrie. Elle lui offre l'hospitalité dans son palais, qu'il visite, où elle lui rappelle que tout est à lui, œuvres d'art, de raison et de beauté. Elle lui fait part des inquiétudes qu'il lui inspire, du désir qu'elle a de veiller sur lui, parce qu' « elle l'aime comme un fils ». Elle le met en garde contre Pamphile, la femme de son hôte Milon, — un nom emprunté au millénarisme, — vieille femme magicienne,

(1) A presque tous les chapitres de l'*Apocalypse*, on entend des voix venant du ciel disant..., soit par le truchement d'animaux, soit par l'intermédiaire des anges. Ce sont même de « grandes voix » qui font entendre l'oracle des oracles : « L'empire du monde appartient désormais à notre Seigneur et à son Christ; et il régnera aux cycles des cycles (*Apoc.* XI, 15). »

C'est bien encore une ironie, à l'adresse du christianisme apocalyptique, qui raille dans ces vers de Claudien, natif d'Alexandrie, poète latin officiel de l'empereur Honorius, au Vᵉ siècle, du même goût que les visions de Lucius : « Pourquoi s'étonner devant les phénomènes monstrueux, brebis qui parlent, puits remplis de sang, doubles soleils, quand un eunuque est fait consul ! » Au Vᵉ siècle ! Et ce poète, resté obstinément païen, au milieu d'une cour que ses crimes n'avaient pas empêché de passer au christianisme, comme avait fait le sanglant Constantin, prouve aussi qu'il était admirablement renseigné sur les origines du christianisme, dont il garde l'obsédant souvenir, qui persistera jusqu'à l'an mille.

qui « peut précipiter les astres », métamorphoser les gens en béliers, agneaux etc. » Comme la vieille de Juvénal, interprète des lois d'Israël et grande prêtresse de l'Arbre, vous reconnaissez évidemment en Pamphile une Juive. Lucius n'écoute rien des excellents conseils de Byrrhène, sage comme Pallas Athéné. Après quelques pages où passent un « Chaldéen », Diophane, « apparence de Dieu », qui gagne sa vie à publier les secrets du destin, un « égyptien », Zachlas, prophète éminent de la divine providence, un jeune homme, « vêtu de lin blanc », comme les élus, après une histoire macabre de garde d'un mort, pleine d'allusions à l'enlèvement du corps du Christ au tombeau, et après un diner chez Byrrhène, Lucius n'a de désir que de s'initier aux sortilèges de son hôtesse, avec d'autant plus d'ardeur que la jeune servante, Fotis, ne lui a rien refusé de ses charmes et qu'il ne demande qu'à continuer à les goûter.

Lucius est changé en Ane. — Fatigué de ses ébats amoureux, Lucius obtient de Fotis, qu'en l'absence de sa maîtresse Pamphile, elle le fasse pénétrer de nuit dans la chambre magique, d'où la vieille vient de s'échapper, métamorphosée par un onguent en oiseau. Fotis accède à son désir et, une fois dans la pièce, présente à Lucius, qui s'est déshabillé, une boite pleine de pommade, dont Lucius se frotte éperduement. Hélas ! Fotis s'est trompée de boite. Au lieu de se métamorphoser en oiseau, Lucius se trouve transformé en âne. Pour le consoler, Fotis lui apprend que pour redevenir homme, il n'aura qu'à mâcher des roses. En attendant, au lieu de le reprendre dans ses bras, Fotis l'envoie coucher à l'écurie.

La Louve est la Bête romaine, ainsi que le Dragon. Pour Apulée, l'Ane est la Bête juive, celle qui, pour eux, symbolise le triomphe, l'Ane, sur lequel on fait monter le Christ à Jérusalem. Toute la signification de l'œuvre d'Apulée tient dans ce mot, qui en est le titre. Et il ne le pouvait plus exactement choisir.

Philosophie de l'ouvrage. — Le roman de *l'Ane d'or*, du livre IV au livre X, ne sera, semble-t-il, qu'aventures burlesques,

dramatiques, souvent scabreuses, où Lucius à la poursuite des roses qui doivent lui restituer sa forme humaine subira les pires avanies.

Utilisant de vieux contes du folk-lore oriental, milésiens, grecs, égyptiens, thessaliens, qui réjouissaient les navigateurs dans les auberges de leurs escales, et où s'entremêlent des aventures de brigands, de sorcières, de revenants, de magiciens, de charlatans, etc., Apulée a voulu ridiculiser les doctrines de la Révélation judaïque, au IIe siècle, s'opposer à leur propagation dans le monde occidental, pour conclure, dans son XIe livre, tout original, par une prière mystique à Isis, qui est un acte de foi à la précellence de la Sagesse naturelle, telle que révélée par les mystères antiques, « l'institution la plus belle des Athéniens », dit Cicéron, « faite pour adoucir et civiliser l'espèce humaine; qui, non seulement donnait une idée plus véritable de Dieu et de la nature, mais purifiait encore les âmes par d'excellents principes de morale ». Apulée avait été initié à ces mystères. Il était renseigné sur ceux des « chrétiens ». En les comparant, il les juge. Et son jugement ne fait pas de doute : seuls, les mystères antiques sont le remède essentiellement moral qui peut ramener les hommes à un genre de vie conforme à la dignité humaine.

Telle est la philosophie de *l'Ane d'or* d'Apulée.

Les coups de boutoir qu'il a assénés au « christianisme » de son temps lui ont valu, entre autre honneur, d'être exposé à de formidables altérations de texte, comme d'ailleurs Lucien de Samosate, de la part des scribes d'Eglise, — et aux injures de Saint-Augustin.

Il n'est plus de traducteurs, même ceux, excellents latinistes, qui traduisent comme Bétolaud, en ne voyant dans *l'Ane d'or* qu'une œuvre sans portée, badine et légère, faite pour amuser et distraire, qui n'aient hésité devant l'emploi bizarre ou inusité d'un mot, d'une locution, l'obscurité de phrases sans nombre, parfois presque inintelligibles, où l'on sent que le sens originaire a été à dessein substitué. Ailleurs, un récit qui semble s'annoncer par son début, comme devant apporter des révélations profondes, est bâclé en six lignes, comme celui où passe un

« Chaldéen », et qui n'ont ni queue ni tête, ou chargés de coq-à-l'âne et d'incohérences.

Je n'insiste pas. « Un homme, a dit Bayle, — et Voltaire approuve, — qui voudrait s'en donner la peine et qui aurait la capacité requise (il faudrait qu'il en eût beaucoup), pourrait faire sur ce roman un commentaire fort curieux, fort instructif, et où l'on apprendrait bien des choses... ».

C'est certain. Mais, au moins faudrait-il que le texte original d'Apulée nous fût rendu, ce dont il nous faut faire notre deuil. Nous ne nous acharnerons pas. Prenant le texte tel qu'il est, nous allons, avec notre capacité infime, et vaille que vaille, en examiner quelques passages et allégories, caractéristiques des intentions d'Apulée raillant le christianisme sous les espèces de l'Ane Juif ou Christ asinaire.

O !... — Bien que baudet de forme, Lucius garde toute sa personnalité humaine : sentiments, âme, esprit et cœur. Rabroué et rossé par deux fois à l'écurie par son propre valet, qui était chargé de son cheval, Lucius est volé le lendemain par des brigands qui l'accablent sous de lourds fardeaux. En traversant une bourgade, « il songe à recourir aux lois qui protègent tout citoyen, et il veut faire appel au nom vénérable de l'empereur pour se délivrer de ses misères. Il veut invoquer dans sa langue maternelle le nom auguste de César.

Mais vous savez que les Chrétiens n'appelaient Maître que Dieu, et, comme l'a reconnu Tertullien, refusaient de rendre hommage à César. Que d'arguties ont produites leurs auteurs pour justifier ce fanatisme de mauvais citoyens.

L'âne Lucius est tellement âne, tellement chrétien, tellement âne-chrétien que, le voulant, il ne peut faire sortir, prononcer le mot César. Il braie un O bien expressif, d'une voix discordante, et c'est tout. César lui reste au fond de la gorge.

L'ironie sur le christianisme est d'une savoureuse impertinence et son allusion aux chrétiens n'est pas contestable.

Au cours de ses aventures, témoin d'une scène de violences hors nature, où une bande de débauchés se livrent sur un paysan à leur passion monstrueuse, Lucius veut protester contre une telle abomination. Il s'efforce de crier : « Porro, Quirites !

Arrêtez, citoyens ! ». Hélas ! Il n'y eut qu'un O retentissant qu'il put braire, sans autres syllabes, sans autres lettres (livre VIII).

Apulée proclame ainsi qu'il ne reconnait pas aux Chrétiens du IIe siècle le droit de donner à quiconque des leçons de vertu et de bonnes mœurs. Pourquoi ? Parce qu'il n'ignore rien des pratiques hors nature auxquelles se livraient, conformément à la doctrine de l'un-en-deux et du deux-en-un, les aspirants à la *réadamisation* pour le royaume de Dieu, les « chrétiens » des origines en attente du règne de mille ans, tels ces Nicolaïtes que réprouve, au IVe siècle, le scribe qui a refait l'Envoi de l'*Apocalypse*. Il ne leur permet pas d'implorer la grâce des Césars, qu'ils renient, dont il souhaitent la perte.

Le jardinier, l'âne Lucius et le légionnaire. — Ici, Apulée va s'amuser à allégoriser sur un événement historique.

Au moment de la guerre de Bar-Kocheba, les Juifs de Palestine avaient accepté de fabriquer, on ne sait à quel prix, du matériel de guerre destiné aux garnisons romaines de Judée. Or, il arriva, la révolte ayant éclaté, que les Juifs retinrent les armes qu'ils détenaient, ce qui est assez naturel et dont, pour ma part, je ne saurais les blâmer, et s'en servirent contre les Romains. Ceux-ci, qui comptaient sur elles, s'en trouvèrent démunis, si bien qu'au début de la guerre, le procurateur romain, après de vaines défenses de ville en ville, plusieurs fois battu, dut crier au secours et demander des renforts, et, en attendant, temporiser ou « faire le mort ».

Voici comment Apulée a traité en allégorie ce fait d'histoire.

Pour représenter la Judée en proie aux espérances apocalyptiques, il utilise toujours l'âne Lucius, comme on le comprend, l'Ane étant le héros central de sa satire du christianisme. Mais il le fait changer de maître; et il lui en choisit un, qui montre combien notre auteur connaissait à fond les déguisements sous lesquels Jésus joue ses rôles allégoriques. Fils de Joseph, du Charpentier, ce charpentier dont tel père de l'Eglise fait un forgeron, le Christ, tantôt représenté comme pêcheur d'hommes, tantôt comme Moissonneur, tantôt comme Vendangeur, apparait dans *l'Ane d'or*, en tant que maître de

Lucius, sous les traits d'un jardinier. Un jardinier qui possède un âne pour porter ses légumes et fruits au marché voisin, quoi de plus naturel ? C'est bien de la vie réelle, c'est du vrai réalisme. Rien qui paraisse moins allégorique. Mais, voyons la suite.

Vous vous rappelez peut-être que dans le IVe Evangile (XX, 11-18), Marie, c'est la mère du Christ, pleure devant le tombeau vide, comme une ou comme la Madeleine qu'elle est aussi, parce que, — et c'est sa réponse à l'un des deux anges vêtus de blanc qui l'interroge, — « Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis ». S'étant retournée (elle sent une présence derrière elle; elle se retourne physiquement), elle aperçoit Jésus; « mais elle ne savait pas que c'était Jésus ». Elle croit que l'homme, car elle voit un homme, « est le *jardinier* ». Et elle va, tant ce jardinier a bien l'aspect d'un jardinier, jusqu'à lui demander : « Seigneur (Seigneur à un jardinier, hein !), si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le prendre ». Jésus lui dit : « Marie ! ». Et elle, s'étant retournée (encore ? c'est donc en esprit, cette fois, évidemment; la voix de Jésus la retourne, dissipe son erreur), lui dit en hébreu : « Rabbouni ! (c'est-à-dire Maître) ».

Vous imaginez bien que cette scène (qui ne se trouve que dans l'Evangile pris à Cérinthe), en dehors de ses intentions pour donner le change sur l'enlèvement du corps par Simon, Marie et autres, qui le transportèrent à Machéron, en Samarie, et publièrent que le Christ n'était pas mort, en attendant, les sabbats d'années se succédant sans qu'on le revoie, que d'autres plus tard le ressuscitent, cette scène, dis-je, ne va pas sans quelque allégorie. Le Seigneur Jardinier, c'est bien Jésus; le récit le dit. Mais pourquoi jardinier ? Parce que, et je n'insisterai pas autrement ici, il est considéré comme l'introducteur des Juifs dans le jardin d'Eden. N'a-t-il pas dit : « Je m'en vais vous préparer le lieu ? ».

Apulée connaissait mieux que nous ce mythe de Jésus, jardinier, dont il ne reste plus que quelques traces, mais qui, de son temps, était parfait.

Donc, Lucius et le jardinier sont en route, l'un portant l'autre. Ainsi Jésus montait à Jérusalem, sur l'Ane.

Voici maintenant l'armée romaine, figurée par « un quidam, de haute stature, qu'à son extérieur on reconnait comme *un soldat* d'une légion ». L'armée romaine, comme toutes les armées, réquisitionne ce dont elle a besoin. Avec les Juifs, elle ne se gênait guère. Brutalement, le légionnaire, qui rencontre le couple, réquisitionne l'âne pour ses bagages, et comme le jardinier refuse de le livrer, le légionnaire qui se trouve, — admirez ce détail d'Apulée, qu'on pourrait prendre pour invraisemblable et qui est d'une ironie intentionnelle, tout à fait à sa place, adéquate au sujet, et dans l'atmosphère même de l'allégorie, — porteur d'un *cep de vigne*, en frappe à la tête le jardinier et le jette à bas de sa monture.

Le Seigneur jardinier, frappé avec un cep de vigne, ce cep auquel le Sciloh devait attacher son âne, — je suis le vrai cep, a dit aussi Jésus, — pensez-vous vraiment qu'il ne soit, comme les autres traits de ce scénario, que rencontre fortuite (1).

Mais le jardinier, voyant que le légionnaire entraîne déjà l'âne par la bride, prend une posture de suppliant, se baisse, embrasse les genoux du légionnaire et, soudain, lui saisissant les deux pieds, le soulève, le culbute et le fait tomber lourdement. Sans désemparer, il se met à le frapper des coudes, des poings, avec des pierres, le mord, lui meurtrit le visage, les côtes, tout le corps.

Le légionnaire, à terre, ne pouvant se défendre, n'en menace pas moins le jardinier, jurant qu'il le hâchera en mille morceaux avec son sabre, s'il arrive à se relever. L'avis ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. Vite, le jardinier s'empare du sabre, le jette le plus loin qu'il peut et commence à frapper de plus

(1) Pour ne pas mériter le reproche de vouloir donner le change, je vous dirai que, d'après Pline et Ovide, les centurions romains avaient, comme insigne du grade, une baguette faite d'un cep de vigne. Mais le légionnaire n'est pas un *chef*, un *centurion*. Il est donné comme un soldat, *miles*, en corvée, quelque ordonnance. Si c'était un centurion, Apulée l'aurait dit. Son intention n'en ressort donc que mieux, en mettant dans la main du simple soldat, qui n'y a pas droit, ce cep de vigne.

belle le soldat qui, moulu, criblé de blessures, prend le parti de faire le mort, comme fit le procurateur romain, — jusqu'au moment tout au moins où débarqua l'armée de renfort envoyée à son aide, — à la suite des revers que ses légions éprouvèrent, dépourvues des armes qu'elles attendaient des Juifs, et que les troupes de Bar-Kocheba gardèrent pour elles, et tournèrent contre les Romains.

Le jardinier alors, ramassant le sabre, monte sur l'âne et file à bride abattue vers la ville.

Voilà l'histoire. Je ne vous dirai pas comment le légionnaire retrouva le jardinier, l'âne et son sabre. Sachez que le jardinier fut exécuté et ne ressuscita point, et que l'âne, repris, en plus des fardeaux qu'il dût porter, fut affublé d'un équipement militaire complet : casque, bouclier, lance (1).

Et ceci est encore une fin bien « couleur locale », si l'on peut dire. Les Juifs, qui refusaient le serment à César, se dérobaient aussi au service militaire, — objecteurs de conscience ! — vous avez vu comme le légionnaire s'en soucie. L'âne de Juda, bâté militairement et combattant pour Rome, c'est un beau spectacle ! Si les Pouvoirs publics, en France, en faisaient autant à ceux, Français pourtant, qui entendent laisser aux autres le devoir d'aller se faire tuer pour défendre la patrie, — puisse le malheur des temps nous l'éviter ! — il y aurait peut-être, dans ce pays, moins de défaitistes, de lâches et de professeurs de lâcheté.

La prière à Isis : Lucius redevient lui-même. — Au début de sa métamorphose, Lucius s'était, à deux reprises, trouvé devant des roses qui, s'il les avait mâchées, lui auraient, suivant les dires de la servante Fotis, fait reprendre sa forme humaine.

(1) Je crois cependant curieux de signaler que le jardinier et son âne se réfugièrent *dans la chambre supérieure* de la maison d'un ami, qui les recueillit avec empressement. On hisse l'âne par une échelle. Il n'est pas invraisemblable d'imaginer, tant ce « hissement » d'un âne est un cas insolite, que *dans cette chambre supérieure*, Apulée a fait allusion à quelque forteresse, celle de Bettir, Bether ou Bethar, sans doute, refuge de la résistance juive en 135, dans les monts de Juda, la montagne royale, d'après le Thalmud. Rien de la *Bith-Thira* eusébienne, en Bathanée, au sud de Jérusalem.

Sans doute nous dit-on qu'il en fût empêché. Mais il semble bien qu'avec un peu de ruse ou d'effort, malgré la difficulté, il aurait parfaitement pu s'en emparer. A la vérité, alors, en dépit déjà de quelques aventures calamiteuses, il ne parait guère y avoir tenu. Il christo-judaïse; il s'accommode à sa condition. Il est chrétien et il lui plaît de le rester, sous sa forme appropriée d'âne, sans plus se soucier des roses. La désillusion, le dégoût ne lui viendront qu'à la longue, plus tard; et non pas par lassitude de ses malheurs, car enfin, puisqu'il lui suffisait de mâcher des roses pour redevenir homme, personne ne peut croire qu'à travers tant de pays qu'il a parcourus en ses voyages, où les roses sont à foison, il n'a jamais trouvé l'occasion favorable d'en approcher son museau, si le désir de quitter sa défroque d'âne l'avait poussé. Mais, — et ici Apulée ayant prouvé ce qu'il voulait et, décidé à cesser le feu, — finit par mettre en Lucius ses propres sentiments. Lucius comprend la vanité de sa conduite. Il est las de jouer avec le christianisme, dont sa curiosité lui a fait faire le tour et qui n'est plus pour lui qu'une horrible chose. Il soupire en son âme après le Lucius qu'avait façonné la Sagesse grecque, toute de Beauté, de Vertu, de Bonheur, de vie et de lumière.

Quelques aventures encore, avec des allusions toujours, dont une certaine à la circoncision, — séduit par une femme frénétique qu'il n'arrive pas à contenter, « c'était à me faire croire, dit-il, qu'il me manquait quelque chose pour assouvir son ardeur » — et Lucius, s'étant purifié en se baignant dans la mer, adresse à Isis, la Reine du ciel, déesse adorée sous des noms divers, une prière désespérée, la suppliant enfin de le dépouiller de son odieuse enveloppe. La déesse, émue par ses prières, vient à lui : « Je suis Isis, lui dit-elle, mère des choses, origine et principe des siècles; je suis la Nature même, puissance unique, divinité suprême ». Elle lui enseigne ce qu'il devra faire pour que cesse le sortilège qui l'ensorcelle et l'accable. Elle lui fournit l'occasion sacrée de manger des roses. Après quoi, il reprendra sa place parmi les hommes.

Ainsi arrive-t-il. Et Lucius, transporté de reconnaissance, devient, après initiation, prêtre d'Isis et pastophore d'Osiris.

Au moment de regagner ses pénates, son cœur fond en un hymne d'adoration et de dévotion à Isis, aussi beau, aussi mystique que la Prière sur l'Acropole, de Renan à Pallas-Athéné.

IV. — L'accusation de Magie et l'Apologie

Le crime de christianisme. — Dans le procès, portant accusation capitale, que se vit intenter Apulée par la famille de sa femme, notre auteur présenta un plaidoyer en défense qui nous est parvenu sous le titre d'*Apologie.*

Sur les divers chefs d'accusation, dont quelques uns sont d'une puérilité qui fait sourire, un seul nous intéresse, et c'est celui qui pouvait entrainer condamnation à mort, au dire même d'Apulée.

C'est le chef, non pas de magie visant le charlatanisme ordinaire avec ses pratiques plus ou moins occultes de thaumaturgie courante, non. La magie spéciale, d'odeur particulière qu'on lui reproche, c'est celle qui a ensorcelé Lucius, et l'a métamorphosé en âne; c'est celle que Suétone appelle les *rits judaïques*, et Tacite, l'exécrable superstition, celle que les Césars romains, au Ier et au IIe siècles, n'ont cessé de proscrire, comme politiquement funeste à la souveraineté romaine; c'est la doctrine de l'*Apocalypse* sur le règne de mille ans des Juifs chrétiens misant sur la destruction de Rome et de l'empire; c'est, en un mot, le christianisme, tel qu'il existe et se montre au IIe siècle. L'accusation capitale qu'on a fait peser sur Apulée et contre laquelle il se défend dans son *Apologie,* c'est celle de pratiquer les rits chrétiens. Voilà son crime.

On comprend, sans qu'il faille insister, et rien qu'à lire Lactance et Saint Augustin notamment, et à voir la place qu'Apulée tient dans leurs élucubrations, que les scribes d'Eglise ont dû se livrer et se sont livrés, en effet, à de profondes corrections, additions, suppressions, sophistications, dans le texte de l'*Apologie.* L'Eglise qui veut faire croire et affirme mensongèrement que les Evangiles sont faits et parus au Ier

siècle, ainsi que les autres écrits du Nouveau Testament, alors qu'en dehors de l'*Apocalypse*, de l'an 782 et du IV[e] Evangile du milieu du II[e] siècle environ, rien n'existe de ses Ecritures; l'Eglise qui impose comme dogme que, dès le I[er] siècle, le christianisme est ce que quatre ou cinq siècles l'ont fait, et ce qu'il est, ou à peu près, vers les V[e] et VI[e] siècles, l'Eglise n'a pas pu, évidemment, laisser passer des ouvrages qui prouvent qu'au II[e] siècle les chrétiens en sont toujours à l'*Apocalypse*, sans y opérer de nécessaires modifications.

C'est ainsi que pour l'*Apologie*, après l'Ane, alors que tout est clair dans les I[re] et III[e] parties de l'œuvre, où la magie « chrétienne » n'intervient pas, la seconde, celle où se débattent les questions relatives à l'histoire, aux rits et au dieu des chrétiens du temps, n'est plus sur le fond que quelque chose de si vain, de si inepte, de si puéril, de si peu consistant, que l'on s'étonne que des magistrats romains, qui avaient l'habitude de prendre la justice au sérieux, aient consenti à « enrôler » une affaire aussi vide d'éléments positifs et probants, qui s'effondre au moindre examen, et qu'ils aient perdu six jours, — car le procès a duré six jours, — à s'occuper d'une accusation, sur laquelle, dans les termes où l'*Apologie* la pose, le juge d'instruction le moins averti se serait empressé d'office de rendre en « rigolant » une ordonnance de non-lieu, catégorique et motivée.

Nous ne possédons plus les termes de cette accusation, — quant à la plaidoirie de Tannonius, l'avocat des accusateurs, c'est pour nous le néant, — que par l'*Apologie* d'Apulée, et tels qu'Apulée les formule aujourd'hui. On pense bien que tout ce qui donnait un fondement sérieux à l'accusation a été anéanti. L'accusation ne repose plus que sur trois motifs essentiels, que voici, et qui justifient toutes nos appréciations ci-dessus :

1° Apulée a racherché certaines espèces de poissons. Pourquoi ?

2° Apulée a, par sortilège, fait tomber à terre, puis l'a relevé, un enfant.

3° Apulée a chez lui un petit suaire, un cachet et une sta-

tuette en bois, figurant un cadavre desséché qu'il adore en secret en l'appelant Basileia ou Basileus. C'est tout.

Avais-je raison ou non d'affirmer qu'une accusation de magie, même de magie chrétienne, est une « rigolade » sur de pareils griefs ?

Apulée a gagné son procès sur toute la ligne, et, tout spécialement, s'est justifié avec un plein succès de l'accusation de magie fondée sur les trois griefs qui précèdent.

Il apparait même avoir réfuté, comme en se jouant, avec des arguments si terre à terre parfois, et d'ailleurs tout à fait de mise, devant les griefs produits, les accusations portées contre lui. Exemples : Pourquoi achetez-vous des poissons ? Réponse : pour manger, ou pour faire des études anatomiques. — Vous possédez un miroir, pourquoi faire ? Réponse : pour me regarder.

Pourtant la partie a dû être plus dure à gagner qu'on pourrait le croire, puisque Saint Augustin affirme, contre toute évidence, d'ailleurs, pour s'expliquer à lui-même sûrement qu'Apulée ait pu gagner la rude partie qu'il jouait, qu'il avait comparu devant des juges chrétiens (1).

Je ne discuterai pas cette imposture, ni son intention.

Ce qui importe, c'est de dégager, en prenant l'*Apologie*, telle qu'elle se présente à nous, dans son texte actuel, revu et corrigé par l'Eglise pour étouffer la vérité, tout ce qui, malgré l'Eglise et contre elle, permet de prouver et donc d'affirmer avec certitude, que ce que contre quoi s'est défendu Apulée, ce n'est pas tant d'être magicien, c'est l'accusation capitale d'être chrétien.

Et cette preuve, multiple, c'est la défense même d'Apulée qui va nous la fournir. Car, en dépit de développements qui ne sont que des amusettes, elle contient encore assez de substance solide, et déborde tellement en profondeur et de si haut les enfantillages de l'accusation à laquelle Apulée répond, que c'est

(1) Affirmation sous forme interrogative (*De Civ. Dei*, VIII, 19) : « Apulée ne fut-il pas devant des juges chrétiens accusé de magie ? » L'insistance avec laquelle la Cité de Dieu, attribuée à Saint-Augustin, se préoccupe d'Apulée, ouvre, je l'ai dit, des perspectives indéfinies sur le cas de cet auteur, sur lequel plane un mystère certain.

par cette réponse qu'il est possible de reconstituer, sinon dans son texte, — cela dépasse les forces humaines, — mais dans son essence, dans sa consistance, dans sa vérité exacte, l'accusation de christianisme.

Examinons donc tour à tour la défense d'Apulée sur chacun des trois griefs qu'on a relevés contre lui.

Poissons, pêcheurs et charpentiers phrygiens, brodeurs d'or. — Sur le premier grief : achat de poissons, sur « cette affaire de poissons », comme dit textuellement, dont il déclare, en terminant ses explications, qu'il l'a suffisamment éclaircie, Apulée donne libre cours à sa verve, qui est mordante, dans des développements d'abord où l'on voit fort bien qu'Apulée veut traiter cette histoire comme un achat de poissons pour la cuisine, la table et la bouche. Lui reprocher d'acheter du poisson ? Quel maléfice à ces achats ? Pas plus qu'à des achats de pain, de fruits, de légumes, de vin. S'il y a magie, impossible alors d'acheter. Et c'est réduire à la famine les marchands de poissons.

Evidemment. Mais une telle argumentation qui donne aux débats, sur une accusation où il y va de la tête, une telle allure anodine, prouve assez qu'il y a autre chose, qu'on n'a pas fait apparaitre au chef de l'accusation. Patientez ! Amusez-vous à ces sornettes un moment. Je vais d'abord vous mettre sur la voie, et Apulée, — car c'est lui qui nous doit ma preuve, — fera le reste.

Les poissons, vous le savez comme moi, c'est le signe de la Grâce, présidant au millénaire du royaume du Christ de l'*Apocalypse*. Acheter des poissons, c'est, symboliquement, se mettre sous le signe de la Grâce, comme Lucius sur le marché d'Hypate, qui, dès son achat de poissons, se crut transporté, d'emblée, sur une terre nouvelle. Et quand on veut y attacher comme Lucius, après son achat de poissons, l'idée de victoire, on complète l'achat de poissons par une métamorphose. Comme Lucius toujours, on prend l'aspect de l'Ane de Juda.

Suivez-moi bien. Regardez bien mes mains, mes manches et mes poches. Voyez ! Rien dedans. Je ne suis ni magicien, ni

thaumaturge. Je ne crois ni aux miracles, ni aux tables tournantes. Ecoutez-moi seulement et écoutez Apulée.

Ah ! Ah ! voici le jour, jour de souffrance sans doute, mais jour tout de même, par où va filtrer, puis s'épanouir le rayon de clarté qui inondera de lumière la vérité que nous cherchons à tâtons dans les ténèbres que l'Eglise a accumulées, suivant ses voies et moyens ordinaires.

A quels pêcheurs Apulée achète-t-il donc ses poissons ?

La question est directe, précise. La réponse va venir embarrassée, tortueuse, bafouillante, — les scribes d'Eglise sont passés par là, — mais suffisamment claire pour que nous comprenions et trouvions ce que nous cherchons.

A qui Apulée achète ses poissons ? Mais... à des pêcheurs.

Voyons ces pêcheurs ! Etrange ! Des pêcheurs, en effet, *piscatores*. Mais, vous dites ? qu'ils sont aussi charpentiers, *fabri* ? et les *fabri* sont de plus des poissons de mer ! Quoi ? Vos pêcheurs sont aussi brodeurs d'or ? Brodeurs d'or ? Ah ! oui ! *Phrygiones*. Brodeurs d'or par symbole, de Phrygie, comme pays !

Belle matière à faire de l'esprit ! Et Apulée ne s'en prive guère, — pour noyer le poisson, c'est le cas de le dire. Le texte, refait d'ailleurs, où l'on a, çà et là, mis les charpentiers à la place des pêcheurs, culbute dans des coq-à-l'âne qui sont de pauvres arguments pour répondre à la gravité de l'accusation. Pourquoi Apulée achète à des charpentiers ou à des pêcheurs ses poissons, et ces charpentiers ou pêcheurs, pourquoi sont-ils de Phrygie ? Voilà ce qu'on ne trouve pas, ou plus, dans l'*Apologie*.

Mais il n'est pas difficile d'expliquer ce que l'on ne nous dit plus et que l'on enfouit dans le macaroni du texte actuel, mêlant les pêcheurs aux charpentiers et aux brodeurs d'or, tous phrygiens. Papias, auteur de cinq livres de Commentaires sur les Paroles du Seigneur, était lui aussi deux fois « brodeur d'or », tant comme commentateur de l'*Apocalypse* que comme phrygien, petit pape, *papias*, de Phrygie, et évêque d'Hiérapolis ? C'est Papias qui a imaginé et vulgarisé la plupart des paraboles, « broderies dorées » sur fond « royaume de mille

ans » : la pêche et les poissons, la barque de pêche et le charpentier qui l'a construite et lancée, les pêcheurs d'hommes et la Beth-Saïda, maison de pêche, toutes allégories qui sont passées parfois comme réalités matérielles dans les Evangiles. Apulée, qui a fait de longs voyages dans sa jeunesse, — et l'on dit que les voyages forment la jeunesse, — en Grèce, en Asie-Mineure, en Phrygie, peut-être à Hiérapolis, qui sait ? s'était instruit, avec la curiosité de tout qu'on lui connait. Ne se vante-t-il pas lui-même, « animé du zèle de la vérité et d'un sentiment du devoir à l'égard des dieux, d'avoir étudié des multitudes de *rits*, de religions complexes, de cérémonies variées » ? Peut-on croire qu'il n'ait négligé que le christianisme de son temps ? toute son œuvre prouve le contraire.

En une phrase, où l'Eglise, qui l'a sûrement touché, a laissé pourtant l'essentiel, l'*Apologie* nous permet d'apercevoir de quoi il retournait exactement dans cette « affaire de Poissons », et nous autorise à conclure par cette affirmation, qu'elle évoquait tout le christianisme du temps de Papias, c'est-à-dire l'*Apocalypse*.

L'Ane et les Poissons, symbolisant le règne victorieux de mille ans, c'est, en effet, tout le christianisme du IIe siècle, admirablement synthétisé par Apulée. Et c'est pour effacer cette vérité qu'on a touché à son œuvre.

Mais voici la preuve imparable.

Le sacrifice expiatoire. — Dans l'accusation que reproduit Apulée d'avoir, par sortilège, fait tomber et relever un enfant, nommé Thallus, on n'aperçoit aucunement qu'il s'agit de sacrifice, et de sacrifice de caractère religieux. Et c'est cependant à l'accusation de se livrer à des crimes *rituels* qu'Apulée répond. Il somme, en effet, son adversaire de nommer les témoins qui ont assisté à ce « sacrifice expiatoire sacré », *piaculari sacro*. Les scribes d'Eglise, pour atténuer la portée de l'expression, ont ajouté (le doigt de Dieu) : en jetant à terre Thallus. Où serait le sacrifice ? qu'y aurait-il d'expiatoire à jeter par terre et à relever un enfant, même par action magique ? Tout le texte a été refait. S'agit-il même de Thallus, tombé dans une crise d'épilepsie ? Tout le contexte prouve que le débat est

plus général, passe par-dessus la tête de Thallus, porte plus haut, par ses allusions à un autre sacrifice expiatoire, dont la victime « a prédit et annoncé une foule de choses ». On pense à Jésus, enfant, devant les docteurs de la Loi. Lisez, pour vous rendre compte de ce que pouvait être le débat, ce développement sur un enfant prophète, dont « la personne devient comme un sanctuaire auguste où réside la divine puissance », dont « l'âme soit prompte à se réduire à son principe divin, etc. ». A propos de Thallus, tout ceci ? Comment le croire ? Discussion sur le christianisme, oui ! Et n'oublions pas que l'accusation de « crimes rituels » est une de celles dont l'opinion publique du temps n'a cessé de charger les premiers chrétiens.

Le bout de suaire, la croix, la statue de bois « sceletus ». — Apulée est enfin accusé de cacher dans un morceau de suaire, — un morceau du linceul dans lequel on enveloppa le corps du Christ mort, c'est ce que devait préciser l'accusation, mais qui a disparu de l'*Apologie,* — divers objets mystérieux, mystérieux, parmi lesquels une statuette sculptée dans du bois, — celui de la croix, on le comprend, — et qui serait un Christ (le mot n'y est plus) décharné et patibulaire.

Je n'insiste pas sur le suaire qu'Apulée déclare être un morceau de toile de lin acheté par lui à Kenchrées, ni sur le bois de la croix que lui a fourni, dit-il, l'artisan qui a sculpté la statuette.

Mais la statuette mérite qu'on parle d'elle.

Apulée entre en matière, à son sujet, par une phrase où l'on a pratiqué une importante coupure, visible comme un hiatus :

« Votre troisième mensonge a été... ». Suit, après coupure, une proposition en complément direct, sans verbe ni sujet, et que voici : « une maigre ou tout à fait décharnée image de funeste cadavre, fabriquée, en tout horrible et fantômale ».

Que disait le texte disparu ?

On accusait Apulée, — sa réponse l'affirme, — d'adorer cette image. Qui était le personnage représenté ? D'après la réponse d'Apulée à l'accusation, ce ne pouvait être que le Christ en

croix. Par suite, on est en droit de le supposer, l'accusation précisait bien ce qu'était cette image, quel personnage était sculpté. Puisqu'on a coupé le texte, il n'est pas téméraire de conclure que cette statuette était une reproduction du Christ au Calvaire.

Voici, en effet, comment Apulée répond à l'accusation, confirmant notre conclusion.

Apulée, en plaidant, brandit tout à coup sa statuette. C'est celle d'un dieu charmant, un Hermès, — il ne dit pas le nom et j'y insiste, parce qu'on a supprimé le nom de l'autre, cité par l'accusation, — un dieu noble et plein de la vigueur que donne l'exercice du sport. Et quelle sérénité dans ses traits ! Quelle beauté dans sa barbe naissante et ses cheveux frisés ! Et Apulée, aussitôt, de s'écrier dans un beau mouvement oratoire :

« Et c'est ce que ce scélérat appelait un squelette ! *Scelestus ille sceletum nominabat !* ».

C'est admirable ! Mais voici l'enclouure. En *sceletum*, il y a une énorme empreinte digitale, « du doigt », de Dieu, le Dieu des scribes, bien entendu.

Qu'Apulée traite son adversaire de scélérat, passe encore ! Mais que ce scélérat d'adversaire, Tannonius, ait appelé la statue *sceletum*, ce n'est pas possible. Tanonnius, avocat lui aussi, connaissait la langue dans laquelle il avait plaidé. *Sceletus* n'est pas un mot latin. Victor Bétolaud, le distingué traducteur de l'*Apologie*, dit « qu'Apulée joue sur les deux mots *scelestus* et *sceletum*, qui se ressemblent bien fort en latin ». Oui, à la condition que *sceletus* soit latin. Et Bétolaud, éminent latiniste à l'ordinaire, feint d'oublier que le mot *sceletum* ne l'est pas, et ne se rattache même à aucune racine latine. Il est là, reproduit du grec, ce mot *sceletum*, depuis que l'Eglise l'y a mis. Ni dans l'*Ane d'or* d'Apulée où passent tant de cadavres, ni dans aucun autre texte d'auteurs latins, même de ceux qui ont écrit sur des squelettes, le mot *sceletus* n'est employé. Il ne se trouve qu'à cette place de l'*Apologie*, et trois fois appliqué à la même image par le seul Apulée.

Et puis, dans la phrase de l'accusation, cette phrase en com-

plément direct où les épithètes ne manquent pourtant pas pour décrire exactement ce qu'est la statuette, est-il question de squelette ? Il s'agit d'un cadavre maigre, décharné, desséché, momifié. Où sont les os ? Rien d'un squelette, qui n'est qu'os.

L'adversaire d'Apulée était peut-être un misérable, un *scelestus*, si l'on y tient. Mais s'il accusait Apulée, à tort ou à raison, d'adorer un mort, et quel ? c'est par le mot, non de *sceletus*, qui n'est pas latin, mais par celui même de *scelestus* qu'il le désignait. Il employait ce qualificatif de *scelestus*, qu'Apulée, ou les faussaires scribes d'Eglise qui le lui ont mis dans la bouche, lui a repris pour le lui appliquer, pour désigner, sans le nommer, le Christ crucifié par Ponce-Pilate, vociférateur de l'*Apocalypse* contre Rome. Tannonius qualifiait le « mort », la statuette cadavre, par l'épithète même que les auteurs du IIe siècle appliquaient, comme un fer rouge, à Jésus Bar-Abbas. Et l'Eglise n'en est sortie qu'en séparant le Christ de Bar-Abbas (Fils du Père), et laissé pour compte sous l'aspect d'un brigand: *lestès*, en grec (1).

Basilea = Royaume. — Dans la trajectoire de ce « squelette », l'*Apologie* mentionne aussi une histoire de cachet, *sigillum*, qui voisine avec celle de la statuette, et lui ressemble. Ce cachet représente aussi un squelette, *sceletum*, bien entendu, honteuse et horrible forme, qu'il adore à l'excès, l'appelant en grec : *Basilea* (royaume ou royauté). On dit aussi Basileia.

Apulée s'explique sur la fabrication de ce cachet, et quant au nom de roi, Basileus, cette fois, et non Basilea, qu'il lui donne, il refuse de dire quel est ce roi qu'il adore. En tout cas, d'après sa plaidoirie, ce ne peut être le « mort », le cadavre, visé par l'accusation, qui est un symbole de tristesse morose, de peur de la vie, de laideur. Platonicien, Apulée tient pour les dogmes qui n'évoquent que des idées de fête, de bonheur. Son « roi », son dieu est « la cause première de

(1) Voir L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST, p. 322. Voir Minucius Félix, dans l'*Octavius* : « Adorer un scélérat, scelestus, et sa croix ! et condamné pour ses crimes ! Non ! » Hiéroclès dit : « un bandit ».
Squelette, en latin, c'est *ossa*, *ossea larva*.

toutes choses, le père souverain des intelligences, le *conservateur éternel des êtres, l'infatigable ouvrier de ce monde,* qu'il a créés ».

Et par cette profession de foi, Apulée prouve que l'accusation portée contre lui était bien celle d'adorer un dieu, un roi dont le royaume et dont la victoire se réalisent par la destruction et l'anéantissement des êtres et du monde; et c'est donc bien le dieu de l'*Apocalypse,* puisqu'Apulée, dans sa défense et intentionnellement, lui oppose le sien, roi et dieu, conservateur éternel des êtres et du monde créés par lui (1).

Moïse, Iôannès. — Et voici le bouquet. Ramassant dans sa péroraison, toute sa défense contre l'accusation de magie, — et j'ai l'orgueil de penser que j'ai démontré que cette magie, c'est le christianisme de l'*Apocalypse,* avec son règne de mille ans sous les Poissons et le Christ Roi des rois et Seigneur des seigneurs, — Apulée s'écrie : « Si vous prouvez que j'ai retiré de mon mariage (par l'envoûtement ou l'ensorcellement de ma femme), le moindre avantage, eh bien ! je consens à ce que moi-même je sois un Carinondas, un Damigéron, ou *ce Moïse* ou *Iannès,* ou Appollonius, ou Dardanus, ou n'importe quel autre parmi les mages qu'on célèbre depuis Zoroastre et Hostanès ».

Un tumulte de protestations se déchaîne, aux noms de Moïse, *ce* Moïse (l'accusation en avait donc parlé), de Iannès, jetés à la volée par l'orateur. On entend les clameurs des adversaires. « Ce Moïse ou Iannès, mais la voilà la preuve de son crime. Il est judéolâtre, christolâtre ». Et pour soulever un tel tapage, il faut bien que ce Moïse ou ce Iannès, ne remontent point

(1) Le nom grec de Basileus (roi), « il paraît que c'est par ce nom générique que les différentes sectes *idolâtres* désignaient leur dieu. Dans le christianisme, nous disons le Seigneur. » Ainsi ratiocine Victor Bétolaud. Il paraît que ce catholique n'a jamais lu les Evangiles, ni l'*Apocalypse,* ou qu'il n'y a jamais vu le Christ appelé Roi. Pas même dans sa réponse à Pilate l'interrogeant (« Alors, roi, toi, tu l'es ! ») ; « Tu l'as dit ! C'est pour cela que, moi, je suis venu au monde, » — et pas même (*Jesus nazareus Rex-Roi Judæorum*), sur l'écriteau de la Croix.

à une antiquité lointaine, mais touchent à l'histoire contemporaine. Est-ce que les Romains ont jamais empêché les Juifs de suivre la loi de Moïse ? Non, le Moïse d'Apulée, c'est le même que celui de *l'Assomption de Moïse*, c'est Juda le Gaulonite, Joseph en Evangile, père du Iannès (contraction de Iôannès, où l'on aperçoit Jean qui approche), Révélateur de l'*Apocalypse*. Et Iannès, c'est le Christ (1).

Le silence revenu, Apulée lance cette phrase, qui prouve bien que ses auditeurs, sachant de quoi on l'accuse, ne se sont pas mépris sur le Moïse et le Iannès qu'il a nommés :

« Il y a loin entre connaître leurs noms (de ce Moïse et Iannès notamment) et se livrer à leurs pratiques. Des citations dues à un peu de mémoire et d'érudition (celles entre autres, qu'il a faites de l'*Apocalypse* et des Commentaires de Papias dans *l'Ane d'or*), ne sauraient être considérées comme l'aveu d'un crime ».

D'un crime, non. Mais l'aveu que, jusqu'à l'an 148 de notre ère, date que l'on donne pour l'*Apologie* d'Apulée, tout le christianisme est encore dans l'*Apocalypse* et dans les Commentaires de Papias, interprète de Moïse-Juda-Joseph et de son fils, Iôannès-Christ, « le *mort* que les Juifs, — les chrétiens sont encore des Juifs, à cette époque, — adorent comme un dieu et qu'ils prétendent ressuscité ». La phrase est de l'empereur Julien, et Julien est du quatrième siècle.

(1) « *Jannès !* » C'est celui, dit Bétolaud, qui, avec Jambrès, résista à Moïse. Voyez St-Paul, *Ep.* I, à Timothée. » Et d'abord, c'est l'épître II, chap. III, 8, où on lit : « comme Jannès et Jambrès s'opposèrent à Moïse... » Quel Moïse ? Où l'épître a-t-elle pris ces noms qui ne sont, ni dans les livres de Moïse, où l'on voit cependant Coré, Datan et Abiron châtiés pour avoir murmuré contre Moïse, ni dans Flavius-Josèphe ? L'Exode (VII, 11) parle bien de magiciens égyptiens, et il semble qu'ils étaient très nombreux, mais il n'en nomme aucun. On trouve leurs noms dans Pline (*Hist.* XXX, 1). Où Pline les a-t-il trouvés, quand les livres Hébreux sont muets sur eux ? Eusèbe les prend dans Numénius d'Apamée, philosophe platonicien. Quel intérêt ce Jannès, mage égyptien, qui a résisté à Moïse, présente-t-il pour l'auditoire ? S'il s'agissait de lui, ce n'est pas avec le nom de Moïse seul qu'il serait cité ; il serait accolé à celui de Jambrès, car les deux vont de pair, partout où on les nomme. C'est un couple inséparable, jamais l'un sans l'autre, comme Castor et Pollux.

Conclusion. — Dans l'étude sur Apulée et ses Œuvres, qui précède la traduction, Victor Bétolaud a reproduit les appréciations de divers commentateurs sur *l'Ane d'or*. Lui, comme tant d'autres universitaires, n'y voit que l'agréable roman d'un auteur qui se joue au milieu de vieux contes, sans autre souci que d'amuser. En plus, pour les modernes, il a le mérite de donner des notions qu'on ne trouverait pas ailleurs sur la vie privée des anciens. Et c'est l'avis de Paul-Louis Courier.

Bayle, au XVIIIe siècle, semble avoir vu plus profond, mais sans nous instruire de ce qu'il pressentait. Béroalde opine qu'Apulée a voulu prouver que l'homme devient une brute en s'abandonnant aux voluptés et n'a la dignité humaine qu'en aimant l'étude et la science, dont le parfum vaut celui des roses. Et ce n'est pas trop mal imaginé et se défend très bien, quand on n'a aucune lueur sur les origines du christianisme.

Bosscha voit dans *l'Ane d'or* une opposition entre l'orgie païenne et les mystères antiques, « l'institution la plus belle des Athéniens, faite pour adoucir et civiliser l'espèce humaine, qui, non seulement donnait une idée plus véritable de Dieu et de la nature, mais purifiait encore les âmes par d'excellents principes de morale ».

Pour nous, nous acceptons le deuxième terme de cette opposition. Mais non le premier. Ce n'est pas à la corruption païenne, que le monde chrétien reproduit avec assez de ferveur, qu'Apulée oppose son *Ane d'or* et sa conclusion mystique. Notre étude de *l'Ane d'or*, corroborée par celle de l'*Apologie*, nous a convaincu qu'Apulée a voulu combattre en faveur de la philosophie platonicienne, qu'il défend, contre la nouvelle secte judéo-chrétienne et sa religion d'*Apocalypse*, telles qu'apparues, au IIe siècle, dans leur vérité historique.

CHAPITRE III

LUCIEN DE SAMOSATE ET LE CHRISTIANISME

L'aspect de son œuvre. — Lucien, Asie Mineure grecque, dont la vie embrasse à peu près tout le IIe siècle, comme celle d'Apulée, a écrit une série d'œuvres courtes dans lesquelles se révèle un critique aigu des sectes philosophiques et religieuses de son temps.

Disciple d'Epicure pour son compte, « ce philosophe vraiment sacré, ce génie divin qui, seul, a réellement connu ce qui est vrai et l'a transmis à ses disciples dont il est devenu le libérateur » (1), Lucien a exercé sa verve pétillante contre toutes les superstitions, contre tous les magiciens, faux-prophètes et charlatans, tous les auteurs de miracles et diseurs d'oracles, qui pullulaient de son temps. On y chercherait en vain le nom d'Apulée, philosophe platonicien.

C'est dire qu'il n'a épargné ni le christianisme, ni les chrétiens du IIe siècle. Certains auteurs, B. Aubé, notamment, ont prétendu qu'en ruinant toutes les croyances populaires et les doctrines savantes, Lucien avait travaillé pour le christianisme à son insu, déblayant le terrain pour les docteurs les plus difficiles de l'Eglise.

Ce n'est pas impossible. Mais l'Eglise l'a puissamment aidé en travestissant dans ses œuvres toute la partie dogmatique et polémisante, et en en supprimant toute la moëlle documen-

(1) *Alexandre* ou *le faux prophète*, à la fin.

taire et historique, dès qu'il touche au christianisme. Chez Lucien, les chrétiens tombent on ne sait d'où. Ils ne sont d'aucun pays, d'aucune race. Syrien lui-même, il ne sait plus s'il a existé une Judée et s'il existe encore des Juifs. Le Christ, — jamais Jésus qui n'est pas inventé de son temps, mais dont est imminente la descente du ciel dans l'encrier des Gnostiques et autres scribes juifs millénaristes, — le Christ n'est plus, dans une phrase d'ailleurs violemment circoncise, où il n'est pas même nommé, et dont nous reparlerons, que « celui qui est honoré en Palestine, où il fut mis en croix pour avoir introduit ce nouveau culte parmi les hommes ».

Les allusions au christianisme, transposées dans le vocabulaire de la mythologie grecque, apparaissent le plus souvent, — disparaissent, devrait-on dire, — comme dans les vapeurs de nébuleuses qui en amortissent l'éclat, l'embuent comme un miroir sur lequel a soufflé une haleine.

A la condition d'être averti, il n'est pas impossible, toutefois, malgré les sophistications sans nombre et évidentes que l'Eglise a pratiquées dans les œuvres de Lucien, de se faire une idée juste de ce que fut le christianisme au IIe siècle. C'est celui-là même qu'a connu Apulée, que Lucien corrobore.

Je n'entreprendrai pas, dans cette étude, la recherche complète de tous les éléments propres à justifier mes conclusions. Il y faudrait un ouvrage spécial. Je me contenterai d'y relever l'essentiel et les traits les plus caractéristiques.

La Jérusalem d'or et le Christ magicien. — Voici, de Lucien, le Dialogue *Hermotimus* ou *Les Sectes*. C'est un de ceux, dit-on, qui sapent dans sa base tout l'édifice païen. Il ne serait pas difficile d'y relever des allusions à la vie millénaire, à l'assomption du Christ, sous le vocable d'Hercule, etc. Il raille autant la mythologie judéo-chrétienne que la grecque.

L'allusion la plus typique concerne la Jérusalem d'or de l'*Apocalypse*. Elle est décrite, symbole de la Vertu, dans des termes qui en font la Cité idéale, humainement parlant, sauf que ses habitants, « peu s'en faut qu'ils ne soient des dieux ». Mais, — et c'est ici qu'on sort du plan humain, — pour arriver à cette ville et être inscrit au nombre de ses habitants (sur

le livre de la Vie), il faut, comme le Christ le recommandera dans les Evangiles, « négliger tout le reste, compter pour rien la *patrie présente* qui veut nous retenir, demeurer insensible et ne point s'arrêter aux larmes et aux gémissements de ses enfants et de ses parents, si l'on en a. S'ils ne veulent pas suivre la même route, il faut les repousser, abandonner son manteau, s'ils s'y accrochent pour vous retenir, et continuer d'avancer ».

Et malgré ce beau tableau de la Cité bienheureuse, Hermotimus ne se décide pas pour elle. Il ne sait que verser des larmes devant l'impuissance où il se sent de choisir sa route. Le christianisme, dépeint dans sa Jérusalem nouvelle, ne parait pas l'avoir séduit, en sorte que son interlocuteur le console en lui conseillant « de vivre comme tout le monde, dans la vie commune, au lieu de poursuivre *ses folles espérances et ses fumées ambitieuses* ».

D'où l'on peut conclure que ce n'est pas d'une Cité future de convention, symbole de la Vertu, mais bien de la Jérusalem d'or du Iôannès de l'*Apocalypse*, à laquelle Lucien faisait des allusions précises. On a complètement « brassé » et retourné son texte.

La vigne aux douze récoltes. — Dans *Histoire véritable*, fantaisie monstre, dont le Pantagruel de Rabelais, le Voyage dans la lune de Cyrano, le Gulliver de Swift reproduisent peu ou prou la manière, Lucien semble pousser en charge énorme un certain nombre de fables, récits, apologues burlesques d'origine diverse, époques ou peuples, qu'il encadre dans une suite de récits de voyages fantastiques qui nous font assister, entre autres merveilles, à une parodie gigantesque de l'aventure de Jonas dans la Baleine, ce qui laisse supposer qu'il n'a pas ignoré les Livres anciens des Juifs, et à la description d'une île où il entremêle des données empruntées à l'Eden de la Genèse, au Séjour des Bienheureux et à la Jérusalem d'or de l'*Apocalypse*. Dans la ville toute d'or, ceinte d'émeraude, avec sept portes, au pavé d'ivoire, où jamais il ne fait nuit, règne un printemps éternel. Les vignes, comme dans le royaume de Dieu commenté par Papias, y sont fécondes douze fois l'an

et s'y chargent chaque mois de leurs grappes. Mais, et ici Lucien ironise, les pommiers, les pêchers produisent treize fois, en offrant une double récolte à la déesse de la Sagesse, Pallas-Athéné. Enfoncés, le Iôannès, Papias et le règne de mille ans ! Lucien assiste aussi à un banquet qui n'est ni celui des Noces de l'Agneau, ni les Agapes des frères et sœurs Nicolaïtes, mais où règnent les Ris et les Jeux Les convives élus y sont tout ce que l'antiquité a produit de savants et de sages. Ni Moïse, ni le Christ, ni Jésus n'y sont assis.

Le Christ qui chasse les démons. — Le *Philopseudès* ou le *Menteur par plaisir* est un dialogue où des philosophes racontent les prodiges dont ils furent les témoins : ici, un Hyperboréen (!) marche sur les eaux, évoque des démons, ressuscite des morts. Là, surtout, « le Syrien de Palestine », que tout le monde connait, si expert en ces sortes de cures (la guérison des démoniaques, tels ceux de Gérasa-Gadara), qui rencontrant à l'époque de la lune des gens qui tombent en épilepsie les relève et les renvoie, moyennant un important salaire, délivrés de leur infirmité. Lorsqu'il est auprès des malades, il leur demande comment le démon leur est entré dans le corps; le patient garde le silence, mais le démon répond (« Je me nomme Légion, répondent ceux de Gérasa-Gadara, car nous sommes plusieurs ») en grec ou en barbare, et dit qui il est, d'où il vient, comment il est entré dans le corps de cet homme. C'est le moment qu'il choisit pour lui ordonner de sortir (« sors de cet homme », ordonne Jésus) etc...

Et ceci nous prouve que la guérison du démoniaque de Gérasa-Gadara, que donnent avec des variantes assez peu conciliables, les trois Synoptisés, — fait d'histoire allégorisé en miracle, — était une de ces « paraboles étranges », comme dit Eusèbe, que Papias avait déjà notée dans ses Commentaires des Paroles du Seigneur.

Mais j'ai hâte d'arriver à Pérégrinus, et je passe sur le *Somnium, Nigrinus,* de *deâ Syriâ,* les *Fugitifs,* le *Pêcheur* ou les *Ressuscités,* les *Dialogues des Morts,* où l'on peut avec un peu d'attention relever de continuelles allusions au christianisme du IIe siècle. J'en signalerai quelques-unes, par rappro-

chement, en parlant de Pérégrinus, bien persuadé que l'Eglise a fait tout ce qu'elle a pu pour nous empêcher de les voir (1).

Sur la mort de Pérégrinus. — Sous ce titre, Lucien a composé un opuscule qui est une espèce de satire du christianisme à travers le héros de la pièce, Pérégrinus. Pérégrinus, même avec sa terminaison *os* grécisée au lieu de *us*, latine, — Lucien écrit en grec, — n'est pas un mot grec et il ne se rattache à aucune racine grecque. En latin, il évoque l'idée d'étranger, de voyageur, et l'homme à la vérité a beaucoup voyagé, pérégriné, autant que l'apôtre Saint Paul. Le nom véritable, — Pérégrinus était originaire de la ville de Parion, en Mysie, sur l'Hellespont, — a donc disparu.

Lucien a dédié son œuvre à un de ses amis qu'on a masqué sous la désignation grecque de Kronios. Kronios, c'est en grec la forme adjective du substantif Kronos, le dieu père de Zeus, donc le dieu Saturne, père de Jupiter, pour les Latins. La forme adjective de Saturne est Saturnin, soit Saturninus.

Il ne pouvait plaire évidemment aux scribes d'Eglise, dans un ouvrage satirique sur le christianisme, d'y conserver le vrai nom du héros en cause. Quant au nom de Saturninus, c'est un nom qui a été porté par divers personnages romains de la même famille, et avec qui, depuis Auguste, dont Sextius Saturninus fut le proconsul en Syrie, en 746, les Juifs et les Juifs chrétiens ont eu plus d'une fois maille à partir.

Flavius-Josèphe nous a raconté précisément une histoire caractéristique sur la femme d'un Saturninus, la dame Fulvie, à qui quatre juifs, à Rome, dont l'un avait été chassé de son propre pays pour crimes, — je prouverai un jour qu'il faisait croisade pour l'Espérance d'Israël, — réussirent à extorquer de l'or pour l'envoyer à Jérusalem. Ces quatre juifs avaient réussi à convertir la matrone, assez pauvre d'esprit, « qui les tenait pour des gens honorables », au règne de mille ans. Banale et éternelle affaire d'escroquerie sous le voile de promesses

(1) J'ai reproduit dans JEAN-BAPTISTE ET JEAN, un dialogue typique entre Hercule-Héraclès et Diogène, pp. 71-74. J'y renvoie les lecteurs curieux.

mirifiques sur la terre ou dans le ciel : la vie æonique (mille ans), que les scribes chrétiens traduisent par vie éternelle.

Au IIe siècle cette famille Saturninus a contribué à fournir de hauts fonctionnaires romains en Orient, dont l'un, consul et légat en Numidie sous Antonin, et l'autre, son fils, le Kronios de Lucien, consul en 161, et général contre les Parthes à la même époque.

D'autres adultérations, suppressions, coupures que nous signalerons et ferons toucher du doigt, prouveront à quelles incursions intempérantes et brutales l'Eglise s'est livrée dans l'œuvre de Lucien.

Pérégrinus avait été surnommé aussi Protée, en raison du talent extraordinaire qu'il avait de se camoufler, de changer de forme physiquement, et, on le verra, de doctrines.

Pérégrinus que l'Eglise « a laissé tomber », à moins qu'elle ne lui ait refait un état-civil sous l'aspect de quelque Saint Polycarpe, c'est-à-dire « aux fruits nombreux », comme la vigne millénariste, Pérégrinus-Protée, a été un énorme personnage du christianisme du IIe siècle; il a joui d'un renom immense, d'une autorité incontestée dans les communautés d'Asie, en Grèce, à Rome, en Egypte. C'est sur son modèle, — voyages et collectes, et peut-être caractère charlatanesque, glorieux et vantard, — qu'on a façonné et romancé l'apôtre Paul, à partir de la fin du IIe siècle. Bien d'autres auteurs que Lucien font mention de Pérégrinus (1).

Brebis perdue de la maison d'Israël. — A peine arrivé à l'âge d'homme, Pérégrinus fut surpris en adultère dans une ville d'Arménie. Roué de coups, il s'échappa en sautant d'un toit. Quelque temps après, il corrompit un jeune garçon et échappa à la justice en payant trois mille drachmes à la famille. Après quoi, il étrangla son bonhomme de père qu'il lui peinait de voir veillir passé soixante ans. Beaux débuts dans l'existence.

(1) Philostrate : *Soph.* II, 1, 23; *Am. Marcellin* (XXIX. 1); *Athénagore* (*Leg. p. Christ.*, § 26) ; Tertullien (Ad. Martyr.) ; Tatien qui, comme Lucien et comme Aulu-Gelle (*Nuits att.* XII, texte interpolé d'ailleurs) l'a connu personnellement; Eusèbe (*Hist. eccl.*).

Cette fois, il lui fallut prendre la fuite et commencer à errer de pays en pays. Il arriva bientôt en Judée, car « c'est vers cette époque qu'il se fit instruire, dit Lucien, dans l'admirable religion, « sagesse », dans le texte grec, — des chrétiens ».

C'est son exemple qui a inspiré aux scribes évangélistes la fameuse parole : « Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur, — même parricide, après le reste, — qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance ». Donc, « Pérégrinus se fait instruire dans l'admirable religion des chrétiens, en s'affiliant en Palestine avec quelques-uns de leurs prêtres et de leurs scribes ». Ici, énorme coup de ciseaux dans le texte qui, n'ayant encore rien dit, continue par cette exclamation qui ne s'emploie d'ordinaire qu'après un long développement qui vous a essoufflé : « Que vous dirai-je ? ».

Il n'est peut-être pas impossible, ni invraisemblable, de restituer au texte, en gros, ce qu'on a coupé.

Pérégrinus, en Palestine, arrive au Jourdain, dans quelque Bathanée, à Bethabara, le lieu du bac, où des baptiseurs administrent le Baptême d'eau pour la repentance et la rémission des pêchés, à l'instar, cent ans environ auparavant, du Iôannès. Il étudie auprès d'eux la Thora, la promesse d'Iahweh aux Juifs d'avoir la terre en héritage, réalisée par la prophétie de l'*Apocalypse*. Si on l'a surnommé Protée, c'est qu'il a dû aussi s'instruire auprès des prêtres et des scribes dans l'art exibitionniste, où il excelle, de se métamorphoser à son gré, « de se pavaner, se disloquer, jeter des regards foudroyants, comme un possédé, de se servir de ses mains avec souplesse, de se camoufler avec des masques de plâtre », toutes choses que Tatien nous rapporte d'un émule de notre Protée.

Combien de temps dura son apprentissage chrétien ? On ne sait. Mais il fut profitable, car Pérégrinus ne tarda pas à surpasser ses maîtres et à égaler bientôt le Iôannès en ceci.

C'est du moins ce qu'on doit inférer et conclure de ce que l'Eglise a laissé dans le texte à cet endroit. « Ce passage est fort controversé », proclame, tant c'est l'évidence, l'honorable traducteur de Lucien, Eugène Talbot, qui fut professeur au

lycée Louis-le-Grand. Controversé ? Pourquoi ? Sinon parce qu'il contenait des vérités gênantes pour l'Eglise et que l'Eglise a remanié et circoncis le texte. La cicatrice de la blessure qu'a laissée la mutilation est toujours visible. On a fini par mettre au compte de Pérégrinus ce que Lucien déclarait du Christ.

Le Christ a écrit. — Le Christ a écrit. Il a écrit l'*Apocalypse*. Et c'est ce que l'Eglise, ayant classé, sur le tard, l'*Apocalypse* dans les œuvres complètes d'un Iôannès, disciple et apôtre, ne veut plus que l'on sache.

A cet effet, aucune manœuvre sacrilège sur les textes d'auteurs — bien d'autrui — ne lui répugne. Vous allez voir, une fois de plus.

Voici le passage « controversé » de Lucien :

— ...Que vous dirai-je ? En peu de temps, il leur fit bientôt voir, enfants qu'ils étaient, que lui, prophète, thiasarque (chef de chœur), chef de synagogue, il était tout cela à lui seul.

Interrompons la citation. Vous vous rendez bien compte que c'est de notre Pérégrinus qu'il s'agit bien, jusqu'ici. Le sujet *Il*, c'est Pérégrinus. Mais ensuite ? Vous allez lire. Mais oui, lisez. Et sans que, grammaticalement, littéralement, le sujet ait changé, parce que le faussaire ne veut pas qu'il soit dit que le Christ, Iôannès ou Jésus, ait écrit, toute la suite, contrairement à la lettre du texte, ne peut plus avoir pour sujet Pérégrinus, comme le faussaire voudrait le faire croire, mais le Christ lui-même, ainsi qu'il résulte à l'évidence du fait historique rappelé par Lucien dans ce passage et qui est la crucifixion du Christ. D'après le texte actuel, ce serait Pérégrinus qui aurait été mis en croix en Palestine et aurait fondé le christianisme. Oui, on peut dire qu'aux scribes d'Eglise le faux, — tour de bonneteau, — ne fait pas peur.

Donc lisez bien, pesez, méditez cette suite : — *Il* (le même, oui, grammaticalement, que Périgrinus) *Il* interprétait les (un mot manque: prophéties ?) de leurs livres, les rendait claires. Lui-même écrivait de nombreuses (toujours pas de substantif: prophéties ? car le mot était féminin; l'article τὰς tas: *les*, et l'adjectif numéral πολλὰς pollas: *nombreuses*, étant féminins dans le texte grec), et c'est comme un dieu que ceux-là le regardaient;

ils s'en servaient comme d'un législateur, le désignaient comme leur directeur, grand homme, celui-là, qu'ils adorent encore en Palestine, mis en croix pour avoir introduit ce nouveau rite (mystère) dans la vie ».

Vous avez bien lu. Vous avez compris. Est-ce Pérégrinus, ce grand homme adoré en Palestine et mis en croix? Concluez.

Les commentateurs et traducteurs, trompés par la lettre du texte, à partir de : « Il interprétait », appliquent à Pérégrinus, dont il vient d'être parlé, le développement qui suit. Mais ils ont bien compris que, s'il s'agit de Pérégrinus, il leur faudra, toujours d'après la traduction littérale, arriver à cette conclusion que le crucifié de Palestine, c'est Pérégrinus. Or cette conclusion est tellement inadmissible, qu'ils ne peuvent pas l'admettre, malgré la signification certaine de la phrase, si le sujet du début : *il* (interprétait) est Pérégrinus. Comment se tirent-ils du mauvais pas ? Ils ajoutent avant « ce grand homme, crucifié », l'adjectif *égal.* Ainsi, Pérégrinus n'est plus le crucifié, il n'est plus que « égal » au crucifié. C'est un vrai tour d'Escobar.

Toute la phrase, avec ses propositions successives, ne peut signifier autre chose que ceci: « le grand homme crucifié en Palestine, que les chrétiens adorent encore, c'est celui qu'ils considèrent comme un dieu, un législateur, une « tête », auteur de prophéties qu'il avait écrites, qu'il expliquait, qu'il rendait claires et conformément aux anciennes prophéties d'Israël. Pérégrinus se fait instruire dans les « mystères », nouveau culte introduit par le Christ qui, pour cette raison, fut crucifié en Palestine ».

Pour créer la confusion entre Pérégrinus et celui qui « interprétait », l'Eglise n'a eu qu'à enlever le sujet des verbes interprétait, écrivait, etc., qui désignait le Christ. L'addition de l'adjectif *égal,* pour donner une traduction à la lettre, est absolument arbitraire.

Et je concluerai en disant que ce passage « controversé », c'est-à-dire sophistiqué par l'Eglise, fait une allusion directe aux prophéties de l'*Apocalypse.* Et on en est d'autant plus certain qu'on a fait sauter, après l'article *les* et l'adjectif

nombreuses, les substantifs que l'article et l'adjectif « déterminaient », comme on l'apprend à l'école primaire dans l'analyse grammaticale (1).

Ce qu'il faut retenir de ce morceau, tout frauduleusement modifié qu'il soit, c'est qu'il y est affirmé que le Christ, prophète, grand prêtre, législateur, pontife, adoré comme un dieu, a interprété les livres hébraïques, la Thora, les a expliqués par écrit comme aboutissant à la réalisation de l'Espérance d'Israël qu'il a annoncée dans l'*Apocalypse,* composée par lui. Voilà la vérité que les scribes d'Eglise n'ont pas voulu laisser dans le Pérégrinus de Lucien. Malgré tout, elle a été, elle est restée longtemps la vérité et elle le redeviendra ! La fraude, dans Lucien, à quelque époque qu'elle ait été perpétrée, après le IIIe siècle, n'a pas convaincu tout le monde.

Au temps de Saint Augustin, il faut encore combattre contre elle et de quelle façon ! « Plusieurs, écrit en effet Saint Augustin (*De Consensu Evangel.,* Liv. Ier, 14), sont assez insensés pour soutenir que, dans les *prétendus* livres écrits par le Christ, se trouvent contenues les sciences occultes à l'aide desquelles il a accompli les miracles dont la renommée était répandue partout. Eux-mêmes trahissent ainsi ce qu'ils aiment et ce qu'ils désirent, puisqu'ils pensent que la haute sagesse du Christ a consisté à reconnaître ces je ne sais quelles sciences illicites que non seulement la discipline chrétienne, mais la loi civile elle-même, — quel amour soudain pour la loi civile ! — condamne expressément. Que ceux-là qui, dans leur délire, prétendent que le Christ a pu emprunter aux arts magiques un si grand pouvoir, veuillent bien nous apprendre si c'est aussi par les arts magiques qu'il a pu, *avant de naître,* remplir du Saint-Esprit tant de prophètes qui ont annoncé à son sujet

(1) Je n'insiste pas sur ce qu'il y aurait d'invraisemblable et d'impie de la part des prêtres scribes judéo-chrétiens, à comparer au Christ, jusqu'à égalité, un quidam, même converti, même devenu puissant dans les Ecritures, comme il est dit d'Apollos. Un dieu, Pérégrinus ! Et crucifié en Palestine ! Fondateur du Christianisme ! Blasphème, scandale et malédiction !

Mais quand il s'agit de s'expliquer sur le « fait chrétien », les Universitaires oublient même l'analyse grammaticale.

toutes ces choses que nous avons vues accomplies dans les Evangiles, — par l'encre des scribes, oui ! — ou qui s'accomplissent aujourd'hui dans le monde ».

Ce texte ouvre à la raison des perspectives parfaitement définies. Malgré les prétentions de l'Eglise à soutenir que le Crucifié de Ponce-Pilate n'a fait que de l'enseignement oral, qui s'est transmis par tradition orale, « plusieurs » — écrivains, évidemment, — soutenaient encore au IVe siècle, et ils ne l'avaient pas inventé, que « Jésus-Chri»t » avait écrit des livres. Ces livres, Lucien, dans son Pérégrinus, tout au moins, n'a jamais dit ni sous-entendu que ce fussent des livres de sciences occultes. Le Chrit interprète les livres mosaïques, la Thora; il compose d'après eux l'*Apocalypse*. Rien d'occulte, ni de magique. Saint Augustin, avec une astuce digne d'une meilleure cause, tient à nous aiguiller, comme il l'a fait à propos d'Apulée, — ce Carthaginois allie à la foi chrétienne la mauvaise foi punique, — sur une fausse piste, un change : sciences occultes, magies, etc. Pourquoi ne nous donne-t-il pas un titre quelconque des ouvrages dont il parle ? On y aurait peut-être relevé celui de l'*Apocalypse*. S'il garde un silence prudent sur ce point, c'est que, de son temps, si les Evangiles sont faits, — et le Canon à peu près établi, à ce que dit l'Eglise, — si l'*Apocalypse*, par suite, se trouve dans le Nouveau Testament, il faut se garder d'attirer l'attention sur l'*Apocalypse*. La signification et la portée de cet ouvrage sont en train de se perdre. Toutes les allégations fausses qu'on a répandues sur le point de savoir qui en est l'auteur, ont eu pour résultat certain une telle confusion, que si on ne peut plus affirmer qui en est l'auteur, on a, du moins, détourné tout soupçon sur cette vérité que ce fut le Christ. Toute la tactique, dans l'œuvre de mensonge, n'avait pas d'autre but (1).

(1) Au surplus, il est avéré que de son voyage et son séjour en Egypte, — la vie cachée de Jésus —, le Christ est revenu ayant été initié à la thaumaturgie et tout ce qui gravite autour de cet art. Quand on voit l'évêque d'Alexandrie, Saint-Denys, au IIIe siècle, se dire convaincu que l'*Apocalypse* a un sens mystérieux, occulte, et que son titre est faux, car on n'y trouve aucune révélation, on s'explique les amphibologies et les confusions que Saint-Augustin essaie de créer

Pérégrinus emprisonné. — Pérégrinus fut jeté en prison pour s'être fait chrétien. Traduisons qu'il dut participer à quelque rebellion et troubler l'ordre public, comme Saint Polycarpe à Smyrne, et, antérieurement, Ignace à Antioche. Cette « persécution » lui procura pour le reste de sa vie, — même devenu apostat, si son apostasie n'est pas, dans Lucien, une fraude, — une grande autorité. Dans sa prison, fort douce, comme pour Paul à Rome, les Chrétiens lui rendent toutes sortes d'offices avec un empressement infatigable. Il reçut de toute l'Asie des députations. C'était vraiment un très grand personnage. On le combla même de tant de richesses en argent qu'il se fit un gros revenu. Ici, tout à coup, en coq à l'âne, on lit ceci sur les chrétiens : « Ces malheureus s'imaginent qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. En conséquence, ils méprisent les supplices et se livrent volontairement à la mort. Leur premier législateur leur a encore persuadé qu'ils sont tous frères... Ils adorent le « sophiste » crucifié dont ils suivent les lois. Ils méprisent également tous les biens (comme il est prouvé ci-dessus). En sorte que s'il vient à se présenter parmi eux un imposteur, il n'a pas de peine à s'enrichir ».

Pérégrinus est relâché bientôt, sans avoir même été fouetté, le gouverneur, comme Ponce-Pilate de Jésus, ne trouvant nulle « cause » en lui.

L'Apostasie de Pérégrinus. — Après quelques aventures, Pérégrinus reprend ses courses vagabondes, accompagné d'une troupe de chrétiens, qui l'abandonnèrent un jour, sous prétexte qu'il avait mangé des viandes prohibées. Ces chrétiens n'ont pas lu les Actes des Apôtres, ne connaissent pas les Lettres ni l'en-

sur la portée des livres écrits par Jésus-Christ. Et pour qu'on ne s'y reconnaisse plus, pour qu'à la faveur de faux certains on puisse tout nier sur la question que le Christ est l'auteur de l'*Apocalypse*, en la mettant dans le même sac d'impostures, on produira des affirmations telles que celles qui nous apprennent (*Const. Apost.*, I, 16) qu'un Siméon et un Clobius avaient fait paraître plusieurs ouvrages sous le nom de Jésus-Christ et de ses apôtres. Eusèbe (*H. E.*, I, 13) donne une lettre de Jésus-Christ, écrite en Syriaque à Abgare, roi d'Edesse. Dans *Lettre à Cérès*, Augustin fait allusion à un hymne que les Priscillanistes attribuaient à Jésus-Christ.

seignement de Saint Paul, — preuve que rien n'en existe, — puisque ces questions n'intéressent plus la foi. Pourquoi les chrétiens font-ils la petite bouche (1). D'après Lucien, Pérégrinus abandonne le christianisme et se fait cynique. Il va à Rome, revient en Grèce, et son cynisme ressemble fort au christianisme turbulent, invectiveur, intempérant de langage, de Pierre, de Jude, de Paul. A part Lucien, aucun auteur ecclésiastique ne parle de son apostasie : Tatien, Athénagore, Tertullien, Eusèbe. Et il est vraisemblable que Lucien a été, en ceci, interpolé, pour qu'on ne puisse pas confondre Pérégrinus avec Polycarpe. Car si, au IIe siècle, il est un homme qui, au point de vue de l'autorité, apparait, d'après l'Eglise, égal à lui, c'est bien Polycarpe, qui avait le titre de chef et maître de l'Eglise d'Asie et de père des chrétiens (2). Et le soupçon se fortifie, quand on lit dans Eusèbe qu'un nommé Martien, — ne lisez pas Lucien, surtout, — a porté à l'Eglise de Philadelphie, de la part de l'Eglise de Smyrne, le récit du martyre de Polycarpe brûlé avec douze autres frères.

Le bûcher de Pérégrinus. — Quoi qu'il en soit, Pérégrinus périt, lui aussi, dans les flammes. Volontairement. Etant à Elée, près d'Olympie, après avoir essayé de fomenter une révolte des Grecs contre Rome, il fit dresser et allumer un bûcher et se précipita dans le feu.

Aucun auteur, sauf Lucien, ne parle de la fin de Pérégrinus. Dans la scène finale, on voit apparaître, assez curieusement, avec les sommités de la secte « cynique », un illustre citoyen de cette ville de Patras, qui réveille immédiatement des souvenirs comparatifs avec le Lucius de Patras de *l'Ane d'or*. Quand

(1) Pierre a pu manger des viandes impures. Il n'en est pas moins devenu pape. Périgrinus, prince de l'Eglise, thiasarque, chef de synagogue, tombe au plus bas. Il perd honneurs, suite, influence, religion, foi. C'est donc qu'au IIe siècle, le christianisme est encore tout juif.

Et ceci prouve encore et surtout que les *Actes des Apôtres*, les *Lettres de Paul*, où sont contées les renonciations à la circoncision, aux viandes, aux rites juifs, pour piper, plus tard, les goïm, qui avaient horreur du judaïsme, n'existaient pas du temps de Lucien.

(2) Ruinart, *Act. Sinc.* et *Select.; Act. Lat.* XI, *Act. Graec.* XII.

Pérégrinus s'évapore, après une invocation aux Mânes de sa mère et de son père (qu'il avait étranglé), un tremblement de terre se produit, qui servira une deuxième fois à la mort du Christ.

Le Bûcher, le Lion et l'Ane. — La « Mort de Pérégrinus » est suivie dans les œuvres de Lucien, d'un Dialogue, « Les Fugitifs », plein d'allusions à l'homme, et aux doctrines du christianisme au IIe siècle. On y fait témoigner Zeus et Apollon de la réalité de la mort, en plein jeux olympiques, de Pérégrinus, « un vieillard passé maître en fait de tours semblables ». Puis tout à coup la Philosophie, en quiproquo, vient se plaindre d'une sorte de gens, « entre le vulgaire et les philosophes », gymnosophistes, imposteurs, qui ressemblent à s'y méprendre à ces « chrétiens », sincères ou fourbes adroits qui savent s'enrichir en spéculant sur la bêtise et la crédulité humaine. Et voici que, sur la fin du dialogue, d'allure assez informe d'ailleurs dans l'ensemble, et de composition incohérente, où les personnages, encore, apparaissent ou disparaissent sans raison, — il est fait de bric et de broc, — une dernière scène se joue, amenant des personnages nouveaux dont l'arrivée est sans rapport avec ce qui précède, mais dont les traits allégoriques sont pertinents. On y voit figurer trois esclaves, — ce sont les « fugitifs », — un Kantharos (barque, poisson), de son métier tondeur (de brebis), un chrétien, pêcheur d'hommes et collecteur de sesterces, — une femme qui a été séduite et enlevée par Kantharos, c'est-à-dire convertie, qui va accoucher d'un vieux livre, celui que Kantharos lui a fait avaler, celui que le Iôannès mange dans l'*Apocalypse*, — et un Myropnos, que l'on traduit par « sentant (pnoï : souffle, haleine) l'huile (myron) ou les parfums », mais qui peut tout aussi bien signifier : *respirant le mille* (myria : dix mille), par un de ces calembours ou jeux de mots dont les commentateurs ont eu l'intuition, et dont le texte est farci. Et la fin prouve bien que Lucien a parfaitement dû faire par ce moyen une allusion au règne de mille ans.

Voici la conclusion du dialogue : Mercure renvoie la vieille femme à laver le linge sale, au lieu de rabâcher sur le renouvel-

lement du monde, le millénariste à racommoder les vieux habits (au lieu de prophétiser sur les robes de lin blanc des élus de l'*Apocalypse*). Quant à Kantharos, grand premier rôle du trio, Mercure le fait livrer aux épileurs, pour qu'il soit à son tour tondu, « mais d'abord, lui ordonne-t-il, et l'idée est admirable, dépouille-toi de cette peau de lion, afin que tout le monde te reconnaisse pour un âne ».

Le coup est direct et l'allusion d'autant plus certaine, que nulle part avant, tant le dialogue a été tripatouillé, il n'a été dit de Kantharos qu'il portait une peau de lion. C'est donc la peau symbolique du Lion de Juda, qui cache Kantharos, un âne, l'Ane de Juda, un chrétien du temps.

Libanius, au IV[e] siècle, parlant des Ecritures (*Oratio* X), depuis la *Genèse-Bereschit* jusqu'aux *Paroles du Seigneur* ou *Apocalypse*, dit ceci: « Esope en aurait fait une fable. Non pas l'Ane caché dans la peau du Lion, mais le Lion (Juda est un Lion, a dit Jacob) caché dans la peau de l'Ane. » Pourquoi pas les deux?

NOTE ADDITIONNELLE. — J'ai signalé, p. 372, le change, la fausse piste, à savoir « les sciences occultes », sur quoi Saint-Augustin veut nous aiguiller, à propos des livres que certains ont prétendu avoir été écrits par le Christ, pour nier d'abord qu'il en ait écrit, et notamment ensuite l'*Apocalypse*. Même s'il a écrit des livres de sciences occultes, Saint-Augustin, qui veut le nier, détourne en tout cas l'attention de l'*Apocalypse*, prophéties et révélations. En rapprochant le texte de Saint-Augustin du texte de Lucien donné p. 369, où l'on a fait sauter les substantifs qui spécifient bien *ce que* le Christ a écrit, on est en droit de conclure, avec plus de précision que je ne l'ai fait, que la suppression des substantifs dans Lucien est en rapport certain de cause à effet, avec les « changes » de Saint-Augustin.

CHAPITRE IV

PHILOPATRIS OU L'HOMME QUI S'INSTRUIT

Un titre suggestif. — Les éditeurs, — qu'ils en soient loués ! — ajoutent aux œuvres de Lucien un Dialogue qui n'est pas de lui, et, ils l'avouent, dont l'auteur est inconnu, mais qui est bien, après tout, dans la manière habituelle de Lucien, forme et fond, et qu'il vaut mieux éditer quelque part, plutôt que de ne pas l'éditer du tout.

La raison majeure qu'il n'est pas de Lucien, c'est qu'il y est fait allusion, sur la fin, à des événements, — guerre contre les Perses, — que Lucien n'a pas pu connaître (1).

Le titre grec *Philopatris* signifie : qui aime son pays, patriote et il s'explique très bien par le fait que deux, sur les trois interlocuteurs, apparaissent, à propos de la guerre contre les Perses, — on a mis Parthes, çà et là, — comme de loyaux et ardents sujets romains qui se réjouissent des victoires de l'empereur, toujours vivant, et flétrissent ceux, — nous verrons

(1) J'ai admis, pour cette raison, dans JEAN-BAPTISTE ET JEAN que l'ouvrage date de l'époque de Julien l'Apostat, premier tiers du IVe siècle. Voir p. 147, la note I, assez explicite déjà. Certains auteurs assignent au Philopatris une date plus récente, le temps de Septime-Sevère, qui mena de 198 à 203 une campagne très brillante entre le Tigre et l'Euphrate et créa la Mésopotamie en province romaine. Il m'apparaît que la situation envisagée dans Philopatris est plus grave qu'au temps de Septime-Sevère. En tout cas, à cette époque Lucien avait cessé de vivre.

lesquels, — qui ne rêvent et ne souhaitent que malheurs à la patrie.

Mais pourquoi ce sous-titre : *Ou l'homme qui s'instruit*, qui n'a, semble-t-il, que des rapports très lointains, sinon inexistants, avec l'idée si nette de patrie.

C'est ici qu'il faut goûter la saveur de l'intention de l'auteur.

L'homme qui s'instruit ? Mais de quoi s'instruit-il ? Qu'est-ce qu'il apprend ? Je vais vous le dire, et vous déciderez tout à l'heure si je vous trompe.

Il s'instruit sur les vaticinations odieuses de l'*Apocalypse*, annonçant les pires catastrophes pour la destruction du monde. Il apprend ce que le Christ « enseignait ». Vous vous rappelez, dans les Evangiles, l'accusation des Juifs du Temple, contre le Christ : « Il enseigne le peuple ». Et vous vous rappelez aussi que le texte, coupé court, ne dit plus ce qu'il enseigne. Mais ailleurs, dans ces mêmes Evangiles, les Juifs hérodiens ne nous ont-ils pas déclaré que cet enseignement, qui séduit le peuple, au point que « tous le suivent », doit avoir pour résultante et pour effet nécessaires de le soulever contre Rome, puisqu'il sera cause que les Romains viendront, — le scribe écrit aux temps où la prévision s'est réalisée, — *détruire le temple et notre nation.*

L'homme qui s'instruit apprend, comme le Dialogue nous en informe avec une précision éclatante, que, de son temps, et nous sommes soit au début du troisième, soit en plein quatrième siècle, les chrétiens en sont encore à leur rêve d'*Apocalypse*, à leurs visions qui ne se complaisent que dans ce qui est malheur, en proie à leur incoercible haine. Ils attendent, espèrent, souhaitent toujours le grand jour de la colère d'Iahweh, le règne de mille ans. Et l'auteur oubliant un court moment l'homme qui s'instruit, car vous pensez bien que Lucien se joue pour ironiser en montrant le christianisme tel qu'il est, mais qu'il sait à quoi s'en tenir, montre qu'il n'ignore pas du tout que l'*Apocalypse* devait s'accomplir en 788, à quoi Ponce-Pilate a fait faire faillite, et que la date de l'avènement du royaume est passee sans qu'il paraisse, puisqu'il dit aux chrétiens qu'il fouaille : « Vous ne me paraissez pas bien forts en mathé-

matiques ! ». Argument incompréhensible s'il ne vise pas le douzième millénaire, prévu, dans le Cycle des Destinées du monde, comme celui de la victoire de Christ et des Juifs sur les nations.

Je ne vous surprendrai pas si je vous affirme et vous prouve que l'Eglise a tout particulièrement soigné son travail de sophistication du Philopatris : coupures, substitutions et interversions de textes, mystères chrétiens transposés sur le plan de la littérature et de la mythologie grecques, prodiges terre à terre remplaçant les prodiges apocalyptiques, coq-à-l'âne coupant l'enchaînement du Dialogue et la suite des idées, etc. La fraude y est surabondante.

Mais venons-en à l'analyse de ce Dialogue.

Un homme étonné mais qui « se dégonfle ». — La scène est à Alexandrie d'Egypte. Critias, dont le nom évoque et il ne nous trompera pas, les idées de sens critique, de raison droite, de jugement sain, va dans la rue avec une figure si étrange, que le nommé Triéphon (triple lumière) le rencontrant, l'interpelle : « Te voilà tout changé ! Que se passe-t-il ? As-tu vu le chien à trois têtes ? As-tu appris qu'un nouveau déluge doit inonder la terre comme du temps de Deucalion (ne nommons pas Noé, n'est-ce pas) ?

Critias répond qu'il vient d'entendre un discours long, inextricable, semé de labyrinthes, plein d'inepties, et qu'il a peur que la fureur ne le change en pierre. Si Triéphon ne l'avait appelé, un vertige allait le faire tomber dans un abîme (l'étang de soufre, promis au diable). « Chassez-moi hors du corps ces sottises indigestes ! » lui conseille Triéphon. Et pendant que Triéphon s'éloigne, pour que le vent ne l'enlève point, Critias, dont « ces détestables sophistes », par leurs discours, ont terriblement gonflé le ventre, se soulage et « déchaîne Borée sur la Propontide ».

— Fi ! fi ! fi ! fi ! quelles fadaises ! Ah ! ah ! ah ! ah ! les affreux desseins ! Hé ! hé ! hé ! hé ! les ridicules espérances ! s'écrie-t-il, en barytonnant, comme dit notre ineffable Rabelais.

Et pour expliquer pourquoi il a écouté « jusqu'au bout des ongles » toutes les billevesées qui lui ont gonflé les entrailles,

mais sans dire encore les fadaises, les affreux desseins, les ridicules espérances, il soulève un coin du rideau.

— N'a-t-on pas vu une cuisse devenir ventre ? une tête accoucher, le sexe masculin se transformer en sexe féminin, des femmes se transformer en oiseaux (comme Pamphile, la maîtresse de Fotis dans *l'Ane d'or*) ?

Les deux interlocuteurs vont s'asseoir sous les platanes, pour mieux causer à leur aise.

Où un Galiléen entre en scène. — Après un intermède qui n'a aucun rapport avec le sujet dont Critias et Triéphon s'entretiennent, où il semble tout de même qu'il soit fait, en passant, une allusion à Marie, mère du Christ, concevant et enfantant, et restée vierge; où, par serment, Critias atteste le dieu inconnu qu'on adore à Athènes (les Actes des Apôtres ont paru, ainsi que les Lettres de Paul), où Triéphon jure, on ne comprend pas pourquoi, « par le grand dieu, par le Fils, par l'Esprit qui procèdent du Père, un en trois, trois en un »; entre divers propos dont on ne saisit pas l'opportunité, marques manifestes des intrusions des scribes dans le texte, voici que tout à coup, en coq-à-l'âne, Triéphon, découvrant son visage de chrétien, se met à expliquer le système de l'univers.

« Dernièrement, dit-il, il m'est arrivé la même chose qu'à toi. (Incompréhensible, d'après l'allure du dialogue). J'ai rencontré un Galiléen chauve, au nez aquilin, qui est monté jusqu'au troisième ciel, où il avait appris des choses étonnantes. Il nous a renouvelés par l'eau. Il nous a fait marcher sur les traces des bienheureux et nous a rachetés du séjour des impies ».

On dit que c'était Paul, opinent les traducteurs. Non. Ce Galiléen ravi jusqu'au troisième ciel, « en esprit », qui nous a renouvelés par l'eau et rachetés du séjour des impies, ce n'est pas Saint Paul, même s'il avait existé. C'est le Iôannès. Ce n'est pas niable. Le scribe nous fait rire quand, pour nous donner le change, car c'est ici l'Eglise qui tient la plume, il fait dire à Triéphon qu'il a « rencontré » ce Galiléen. S'il l'a rencontré, c'est « pneumatiquement » et dans l'*Apocalypse*.

Où la Genèse et l'*Apocalypse* interviennent. — Et alors, Triéphon, après un exorde renvoyant à la comédie *Les Oiseaux* d'Aristophane, pour cacher, — doigt de l'Eglise, — qu'il emprunte à la Genèse sa théorie, reproduit en bref le mythe hébraïque de la création du monde par le Verbe. Le malheur, qui est double, c'est que : 1° Triéphon avoue qu'il parle d'après les écrits de Moïse, et 2° qu'il désigne Moïse sous le surnom *le Bègue* qu'il se donne (*Kabar leschon*) dans l'*Exode* (IV, 10), surnom que ne connaissent pas les Egyptiens, qui l'appelent Ozar-Ziph, le mage aux poissons (Ziph : zib : zêb : zeph, dans Iô-zeph, Iaozeph, le poisson d'Iahweh).

Triéphon parle comme un scribe chrétien, quand il se fait le Verbe de l'Eglise.

Le créateur de l'Univers, qui n'est dans le texte « qu'*une lumière à qui un seul mot suffit pour créer* », tient lui-même du haut des cieux les actions des hommes dans un livre et, à un jour fixé, jugera chacun selon ses œuvres ». Saluez très bas ! C'est l'*Apocalypse* (XX, 32) que Triéphon, triple lumière, connait comme pas un, et l'auteur du Dialogue aussi.

Quelques plaisanteries sur les Parques, pour nous distraire en transposant les idées du christianisme à la mythologie grecque et permettre à Triéphon « d'évangéliser » Critias, « docile catéchumène, s'il veut vivre dans l'éternité » et Critias, — « de ces pierres mêmes, Dieu peut susciter des enfants à Abraham », dit Jésus, — subit une métamorphose contraire à celle de Niobé : de pierre, il est changé en homme. Il semble qu'il se fasse chrétien, ce qui ne se comprend pas.

Les interversions de textes. — Au point où nous en sommes, on ne sait toujours pas ce qu'a entendu Critias, ce qui a produit sur lui l'effet que vous savez. Mais à cet endroit du dialogue, on sent que Critias a du faire des menaces à Triéphon, puisque Triéphon l'adjure, et que Critias atteste, par le Dieu créateur du monde et par le fils qui procède du père, comme s'il était lui-même chrétien, qu'il ne lui fera aucun mal.

Or, par la suite, on verra que ce qu'a entendu Critias, il l'a entendu dans une *ekklisia*, où nous allons le voir assister à une cérémonie *qui l'instruit*. A la sortie de cette cérémonie,

qui permet à Critias de traiter les chrétiens comme coupables du crime de lèse-patrie, Triéphon a dû trembler pour lui-même, et c'est alors que se comprendrait qu'il implorât Critias de ne pas lui nuire et faire du mal. Ici, on ne le comprend pas. On a donc interverti le texte et fait passer devant toute une partie qui, très logiquement, se trouvait après.

De même, tout ce qui a mis Critias en fureur, et dont il s'entretient avec Triéphon, il ne l'entendra que tout à l'heure, en assistant à la cérémonie de l'ekklisia. Comment peut-il en parler avec Triéphon avant d'avoir assisté à la cérémonie ? Tout est sens dessus dessous dans ce Dialogue, comme dans une chambre cambriolée.

Triéphon se moque même un peu de Critias, en lui déclarant « qu'il voudrait devenir rossignol pour célébrer par ses chants, dans les campagnes fleuries, l'extrême surprise, dont il ne connait pas la cause d'après la chaîne du Dialogue, qui a frappé Critias. Il prie donc Critias de le renseigner, « après avoir reçu de l'Esprit le don de la parole ». Encore une allusion à la descente du Saint-Esprit sur les disciples, dans les Actes.

L'attente du Libérateur. — Mais Critias n'ouvre encore la bouche que pour raconter une scène qui, à part la phrase nécessaire pour la situer dans la rue, trouverait plus vraisemblablement sa place plus loin dans les cérémonies à l'ekklisia. On l'a donc déplacée, et l'on s'en convainc, puisque Critias se tait toujours sur ce qu'il a entendu, et qu'il ne peut avoir entendu qu'à l'ekklisia, d'où il est sorti furieux, dans l'état où Triéphon le rencontre au début du dialogue, état tel qu'on s'étonne qu'il n'ait, à ce moment, soulagé que ses entrailles. Un homme, qui en a aussi gros que lui sur le cœur, qui a été troublé si fort qu'il a cru en tomber dans l'abîme, ne perd pas son temps, pendant une heure, à des propos académiques, comme il appert. Je n'insiste pas.

Donc, Critias va dans la rue, et il aperçoit une multitude de gens qui se parlent bas, de bouche à oreille. Comme si c'était là une scène de rue ! Ne dirait-on pas un conciliabule secret de synagogue ? Passons. Critias aperçoit un ami. Craton (force). C'est le vérificateur des poids et mesures, en tournée, sans

doute. Il l'abordait, quand un petit vieillard, puant et poitrinaire, se met à prophétiser : « Oui, il abolira les arrérages dus aux vérificateurs, remboursera les créanciers et paiera les dettes privées et publiques ! ». Il brave l'agent du fisc, le péager. Un autre personnage, Chleuocharme, déclare qu'il tient d'un montagnard le nom de ce Libérateur gravé en lettres hiéroglyphiques sur le Théâtre. « Il couvrira d'or la grande rue ».

Critias se rit de ces propos. Et Craton, qui paraît initié, propose à Critias de l'initier à son tour à ces mystères importants qui ne sont pas des songes, dit-il. « Tout s'accomplira au mois de *Mesori* », naturellement, le mois d'août égyptien, symbolisé par les Anes, signe de victoire.

Dans l'Ekklisia. — Et voici enfin que nous franchissons avec Critias les portes de fer et les parvis d'airain et montons par un escalier tournant dans une pièce à voûte dorée, où va se passer la scène et se prononceront les paroles qui ont motivé sa fureur, son dégoût et son indignation, au début du Dialogue.

Critias aperçoit d'abord des hommes dont le visage pâle est incliné vers la terre. On s'enquiert prudemment de sa personne. Et quand il s'est présenté, on lui demande ce qui se passe dans la ville et sur la terre. « On s'y réjouit », répond Critias; et, faisant allusion à la victoire des Romains sur les Parthes, qu'il espère, il ajoute : « Et bientôt, l'on s'y réjouira plus encore ». « Non pas, disent-ils, car la ville est pleine de malheurs ! » Critias feint d'abonder dans leur sens. L'*Apocalypse* lui monte aux lèvres: « Quoi ! le soleil sera-t-il éclipsé et la lune en opposition avec lui ? Vénus se mettra-t-elle en conjonction avec Mercure, et *produiront-ils de ces hermaphrodites que vous aimez tant ?* »

Quel coup de massue ! Toute la doctrine judéo-chrétienne de l'un-en-deux, du deux-en-un, que vous connaissez, évoquée dans un éclair foudroyant, au milieu de balivernes sans portées, substituées à quelques questions indicrètes sur les pâques chrétiennes du temps. Mais continuons. Et attention ! C'est l'*Apocalypse* qui va être brandie comme un étendard. « Alors, comme des gens sûrs de leur fait... *ils déclarent que le monde entier va changer de face,* que la ville va être en proie aux

troubles et aux discussions, et nos armées vaincues par les ennemis ».

Certes, ils devaient en dire bien davantage. Les ciseaux de l'Eglise ont travaillé dur, et la suite a été complaisamment édulcorée, triturée. Tout n'y répond plus à la logique des faits, des circonstances, ni des personnages. Qu'importe. Nous en savons assez et la suite, telle qu'elle est, complètera notre instruction.

« Cessez, misérables, dit Critias, vos malédictions qui retomberont sur vos têtes, à vous qui ne voulez qu'affaiblir votre patrie. Ce n'est pas dans vos promenades aériennes (au troisième ciel) que vous avez pu apprendre ces belles nouvelles. Vous ne paraissez pas bien forts en mathématiques. Ce sont les prédictions (de l'*Apocalypse*) et les impostures (des chrétiens) qui vous ont induits en erreur ».

Et il continue, mais sans les précisions qu'on attendrait, que l'Eglise a remplacées par des généralités banales, pour faire croire que ce n'est pas d'après la foi apocalyptique, mais d'après des rêves, nés à la suite de jeûnes prolongés au chant des hymnes, que ces chrétiens vaticinent :

« Dupes de vos songes, — plus des Paroles du Seigneur, évidemment, — vous débitez vos extravagances, haïssant ce qui est beau (tout ce qui n'est pas juif), ne vous plaisant qu'au mal (tel ce Cleuocharme, Sarcasme à la joie insolente : *kleue*, sarcasme; *karma*, joie maligne), sans aucun profit pour votre haine. Renoncez à vos desseins pervers, à vos prophéties, *à vos imprécations contre votre patrie* ».

Changement à vue. Triéphon, qu'on croyait chrétien, sent, lui aussi, en apprenant « toutes ces fadaises » des gens de l'Ekklisia, — auxquelles il paraissait initié, — sent son ventre se gonfler. « On dirait une femme enceinte », est-il dit de lui.

« Ne me parle plus de ces gens là ! » dit-il. Apostasie-t-il ? Comprenne qui pourra. Mais voici une contradiction : « Commençons notre prière par le Père », ajoute-t-il. S'agit-il du *Pater Noster* ? Les commentateurs le supposent. Et alors, l'attitude de Triéphon n'a plus rien de logique. S'agit-il de la prière du stoïcien Cléanthe, conservée dans l'Anthologie de Stobée ?

« C'est toi qui es notre père, ô Zeus », dont le *Pater Noster* n'est qu'un plat et sec plagiat ? Je n'en discuterai pas.

Au cours du Dialogue, je l'ai déjà dit, il est certain qu'il y a çà et là dans les rôles des personnages des attitudes qui changent. Critias, qui raille l'*Apocalypse*, apparaît tout à coup et pour une réplique, judéo-christolâtre, tandis que Triéphon qui d'ordinaire se montre chrétien, soudain et contradictoirement, vitupère contre les chrétiens. Effets des sophistications des scribes, sans conteste, laissant dans le texte leurs empreintes digitales.

Mais survient un ami, Cléolaüs (Gloire du peuple) qui apporte la nouvelle de la défaite des Persans, et de la victoire des Romains

Critias, avec moins d'enthousiasme qu'on attendrait, se réjouit que le monde n'ait pas changé de face. Il ne le dit pas en ces termes ni aussi nettement, mais on le comprend, tout de même. « J'étais inquiet, dit-il, de savoir ce que je laisserais en héritage à mes enfants ». Il conclut : « C'est assez pour nous que l'empereur vive ! Avec lui, les richesses ne nous manqueront pas, et aucune nation ne pourra nous inspirer de terreur ».

Et Triéphon ? Ce Triéphon, qu'on avait, d'après le rôle habituel qu'il joue dans le Dialogue, l'attitude qu'il prend, les paroles qu'il prononce, cru un disciple fidèle du Galiléen baptiseur, se montre plus enragé que Critias contre les adversaires de Rome; du moins, il semble. « Et moi, Critias, s'écrie-t-il, je lègue à mes fils le plaisir de voir Babylone détruite, — je pense qu'il n'a pas l'arrière pensée de viser Rome, — l'Egypte asservie (par qui ? Elle est province romaine soumise), les Perses réduits en esclavage, etc. » Plus de Parthes, ici. Des Perses.

Et il invite Critias à se prosterner devant « le dieu inconnu qu'on adore à Athènes », et à lui rendre des actions de grâces, « pour nous avoir trouvés dignes d'être les sujets du grand César. Quant aux autres, achève-t-il, laissons les à leurs folies. Hippoclide ne s'en soucie guère ! ». Façon polie de dire : Je

m'en moque. Triéphon renverse l'*Apocalypse,* en laquelle il avait foi.

A moins, et c'est possible, qu'il ne joue un rôle parodique et que tout ce qu'il dit, en se donnant une apparence d'initié, n'ait un caractère d'ironie et de charge.

Conclusion. — Tel quel, Philopatris ou l'Homme qui s'instruit prouve qu'à l'époque où il a paru, IIIe ou IVe siècle, — IVe siècle, à mon avis, — le christianisme se repaît encore et toujours des espérances de l'*Apocalypse* sur le règne de mille ans, indéfiniment reporté, mais qu'il attend toujours, et qui doit advenir incessament, au mois de Mesori, sous le signe de l'Ane. Il prouve qu'au nom de cette espérance, les chrétiens travaillaient contre Rome, formaient des vœux pour la destruction de la civilisation et de l'humanité, et qu'ils méritaient l'accusation de lèse-patrie qui n'a jamais cessé de peser sur eux, jusqu'à l'invasion des Barbares, à qui ils ont donné la main, ouvert les portes et montré les routes, afin de réussir dans leurs abominables entreprises.

Et ils y ont réussi. Le Christianisme, bien que s'étant séparé du Judaïsme de la Synagogue, — il n'y a plus de Temple, — dont il est devenu « le frère ennemi », et plus juif et plus malin que lui en ceci, a réalisé, en quelque sorte, à sa manière, et pour son propre compte, l'Espérance d'Israël, il a accompli les Ecritures, et conformément à l'*Apocalypse.* Comment cela ? Mais par la destruction de l'antique civilisation, — pour un temps du moins, car on l'a, dans une certaine mesure, ressuscitée, — et par la domination du monde qu'il a vaincu, qu'il a judéo-christianisé, grâce à l'appui des Barbares et de leurs chefs devenus rois des peuples, et dans ses parties que Renan a appelées « les plus nobles », les Goïm. — un ironiste dirait : les Go-goïm.

EPILOGUE

HELLÉNISME, JUDAISME, CHRISTIANISME

Ma tâche d'historien et de critique est finie. C'est au lecteur maintenant qu'il appartient de juger si ce livre résout et prouve quelque chose.

Jamais le public ne s'est, autant que de nos jours, intéressé aux enquêtes, du moins je l'imagine, en constatant que les grands organes de la presse, qui connaissent ses goûts et ses préférences, lui en servent d'assez nombreuses pour sa pâture, chaque jour.

Ce livre n'est-il aussi qu'une enquête, et sur pièces, produites en pleine lumière, d'un volumineux dossier, comme le sont mes deux précédents ouvrages sur les origines historiques du Christianisme : L'ENIGME DE JÉSUS-CHRIST et JEAN-BAPTISTE ET JEAN, tryptique où chacun contribue, ou s'y efforce, à l'harmonie de l'ensemble.

***

Lorsqu'il s'agit de christianisme, je sais bien que les enquêtes, à des gens sans nombre et pour le moins timorés, font peur. C'est un sujet sur lequel ils évitent toute discussion. Leurs convictions « chrétiennes », qu'ils disent solides, ils tremblent que, d'un seul coup d'aile de la raison, et des preuves matérielles à l'appui, on ne les abatte ou les effondre. Leur sincérité et leur bonne foi ont pour assises les préjugés, le conformisme mondain qui ne va pas sans une sereine hypocrisie, les traditions de famille, — quelque vieille tante à héritage dont ils ne tiennent

pas à s'aliéner le testament, — la vanité des pompes à l'église dans les heures solennelles de la vie, mariages, obsèques. En résumé, tout un ensemble respectable de convenances, d'habitudes, de mobiles et intérêts, et cerveaux adaptés dès l'enfance aux idées toutes faites, tout un faisceau de complicités solidaires et de capitulations de la conscience conspirent contre la libre recherche de la vérité historique, en cette matière, suivant la sage et clairvoyante méthode de la science et de la raison.

Et c'est tant pis, non pour eux, mais pour moi, si, malgré tant d'hostilités conjurées contre le succès de mes livres, le Christianisme est et reste, très « humainement », pour la science et la raison, qui ne sauraient s'incliner devant l'article de foi, ni se compromettre avec les exigences des faiblesses et superstitions séculaires, un produit historique qu'il me plait d'étudier comme tel, sans faveur, comme sans colère, pour le seul amour de la vérité, — et pour quelque but plus noble que je dirai, comme justification de mon œuvre.



Par l'*Apocalypse* chrétienne, mise au rang des Ecritures inspirées dans le Nouveau Testament ecclésiastique, nous saisissons le Christianisme, je crois l'avoir démontré, dans sa source même. Il est, historiquement, par sa marque d'origine, un produit judaïque, et même super-judaïque.



Le dieu de l'*Apocalypse*, puisque l'*Apocalypse* est l'aboutissement, la réalisation, l'accomplissement de la Loi juive ou Thora, c'est le dieu d'Israël : Iahweh-Jéhovah, Iahweh-Ælohim, Adonaï, distinct des dieux qu'Israël reconnaissait comme dieux des autres peuples et qu'il devait vaincre et supprimer par la destruction des nations elles-mêmes autres que la Juive. Si les Juifs ont apporté au monde « la notion de l'unité divine », comme l'affirment la plupart des exégètes, voire laïques, c'est qu'ils interprètent à faux, par on ne sait quelle aberration mentale, les faits, le sens des faits historiques.

L'Eglise, issue du judaïsme, ne peut donc prétendre, — et d'ailleurs d'autorité, s'en étant attribué le mandat à l'aide de titres qu'elle a fabriqués à son intention, sans valeur proprement historique, — représenter sur la terre que le dieu juif Jéhowah. Le concile de Tolède (an 400) combattit l'erreur de ceux qui faisaient de Jéhowah un dieu différent de celui des chrétiens.

C'est par un change, par une de ces confusions profitables qui jalonnent les étapes de son évolution, aussi audacieuse dans ses manœuvres, que féconde dans ses variations et sa diversité, que l'Eglise a assimilé son dieu spécifique au Dieu universel, *o Theos*, — dont Celse, au IVe siècle, disait avec raison que les Juifs ne l'ont pas connu, « le Grand Dieu », le Dieu unique, celui des Philosophes, qui l'ont seuls révélé aux hommes.

Mais ce n'est pas que le dieu du Christianisme qui est d'origine juive. C'est aussi le Fils de ce dieu, le Christ-Jésus, « né de la Femme », une femme juive, en Judée, et d'un père juif, que ce soit le juif Joseph des Evangiles ou « le Tout-Puissant Juif couvrant Marie de son ombre » pour lui faire « porter dans le ventre », comme disent les Evangiles.

Et c'est, en un mot, tout le christianisme qui est Juif, par son dogme fondamental, celui sur lequel il repose, que tout le monde connait, les chrétiens comme tout le monde, et que voici, extrait des Ecritures juives et chrétiennes, judéo-chrétiennes :

— Le premier homme, Adam-Isch, créé par Iahweh-Ælohim, et la première femme, Eve-Ischa, cédant à la tentation du Diable-Satan, sous la forme d'un Serpent, ont désobéi au dieu, dans le jardin d'Eden ou Paradis terrestre, en mangeant, malgré sa défense, du fruit de l'Arbre (de la Science ou de la Vie), qui pouvait les rendre immortels. Pour les punir de ce « péché » par désobéissance, Iahweh-Ælohim maudit Adam et Eve et toute leur postérité à venir, et les condamne, entre autres pénalités, à mourir un jour ou l'autre.

C'est le récit qu'a trasmis la Genèse hébraïque, le *Bereschit*, dix ou douze siècles avant qu'il ne soit question au monde de religion chrétienne : catholique, orthodoxe (slave ou grecque) protestante (luthérienne, calviniste ou anglicane).

C'est de ce texte de la Genèse, purement juif, que l'apôtre Saint-Paul, tout inventé qu'il soit au IIe siècle, se servira pour proclamer hautement :

— C'est par un homme (Adam) que le péché est entré dans le monde et, par le péché, la mort.

Car le scribe qui a signé les épitres apostoliques du nom de Saint-Paul, se met absolument dans la peau du Juif qu'il est, avec un orgueil tout ethnique. Il s'en vante avec une espèce de sadisme, et il prouve sa race par une connaissance éminente et approfondie de la Thora et autres Ecritures juives.

Devenu « christolâtre », va-t-on le récuser, lorsqu'il s'empare, pour « évangéliser » les goïm, du mythe juif sur Adam, maudit par Iahweh-Ælohim au nom d'une faute dont l'humanité a été rendue solidaire d'âge en âge ?

Non. L'Eglise ne conteste pas, bien que ce mythe juif l'étrangle comme un carcan et la brûle comme une tunique de Nessus, et avec elle, tout le christianisme. Si elle contestait, elle se suiciderait. Elle s'appuierait sur le vide.

Partant de ce mythe, première branche du dogme sur le péché originel et la Rédemption, l'Eglise complète ce dogme, fondamental pour elle, par le mythe de « Jésus », deuxième branche.

Et c'est encore Saint-Paul qui sera son autorité, dans ses *Epitres*, où il ratiocine en ces termes :

— Comme, *par un seul homme*, le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé sur tous les hommes, parce que tous ont péché, et que, par la faute d'un seul, tous les autres sont morts (affirmations qui, n'ont pas d'autre jusification inacceptable que le mythe juif), de même, par la grâce de Dieu (Iahweh) et le don qu'il nous a faits dans sa grâce, *par un seul homme*, aussi, Jésus-Christ, son Fils, qu'il nous a envoyé, né d'une femme, né sous la loi (la Thora juive), et qui, comme un simple homme, s'est abaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort sur la Croix, par lui le péché d'Adam a été pardonné, les hommes, tous pécheurs, rachetés de leurs péchés, grâce au sang versé de ce nouvel Adam, — le mot est toujours de Saint-Paul, — Christ immolé et vainqueur de la mort par sa résur-

rection. Au nom de ce Sacrifice expiatoire ouvrant à l'humanité la Rédemption, les hommes qui croiront au Christ, qui s'est donné lui-même en rançon pour eux, seront *sauvés,* hériteront avec lui de la Vie éternelle. »

Voilà le dogme fondamental du Christianisme. Je ne crois pas l'avoir déformé. Il est, dans tous ses éléments, Genèse, Iahweh, Adam, Eve, Christ-Jésus, Saint-Paul, Epitres apostoliques, d'essence et de substance jalousement et purement juives. Et Saint-Augustin s'en est fait le doctrinaire (1).

Et pour achever de vous persuader que ce dogme est Juif, bien Juif, même quand les Chrétiens en feront le dogme *sine quâ non* de leur religion, Saint-Paul, qui l'invente, s'en attribuera la gloire et en attribuera la gloire à la nation juive, à laquelle, battant toujours l'estrade, il fait parade, jalousement, d'appartenir :

— « Le salut vient des Juifs ! C'est aux Juifs que les oracles de Dieu (le sien : Iahweh) ont été donnés. »



(1) Conception éminemment judaïque, autant que païenne et barbare, et d'un fétichisme grossier de nègre, que celle qui proclame comme un dogme et y asseoit toute la religion, « qu'il faut aux dieux du sang, marché ignoble ! des sacrifices et des holocaustes de bêtes ou de créatures humaines, pour obtenir leur pardon et se les rendre favorables. »

Pratiques, depuis les temps anciens, auxquelles se sont livrés les Juifs, immolant des enfants à Moloch, jusqu'au siècle, le III[e] au plus tôt de notre ère, celui des Evangiles, où l'on voit encore racheter le fils aîné, le *bekor* de Joseph et de Marie, « Jésus », dû et voué (nazaréen) à Iahweh, par le sacrifice, au Temple, de deux pigeonneaux ou tourterelles, conformément à la Thora.

Le dogme chrétien est, de plus, un injure à la divinité qui, supposée juste, bonne, omnisciente, ayant créé un être qu'elle ne veut pas immortel, et c'est son droit, lui interdit de manger d'un fruit qui lui confèrerait l'immortalité, et se résout ensuite à l'admettre à la vie éternelle, après le meurtre du Christ !

Iaweh n'aurait-il pas été mieux inspiré en laissant Adam et Eve manger du fruit de l'Arbre qui les aurait rendus immortels tout de gô, au lieu d'arriver au même résultat par les complications et des drames, et tout ce qui s'en est suivi ? C'est un être aux desseins bien bizarres que le dieu Iahweh, en vérité.

L'*Apocalypse* vous a appris qui a été et ce qu'a été l'«homme», historiquement, Juif pur dans sa chair de Iôannès-Christ, qui est à la base du Christianisme, — Messie à la manque qui, faisant confiance aux oracles d'Iahweh, « qui les a donnés aux Juifs », en leur promettant, car « ils ont Abraham pour père », la terre en héritage, prétendait, descendant d'Abraham et de David, comme plus récemment de Joseph-Juda de Gamala, réaliser en sa personne l'Espérance d'Israël, et, se manifestant par l'*Apocalypse*, devenir le bénéficiaire des promesses d'Iahweh, par la destruction systématique de toute l'humanité non-juive. Et vous avez appris quels moyens de haine diabolique et de cruauté odieuse, de xénophobie au paroxysme, il admettait à son service, Iahweh aidant, pour fonder « le royaume de Dieu ».

C'est lui, c'est ce Iôannès-Christ de l'*Apocalypse*, Roi des rois et Seigneur des seigneurs (ou saigneurs), que les plus nobles portions de l'humanité adorent maintenant comme leur « Sauveur », et dont elles font un professeur de morale et de vertu, Fils de Dieu.



Tous les hommes d'élite, tous les hommes de haut lignage, créent d'instinct, dans leur âme et dans leur conscience, un type de perfection, un modèle vers lequel doit tendre l'aspiration ardente de l'humanité en proie à la soif de l'idéal pour la vie morale et sociale, — peut-être aussi pour gagner la « Vie éternelle ».

Les uns, pour créer ce parfait modèle, n'ont pas besoin de l'intégrer dans ce dogme barbare, judéo-chrétien, sans fondement historique ou naturel, contraire à la raison et à la conscience, de l'humanité condamnée à mort, — dans la nuit lointaine des temps primitifs dont on ne sait rien, par le dieu d'une toute petite tribu sémitique, perdue dans un coin de la terre où elle vivait errante il y a cinq ou six mille ans, — pour la prétendue faute d'un hypothétique premier homme qui aurait mangé, malgré l'interdiction qui lui en avait été faite par ce dieu, du fruit d'on ne sait quel arbre botanique ou symbolique. Puis, ayant commis cette bénigne et vénielle désobéissance, elle aurait

obtenu sa rédemption par un crime abominable, la crucifixion d'un soi-disant Juste, Juif certain, fils de Dieu, et criminelle avec le consentement de Dieu et de la victime expiatoire, machinant tout le drame.

Les hommes d'élite de la catégorie dont je parle, s'ils admettent que ces histoires sont des symboles, se demandent à quoi ils correspondent pour rendre un homme vertueux, sachant en plus que, ces symboles, le catéchisme catholique les grave misérablement dans les cerveaux de l'enfance, qu'ils détraquent, comme des faits historiques, comme des événements patents, aussi constatés qu'un flagrant délit.

Pour ces hommes de haut lignage, rejetant toutes ces « bourdes », comme dit Charles Guignebert, toutes « ces fables judaïques », comme disait le pape Léon XIII, faites pour le bas-peuple, « qui veut être trompé », ajoutait-il, *vult decipi*, c'est le seul idéalisme humain, que chacun porte en soi, qui modèle et affine ce type de l'être parfait, fruit des longs efforts, à travers les âges, de la conscience universelle, solidaire en ceci, et non dans la faute d'un Adam, et l'élevant, peu à peu, en dépit des orages, des obstacles, des naufrages plus ou moins éphémères, brefs ou longs, mais jamais définitifs, jusqu'à des hauteurs surhumaines ou, si l'on tient, « divines ». Platon l'avait révélé bien avant « Jésus ».

D'autres hommes, parmi lesquels il en est, certes, de noble lignage, — et ce sont les seuls qui m'intéressent, — ne peuvent concevoir la spiritualité, se représenter l'homme parfait, qu'à travers et sous les traits et espèces d'un « Jésus » qu'ils extériorisent du Christ historique, lui enlevant, ainsi qu'au Christianisme, tout ce qu'il a de Juif, dupes, sans le croire ou s'y résignant, car ils sont, je pense, et sans exception, de bonne foi, — mais la bonne foi n'exclut ni l'ignorance, ni l'aveuglement, ni la faiblesse d'esprit, ni la sottise, — du camouflage grossier qu'on a fait subir au Iôannès-Christ, en le transfigurant en dieu Jésus-Christ, revêtu des lambeaux arrachés « par façon de larcin furtivement fait », et inavoué, à l'éblouissant manteau de la Philosophie et de la Morale antiques, éternelles.

Camille Jullian, académicien, auteur d'ouvrages appréciés sur la Gaule, l'avouait un jour :

— « Si nous sommes chrétiens, écrivait-il, s'il faut tenir à ce nom comme à une formule de salut (est-ce une hypothèse désespérée qu'il émet ou une affirmation positive, malgré sa forme littérale ?), c'est qu'il représente, avec tout ce que *les rêves galiléens* ont mis dans la conscience humaine, toutes les leçons que les philosophes anciens y ont laissées. »

Les rêves galiléens ! La *Vie de Jésus de Renan,* n'est-ce pas ? brossant un tableau pastoral, arcadien, enchanteur, d'une Judée qui fut à feu et à sang, sous Auguste, Tibère, Néron, Vespasien, Domitien, Hadrien : 150 ans.

Camille Jullian, Ernest Renan, les rêves galiéens ! Rien de plus faux. Voyez l'Histoire. Lisez l'Apocalypse.

A la vérité, et pour aller jusqu'au fond de ma pensée, je crois que les meilleurs des Chrétiens, — c'est mon avis et il est tout à leur honneur, — s'imaginent que le Christ, le « Jésus », est le modèle qui commande leur idéal ou l'idéal, et, ce faisant, se trompent eux-mêmes, et intervertissent l'ordre des effets et des causes. C'est eux qui mettent l'idéal ou le leur dans le Christ ou Jésus, l'illuminent et le transfigurent. Et c'est si vrai, que l'idéal qu'ils portent en eux est identique, spirituellement et humainement, exclues les fables judaïques, à l'idéal universel, un et éternel, de la philosophie spiritualiste, qui dépasse singulièrement, dans ses possibilités, l'idéalisme confus, équivoque, et contradictoire des Evangiles, — vin de la Vigne d'Iahweh, mal décanté dans la coupe hellène, — malgré les interprétations « forcées » que l'on en fait tendancieusement, pour les besoins des intérêts de la religion, en rejetant dans l'ombre tout ce qui est juif et apocalyptique, pour ne faire valoir que « les leçons qu'on a dérobées aux philosophes anciens, qui les ont, Camille Jullian *dixit,* laissées dans nos âmes ». Pas besoin donc des Evangiles.

Au surplus, s'il plait aux chrétiens de croire que c'est le Christ juif, d'après la transfiguration-camouflage qui l'a idéalisé en gros, qui est le « divin » modèle de la perfection, libre à eux. Les opinions sont libres. Leur foi a le droit de s'exprimer et je n'y mets aucun empêchement.

Quant à moi, exprimant aussi mes idées, librement, celles d'un homme de l'Occident, en Français dont la race est celle de la grande famille aryanne, qui n'ai pas plus le préjugé sémitique ou judéolâtre que chrétien ou christolâtre, qui comprends, idéaliste humainement, que l'homme se cherche ou se crée un modèle de vie morale et sociale, je ne cache pas qu'il m'agrée peu qu'on l'ait incarné dans le Juif de l'Apocalypse, même drapé, au cours des siècles, dans l'idéalisme de la philosophie humaine, claire, rationnelle, dont « le miracle grec » nous a révélé la splendeur, — et qui lui va si mal, le génant aux entournures, comme un complet de mauvaise confection, de coupe disproportionnée à son anatomie morale.

Les chrétiens ne sont pas de mon avis, Qu'ils gardent donc leur dieu. Je n'y vois pas d'autre objection que la vérité historique.

⁂

Et pourtant, il en est peut-être une autre objection, plus grave, que je voudrais essayer de dégager de toutes les apparences qui semblent me donner tort, pour le moment, mais qui s'effacent, comme le voile tombe devant la statue, quand on envisage les choses de plus haut que l'heure présente, dans l'esprit de la philosophie de l'Histoire.



Pour sauver la face, je veux dire le Christianisme en péril, nos savants, tout en n'étant pas d'Eglise, appuient avec ostentation sur ce qu'ils ont découvert, dans leurs investigations, que la religion chrétienne est un syncrétisme. Ils diluent à plaisir les notions d'origines différentes : notions juives du Messie, notions gnostiques de l'Æon Jésus s'incorporant de temps à autre dans le Christ, notions de l'incarnation, théorie du Christ Rédempteur de Saint-Paul, catéchèse apostolique coulée dans les rites sacramentels des mystères païens, — tout un premier ensemble, — et tentatives pour fondre l'appareil, en somme très cohérent, qu'est le corps des doctrines des grandes écoles philosophiques de la Grèce, de Rome, avec des noms tels que

ceux de Pythagore, de Platon, des Stoïciens, d'Aristote, voire d'Epicure, de Lucrèce, de Cicéron, de Sénèque, etc. — deuxième ensemble. Mais qui ne voit qu'au fond, ces deux ensembles, que l'on détaille, ne forment chacun qu'un élément, en sorte que le christianisme n'est qu'une juxtaposition de ces deux éléments : l'un venu du judaïsme, il est facile à identifier; l'autre, gréco-latin, qu'on peut désigner sous le nom général d'HELLÉNISME.

De ces deux éléments, l'un, le JUDAISME, historique, originaire, essentiel, sincère, loyal, authentique, ethnique, est donc foncièrement juif. C'est sur lui, qui l'a fondé, que repose, conformément à l'histoire, le Christianisme. C'est sa base, son ossature, ses murailles, sa charpente, et, quoique « rêves galiléens », ce n'est pas « rêves dans les nuées ». C'est l'*Apocalypse,* accomplissant la Thora, réalisant la domination d'Israël sur le monde par la destruction des nations. L'autre, l'Hellénisme, n'est qu'un revêtement superficiel, comme un crépi de mortier sur les murailles, comme un papier de tenture sur le plâtre des pièces.

L'histoire est juive, les personnages sont Juifs, les dogmes religieux sont juifs. La morale est un démarcage de celle des races de la grande famille aryenne, cristallisée dans l'Hellénisme: préceptes d'amour, de douceur, de bonté, de perfection, de vertu, de justice, de fraternité. C'est l'Hellénisme qui a été, pour le Judaïsme, la révélation « divine ».

Malgré l'appui des Barbares, après la chute de l'Empire romain, jamais l'Eglise, dans l'universel désarroi et l'anarchie des temps, n'aurait pu faire une propagande religieuse, si, devant les races aryennes de l'Europe, elle n'avait brandi, aux mains de son dieu Jésus inventé, reniement déjà du Christ judaïque, le lumignon allumé au flambeau de l'Hellénisme..

Et elle a eu beau faire, elle aura beau faire, ses origines et ses dogmes, qu'elle ne peut rejeter sans se suicider, la tarent à jamais et la compromettront de plus en plus, — malgré son apparente puissance qui n'est qu'une toile d'araignée sur le monde, — auprès des races de la grande famille aryenne dont elle a forcé les portes et contaminé les peuples.

Incarnant le fanatisme judaïque, même transnominé chrétien,

et le rêve « galiléen » de la domination universelle, qui a mû son action dès ses origines juives, marquée par ce double sceau indélébile, il est vrai qu'elle a réalisé l'espérance d'Israël, non pas sans doute en détruisant le monde, mais grâce au libéralisme impénitent des gouvernements qu'elle a servis, qui l'ont laissé faire ou aidée dans son action, en l'inondant de flots de sang, — celui de la Bête, le sang de ceux qui, malgré ses persécutions, refusaient de se prosterner devant son dieu.

Et cependant, même au cours de sa puissance incontestée, soutenue par les chefs des peuples, toutes les fois que son fanatisme judaïque, faisant explosion pour asservir les rois et peuples dans le temporel, a froissé la conscience aryenne, celle-ci s'est hérissée, tantôt en défense, tantôt en révolte, avec des fortunes diverses, tantôt heureuses, tantôt désastreuses, mais de plus en plus efficaces.

L'histoire a retenu la longue suite de ces querelles entre l'Eglise et les peuples et leur chefs pour remettre l'Eglise à sa place et ne lui laisser que le rôle de professeur de catéchisme, au nom de cette liberté de conscience, fille de l'Hellénisme, qu'elle a toujours interdite en dehors d'elle, et par tous les moyens, sang et feu, quand elle a pu.

— « Tous les efforts des Européens, a écrit à juste titre Rémy de Gourmont dans *le Chemin de velours*, pour adapter à leur organisme les dogmes chrétiens ont été inutiles. »

Pour se faire accepter et supporter, l'Eglise se donne aujourd'hui des airs de grande Puissance morale, n'ayant pu réaliser son rêve « eschatologique », celui du Christ de l'Apocalypse, en empruntant à la morale des belles civilisations antiques ses meilleures notions, ses plus spiritualistes doctrines. Elle veut apparaître aussi comme la grande consolatrice. Depuis la guerre dont les malheurs ont si fâcheusement affaibli le stoïcisme des âmes, on la voit, par ses ministres, dans les cérémonies officielles pour honorer les morts, imposer sa présence, plus utie à son prestige, qu'efficace pour sécher les larmes.

Elle joue son va-tout, avec, actuellement, la complicité des Gouvernements et des classes dirigeantes qui font de la religion, suivant l'opportunité, un moyen de domination, à qui tous les

symptômes des révolutions échappent et qui ne semblent pas comprendre qu'il n'y a de salut social, pour les peuples de la famille aryenne, fils de l'Hellénisme, contre toutes les dégénérescences mortelles, que dans le retour de l'homme, inverti de catéchisme judéo-chrétien à l'homme normal tel qu'il sort de la race et dont il est funeste de violenter l'instinct et le génie ethnique.

C'est par en bas, par le peuple que s'avance et progresse la libération, l'affranchissement de ce fanatique et vieil héritage sémitique qui a dénaturé notre sang et judéo-christianisé peu ou prou l'âme des races aryennes.

Puisse cette libération s'effectuer sans une révolution, par la seule force, en y mettant le temps qu'il faut, de la raison !

C'est un paradoxe qu'une race, en qui son instinct a mis la loi de l'Hellénisme, s'attarde aux conceptions asiatiques du Judaïsme et veuille s'acharner à concilier deux éléments au picrate, qui ont causé déjà tant d'explosions, tant ils sont antinomiques et irréductibles.

*
**

« L'Hellénisme a proclamé l'harmonie du Cosmos et l'excellence de la vie humaine glorifiée par la Sagesse et l'héroïsme. Il a fondé la civilisation rationnelle, basée sur la Science et la précellence des élites. Il a fait pour le monde l'épiphanie de la Beauté. Il a conçu un style de vie dont la qualité n'a pas été retrouvée depuis. Il a réalisé, par Rome, la paix auguste. » C'est à Rome que l'on doit l'organisation administrative et juridique de l'humanité civilisée, obtenue par le respect du Droit, la pratique de la tolérance et le dévouement actif de tous les citoyens à la chose publique. L'Hellénisme, c'est ce qui est humain, et rien d'humain ne lui est étranger.

Le Judaïsme, mécontent du Cosmos et de ce monde que son dieu Iahweh, à ce qu'il prétend, a pourtant créé, et c'est le mythe aussi du Christianisme, — proclamant à chaque soir des six jours de sa création, ce Iahweh, que « son œuvre était bon », n'a rêvé, ce Judaïsme, ainsi que le Christianisme, sur ses traces, que de le détruire, comptant pour rien la vie humaine, faisant

appel, sans gloire, « au grand jour de la colère d'Iahweh ». Parce que leur dieu Iahweh, dont ils pensaient qu'ils n'avait créé le monde que pour eux, avait été incapable de les défendre contre les peuples conquérants, les Juifs ont vociféré « contre l'iniquité criante du monde », eux qui avaient aussi cependant massacré, suivant leur pouvoir, les peuplades du pays de Chanaan, dont ils s'emparèrent, par une iniquité égale à celles qu'ils dénoncèrent ensuite quand elle s'exerça à leurs dépens. « Périsse le monde ! pour qu'Israël règne seul sur toute la terre enjuivée ! » L'Apocalypse chrétienne du Iôannès-Christ n'est que le scénario dramatique de ce souhait judéo-chrétien.

Les logomachies idéologiques de l'anarchie révolutionnaire n'ont eu qu'à transposer du plan international universel et politique, du point de vue judaïque, sur le plan social moderne, la revendication d'Israël, « sa soif de justice », aboutissant à une dictature mondiale, pour composer leurs programmes de destruction de la civilisation contemporaine, avec le même fanatisme judaïque, les mêmes appels aux bas instincts des foules dupées qui serviront de marche-pied aux malins, lors du « Grand Soir rouge », avènement d'une ère nouvelle où, par une exacte et égale répartition des biens, — ne disons rien de l'inégalité du cœur au travail et de la vaillance à produire, — les iniquités disparaîtront et la Justice, avec un J majuscule, règnera : le Royaume de Dieu, vraiment, le Paradis retrouvé ! « Périsse le monde, plutôt que l'injustice soit ! »

Le Judaïsme, par les Juifs de la Promesse d'Iahweh les faisant héritiers de la terre, « race haïsseuse de ce qui est humain », en se proclamant la race élue, supérieure à toutes les nations dont il a mérité l'exécration, et qu'il voulait circoncire et judaïser, sous peine de disparition, le Christianisme, à sa suite, tout aussi sectaire, « clérical », en se donnant pour vocation, dans son fanatisme agressif et irrité, de convertir la terre sans distinction de races, ni de nationalités, tous les deux sont entrés, religions de combat, comme en son temps l'islamisme, en conflit avec tous les peuples et leurs religions, croyances et sagesses, — tous les deux fauteurs de guerres, et responsables de flots de sang répandu, auprès duquel le sang d'Abel est une goutte

perdue et le crime de Caïn, quantitativement, une peccadille, n'ayant pas, comme l'Eglise, diaboliquement persévéré.

Judaïsme et Christianisme, l'un portant l'autre, toujours poussés par leur vocation usurpée et l'outrecuidant mandat dont ils se sont nantis de représenter « Dieu » sur la terre, et au nom de leur arrogante prétention de détenir les vérités religieuses, seuls, à imposer à tous, créant le délit et le crime d'opinion, dignes de condamnation « capitale » contre les hérétiques, ont semé dans le monde cette peste de l'intolérance, que l'antiquité gréco-romaine avait pratiquement ignorée, et sous la pire forme, la pire de toutes, l'intolérance religieuse.

C'est contre le Judéo-Christianisme, quelles que soient ses sectes, catholique ou protestante, bien que les protestants l'aient d'abord revendiquée contre le catholicisme papal, que le monde, se souvenant d'instinct de l'Hellénisme, a obtenu et décrété comme un droit imprescriptible de la personne humaine, malgré le « veto » de l'Eglise, la liberté de pensée, cette noblesse infinie de l'homme.



L'Hellénisme gréco-romain a peuplé le monde ancien de monuments qui sont d'admirables et uniques jets de l'Art : temples, parthénons, statues, prétoires, thermes, bibliothèques, théâtres. Il a fait de la Méditerranée un lac immense et pacifique où, sous la tutelle des lois policées, se sont échangés les produits, les idées et les mœurs de trois continents, rapprochant les peuples, pour le meilleur bien de l'humanité.

L'idéal de l'Hellénisme, c'est le Sage qui s'élève à la contemplation de la Vérité, s'aidant de la Science par l'exercice de la droite raison, et qui, désintéressé, fait bénéficier les hommes de ses utiles découvertes.

Le Juif, on le lit encore dans la *Réponse à Appion*, du milieu du 1er siècle, et c'est vrai, n'a rien inventé d'utile à la vie. Et le Christianisme, pas davantage.

Perdus dans les mômeries religiosâtres, Judaïsme et Christianisme ont été les ennemis de la Science et de la Beauté, révélations de Satan. Ils ont renversé les statues, brisé leur marbre,

détruit les temples, gratté des manuscrits pour remplacer sur le parchemin d'immortels chefs-d'œuvre de la pensée humaine (Eschyle, Sophocle, Ménandre, Philémon, Mimnerme, Alcée, etc.) par des poésies, si l'on peut dire, d'un Saint-Grégoire ou des homélies ridicules d'on ne sait quels moines pauvres d'esprit, abêtis de christolâtrie. Ils ont ruiné le commerce sur terre et sur mer, arrêté les échanges, brûlé les bibliothèques avec une ferveur sauvage d'iconoclastes, anéantissant l'esprit humain et son coup d'aile, tout ce par quoi l'homme est divin.

L'apport, la contribution intellectuelle du judéo-christianisme au progrès humain, c'est sa Cosmogonie impossible de la Genèse, alliée à une dogmatique aussi autoritaire que matérialiste et grossière ; c'est sa physique de crasse ignorance, son histoire chimérique, bâtie sur l'imposture indurée, son exégèse qui pousse le don du contresens jusqu'au génie. C'est le cri du dandy catholique Brunetière, de la *Revue des Deux-Mondes*, proclamant, en face de Galilée condamné par l'Eglise pour avoir dit que la terre tourne, « la faillite de la Science ». Comme c'est beau ! Et Tertullien, niant les antipodes, parce que les hommes y marcheraient « la tête en bas » ! *Plaudite, cives !*



La Grèce a divinisé la nature en raison de sa beauté... L'Hellène place la dignité de la personne humaine dans la maîtrise de la raison et la discipline de l'âme. Le génie grec apparaît en toutes ses manifestations comme une fière revendication des droits de l'intelligence en présence des traditions divines et humaines, souvent absurdes et cruelles, comme celle du péché originel et de la Rédemtion par le sang du crime. L'Hellénisme trouve que la vie mérite d'être vécue, même sans lendemain. La fragilité de nos joies n'est qu'un motif de les aimer mieux. En les cueillant avec choix et mesure, le Sage en compose une œuvre d'art parfaite. Il refuse d'imputer le sort contraire à une faute qu'il n'a pas commise.

La vie antique fut une vie lumineuse d'hospitalité, de sociabilité, de volupté, d'illustration et de gloire, héroïsant l'âme et le cœur, vie de forum, de théâtre, de gymnase, de camps et de

vastes horizons. Le christianisme a mortifié la vie, l'isole, l'humilie, la voue à l'ombre triste, au cloître, à l'inutilité et à la paresse de l'oraison, à la mutilation de l'ascétisme, propre aux natures déficientes pour qui le courage de vivre implique un surmenage, et qui préfèrent la léthargie stérile dans l'attente de visions hystériques.

L'âme antique a glorifié le génie humain dans ses dieux et dans ses héros, et c'est pourquoi ses dieux sont ceux de la beauté et de la vie, et sa religion si poétique, si riante, si heureuse. C'est aux Judéo-chrétiens qu'appartient le dieu solitaire et farouche du Sinaï, le Iahweh jaloux et vindicatif, exclusif et autoritaire, et son Fils sans grâce et patibulaire, dont les funèbres mystères tournent autour d'un gibet.

Ne pouvant se soustraire à la nécessité de souffrir, et en présence de l'inévitable, l'Hellène garde le droit de s'estimer ; il acquiesce à l'ordre du Cosmos, sans souhaiter le bouleverser, sans éprouver, véritablement humble de cœur, le besoin de le rectifier par la perspective d'une autre vie.

L'idéal du Christianisme, c'est l'orgueil du martyr et du Saint, les vertus monastiques, négatives, égoïstes, poids morts pour les Sociétés, individus et institutions parasitaires. Le chrétien ne voit dans la nature que bassesse et corruption. La terre n'est pour lui qu'une vallée de larmes où il est en exil. « Pour moi, chrétien, la terre est un exil, mais tout est bien ! » chante un hymne protestant. La vie lui est une épreuve morale, où « il faut marcher de péril en péril, mais tout est bien », car l'infini en est l'enjeu. Ce qui ne l'empêche pas, malgré ses airs détachés des choses de ce monde, de tenir à ses sous, à sa santé et à l'existence, adressant à Dieu des prières pour lui conserver la vie et éloigner la mort, qui doit pourtant l'emporter dans la vie éternelle. « O mon âme captive, vers la céleste rive, quand t'envoleras-tu ? » Le plus tard possible.



L'Hellénisme, tout individualiste qu'il fut en Grèce, d'esprit plus collectif à Rome, a subordonné l'intérêt particulier à l'intérêt de la patrie. Il a créé cet admirabe type du *civis*, citoyen,

dont le devoir supérieur est de mourir, s'il le faut, pour son pays, et jurant comme les soldats de Fabius, non de triompher ou de se faire tuer, mais de revenir vainqueur. Et ils tinrent leur serment.

Le Judaïsme et le Christianisme, dans leur haine de la Bête et de l'Univers à détruire, pour l'établissement du Royaume de Dieu, règne de mille ans ou vie éternelle, ont été les dissolvants, corrosifs comme un acide, de tout ce qui faisait la solidité de la civilisation antique, fomentant les révoltes, détachant les individus de leur patrie terrestre, tuant l'amour et le dévouement pour la chose publique, détruisant le civisme et le patriotisme, dont l'Hellénisme avait fait une religion, et qui a rendu Rome si forte. C'est le Christianisme qui, en désaffectionnant les citoyens de la Société, a affaibli l'Empire de telle sorte que les Barbares n'ont eu qu'à se présenter, pour entrer dans ce colosse, qui n'avait plus d'âme, et le renverser. C'est le Christianisme qui a produit les premiers « objecteurs de conscience », et la plupart de ceux d'aujourd'hui se recommandent du Christ.

D'une façon plus générale, le catholique, membre d'une communauté nationale, en observe les lois, très conservateur d'ordinaire, sous réserve de rejeter, par l'insurrection au besoin, — on l'a vu en France, — et tout super-patriote qu'il se proclame, celles de ces lois qui ne consentent plus à faire de sa constitution ecclésiastique un Etat dans l'Etat, avec des privilèges exorbitant du droit commun. Il lui faut un régime d'exception qui lui permette de propager sa foi, ses dogmes par le livre, la parole, les journaux, la T. S. F., en plus du libre exercice de son culte, que personne ne gêne, et qui interdise aux autres, non catholiques, de publier des ouvrages qui contredisent ses croyances. La liberté, pour le catholicisme, c'est de supprimer celle des autres. Quand il demande la tolérance, c'est toujours pour lui permettre de poursuivre son œuvre de domination.



L'Hellénisme a sanctifié la femme, vierge, épouse, mère, en conformité avec sa nature et sa destinée. Il n'y a qu'à puiser

dans les auteurs et lire les récits où passent des jeunes filles comme Iphigénie, Nausicaa, symboles mêmes de la pudeur douloureuse ou heureuse dans sa grâce printanière ; des femmes comme Pénélope, exemple de fidélité conjugale ; comme Alceste, s'offrant à la mort pour que son mari vive ; comme Lucrèce, se tuant devant son père et son époux pour ne pas survivre à l'outrage d'un Tarquin ; comme Andromaque, femme d'Hector ; comme Véturie, mère de Coriolan, — mais on n'en finirait plus de citer, — pour se persuader du respect, de la dévotion révérentielle que l'Hellénisme a professés envers la femme. Que de tableaux admirables, émouvants, édifiants, de la morale la plus élevée dans la famille « païenne » ! C'est l'historien latin Cornelius Nepos qui a écrit : « Où est le Romain chez qui la mère de famille n'occupe pas dans la maison l'appartement d'honneur et n'y tienne sa cour ? »

Le Christianisme, prenant texte des dépravations de Bas-Empire, chez certaines individualités, a injurieusement calomnié toute la Société antique, pour prétendre par ainsi qu'il a rénové les mœurs et la famille, comme il prétend avoir inventé la morale. Il parait aussi qu'il a relevé la condition de la femme. Jugeant d'après les coutumes du Sémitisme, d'où il est issu, il les a prêtées en les généralisant aux populations de l'Occident, races aryennes. Les païens étaient dissolus ? Pas plus, beaucoup moins que la Société qui a produit des papes comme les Borgia, des rois très chrétiens, rien qu'en France, comme les François 1er, les Henri II, III et IV, les Louis XIV et XV et leurs Cours.

Bien avant Saint-Jérôme, égalant l'adultère du mari à celui de la femme, c'est tout de même Sénèque, philosophe païen, qui, dans un ouvrage que l'Eglise a laissé perdre, a écrit : « Il est d'un malhonnête homme d'exiger de sa femme qu'elle soit chaste, s'il va corrompre celle des autres. Il ne t'est pas plus permis d'avoir une maîtresse qu'à ta femme d'avoir un amant. Tu sais ton devoir, et tu ne le fais pas. »

Vous avez lu, dans cet ouvrage (p. 81 et *Mathieu* XIX, 3-12), que les disciples de Jésus ne comprennent pas le mariage sans l'adultère. Vous vous souvenez de la doctrine du *deux-en-un* et du *un-en-deux*. Pour le Judéo-christianisme, la femme est l'être

de perdition, — honneur à la femme ! disait au contraire Pythagore ; c'est par elle, Ischa, séparée de Isch, erreur inexpiable d'Iahweh, que le mal est entré dans le monde ; et il ne sera réparé que par la réadamisation, *deux-en-un*. Avec quel dédain, d'ordinaire, l'apôtre Paul, les Apologistes chrétiens parlent de la femme ! Cet « os surérogatoire », comme dit Bossuet, évèque et aigle de Meaux, que ne paraissent pas avoir scandalisé les amours continuellement adultères de son roi, à qui les bâtards ne faisaient pas peur, cet os, ce côté de Isch, formée en femme et devenue Eve, mère de tous les vivants, donc notre mère, appartient-il même au genre humain ? Pas plus qu'une bête, d'après l'Eglise, tout au moins jusqu'au concile de Mâcon (an 585), « relevant sa condition ». Et n'a-t-il pas fallu attendre jusqu'à ne sçay plus quel concile médiéval, après l'an Mille, pour que l'Eglise consente à lui reconnaître une âme ?

Et c'est la femme qui est aujourd'hui le « suprême espoir » et le dernier rempart de l'Eglise. Quelle est donc celle qui s'écriait, en vraie chrétienne : « Et s'il me plait, moi, d'être battue ! »

Maintenant, rien ne vous empêche de lire les Lettres de Saint-Jérôme, — mais que sont donc devenus ses manuscrits ? — où des femmes comme Marcella et sa fille supportent héroïquement le fouet des soldats d'Alaric leur demandant de l'or, qu'elles n'ont pas, ou ne veulent pas donner (Edition Erasme, Bâle 1516).



Quant à l'esclavage, cette tare de la Société antique, dont on a fait état avec intempérance contre le paganisme, les jurisconsultes de Rome n'ont cessé de le déclarer contraire à la loi naturelle, alors que l'Egise, et tout particulièrement par la voix de son apôtre Saint-Paul, dans ses Epitres, l'a pleinement sanctionné, au point de vue social. Et Saint-Thomas d'Aquin, le docteur angélique, le plus grand théologien du catholicisme, lui a, au XIII[e] siècle, trouvé un statut juridique.

S'il a fini par être proscrit et pourchassé, c'est dans les colonies espagnoles, celles du peuple le plus fanatiquement

catholique, hier encore, qu'il s'est le plus longtemps perpétué et maintenu.

Quant aux humbles, aux pauvres, aux déshérités de ce monde, en faveur de qui Cicéron invoquait la solidarité sociale, traitant de déserteurs, de traitres à la cause de la société, ceux qui se résignent à l'injustice sociale, l'Eglise, après leur avoir insufflé l'esprit de révolte, pour s'en faire des auxiliaires contre Rome à «tomber», et, avec Rome toute la civilisation de l'Hellénisme, n'a su que leur prêcher la résignation, selon l'ordre voulu par Dieu, quand, devenue elle aussi Puissance, une Puissance, riche, ayant drainé l'or, acquis des domaines, par achat, donations ou autrement, fiefs, abbayes, monastères, elle a fait miroiter à leurs yeux la Parabole consolatrice du Riche et de Lazare, et le redressement des torts et iniquités dans une autre vie.

Elle est devenue ainsi la plus grande force et le plus sûr soutien du conservatisme social, ralliant sous son drapeau judéo-chrétien de parfaits païens qui comptent sur elle pour endiguer l'anarchie.

En quoi d'ailleurs ils se trompent, tel Charles Maurras et tant de faux laïques de la politique (1).



(1) Dans ce parallèle entre l'Hellénisme et le Judéo-christianisme, j'ai utilisé l'introduction du CELSE de Louis Rougier, par communauté d'idées avec lui sur ce point.

Je l'ai utilisée jusqu'à l'intempérance, sauf le morceau sur la femme, lui empruntant textuellement ses expressions, ses formules, qui sont drapées dans une étoffe littéraire si éblouissante, que je n'ai pu résister à la tentation de les reproduire. Et c'est tout à son éloge. Je tiens à rendre à Louis Rougier ce qui lui appartient, — ce qu'il y a de meilleur comme style, presque tout, dans ce parallèle.

A part une erreur, à mon avis, sur le siècle où l'on doit situer CELSE et son *Discours Vrai* ou *de Vérité*, le IIIe pour Louis Rougier le IVe pour moi, comme je l'ai démontré dans JEAN-BAPTISTE, je dirai du livre de Louis Rougier que c'est celui d'un des plus nobles esprits de ce temps, comme fond, solidité de la pensée, critique libérale et avertie, et, comme style, l'un des plus splendidement écrits. C'est l'œuvre d'un maître, qui mérite de vivre et qui vivra. M. Louis Rougier est un universitaire. C'est un des rares, — car il en est d'autres, — devant qui je m'incline et vers qui va mon admiration sans réserve. Et je sens que j'exprime mal tout le bien que j'en pense.

Voici pourquoi.

Quand la Gaule indépendante, peuplée de quatre à cinq cents tribus juxtaposées formant soixante-douze peuplades ou nations, impossibles à rassembler et à fondre dans l'unité et le cadre d'un Etat, fut d'abord entamée, dans sa région Méditerranéenne, Provence et Narbonnaise, puis conquise toute entière par l'Hellénisme à la suite des guerres de Jules-César, elle ne tarda pas, par affinité de race, à adopter la civilisation gréco-romaine qui s'y développa avec une soudaineté, une facilité et une ampleur telle qu'on peut dire que l'âme gauloise se révêla à elle-même par l'Hellénisme.

C'est qu'en effet, toutes les qualités du génie grec, clarté, harmonie, mesure, grâce, aisance, amour de la gloire et de l'héroïsme, qui fait l'âme courageuse, naturel et douceur, finesse, enjouement et émotion souriante, sans oublier les défauts, légèreté, tendance à bavarder plus qu'à agir, manque de persévérance, un certain tour d'esprit qui poussse à se vanter, toutes ces qualités et ces défauts étaient dans le génie et l'instinct des populations de la Gaule. On a dit que les Français sont les Athéniens de l'occident. Et ce n'est pas sans raison.

Comme la Grèce, la Gaule n'a été, politiquement, qu'une entité territoriale où se coudoyaient des républiques indépendantes. Au point de vue philosophique, « les Druides, a écrit Ammien Marcellin, réunis en sociétés, s'occupent de questions profondes et sublimes, s'élevant aux-dessus des choses humaines. » Ne pense-t-on pas aux écoles philosophiques grecques, l'Académie et le Portique ?

Les Gaulois avaient foi dans l'immortalité de l'âme, et avec une telle intensité que les Grecs et les Romains, qui y croyaient aussi, en un temps où les Juifs n'en avaient qu'une obscure notion, en étaient étonnés.

***

Pendant cinq et six siècles, l'Hellénisme a développé dans l'âme gauloise, comme chez tous les peuples de la grande famille aryenne, il a consolidé, il a fortifié le génie propre de la race, la marquant de son caractère spécifique, à le rendre ineffaçable.

Quand le Christianisme s'est offert aux envahisseurs barbares de la Gaule, il n'a pu s'y installer qu'au prix de compromissions peu honorables pour ses dogmes. Ce n'est qu'en s'assouplissant à une moyenne médiocre de conciliation, que l'Eglise a pu se faire supporter. « La prétendue transfiguration de la société païenne, a écrit Charles Guignebert, exactement informé, parait se réduire à bien peu de chose. » Et il ajoute, à peu près en ces termes : « L'Eglise n'a cherché qu'à s'assurer la tranquillité, une existence exempte de tribulations. Elle a jeté un pont entre l'Hellénisme et le Judaïsme (un pont en porte-à-faux, préciserai-je), mais qui traverse un abîme. »

C'est qu'il n'est rien d'aussi antinomique, d'aussi irréductible l'un à l'autre que l'Hellénisme et le Judaïsme : — « Il n'est pas possible de concevoir, dit Louis Rougier, deux sensibilités, deux optiques du monde et de la vie, deux hiérarchies de valeurs plus antithétiques que celles de l'Hellénisme et du Christianisme. » Il y a bien entre eux un abîme.

Et c'est l'idée qu'a traduite, Henri Heine, un israëlite né, mais que la grâce de la Sagesse, dans ce qu'elle a de plus idéalement humain, a touché, quand il a écrit, montant en épingle deux épithètes lapidaires: — «Juifs et Chrétiens sont pour moi (pour nous aussi) des termes tout à fait similaires, par opposition aux Hellènes. Et par ce dernier mot, je n'entends pas un peuple particulier, mais une direction d'esprit, une manière de voir innée et acquise tout ensemble. A ce point de vue, je dirais volontiers que tous les hommes sont NAZARÉENS ou HELLÈNES, les uns (les Nazaréens) avec des tendances ascétiques, iconoclastes, spiritualistes ; les autres (les Hellènes), avec des tendances réalistes tournées avec fierté. C'est ainsi qu'il y a eu des Hellènes dans les familles de pasteurs protestants, et des Juifs qui sont nés à Athènes et descendent peut-être en droite ligne de Thésée. »

Je ne sais pas s'il y a des Juifs, nés à Athènes, qui descendent peut-être en droite ligne de Thésée. A prendre Thésée comme un homme et non comme un héros de légende, et à supposer qu'il ait eu des descendants dont la lignée ne se soit pas éteinte, le prosélytisme judéo-chrétien a bien pu, dans le lointain des

siècles où l'on convertissait le monde au christianisme, par la force au besoin, faire de certains Grecs, des croisés du Nazaréen juif.

Il est bien possible aussi qu'il y ait eu des Hellènes dans les familles de pasteurs protestants, — qui renient alors Luther et Calvin, plus férus des dogmes juifs originels que bien des papes aiguillant le catholicisme vers un retour insensible au paganisme hiérarchique indo-européen.

Mais je tiens pour exacte la grande division de Henri Heine : les hommes se partagent en Chrétiens et Hellènes, — sous cette réserve que les Nazaréens ne sont pas toujours aussi spiritualistes, et les Hellènes aussi matérialistes qu'il le dit.



L'Eglise, la religion chrétienne englobent les « Nazaréens ». Toutefois, quand il a contaminé l'âme racique des « Hellènes » de notre pays, le Judéo-christianisme l'a mise en sommeil ; il ne l'a pas détruite. Longtemps, on a pu s'y tromper. Mais dans les temps modernes, lorsque l'Hellénisme s'est réveillé, a repris le dessus, depuis le XVIII[e] siècle à tout le moins, et depuis la Révolution, proclamant « les Droits de l'homme », dans une déclaration qui s'inspire toute de l'Hellénisme, et en rien du judéo-christianisme, la religion issue du juif « Jésus » est blessée à mort. L'Eglise, malgré les apparences, le sent bien. C'est qu'en s'insurgeant contre les principes du Droit républicain, du Droit moderne, héritier de l'Hellénisme, tolérance, laïcité, liberté de pensée, elle s'est mise en opposition avec le génie même et l'instinct profond de la race, qu'elle ne peut plus plier aux doctrines judaïques, n'ayant plus l'appui officiel des Gouvernements, qui sont d'ailleurs dans l'impossibilité de le lui donner, à cause de l'opinion publique, même si, par trahison, ils essayaient de le faire.

L'Eglise a créé ainsi, dans le pays, et devait fatalement aboutir à la créer, une scission entre les Français de l'Hellénisme et ceux du Judéo-christianisme. Elle est responsable de l'antagonisme de ce que Waldeck-Rousseau a qualifié les « deux Frances ».

en mettant la religion au-dessus du civisme et du sentiment national.

C'est pourquoi, malgré Charles Maurras, je ne la tiens pas, voyant, je crois, plus loin que lui, pour une force de conservation sociale, en dépit des apparences immédiates. Elle est virtuellement ou ouvertement en rébellion contre l'Etat moderne.



Je suis « Hellène ». Je ne me reconnais pas comme croisé du Golgotha, ou Nazaréen. Je suis pour la déesse de la Sagesse, Pallas-Athéné-Minerve. Je suis pour ce qui est « humain », pour la morale universelle.

Mon « anticléricalisme », s'il y a, n'est qu'une protestation contre toute domination religieuse, surtout quand elle déborde, du domaine moral, sur le terrain politique. Il s'oppose à toute persécution contre les croyances, qui sont affaire de conscience, et rien que de conscience, et je suis de ceux qui reconnaissent et garantissent et revendiquent la plus absolue liberté de conscience.

Et je m'accorderai toujours avec ceux qui pensent qu'il n'est pas nécessaire de se haïr pour des questions de sentiments qui s'opposent sur l'insondable et insoluble problème de la destinée humaine.

Que Dieu existe, que l'âme existe et soit immortelle, ce sont là des concepts, des « dogmes », si l'on veut, qui n'appartiennent pas au seul christianisme ; ils lui sont antérieurs de milliers d'années. Ils sont nés dans la conscience même des hommes. Ils suffisent, à mon avis, comme fondement de la vertu. Je n'en discuterai ni comme historien, ni en tant qu'homme avouant mon impuissance à définir Dieu.

Ce dont je suis sûr, en tout cas, du point de vue de l'Histoire et de la Philosophie, c'est que l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, avec toutes les doctrines dont on peut les étoffer, pour obliger les hommes à la morale «par la peur du gendarme»: récompenses dans l'au-delà de la vie terrestre pour les justes, et punition des méchants, n'ont aucun besoin de s'appuyer, pour

se défendre, sur l'histoire truquée, la légende et le mythe de l'effroyable Juif, — même imaginativement transfiguré en dieu « Jésus », auteur de la religion chrétienne, — à qui nous devons, comme fondement du Christianisme : l'APOCALYPSE.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIEME PARTIE

L'APOCALYPSE DE PATHMOS
(*Traduction et Commentaires*)

TROISIEME PARTIE

L'APOCALYPSE, UNIQUE EVANGILE CHRETEN AU IIe SIECLE

LES ÉDITIONS DU SPHINX

OUVRAGES PUBLIÉS de DANIEL MASSÉ

L'ENIGME DE JESUS-CHRIST

JEAN BAPTISTE

ET JEAN, LE DISCIPLE AIMÉ ET L'APOTRE

L'APOCALYPSE

ET LE ROYAUME DE DIEU

A PARAITRE PROCHAINEMENT et SUCCESSIVEMENT :

LES MIRACLES DE JESUS - CHRIST

LE CRUCIFIÉ DE PONCE - PILATE
(L'HISTOIRE VÉRITABLE DU CHRIST)

LES EVANGILES

OVIDE, POETE LATIN
JUIF - CHRISTIEN

EDITIONS DU SPHINX
16 bis, avenue de Châtillon, 16 bis
PARIS-XIVe